

GARREC ET PALARDOUX (SAISON 1)

Épisode 0 (Pilote) : Sale temps pour les têtards (p.3-12)

Première enquête difficile pour le lieutenant Chantal Garrec et l'inspecteur Ghislain Palardoux : des meurtres d'enfants commis dans une école catholique du Doubs les éloignent du commissariat pour les mettre sur la piste gothique.

Épisode 1 : La secte du Colibri Bleu (p.13-38)

Plusieurs mois se sont écoulés : depuis Meaux, Garrec et Palardoux cherchent à élucider l'assassinat de la belle-sœur du commissaire Royco, en se frottant pour cela au petit monde de l'ornithophilie parisienne.

Épisode 2 : Façon puzzle (p.39-62)

Changement de commissaire et réception de colis douteux, tels sont les ingrédients de ce nouvel épisode mettant Garrec et Palardoux aux prises avec un employé de supermarché amputé, un croque-mort accordéoniste et une coiffeuse émotive.

Épisode 3 : L'Homme au bidet (p.63-84)

La traque du mythique serial killer, à l'origine de la mort de cent quatorze personnes et vingt-deux caribous depuis 1983, est au cœur de cet épisode riche en flash-back et en musiques des années 80, cette minaudière de Lily Rush en moins.

Épisode 4 : Gare au Kriboulak (p.85-114)

Double enquête pour les fins limiers du commissariat de Meaux : Garrec et Palardoux découvrent le pire en recherchant un prof de philo dépressif, la commissaire Géraldine Garrec et l'inspecteur Jean-Rémi Tribouillard traquant eux un voleur de kodkods.

Épisode 5 : Didier Wampas est le roi (p.115-145)

Le célèbre punk menacé de mort et des fans atomisés à la chaîne : il n'en faut pas plus à Garrec et Palardoux pour assurer la protection du génial chanteur à boa au mépris du protocole face à un tueur particulièrement retors.

Épisode 6 : Pas de mariage et un enterrement (p.146-176)

Le grand jour est arrivé pour l'inspecteur Palardoux et sa fiancée Marmelade : la mort de la belle-mère la tête dans la pièce montée gâche la fête et oblige les enquêteurs les moins ivres à mettre sur le grill tous les invités pour comprendre le pourquoi du comment.

Épisode 7 : La bête du Gévaudouille (p.177-209)

Sur la sellette, nos deux flics préférés se retrouvent délocalisés en rase campagne, où ils doivent faire face à un mystérieux monstre local, au racisme de bistrot, à un consortium pharmaco-industriel et à une sur-consommation chronique d'alcool de saucisse.

Épisode 8 : Arrête ton char, Ben-Hur (p.210-241)

Un vol de godasses dans une mosquée emmène Garrec et Palardoux tout droit dans la gueule béante d'une cité chaude, au cœur du tournage à haut risque d'un péplum dans les rues de Meaux qui leur réserve bien des surprises.

Épisode 9 : L'impitoyable vengeance du Raton-Laveur (p.242-274)

Au pied du mur, Ghislain Palardoux pose une semaine de R.T.T. et envisage de changer de boulot ; pendant ce temps, un mariol déguisé en bête à poils en fait voir des vertes et des pas mûres à Garrec qui n'est pourtant pas née de la dernière pluie.

Épisode 10 : Pas de bras, pas de chocolat (p.275-307)

Des explosions à qui mieux-mieux et le découpage approximatif de stars du petit écran, c'est ce qui attend Garrec et Palardoux dans cet épisode vachement bien où il se passe des trucs tellement déments que je ne peux me résoudre à en dire plus.

Épisode 11 : Garrec et Palardoux font leur cinéma, part I (p.308-342)

Une mise à pied temporaire éloigne Garrec et Palardoux du commissariat : ils en profitent pour bosser comme consultants sur un téléfilm vaguement adapté d'une de leurs enquêtes alors que leurs collègues cherchent à coincer le terrible Tueur de l'Avent.

Épisode 12 : Garrec et Palardoux font leur cinéma, part II (p.343-374)

Tout s'accélère : Géraldine fait une rencontre trouble, Garrec et Palardoux voient ressurgir une affaire vieille de trois ans, l'étau se resserre autour de Sylvain Putois et Jean-François Copé pète les plombs, mais les choses se finissent quand même à peu près bien.

ÉPISODE 0 : SALE TEMPS POUR LES TÊTARDS

Lundi 8 janvier, 11h11, école Notre-Dame de la Charité, Charquemont, Doubs. Un chant religieux entonné par des mômes résonne derrière la façade : sur le seuil, le lieutenant Chantal Garrec et l'inspecteur Palardoux semblent nerveux.

— On dirait une chorale.

— Ah bon, j'entends rien.

— Ça c'est sûr, avec votre casquette de trappeur sur les oreilles. On n'est pas en Sibérie, nom de Dieu. Un peu de tenue, Ghislain, on vient pour un homicide et vous êtes foutu comme l'as de pique. Bon, fermez-la, je frappe.

La porte s'ouvre rapidement après trois coups brefs.

— Bonjour, bienvenue à

— Lieutenant Garrec, inspecteur Palardoux. Où est le corps ?

— Veuillez me suivre, je vous prie.

Le curé souffreteux leur ouvre le chemin à travers une allée carrelée.

— Ça c'est passé où ?

— Dans le réfectoire. C'est là. (Il fait tourner une énorme clef dans la serrure.) Bougez pas, j'appelle Monsieur le directeur.

Le prêtre s'éloigne en les laissant tout à l'étude de la scène du crime. La salle est spartiate, les murs ornés de crucifix, d'un portrait de Jean-Paul II et de l'affiche du Salon de la Polyarthrite Rhumatoïde. Un enfant dépenaillé gît là, trait violacé autour de la gorge, aube ensanglanté, une chaînette sortant de sa bouche et des boules de buis de son slip.

— Ça va, vous êtes tout bleu ?

— Oui, chef, mais je crois que j'vais

— Lieutenant Garrec !

Les deux officiers se retournent : un homme aux cheveux grisonnants les toise, guindé comme un répétiteur de grec ancien, dont le nez rosâtre proéminent lui donne un air grotesque de clown endeuillé.

— Emile Balbuzard, le directeur. Heureux de vous voir.

— Moi de même. Vous l'avez découvert quand ?

— Ce matin. Ce sont ses camarades de la chorale qui ont trouvé Barthélemy.

— Cette chaîne, c'est

— Sa médaille de baptême.

— Et les trucs en bois dans le calcif ?

— Son chapelet. Quel acte ignoble. Pour moi c'est signé, il s'agit de l'œuvre des adeptes de Satan qui pullulent au village, c'est exactement comme la dernière fois.

— Y'a déjà eu un meurtre ?

— Hélas oui, nous avons eu le malheur de perdre le jeune Timothée la semaine dernière, dans des circonstances analogues, notez bien.

— Et on n'est prévenu que maintenant ?

— Comprenez, c'est une maison réputée, la discrétion est impérative.

— C'est plus de la discrétion, c'est du recel de preuves. Faut que je parle aux gamins.

— Impossible. Cherchez plutôt parmi ces suppôts du Malin.

— J'aimerais d'abord voir la chambre des victimes.

— La coïncidence est heureuse, ils logeaient dans la même. Le père Dieudonné va vous y emmener. Quant à moi j'ai à faire. Lieutenant Garrec.

— Monsieur Balbuzard.

Le directeur part en saluant le curé noir au physique de rugbyman néo-zélandais qui vient d'arriver ; ce-dernier guide en silence Garrec et Palardoux jusqu'à une chambrette à moitié vide, les parents de Timothée ayant déjà récupéré ses affaires.

— Le bureau, Ghislain. (Il obéit sur-le-champ.) Alors ?

— Des livres de cours. Des mangas. Et une bible. Oh, Apocalypse IV ! Qu'est-ce que j'ai pu jouer au III ! éructe-t-il en brandissant une jaquette de jeu vidéo.

— Vous emballez pas. Jetez un œil au placard plutôt.

L'inspecteur s'exécute mollement.

— Aaah !

A l'intérieur se terre un homme courtaud à l'improbable veste olive.

— Qu'est-ce que vous foutez là ? Et vous êtes qui d'abord ?

— Amédée Paimpol, du « Billet Doubs », premier journal doubiste en nombre de lecteurs. Regardez-moi ça, dit-il en montrant le poster de quatre énergumènes aux faciès de hérissons écrasés.

— C'est quoi, cette horreur ?

— Nécrophilia, un groupe de death métal finlandais : ça accrédite la piste gothique, non ?

— Qu'est-ce que vous avez tous avec eux ?

— C'est qu'ils sont connus au village...

— Et on peut les trouver où ?

— Y se réunissent le soir à la Roupaille, tout le monde vous le dira.

— Merci pour l'info. Ghislain, accompagnez monsieur Paimpol à la grille, avec un coup de pied au cul si nécessaire.

22h16, lieu-dit « La Roupaille ». Garrec et Palardoux arrêtent leur véhicule près d'une grange désaffectée zébrée de lierre, contre laquelle s'entassent des scooters.

— C'est lugubre, ici !

— Haut les cœurs, Ghislain, on a du boulot.

Garrec pousse les battants en bois : un horrible grincement s'achève sur vingt figures blêmes les dévisageant. Les conversations reprennent après un silence, tous deux en profitant pour aller au buffet tenu par une fille aux cheveux de jais tout en guipures et dentelles noires.

— La boisson des vampires ? propose-t-elle en leur tendant deux verres d'un fluide légèrement fumant.

— C'est du sang ?

— Faites pas le naïf, Ghislain. (Garrec l'avale d'une traite.) C'est du jus de raisin coupé d'azote liquide. On se sépare : essayez de trouver des infos fiables.

Le portable du lieutenant vibre peu après, l'obligeant à sortir pour répondre. Quand elle revient Palardoux converse avec la gardienne de la sangria des cimetières.

— Moi quand j'étais jeune j'écoutais Indochine, ch'ais pas si tu

— Ghislain ?

— Oui, chef.

— Troisième meurtre. Restez là pour être au jus, moi je retourne à l'école. (Plus bas :)
Je crois que vous avez un ticket avec la fée Carabosse, tirez-lui les vers du nez.

22h48, N.D.C., bureau du directeur.

— Charles-Xavier, douze ans le mois dernier. Vous conviendrez que c'est l'escalade.

Un gamin étranglé est affalé par terre, médaillon enfoncé dans la gorge, sa langue bleue ressortie, le crâne fracassé par un presse-papiers en forme d'angelot.

— Vous avez vu quelqu'un sortir d'ici, monsieur Balbuzard ?

— Nn, non, mais je

— Taisez-vous.

Garrec ouvre brusquement la penderie en chêne.

— Aaah !

— Paimpol ! C'est une manie chez vous d'se cacher dans les placards ! Sortez de là !

— Je suis innocent.

— Un discours de coupable, ça. V'nez avec moi !

22h 56, salle d'interrogatoire improvisée. Assis dans une pièce à l'écart, le journaliste devenu suspect numéro un tremblote de la jambe sous le regard sévère de Garrec.

— T'as la guibolle qui vacille, Paimpol, c'est les remords qui te taraudent ?

— J'ai des cachets à prendre. Puis votre air méchant ça me perturbe.

— Fais pas le mariol ! T'es qu'une truffe, un pisse-copie du trou-du-cul de la terre, tu confonds la conjecture et la conjonctivite, les Albanais et les albinos, les crises ascétiques et les crises d'acétone. Alors explique-moi pourquoi t'es mêlé à trois homicides ?

— Je pistais le directeur : c'est une calamité, une sorte de mildiou sur pattes, je peux vous en parler mon père était viticulteur. Y pousse les petits à bout, si bien que pour moi c'est une épidémie de suicide et puis voilà.

— Accouche : les ratichons et les mioches ça te débectent, tu les as zigouillés pour te mettre un scoop sous la dent ?

— Pour le premier meurtre j'ai un alibi : j'étais à l'hôpital, mon panaris s'était infecté. Et hier je suis revenu que dans le courant de la matinée, je couvrais le festival de l'andouillette à Maïche.

— On vérifiera. (Elle ouvre la porte à contrecœur.) En attendant t'es libre.

Paimpol s'en va en croisant Ghislain dans le couloir.

— J'ai un tuyau, chef : une dénommée Lysanxia qui

— Laissez tomber, c'est quelqu'un d'ici. J'veux des fiches sur tout le monde, des chiards au personnel : antécédents judiciaires, rhésus, pointure, profession des parents, la totale. La nuit va être longue.

— J'nous fais du café pour qu'on tienne le coup.

— Pour que vous teniez le coup : moi j'vais pioncer. A d'main, Ghislain.

Mardi 9 janvier, 8h03, N.D.C., réfectoire. A peine le père Dieudonné a-t-il terminé les bénédictions qu'un énorme brouhaha enfle dans la salle où déjeunent également les deux policiers — Garrec près d'une pile de bostons, en face Palardoux et ses cernes prononcés.

— Imbuvable, leur kawa. Au fait c'était quoi vot' tuyau d'hier ?

— Une certaine Stéphanie Pouchain, dite Lysanxia, qui sortirait avec un jeune d'ici. Ses amis la trouvaient bizarre ces temps-ci, même pour une gothique. En plus hier elle était pas à la fête au moment du crime... C'est peut-être elle, non ?

— Vous dérailliez. Les ados tueurs, ça pue le réchauffé.

— Pourtant y'a que de ça et des obèses dans les écoles américaines... En plus vers les trois heures du mat' j'ai vu comme une ombre à froufrous dans le parc, sûr que c'était elle...

Garrec passe en revue les fiches faites dans la nuit, s'arrête sur une :

— Tous blancards sauf le cuistot, j'en fais mon affaire. Pendant ce temps ouvrez l'œil, Ghislain, ne serait-ce que pour éviter de vous endormir.

8h31, salle d'interrogatoire. Un homme grassouillet en tablier, roux et moustachu, s'assoit tout en se frottant les mains avec une lingette.

— Des problèmes de peau ?

— Non, c'est le taf qui veut ça. Y'en a pour longtemps ?

— On va faire vite. Vous êtes bien Toulard Raymond ?

— Affirmatif : Raymond Toulard, un d à Raymond un d à Toulard.

— Quarante-huit ans, en poste ici depuis cinq. Vous avez fait d'la cabane ?

— Affirmatif. Une erreur de jeunesse mais j'ai payé ma dette, j'suis rangé des voitures.

— Vous avez pas fait que les ranger : dix ans pour vol et trafic, c'est du lourd.

— J'y étais pour rien, je l'jure, c'est la plus grande gourance judiciaire depuis l'affaire Dreyfus, et j'pèse mes mots. A cause de ça j'ai pas vu grandir mes trois gosses.

— Sur ma fiche y'en a que deux.

— Deux d'vivants (il attrape une lingette): le mois prochain ça fera trois ans que Matthieu nous a quittés.

Un cri d'enfant s'élève soudain, en provenance du parc.

— Ça ira comme ça. Mais veillez à pas quitter le coin, j'aurais p'têt d'autres questions à vous poser.

Garrec rejoint dehors Ghislain et le père Dieudonné en train de se signer, près d'un enfant de sept ans de dos à un arbre grêle. A la plus grosse branche pendent deux corps fluets, leurs gorges enserrées par les extrémités d'une même corde, chaînettes pendantes comme leurs langues bleuâtres.

— J’les détache, chef ?

— Surtout pas, faut les laisser sécher une semaine ou deux, c’est la tradition.

— Hein ?

— Mais oui, allez-y. J’vous jure, Ghislain, y’a des fois où vous faites péter le conomètre. Père Dieudonné, c’était qui ces deux-là ?

— Louis et Amaury, de bons p’tits gars, avec des voix d’ange, qu’on les aurait cru descendus d’un nuage.

— Y z’étaient d’la chorale ?

— Bien sûr. Comme c’ui-ci. Au fait le directeur est au courant et y veut vous voir.

8h49, bureau du directeur. Balbuzard l’attend enfoncé dans son fauteuil, l’air à la fois contrit et sournois.

— Asseyez-vous.

— Je pourrais savoir ce qui

La sonnerie du téléphone à cadran résonne sans le surprendre.

— décrochez.

— Allô ?

— Lieutenant Garrec, commissaire Royco à l’appareil. Trois assassinats en deux jours de présence, vous faites fort. J’imagine que les pistes se bousculent au portillon ?

— J’fais mon possible commissaire, mais

— Suffit ! Ma décision est prise, je vous retire l’affaire.

— Pas question, faut qu’je

— Vous roulez sur la jante, Garrec ! Un ordre est un ordre ! Rentrez immédiatement !

— Merde, merde et merde !

Le lieutenant raccroche violemment le combiné.

— Alors ? demande Balbuzard.

— Je crois que je suis virée.

15h23, sortie de Charquemont. Les deux officiers attendent au bord de la route, devant un panneau rouillé.

— Sur celle-là j’ai l’air triste, mais c’est parce que la veille c’était mon anniversaire et que j’avais bu du punch

— Ghislain ?

— Oui ?

— Vous sortez encore une photo de ce larfeuil et je jure de vous tuer de mes mains. (Une pluie diluvienne s'abat brutalement.) Ghislain, pébroc. (L'inspecteur lui tend son parapluie.) Y z'ont dit qu'y passait quand, le car ?

— Dans la journée.

— Si seulement on s'était pas fait pourrir la bagnole par ces merdeux.

— C'était pas méchant, y voulaient s'amuser.

— Vous avez coulé une bielle ou quoi ? Plus de vitres ni de roues, des tags « Satan vaincra » et leurs mictions sur la propriété de l'Etat, croyez-moi ça va chercher loin !

— Vous pensez qu'on va finir à la circulation, chef ?

— Rendez-moi un service, Ghislain : plus un mot jusqu'à c'que ce foutu car arrive.

20h17, sous la pluie, au même endroit. Ils sont toujours au même endroit, sous la pluie, quand le car se montre enfin. Ils rentrent complètement trempés, sous le regard inquisiteur du chauffeur et des sexagénaires.

20h20, à l'arrière du car.

— Pas les photos !

— Dommage, c'était la communion de ma cousine, j'étais déguisé en Commandant Cousteau. (Silence.) C'est pas plus mal qu'on nous ait retiré l'affaire, moi je l'aimais pas cette école. C'est bien le dernier endroit où j'enverrais mes gosses.

— Vu votre salaire y'a pas de risques, y prennent pas n'importe qui ici, y'a un conseil d'admiss (elle s'arrête, interloquée.)

— Oh, chef ?

— La ferme, Ghislain. (Garrec compulse ses fiches, s'arrête brusquement.) J'sais qui va être la prochaine victime : on y retourne !

Le lieutenant apostrophe le chauffeur :

— Arrêtez-vous, on descend là !

— Quoi ?

— Police ! (Garrec montre son insigne.) Arrêtez, j'vous dis !

— Pas question, j’dois êt’ à Morteau à neuf heures moins l’quart, y’a un loto et un p’tit veau à gagner.

Elle sort son arme :

— Arrêtez ce putain d’car tout de suite !

— Vous énervez pas, chef, on va s’arranger

— Freine ou j’tu descends, ducon !

Le car pile net au milieu des cris, les laissant en rase campagne sous la pluie battante. Le véhicule disparaît bientôt quand apparaît un phare unique : Garrec bloque la mobylette et braque son propriétaire.

— Gicle, morveux !

— Quoi, qu’est-ce que

— Police, ça te dit quelque chose ! Dégage maintenant ! (L’adolescent obéit.) Montez Ghislain, et accrochez-vous !

Le vélomoteur s’enfonce à toute allure dans la nuit humide, accompagné par les aboiements de chiens furieux.

20h32, entrée de N.D.C. La mobylette dérape près de la grille que Garrec n’a qu’à pousser pour ouvrir. Elle court dans les flaques quand Ghislain, à la traîne, l’interpelle soudain :

— Chef, attendez !

— Quoi ?

— L’église, la porte est entrouverte !

— Bien vu, l’aveugle !

Ils entrent dans la chapelle délabrée où l’eau goutte abondamment : tamisée par les vitraux, la lumière de la lune éclaire un calvaire sur lequel sont cloués un Christ en plâtre et le petit Pierre-Marie. Sous l’enfant de chœur crucifié se tiennent Lysanxia, Paimpol et Toulard.

Garrec dégage aussi sec.

— Que personne ne bouge !

— C’est une affreuse méprise, moi je suivais cette jeune fille

— Bouclez-la, Paimpol !

— C’est elle, c’est la sataniste qu’a fait le coup !

— Tu délirés, gros lard, c’est toi qu’as rentré en premier !

— C’est Lysanxia, lieutenant, j’veus l’avais dit ! Je vais l’appréhender !

Pendant que Ghislain avance vers eux, Garrec scrute la dépouille embrochée : chaîne et langue bleuie ressortent de sa bouche. Elle comprend tout quand Palardoux passe les menottes à la sataniste présumée.

— Arrêtez, c'est Toulard l'assassin !

— Aah !

— Bouge pas, gamin.

Le cuistot vient d'attraper Ghislain et le hachoir caché à sa ceinture, qu'il maintient à présent sous sa gorge.

— Fais pas le con, Toulard !

— Comment vous avez su ?

— Les lingettes.

— Quoi ?

— A force de vous laver les mains avec, elles se sont imprégnées d'hydroxyde de goménol ; or en faisant avaler aux drôles leur médaille vous en avez mis aussi dans leurs gorges, entraînant une réaction chimique avec les sucs gastriques de la langue, leur conférant ainsi cette coloration bleutée que j'avais pris à tort pour une conséquence de la strangulation ou de ce temps de chiotte. A présent vous êtes fait : lâchez-le !

— Jamais. J retournerais pas au trou, moi, t'entends !

— Tirez, chef, j suis prêt à mourir au champ d'honneur !

— La ferme, Ghislain ! Laisse tomber, Toulard, t'as aucune chance !

— Essaie pas de gagner du temps, morue !

Un cliquetis qu'il ne remarque pas retentit.

— Tu crois à la révélation divine ?

— Hein ?

— Parce qu'y paraît que ça vient toujours du ciel.

— C'est quoi ces conneries ?

Toulard s'écroule en étouffant un cri, libérant Ghislain par la même : mal cloué, le corps de Pierre-Marie a chuté sur le cuisinier renégat en l'assommant par surprise. Garrec approche et aide l'inspecteur à se relever.

— J'espère que vous retiendrez la parabole.

— C'est-à-dire ?

— Un crime retombe toujours sur son auteur.

Mercredi 10 janvier, 21h48, bar-restaurant « Chez Martine », Charquemont. Dans un établissement désert, Garrec et Palardoux entament une omelette norvégienne et leur seconde bouteille de Bordeaux grand cru.

— Vous m’avez scié, chef, j’aurais jamais cru que c’était lui...

— Une histoire toute bête : le conseil d’admission avait refusé son môme y’a trois ans, dans la foulée le gosse s’est foutu en l’air, Toulard a fait une dépression et sa femme s’est tirée avec un représentant en chaussettes chauffantes. Du classique, en somme. Y s’est vengé en dézinguant les têtards des membres du conseil, la loi du talion version gâte-sauce psychopathe...

— Avouez que vous m’avez à la bonne : vous m’auriez sauvé, hein Chantal, vous auriez tiré sur lui...

— Vous faites fausse route, Ghislain. De plus vous êtes bourré comme un coing. Et j’vous interdis de m’appeler par mon prénom.

— Vous auriez tiré, j’en suis sûr...

— Détrompez-vous, j’sais où ça mène les bavures : tout droit au sous-sol, à trier les vieux dossiers pleins de miettes de jambon-beurre des années quatre-vingts...J’aurais pas tiré, j’vous dis.

— Mais si, chef.

— Bien sûr que non.

— J’suis certain que vous l’auriez fait.

— La ferme, Ghislain.

ÉPISODE 1 : LA SECTE DU COLIBRI BLEU

Mardi 2 juillet, 10h45, quelque part sur un îlot rocheux de La Manche, le portable de l'inspecteur Ghislain Palardoux entonne le générique de *Rabbi Jacob*. Il décroche en voyant s'afficher le nom de sa supérieure.

— Palardoux, c'est Garrec à l'appareil, j'espère que vous avez fait le plein de galettes au beurre et de pêche aux moules. Fin des vacances : on reprend du service, avec une grosse enquête sur les bras.

— Mais chef, j'ai encore quinze jours à me la couler douce, là je suis au Mont Saint-Michel, et puis tout à l'heure j'ai un stage de randonnée cycliste avec ma Mémé Chouchen.

— Et votre grand-mère, elle fait du vélo ! Arrêtez de me bourrer le mou, Ghislain !

— J'vous assure, chef, la semaine prochaine on devait aller au Puy-du-Fou pour le spectacle *Son et Lumière*, même que j'ai des passes pour les coulisses ...

— Je m'en cintre, on a un cas d'extrême urgence, figurez-vous que la victime n'est autre que la belle-sœur du taulier.

— La femme de son frère, celle qui fait des vêtements pour chiens ?

— Non, pas la grosse Jocelyne, l'autre, la sœur de sa femme, Myrtille, Myrtille Céleri.

— Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

— Elle a été assassinée.

— Comment ?

— En rémoulade.

— Ca consiste en quoi ?

— Je blaguais, Ghislain, vous êtes con comme un balai-brosse quand vous vous y mettez. On l'a poignardé avec un couteau à pain, comme tout le monde. Maintenant rentrez fissa à Meaux.

— Mais je...

— Stop ! Vous croyez que ça m'amuse, moi, d'écourter mon stage de détente pour officiers stressés à l'île de Ré ?!

— Ah, j'ai failli y aller, c'était payé par le comité d'entreprise. C'était bien ?

— Oui, on a fait du yoga, des massages, de la phytothérapie, la chromothérapie, de l'héliothérapie et plein d'autres thérapies à la mord moi le nœud.

— Ca marche bien, chef, vous avez l'air drôlement détendue.

— Je le serais encore plus si vous la fermiez, Ghislain ! Soyez dans mon bureau à seize heures tapantes sinon ça va chauffer sévère pour votre matricule.

Garrec raccroche, laissant Palardoux seul avec ses tongs et son tee-shirt « En vacances j'oublie tout », sous le regard de Mémé Chouchen qui attaque la liqueur de poireaux :

— Je t'avais bien dit de rentrer à la Poste, les facteurs on vient pas les emmerder pendant leurs vacances : je vais être obligée d'aller au Puy-du-fou avec cette vieille sorcière de Thérèse qui pue la pisse, elle va me foutre la honte devant Philippe De Villiers.

15h58, commissariat de Meaux. Ghislain Palardoux fait son apparition, le teint bistre, l'œil cerné et la tong ramollie.

— Vous avez l'air fatigué pour quelqu'un qui vient de passer quinze jours à jouer au rami avec sa mémé, lance Chantal Garrec, radiieuse dans sa robe à fleurs.

— Allez, avoue Palardoux, tu peux me le dire à moi, tu t'es fait un week-end putes albanaises, coke et whisky à gogo, s'exclame son collègue Hervé Bidoux avec la délicatesse d'un officier kazakh en permission, moi-même le week-end prochain...

— Epargne-nous les détails de tes virées avec tes potes illettrés du club des rugbymen de Seine-et-Marne, l'interrompt Garrec. Le suspect nous attend dans mon bureau, Ghislain, on va se mettre à deux pour lui faire cracher le morceau.

Ratatiné sur sa chaise en plastique, l'homme ressemble à un vieux paysan béarnais ayant renoncé à la chasse à la bécasse pour une réunion du Modem dans une salle des fêtes sordide d'un chef-lieu de canton après un repas trop arrosé. Garrec s'assoit en face de lui et commence l'interrogatoire :

— Alors, vous vous appelez Lopin, Sanson, né le 2 juillet 1965 à Cahors d'un père viticulteur et d'une mère au foyer, vous résidez actuellement au 3, Impasse des Géraniums à Meaux, vous êtes célibataire, sans enfant et pâtissier.

— Oui, tout est juste, sauf que je suis boucher de formation, reconverti dans la pâtisserie par allergie à la viande de mouton.

— Entrons dans le vif du sujet : vous connaissiez la victime ?

— Myrtille ? Bien sûr, elle faisait partie du Colibri Bleu, c'est là-bas que je l'ai rencontrée, elle avait une passion pour les faucons pèlerins, les pipistrelles et les chouettes hulottes, c'est ça qui nous a rapprochés...

— Attendez, c'est quoi le Colibri Bleu ?

— Un mouvement philosophique et spirituel qui prône l’amour et la paix universelle à travers la recherche du Colibri Bleu.

— Qu’est-ce que c’est que ces conneries, vous avez fumé la moquette, Galopin ?

— Non, moi, c’est Lopin, Sanson Lopin.

— Lopin, Galopin, c’est pareil, vous croyez que Ghislain se formalise depuis quatre ans que le commissaire l’appelle Palourde ?

— En fait, ça me gêne un peu, au début je croyais que c’était un bizutage mais en fait non, puis c’est pas plus mal quand on y réfléchit, j’aime bien les palourdes, moi, et...

— Suffit, Ghislain. On reprend Salopin.

— Non, désolé de vous contredire mais moi, c’est Lopin, Sanson Lopin.

— Explique-moi, Lapin : qu’est-ce que c’est que cette connerie de Colibri Vert ?

— Non, bleu, et moi, je suis pas un lapin, dit-il timidement, les yeux baissés.

Dans le couloir, le commissaire Royco discute avec le lieutenant Sylvain Putois, grand teigneux en perfecto et lunettes noires fraîchement muté de Strasbourg :

— Je vous préviens tout de suite, Putois : méfiez-vous de Garrec, c’est une forte tête, elle a plusieurs fois eu des blâmes, ses méthodes sont peu orthodoxes.

— Pourquoi vous ne vous en débarrassez pas alors ?

— Elle est efficace, elle résout les enquêtes, ça m’emmerde de l’avouer, mais cette bonne femme a le meilleur taux d’élucidation des crimes du département, et ça fait vingt-quatre ans que ça dure.

— Et son coéquipier ? C’est un bon lui aussi ?

— Palourde ? Une truffe, un ancien premier de la classe qui aurait du finir prof de Lettres comme sa mère, malheureusement, il a du voir L627 quand il était en terminale et c’est là que sa vie a basculé. Ce gamin devrait pas être sur le terrain selon moi, en plus avec Garrec, c’est une bombe à retardement : un de ses quatre y aura une bavure, c’est moi qui vous le dit, j’espère seulement que je serai plus là.

— Plus là ?

— Oui, on vous a pas dit que je pars dans six mois ? Je ne sais pas qui va me remplacer, quelqu’un de plus jeune sûrement, dit-il avec amertume. Une page qui se tourne, en quelque sorte, la fin d’une époque. Vous vous rendez compte que quand j’ai été nommé ici, on en était à la machine à écrire manuelle et De Gaulle était président.

— Ah oui, en effet, commente Putois, ne trouvant rien de mieux à dire.

Dans la salle d’interrogatoire, la tension monte entre Garrec et Lopin :

— Putain, Lapin, avoue, dis-nous quel est ton mobile et on n'en parle plus ! dit-elle en le prenant au collet.

— D'accord, je vais tout vous expliquer. (Elle le relâche.) Myrtille et moi on faisait partie du Colibri Bleu, elle m'a appelé ce matin pour me dire de passer chez elle et quand je suis arrivé j'ai trouvé la porte de son appartement ouverte : la télé était encore allumée, je m'en souviens parce que c'était Télé vitrine et j'aime bien Laurent Cabrol, il a l'air gentil, elle était là par terre, égorgée avec un couteau à pain, y avait du sang partout, alors j'ai appelé la police, si j'avais su...

— Allez, tu peux nous le dire, tu couchais avec la Myrtille ? tente Palardoux.

— Non, j'aime pas les femmes.

— T'aimes les mecs ?

— Non plus.

— T'aimes quoi alors ?

— Les oiseaux.

— J'en ai vu des pervers, mais alors ça, c'est une première, s'insurge Garrec qui vient de comprendre pourquoi Lopin avait le regard fixé dans son décolleté depuis dix minutes (il ne regardait pas ses seins mais le perroquet dessiné sur la robe).

— Mais c'est platonique, je veux dire que j'ai jamais, enfin, même si bien sûr, j'ai souvent eu envie, surtout avec le rouge-gorge, il est si

— N'en dis pas plus, Lapin.

— Non, c'est Lopin, Sanson Lopin, comme un lopin de terre, si vous préférez.

— J'vais t'en faire bouffer de la terre, moi, si tu continues à faire le zouave. Et vous vous réunissez où dans votre secte de tarés ?

— J'vous dirai rien, jamais je ne trahirai mes frères oiseaux.

— Après quarante-huit heures en cage, tu vas chanter comme un rossignol !

Royco entre sans crier gare et interpelle Garrec :

— Alors, ça avance ?

— Pas mal, commissaire. Il semble que votre belle-sœur faisait partie d'une secte ornithophile.

— Ornithophile ? Une secte ? Myrtille ?

— On va enquêter dessus et on vous fait un rapport au plus tôt.

— J’y compte bien, Garrec. En attendant allez tout de suite chez elle pour interroger son mari, un certain Gogolov, un russkov au chomdu pas franc du collier, il a sûrement quelque chose à voir là-dedans. Mais faites attention, il est dangereux, quand je pense à ce que cette ordure a fait à cette pauvre Myrtille...

Royco essuie ses larmes avec le revers de sa chemise à carreaux puis se retire avec dignité.

16h24, banlieue de Meaux. Au volant de la 205 bleue roulant à vive allure, Garrec a enfilé un gilet rose par-dessus sa robe pour en cacher le perroquet, jadis sympathique volatile multicolore, dorénavant et à tout jamais symbole du vice.

— Chef, vous savez comment on devient membre d’une secte ?

— C’est facile, on est fonctionnaire à Dunkerque, on se marie, on a trois gosses et puis c’est l’escalade, je sais de quoi je parle, mon beauf est scientologue.

— Scientologue, le petit Maurice ?

— Mais non, pas lui, l’autre, le mari de ma sœur, Valérie, la coiffeuse.

— Ah, c’est à leur mariage que vous aviez fait un strip-tease intégral.

— Ghislain, fermez-la. On est sur une enquête sérieuse, j’vous rappelle.

— Ah mon avis ce pauvre Lopin y est pour rien dans l’assassinat de Myrtille.

— Votre avis, vous savez où vous pouvez vous le mettre, Ghislain ?

— Euh, je me doute un peu, chef.

— La prochaine fois, réfléchissez avant de jacasser comme une pie.

En un créneau approximatif, Chantal Garrec gare la 205 bleue devant l’immeuble moisi de la victime en coupant court à la discussion.

16h26, troisième étage sans ascenseur de l’immeuble délabré. Garrec toque avec à la porte du dénommé Firmin Gogolov. Après le déverrouillage d’une demi-douzaine de loquets, la porte finit par s’ouvrir :

— Bah, qu’est-ce que vous me voulez encore ? soupire un grand échalas âgé en chaussons et robe de chambre, l’œil gris et la moustache tombante. Pas question que j’vous rende les trois plaques, un pari c’est un pari, moi j’suis pas le Secours Populaire...

— Vous faites erreur, M. Gogolov. Lieutenant Garrec et inspecteur Palardoux, veuillez nous laisser entrer, dit-elle en poussant le concubin de la défunte.

Palardoux la suit, mettant les pieds dans un trois-pièces décrépit à la tapisserie décollée par endroits. Une télé noir et blanc, un portrait de Staline, un vaisselier de couteaux de collection rouillés et un aquarium sans poissons égayent le modeste intérieur. Une silhouette tracée à la craie sur une tache pourpre obstrue sinistrement le plancher du salon.

— Vous êtes dessinateur ?

— Mais non, Ghislain, vous voyez bien que c'est le galbe de la macchabée. M.Gogolov, nous voudrions vous interroger à propos des circonstances du drame.

— Faites vite, j'ai une course dans moins d'une heure.

— Quoi ?

— Une course de rats, dit-il en sortant de ses poches deux rongeurs grassouillets. Des champions, ceux-là. Dix mètres départ arrêté dans le couloir du deuxième, on fait des paris avec les autres locataires. Pas pour l'argent, hein, c'est en souvenir du ghetto de Varsovie.

— Vous y étiez ? demande Palardoux.

— Non, mais vous croyez que c'est mieux ici, y'a même pas le câble, réplique Gogolov en balançant les rats dans l'aquarium.

— Vous euthanasiez vos « champions » ? s'enquit Garrec.

— Non, j'apprends à nager. On a pas mal de dégâts des eaux par-ici, alors j'essaie de les préparer aux conditions de courses. J'ai drivé des canassons en Allemagne de l'Est, j'touche ma bille en psychologie animale.

— Sans doute, sans doute. Vous êtes le mari de la victime, donc ?

— On n'était pas marié avec Myrtille, parce que j'peux pas blairer les curetons. C'était une gentille fille. Elle faisait une soupe de radis du tonnerre. C'est moche c'qui lui est arrivé. J'ai dormi comme une souche cette nuit. Et quand je me suis levé j'l'ai vu là, au milieu du salon, toute violette avec du sang partout, une plaie juste sous la gorge, avec un de nos couteaux en plus, d'la qualité, hein, fallait voir le bazar que ça lui avait fait, puis net le coup, acier inoxydable, d'la bonne marchandise, rien à dire...

— Vous viviez ensemble depuis longtemps ?

— Six mois, peut-être. Mais on allait déménager pour plus grand, une fois que mon chef-d'œuvre serait publié.

— Vous êtes écrivain ?

— Au chômage pour le moment, la profession est en crise vous savez c'que c'est. J'ai la prose acerbe, ça dérange certains. Puis ça jamais été facile pour mes compatriotes, faut pas croire, même le grand Borzakovsky a été refusé trois fois par les Editions du Moineau...

— Firmin, ça sonne pas très soviétique comme nom.

— Mon vrai nom c'est Firmin Houblon, Gogolov c'est mon nom d'artiste. Elle aimait bien, Myrtille, elle trouvait que ça me donnait l'air important.

— C'est quoi ce truc ? dit Palardoux en désignant un bout de plastique blanc par terre.

— Une touillette, pardi. Flanquez-moi cette cochonnerie à la poubelle avant qu'un de mes petits ne se rende malade.

— Vous parlez de vos rats ? suppute Garrec.

— Y'en a deux qui sont morts en bouffant ces saletés, Myrtille elle en ramenait des caisses, elle disait que ça pouvait remplacer avantageusement une cuillère, mon cul, ouais, va essayer de bouffer un yaourt avec une touillette, elle avait beau en fabriquer depuis quinze piges dans son usine, les touillettes ça sert à rien.

— Comme ça elle était dans le milieu de la touillette, note Palardoux sur son calepin en moleskine.

— Ah, la Myrtille, c'était une épée dans son domaine, mille deux cents touillettes à l'heure dans ses bons jours, elle avait même été élue employée du mois en juin 96, le cadre doré de félicitations est encore dans la chambre. Y avait aussi une touillette géante en papier mâché faite par un artiste du coin, mais on a eu un dégât des eaux et elle est partie en lambeaux avec l'eau des chiottes.

— Et ça, c'est quoi ? demande Ghislain en voyant des restes de nourriture chinoise égarés sur la table basse.

— Ah, ah, mais ça c'est un fameux scandale, s'enflamme Gogolov en repêchant ses rats à bout de souffle avec une petite épuisette, une goupine de la pire espèce, ça me fait mal que de vous en parler. C'est le Chintok du resto d'en bas, il est venu nous livrer sa bouffe dégueulasse y'a deux jours et il en a profité pour monter la tête à ma Myrtille comme quoi il voulait racheter mes rats pour son usage personnel, pour les transformer en sushis ouais, résultat elle lui a vendu dans mon dos mes meilleurs poulains, deux femelles, Guerre et Paix, et puis deux mâles reproducteurs, Crime et Châtiment. Un crève-cœur, j'vous dis.

— Ou un mobile tout trouvé, corrige Garrec. Et le Colibri Bleu, ça vous parle ?

— Non, rien du tout. Jamais entendu parler. Inconnu au bataillon. Vous avez dit quoi, déjà ? Le Colibri Bleu ? Non, vraiment, ça me dit que dalle. De toute façon je suis plus rats qu'oiseaux, moi.

— J'avais cru comprendre. Ghislain, allez cuisiner le voisinage, on en apprendra peut-être de belles. Faites ça avec tact, ça va de soi.

Palardoux obéit à sa supérieure ; au vu de l'état pitoyable des autres portes, seul l'appartement contigu semble habité. Il bombe le torse et frappe.

— Police, ouvrez s'il vous plaît !

— Police de quoi ? demande une voix féminine éraillée de l'autre côté de la porte.

— Euh...Police d'Etat.

— Bon, j' préfère ça, répond la femme en consentant à ouvrir.

C'est une petite créature desséchée et rabougrie en robe à fleurs avec des rouleaux sur la tête, tel un vieux Gremlin travesti, au regard étonnamment alerte cependant.

— Vous êtes ?

— Ninive Pistache, quatre-vingt-huit ans, retraitée de la finance internationale. Vous en faites pas, commissaire, j' connais la procédure, je regarde les séries policières à la télé.

— Inspecteur Palardoux, Mme Ninive, ravi de vous rencontrer. J'aurais quelques question à vous poser sur vos voisins...

— Ah, la Céléri et le Gogol, m'en parlez pas ! J'aime pas dire du mal des morts et des assassins mais c'est des empaffés de première, faut bien l'avouer !

— Vous croyez que M.Gogolov y est pour quelque chose dans la mort de sa femme ?

— Je crois pas, j'affirme, commissaire.

— Inspecteur.

— Oui, si vous voulez. Les murs sont pas plus épais que du papier à cigarette, sans être indiscrete j'ai quand même tout entendu, et je l'ai noté dans mon carnet d'ailleurs, bougez pas, vous allez voir, c'est édifiant. (Elle se tourne vers une grosse commode époque Pompidou, ouvre le premier tiroir, prend le cahier de brouillon en haut de la pile, cherche une page et commence la lecture.) Voilà, c'est ici. Mardi en huit, à 21h13, heure locale. Altercation entre Mme Céleri et M.Gogol.

— Gogolov.

— Oui, si vous voulez. Ecoutez un peu. Céleri : « Firmin, je suis enceinte. ». Gogol : « De quoi ? ». Céleri : « D'un enfant, tiens. ». Gogol : « Le père va faire une de ces tronches. ». Céleri : « C'est toi, le père, idiot. On va avoir un enfant. ». Gogol : « Tu veux pas qu'on achète un chien, plutôt ? ». Fin de la transmission. Ca en dit long, hein ? Après c'est les insultes et des affronts terribles en russe, j'vous en fais grâce, commissaire.

— Inspecteur.

— Oui, si vous voulez, mais avouez que c'est éloquent. Des discussions comme ça, ça vous forge un mobile et ça tire des larmes à des jurés, croyez-moi, mon carnet (elle brandit son torchon) c'est la guillotine assurée pour l'autre gogol d'à côté.

— La peine capitale n'est plus appliquée en France depuis 1981, Madame Pistache.

— N'empêche que ça vaut de l'or, ça ! martèle-t-elle en secouant le vieux cahier couvert de taches de graisse, où elle devait consigner à peu près tout ce qui se passait dans l'immeuble. Allez, commissaire, entre nous : vous êtes prêt à mettre combien ?

— Pardon ?

— Combien pour cette preuve ? Ca va chercher dans les dix sacs facile, non ?

— Madame, je ne sais pas de quels sacs vous parlez. Il doit s'agir d'un malentendu. Nous vous contacterons si votre témoignage nous intéresse.

Palardoux s'éclipse sous les injures à peine étouffées de la commère à bigoudis. A son retour chez les Céleri, le parquet est devenu flottant : une eau verdâtre couvre le sol.

— Chef, qu'est-ce qui

— On évacue les lieux, Ghislain, vous voyez pas que c'est Waterloo ici ?! s'exclame Garrec, fourrant un papier dans sa poche, près de deux rats pratiquant la brasse coulée.

— Problème de plomberie, la routine, tempère Gogolov, mouillé de la robe de chambre, en sortant de la salle de bain. Vous inquiétez pas, j'ai fait des trous dans le plancher pour évacuer la flotte chez mon voisin du dessous.

— Ça le dérange pas ?

— Non, vous pensez, c'est un vieux british qui a la nostalgie de son île pluvieuse, l'eau qui dégringole de son plafond ça lui rappelle sa jeunesse, comme qui dirait.

— Allez, Ghislain, on plie les gaules, vous voyez bien que M.Gogolov soigne les mélancoliques, ça relève pas du tout de notre compétence, conclut Garrec. On va aller faire un tour dans le resto chinois, ça me paraît plus sûr.

Les deux agents quittent le lieu de perdition où Gogolov attaque le plancher à la perceuse pour soulager l'âme lourde d'un vieux rosbif tout mou.

16h52, accueil de « La Pagode du Jasmin ». Garrec et Palardoux font face à une hôtesse en tenue traditionnelle chinoise avec un appareil dentaire imposant digne du rail nouvelle génération de la ligne Pékin-Shanghai.

— Police, mademoiselle. Appelez votre patron, faut qu'on jacte.

L'hôtesse obtempère et ouvre la porte donnant sur l'arrière-salle : elle hurle un charabia sino-tibétain sur la douzaine de bridés sans-papiers s'affairant en cuisine jusqu'à ce que ne se montre un gros chauve moustachu en tricot de peau. Garrec vient à la rencontre du supposé-patron en lui montrant son insigne : au même instant, un des Chinois faisant la vaisselle prend la fuite dare-dare.

— Ghislain, mettez-lui la main sur le paletot, moi je le fais le tour !

Palardoux se lance à la poursuite du suspect par les cuisines, ses camarades chinois lui balancent des nouilles brûlantes pour le retarder, l'inspecteur arrive dans la ruelle aux grilles d'aération fumantes, l'homme est au croisement avec de l'avance sur lui. Ghislain accélère quand il croise un gamin de douze ans en skate et baggy.

— Police, mon petit (il sort sa plaque), je réquisitionne ta planche à roulettes !

— T'es cramé, t'as vu ! J'te file gavé pas mon skate, pine d'huître !

— Comment ? Je, bon, tiens (il sort une pièce de deux euros de son porte-monnaie), tu t'achèteras des bonbons.

— Aboule le cash.

— Quoi ?

— Allez, fais péter le liquide et j'te laisse le skate, t'as vu.

— D'accord. (Il lui donne ses cent euros en petites coupures, soit le reste de son budget vacances, et prend le skate-board en échange.) Mais tu peux être sûr que je vais prévenir tes parents.

— Vas-y, bouffon ! lance le gamin qui s'éloigne en lui faisant un doigt d'honneur.

Pendant ce temps, Garrec, en petites foulées, intercepte un facteur à vélo :

— Demi-tour, Besancenot, c'est une opération de police !

— Mais j'peux pas, j'ai ma tournée, moi...

— Tu veux la finir en cellule, ta tournée ? (Elle balance les colis *La Redoute* encombrant le porte-bagages et monte dessus.) Avenue du Tocard en contournant par la Place de l'Artichaut, et fonce ! Roule, ma poule !

Palardoux dévale en skate ladite avenue à une vitesse surprenante, avec en ligne de mire le suspect asiatique qui cavale en bondissant par-dessus les poussettes comme un sauteur de haies chinois aux Jeux Olympiques. L'inspecteur est sur le point de le rattraper quand, au croisement de la Place de l'Artichaut, un facteur à vélo emplâtre de plein fouet le fuyard. Palardoux a tout juste le temps de l'éviter en prenant appui sur une rampe pour réaliser un saut spectaculaire au-dessus du lieutenant Chantal Garrec, cramponnée à l'arrière.

— Bien joué, Palardoux. J’savais pas que vous étiez de la roulette !

— Oh, ça fait longtemps que j’avais pas pratiqué, mais j’ai remporté quelques concours de freestyle étant jeune, dit Palardoux en cédant à une légitime poussée d’orgueil.

— Merci pour le coup de main, Poulidor. (Elle descend du porte-bagages.) Tu peux reprendre ta tournée.

— C’est qu’j’ai perdu du temps, moi. Vous me donnez quoi comme dédommagement ?

— La satisfaction du devoir accompli, ça te suffit pas ? Cela dit, mon offre pour un séjour en cabane tient toujours...

— Ca m’apprendra à rendre service, peste le facteur qui s’en va péniblement, la roue avant de traviole et le guidon cabossé.

Garrec attrape le suspect essoufflé — et ecchymosé — par la manche pour le relever.

— Il nous aura fait cavalier, ce fieffé pourri ! Eh, le Chintok, c’est quoi ton blaze ?

— Jean-Pierre.

— Pardon ?

— Jean-Pierre Litchi, des restaurants *Litchi et Fils*. J’avoue tout.

— Voilà une affaire qui roule, Ghislain, sans jeu de mots. Appelez une patrouille pour le ramener au commissariat et prévenez le chef qu’on tient le meurtrier.

— Meurtrier ? Mais j’ai tué personne, moi, j’ai juste mis de la viande de rat dans les rouleaux de printemps du vieux Tiang pour foutre en l’air la réputation de son resto, je bosse chez lui en sous-marin, c’est un concurrent de mon oncle, la loi du marché est féroce, c’est du chacun pour soi, vous voyez le topo. Je croyais que c’est pour ça que vous me cherchiez.

— Ben tu t’es gourancé, Litchi ! T’as outillé la belle-sœur de mon patron, figure-toi ! Et maintenant qu’on t’a choppé tu peux être sûr qu’on va te charger comme une mule question chefs d’inculpation ! Homicide, acte de malveillance, non-respect des normes d’hygiène, espionnage industriel et délit de fuite par-dessus le marché ! Jusqu’ici tu faisais la plonge, là tu vas plonger pour de bon !

— Attendez, on peut s’arranger ! Qu’est-ce que vous voulez savoir ?

— Myrtille Céleri, un appart plein de rats au 3^e dans l’immeuble à côté de chez Tiang, tu l’as remet ?

— Bah oui, elle achète des trucs de temps en temps, je livre chez elle. On a un peu discuté, puis elle m’a proposé d’acheter ses rats. J’ai sauté sur l’occasion. C’est tout.

— Jamais entendu parler d’une histoire de colibri bleu, à tout hasard ?

— Colibri, comme l’oiseau ?

— Jusqu’à preuve du contraire.

— Vous allez me prendre pour un fou, mais un jour Myrtille m’a appelé pour que je lui livre du tofu à la sortie de la ville, et quand je suis arrivé elle avait comme un costume de volatile bizarre sur tout le bas du corps.

— Bleu, le costume ? demande Palardoux, calepin à la main.

— J’en sais rien, y faisait sombre.

— Et c’était où ?

— En banlieue, je sais plus le nom, rue du Bouc...

— Du Bouquetin ?

— Non, quelque chose comme rue du Boucanier...

— Du Boucaud ?

— De la Bourrique, peut-être...

— Du Bourricot, tente Garrec.

— Oui, c’est ça, rue du Bourricot ! C’était l’adresse d’une fleuriste ou d’une jardinerie...

— Un garden-center ? hasarde Palardoux.

— Un truc dans le genre, où on bazarde des fleurs, quoi... En tout cas on n’aurait plus dit une autruche malade qu’un colibri, un dindon à la limite, peut-être un gerfaut ou un hibou, mais un colibri, non, là j’ai comme un doute...

Le téléphone de Garrec vibre dans la poche de son pantalon.

— Fermez-la, Litchi ! (Elle décroche.) Garrec, j’écoute.

— Ici Jean-Gilbert, le standardiste, revenez vite au commissariat, lieutenant, on a besoin de vous ! Le chef est devenu dingue, il tire dans tous les sens ! (Bruits de balles en arrière-fond.) J’vous jure, c’est le Kosovo ! Si vous êtes pas là dans un quart d’heure, j’appelle l’armée, la Croix Rouge et les Casques Bleus !

— Ca va, Jigé, faites pas se déplacer Bernard Kouchner, on se radine à la six-quatre-deux, vous bilez pas. (Elle raccroche.) Restez dans les parages, Litchi, on sait jamais, on n’aura peut-être besoin de vos lumières. Et vous, Ghislain, rendez votre engin de malheur (elle désigne le skate-board) à qui de droit.

17h34, commissariat de Meaux.

— Ca flingue à pouf ici, on se croirait à la foire du Trône ! s'exclame Garrec en entrant dans le commissariat, penchée vers l'avant pour éviter les balles qui sifflent.

— Vous croyez que c'était une bonne idée de revenir ? demande Palardoux, collé derrière elle.

Les deux officiers imitent leurs collègues en se retranchant derrière une table : en face, devant la porte de son bureau, le commissaire Royco arrose la salle en sifflant, un flingue dans chaque poigne. Deux vitres ont été cassées, des valdas ricochent sur les tables et font sauter les écrans d'ordinateur, des fonctionnaires peureux tentent de prendre la fuite, les feuilles volent et jonchent le sol, dans la panique certains se carapotent en rampant.

— Ah, lieutenant, vous êtes là ! dit Jean-Gilbert, standardiste grassouillet alias « bogosse du 9-4 » sur Meetic, caché derrière le bureau d'à côté.

— Qu'est-ce qui l'as mis dans cet état ?

— Sa tisane.

— Hein ?

— Le stagiaire, Mahmoud, il lui a amené une tisane et ç'a l'a rendu fou.

— C'est vrai, ça, ma Mémé Chouchen aussi ça l'énerve la tisane, après elle devient toute rouge des oreilles et elle dit des gros mots...

— C'est pas le moment, Ghislain ! coupe Garrec. Jigé, allez me chercher Mahmoud qu'on tire ça au clair !

— Bien, lieutenant, répond Jean-Gilbert en partant prudemment à quatre pattes alors que Royco continue de vider ses chargeurs.

— On fait quoi, chef ? Vous devriez peut-être aller lui parler, vous qui êtes psychologue, vous saurez trouver les mots...

— On cause pas avec un zig qui défouraille, Ghislain ! Y'a un temps pour tout ! Puis j'ai passé l'âge des faits d'armes, moi, y'a pas lourd entre un héros et un cadavre, j'peux vous le certifier ! Restez planqué et serrez les miches, c'est le mieux que vous puissiez faire.

— J'la sens pas cette histoire, il nous faudrait des renforts, vous voulez pas qu'on appelle les hommes de la BAC de Conflans-Sainte-Honorine ?

— Et pourquoi pas les pompiers de Nogent-le-Rotrou tant que vous y êtes ? Gardez votre self-control, nom de Dieu ! Quand il aura épuisé ses bastos il se calmera de lui-même, faites-moi confiance.

Au bout de quelques minutes, effectivement, le commissaire finit par avoir raison de ses munitions. Il s'arrête subitement, comme étonné, alors qu'une bonne cinquantaine de douilles repose à ses pieds.

— Je suis une grosse limace ! hurle Royco en lâchant ses deux armes. Je suis un cachalot foudroyant, un écureuil bourré !

Puis il éclate en sanglots, ouvre la porte de son bureau et s'y écroule comme une limace, un cachalot ou un écureuil bourré. Par la porte entrouverte, Palardoux aperçoit une dizaine de photos de Jean-François Copé — J-F C faisant du vélo sur les boulevards, tirant la langue lors d'une partie de baby-foot, jouant du Indochine au synthé ou faisant la chenille torse nu à une fête de Sciences Po. Tout le monde se relève avec soulagement quand Jean-Gilbert arrive avec Mahmoud, grand maigrichon flottant dans un survêtement du PSG, maintes fois condamné pour divers menus trafics et actuellement stagiaire Rmiste en réinsertion.

— Salut, lieutenant, tranquille, ça gaze ou quoi ?

— Non, ça gaze pas des masses, Mahmoud. Qu'est-ce t'as mis dans la tisane du chef ?

— D'la beuh.

— D'la beuh ?

— Ben, ouais, d'la beuh, mais d'la bonne, hein, d'la marocaine bien fraîche, cultivée en extérieur, sans herbicide, ramassée à la main...

— T'es inconscient, ou quoi ? C'est plus de son âge, la fumette, en plus il a le cœur comme un jambon de Bayonne ! Faut vraiment être con pour amener du shit dans un commissariat, surtout quand on est en stage de réinsertion !

— Ben, justement, c'est dans le cadre de mon stage que j'ai planté la marijuana.

— Quoi ?

— Comme vous avez un peu de verdure là derrière et qu'y a un bon ensoleillement, j'vous ai planté une cinquantaine de pieds la semaine dernière avec un engrais perso. Et gratis, hein ! Ca a drôlement bien poussé. Cadeau de Mahmoud, me remerciez pas !

— Tu parles qu'on va te remercier ! J'peux te dire que c'est la dernière fois que tu fais du jardinage ici ! Et pourquoi t'en as filé au patron, d'abord ?

— Ben, pour le détendre un peu, il avait pas l'air dans son assiette...

— Ca suffit, j'en ai assez entendu, va me déraciner tes plantations du Maghreb avant que j'appelle ton contrôleur judiciaire. (Il s'exécute l'air penaud.) Eh, vous autres, quelqu'un a un fond de bistouille pour requinquer le patron ?

18h48, bureau du commissaire. Une bouillotte sur la tête et une tasse de vin chaud dans les mains, Royco médite sur les dangers de la consommation de stupéfiants quand Garrec rentre en claquant la porte derrière elle. Un cadre de Jean-François Copé tombe et se fracasse au sol comme un funeste signe du destin.

— Ca va mieux, chef ?

— Je reprends mes esprits, Garrec. Pas de blessés, tout à l'heure ?

— Non, non. Par contre on a eu une crise d'épilepsie, deux grossesses nerveuses et une demi-douzaine de demandes de mutation.

— Dieu merci, je vais bientôt passer la main, fait Royco en reposant tasse et bouillotte. Cette histoire va avancer mon remplacement, j'imagine. Une belle tripotée d'ingrats, tous autant qu'ils sont. Me virer après trente-cinq ans de service et une carrière exemplaire sans l'ombre d'une tache...

— Euh, chef, y'a eu l'affaire Garusin, quand même.

— J'y suis pour rien, il avait une gueule de Roumain, ce Letton, et j'pouvais pas deviner que c'était le fils de l'ambassadeur !

— Et la bavure avec les Sénégalais...

— Les Africains ça compte pas, c'est prévu dans les quotas !

— Et la Mère Ribounec l'année dernière, celle que vous avez fait exploser en plein plan Vigie Pirate ?

— Dans la pénombre, j'vous assure qu'elle ressemblait à s'y méprendre au Mollah Omar! Où vous voulez en venir, Garrec ? Vous trouvez que j'ai fait mon temps ?

— Vous auriez peut-être besoin de faire un break...

— Ah, mais voilà, on y arrive ! Vive le jeunisme, à mort les anciens ! C'est l'expurgade, hein, sus aux vieux, on décanille le troisième âge, belle mentalité ! Dites, Garrec, vous trouvez que je me gâtifie ?

— Mais non, chef, disons que ce que vous avez perdu en vivacité oculaire et en potentiel athlétique, vous l'avez gagné en expérience et en gestion de l'effort, euphémise Garrec.

— J'suis plus bon à rien, c'est ça ! Dites-le ! J'ai compris, c'est la voiture-balai qui m'attend, puis le corbillard qui prend la suite ! (Royco se met à pleurnicher.) Vous savez, Garrec, c'est ma faute pour Myrtille, c'est ma faute, j'aurais dû...

— Allons, chef, ressaisissez-vous. On arrêtera bientôt le coupable.

— Mais je le connais le coupable, c'est son mari, l'écrivain russe raté. Et ça m'a été confirmé par le légiste. (Il attrape un dossier cartonné.) Regardez. Le toubib est formel : un tel coup de bas en haut au niveau de la gorge n'a pu être infligé que par un type de très grande taille, exactement comme Gogolov. Pour moi c'est limpide comme une matraque dans la tronche d'un étudiant, on devrait le coffrer direct.

— Je m'en charge, reposez-vous en attendant.

Garrec prend le dossier et s'en va en claquant machinalement la porte : un second cadre-photo à la gloire de Jean-François Copé se décroche avant de se briser en mille morceaux, provoquant une nouvelle crise de larmes du commissaire.

Mercredi 3 juillet, 9h12, commissariat de Meaux. Parmi les bribes de conversations autour de la machine à café se détachent les voix de Garrec et Palardoux :

— Chef, vous savez de quoi j'ai rêvé cette nuit ?

— Attention, Palardoux, vous êtes sur la ligne jaune : j'suis pas Mémé Chouchen, moi, vos états d'âme je m'en carre, j'suis votre supérieure, puis on est au boulot, là.

— Mais ça a rapport avec l'enquête, c'est professionnel en quelque sorte.

— Bon, alors vous avez rêvé de quoi Ghislain ?

— J'étais à une réunion du Colibri Bleu et je démasquais le coupable. Vous savez qui c'était ?

— Non, mais vous allez certainement me le dire, même si je m'en tamponne le coquillard.

— Copé, Jean-François Copé déguisé en gros colibri.

— Faut vraiment être malade pour rêver de cette courge mielleuse de Copé !

— Vous saviez que son père était proctologue ?

— Où vous voulez en venir ?

— Nulle part, chef, c'est juste que...

— Arrêtez, Ghislain, arrêtez tout de suite. Y'a des jours où je me dis que vous devriez aller voir un psy, en général je suis contre, mais dans votre cas ça pourrait se révéler utile.

9h32, Chantal Garrec gare la 205 bleue sur une place ostensiblement réservée aux handicapés, malgré les scrupules de Ghislain.

— Qu'est-ce qu'on fait là, chef ? On devait pas trouver la jardinerie où se réunit la secte, rue du Bourricot ?

— Vous faites pas de mousse, Ghislain, ça c'est le programme de l'après-midi. Hier, chez Gogolov, quand y a eu l'inondation, j'ai eu le temps de fouiller un peu le salon pendant qu'il était à la salle de bain. Dans un tiroir j'ai trouvé un bout de papier avec un numéro de téléphone. Les experts ont parlé ce matin : c'est le numéro d'ici.

— D'la pharmacie ? Peut-être qu'il est malade ?

— Dans ce cas, c'est le numéro d'un toubib qu'il devrait avoir. Et puis j'ai lu le rapport du légiste : avant sa mort Myrtille avait ingéré une grande quantité d'amphétamines.

— Qu'on trouve en pharmacie.

— Exact. Croyez-moi, Ghislain, y'a anguille. La proprio est une dénommée Adélaïde Colin. Rien que son nom me paraît louche, à celle-là. On va aller voir ça de plus près.

Les deux agents pénètrent dans la pharmacie, la plus grande et la plus ancienne de toute la Seine-et-Marne. Au comptoir, le sosie de Nadine Morano habillée comme Roselyne Bachelot conseille un vieillard en déambulateur sur les nouvelles crèmes anti-hémorroïdes, tandis qu'un homme chauve à lunettes affublé d'un maillot à pois zigzague entre les rayons sur un tout petit vélo.

— Qu'est-ce que c'est qu'ce dingue ?

— J'crois qu'c'est le pharmacien, chef, il a une blouse qui fait autorité.

— C'est pas une blouse, c'est un maillot de cycliste ! Vous êtes miro, ma parole ! (Garrec s'avance vers la simili-Nadine.) Je pourrais parler à Adélaïde Colin, s'il vous plaît ?

— C'est moi-même, Adélaïde Colin-Maillard, arrière arrière-petite-fille de Philéas Colin, fondateur de la pharmacie Colin en 1878. Que puis-je faire pour vous ?

— Chantal Garrec, arrière-arrière-petite-fille d'un paysan auvergnat illettré.

La pharmacienne et le lieutenant se dévisagent telles deux hyènes affamées se faisant face. Palardoux veut décliner son pedigree mais se ravise au dernier moment.

— On aurait besoin de vous poser quelques questions rapport à l'homicide de la dénommée Myrtille Céleri, dit Ghislain, essayant d'imiter le gros Noiret dans un film policier super qu'il avait en cassette.

— Myrtille ? Connais pas de Myrtille.

— Et si je vous dis que c'est la femme de Gogolov, ça vous relance ? renchérit Garrec.

— Chut, pas devant les clients, dit la pharmacienne en faisant les gros yeux.

L'homme descend de son vélo ou plutôt se déplie, car il devait mesurer pas loin de deux mètres. Une canne à pêche en main, il mouline pour acheminer une boîte de bonbons contre la toux sur un plateau basculant qui la fait tomber sur un petit rail électrique la tractant

jusqu'à un réceptacle en plastique, tout droit guidé au comptoir via un subtil truchement mécanique tout en cordes suspendues et poulies.

— Aristide, je te laisse la pharmacie, ces messieurs-dames de la police veulent me poser quelques questions.

Aristide Maillard ne semble pas écouter sa femme, il ne s'étonne même pas de voir des policiers dans la pharmacie : il préfère discuter avec Ghislain.

— Vous vous y connaissez en vélo, inspecteur? J'vous demande à vous parce que tout le monde sait que les femmes y connaissent rien en bécane.

— Et Jeannie Longo ?

— Jeannie Longo : mais c'est pas une femme, vous êtes bien naïf. Elle s'appelle Jean-Marc en fait.

— Jean-Marc ? Vous êtes sûr ?

— Positif. J'l'ai croisé à un meeting dans le Lubéron avant son opération, il avait déjà un joli coup de pédale.

— C'est quoi, tout ça ? fait Ghislain en montrant le barda attaché au plafond.

— Une invention de mon cru, totalement avant-gardiste en pharmacie, notez bien. Avec mon système révolutionnaire, n'importe quel médicament revient au comptoir en moins de cinquante-huit secondes.

— Wow ! Un record impressionnant, en effet. Et vous vous trompez jamais dans les médocs ?

— Pas le moins du monde, jeune homme, mon procédé est d'une extrême précision !

— Vous devriez le faire homologuer.

— Mais j'y songe bien, et puis j'ai déposé un brevet, je cherche à commercialiser le vélo, les rails, les poulies, tout le système quoi.

Dans l'arrière-boutique, au milieu des cartons de Doliprane, de capotes anglaises et de couches pour fuites urinaires, Garrec essaie d'en savoir plus sur la relation entre Adelaïde Colin-Maillard et Firmin Gogolov — Houblon pour l'état civil.

— Firmin et moi c'est le grand amour, vous comprenez, ça n'a rien à voir avec ce raté d'Aristide qui s'intéresse qu'à son vélo et ses inventions pourries.

— Vous vous êtes rencontrés comment ?

— Il est venu à la pharmacie un matin : il avait besoin de quelque chose contre les morsures de rats, ses champions lui avaient entamé les gros orteils pendant la nuit, faut dire qu'il les avait pas assez nourris la veille, alors on pouvait pas leur en vouloir.

— Drôlement romantique comme rencontre !

— Non, là où on a eu le coup de foudre c'est le lendemain quand il m'a invité chez lui pour me présenter ses rats : on a parlé de Tolstoï toute la nuit en buvant de la vodka ... ah, c'est ça, l'âme slave, dit-elle, rêveuse.

— Mais vous êtes au courant qu'il est né à Juvisy votre loup des steppes ?

— Et alors, l'important c'est la vie qu'on s'invente, pas la vraie ! Vous comprenez rien, vous salissez tout !

— Excusez-moi d'être si basement prosaïque, mais vous savez qu'il vivait avec quelqu'un ?

— Oui, vaguement, mais je ne l'ai jamais vue, je ne connaissais même pas son prénom, il m'en parlait jamais, je crois qu'elle comptait pas.

— Et elle, elle savait que Gogolov la trompait ?

— Tromper, c'est un bien grand mot ! Elle devait bien se douter, mais pour vous dire la vérité, elle était tellement bête qu'elle s'était peut-être rendue compte de rien. Vous savez qu'elle fabriquait des touillettes ?

— Hélas oui, répond Garrec d'un air sombre.

10h04, sur la départementale qui les ramène vers le commissariat.

— Vous croyez à la thèse du crime passionnel, chef ?

— C'est une possibilité.

— Le sosie de Nadine Morano, une meurtrière ? J'y crois pas, en plus elle doit mesurer 1,55 m et le médecin-légiste a dit que...

— Justement, vous avez remarqué la taille du Pantani des pharmacies ?

— Oui, vous avez raison, mais alors on aurait dû l'interroger.

— Minute, papillon : c'est moi qui dirige les opérations, il nous faut des preuves. On va essayer d'en savoir plus cet aprèm : planque à la jardinerie Martinet, 12, rue du Bourricot, comme nous l'a dit Litchi, je me suis renseigné...

— Vous faites confiance à un Chinois qui s'appelle Jean-Pierre ?

— Pourquoi pas, je travaille bien pour un poulet qui s'appelle Royco.

Après plusieurs minutes d'un silence quasi monacal, Ghislain Palardoux ose poser à sa supérieure la question qui l'obsède depuis près d'un quart d'heure :

— Chef, vous croyez que Jeannie Longo c'est pas une femme ?

— Jeannie Longo, j’sais pas, par contre je sais de source sûre que Louison Bobbet a fait une première carrière comme danseuse aux Folies Bergères sous le nom de Rita.

— Sans blague ?

14h19, rue du Bourricot, en face de la jardinerie Martinet. Garrec et Palardoux, en casquette et lunettes noires, sont en planque dans une voiture banalisée, un fameux tacot sans amortisseurs couleur chèvrefeuille, accablés par une touffeur conséquente.

— J’ai pris la glacière, chef, comme ça on aura des boissons au frais.

— C’est les miches qu’on va avoir au frais si vous continuez à nous faire remarquer ! Enlevez votre attirail de péquenaud, Ghislain, on fait pas du camping à Saint-Malo !

— Désolé, chef, je m’étais fait un look de touriste américain pour passer inaperçu. (Il retire lunettes et casquette.) C’aurait quand même été plus pratique si on avait eu une fourgonnette avec des vitres sans tain pour la planque.

— Restriction budgétaire. Et on n’est pas les plus mal lotis, dans les coins limités à cinquante, les agents à motos roulent tous en trottinette maintenant.

— Pourvu que les membres du Colibri Bleu se montrent rapidement.

— Si le Litchi nous a pas saladé, Ghislain. J’vois pas c’qu’une secte ornithophile viendrait foutre dans une jardinerie de banlieue.

— C’est peut-être un coin à oiseaux.

— Vous m’en faites un drôle d’oiseau, vous ! Un pigeon, à la rigueur ! Faites gaffe, Ghislain, on est en terrain miné ! C’est le coin de Raoul le Glabre, ici, le dealer des maternelles, un champion de la boucanade de fonctionnaires, un furieux de la pire espèce, adepte de la castagne au pied du biche, et parfois même avec la biche entière !

— La biche entière ? Comment ça ?

— Laissez tomber, c’est de l’humour de gradés, vous pouvez pas comprendre. Trêve de blagues : ouvrez l’œil et le bon, Ghislain, il s’agirait de pas les manquer.

— Ils devraient pas tarder, chef.

22h44, même endroit, réverbères allumés et rien en vue.

— Celui-là je l’ai eu en cumulant six mille quatre cents points fidélité dans les paquets de crêpes à la confiture de calva, spécialité bretonne de Dinar à Trégastel, c’est marqué sur l’emballage, vous voyez ça représente une petite crêpe, et si on appuie dessus ça clignote...

— Vous enquillez les conneries, ma parole, c'est du travail à la chaîne ! répond Garrec excédée. C'est la quatrième fois que vous me le montrez, ce pin's ! Rangez tout ça !

— Mais j'vous ai pas fait voir la collection spéciale Puy-du-Fou pour les cinquante ans de Philippe de Villiers, ça m'a coûté bonbon au marché noir mais c'était une affaire...

— Stop ! La journée a déjà été assez longue comme ça, Ghislain, alors j'vous en supplie, taisez-vous ! Puis j'ai les crocs, moi ! Bravo pour votre idée de glacière, vous avez pris assez de Banga pour toute une colonie de vacances mais y'a que dalle à bouffer ! Rien à dire, vous êtes un as de la logistique !

— Merde, j'ai encore raté « Julie Lescaut », dit Ghislain en regardant sa montre. Oh, chef, regardez !

Palardoux pointe du doigt une berline conduite par un homme en costard qui vient de se garer devant la jardinerie, à côté d'une demi-douzaine de voitures (jeep, mercedes et coupé sport). Celui-ci sort de la voiture et rentre dans le magasin — Garrec et Palardoux aperçoivent le déguisement en plumes qu'il porte jusqu'à la ceinture par-dessus un collant bleu du plus bel effet et l'énorme tête de piaf de la même couleur qu'il tient sous son bras.

— Suivez-moi, Ghislain, on va passer par-derrière pour suivre ça discrétos, murmure Garrec en ouvrant la portière.

22h48, Garrec et Palardoux sont accroupis derrière un bananier, l'inspecteur s'étant fait un chapeau avec des feuilles pour rester incognito, dans la serre tropicale située derrière la jardinerie.

— Balancez-moi ce Banga, Ghislain, décidément, vous êtes insortable.

— Mais j'ai soif, chef, j'ai tout le temps soif, c'est médical, je fais de la potomanie, pas pétomanie, hein, potomanie, d'ailleurs mon docteur...

— Fermez-la ou vous allez avoir une bonne raison d'y retourner chez votre toubib, dit-elle en lui prenant la boisson des mains et en lui administrant une tape sur la tête.

— Ouille ! Eh ! Mon Banga !

Garrec avale le reste de la bouteille (environ un demi-litre) avant de la balancer dans un bananier, alors que Palardoux admire les colonnes qui décorent le lieu :

— Wah, c'est beau chef, on se croirait à l'Acropole, vous trouvez pas ? J'suis sûre que ça plairait à maman, elle a toujours eu du goût pour la déco.

— Vous, Ghislain, vous êtes c'qu'on appelle un esthète.

— Ouais, c'est vrai, j'aime la beauté.

— Et mon cul sur la commode : vous voyez pas qu’c’est en polystyrène. Vous, vous êtes du genre à confondre le Taj Mahal et la mosquée de Vitry sur Seine !

— Quand j’étais jeune, j’avais fabriqué une maquette du Taj Mahal avec des objets recyclés : ça m’a même valu un prix au collège.

— Ca m’étonne pas, Ghislain, j’vous reconnais bien là.

— J’le prends comme un compliment.

— Prenez le comme vous voulez mais en silence, qu’on entende ce qui se passe dans cette volière.

A travers les bananiers, palmiers et autres plantes exotiques, nos deux agents des forces de l’ordre aperçoivent une dizaine d’individus déguisés en volatiles, agitant leurs ailes comme s’ils croyaient qu’ils allaient réellement s’envoler et essayant tant bien que mal d’imiter des chants d’oiseaux.

— Heureusement qu’ils ne sont que des colibris : s’ils étaient des grues, ils auraient plus de mal.

— Quoi ? demande Palardoux, incrédule.

— Le colibri vole sur place, grâce à une fréquence de battement d’aile de cinquante par seconde, alors que les grues cendrées migrent chaque année, en automne, vers l’Europe Occidentale.

— Vous êtes drôlement calée en oiseaux, chef.

— Je rêvais de faire des études d’ornithologie quand j’avais 18 ans, malheureusement un soir de cuite, j’ai croisé un rital, il m’a mis un polichinelle dans le tiroir et j’ai du trouver un plan B. Je voulais étudier les volatiles et me voilà devenue poulet.

— Vous blaguez, chef.

— Non, pour une fois, tout est vrai, regardez-moi ça, Ghislain, quelle bande de dégénérés, encore des pervers fans de Caliméro, regardez-les froter leurs plumes c’est dégoûtant, ça me donne envie de gerber.

— Vous êtes sûre que c’est pas la boisson, chef ?

Les individus-oiseaux rentrent dans une serre tropicale illuminée par des dizaines de bougies, leurs chants maladroits s’élèvent dans la nuit dans cette bonne ville de Meaux où le calme règne (mais seulement en apparence).

— Chef, regardez, ils se prosternent devant un oiseau d’une autre couleur et avec beaucoup plus de plumes : ça doit être leur gourou.

— Quels nazes : ils y connaissent que dalle aux oiseaux, le colibri ne chante pas, il bourdonne.

— Regardez chef, ils marchent à reculons.

— Ah, ben ça c'est normal, le colibri est le seul oiseau qui peut voler à reculons.

Les « oiseaux » forment un cercle autour de celui qui semble être leur gourou et se mettent à battre frénétiquement des ailes, après quoi ils s'éparpillent par petits groupes vers les mangeoires situées à l'intérieur d'énormes cages.

— J'ai vu des cages comme ça une fois dans un club S.M. où m'avait emmené mon ex, on se serait cru dans Fort Boyard, sauf qu'y avait pas les tigres.

— Pitié Ghislain, épargnez-moi les détails de votre vie sexuelle.

Le gourou fait un mouvement d'aile indiquant aux adeptes de sortir des cages puis il fait circuler une énorme coupe contenant un liquide jaune.

— Vous croyez qu'c'est du poison chef et qu'ils vont se suicider comme la secte du Temple Solaire ? On devrait peut-être intervenir avant qu'ils ne commettent l'irréparable.

— J'sais pas, Ghislain, normalement le colibri n'a pas un tempérament suicidaire, par contre il peut être très agressif si on s'aventure sur son territoire.

— On devrait peut-être demander du renfort, chef.

— Si vous croyez que cette bande de piafs transformistes m'impressionne, vous me connaissez mal Palardoux.

— Vous vexez pas chef, j'disais ça par mesure de précaution : ils sont au moins dix et on est que deux.

— Vous avez peur de quoi ? qu'ils vous déchiquent à coups de becs en plastoc ?

Le gourou sort de la serre, suivi de près par ses adeptes et ils montent aux arbres tant bien que mal, gênés par leur costume qui ne leur laisse que peu de liberté de mouvement et une faible visibilité.

— A mon avis c'était juste du nectar de fruit qu'y avait dans leur coupe, désolé Palardoux, le suicide collectif ça sera pas pour ce soir.

— Qu'est-ce qu'ils font chef ?

— Ils doivent essayer de manger des insectes sauf qu'ils sont pas équipés pour comme le colibri, qui a une longue langue préhensible.

— J'suis impressionné par vos connaissances sur le colibri, chef.

— J'ai pas de mérite, Ghislain, j'ai révisé avant de venir.

Les volatiles rentrent à nouveau dans la serre et certains vont s'installer sur de petits perchoirs situés à un mètre du sol tandis que d'autres s'invectivent à coup d'ailes et de becs, voire de pattes.

— Regardez chef, on dirait qu'ils se battent : le plus petit a mis un coup de tête au gros balèze.

— Ca doit être une femelle : elle est plus grosse que le mâle et elle est agressive quand elle est en période de ponte. Bon, Ghislain, j crois qu c'est l moment de profiter de la confusion pour passer à l'action.

Les deux agents entrent dans la serre en pointant leur arme sur le gourou, un beau colibri bleu au plumage chatoyant et aux reflets métalliques rehaussés par la lumière des bougies.

— Police : on bouge plus, vous allez gentiment enlever vos déguisements, enfin les têtes ça suffira, pervers comme vous êtes, j suis sûre que vous êtes à poil dessous.

— Allez, exécution, dit Ghislain qui prenait toujours un plus d'assurance dans les endroits clos où il était certain que personne ne disposait d'armes à feu.

Un à un, les oiseaux redeviennent de simples humains : il y avait là Firmin Gogolov, Adélaïde Colin-Maillard et, entre autres notables, Danièle Gilbert et la nièce de Jean-François Copé. Le gourou fut le dernier à s'auto-décapiter : il le fit de façon très lente et solennelle — Ghislain, à son grand étonnement, y trouva même une certaine classe. Ces lèvres ressemblant à des bouts de bifteck mal cuit, ses yeux cernés, ce nez proéminent d'où tentaient de s'échapper quelques poils disgracieux, ce début de calvitie dont aucun traitement n'était venu à bout depuis dix ans : aucun doute possible, c'était Royco, le commissaire.

Stupeur (chez Garrec) et tremblements (chez Palardoux) qui s'écrient en chœur :

— Commissaire Royco !

— Ne me regardez pas avec cet air ahuri : je fais ce que je veux pendant mes heures de loisirs et c'est pas inscrit dans la Constitution qu'on n'a pas le droit de se déguiser en oiseau si on en a envie.

— Sauf que votre secte est liée à un meurtre et ça, ça change tout.

— Ecoutez Garrec : le Rapport de surveillance des pratiques sectaires de 2007 ne cite pas le Colibri Bleu, c'est un mouvement philosophique et spirituel à but non lucratif ! Et vous, Gogolov, qu'est-ce que vous foutez là ? On avait décidé à l'unanimité que vous ne faisiez plus partie du mouvement ! Votre place, elle est en taule !

— J'ai rien à me reprocher, moi, je suis libre comme l'air !

— C'est votre Tolstoï du pauvre qui vous a emmené là ? demande Garrec à Adélaïde.

— Oui, c'est de sa faute, tout est de sa faute !

— Quoi ? C'était quand même ton idée ! se défend le vieux Firmin, outré.

— Vous êtes cerné, Gogolov, reprend le commissaire, la mort de Myrtille ne restera pas impunie ! Palourde, coffrez-le !

— J'fais quoi, chef ? dit Ghislain en se tournant vers Garrec.

— Obéissez à votre supérieur.

Palardoux se dirige vers le faux écrivain russe quand celui-ci s'exclame :

— Comme disait Tchekhov, les oiseaux volent et voleront toujours, vous ne m'arrêterez jamais ! Envolez-vous avec moi, les colibris !

Panique dans la serre tropicale : hors Royco et Danièle Gilbert qui restent stoïques, les membres de la secte essaient de s'échapper en battant des ailes, trépigant sur place, dans un nuage de plumes et de poussière, Palardoux fait barrage avec son corps pour bloquer l'entrée, Garrec ne sait plus sur qui diriger son arme. Soudain, une souris effrayée traverse la serre : d'un bond stupéfiant, Adélaïde Colin-Maillard saute sur un perchoir dans un réflexe de survie.

— Du calme, hurle Garrec, ou je vais vous voler dans les plumes ! (Les colibris s'immobilisent, craignant des représailles.) Ghislain, on tient notre coupable : arrêtez Madame Colin-Maillard, je vous prie.

— Euh, bien, chef.

Déguisée en oiseau bleu, le sosie de Nadine Morano se débat sur son perchoir pendant que Palardoux lui passe les menottes sous le regard médusé du commissaire.

Jeudi 4 juillet, 21h35, café-restaurant « Chez Dédé », où les flics ont l'habitude de terminer leurs journées. Attablé entre les mini-quiches lorraines et le cassoulet toulousain, Ghislain — en avalant une gorgée de Bourgogne — tente de comprendre ce qui a mis Garrec sur la piste d'Adélaïde Colin-Maillard.

— C'est d'une simplicité enfantine, Ghislain : la pharmacienne était complètement accro à son écrivain du goulag, l'amour est aveugle, admettons, elle a voulu refroidir la petite Myrtille.

— Jusque-là, j'vous suis, chef.

— Elle voulait l'empoisonner, seulement à cause de son crétin de mari et de son système foireux elle s'est plantée de médocs et la pauvre Myrtille a eu droit à un trip aux amphètes.

— D'accord, mais je croyais que l'assassin mesurait au moins 1,90 mètre et la pharmacienne est plus proche de Mimie Mathie que de Michael Jordan.

— C'est là qu'interviennent les rats de Gogolov : l'un d'eux a traversé la pièce, Adélaïde a eu les jetons, elle est montée d'un bond sur la table basse et elle a poignardé Myrtille. Heureusement qu'y avait une souris dans la serre, sinon on était en pleine erreur judiciaire. J'ai bien cru que vous alliez tomber dans les pommes quand Royco a enlevé sa tête de piaf, vous êtes trop émotif Ghislain, va falloir vous endurcir un peu si vous voulez durer dans le métier.

— Chef, regardez, y a justement le taulier au comptoir.

Le commissaire Royco qui s'appête à noyer son désespoir — et son humiliation d'avoir été vu en costume de colibri par ses agents — dans un double whisky, s'approche de Garrec et Palardoux qui ont du mal à dissimuler leur gêne.

— Bravo Garrec, et vous aussi Palourde, encore une affaire rondement menée. Pour ma part, c'est la dernière fois que j'ai l'occasion de vous féliciter : je prends ma retraite anticipée dès ce soir, histoire d'étouffer l'affaire, d'éviter les scandales. Même si je sais bien que demain j'aurai ma photo en costume de colibri dans la P.Q.R. : cette ordure de Gogolov a pris une photo avec son portable et l'a revendu au plus offrant.

— Désolé commissaire, ça aurait pas dû finir comme ça. On avait déjà tout prévu pour votre pot de départ de fin d'année : cocktails à gogo, chips au bacon, des knackis-balls et même une strip-teaseuse basque ! Du coup, je suppose que ça tombe à l'eau.

— N'en rajoutez pas Ghislain, vous voyez bien que le chef n'a pas la tête à ça.

— Ne m'appellez plus chef ni commissaire : maintenant je redeviens Bébert, un simple quidam, l'as de l'omelette à la courgette et l'imitateur de Julio Iglesias dans les mariages et les communions. Finis procès verbaux, interrogatoires, filatures, saisies de stupéfiants et mandats d'arrêt internationaux. Bonjour belote, quinté plus, pétanque avec mon beauf, corvée de tondeuse imposée par ma femme, et encore si elle se barre pas avec un type plus jeune.

— Allez, commissaire, ça va aller, pleurez pas comme ça, vous voulez un kleenex ?

— La ferme, Ghislain, dit Garrec en attaquant le cassoulet qu'on vient de leur servir.

ÉPISODE 2 : FAÇON PUZZLE

Lundi 8 juillet, 9h30, commissariat de Meaux. L'agitation règne dans les locaux de la brigade mais Garrec n'en a cure : elle en est à son troisième café, dans son bureau au fond du commissariat. Palardoux arrive la gueule enfarinée :

— Bonjour, chef, j'ai une pêche d'enfer aujourd'hui, j'étais à un concours de grass track handisport ce week-end, c'était super !

— Vous m'en voyez ravie, Ghislain. Au fait c'est quoi ce bordel ?

— Vous êtes pas au courant, le nouveau commissaire est arrivé. Et c'est une femme, plutôt jolie. On n'a pas perdu au change.

Hervé Bidoux entre à son tour au mépris de toute politesse.

— C'est un beau petit lot la nouvelle commissaire, ça nous changera de ce gros rollmops faisandé de Royco !

— Et elle a quel âge, Miss Fliquette ? demande Garrec.

— Vingt-cinq ans à tout casser, puis c'est une intellectuelle, elle fait des phrases avec des C.O.D., commente Bidoux avec sa finesse coutumière de recalé au brevet des collègues.

— Encore une gamine pistonnée...

— Salut, Palardoux ! beugle Sylvain Putois, hâlé et rasé de frais, sur le pas de la porte. Pas commode, la nouvelle ! Elle a fait toute une histoire à la secrétaire pour qu'elle vienne ses bonzaïs afghans, puis elle a balancé à la poubelle toutes les affaires persos qui traînaient : portables, bouteilles d'eau, grilles de sudoku et la Barbie Caillera de Jean-Gilbert !

— Oh non, pas la Caillera, c'est sa préférée, se lamente Palardoux, y'a même une petite barre de fer et un gros doberman avec...

— La ferme, Ghislain ! s'emporte Garrec en renversant son fond de café. On va pas se laisser emmerder par une arriviste à peine sortie de la maternelle ! On en a vu d'autres, on va la mâter, cette pimbêche ! J'étais déjà sur le terrain qu'elle portait encore des couches !

— Tu crois pas si bien dire, dit une voix en provenance du couloir.

Bidoux, Putois et Ghislain se retournent et se mettent au garde-à-vous comme un seul homme : sur le seuil se tient une grande femme brune, l'air sévère et le tailleur strict.

— Géraldine ? Qu'est-ce que tu fous là ?

— Commissaire Garrec, répond la femme en lui tendant la main. Il n'y a pas lieu de m'appeler Géraldine dans l'enceinte de ce commissariat. J'exige également le vouvoiement de la part de mes hommes. Et de vous aussi, naturellement.

Le lieutenant Chantal Garrec serre avec stupéfaction la main de sa fille.

— Messieurs, veuillez nous laisser, je vous prie.

— A vos ordres, commissaire, répond Bidoux, impressionné.

Pendant que les trois hommes quittent la pièce, la remplaçante de Royco prend une chaise et s'installe en face de Garrec.

— T'aurais pu me dire que c'était toi la nouvelle commissaire ! Et d'abord depuis quand t'es dans la police ? J'croisais que c'était un boulot à la con !

— La dernière fois que je t'ai vue je rentrais à la fac, de l'eau a coulé sous les ponts depuis...

— C'est toi qui m'as pas donné de nouvelles.

— T'aurais quand même pu m'appeler une fois en six ans, non ?

— Tu m'emmerdes, Géraldine !

Derrière la porte, Bidoux, Putois et Ghislain ne perdent pas une miette de l'engueulade.

— Sale petite merdeuse ! Tu te crois meilleure que les autres parce que tu lis Nietzsche aux chiottes et que tu vas voir des films suédois sous-titrés ?!

— Je te rappelle que je suis ta supérieure ! Tu me dois un minimum de respect ! Et si ça ne te plaît pas d'être là, tu peux demander ta mutation.

— Y manquerait plus que ça, tiens ! C'est quand même mes vingt-quatre ans de boutique qui ont payé ta bouffe, tes fringues, ton scooter et tes cours de salsa ! Hors de question que je parte d'ici, à moins que ce soit les pieds devant !

— Soit. Comportons-nous en adultes alors. Ça te changera pour une fois.

— C'est la meilleure, celle-là ! enrage Garrec en se levant. J'ai pas de leçons à recevoir d'une morveuse qui est fan d'Obispo ! J'ai bien compris où tu veux en venir, t'es là que pour me chier dans les bottes, ben tu te goures, ma pauvre ! J'fais ce que je veux dans ce commissariat, c'est chez moi ici, fous-toi ça dans ton petit crâne de pisseuse parachutée !

On frappe à la porte.

— Quoi ? hurlent en même temps les deux Garrec.

Palardoux ouvre doucement.

— Euh, chef, enfin, commissaire, on a reçu un drôle de paquet pour vous. Ou pour vous, chef, on sait pas. (Silence.) Faut que vous veniez voir ça.

Sur le bureau de la secrétaire Marie Poincaré se trouve un énorme carton, frappé de l'inscription « Pour Garrec » au marqueur, autour duquel s'amassent les membres du commissariat — soit Hervé Bidoux, naze complet sans grade en raison d'un taux d'absentéisme et d'alcoolémie élevés, Sylvain Putois, lieutenant du S.R.P.J. de Strasbourg récemment muté à Meaux, Jean-Gilbert, le standardiste, et Mahmoud, un joint en poche, qui se bouche le nez. Poincaré est par terre, dans les vapes.

— Qu'est-ce qui y'a de si extraordinaire dans ce carton ? demande Géraldine en voyant l'attroupement.

— J'suis sûr que vous avez jamais vu un truc pareil, répond Bidoux.

— Montrez voir.

En même temps que Garrec et Palardoux, la commissaire jète un œil au contenu du carton : une grosse corbeille de fruits remplis de doigts coupés et d'un ananas.

— C'est quoi, cet ananas ? s'interroge Palardoux.

— C'est pas les doigts qui vous perturbent, vous ? tance Chantal Garrec.

— Ca pue la mort.

— C'est un gag, non ?

— Faudrait peut être ramasser la secrétaire.

— Non, c'est normal, elle est spasmophile.

— J'connais une fille spasmophile qui était en licence de linguistique, un jour elle est tombée dans son assiette d'épinards au resto U.

— Quelqu'un a commandé un panier garni d'orteils ?

— Mettez-la en veilleuse, Bidoux.

— Oui, Mademoiselle Géraldine.

— Commissaire Garrec.

— Oui, commissaire.

— Vous êtes sûrs que c'est des vrais doigts ?

— Et un vrai ananas ?

— Laissez tomber avec cet ananas, Ghislain. Alors, commissaire, quelle est la procédure à suivre ? dit Garrec en se tournant vers sa fille.

10h18, le commissariat est sur le pied de guerre : les bureaux ont été dégagés, le personnel réquisitionné et les doigts, huit cent quatre-vingts en tout d'après Ghislain qui les a

rapidement comptés, distribués à chacun en petits tas. Face à ses troupes, Géraldine prend la parole d'une voix forte :

— Nous sommes sur un cas complexe. Je sais que je viens d'arriver et que nous ne nous connaissons pas, mais nous allons nous serrer les coudes pour la résoudre. Vous allez tous trier vos doigts : main gauche, main droite, pouce, index, majeur, annulaire, auriculaire, doigts d'hommes et doigts de femmes. Mettez à part ceux de types asiatiques ou africains. Monsieur Mahmoud va vous donner des coupelles pour vos rangements. Une fois le tri effectué, vous prenez les empreintes et vous les comparez à celles du fichier. Je compte sur vous pour respecter mes ordres à la lettre. Au travail.

Pendant que la commissaire part s'isoler dans son bureau, Mahmoud fait le tour des tables pour distribuer des barquettes empruntées au kebab d'en face, sur lesquelles il a pris soin d'écrire le nom des doigts.

— Putain, cent-vingt-cinq doigts chacun, on n'a pas fini ! peste Garrec. J'espère au moins qu'ils avaient les mains propres !

— Vous croyez que ces des doigts de morts ? demande Ghislain. C'est peut-être des doigts d'otages, comme dans l'affaire du baron Parpaing, on avait envoyé ses deux pouces à la famille pour la forcer à payer.

— Ca a marché ?

— Non, ils l'ont relâché au bout d'un an, et avec plus aucun doigt.

— Faut que j'appelle mon père pour demander mais j'suis sûr que c'est pas halal, ces machins, s'offusque Mahmoud.

— Tourne-les vers la Mecque, ça compensera, répond Putois. Tiens, j'ai le doigt d'un gosse. Ou alors c'est celui d'un nain. Ou du gosse d'un nain. Ou du nain d'un gosse.

— Moi j'ai celui d'un vieux, dit Bidoux. J'te l'échange contre ton doigt de nain.

— Tu rigoles, un doigt de nain ça vaut au moins trois doigts de vieux !

— Arrêtez, vous deux, c'est pas des vignettes Panini, tempère Garrec. Dites-vous bien que tout ça, ça doit faire un paquet de cadavres qui nous attendent quelque part.

— Ils vont nous arriver en plusieurs fois, visiblement.

— Vous allez un peu vite, ils sont pas forcément morts. Le doigt n'est pas un organe vital. J'avais un vieil oncle à qui il manquait un doigt à la main droite et deux à la gauche, ben ça l'empêchait pas de jouer du piano.

— Ca m'étonne pas, regardez Django Reinhardt.

— C'est les gitans, ça, ils savent toujours se démerder, j'en ai connu un qui était manchot et pickpocket.

— Tiens, c'est bizarre, dit Palardoux, celui-là il est trop poilu pour un doigt de femme mais y'a du vernis dessus. Je le range où ?

— Soit tu l'épiles et tu le mets avec les doigts de femme, soit tu racles le vernis et tu le mets dans les doigts d'hommes.

— Moi, ça me dégoûte, je regarderai plus jamais les doigts pareil, dit Marie en soupirant. Finalement, on se rend pas compte de la chance qu'on a d'en avoir dix. C'est bien utile, quand même. Beurk, un doigt avec une chevalière !

— Un doigt de ringard. C'est trop pour moi, j'vous laisse ma part, fait Mahmoud.

— Pour moi, reprend Bidoux, c'est un serial killer des doigts.

— Pardon ?

— Un tueur en série des doigts. Un fétichiste. Il kidnappe des gens, il leur coupe les doigts et il les relâche.

— Et pourquoi il nous les aurait envoyés ?

— Parce qu'il en a tellement qu'il sait plus quoi en faire. Il partage sa collection.

— N'importe quoi. A mon avis, c'est terroriste. Ca se voit tout de suite, c'est des doigts de juifs et d'Arabes, ils doivent venir de la Bande de Gaza.

— Y'a des Postes là-bas ?

— Vous vous plantez tous. C'est un avertissement pour la commissaire, ça fait pas un pli, y'avait son nom sur le colis.

— A moins que ce soit pour moi, dit Garrec.

— On vous en veut, chef. Faudrait qu'on vous mette sous protection.

— Du calme, Ghislain ! C'est pas une armée de doigts pourris avec un ananas qui va m'impressionner !

— Vous pensez pas que c'est l'ananas, la clef de l'affaire ? Y'a sûrement un symbole mystique de l'ananas, faudrait faire des recherches...

— Vous avez raison, Ghislain, on n'a que ça à foutre ! On va aller faire un tour à la bibliothèque en potassant tous les bouquins sur les ananas !

— Oh, c'est une bonne idée ça, en plus j'ai refait ma carte la semaine dernière, au soixantième livre emprunté on gagne un petit napperon brodé !

— Ghislain, bouclez-la, c'est déjà assez chiant comme ça ! conclut Garrec. Et si quelqu'un d'autre l'ouvre encore pour déblatérer je ne sais quelle histoire de doigts, je lui fais bouffer les siens jusqu'à ce que mort s'ensuive !

Mardi 9 juillet, 8h36, au commissariat. Après des dizaines d'heures passées à trier les doigts et à rentrer les empreintes dans le fichier de la police, Garrec et Palardoux retrouvent Géraldine pour faire le point sur l'avancée de l'enquête alors que tous leurs collègues sont partis dormir.

— Les recherches dans le fichier nous ont permis d'identifier quatre personnes, tous du département : Raoul Slibard, quarante-quatre ans, chômeur, suicidaire, n'a plus donné signe de vie depuis le 3 juin 2003 ; Guy Deguinguois, quatre-vingt-dix-huit ans, malade d'Alzheimer, s'est échappé de sa maison pour vieux le 4 avril de cette année ; Simone Lambert, trente-trois ans, prostituée disparue alors qu'elle allait à son travail il y a quinze jours et enfin, notre dernière chance : Patrice-Fabrice Merluchon, vingt-sept ans, responsable du rayon surgelés au Promo Coco de Meaux. Jusqu'à preuve du contraire, il n'a pas disparu.

— Ou alors sa disparition n'a pas été signalée parce que tout le monde s'en fout, chef.

— Ghislain, allez nous chercher deux kawas au lieu de dire des conneries.

En l'absence de l'inspecteur, les deux femmes se toisent avec circonspection, puis la mère dit à la fille :

— Décidément, ça ne te va vraiment pas le noir : tu ressemble à une mémé corse qui reviendrait d'un enterrement.

Géraldine Garrec fait mine de ne pas avoir entendu et se plonge dans le dossier concernant Patrice-Fabrice Merluchon :

— Ce type est connu de nos services parce qu'il a assommé une octogénaire avec un cuissot de chevreuil surgelé ?

— Exact, le souci c'est que la vieille est morte et que ses enfants ont porté plainte, les chacals, non contents de récupérer l'héritage, ils ont voulu se faire du blé sur le dos de ce pauvre type.

— Tu le connais, ce Merlu...

— chon : Merluchon, non je le connais pas mais j'imagine que c'est un zouave qui en a eu marre de se faire emmerder toute la journée par des clients insupportables, c'est sûrement de la légitime défense en quelque sorte.

— Et la victime alors ? En tant que flic, on doit être du côté des victimes, non ?

Alors que Chantal Garrec cherche une réplique cinglante à asséner à sa fille, Palardoux ouvre délicatement la porte du bureau avec le pied droit, en essayant d'éviter de renverser le liquide brûlant des trois gobelets qu'il a du mal à tenir avec ses deux mains.

10h03, parking de Promo Coco. Garrec et Palardoux sortent de l'épave leur tenant lieu de voiture de fonction.

— Vous êtes sûre qu'on aurait pas du téléphoner chef ?

— C'est pas pour l'inviter au bal des débutantes : c'est pour savoir pourquoi on a reçu deux de ses doigts en colissimo et s'il a une explication pour les huit cent soixante-dix-huit autres.

Garrec et Palardoux pénètrent dans le supermarché comme de simples clients.

— Chef, vous êtes sûre qu'on aurait pas du demander d'abord au directeur du magasin ?

— Vous êtes trop à cheval sur la hiérarchie, mon vieux. Croyez-moi, ils nous auraient mis des bâtons dans les roues. Ah, j'crois bien que voilà notre homme.

— Où, j'vois rien ?

— Le grand mastard avec les cheveux longs, en train de ranger des brocolis dans le bac, là, vous voyez bien, il a un pansement à la main droite, c'est lui.

— Bonjour monsieur, dit Palardoux, je cherche le surimi, s'il vous plaît.

— Là, juste derrière vous.

— Non, en fait je suis flic, ma collègue aussi et on voudrait vous interroger discrètement, à quelle heure vous avez une pause ?

— Vous vous foutez de ma gueule ou quoi, j'ai pas envie de rigoler, j'ai du boulot !

— Bon, écoute-moi, trouduc : si tu veux pas finir dans un bac surgelé, t'as intérêt à coopérer ! dit Garrec.

— O.K, ça va, vous énervez pas, c'est juste que j'ai un peu de mal à croire que ce type soit flic.

— Faut pas se fier aux apparences : vous par exemple, vous avez l'air d'un abruti et pourtant j'suis sûre que vous êtes très intelligent.

Palardoux, vexé comme un pou par la remarque de P-F, décide de laisser faire Garrec :

— Si vous m'cherchez, chef, j'suis au rayon jeux vidéo.

— J viens vous reprendre dans un quart d'heure, Ghislain, et vous éloignez pas.

Une fois l'inspecteur parti, Garrec en vient aux faits :

— C'est pour mon histoire de chevreuil, c'est ça ? J'ai payé ma dette, vous savez, cent vingt heures de travail d'intérêt général à faire valser des vieilles en regardant Pascal Sevrin, croyez-moi, on trouve le temps long... Et j'vous parle pas des dommages et intérêts, hein...

— Non, non, rassurez-vous, c'est pas pour ça. C'est pour vos doigts.

— Quoi, mes doigts ? Ben, y sont là, vous voyez bien.

— Sauf deux, d'après vos pansements.

— Oh, vous savez, huit doigts ça suffit pour travailler à Promo Coco. Un accident bête, je les ai coincés dans les portes automatiques du magasin.

— Vous mentez. J'ai pris mes renseignements, aucun accident de ce type n'est survenu dans les six derniers mois, bluffe Garrec.

— Bon, vous avez raison. Je me les suis coupés en passant la tondeuse.

— Vous me prenez pour une tache, vous vivez en appartement !

— J'étais pas chez moi, j'étais ma grand-mère.

— Elle est morte.

— Non, l'autre grand-mère.

— Vous êtes né de père inconnu.

— Ben c'était la grand-mère de quelqu'un d'autre alors.

— Arrêtez de me la faire à l'envers, Merlu ! De toute façon vous êtes trop con pour savoir vous servir d'une tondeuse ! Si tu veux pas que je te coffre, file-moi un tuyau : tu les connais ces trois là ? dit-elle en montrant les photos de Slibard, Deguingois, et Lambert.

— Le deuxième, il ressemble à mon grand-père...

— Arrête avec tes vieux où je te cogne ! T'es géronto ou quoi ? Regarde bien la dernière, c'est une pute, tu dois la connaître !

— Non, non, j'vous jure, j'les ai jamais vus.

— Avoue, ça te fait mousser de couper des doigts à tire-larigot, espèce de tordu !

— Hein ?! Je comprends rien, là, puis j'ai du travail...

Patrice-Fabrice tourne les talons au lieutenant : Garrec ouvre le bac de brocolis surgelés, attrape Pat-Fab par le col et le balance la tête la première à l'intérieur.

— Ca te rafraîchit les idées, Merlu ?

— Arrêtez, j'ai le pif qui gèle !

— Pourquoi t'as coupé les doigts de trois cent cinquante-six personnes ? Réponds !

— Je vous en supplie, je comprends rien à ce que vous dites...

Une vieille à cabas s'avance vers Garrec :

— Pardon, Madame, je voudrais mes brocolis à la béarnaise.

— Tenez, réplique-t-elle en lui envoyant le premier paquet lui tombant sous la main.

(Elle appuie sur la nuque de Pat-Fab.) Admettons que t'y sois pour rien, qui t'a coupé les doigts alors ? Qui ?

— Personne, personne, c'était un accident, j'vous dit ! Sortez-moi de là !

— Lieutenant, qu'est-ce qui passe ? s'exclame Palardoux, de retour, en voyant la scène.

— Rien du tout, Ghislain, fait Garrec en ressortant le vendeur aux joues rubicondes et au blair congelé.

— Chef, on est à la limite de la bavure, là ! Puis c'est filmé, ici...

Au même moment, trois gorilles en costard rouge de la sécurité arrivent vers eux.

— Merlu, reste sur tes gardes, on te tient à l'œil ! Ramenez-vous, Ghislain, on prend la tangente !

— Attendez, chef, on va leur dire qu'on est flics...

— Non, j'ai pas envie que ma fille soit au courant. Venez, j'vous dis !

Les deux policiers partent à toute vitesse à travers les allées, poursuivis par les colosses de supermarché appelant des renforts au talkie-walkie. Garrec gagne la sortie, Palardoux l'imité avec un temps de retard, s'étant arrêté au rayon sucrerie pour y laisser une pièce de deux euros contre un paquet de chamallows.

10h44, de retour au commissariat, Garrec et Palardoux trouvent la commissaire Géraldine Garrec occupée à refaire la déco de son bureau. Dans un énorme sac poubelle gisent les derniers restes de presque quarante ans de bons et loyaux services du commissaire Royco, à savoir une demi-douzaine de boîtes de cassoulet de Castelnaudary, une photo de J-F Copé au cadre tordu et à la vitre brisée, le trophée gagné au tournoi de pétanque inter-commissariats Ile-de-France 2002 et une tête de sanglier empaillé.

— Alors ça a donné quoi votre Merluchon ? demande Géraldine au binôme infernal.

— Que dalle ! Bien sûr il est pas net sur la raison pour laquelle il lui manque deux doigts, mais il a rien à voir avec le colis, j'en mettrais ma main à couper, si j'ose dire

— Très drôle. En attendant j'ai une autre piste, grâce à Monsieur Mahmoud, le stagiaire repris de justice.

— C'est dingue, il a vraiment l'air vivant ce sanglier, dit Ghislain, en tournant la tête à quatre-vingt-dix degrés pour mieux voir l'animal.

Chantal Garrec l'imité et dit d'un air nostalgique :

— Sacré Royco, tous les ans à l'ouverture de la chasse il racontait aux collègues comment il avait tué ce sanglier : j'ai jamais rien dit à personne mais je l'ai croisé aux puces à Saint-Ouen quand il l'a acheté à un brocanteur.

— J crois qu'il me manque, chef, avoue Palardoux, la larme à l'œil.

— C'est normal, Ghislain, c'est le premier commissaire de votre vie, c'est comme un premier amour, il faut faire votre deuil.

— Vos jérémiades sont très émouvantes mais il faudrait que vous alliez voir notre deuxième suspect, ça sera vite fait, il habite en face.

— En face ? demandent les deux officiers incrédules.

— Oui, Mahmoud s'est souvenu avoir vu un homme roder autour du commissariat avec un carton peu avant l'arrivée de notre colis de doigts. C'est peut-être lui qui l'a amené. On l'a identifié très facilement car il est repassé devant plusieurs fois. Bidoux dit qu'il est connu comme le loup blanc en tant qu'emmerdeur de première, tout le temps à se plaindre du tapage nocturne des voisins. J'ai vérifié : en effet, Monsieur Lazare Rabat-Joie a déposé trente-deux plaintes pour tapages nocturnes, nuisances sonores et même intimidation et coups et blessures à l'aide d'objets contondants au cours de ces six derniers mois. Et je soupçonne Bidoux de pas les avoir toutes enregistrées.

— Il est bidon ce Bidoux, remarque à juste titre Ghislain.

— A ce propos, quand on aura cinq minutes, je voudrais vous interroger tous les deux séparément pour savoir ce que vous savez sur les agissements, ou plutôt les non-agissements de l'officier Bidoux. Je ne suis pas sûre qu'il ait vocation à rester dans ce commissariat.

— J te préviens tout de suite, c'est pas à quarante-cinq ans que j'vais devenir une balance, puis j'ai pas l'habitude de dézinguer les ambulances, c'est pas mon style.

— Inutile de monter sur tes grands chevaux, on verra ça plus tard. Allez d'abord chez Rabat-Joie, résidence du Lotus, bâtiment 2, appartement 23.

11h 02, résidence du Lotus, bâtiment 2, appartement 23. Les deux agents ont l'oreille collée à la porte :

— Je rêve ou j'entends de l'accordéon ? demande Garrec.

— Ca me rappelle quand j'étais allé voir Yvette Horner sur le Tour de France avec mon père et ma mémé Chouchen qui avait failli se faire écraser par la voiture-balai pour ramasser une casquette et un stylo : un chouette souvenir.

— J'me doute, bon re-sonnez, on va pas y passer la journée.

Au troisième coup de sonnette, Palardoux se met à tambouriner en criant :

— Ouvrez, poli...

— Oh c'est pas bientôt fini tout ce boucan, qu'est-ce que vous voulez ? C'est pas une heure pour déranger les gens, j'étais en train de préparer mon repas.

L'homme qui se tient dans l'embrasure de la porte mesure à peine un mètre cinquante, a un bandeau à l'œil gauche et un accordéon dans les bras. Garrec et Palardoux entrent dans l'appartement sans attendre d'y être invités. Comme toujours devant un être faible et sans défense, Ghislain sent une confiance nouvelle l'envahir. Il mène l'interrogatoire :

— Que faisiez vous hier matin sur le coup des neuf heures ?

— Euh, rien j'sais pas, rien de spécial, j'étais là.

— Vous n'êtes pas sorti de chez vous en portant un carton ?

— Un carton ? Quel carton ? De quoi vous parlez ? Pourquoi j'aurais un carton ?

Garrec laisse le suspect à Ghislain et inspecte la maison : il y a des oiseaux, chats, chiens, et lapins empaillés sur la cheminée, elle tombe sur une collection de vieux accordéons dans un placard et fait dans la chambre une étrange découverte. Il y a des dizaines de boîtes à biscuits empilées : certaines contiennent des cheveux blonds, bruns, roux, blancs et même bleus, rouges ou verts, d'autres des ongles, d'autres encore des poils, des cils et des sourcils. Garrec ramène un carton sur la table du salon où Palardoux cuisine l'animal :

— C'est quoi ça ? Des trophées de tes victimes ?

— Mes victimes ? Quelles victimes ? Vous savez, au stade où en sont les gens quand je les rencontre, je peux plus tellement leur faire de mal.

— Comment ça ? Sois plus clair, Rabat-Joie, le semonce Palardoux au top de sa forme en pensant à la régalade de chamallows en perspective.

— J'suis croque-mort, ça c'est juste quelques souvenirs de ces êtres dont il ne reste que des cadavres rongés par les vers. Vous avez déjà vu un cadavre, lieutenant Palardoux ?

— Inspecteur, je n'ai que le grade d'inspecteur.

— Je veux dire un vrai mort, pas ceux qu'on voit à la télé ou dans les films : répondez, inspecteur.

— Euh, je sais pas, euh, oui, sûrement, enfin non, pas vraiment, ça dépend, en fait. Est-ce que ça compte un lapin nain ?

— J'ai bien peur que non, moi je vous parle d'humains qui sont passés de l'autre côté, qui n'ont laissé ici que leur carcasse, vulgaire bout de viande plus ou moins avariée. Je vous parle de l'aspect, de l'odeur d'un cadavre, de la sensation que l'on a quand on touche sa peau, de leur regard qui n'en est plus vraiment un. Vous croyez à la vie après la mort, inspecteur ? Et vous lieutenant ?

— Ecoutez, on parlera métaphysique un autre jour si vous voulez, mais là, on a une affaire sur les bras : est-ce que vous récupérez aussi les doigts ?

— Jamais de la vie : même mort, un corps c'est sacré, je ne conserve que ce qui peut être prélevé facilement et qui continue de pousser après la mort. Je conserve la part vivante des morts, vous comprenez ? Non, bien sûr vous ne comprenez pas, vous êtes des esprits obtus obsédés par la science, la raison et la loi : mais tout ça n'est qu'illusion, c'est vous qui êtes dans l'erreur !

— Tu m'en diras tant, Rabat-Joie.

— Je suis un artiste moi vous savez, oui, ne riez pas, je suis un artiste, j'écris des chansons, et je m'accompagne à l'accordéon.

— C'est pour ça que vous en avez toute une plâtrée dans un placard ?

— Oui, j'ai eu un lot à très bon prix mais l'antiquaire allemand qui me les a vendus n'a pas su me dire s'ils appartenaient à des nazis ou à des juifs déportés. J'aime bien savoir à qui ont appartenus les instruments, ça a une influence sur leur sonorité vous savez.

Le portable de Garrec se met à vibrer :

— Garrec à l'appareil.

— Ici le commissaire. Reviens vite fait avec ton collègue, j'ai deux mots à vous dire !

— Je suis ta mère, Géraldine parle-moi sur un autre ton !

— Mère ou pas, ça va chauffer pour vous ! Je viens de recevoir un coup de fil du supermarché Promo Coco, j'ai appris le scandale que vous avez fait là-bas ! On parle aussi d'un vol de chamallows ! C'est inadmissible !

— Euh, pardon Madame le commissaire, s'immisce Ghislain jusque-là en grande conversation avec le suspect, mais j'ai laissé une pièce de deux euros à la place et...

— Arrêtez, Palardoux ! Soyez tous les deux de retour au commissariat dans les cinq minutes sinon les représailles seront sévères !

Garrec coupe la communication et jète un regard dur à Ghislain, qui se tourne vers Rabat-Joie :

— Bon, on fait comme on a dit alors, dès qu’y sera mort j’vous amène Mistigri, le vieux chat angora de Mémé Chouchen, et vous me l’empaillez à moitié prix ?

11h38, commissariat de Meaux. En petit tas contrit, les officiers de police sont rassemblés devant le bureau de Géraldine Garrec qui les sermonne vertement :

— J’vous préviens, y’a des choses qui vont changer ici. Avec tout le respect que j’ai pour Royco, ce commissariat part à vau-l’eau. Maîtrise, engagement, efficacité, tels seront nos maîtres mots. A partir de maintenant, tous vos résultats seront notés et analysés. Chaque mois, j’établirai un bilan individuel de chacun afin de différencier les bons éléments des planqués. Pas de tire-au-flanc dans mon commissariat ! Terminé les bavures, les approximations, et les coups de Trafalgar ! Je tiens à ce que les hommes de cette brigade se comportent de manière exemplaire, irréprochable. On respecte la procédure ou ce sera la mise à pied. Pas de boulette, Garrec ! Et ça vaut aussi pour vous, Palardoux ! Et même pour toi, Putois ! C’est clair ?

— Oui, commissaire, répond en chœur tout le personnel.

Une voix féminine désœuvrée arrive de l’accueil :

— Lieutenant Garrec, lieutenant Garrec ! Aidez-moi, j’vous en supplie !

Palardoux se retourne et voit une jeune femme mince et pâle aux cheveux bicolores sans doute fruits d’une teinture ratée ; elle porte un gros carton en tout point semblable au premier, avec l’adresse du commissariat et la mention « Lieutenant Garrec » au feutre noir.

— Comment vous avez eu ça ? demande Chantal Garrec. Puis vous êtes qui ?

— Je m’appelle Sabrina Gourlaouen. J’ai trouvé ça ce matin, devant chez moi. Quand j’ai vu ce qu’y avait dedans, je l’ai amené à l’adresse marquée dessus. C’est vous le « Lieutenant Garrec » ?

— Donnez-moi ça, on fera les présentations plus tard !

Garrec prend le colis et le pose violemment sur le bureau de Marie Poincaré qui en sursaute. A peine ouvert, l’odeur suffit à faire défaillir la secrétaire ; entourée par ses collègues, Garrec découvre à l’intérieur un pain surprise agrémenté d’une flopée d’oreilles plus ou moins bien tranchées.

— On progresse, encore trois ou quatre cartons et on aura les corps au complet !

— Bouclez-la, Bidoux ! dit Géraldine. Notre affaire prend une nouvelle tournure. Bidoux, Putois, Mahmoud : vous êtes de corvée de triage d'oreilles. Garrec et Palardoux, prenez la déposition du témoin, et pas de blagues. Madame Claude, vous... Madame Claude ?

— Je suis là, répond une voix rauque dans le dos du commissaire.

Sortant d'une salle d'interrogatoire où elle vient de salement tabasser un Indien à coup de tatane, une grande Noire costaude se pose devant Géraldine : il s'agit de Claude Mokabé, transsexuelle martiniquaise et ancien catcheur professionnel récemment reconvertie dans le maintien de l'ordre en métropole.

— Madame Claude, vous allez questionner les voisins de cette demoiselle et tâcher de savoir qui lui a apporté ce colis. Je vous fais confiance pour ramener des informations de première fraîcheur.

— Vous en faites pas, mam'zelle le commissaire, à moi on me dit tout, j'ai un visage qui inspire confiance. Puis les zozos muets comme des carpes, j'les dérouille, j'les assaisonne, une fois qu'ils retrouvent leurs esprits ils retrouvent aussi leur langue, sinon j'les dérouille encore, j'leur tambourine les tibias, puis après...

— D'accord, d'accord, faites de votre mieux, tempère Géraldine. Dans le cadre de la loi républicaine, si possible.

Dans le bureau de Garrec, Ghislain et elle essaient d'en savoir plus sur leur témoin.

— C'est Sabrina votre blaze ?

— Sabrina Gourlaouen, oui, c'est ça. Je suis coiffeuse. Apprenti en fait. Mais j'apprends vite, hein. Parce que y'a apprenti et apprenti, moi je vois, je travaille à Tif Attitude, 12 avenue du Reblochon, en centre ville, vous connaissez peut-être, non, bon, mais vous pouvez passer, à l'occasion, lieutenant Garrec, on vous fera une belle mise en plis, on a reçu des machines américaines du Canada, c'est vraiment top et...

— Coupe pas les cheveux en quatre avec moi, Gourdaouen !

— Gourlaouen.

— C'est pareil ! Tes histoires de coiffeuse, j'm'en tamponne copieusement ! Ce qui m'intéresse c'est le colis ! Qui l'a amené ? Et qui nous dit que c'est pas toi qui les a découpées, ces oreilles ! On les connaît, les apprentis : une coupe au bol, un coup de ciseaux de travers et c'est la boucherie ! Mets-toi à table, ça te soulagera !

— En plus c'est bientôt l'heure de manger, dit Palardoux qui a un petit creux.

— Vous êtes très méchante, lieutenant Garrec ! Je préfère parler avec Monsieur Ghislain si c'est comme ça ! s'exclame Sabrina avant de fondre en larmes.

Face au torrent lacrymal déversé, Garrec jète l'éponge :

— Occupez-vous d'elle, moi je vais m'en griller une pour me passer les nerfs.

Alors que Palardoux reste seul avec la coiffeuse lâchant les vannes, Garrec, sortant une clope, tombe nez à nez dans le couloir avec Jean-Rémi Tribouillard, dit J.R., homme au passé trouble, mystérieux s'il en est. En costard sombre, on le voit parfois discuter avec Sylvette Boléro, la psy du commissariat dont le bureau jouxte les chiottes. Garrec a bossé avec lui quelques années auparavant, avant son accident et sa crise mystique. Depuis, il a une balle dans la tête, un pète au casque et deux cents numéros du bimensuel *Le Vaudou Facile* dans les tiroirs de son bureau.

— Halte là, Chantal, le mauvais œil te poursuit.

— Tu parles de mon ex ou des impôts ?

— Des cartons d'organes déchiquetés avec ton nom écrit dessus. Tu es directement visée. On a juré ta perte. On cherche à te nuire. On te veut du mal. J'ai eu une vision, tu sais.

— Sans rire ?

— Je ne ris jamais, avec ma balle dans la tête ça me fait des crises d'épilepsie. Tu vas être attaqué par un géant armé d'un lavabo, je l'ai vu en rêve.

— Ecoute, J.R., c'est pas le moment de me polocher avec tes dingeries new age, tes rêves d'évier et de géant vert. En fait, ça va mieux depuis hier ?

— Oui, désolé d'avoir dû décommander notre dîner du lundi mais ma balle dans la tête s'est mise à bouger, j'avais le crâne comme un flipper en tilt perpétuel.

— Pas grave, on remet ça à la semaine prochaine. A plus, J.R.

— A bientôt, Chantal. (Jean-Rémi marque un silence pendant qu'elle s'éloigne.) Si tu es encore en vie.

18h44, dans le bureau de Géraldine. Après une journée de tri d'oreilles et d'hypothèses improductives, l'heure est au bilan. Occupée à fumer une roulée avec Mahmoud, Garrec entre en dernier : Sabrina et Palardoux sont assis côte à côte, Sylvain Putois debout à leur droite.

— Puisque tout le monde est là, nous pouvons commencer. On vous écoute, Putois.

— Après décompte et vérification, le carton contient cent vingt-six oreilles. Blanches, Noires, d'hommes, de femmes, percées, non percées, la totale. Impossible d'en tirer quoi que ce soit. Bidoux affirme que la plupart appartiennent à des réfugiés bosniaques parce que les cartilages sont mous et que c'est signe de dénutrition, il a téléphoné à sa belle-sœur qui a confirmé, elle est oto-rhino à Villejuif, mais je sais pas si...

— C'est bon, Putois, on a compris. Vu la complexité de l'affaire, nous devons être prudents. Madame Gourlaouen a été impliquée pour une raison que nous ignorons. Elle est peut-être en danger (Fixant jusque-là Ghislain de profil, Sabrina pose sa main sur la sienne, ce que ne manque pas de remarquer Garrec.). Idem pour vous, lieutenant. Votre nom figurait sur les deux colis, c'est donc qu'on vous en veut personnellement. Par conséquent, vous serez toutes les deux mises sous surveillance policière. Madame Gourlaouen, l'inspecteur Palardoux assurera votre protection à domicile jusqu'à nouvel ordre. Quant à vous, lieutenant Garrec, je crains qu'on ne cherche à s'en prendre à vous physiquement. Par prudence, vous logerez dans un appartement réservé à la protection des témoins. Des officiers se relaieront pour assurer votre sécurité. Je prendrais la première garde ce soir.

— Attends, Géraldine, tu délirés, j'veis pas me planquer comme un rat musqué parce qu'un cinglé écrit mon nom sur ses paquets d'oreilles ! C'est n'importe quoi !

— C'est surtout un ordre, lieutenant Garrec ! On ne vous demande pas votre avis. Ces deux mesures s'appliquent dès maintenant. Vous pouvez disposer.

Sous le regard incrédule de Ghislain et de sa fille, Garrec sort en premier en claquant la porte comme au bon vieux temps de Royco.

18h53, Ghislain n'en mène pas large, recroquevillé sur le siège passager de la Fiat Punto que Sabrina conduit pied au plancher.

— Vous croyez vraiment que je suis en danger, inspecteur, qu'un psychopathe sanguinaire est à nos trousses à l'heure qu'il est ? dit-elle en fixant Palardoux.

— Euh, j'en sais rien, on m'a dit de vous protéger, alors je vous protège, c'est tout, mais vous devriez faire attention à la route.

— Je me sens en confiance avec vous, c'est vrai, vous êtes rassurant pour une femme. On a dû déjà vous le dire je suppose ?

— Non, pas vraiment, dit-il tout en donnant un tour de volant afin d'éviter un trente-deux tonnes.

Au même moment, dans un appartement à la tapisserie à perdreaux du centre-ville, le lieutenant Garrec fait les cent pas devant Géraldine, assise sur le lit double couvert de dossiers d'affaires précédentes.

— Et ce cuisinier barge, Raymond Toulard, que t'as coincé en début d'année ? C'est peut-être lui qui cherche à se venger ?

— Même s'il avait pas le coup de bistouri très propre, ça m'étonnerait. Il est en taule et pour longtemps, puis trop naze pour s'être acoquiné avec un tueur à gages digne de ce nom.

— Et le véliplanchiste fou, celui de l'affaire du Cap-Ferret en mars 1991 ? demande Géraldine en épluchant un autre dossier.

— Mort en cabane. Il s'est noyé dans un seau.

— Et la Découpeuse du Val-de-Marne, cette super mamie qui avait tronçonné ces trois ex-maris pour en faire du pot-au-feu ?

— Oh non, elle était sympa cette vieille, on avait eu un bon contact.

— Parmi les suspects crédibles que t'a coffrés et qui sont sortis de prison, y'a Igor le roi du gore, l'infirmier qui faisait des snuff movies avec des paralytiques, Jeannot Pépin, le bouliste qui a éclaté la tronche de ses partenaires de triplete, et Manuela Rapapoum, la Malgache qui bossait dans un abattoir de faisans.

— Ecoute, Géraldine, on perd notre temps ici. C'est pas une histoire de vengeance, je le sens. Une vendetta lambda c'est deux balles dans le dos, pas des paquets cadeaux de doigts et d'esgourdes ramollies ! On marche sur la tête dans cette affaire, on s'égare complètement.

— Je te signale que c'est pour ta protection que je fais tout ça. Contrairement à toi je prends cette histoire au sérieux. Tu insinues que je fais fausse route ?

— Parfaitement.

— Je ne te permets pas de mettre en doute mes compétences, je suis sortie première de ma promotion haut la main, j'ai fait des

— études, on sait, oui, bravo, madame, bravo, en attendant c'est pas toi qui t'es tapé de trier les bouts de paluches. Tu voulais pas te salir les mains, j'imagine. T'es à côté de la plaque, Géraldine, puis tes méthodes ça pue l'école de police, la bureaucratie laborieuse et le code de déontologie.

— N'emploie pas des mots dont tu ignores le sens.

— En tout cas je connais le terrain, moi ! Je trifouille pas de vieux dossiers en bavassant comme une coiffeuse ! Parlons-en de celle-là, tiens, la Sabrina Gourdasse qui regardait Palardoux avec des yeux de merlan frit ! Je t'en foutrais des mises en plis, moi !

Garrec marque un temps d'arrêt, comme si elle venait de comprendre quelque chose.

— Qu'est-ce qui y'a ? T'as une idée ?

— Non, enfin, peut-être. Retrouve le dossier de, comment, le type des snuff movies...

— Igor le roi du gore ?

— Voilà, Igor, j'aimerais jeter un œil à un truc. En attendant je vais aller me rafraîchir.

Garrec se rend dans la salle de bain pendant que sa fille cherche le dossier en question. Au bout de quelques minutes, ne la voyant pas revenir, elle se décide à aller taper à la porte.

— Qu'est-ce que tu fais ? Ca fait des plombes que je t'attends, je sais pas ce que tu voulais voir sur Igor mais...Eh, tu m'entends ? (Elle tente d'ouvrir mais la porte est fermée à clé.) Ouvre ! Ouvre tout de suite ! (Rien.) J'vais rentrer, j'te préviens !

Géraldine recule, sort son arme de service et explose la serrure. Un courant d'air la frappe au visage en entrant.

— Et merde !

A l'intérieur il n'y a personne — seulement une petite fenêtre ouverte en hauteur.

19 h 12, pavillon de la banlieue de Meaux, chez Sabrina.

— C'est joli chez vous, c'est, comment, très féminin dit Ghislain en parcourant du regard les napperons en dentelles, poupées de collections représentant les différentes régions de France et couples d'oiseaux multicolores en porcelaine.

— On va rester ensemble combien de temps, enfin, je veux dire, vous allez assurer ma protection pendant combien de temps, inspecteur ?

— Je sais pas, jusqu'à ce que le coupable soit mis hors d'état de nuire, j'imagine.

— « Hors d'état de nuire », ouh la la, c'est impressionnant, vous devez avoir beaucoup de succès avec les femmes, Ghislain. Je peux vous appeler Ghislain ? On a presque le même âge, en plus. C'est vrai c'qu'on dit sur le prestige de l'uniforme et tout ça ?

Alors que Ghislain lui fait remarquer qu'il n'a pas d'uniforme et qu'il préfère autant qu'elle l'appelle inspecteur, le regard de Sabrina se fait plus insistant :

— J'ai l'impression que j'veus connais depuis longtemps, c'est bizarre, non ?

— Oui, des fois on a de drôles d'impressions de déjà-vu, quand j'ai rencontré ma fiancée par exemple, j'étais sûr de l'avoir déjà vue mais c'est parce qu'elle avait travaillé un été dans une boulangerie bretonne où j'allais avec...

Sabrina prend brusquement Ghislain par le bras et le force à s'asseoir sur un fauteuil couvert de tissu à fleurs bon marché :

— On se connaît, Ghislain, on se connaît bien même, on s'est rencontré à Trégastel le 22 août 2003, dans un bistrot-karaoké, t'as chanté « L'Aventurier » et t'as remplacé le pianiste qui s'était blessé à la main droite en mangeant de la fondue bourguignonne.

— Ah oui, je m'en rappelle, j'ai joué « All

— you need is love ». Je m'en souviens comme si c'était hier. Tu sais, Ghislain, c'était le plus beau jour de ma vie.

Palardoux blêmit mais essaie de ne pas montrer sa peur à Sabrina, fidèle en cela aux recommandations du lieutenant Chamouveau lors de sa journée de formation sur la maîtrise des forcenés en milieux clos.

— Je vais à la cave chercher une bouteille de vin pour fêter nos retrouvailles, tu bouges pas, promis, Ghislain ? dit-elle en disparaissant dans le couloir.

L'inspecteur passe en revue les cinq points essentiels pour venir à bout d'un forcené.

1. Rester calme et ne pas montrer qu'on a peur.
2. La convaincre qu'on est d'accord avec elle.
3. Chercher à savoir si elle est armée et si elle a des complices.
4. Prévenir le commissariat et la neutraliser par ses propres moyens en attendant l'arrivée des collègues.
5. N'utiliser son arme qu'en cas de danger de mort.

Ghislain sort son portable, tente d'appeler Garrec mais il n'y a pas de réseau. Il sort du salon, descend un escalier en colimaçon et découvre Sabrina à genoux devant une sorte d'autel. Malgré la faible lumière des bougies et la fumée d'encens, il voit que les murs de la cave sont tapissés d'agrandissements de photos de lui : Ghislain enfant avec son seau et sa pelle sur la plage à Trouville, Ghislain ado posant avec son skate et son trophée de champion départemental ; sur la photo la plus récente prise à Disneyland la tête de Marmelade, sa fiancée a été découpée sauvagement au cutter. Il n'a pas le temps de regarder de plus près les classeurs pleins de coupures de journaux sur toutes les affaires résolues par Garrec et lui qu'une brûlure le lance à la cuisse. Sabrina vient de le piquer avec une longue aiguille, qui, en temps normal, aurait suffi à elle seule à le faire défaillir. Elle lui dérobe son arme de service et referme la porte à double tour.

— Sabrina, qu'est-ce que c'est tout ça ?

— Je t'aime Ghislain, depuis le premier soir où je t'ai vu. Et tu m'aimes aussi, je le sais. Ghislain, tu m'entends ? C'est Sabrina ! Tu te souviens de moi, quand même ?

Palardoux sent ses jambes trembler, sa dernière heure est venue, il en est sûr, cette fille est une vraie psychopathe, bien sa veine, il n'attire que des barges — il se souvient de la première de la classe qui carburait aux amphètes, de la prof de serbo-croate nymphomane, de la championne de fléchettes qui s'entraînait dans sa chambre universitaire au mépris des règles de sécurité les plus élémentaires. Puis il pense à Marmelade — enfin une fille normale, même si elle portait des socquettes : les larmes lui viennent aux yeux en imaginant tous les petits Palardoux qu'ils n'auront pas, qui auraient pu chercher des œufs de Pâques ou se

précipiter au pied du sapin pour ouvrir maladroitement leurs cadeaux de leurs petites mimines potelées. Par instinct de survie, l'inspecteur se reprend et essaie de gagner du temps.

— Si, si, je me souviens de toi, bien sûr, tu connaissais par cœur les paroles de « l'Aventurier », je voulais te parler mais j'ai pas osé, je suis assez timide, en fait, puis j'avais de l'eczéma à l'époque, en plus je croyais que t'avais déjà un copain...

— Le gros Bébert ?

— Oui, oui, c'est ça, le gros Bébert, exactement, renchérit Ghislain en appliquant la règle numéro deux.

— C'est mon cousin, Bébert, il fait deux cents kilos et il est fan de Lorie !

— De Lou Reed ?

— Non, de Lorie, celle qu'est avec Garou, le grand moche qui braille comme un bouc, tu vois qui c'est ? Puis Bébert en plus il sent le chien malade, il travaille dans une animalerie, moi je peux pas le blairer mais il me lâche pas les basques quand je vais chez Mémé Thérèse.

— Mais oui, t'es la fille de la vieille Thérèse, je me souviens ! s'exclame Palardoux.

Il ne ment qu'à moitié, se remémorant la fois où il était certain d'avoir été suivi dans les rues de Trégastel par une fille à lunettes de soleil, maillot de bain rose et paréo chamarré. Sa grand-mère lui avait dit que c'était la petite-fille de Thérèse. Les paroles prophétiques de Mémé Chouchen lui reviennent alors : « C'est une pauvre fille, elle est pas méchante, mais méfie-toi quand même ! Son dernier fiancé a disparu de la circulation du jour au lendemain et personne l'a jamais revu. »

Devant l'autel où Sabrina se prosternait quelques minutes plus tôt, Palardoux aperçoit des photos agrandies de ses oreilles et de ses doigts et fait le rapprochement avec les deux colis.

— T'avais des doigts de fée, Ghislain ! Et une oreille ! Un vrai musicien ! C'était magnifique, hein, tu te rappelles ?

« A qui peuvent bien appartenir tous ces doigts et ses oreilles ? » se dit-il, désormais dans le coaltar, sans oser le lui demander. « Je suis le prochain, mes doigts et mes oreilles vont y passer, salope de fétichiste ! » pense Palardoux, la vue trouble et le gosier sec.

— On va partir ensemble, ce monde n'en vaut pas la peine, rien n'en vaut la peine, dit-elle en l'attachant au radiateur avec une corde. Je vais chercher ce qu'il faut et tout sera fini.

Alors que Sabrina est remontée pour récupérer le poison et les autres accessoires nécessaires à un double suicide passionnel réussi, Palardoux entend un bruit suspect. La porte de la cave s'ouvre en lui dévoilant un visage familier :

— Chantal ! J’extrapole, je m’hallucine ! C’est bien vous ? Ou vous êtes un ange ?

— Moi, un ange ? Quand je dirai ça à la taulière, ça la fera drôlement marrer.

— C’est bien vous alors, Chantal, je reconnais votre voix. Elle m’a drogué et elle a pris mon arme, c’est cette tarée qui a tout manigancé depuis le début, elle a découpé les...

— Je sais, je sais, pas de temps à perdre, chuchote Garrec, venez Ghislain, je vais vous aider à marcher.

Garrec passe le bras de Palardoux autour de ses épaules pour qu’il s’appuie contre elle. Ils s’apprêtent à sortir quand Gourlaouen pousse la porte :

— Lieutenant Garrec ?

— Sabrina, répond Garrec en lui flanquant un grand coup de porte dans la tronche.

La foldingue se rétame sur le sol de la cave dont s’extirpent Garrec et Palardoux. Ils passent par la porte de derrière donnant sur un jardin envahi de ronces, de mauvaises herbes et de déjections félines. Toutes sirènes hurlantes, une voiture de police arrive en trombe sur les lieux. En sort la commissaire Géraldine Garrec, furibarde.

— Oh, mademoiselle Géraldine, ça me fait plaisir de vous voir, marmonne Palardoux, défoncé.

— Je me suis doutée que t’étais venue là dit-elle à sa mère. C’est quoi ce bordel ? Qu’est-ce qui s’est passé ?

— Désolé pour tout à l’heure mais on a résolu l’affaire. C’était la coiffeuse, une vraie barjot. Elle est H.S. dans la cave avec une bosse sur le crâne. Marteau comme elle est, j’espère qu’ils la laisseront pas couper les tifs de ses codétenues dans sa prison pour femmes.

— Mais comment t’as fait pour...

— On parlera de ça plus tard, Géraldine. On se verra au commissariat.

— Ok.

La commissaire rentre dans l’appartement de Sabrina ; Garrec et Palardoux arrivent tant bien que mal sur le trottoir.

— Chef, où est la voiture ?

— J’ai pas la bagnole, Ghislain, j’suis partie un peu précipitamment, mais on a un super taxi qui nous attend.

En effet, un taxi les attend devant la grille, avec au volant un individu de type nord-africain âgé d’une cinquantaine d’années, moustachu au regard affable :

— Mohamed, taxi jour et nuit, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, été comme hiver, Paris et banlieue parisienne, partout où vous voulez y aller, Mohamed il est là, Mohamed il vous emmène.

— Merci Monsieur Mohamed, pour l’instant emmenez-nous au commissariat de Meaux.

— Oh, j’vais voir mon fils alors : il est gentil mon fils, madame la policière ? Il a fait quelques bêtises bien sûr comme tout l’monde, mais c’est des erreurs de jeunesse, voilà, maintenant Mahmoud il est sur le droit chemin, peut-être même un jour il sera policier comme vous ! Y va à la mosquée, y fait ses prières trois quatre fois par jour, il mange halal, on va peut-être réussir à le marier avec sa cousine Fatna, inch’Allah !

— Ce coup-ci, je crois bien que vous m’avez sauvé la vie, chef.

— Vous êtes un bourreau des cœurs, Ghislain, vous l’avez rendu zinzin, cette drôlesse ! Un peu plus et elle vous entraînait dans sa folie des puzzles humains, conclut Garrec alors que Palardoux, à bout de force, s’est endormi à côté d’elle.

Mercredi 10 juillet, 20h32, cour intérieure du commissariat de Meaux. C’est la fête au commissariat : banga à gogo, punch maison concocté par Hervé Bidoux contenant le fameux ananas et chamallows grillés au barbecue par un Palardoux n’en revenant pas d’être encore en vie. Mahmoud, Jean-Gilbert et Marie Poincaré fument un joint près des buissons pour se remettre des derniers jours. Claude, la flic noire transsexuelle, raconte ses meilleurs combats de catch à Jean-Rémi Tribouillard en l’entraînant dans une chenille endiablée :

— Qu’est-ce que j’lui aie mis à la Sorcière du Benelux, j’espère qu’elle avait un bon dentiste et une mutuelle parce qu’à la fin du combat il lui restait que deux dents en haut.

Près du buffet, la petite bande d’officiers discutent de la dernière affaire résolue.

— Comment vous avez su que c’était Sabrina ? demande Palardoux à Garrec.

— Un coup de chance, en fait. Je me suis rappelé qu’elle vous avait appelé Ghislain alors que personne ne lui avait dit votre prénom. Puis dans le bureau du commissaire elle vous regardait l’oreille en vous touchant la main, j’ai trouvé ça louche. C’est quand j’ai compris qu’elle avait adressé exprès le colis à mon nom pour nous lancer sur une fausse piste que tout s’est éclairé : la pièce centrale du puzzle, c’était pas moi mais vous.

— Limpide, chef. Mais d’où venaient les doigts et les oreilles ?

— C’est très simple : Sabrina n’est pas coiffeuse. Avant de fausser compagnie à Géraldine, j’ai appelé les renseignements pour avoir le numéro de Tif’Attitude où on m’a dit

qu'il avait déposé le bilan y'a six mois, ce qui a confirmé mes doutes. Elle travaille dans une écluse près de la Falaise des Noyés, elle a eu qu'à se servir en doigts et en oreilles sur les macchabées. Et puis y'en a d'autres qu'elle a achetés sur Internet à des nazebroques perclus de dettes comme le Patrice-Fabrice du supermarché où vous avez piqué les marshmallows.

— Chamallows.

— C'est pareil.

— N'empêche, il était temps que ça finisse, ce matin quand le facteur est passé j'ai cru qu'on avait encore reçu une pochette-surprise avec je ne sais quels bouts d'êtres humains dedans, dit Géraldine.

— A propos Bidoux, on fait comment pour le pari ? demande Sylvain Putois.

— Ben personne a gagné : t'avais dit que la prochaine livraison ça serait des nez et moi des orteils, donc on a tous les deux perdus, ça sera pour une autre fois, tant pis.

— Dites-moi que j'ai mal entendu, vous ne faites pas de paris stupides et obscènes sur des enquêtes en cours ?

— Vous avez mal entendu, chef.

— Et les photos de moi, comment elle les a eues ?

— Hier soir, après qu'on ait mis votre Sabrina au trou, j'ai appelé Mémé Chouchen et elle m'a tout avoué : contre un peu de liqueur de poireau, elle lui a donné des photos de vous de la maternité à aujourd'hui.

— C'est que ça tape sur la cafetière, la liqueur de poireau, commente Bidoux.

A l'écart, J.-R. a rejoint Sylvette, la psy lacanienne qui lape le punch à petites gorgées.

— Ah, Jean-Rémi, te voilà ! Viens, j'ai à te parler ! Tu sais que j'aurais pu résoudre cette affaire dès le début ?

— Comment ?

— Les mots, Jean-Rémi, les mots ! Dans le premier colis, celui avec les doigts, y'avait un ananas. Le coupable était donc une femme. JCVD.

— Pardon ?

— Parce que l'ananas égal la nana, explique Sylvette passablement bourrée. L'ananas, la nana, tu piges ? C'est pas compliqué, quand même. T'es mou du bulbe ce soir, Jean-Rémi ! L'ananas, la nana, la fille, quoi ! Jean-Rémi, tu m'écoutes ?

— Des ombres planent au-dessus de nous, Sylvette.

— Ah bon. Je vois rien, moi.

— Je crains que le pire ne soit à venir. Un orage dont nous ignorons tout nous menace tel un spectre furieux. Le futur me semble chargé de bien sombres nuages...

— Tu me fais peur quand tu deviens lyrique, Jean-Rémi.

Non loin de là, une jeune femme bien sous tous rapports entre timidement dans la cour et fait un signe de la main à Palardoux en lui souriant.

— Ah, chef, regardez, c'est ma fiancée, Marmelade.

— Vous êtes encore défoncé, Ghislain ? Personne peut s'appeler Marmelade.

— Si, si, j'vous jure, on sort ensemble depuis six mois, elle est dans les relations publiques, elle chausse du trente-huit et elle est allergique à la bouillabaisse, même que...

— Ghislain ?

— Oui, chef ?

— Fermez-la à la fin.

ÉPISODE 3 : L'HOMME AU BIDET

Jeudi 12 septembre, 9h43, dans un commissariat de Meaux passablement inondé.

— Jean-Gilbert, vous avez déconné au superlatif ! Vous vous preniez pour Philippe Lucas avec votre Manaudou des waters ?

— Désolé, lieutenant, mais c'était la Barbie Plongeuse sous-marine, je pensais qu'elle trouverait son chemin dans les canalisations...

— Bravo, c'est réussi !

— C'est peut-être parce qu'elle avait pas sa combinaison...

— Vous y mettez pas, Ghislain ! Vous voyez bien que c'est la mistouille complète !

Garrec, Palardoux et Jean-Gilbert sont tous trois dans un décor de désolation. La fuite d'eau monumentale provoquée par la passion débordante du standardiste quinquagénaire a eu de graves conséquences : la flotte recouvre tout sur dix centimètres, les agents travaillent en bottes et les rapports de police naviguent sur l'eau rance avec les photos de Jean-François Copé, échappées du carton contenant les affaires de Royco qu'il n'était pas venu chercher.

Dans le couloir, une tête de sanglier surnage piteusement.

— Chef, regardez, c'est le phacochère empaillé de Royco !

— C'est pas le moment, Ghislain ! Mettez-la en veilleuse !

— Vous croyez que c'est halal, l'eau des chiottes ? demande Mahmoud avec appréhension.

— Personne ne vous dit de la boire, putain ! Vous faites tous un concours de connerie aujourd'hui ou quoi ? C'est la salauderie bien atroce cette pissotière hors-service, on se croirait à Vladivostok par temps pluvieux !

— Lieutenant, je viens d'avoir le plombier, il pourra pas passer avant huit jours, dit timidement Marie Poincaré, la secrétaire, en craignant la colère de Garrec.

— Huit jours ?! Et pourquoi pas huit mois ! On nage en plein délire, c'est le cas de le dire !

— Du calme ! lance Géraldine Garrec en sortant de son bureau. Je sais qu'on travaille dans des conditions difficiles mais je vous demande d'être le plus professionnel possible.

— Facile à dire, j'ai pas de formation d'homme-grenouille, moi.

— Lieutenant Garrec, puisque vous avez envie de vous exprimer, j'ai du travail pour vous. Une histoire d'Albanais ou de Bosniaques refroidis dans une zone industrielle, j'ai pas très bien compris, les experts sont déjà sur place, vous vous débrouillerez avec eux. L'adresse

est là (elle lui tend un bout de papier). Allez-y tout de suite avec Palardoux. Et videz vos bottes avant de rentrer dans la voiture, j'ai pas envie de devoir tout faire nettoyer !

Garrec et Palardoux s'exécutent, pas mécontents de quitter le commissariat transformé en mare aux poulets. Une fois les officiers partis, Sylvette Boléro, la psy, s'approche de Jean-Gilbert.

— Faut qu'on parle de votre passion pour les Barbies un de ces jours, Jean-Gilbert. Avec Royco, ça allait bien, vos facéties, mais là, bon, avec Mademoiselle Géraldine, c'est différent, on se comprend, hein... Va falloir faire un effort.

— Mais j'en ai déjà fait un gros, d'effort, des Barbies j'en ai plus de trois cent cinquante chez moi et j'en prends que dix pour venir au commissariat, je fais un roulement selon les saisons...

— On va se parler, Jean-Gilbert, hein, on va parler.

10h18, zone industrielle de la Crapouille, en périphérie de Meaux. Fuyant le temps maussade, Garrec et Palardoux rentrent dans un hangar rouillé où les attend un bien triste spectacle : des Coccinelles en veux-tu en voilà, douze macchabées fringués comme des sacs à patates et un expert médico-légal hirsute au faciès asiatique parmi les officiers balayant la scène de crime à la recherche du moindre indice..

— Lieutenant Garrec, inspecteur Palardoux. Et vous, vous êtes qui ?

— Tchang Margouling, médecine légale. C'est la première fois qu'on se voit, en fait je suis à mi-temps, répond-il sans le moindre accent.

— C'est à vous la Porsche devant ?

— Celle avec les cages à poules, complète Palardoux.

— C'est pas des poules, c'est des coqs, j'organise des combats, enfin, des rencontres, des, comment, des réunions, des entrevues...

— Vous m'avez l'air expert en coups tordus, Margouling ! Vous pouvez être sûr que j'vous aurai à l'œil ! Vos entourloupes, c'est pas notre affaire. Qu'est-ce qui s'est passé ici ? demande Garrec en contemplant les corps.

— Douze cadavres, autant que les douze salopards, ils ont des tronches d'étrangers, peut-être des Basques ou des Philippins. Même modus operandi pour chacun : crâne fracassé avec un objet contondant, un truc massif, plus gros qu'une matraque en tout cas. Le carnage remonte à cette nuit. Faut que je fasse d'autres analyses, je peux pas vous en dire plus pour le moment.

— Et les Coccinelles ? demande Ghislain.

— Je crois que c'est les victimes qui trafiquaient ça, on dirait de la récupération. J'en ai vu une avec une calandre de 2CV et un moteur de dragster.

— Vous pensez qu'on peut en prendre une comme voiture de fonction ?

— La ferme, Ghislain ! Ce sont des pièces à conviction. C'est sûrement à cause de ça que ces pauvres tranches se sont fait dessouder. Continuez vos relevés, Margouling, nous on va se rencarder sur les bagnoles.

Passant entre les dépouilles aux caboches ouvertes comme des abricots trop mûrs, Garrec et Palardoux inspectent une à une les Coccinelles kittées. L'inspecteur est alors alerté par un bruit étrange.

— Chef, y'a un truc qui remue là ! dit-il en montrant du doigt un coffre de voiture.

Garrec sort son arme.

— Ouvrez-le doucement.

Ghislain obéit : à l'intérieur se trouve un type recroquevillé et transi qui les regarde avec horreur.

— Sors de là, duchnouf !

— Le brusquez pas, chef, il a pas l'air bien...

— Il le sera encore moins s'il sort pas fissa ! Dépêche, trouduc !

L'homme se dégage du coffre en grelottant avant de tomber par terre. Dans un français approximatif, il répète :

— L'homme au bidet, l'homme au bidet, l'homme au bidet...

— Qu'est-ce qu'il raconte, chef ? Je lui fais un test d'alcoolémie ?

— Non. Il est tout à fait sobre. Et j'peux vous dire qu'on est sur un gros coup là, répond Garrec en se rappelant qu'elle avait déjà entendu ces mots il y a de ça vingt-cinq ans.

Mai 1983, école de police Maurice Papon de Saint-Denis. Dans une petite salle ensoleillée, une vingtaine d'étudiants écoute avec attention les cours du jeune instructeur-chef Hubert Royco, svelte dans sa chemise à motifs et son pantalon en velours côtelé vert. Parmi les futurs policiers qu'il est chargé de former, Chantal Garrec, vingt ans, bandana dans ses cheveux longs, grandes boucles d'oreilles créoles tombant jusqu'aux épaules, Converse, jean et chemisier orange à colombes multicolores, n'en perd pas une miette.

— Pour finir ce cours sur les affaires non résolues, parlons un peu d'un cas stupéfiant, dit de « l'Homme au bidet ».

— Et pourquoi pas la femme à l’urinoir ? souffle-t-elle à sa voisine en lui donnant un coup de coude.

— Garrec, encore vous. Une remarque, une question à poser ?

Elle le fixe et agite son stylo en lui disant :

— Est-ce que ce cas n’est pas un exemple évident des brouilles stériles entre gendarmerie et police nationale ?

— Exactement, Garrec. Je vois que vous connaissez l’affaire, mais tout le monde n’est pas dans votre cas. Pour résumer, il s’agit d’un septuple homicide ayant eu lieu en Suisse romande l’année dernière. Sept éleveurs de hamsters ont été retrouvés morts le crâne enfoncé par un objet contondant dans un entrepôt au cours d’un concours en nocturne. Un seul témoin, un clodo à moitié raide qui jure avoir vu un homme gigantesque avec un bidet sortir de là. Pas d’indices, pas de pistes et des flics qui se tirent dans les pattes. Au final, pas d’arrestation. L’exemple typique de l’enquête qui n’aboutit pas.

— Pff, ça ressemble plutôt à un canular, moi j’y crois pas du tout, dit Jean-Rémi Tribouillard, la petite vingtaine, grand brun dégingandé coqueluche de l’école de police avec sa Harley à crédit, ses santiags et son casque Hell’s Angels posé sur le bureau.

La sonnerie retentit.

— On arrête là. Pensez à bien réviser vos notes pour l’examen pratique de la semaine prochaine. Bon week-end et à lundi.

Dans le couloir, les discussions vont bon train au sujet de cette étrange affaire entre Chantal, Jean-Rémi et la jeune Sylvette Boléro, petite roudouillette aux cheveux au carré, en tailleur sombre avec escarpins rouges et boucles d’oreille en forme de papillons, qui ignore encore son futur échec à l’examen pratique.

— Si vous voulez mon avis, cette histoire tient pas la route une seconde : une légende urbaine, voilà ce que c’est. J’ai lu le dossier, tout ça est complètement incohérent en terme de psychologie du tueur. Pour moi y’a jamais eu d’homme au bidet.

— Pas sûr, répond Chantal. Y’a quand même un témoin. Puis je pense que Monsieur Royco se serait pas laissé berné si facilement.

— Bof, fait Jean-Rémi. Il m’a pas l’air très fute-fute, ce vieux.

— Lui, vieux ! s’offusque Chantal. Attend, c’est notre meilleur prof ! Et il a déjà une petite réputation, il a résolu pas mal d’enquêtes difficiles dans la région.

— Mouais. Bon, j’y vais, fait Jean-Rémi en mettant son casque. Sylvette, j’té dépose ?

— Euh, j’veux bien. Mais j’ai pas de casque.

Jean-Rémi en sort un rose de son sac à dos.

— J'en ai toujours un pour les jolies filles. Tu viens ?

— Oui, oui. A lundi, Chantal.

— A lundi.

Jean-Rémi enfourche sa rutilante moto, Sylvette se colle contre lui et l'engin disparaît dans un vrombissement. En traversant le parking, Chantal entend du Police à fond en provenance d'une Renault 5 rouge fenêtre ouverte. Elle rentre par la porte passager en fulminant. A côté d'elle, un homme d'environ vingt-cinq aux cheveux longs et au tee-shirt à la propreté douteuse, clope au bec, bat en rythme le volant de ses index. En claquant la portière, le bébé installé à l'arrière se met à pleurer.

— Tu l'as emmenée ? Avec ce cagnard ? Tu devais pas la faire garder par quelqu'un ?

— Si, mais mon pote Rino a pas pu, il est en garde-av pour une histoire de walkmans volés...

— Et puis c'est quoi ce bordel ? dit-elle en voyant le siège bébé presque recouvert par des paquets de chips et un pack de bière. T'as vu la petite ? Tu veux l'étouffer ?

— C'est pas de ma faute, en revenant des courses j'ai dû braquer au virage, y'a un camion qui a failli nous rentrer dedans.

— T'es vraiment inconscient, Roberto ! Et baisse ta musique, tu vas la rendre sourde !

— Mais non, t'en fais pas, ma chérie...

— Bien sûr que je m'en fais ! T'es vraiment une catastrophe ambulante !

— Chef ! Chef ?! On fait quoi pour l'Albanais ?

— Désolé, Ghislain, je repensais à quelque chose. Dites aux flics de le ramener au commissariat sous bonne escorte, cette endive est un témoin capital. Venez avec moi, faut que je vous parle de quelque chose.

10h54, café-restaurant « Chez Dédé », derrière le commissariat.

— Comment on va justifier d'avoir pris la Coccinelle, chef ? s'inquiète Palardoux en regardant la voiture vert pistache aux portières roses et aux rétroviseurs rafistolés de scotch marron à travers les vitres sales du café.

— D'abord c'est pas vraiment une Coccinelle, disons que c'est plus un véhicule hybride, entre nous ils sont forts ces Albanais, ensuite on dira à Géraldine que c'est une pièce

à conviction pour l'enquête, j'en fais mon affaire, Ghislain, vous inquiétez pas pour rien, concentrez-vous plutôt sur notre homme au bidet.

— Alors vous y croyez, vous à cette histoire d'homme au bidet, j'croisais que l'Albanais délirait à cause du traumatisme qu'il a subi.

— Pas du tout, Ghislain, l'homme au bidet existe bel et bien, moi non plus j'y croyais pas au début, jusqu'à ce que je le voie de mes yeux, comme je vous vois aujourd'hui Ghislain.

— Racontez-moi, chef, dit Ghislain, soudain captivé par Garrec comme quand sa mémé Chouchen lui racontait des légendes bretonnes au coin du feu, dans les ombres vacillantes des flammes pendant les longues soirées d'hiver.

— La première fois que j'ai entendu parler de l'homme au bidet, c'était à l'école de police en 83, par Royco qui était mon prof à l'époque, certains pensaient que c'était une légende urbaine, moi j'avais tendance à croire Royco, c'était un cador à l'époque

— Ouais, c'est bien triste quand on voit ce qu'il est devenu.

— C'a pas toujours été une buse, le Royco, sur la fin il travaillait du bonnet et il forçait un peu trop sur l'antigel, c'est sûr, mais à une époque c'était une épée, on parlait de lui jusque dans les ministères. C'est cette histoire d'homme au bidet qui l'a laissé sur les rotules. J'ai pas envie de finir comme le vieux Royco : on va le coincer, ce pourri. A l'époque l'homme au bidet était accusé du meurtre de sept éleveurs de hamsters lors d'un concours.

— Et pourquoi on l'appelle l'homme au bidet ?

— Parce que le bidet, c'est l'arme du crime : il massacre sauvagement ses victimes à grands coups de bidet dans la gueule, c'est sa marque de fabrique, certains profilers, en particulier Sylvette Boléro, ont même parlé de rituel sadique.

— Mais pourquoi des éleveurs de hamsters et pourquoi sept ? A cause des sept péchés capitaux ?

— J'en sais rien, personne n'a jamais su, mais le pire c'est qu'en 88, il est passé à la vitesse supérieure, et là j'étais sur le terrain, je faisais équipe avec J.R

— Tribouillard ?

— Oui, vous savez, il n'a pas toujours été adepte des méthodes paranormales, avant il faisait partie du fleuron de la police municipale.

— Je sais, chef, j'ai vu sa plaque dans l'entrée, c'est pas sa faute s'il a reçu une balle perdue.

— Exact, Ghislain, c'est facile de se moquer, mais je trouve qu'il tient plutôt bien le coup pour quelqu'un qui vit depuis dix ans avec une balle dans la tête, vous savez que les médecins le donnaient pour mort à l'époque.

— Vous disiez qu'en 88, il est passé à la vitesse supérieure ?

— Affirmatif : cette ordure a buté trente-cinq agents d'assurance lors d'un congrès dans la salle polyvalente de Meaux. Mais laissez-moi vous situer un peu le contexte.

Septembre 1988, devant la salle des fêtes Patrick Sabatier de Meaux. L'inspecteur Jean-Rémi Tribouillard et Garrec, encore simple officier, sortent de leur voiture de fonction.

— Ma petite Garrec, j'espère que t'as le cœur bien accroché.

— J.R., je t'interdis de m'appeler ma petite, on n'est plus à l'école de police, ok ?

A peine sont-ils entrés dans la pièce que les officiers se bouchent le nez : l'odeur de sang mêlée à celle de la transpiration et de la peur de presque trois douzaines d'agents d'assurance en goguette, surpris par l'assassin alors qu'ils s'empiffraient de bretzels, produit une véritable infection. La salle des fêtes est jonchée de cadavres, de sang, de prospectus pleins de photos de joyeux enfants blonds souriant à leurs géniteurs au milieu de slogans plus ou moins inspirés : « N'en faites pas des orphelins sans le sou », « Prévoyez, ça ne vous fera pas mourir plus vite », « L'argent n'arrange rien mais ça peut aider : souscrivez une assurance-vie dès la naissance de votre premier enfant ». Au fond, sur une table faite de deux tréteaux et d'une planche à moitié vermoulue une corbeille de pin's à l'effigie de Max la tortue, symbole des assurances « Total sécurité ». Tribouillard saisit un pin's, appuie sur un bouton et entend : « N'ayez pas peur, Total Sécurité prévoit tout, n'ayez pas peur, Total... ».

— Ah, les nazes, ça ils l'ont pas prévu.

Au fond, un tourne-disque en marche passe encore « C'est bon pour le moral ».

L'officier Garrec sort pour vomir tandis que Tribouillard, essayant de ne pas perdre la face devant sa jeune collègue, inspecte une des victimes : un homme, 30/35 ans, nœud papillon trop serré sur un costume gris foncé, des miettes de petits fours plein la bouche, une tache de sangria sur la chemise et une trace de rouge à lèvres sur le col, sa main droite encore cramponnée à sa sacoche marron. L'officier Garrec rentre de nouveau, cette fois impassible :

— Triste de mourir comme ça, non ?

— Ce qui est triste surtout, c'est d'être agent d'assurance à mon avis.

On frappe à la porte, Tribouillard va ouvrir et tombe nez à nez avec un olibrius en justaucorps et tennis fluo :

—Vous êtes qui vous ? Qu'est-ce que vous voulez ? C'est une scène de crime ici, c'est pas ouvert au public.

— Justement, j'suis un témoin, je m'appelle Honoré Coquin et j'ai tout vu, enfin pas tout mais presque : un grand bougnoul moustachu est arrivé avec un bidet sur les épaules et il a buté tous ces types.

— Comment vous le savez ? Vous faisiez quoi dans le coin ?

— Je faisais ma gym tonique en plein air et j'ai vu ce type passer à cent mètres de moi, il avait une drôle de dégaine avec son bidet, alors quand j'ai vu qu'il entrait ici, j'ai contourné le bâtiment et j'ai vu le carnage à travers la fenêtre du fond. Dieu soit loué, mon beau-frère Bruno qui est assureur n'a pas pu assister au congrès à cause d'une méchante gastro que je lui ai refilé. Sans ma gastro, ma sœur était veuve et mes trois neveux orphelins : à quoi ça tient la vie, quand même ?

— Bon, il va falloir me suivre au commissariat pour une déposition, monsieur.

— NOUS suivre, rectifia Chantal Garrec.

— Euh, ça va pas être possible, je suis un peu...en délicatesse avec la justice comme on dit, à moins que je puisse bénéficier d'un programme de protection des témoins ou d'un truc dans le genre.

— C'est quoi ces conneries, tu te crois dans « Le Parrain » ou quoi ? lui répond Tribouillard.

L'homme hausse les épaules et s'éloigne à petites foulées du lieu du crime.

— Et on le laisse partir comme ça ?

— T'occupe, ma petite Garrec, c'est moi le gradé, ici, je sais ce que je fais.

— Quelle histoire, chef !

— J.R et moi on était les premiers sur les lieux parce que le légiste avait une gastro, y avait une épidémie coriace cette année-là, et je peux vous dire que c'était un véritable carnage, après ça j'ai été incapable de voir un assureur sans être prise de nausée pendant des années, à vrai dire ça commence juste à aller mieux grâce au travail que je fais avec Sylvette.

— Je savais pas que vous voyiez la psy, chef.

— Bouche cousue, Ghislain, j'veux pas qu'on me prenne pour une poule mouillée, j'ai une réputation à préserver, moi.

— Mais pourquoi des agents d'assurance et surtout pourquoi 35 ? Et quel rapport entre des éleveurs de hamsters et des agents d'assurance ? C'est pas des gens très nets, ils ont des

trucs à se reprocher. Et entre 12 et 35 ? C'est presque un tiers, mais pas tout à fait, réfléchit Ghislain à voix haute.

— Un témoin qu'on a malheureusement pas voulu entendre parlait d'un homme grand, noir, moustachu, mais dans les années 80, c'était plus courant qu'aujourd'hui, y avait les Village People, Nicolas le jardinier, Tom Selleck.

— Oui, bon, je vois, et à part la moustache ?

— Ben c'est tout, ce type, Honoré Coquin est le seul qui ait vu l'homme au bidet de près et qui soit toujours en vie.

— On devrait peut-être lui rendre visite et écouter ce qu'il a à nous dire sur cet homme au bidet, il n'est jamais trop tard pour bien faire.

— Vous avez raison, Ghislain, on va faire ça, cette fois il ne m'échappera pas, ce salaud.

— On dirait que vous en faites une affaire personnelle, chef, j'me trompe ?

— Et comment, qu'j'en fais une affaire personnelle ! Y a deux criminels qui m'ont résisté dans ma vie de flic : ce type au bidet et mon ex-mari, un Italien, mais j'vous en parlerai un autre jour parce que là j'ai pas envie de m'énerver, ça me fait blanchir les tifs.

— Mais vous savez où il est, ce Coquin ?

— Et comment, Ghislain ! Il moisit à l'ombre depuis un p'tit bout de temps. La première fois qu'on l'a mis au trou c'était pour une histoire de trafic de flageolets via le bloc de l'Est, après ç'a été l'escalade, des inculpations à n'en plus finir, abus de confiance, usurpation d'identité, trafic d'influence, j'en passe et des meilleures, vous voyez le tableau. Au moins, on aura pas de mal à le retrouver, notre Coquin.

14h02, parler de la prison Charles Pasqua de Meaux. Garrec et Palardoux assis derrière une vitre voient un homme dégarni, la petite soixantaine ratatinée, en jogging vert fluo, s'asseoir en face d'eux.

— Laissez-moi parler, Ghislain, je sais y faire avec les taulards. Alors, Coquin, on a gardé ses fringues des années 80, c'est les seuls trucs qu'il te reste de l'époque, hein, terminé les années fric, les affaires, les clubs de foot ? (Puis, en s'adressant à son coéquipier :) Vous savez Ghislain que monsieur Coquin était un peu le Bernard Tapie du Val-de-Marne. Ah ! les exploits sportifs du Club des Castors de Meaux ! Sa boîte de godasses de contrefaçon « Abibas » ! C'étaient les belles années, hein Coquin, t'as même eu ta photo entre Mitterrand et Jack Lang pendant la garden-party de l'Élysée en 89 alors que t'étais raide bourré. T'en a

fréquenté du beau monde, on t'a même prêté des liaisons avec des femmes d'influence comme Edith Cresson ou Elizabeth Teissier et le « mystérieux brun à la carrure d'athlète » qui avait été surpris par des paparazzis en compagnie de Dalida, c'était toi, avoue ! Et si ça se trouve tu y es pas pour rien dans sa mort ! Nous ce qu'on veut, c'est que tu nous parles de l'homme au bidet, tu piges ?

— Encore, l'homme au bidet : y a un type qui est déjà passé hier pour me poser la même question, faudrait peut-être que vous communiquiez plus entre vous à la police.

— C'était pas un flic.

— C'était qui alors ? demandent en cœur Ghislain et Honoré.

— A quoi il ressemblait ?

— Pas très grand, je dirai 1,65m /1,70 maximum, un tee-shirt AC/DC et un jean crado... ah et puis un accent québécois à couper au couteau.

— Vous pouviez pas le dire tout de suite : c'est Maximilien Desjardin.

— Vous le connaissez, chef ?

— Une vieille connaissance.

Février 1993, campagne québécoise : deux individus de sexes indéfinis descendent de leurs motoneige en même temps, tous les deux emmitouflés dans une maxi doudoune rembourrée : lorsqu'ils les ont enlevées ainsi que leurs gants, leur bonnet et leur écharpe, il ne fait plus de doute qu'il s'agit d'une femme — Chantal Garrec, fraîchement nommée lieutenant — et un homme — Maximilien Desjardins — fringuant flic quadra en bisbille avec sa hiérarchie en raison de ses méthodes frondeuses et iconoclastes. L'éphémère binôme s'engouffre dans la grange poursuivi par une bourrasque de vent et de neige et découvre un spectacle terrifiant : là gisent les cadavres de six hommes (de robustes bûcherons élevés au grand air) et vingt-deux caribous (tout aussi sains), tous sauvagement mutilés et, détail macabre suprême, un épais et poisseux sirop d'érable recouvre tous ces corps sans vie, comme si on avait préparé le banquet du diable.

— Qu'est-ce que vous foutiez au Québec, chef ?

— Programme d'échange international : les québécois étaient en avance sur nous à l'époque concernant les techniques d'identification des suspects. Heureusement pour eux, ils n'ont pas que Garou, Céline Dion et la poutine. Comme je suis sortie première de ma promo

en 84 et que j'avais le meilleur taux de résolution d'affaire de toute la région, j'ai été l'heureuse élue pour un petit séjour d'étude au Québec en 93.

— Et, c'est vrai qu'ils sont gentils les caribous ? Et vous avez croisé des loups ?

— Ouais, même qu'on a bouffé ensemble.

— Ah oui ? Ils mangent quoi ?

— Ghislain, redescendez sur terre, je déconne. Pour revenir au massacre bûcherons/caribous de 93, y a quand même un indice qui m'a orienté vers l'homme au bidet.

— Lequel ? demande Ghislain surexcité.

— Une bonde, la bonde d'un bidet de bonne taille, sans aucun doute possible, je sais de quoi je parle mon père a été plombier pendant quarante piges.

Dans la Coccinelle cahotante des Albanais fonçant chez le Québécois, Garrec raconte à Palardoux qui est Maximilien Desjardins :

— Un sale enfoiré venu du froid, un ado attardé fan de heavy metal, ce naze m'a harcelé pendant six mois pour que je l'épouse : suite à un rêve, il avait décidé qu'il devait quitter le Québec, quitter la police, et accessoirement sa femme, ses trois gosses et son chien Colombo pour devenir détective à Paris et se marier avec moi.

Alors que Garrec effectue un créneau pour le moins approximatif devant une petite maison délabrée à la fenêtre de laquelle flotte un drapeau québécois et un drapeau d'AC/DC, un individu vêtu d'un déguisement d'ours à moitié déchiré apparaît au coin de la rue, il regarde les deux policiers sortir de leur voiture folklorique puis fait de grands signes avec les bras :

— Chantal ! T'as changé d'avis après tout ce temps ? Tu veux bien m'épouser ?

— Euh, du calme, Max, t'emballes pas, si je viens te voir c'est à titre strictement professionnel.

— Ah ? Dommage ! C'était bien pourtant tous les deux, non ?

— Oui, non, enfin j'en sais rien, là n'est pas la question, on est là pour que tu nous aides dans une affaire de meurtres.

— Ah bon, la police fait appel aux détectives maintenant, c'est bien : vous reconnaissez enfin vos limites en terme d'investigation.

— T'es toujours dans l'investigation ? Vu ton costume, j'aurai juré que tu t'étais reconverti dans l'animation de goûters d'anniversaire pour trisos.

— Ah, ah, très drôle : toujours aussi mordante, ma petite Chantal, mais c'est pour ça qu'on t'aime, non ? Je suis sur une affaire délicate : un mari trompé, l'amant de la femme bosse dans un zoo, la meilleure planque c'est dans la cage des ours, mais c'est pas sans risque, surtout pendant la période de reproduction, j'en suis à mon troisième costume, ça fait des frais supplémentaires.

Ghislain, gêné, s'apprête à rentrer dans la voiture quand Garrec le présente :

— Max, je te présente Ghislain Palardoux, mon coéquipier, et c'est vrai qu'on s'entend très bien tous les deux, on fait une bonne équipe, pas vrai, Ghis ?

— Euh, oui, oui, je suppose, enfin, je veux dire, oui, bien sûr chef, c'est évident : on fait une bonne équipe.

— Tu te fais appeler chef, maintenant ? dit-il en serrant mollement la main de Palardoux sans le regarder.

— On peut rentrer dans ta bicoque pour t'expliquer l'affaire et ce qu'on attend de toi ?

— Ok, tu sais bien que je ferais n'importe quoi pour toi, Chantal.

15h17, salon /cuisine du deux-pièces de Maximilien Desjardins.

— Tournons pas autour du pot : il paraît que t'es allé visiter Coquin en cabane et que tu l'as interrogé sur l'homme au bidet, tu marches sur nos plates-bandes ou quoi ? A moins que l'homme au bidet soit en instance de divorce, j'vois pas trop en quoi ça t'regarde.

— Oui, c'est vrai, je suis allé voir Coquin : j'ai l'intention de demander ma réintégration dans la police et le meilleur moyen c'est de réussir un gros coup et l'homme au bidet c'est peut-être mon sésame pour un poste de lieutenant au commissariat de Meaux.

— Ah ! parce que toi aussi tu veux venir à Meaux ? Mais qu'est-ce que vous avez tous ? Y a pas d'autres commissariats en France, merde ?

— Sa fille est la nouvelle taulière du commissariat depuis une semaine, alors elle traverse un cap difficile, explique Ghislain.

— Ca va, ça va, Ghislain, parlez pas de moi comme si j'étais folle et que j'étais pas là.

— Ok, chef, c'était juste pour expliquer à Maximilien que...

— Appelez-moi Max, les amis de Chantal sont mes amis.

— Tu vas nous aider à coincer ce salaud et si on y arrive, je te promets que je ferai un rapport favorable pour ta réintégration.

Maximilien, dans un élan irréprouvable, s'approche de Garrec pour la prendre dans ses bras mais elle recule d'un bond et sort les photos de la scène de crime de son sac pour les étaler sur la table basse :

— Voilà la scène du crime : je mettrais ma main à couper que c'est lui.

— Je connais la scène du crime, moi aussi j'ai des photos.

— Comment c'est possible ? T'es passé avant nous ?

— Exact : j'ai des indices qui me rencardent dès qu'y a un peu de grabuge et j'étais sur les lieux avant vous, d'ailleurs en repartant, j'ai vu votre bagnole arriver, on s'est raté de peu.

— J'vois que t'as fait des progrès.

— Et t'as pas tout vu. Je sais comment coincer l'homme au bidet.

— Vraiment ? fait Ghislain d'un ton un peu surjoué.

— Vous vous êtes déjà demandé pourquoi personne l'avait jamais vu, ce type-là ?

— Parce qu'il bute tous les témoins, répond Garrec.

— Y'a pas que ça. Il sait se faire discret. Un type avec un bidet dans la rue, ça se voit. Sauf que lui il passe pas par les rues.

— Il passe par les toits, comme Batman ? hasarde Palardoux.

— Non, par les égouts. Puis égouts, bidet, canalisation, vous voyez le rapprochement ?

— Pas vraiment, non, coupe Garrec, circonspecte. T'as rien de mieux que ça ?

— Mais c'est béton comme piste ! J'suis sûr qu'on va le chopper, en plus j'ai piqué le plan des égouts de la ville à la mairie, je connais un mec qui connaît la belle-sœur de l'adjoint remplaçant de Jean-François Copé...

— Tu me traîneras pas dans les égouts, Max.

— Mais si, Chantal, c'est une super idée, puis si tu le fais pas pour toi, fais-le pour moi, au nom du passé...

— Raison de plus pour pas y aller ! Moi vivante, jamais on foutra les pieds dans ce maudit cloaque !

17h24, égouts de Meaux. Garrec, Desjardins et Palardoux progressent dans un dédale obscur et nauséabond, à côté d'un cours d'eau saumâtre où gigotent têtards et rats musqués. Les deux premiers sont déguisés en égoutiers, le troisième en caïman.

— Vous inquiétez pas, chef, si je marche pas droit c'est pas que je suis ivre, c'est juste que j'ai pas les yeux en face des trous.

— J'en attendais pas moins de vous, Ghislain. En attendant t'es toujours le roi de la foirade, Max ! Je savais que j'aurais pas dû te suivre, on a l'air fin comme ça.

— Au moins on passe inaperçu, ça inspire le respect les égoutiers, ça attire pas l'attention. Fais-moi confiance, Chantal, on est au bon endroit : on va trouver un coin pour se planquer et l'homme au bidet tardera pas à se montrer, c'est du tout cuit. Euh, il a pas trop chaud ton collègue comme ça ?

— Pas du tout, monsieur Desjardins, par contre j'ai l'impression que y'a comme une sangle à l'intérieur qui m'étrangle, répond Palardoux, totalement dissimulé sous une immense carapace verdâtre de reptile diapsidé archosaurien.

— Nom de Dieu, Ghislain, vous en tenez une foutue couche ! Pourquoi pas vous saper en ornithorynque tant que vous y êtes ? Vous pouviez pas trouver un autre costume ?

— Vous en faites pas, chef, c'est du camouflage en milieu hostile, je connaissais un gars boiteux et bègue qui travaillait à mi-temps dans une animalerie, ben les bébés crocos les plus méchants il s'en débarrassait en tirant la châsse...

— Comme Jean-Gilbert avec sa barbie.

— Hein ? Qu'est-ce t'as dit ?

— Laisse tomber, Max, tu peux pas comprendre.

— Oui, pareil, alors les crocos ils finissent dans les canalisations puis dans les égouts, j'suis sûr que y'en a plein ici, ça sent le crocodile à plein nez...

— Et vous croyez que votre déguisement va vous servir à quelque chose face à un de ces monstres ?

— Bien sûr, chef, ils me prendront pour un compatriote, je me mettrai à plat ventre en remuant la queue et...

— C'est bon, ça suffit, Ghislain, j'en ai marre de vos concetés, ça fait des plombes qu'on est là, en plus ça daube comme dans des gogues en Pologne alors j'vous conseille de pas trop me chauffer, j'ai les sinus fragiles, moi !

— Ca s'est vrai, Ghislain, Chantal est très sensible aux odeurs, je me rappelle une anecdote avec un rat crevé qu'on avait trouvé un matin dans la cafetière...

— Le mixeur.

— C'était la cafetière, plutôt.

— Non, Max, le mixeur, j'en suis sûre.

— Pardon, Chantal, mais tu fais erreur, c'était la cafetière, je m'en rappelle très bien parce que c'est moi qui l'avais achetée à un barbu avec une jambe de bois à un vide-greniers

naturiste, même que j'avais sympathisé avec le type, un ancien boxeur, il m'avait montré une photo de sa fille qui vendait des tartes dans des festivals de biniou.

— Oh, moi j'aime bien le biniou, ma mémé Chouchen elle a été soliste dans un orchestre traditionnel dans les années cinquante, bougez pas, je dois avoir des photos...

— Stop ! Bouclez-la tous les deux ! Vous voulez que je fonde une durite ou quoi ? On est fringués comme des cloches à baguenauder dans un trou dégueulasse et vous délirez à qui mieux mieux avec des histoires moisies de cafetière en bois et de biniou naturiste ?! Je crois que je me suis jamais sentie aussi mal de toute ma foutue vie !

Chantal Garrec s'est en réalité déjà sentie aussi mal : un saut mental de dix ans en arrière le lui rappelle presque instantanément.

Septembre 1998, quelque part dans les rues de Meaux. Moins de deux mois après la victoire française en finale de la Coupe du Monde, les beaufs sont en tongs, bermudas et maillots de Zidane, revendiquant leur tonsure en hommage à leur héros, rasant leur crâne et fumant des pétards pour imiter Barthez. Les gamins ont des tee-shirts avec Footix et tous les péquenauds du coin, avec leur écharpe et leur air niais, ressemblent à Francis Lalanne. Au milieu de ce néant esthétique, Garrec, alors inspecteur, et le commissaire Royco se fondent dans le paysage en arborant la même dégaine.

— Ca craint d'être ici, commissaire. Y'a rien de plus con qu'un supporter de foot, à part peut-être un supporter de foot français.

— Vous n'aimez pas le football, Garrec ?

— A choisir, je crois que je préférerais voir une foutue course de teckels plutôt que de regarder une bande de connards en shorts cavalant après un ballon.

— Un point de vue qui se défend. De toute façon moi le seul sport que j'aime c'est la chasse. Au faisan, à la perdrix, au sanglier, au ragondin. La chasse, quoi. Vous aimez la chasse ?

— Je, enfin, c'est beaucoup dire, mais...Regardez, commissaire, c'est pas l'homme au bidet là-bas ?

— Quoi ? Où ça ? Il est où ? Montrez-moi, j'ai mes lentilles qui suintent !

— Pardon, commissaire, fausse alerte, j'ai confondu avec un plombier. Vous êtes sûr que c'est comme ça qu'on va le trouver ?

— Garrec, mes infos sont de première bourre : l'homme au bidet va frapper d'un jour à l'autre dans cette ville, j'en mettrais ma main au feu. Ce type est une légende, douze

mandats d'arrêt internationaux au cul, j'peux vous dire que je compte pas le laisser s'échapper. Son scalp sera mon ticket d'entrée pour le Quai des Orfèvres. S'il est venu ici, j'vous assure qu'il en repartira pas. On est près de cinquante en civil à patrouiller dans les rues, on va bien finir par le repérer, ce malade !

— J'vous fais confiance, commissaire. Une idée de l'endroit où il doit être ?

— Pas la moindre, mais j'ai le profil de la psy, Sylvette Boléro. Individu blanc, entre trente et quarante ans, célibataire, n'occupe pas de poste à responsabilités, déteste sa mère et les animaux de compagnie, met de l'après-rasage et chausse au moins du cinquante, vous connaissez le topo.

— C'est déjà un début. On va l'avoir, cette ordure, c'est obligé.

Garrec et Royco reviennent à leur voiture, garée dans une petite rue. Ils reçoivent un appel du central. Plusieurs homicides. Une bagarre. Ils sont sur les lieux en moins d'un quart d'heure. Devant le bar « Chez Mémé¹ » gisent cinquante-quatre supporters parmi les écharpes « France 98 » ensanglantées et les maillots déchirés, leurs gueules peinturlurées en bleu-blanc-rouge passablement défoncées. Pas de témoin. Un périmètre de sécurité a été constitué, la police ratisse déjà le quartier. Royco devient livide.

— Commissaire...

— C'est l'homme au bidet. Il est parti. On le reverra jamais. C'est foutu. Tout est foutu. Ma promotion, le pavillon à Neuilly, les cours de violon pour mon filleul...

Royco tombe à genoux à côté des cadavres ; Garrec essaie de le relever.

— Commissaire ? Commissaire ?! Ca va ? Vous m'entendez ?

— Vous m'entendez, chef ? Vous aviez l'air ailleurs.

— Ca va, Ghislain, j'suis pas sourde. Bon, vous avez fini vos gamineries ?

— Désolé, Chantal, je ne voulais pas te gêner avec ces vieilles histoires...

— Ca va, Max, ça va, oublie ce que j'ai dit.

— Eh, chef, c'est quoi ça ? demande Ghislain en voyant, vingt mètres devant eux, un trou dans le mur à côté d'un chariot plein de gravats.

Garrec sort son arme et s'approche, avec dans son dos Ghislain et Maximilien. Elle tombe nez à nez avec trois mastards identiques portant des casques avec des lampes qui sortent du trou pioches à la main.

¹ Aujourd'hui tombé dans un anonymat bien légitime, Aimé Jacquet, dit « Mémé », était en septembre 1998 un demi-dieu capable de donner son nom à n'importe quel bar de France.

— Pognes en l'air, les comiques ! Qu'est-ce que vous foutez là ?

— Euh, ben, on est égoutiers, dit le premier.

— Alors on est dans les égouts, dit le deuxième.

— C'est de famille, dit le troisième. Parce qu'on est frères. Des triplés. C'est comme des jumeaux mais par trois.

— La ferme, Bob, dit le second en lui flanquant une calotte.

— Ta gueule, Joe, dis pas nos noms, dit le premier en cognant l'épaule du second.

— Et qu'est-ce tu viens de faire, Phil ? dit le troisième en regardant le premier.

— Merde ! dit le premier en jetant son casque. C'est moi le cerveau alors fermez-la ! Fermez tous vos gueules ! Ou je vous plante à coups de pioche !

— On se calme, fait Garrec en les braquant. J'crois pas que vous êtes égoutiers. Max, y'a une banque dans le coin ?

— Euh, la Société Régionale, je crois.

— C'est ce que je pensais. Votre tunnel a l'air pas mal. Vous pensiez faire le casse ce week-end, pas vrai ? Vous vous êtes pris pour Spaggiari, bande de nazes ?!

— Les frères Spaggiari, dit le troisième. On est ses cousins.

— Ta gueule, Bob ! hurle le premier en lui filant un coup de manche dans le bide.

— Ok, les branquignols, dos au mur et mains sur la tête, on vous coffre.

— Vous êtes pas égoutiers ? dit le deuxième.

— Non, on est flics, répond Garrec.

— Même le crocodile ? demande le troisième.

— Bien sûr que oui, c'est un agent en civil. Me demandez pas pourquoi il est déguisé comme ça, ça me fait mal à la tête rien que d'en parler. Bon, on va ramener ces trois-là au commissariat. En route, Max.

— Partez sans moi.

— Pardon ?

— Je reste ici. L'homme au bidet va venir. Je vais me cacher dans leur tunnel.

— Personne va venir, Max. Tu t'es gourancé sur toute la ligne, comme d'habitude. Ton problème c'est que t'es comme Ghislain, tu fous des déguisements complètement tartes et t'as pas les yeux en face des trous.

— Tu deviens blessante. Une fois que je serai commissaire, tu me devras des excuses.

— Sans doute, Max. A la prochaine et fais gaffe à toi.

— A la revoyure, Chantal.

— Passez devant, Ghislain, et essayez d'aller à peu près droit, fait Garrec en constatant sa démarche hésitante.

— Il est rond comme une queue de pelle, ce crocodile, dit Bob en rigolant.

— Non, non, monsieur Spaggiari, si je marche en biais c'est pas que je suis bourré, c'est que j'y vois rien, j'ai une oreille dans un trou et le pif dans l'autre, c'est une technique pour avoir moins chaud, se défend Ghislain en manquant de tomber dans le ruisselet d'eau croupie.

18h12, commissariat de Meaux. Garrec, Palardoux et leurs trois bras cassés arrivent dans les locaux presque déserts. A leur grande stupéfaction, l'inondation a disparu : derrière l'accueil, Jean-Gilbert, le standardiste, reconstitue la seconde Guerre du Golfe à l'aide de ses Barbies G.I. et de ses Barbies kamikazes avec ceintures d'explosifs miniatures intégrées.

— Alors, Jigé, ce foutu plombier a fini par se radiner ?

— Exact, lieutenant, il vient juste de partir, un vrai miracle, tout est réparé, j'ai fini de passer la serpillière y'a pas cinq minutes.

— Comme quoi, faut jamais désespérer. Ghislain, mettez ces guignols à l'ombre, c'est pas aujourd'hui qu'ils feront le casse du siècle.

— Bien, chef.

Pendant que Palardoux obtempère, Garrec s'étonne de l'absence de ses collègues.

— Eh, Jigé, où est-ce qui sont tous passés ?

— Partis au resto italien d'en face, le jeudi dès 18h c'est deux pizzas pour le prix d'une.

— Ah oui, c'est vrai, ce tocard de Bidoux s'en achète tout un stock pour la semaine. Au fait, on a trouvé un interprète pour notre témoin albanais ?

— Bah non, on a déjà eu le plombier, faut pas pousser question coup de bol. J'ai essayé de lui parler dans l'après-midi, je crois qu'il s'appelle Chiprouk.

— Personne d'autre que vous est allé le voir, j'espère ? C'est un témoin capital, Jean-Gilbert, faut pas déconner avec ça.

— Non, non, vous en faites pas.

Ghislain revient tout fiérot en se frottant les mains.

— Bon, chef, c'est la quille, là, j'peux y aller, parce que le jeudi chez l'Italien c'est deux pizzas pour le prix d'une et j'ai promis à Marmelade de...

— Ca va, Ghislain, n'étalez pas votre vie de chiottes, ça en devient indécent. Tirez-vous, j'ai dû faire fausse route pour cette histoire d'homme au bidet.

— Un bidet ? s'exclame Jean-Gilbert. C'est marrant ça, le plombier en avait un tout à l'heure.

— Vous êtes sûr ?

— Bah oui. Ou alors c'était un lavabo.

— Un bidet ou un lavabo ? Réfléchissez, nom de Dieu !

— Je sais pas, vous me mettez le doute. Peut-être que c'était une cuvette.

— Ou un lave-mains. Voire un aquamanile.

— Mais putain, Ghislain, vous avez bouffé le dictionnaire des synonymes ou quoi ? Fermez-la, vous allez l'embrouiller. Et c'est quoi ça ? demande Garrec en pointant du doigt la caméra de surveillance de l'entrée, obturée par un énorme chewing-gum.

— Je comprends pas, je...

— Merde ! Le plombier est allé dans la cellule du témoin ?

— Je sais pas, je...

— Laissez tomber !

Garrec fonce dans le fond du commissariat puis revient au bout de quelques secondes, complètement enragée.

— C'était pas le plombier, c'était l'homme au bidet ! Il a buté notre seul témoin, et chez nous en plus ! Jean-Gilbert, il ressemblait à quoi ce plombier ?

— A un Village People.

— Quoi ?

— C'était un grand Noir moustachu avec des santiags. Et une blouse de plombier.

— Il est parti y'a longtemps ?

— Dix minutes à tout casser, il avait une moto, enfin, un side-car.

— Ghislain, remettez votre soirée pizza à la semaine prochaine, on a peut-être encore une chance de le coincer.

18h38, quelque part dans Meaux. Garrec et Palardoux errent en Coccinelle à la recherche d'un side-car, en espérant qu'il ne soit pas trop tard. Le portable du lieutenant vibre alors que tous deux sont aux aguets.

— Garrec, j'écoute !

— Lieutenant, c'est Momo, le père de Mahmoud. J'ai fais tout ce que vous avez dit, pendant sa tournée Momo il regarde à gauche, Momo il regarde à droite, il fait le policier, et voilà que Momo il l'a retrouvé votre side-car, c'est pas beau ça ?

— L'adresse, vite !

— 12 rue de la Sulfateuse, devant une maison abandonnée.

— Beau travail, monsieur Mohamed, j'vous revaudrais ça.

— Merci lieutenant, ça fait plaisir à Momo de rendre service. A la pro...

Garrec a déjà raccroché et entrepris un demi-tour violent qui envoie Ghislain le nez dans la boîte à gants.

18h44, Garrec se range approximativement, sort son arme et approche de la baraque délabrée, aux fenêtres barrées par des planches vermoulues. Le side-car est bien là. Dans son dos, Ghislain n'en mène pas large.

— Chef, vous êtes certaine que...

— Je sais ce que vous allez dire, murmure Garrec, mais on n'a pas le temps d'appeler des renforts. Planquez vous et ouvrez l'œil, on a un psychopathe à chopper !

Garrec ouvre doucement la porte. A l'intérieur tout est sombre et poussiéreux ; une forte odeur de renfermé agresse Ghislain qui entend d'ici les reproches de Marmelade, elle qui aime tant la quatre-fromages. Le duo avance dans la pénombre. Il semble n'y avoir personne. Soudain, une petite lumière apparaît : Garrec se retourne et voit Ghislain, venant d'ouvrir un vieux frigo branché, qui en inspecte l'intérieur.

— Qu'est-ce que vous foutez, bordel ? dit-elle en chuchotant.

— J'ai un petit creux, chef. Mais y'a que dalle là-dedans, y'a même pas les plaques qui servent de rangements...

— Refermez ça, on n'est pas là pour pique-niquer. Et faites plus de bruit, vous allez nous faire repérer.

Garrec fait deux pas avant de marcher dans une substance molle : elle n'a pas le temps de constater qu'il s'agit d'une part entamée et encore chaude de pizza sans anchois achetée à moitié prix qu'une gigantesque masse sombre fond sur elle.

— Ouargh !!! hurle un malabar moustachu en se jetant sur Garrec.

Un formidable coup de bidet fend l'air : le lieutenant recule, glisse et tombe à la renverse. En voyant le grand Noir balèze qui vient d'attaquer sa supérieure, Ghislain sort son arme. Un second coup lui brise le poignet et envoie valdinguer le pistolet.

— Chef, est-ce que...

Avant qu'il ait fini sa phrase, le bidet s'écrase sur son crâne en l'assommant. Garrec se relève, évite un coup : le bidet défonce une paroi, ressort et vient s'encaster après une nouvelle attaque ratée contre une poutre de soutien. Sous les chocs répétés, des monceaux de plâtre tombent du plafond.

— Beurgh ! braille l'homme au bidet, à moitié fou, sans que l'on sache s'il s'agit d'un juron dans une langue inconnue ou une onomatopée exprimant sa tristesse d'avoir été interrompu en plein repas.

Garrec est touchée au bras, elle lâche son arme, se jète pour la récupérer. Le bidet fracasse le plancher ; l'homme le soulève si fort qu'il l'enfonce dans le plafond menaçant de s'effondrer. Garrec rampe sur les débris de plâtre, attrape son arme, se tourne sur le dos et tire. Silence. L'homme s'arrête. Son bidet est touché. Malgré l'obscurité, il distingue nettement l'éraflure. Il paraît choqué. Négligeant Garrec, l'homme au bidet détruit une autre poutre porteuse d'un coup surpuissant et sort en détruisant la porte avec son arme de prédilection. Sonnée, Garrec rampe jusqu'à l'extérieur et tire dans la nuit en direction du side-car qu'elle rate. L'engin part en trombe, le bidet blessé côté passager.

— Et merde ! fulmine Garrec en voyant s'échapper le mythique serial killer.

Dans la seconde suivante, la maison dévastée par le combat s'effondre dans un formidable fracas. L'inspecteur se redresse, range son arme et se dirige vers les gravats.

— Ghislain ? Ghislain ?! Répondez, merde ! Ghislain !

Un bruit émane des décombres. Quelque chose bouge. Elle aperçoit un bras. Garrec court au milieu des ruines et retrouve Palardoux presque indemne, recroquevillé dans le vieux frigo vide qui, tel un mini abri anti-atomique, lui a permis de survivre au choc.

— Heureusement qu'il avait pas fait les courses, chef !

— Ca va, Ghislain ? demande Garrec en voyant son énorme bosse sur le crâne et son poignet en vrac.

— Oui, oui, mais j'ai un petit creux, répond-il avant de s'évanouir.

22h35, hôpital Raymond Domenech, chambre 543. Garrec est au chevet de Palardoux, le crâne enturbanné de bandages, toujours en observation après son rude pète au casque.

— J'veus ai pris une quatre-fromages, Marmelade m'a dit que vous étiez allergique aux anchois, j'voulais pas prendre le risque de vous voir gonfler comme une baudruche, vous avez déjà eu une assez rude journée comme ça.

— Merci, chef, dit le pauvre Ghislain. Je ressemble à une momie dans son sarcophage, c'est un chouette déguisement à conseiller à Max. Au fait, vous croyez qu'il est toujours en planque dans les égouts ?

— Non, rassurez-vous, il est rentré chez lui, il est aussi déçu que nous de pas avoir mis la main sur cette foutue ordure, il est persuadé que c'est son passeport pour réintégrer la police.

— Il est sympa ce Max, moi, j'l'aime bien, en plus j'parie que c'était un bon flic, quand j'pense qu'il était avant nous sur la scène du crime, c'est dingue.

Le regard de Chantal Garrec se perd vers les sapins agités par le vent qu'elle voit à travers la fenêtre. Elle marmonne un « ouais » difficile à interpréter.

— Chef, je sais que c'est pas mes oignons, mais j'crois que vous devriez ressortir avec lui, surtout qu'il pourrait nous aider.

— J'ai pas de conseils à recevoir d'une pauvre momie à la ramasse, mais puisque ça vous intéresse, il m'a invité à dîner chez l'Italien, j'lui ai dit non, mais j'ai tellement la dalle que je crois que j'vais le rappeler pour dire oui et ça va douiller, c'est moi qui vous le dit : carpaccio, coppa, risotto, pizza quatre saisons, gorgonzola, tiramisu, cappuccino, la totale.

— Vous avez bon appétit, chef.

— Quand je pense que cette pourriture a eu le culot de venir nous narguer au commissariat : cette fois la guerre est déclarée. Ce fameux pourri taré de la cervelle est encore dans la nature, mais qu'il en profite bien parce que ça va pas durer, foi de Garrec.

— Ce n'est que partie remise, chef. Au fait, vous pensez qu'il fait quoi en ce moment ?

Au même instant, à deux mille huit cents kilomètres de là, en première classe d'un train ouzbek, un grand Noir moustachu en santiags déguste les lodz à la craspec à moitié froids de son plateau repas végétarien ; à ses côtés se trouve un bidet avec un pansement sur son éraflure et son propre plateau repas à qui il semble s'adresser.

— T'inquiètes, elle perd rien pour attendre, cette vieille sorcière, elle sait pas à qui elle s'est attaquée, elle va le regretter, elle nous le paiera, je te vengerai, promis, Bobby. Comme disait mon arrière-grand-père cherokee : « Trop de cow-boys, pas assez d'indiens », ils incarnent peut-être la justice, mais nous on incarne la vérité. (Silence.) Réponds pas, Bobby, c'est impoli de parler la bouche pleine.

ÉPISODE 4 : GARE AU KRIBOULAK

Lundi 16 septembre, 11h14, commissariat de Meaux. Dans le bureau du commissaire Géraldine Garrec, sa mère et Palardoux, à peine de retour de l'hosto, subissent un remontage de bretelles en règle de la part de leur supérieure.

— Vous n'avez rien dans la tête, ma parole ! De vrais inconscients ! Aller arrêter seuls un dangereux psychopathe, c'était de la folie !

— En plus on avait le ventre vide, rajoute Ghislain.

— Suffit ! C'est une faute professionnelle, vous auriez dû demander des renforts !

— On n'avait pas le temps, se défend Garrec, la situation exigeait que...

— N'essayez pas de vous justifier, lieutenant ! Et puis c'est quoi cette histoire d'indien canadien, j'étais pas au courant ! Y'a une procédure à suivre, merde !

Le silence retombe dans le bureau ; derrière la porte, Sylvain Putois et Hervé Bidoux se délectent de l'engueulade.

— Mon petit Bidoux, c'est bon pour nous, tout ça : bientôt ces deux charlots seront hors jeu. A nous les p'tites commissions pépères pour arrondir les fins de mois.

— Ils l'ont bien mérité, ils auraient pas dû se la jouer perso sur une affaire pareille. J'espère qu'on va les laisser sur la touche pendant un moment.

— Ca nous laissera le temps de marquer notre territoire : fais-moi confiance, Bidoux, si tu me suis on va se faire un joli paquet de fric, j'connais la combine par cœur. De la coke, des putes et du blé : d'ici six mois, Meaux pour nous ce sera Miami.

Malgré les remontrances de sa fille, Garrec essaye de sauver la face.

— Ecoute, Géraldine, pas la peine de nous chier une pendule, y'a pas mort d'homme.

— Y'aurait pu ! Vous avez vu l'état de Palardoux ?

— Mais il a toujours été comme ça ! Il a pas attendu d'avoir pris un coup de bidet sur la tronche pour pas savoir différencier sa gauche de sa droite !

— Pardon, chef, mais je m'inscris en faux, c'est juste que j'ai pas le sens de l'orientation et...

— Fermez-la, Ghislain, vous voyez pas que j'essaie de nous sauver la mise ?

— Bon, reprend Géraldine, au vu de vos précédents résultats, je veux bien vous faire une fleur, mais gardez à l'esprit que je vous ai à l'œil, la mise à pied est pas loin si vous continuez à passer outre mes directives.

— Bien, « chef », dit Garrec avec ironie.

— La discussion étant close, passons à votre nouveau job. Figurez-vous que mon ancien prof de philo, monsieur Pétouchal, a disparu : il était aux Lilas Mauves, un centre de repos pour fonctionnaires. (Ghislain sursaute.) C'est à Esbly, près d'ici, ce matin il n'était plus dans sa chambre, on vient juste de me prévenir.

— Et tu veux qu'on fasse du baby-sitting de vieux ? renchérit Garrec. On n'est pas infirmiers en gérontologie, bordel !

— Le prenez pas comme ça ! Vous jouez gros sur ce coup : si vous gérez bien cette affaire, sans heurts, maison détruite ni traumatisme crânien sur officier dans l'exercice de ses fonctions, j'envisagerais peut-être de vous réintégrer seulement avec un blâme. Puis c'est pas un cas ordinaire, c'est quelqu'un que je connais personnellement, alors ne me décevez pas.

— D'accord, mademoiselle Géraldine, on fera de notre mieux.

— Je ne doute pas de votre bonne volonté, Palardoux. J'espère que le lieutenant Garrec se montrera aussi raisonnable. Vous pouvez y aller, Jean-Gilbert va vous donner l'adresse. Et tenez-moi au courant de vos avancées.

— Bien, « chef », répond Garrec avant de sortir, avec Palardoux sur ses talons.

14h48, la Coccinelle conduite par Chantal Garrec s'arrête devant la grille de la maison de repos. Le nom de l'établissement « Les Lilas Mauves » s'affiche pompeusement en lettres de fer forgé sur l'immense portail.

— Chef, j'ai quelque chose à vous dire.

— Ecoutez, Ghislain, ça peut attendre un peu, non ?

Sans attendre de réponse de sa part, elle descend de la voiture et s'approche de l'interphone :

— Oui, qui est là ? demande une ridicule petite voix de grand-mère suspicieuse.

— Police : lieutenant Garrec, inspecteur Palardoux, on vient enquêter sur la disparition d'un des pensionnaires.

L'interphone ne renvoie aucune réponse hormis quelques raclements de gorge, mais la grille s'ouvre, laissant entrer la Coccinelle dans une vaste allée bordée de troènes. Chantal Garrec se rend soudain compte que Ghislain a l'air bizarre : il a les yeux fermés, respire avec difficulté et son genou gauche tremble nerveusement.

— Ca va Palardoux ? Vous vous sentez bien ? Vous faites pas une allergie aux pains aux raisins au moins, j'veus avais bien dit de pas en manger deux, faut faire gaffe quand on est allergique chronique, y a les allergies croisées, les oedèmes de Quake et tout le toutim,

j'sais de quoi je parle, j'en ai bavé avec Géraldine, elle était allergique au lait de vache, aux cacahuètes, au... putain, c'est quoi ce nabot ?

— C'est le directeur de l'établissement chef.

— Et comment vous savez ça, vous ? Vous avez fait une visite guidée de tous les asiles de la région ou quoi ?

— Justement, je

La Coccinelle est à peine garée devant le château du XVII^e aménagé en centre de repos pour fonctionnaires qu'un nain en blouse blanche, la soixantaine alerte, accueille les deux policiers avec un empressement trop appuyé pour être parfaitement honnête.

— Lieutenant Garrec, inspecteur Palardoux : ravi de faire votre connaissance, même si j'aurais préféré, croyez-le bien, que ce fût dans d'autres circonstances, cela dit, je pense que vous retrouverez très vite monsieur Paluchard, c'est un homme jeune encore, en relativement bonne santé mentale, je veux dire par rapport aux autres, c'est un des moins atteints, enfin, je veux dire, on est tous plus ou moins atteint si on va par là, c'est étrange lieutenant Palardoux, j'ai l'impression que votre visage ne m'est pas totalement étranger, bon qu'est-ce que je disais ? Ah oui, bien sûr : vous pouvez compter sur ma collaboration pleine et entière et tout le personnel est également à votre disposition pour répondre à toutes vos questions concernant la disparition de ce pauvre monsieur Paluchard, cela dit, pour moi, c'est une fugue, j'en suis certain, vous savez, c'était un prof de philo, enfin c'est toujours un prof de philo, si tant est qu'il réintègre l'Education Nationale un jour, quand il ira mieux, parce que s'il est là, c'est pas pour rien non plus, soyons honnête, ne nous voilons pas la face, bref, il aura emprunter un bouquin à la bibliothèque qui lui aura monté à la tête, des histoires de liberté et autres billevesées anarchistes et il aura voulu les mettre en pratique avec plus ou moins de...

— Excusez-moi, monsieur

— Granthomme, monsieur Granthomme.

— Excusez-moi, monsieur Granthomme, malgré tout le respect que j'ai pour les personnes de petite taille et le corps médical, mais il va falloir la fermer un peu et nous laisser en placer une.

— Ah, bon, d'accord, désolé, j'essayais juste d'être aimable, et de vous accueillir dans

— Ok, on a pigé, si vous voulez vraiment être aimable, libérez-nous une salle, une table et deux chaises pour travailler, ah et du café corsé et des aspirines ça serait pas de refus, j'ai la tête comme une pastèque et mon collègue est dans une phase post-traumatique.

— Sauf erreur de ma part, dit Ghislain, le disparu se nomme Pétouchal.

— Oui, sûrement, vous devez avoir raison, enfin entre nous, Pétouchal, Paluchard, peu importe, l'essentiel n'est pas là, et puis qu'est-ce qu'un nom si on y pense, un nom ce n'est...

Sans attendre que le directeur ait terminé sa phrase ou encouragé les policiers à pénétrer dans l'établissement, Garrec entre dans le hall, suivi de Palardoux, aux aguets, comme s'il redoutait une attaque de zombies mangeurs d'hommes.

— On a besoin de voir tout de suite la chambre de Pétouchal et d'avoir son dossier médical et tous les renseignements que vous avez sur lui.

— D'accord, pas de problème, je vous envoie une infirmière avec le dossier et sa chambre est au premier, chambre 320. Par contre, vous me comprendrez assurément si je vous demande d'avoir l'amabilité de bien vouloir ne pas embêter les pensionnaires qui sont déjà assez perturbés comme ça, de plus certains d'entre eux sont délirants et ils pourraient vous induire en erreur et vous aiguiller vers de fausses pistes, surtout n'écoutez pas monsieur Poirot, ne lui adressez même pas la parole, il se croit en permanence dans un roman policier, ses histoires sont certes farfelues et amusent les infirmières, mais je doute que cela vous soit d'un grand intérêt, je veux dire

— C'est bon, on a compris, on met Poirot à part, mais pour le reste, j'ai bien peur qu'on soit obligé d'interroger les patients, du moins ceux qui étaient le plus proche de Pétouchal.

Granthomme marmonne quelque chose entre ses dents puis disparaît au détour d'un couloir, laissant Garrec et Palardoux monter seuls au premier étage et trouver la chambre 320. Dans l'escalier désert, ils échangent leurs impressions sur le directeur :

— Ben, dis donc, il est remonté comme une pendule le doc, vous croyez qu'il carbure à quoi ? LSD ? Amphète ? Caféine à haute dose ?

— C'est peut-être son état normal.

— Ouais, en même temps, il a des excuses : moi si j'étais naine et si j'avais en charge cette maison de dingues, je crois que je testerais toutes les drogues possibles.

Au premier étage, il croise une petite femme aux cheveux roux bouclés âgée d'environ cinquante ans ; lorsque celle-ci chausse ses lunettes qui pendaient à son cou retenues par une chaîne argentée, son visage s'illumine :

— Ghislain, qu'est-ce que tu fais là ?

Comme Garrec s'étonne de la voir se mettre sur la pointe des pieds pour faire la bise à Palardoux, celui-ci s'écrit :

— Bonjour, Jacqueline : c'était ma prof de français en première et aussi en terminale, dit-il comme pour s'excuser auprès de sa supérieure.

La femme paraît stupéfaite, elle semble vouloir dire quelque chose, puis se ravise, l'air résigné, avant de demander :

— Vous venez pour les disparus ? Vous les avez retrouvés ?

— Les disparus ? Quels disparus ? Nous on vient pour Pétouchal, vous voulez dire que d'autres malades ont joué la fille de l'air ? demande Garrec.

— Résidents, ici on dit résidents et pas malades, c'est moins péjoratif, vous savez je suis prof de français, alors je tiens au sens des mots.

— Ok maître Capello, parlez-nous plutôt de ces évaporés dans la nature.

Les échanges de sourires que Garrec surprend entre Ghislain et cette femme lui font soupçonner qu'elle est plus qu'une ancienne prof.

— Tout a commencé il y a un deux mois avec la disparition de monsieur Faillite, un conseiller A.N.P.E très dépressif depuis qu'un chômeur lui a fracassé la tête avec son propre ordinateur. Dans la même semaine, Annabelle Melba, une jeune prof de maths en Z.E.P. qui est arrivée ici après avoir sauté du troisième étage en plein contrôle d'algèbre avec ses quatrièmes technologique, a disparu peu après sa tisane. Ensuite, il y a eu Sagamore Bourenbresse, un gosse de riche issu d'une lignée de prof de fac qui ne s'est jamais remis du rejet de son roman d'anticipation érotique par vingt-six maisons d'édition. Pour ces trois là, on n'était pas loin de penser qu'ils s'étaient foutus en l'air, soit dans le fleuve qui coule en contrebas, soit pendus dans la forêt, soit

— C'est bon, c'est bon, épargne-nous les détails s'il te plaît et parle-nous plutôt des autres, dit Ghislain, et ce tutoiement soudain met la puce à l'oreille de Chantal Garrec.

— Justement, les deux autres, ça m'a beaucoup plus étonné, parce que c'était un couple : deux hommes, Thomas et Jerry, qui travaillaient aux Assedic et qui avaient plein de projets, PACS, pavillon à Mulhouse, adoption, ils devaient sortir dans quelques jours et avaient réservé des billets d'avion pour l'Islande où ils devaient aller en vacances. C'est là que ça a commencé à me paraître louche toutes ces disparitions, alors ce matin quand j'ai pas trouvé Adolphe dans la salle de jeux pour notre partie de rami quotidienne, j'ai menacé le nabot d'appeler moi-même la police s'il ne le faisait pas.

— Merci pour toutes ces infos madame, on reviendra vous interroger plus tard, dit Garrec en apercevant une grosse infirmière antillaise les regardant d'un œil désapprobateur.

— Voilà tout ce qu'on a sur Pétouchal : son dossier médical et son dossier personnel avec des informations sur son passé, sa famille. La chambre est fermée : voici la clé, refermez quand vous aurez fini et ramenez la clé au concierge dans l'entrée.

— Si ça vous gêne pas, on va garder cette clé par-devers nous, il se peut qu'on reste ici plusieurs jours et on aura besoin de revenir régulièrement dans la chambre du disparu.

— Bon, comme vous voulez, mais dites-le au chef, je veux pas être responsable en cas de problème.

La chambre de Pétouchal correspond tout à fait à l'idée que l'on peut se faire d'une chambre de prof de philo : des dizaines de livres sur l'existentialisme entassés à même le sol, des fiches cartonnées rangées par ordre alphabétique dans un classeur marron, de A comme Aporie à Z comme Zarathoustra, des vinyles d'opéras de Wagner, douze recettes de tartiflettes envoyées par douze amies — celle de Monique m'a l'air la plus digne de confiance dit Garrec après les avoir toutes parcourues.

— Quelque chose cloche dans cette chambre Ghislain, j'ai l'impression qu'il y a un indice là sous notre nez et qu'on le voit pas.

— Je vois ce que vous voulez dire, chef : ça me fait pareil quand je fais des mots mêlés. Regardez : le lit est défait, on dirait qu'y a un truc sous le drap.

Palardoux soulève le drap d'un coup sec, découvrant une bêche.

— Putain, une bêche maintenant, c'est quoi ces conneries ? Encore une perversion sexuelle ? Un jardinier légumophile ? Bon, Palardoux, occupez-vous d'interroger les voisins de chambre de Pétouchal et de trouver une explication à la présence de cette bêche dans ce lit, moi je vais demander des comptes au nain, il va m'entendre, c'est moi qui vous le dit.

Sur ce, Garrec sort en trombe de la chambre et apostrophe une infirmière dans le couloir :

— Il est où le grand patron ? Dans son bureau ?

— Euh, c'est-à-dire, oui mais il faut pas le déranger, il est occupé, je vous déconseille

— Ah, bon, vous, vous me déconseillez d'aller le voir, ça c'est la meilleure, on a six disparitions sur les bas, dont cinq non déclarées, je crois qu'il a des comptes à rendre.

Dès que Garrec a tourné le dos, l'infirmière lui tire la langue et la traite de noms d'oiseaux. Quelques minutes plus tard, elle fait irruption dans le bureau du nain directeur de l'établissement, et là, elle surprend une scène pour le moins cocasse : Granthomme s'entraînant au kung-fu avec quatre autres nains. Décontenancée, Garrec ne peut s'empêcher d'éclater de rire, de bafouiller des excuses et de refermer la porte du bureau. Une minute plus

tard, une fois passé l'état de choc et retrouvé son état de colère initial, elle ouvre de nouveau la porte d'un coup sec et dit d'une voix tonitruante :

— Pause, on fait une pause, et vous le dirlo vous me devez quelques explications sur tous ces disparus.

Tous les participants quittent le bureau, gênés tandis que Garrec s'assoit sur le bureau adapté à la petite taille du directeur :

— C'est quoi ces conneries : vous savez que je peux vous coffrer tout de suite pour non-déclaration de disparition de personnes en état de fragilité psychologique, et pour un médecin ça peut être la radiation à vie, une forte amende, peut-être de la taule ferme, et si on retient la complicité d'enlèvement, alors là, n'en parlons pas.

— Ecoutez, ne nous énervons pas. Les faits, restons-en aux faits : six personnes ne sont plus revenues aux Lilas, ça ne veut pas dire qu'elles ont disparu, elles sont peut-être parties en vacances, vous savez, c'est pas une prison ici, les gens sont majeurs et vaccinés, ils peuvent partir quand ils veulent.

— Vous vous foutez de ma gueule ou quoi ? Vous voulez me faire croire que Pétouchal s'est tiré aux Canaries en pyjama alors que Jacqueline l'attendait pour sa partie de rami ? Et les autres ? Faillite ? Melba ? Bourenbresse ? Tom et Jerry ? Tous en vacances ? Ils ont eu un tarif de groupe ou quoi ?!

Pendant ce temps-là, à l'étage du dessus, Palardoux va interroger Gonzague Chikun-Gunya, professeur de français et poète martiniquais en dépression :

— Moi, j'ai rien vu, rien vu et rien entendu, de toute façon Pétouchal c'était un calme, sauf quand vous le lanciez sur Hegel, alors là il montait sur ses grands chevaux et pour l'arrêter on était souvent obligé d'appeler l'infirmière ou de l'assommer. Et puis, moi, je suis dans ma bulle, dans mon monde, je fréquente peu les autres résidents, mon art passe avant tout et ils sont incapables de comprendre ça.

Alors que Ghislain s'apprête à frapper à la porte de Denise Cochon, prof de génie civil en lycée professionnel connue comme étant une paranoïaque notoire, il a une illumination : il s'empare de la bêche dans le lit de Pétouchal et se met à courir dans le couloir, à dévaler l'escalier et à fouiller le parc jusqu'à ce qu'il trouve un abri de jardin.

Et là, c'est une vision digne des films d'horreur les plus gore, Ghislain en a l'estomac retourné — c'est Garrec qui avait raison, il avait exagéré avec les pains aux raisins. Des créatures hybrides tout droit sorties de tableaux de Bosch y sont entassées, en tout six cadavres impossibles à identifier : un homme, tête de girafe sur tronc humain agrémenté de

pattes de lion et d'une ridicule queue de ragondin ; une vieille à tête de gibbon, bras et jambes humains, abdomen de tigre et queue de pan ; une gueule de rhinocéros sur un corps de fonctionnaire flagada sans mains ; un zig à tête de pieuvre équipé de pattes avant de sanglier et de pattes arrières de zèbre ; un homme fluet à gueule de phoque, aux pieds en homards et aux mains en furets ; un dernier corps enfin, celui d'un petit gros à double tête d'ours et de loup, six paires d'ailes de chouettes dans le dos, le buste recouvert de carapaces de tortues. Ghislain, en bon professionnel, surmonte son dégoût et sa stupeur pour examiner la pièce à la recherche d'indices pouvant le mener au coupable. Sur un des murs, il lit quelque chose qu'il ne comprend pas, alors il le relit plusieurs fois, mais il ne le comprend toujours pas : « Gare au Kriboulak » est écrit en lettres de sang — avertissement prophétique.

Palardoux traverse le parc en courant, Garrec l'observe par la fenêtre du bureau du directeur qui est en train de confesser à demi-mots la négligence dont il s'est rendu coupable en ne signalant pas les autres disparitions. Elle ouvre la fenêtre et hurle :

— Alors, Ghislain, vous avez la chtouille ou quoi ?!

— Chef, chef, venez voir ce que j'ai trouvé dans l'abri de jardin : un vrai carnage des fourneaux de l'enfer, je suis sûr que vous avez jamais vu un truc pareil !

16h34, devant la grille des « Lilas Mauves ». Palardoux se retire un peu à l'écart pour vomir discrètement tandis que les corps sont chargés dans le véhicule qui va les conduire à la morgue la plus proche. Chantal Garrec demande à Tchang Margouling de lui livrer ses premières impressions :

— Pour moi, c'est un artiste, pervers et criminel peut-être, mais un artiste quand même, y a un certain goût dans ces assemblages de corps humains et de corps d'animaux.

— Margouling, tu sais quoi ? C'est toi le pervers ! Où tu vois de l'art là-dedans ?

— Au niveau esthétique, c'est vachement beau quand même, bon, bien sûr, il faut faire abstraction du fait qu'on a dû tué des gens pour créer cette œuvre, et y a toute une métaphore au niveau philosophique sur la frontière entre l'homme et l'animal.

— En tout cas l'affaire a pris une autre tournure, un sextuple homicide quand même, on reste ici pour le moment afin de tirer ça au clair. Dites-le au commissaire quand vous la verrez.

— La nouvelle, celle qu'est bien roulée ?

— C'est ma fille, tête de nœuds ! Surveille ton langage, Margouling, ou je vais te rentrer dans le lard façon massacre à la tronçonneuse ! Tu vas être aussi beau à voir que tes macchabées si tu continues !

— Pardon, commissaire, euh, lieutenant, je, je savais pas, enfin, je lui dirais, vous en faites pas. Bon, euh, au revoir, lieutenant.

— Ouais, c'est ça. (Une fois Margouling parti :) Imposteur. Ghislain, vous en êtes où ?

— J'avance, chef, j'veais continuer à interroger les pensionnaires.

— Ok, tâchez de leur tirer les vers du nez : y a forcément quelqu'un qui sait quelque chose, j'fais confiance à votre sens de la psychologie.

Quelques minutes plus tard, en parcourant les couloirs, Garrec entend la voix de Ghislain : elle approche de la porte numéro 123 et colle son oreille à la serrure. Elle ne saisit que ces mots « pense à manger des fruits et des légumes », après quoi elle entend les pas de Palardoux vers la porte et a juste le temps reculer avant qu'elle ne s'ouvre.

— J'ai appris des choses essentielles grâce à Jacqueline

— C'est votre mère : j'en étais sûre.

— Comment vous avez su ?

— Les légumes, Ghislain, c'est un truc de mère l'obsession des légumes. Alors vous avez découvert quoi ? Racontez-moi !

— Le Kriboulak, je sais ce que c'est. C'est le titre d'un poème hallucinatoire de 1918 d'un écrivain local, Marie-Emilienne Grizaille.

— Et ça parle de quoi ce truc ? Vous savez, Ghislain, moi et la littérature ça fait deux, à part « Le magazine des amateurs d'ornithologie » je lis pas grand-chose.

— Dans cette œuvre, que certains prétendent autobiographique, il est question d'un monstre mythologique qui tue des hommes et des animaux puis s'en approprie les pouvoirs en les incorporant à sa propre substance transcendée.

— Vous parlez comme un prof de Français dépressif, Ghislain.

— Ma mère est prof de Français.

— Et j'imagine qu'elle est pas au top en ce moment, sinon elle serait pas là.

17h04, salle de jeux. Garrec et Palardoux se font servir un café par Guitou, soixante-quatre ans, le patient le plus faible de l'établissement qui est le larbin de tout le monde :

— Ce pauvre homme, on dirait qu'il obéit à tout ce qu'on lui demande et certains doivent en profiter.

— Ecoutez Ghislain, arrêtez un peu avec vos bons sentiments, c'est à gerber à la fin.

— Mais, chef, il a passé tout l'après-midi à récurer les chiottes des trois étages et à laver les douches : c'est un peu de l'esclavage quand même selon la définition...

— Ghislain, si vous réfléchissez deux minutes, vous comprendrez que ce n'est que pure justice, ce type récolte ce qu'il a semé : il a torturé des élèves innocents pendant trente-cinq ans à coup de cross, de matchs de basket, de saut en longueur, j'en passe et des meilleurs. Non croyez-moi, les profs de sport, y a rien de pire, je sais de quoi je parle : Maurice, le mari de ma sœur Valérie, mon beauf quoi, il est tellement con qu'il est scientologue et prof de sport.

— C'est un patient ce grand type avec un chapeau ? dit Ghislain à voix basse, à l'oreille de Garrec.

L'homme en question, coiffé d'un grand chapeau noir, vêtu d'une cape noire doublée de velours rouge, appuyé sur une canne au pommeau à tête de canard, semble avoir entendu leur échange et se présente :

— Marquis de la Ripaille, enchanté, je viens voir mon ami Pétouchal comme tous les jours, où est-il ? Encore aux toilettes ? Ses problèmes intestinaux, ça vous flingue un homme. Moi qui vous parle j'ai du renoncé à aller au Mexique à cause de ça. Où est-il ? Infirmière, infirmière ! dit-il en déambulant dans les couloirs.

— C'est qui ce type ? On dirait le rejeton illégitime de Dracula et Fantômette.

— J'veus ai déjà dit que je collectionnais les Fantômettes quand j'étais petit ? J'avais un peu honte de le dire à mes copains d'école parce que Fantômette c'est pas très viril, eux ils collectionnaient plutôt les albums Panini sur les équipes de foot, alors Fantômette, c'était un peu mon secret.

— Ghislain.

— Quoi ?

— J'm'en fous à un point que vous pouvez même pas imaginer.

Dans l'entrée, Ripaille a l'air surpris de la disparition de Pétouchal. Gonzague Chikun-Gunya fonce sur lui lorsqu'il l'aperçoit à l'autre bout du couloir et il lui glisse un message dans la main :

— Je sou mets mon poème quotidien à votre sagacité quotidienne cher ami.

Le marquis le fourre machinalement dans sa poche alors que l'artiste des îles s'échappe subrepticement.

— On se croirait dans une pièce de théâtre, on dirait qu’il surjoue, vous trouvez pas, chef ?

— Du théâtre de boulevard alors, je m’attends à voir surgir Jean Lefèvre d’une seconde à l’autre.

— Mais chef, il est décédé Jean Lefèvre.

— Et alors ? Plus rien ne m’étonne dans cette maison de dingue : une bande de nains fait du kung-fu dans le bureau du dirlo, on retrouve des cadavres d’homme mêlés à des restes d’animaux, franchement si Jean Lefèvre ressuscitait d’entre les morts pour venir nous faire un petit coucou, ça m’étonnerait pas plus que ça.

19h04, cantine des Lilas mauves. Garrec et Palardoux ont décidé de passer la nuit sur place (on leur a trouvé deux chambres) et ils finissent leur repas avec un certain dégoût :

— Putain, elle est infâme cette choucroute, ça me fait regretter les pizzas tièdes du rital.

— Vous êtes de mauvaise foi, chef, le pâté était pas mal.

— Oui, mais c’était du pâté de quoi ? De chien ?

— Vous avez déjà goûté du pâté de chien ?

— Non, mais je suis sûre que ça doit ressembler à ça. Bon, je sens qu’on va faire impasse sur ce truc verdâtre et qu’on va filer rendre une petite visite à ce Marquis de la Ripaille dans son château.

19h32, château de la Ripaille. Garrec tombe lourdement sur la pelouse du parc, alors que Palardoux l’attend déjà de l’autre côté du muret.

— Putain, Ghislain, j’veus avais dit que j’aurai dû passer la première, vous m’auriez fait la courte échelle, j’ai plus vingt berges moi, en plus j’ai failli être recalée à l’entrée à l’école de police à cause du sport.

Des aboiements rageurs font se retourner Ghislain : sorti de nulle part, un énorme chien de garde leur fonce dessus.

— Merde, chef, regardez la taille de ce molosse, j’savais même pas que des chiens pouvaient être aussi gros. J’veus ai déjà parlé de ma phobie des chiens ?

— Non, on en est pas à un tel degré d’intimité, en tout cas, moi j’ai pas peur d’un sale clebs, cachez-vous derrière moi.

— Heureusement que vous êtes là, dit-il en s’abritant derrière elle.

L'énorme chien de chasse noir de race indéterminée se jète sur eux : de près, il semble à Garrec que sa patte arrière droite est plus petite et d'une couleur différente.

— Chef, pourquoi vous enlevez votre soutien-gorge, c'est peut-être pas vraiment le moment là, en plus vous savez que je suis fiancé ?

— Pas d'inquiétude : j'ai déjà fait ça des dizaines de fois, les chiens ça me connaît.

— Et si je lui tirais plutôt une balle dans la tête ? dit Ghislain qui vient de comprendre, avec un certain retard, les intentions de sa supérieure.

— Si vous voulez ameuter tout le quartier, allez-y, moi je la joue discrétos.

Sans attendre de réponse, Chantal Garrec fait une prise de judo au chien et l'étrangle avec son sous-vêtement, sous les yeux admiratifs de Palardoux.

Une fois la bête inconsciente, ils s'approchent à tâtons des fenêtres éclairées de ce qui semble être un laboratoire plein de bocaux, de tubes à essais et de différents microscopes. Le marquis de la Ripaille s'affaire dans la pièce en parlant tout seul.

— J crois qu'il nous a vus, chef, qu'est-ce qu'on fait ?

— On sonne, visite de routine.

Ils n'ont pas le temps de faire le tour de la maison et de sonner à la porte d'entrée que le marquis est dans l'entrebâillement de la porte :

— Vous auriez pu sonner à la grille, je vous aurais ouvert, vous avez de la chance que Frankenstein ne vous ait pas déchiquetés, il est très méchant avec les étrangers.

— On vient pour une visite de routine : monsieur Péluchal ainsi que cinq autres patients des Lilas mauves ont disparu ces dernières semaines et comme vous êtes un de leur proche voisin, on se disait que vous auriez pu voir quelque chose.

— J'aurais dû voir quoi exactement ? dit-il d'un ton suspicieux.

— Des allers et venus incongrues, des individus louches extérieurs à l'établissement en train de rôder, ce genre de trucs, précise Palardoux.

— Entrez, je vous en prie, asseyez-vous sur le canapé.

Les policiers s'exécutent et le marquis répond enfin à la question :

— Pour moi, s'il y a un suspect, c'est Gonzague Chikun-Gunya : il se fait passer pour un poète en dépression mais c'est surtout un escroc à la petite semaine, vous savez qu'il trafique des herbes qu'il revend aux patients ?

— Non, mais on peut vous demander comment vous êtes au courant de tout ça ? demande Palardoux, visiblement contrarié par les propos du marquis.

— Je viens deux fois par semaine voir mon vieil ami Pétouchal, sur le coup des 5 h et j'ai pu observer les agissements de ce voyou et ça ne m'étonnerait pas qu'il soit pour quelque chose dans ces disparitions.

— Au fait, vous l'avez trouvé comment son poème ? demande Palardoux.

— Pardon ? Quel poème ?

— Ben, celui que Gonzague vous a donné cet après-midi.

— Ah oui, le poème. Il était comme d'habitude, très mauvais.

— Revenons à Pétochard, reprend Garrec. Vous ne croyez pas à la thèse de la disparition volontaire ?

— Absolument pas. Pour les autres je ne peux pas être formel, mais Pétouchal n'aurait jamais fugué, il est bien trop casanier et soucieux de son petit confort pour faire une chose pareille et puis comme tous les angoissés il est très attaché à ses petites habitudes, ça le rassure : partie de rami avec Jacqueline après le petit déjeuner, tour du parc avec Guitou à 11h, repas à 11h45, belote avec le club des hémophiles schizophrènes à 14h30, lecture de Kierkegaard de 16h à 18h, repas à 18h45, infos régionales, « Plus belle la vie » et au lit avec une camomille. Vous voyez, c'est pas le style à faire du stop et à se payer une petite virée à Paris pour se livrer à je ne sais quelle débauche.

— Bon, on va pas vous embêter plus longtemps, merci d'avoir répondu à nos questions, en espérant ne pas vous avoir trop dérangé dans votre travail, mais quel est votre profession au juste ? dit Garrec avec une fausse naïveté.

— Je suis en disponibilité actuellement pour convenance personnelle mais j'ai été professeur en faculté.

— Où ça ? demande Palardoux, intrigué.

— Surtout à l'étranger, en Inde, au Mexique.

— Ah, je vois. Au revoir et merci encore, vous dérangez pas pour nous on connaît le chemin.

En traversant l'immense couloir du château, Garrec cherche à rassembler les pièces du puzzle et, lorsqu'elle aperçoit une vieille photographie dans un cadre en argent sur un guéridon près de la porte, elle dit à Palardoux :

— Vous pouvez faire des photos avec votre portable ?

— Oui, pourquoi ?

— Prenez une photo de ce cadre, j'ai comme un pressentiment.

En traversant le jardin, ils croisent le chien encore groggy :

— Vous voyez bien qu’il va mieux, dit Garrec pour rassurer Ghislain, grand défenseur des animaux.

Palardoux assène un grand coup de pied dans les côtes au molosse avant que Garrec n’ait le temps de dire quoi que ce soit :

— Un vieux compte à régler avec la race canine.

— Allez, ce coup-ci, faites-moi la courte échelle, de l’autre côté c’est du ciment et j’ai pas envie de me faire une fracture du crâne en plein milieu de l’enquête.

22h40, salle de jeux. Un épisode palpitant de « Joséphine, ange gardien » vient tout juste de s’achever que les fonctionnaires sur la jante s’apprêtent à aller au lit : Garrec et Palardoux, dont la mère est partie se coucher prématurément, discutent eux peinards.

— Faisons le point, Ghislain : six disparitions, six cadavres, des bouts d’animaux et une bêche comme seule pièce à conviction, cette affaire sent le sapin si vous voulez mon avis.

— Moi j’aime bien les sapins, Marmelade elle en met toujours un petit en mousse qui sent bon dans sa Twingo...

— Vos histoires de bagnole, on s’en carre ! Une idée de piste à tout hasard ?

— Chikun-Gunya, le poète martiniquais qui trafique des substances pas très légales à base de plantes des bois. Je le trouve sacrément louche.

— Vous dites ça parce qu’il drague votre mère ?

— Quoi ?

— Il lui parlait à l’oreille pendant la pub, mais c’est pas le sujet. Votre poète m’a l’air inoffensif, je me méfie plus du marquis, il connaissait Pétouchal puis il ressemble à un Paco Rabanne en fin de course, sans parler de sa piaule qui fout les jetons.

— Et si c’était un type travaillant dans un cirque qui avait fait le coup ?

— Pardon ?

— A cause des animaux, y’avait même une petite girafe.

— Un girafon.

— Une girafonne, elle avait une tête de fille girafe.

— N’importe quoi. Pourquoi pas un gang de nains comme les potes du dirlo tant que vous y êtes ?

— Ou un gang de faux nains.

— De faux nez ?

— Non, de faux nains. Des types qui se font passer pour des nains mais qui sont pas des nains, comme ça on croit que c'est des nains et on s'en méfie pas, des nains genre Passe-Partout et Passe-à-Dix dans Fort Boyard, enfin des faux nains, parce que eux, en fait, ce sont pas des vrais nains, pas ceux de Fort Boyard, hein, eux ce sont de vrais nains, mais les autres nains, ce dont je parle, les faux.

— Ghislain, vous avez bu ?

— Non, j'ai juste pris des petits granulés pour la toux que m'a donnés ma maman, on aurait dit de la bouffe pour oiseaux.

— Encore des saloperies de ce Chikun-Gunya, si ça se trouve vous vous êtes shooté au peyotl sans le savoir comme un foutu shaman ou ce con de Jan Kounen. Allez, Ghislain, suivez-moi, j'vous ramène dans votre chambre.

— Chef, vous voyez le grand lama poilu qu'est dans le couloir ? On dirait Barbelivien !

Mardi 17 septembre, 4h12, dans une chambre de l'aile ouest du bâtiment, normalement inoccupée pour cause de travaux. Un mouvement au niveau de la porte fait se réveiller Chantal Garrec : elle attrape son arme de service posée sous son oreiller et braque une forme en pyjama dans la pénombre.

— Du calme, chef, c'est moi, Ghislain !

— Palardoux, espèce de voyeur, qu'est-ce que vous foutez là ! C'est ma chambre, bordel ! Et mon intimité, vous en faites quoi ?

— Désolé, chef, mais j'ai entendu du bruit, comme si quelqu'un courait. Et le directeur nous a logé ici précisément parce que y'a personne, donc j'ai trouvé ça bizarre.

— Ghislain, vous êtes encore défoncé ?

— Non, non, j'ai un peu mal à la tête mais j'ai pas rêvé, y'a bien un type qui traîne ici.

— Bon. Sortez que je m'habille, on va aller faire un tour d'inspection. Et j'espère pour vous qu'on va au moins trouver un psychopathe fou prêt à passer à l'acte, je déteste être réveillée pour rien.

Cinq minutes plus tard, Garrec décoiffée et Palardoux toujours en pyjama — emprunté à Guitou — déambulent dans les couloirs déserts en travaux. Un bruit métallique les fait soudain se retourner : ils aperçoivent un homme de taille médiocre venant de buter sur un début d'échafaudage qui s'enfuit à toute berzingue.

— Courez-lui après, Ghislain, moi je fais le tour !

— Ok, chef !

Pendant que Palardoux se lance aux troussees du suspect maladroït en se croyant dans un épisode de Starsky et Hutch, Garrec tourne à droite en maudissant les activités sportives nocturnes.

— Au nom de la loi, arrêtez ! Ceci est une intervention policière, arrêtez-vous ou je vais faire usage de mon arme ! hurle Ghislain à l'individu en ligne de mire, sa seule arme étant alors le grelot accroché à la ficelle du pyjama de Guitou qui tinte misérablement.

Devant lui, l'homme a un comportement incohérent : il gesticule, saute comme un cabri, fait de grands mouvements avec les bras. La longue ligne droite traversée, ils arrivent dans l'aile sud : l'homme disparaît à un tournant, quand Ghislain vire à son tour ce sont deux hommes qu'ils distinguent dans l'obscurité. Une troisième forme apparaît de l'autre côté : elle balance le contenu d'un pot de peinture sur le premier et assomme le second avec ce même pot. Ghislain trouve l'interrupteur : la lumière s'allume sur un nain couvert de peinture bleu, un vieux type en robe de chambre affalé par terre et Garrec en train de cracher ses poumons, un pot de peinture trouvé au passage à la main.

— Qu'est-ce qui vous a pris, vous êtes folle ! Vous avez niqué ma chemise de nuit en pure soie ouzbek !

— Pardon monsieur le directeur, je vous ai confondu avec le suspect, dit Garrec en ahanant.

— J'étais sur le point de le maîtriser avec une technique de ninja ! (Il se tourne vers le vieillard dans les vapes aux pieds nus ensanglantés.) Mais c'est Pétouchal !

— Je croyais qu'il était mort, objecte Ghislain.

— Moi aussi ! renchérit Granthomme. Vous êtes des flics de première bourre, rien à dire, pas foutus de différencier les disparus des cadavres ! Vous aurez des comptes à rendre tous les deux, croyez-moi bien !

— En attendant, envoyez-moi la note du pressing, conclut Garrec en regardant le pauvre Pétouchal qu'elle vient s'estourbir.

5h08, Garrec et Palardoux sortent du bureau du directeur ayant servi à l'interrogatoire du suspect. A l'extérieur, Granthomme, douché mais avec des écailles bleues incrustées dans les oreilles, les attend pour en savoir plus sur le mystérieux retour du prof de philo.

— Alors, c'est lui qu'a zigouillé les autres ?

— J'en doute, monsieur le directeur. On dirait que Pétochard a perdu la boule.

— C'est Pétouchal, chef.

— On s'en fout, en tout cas il a répondu à aucune de nos questions.

— On dirait un cd deux titres rayé de tube de l'été, rajoute Palardoux, il fait que répéter « Le Kriboulak, c'est le Kriboulak, le Kriboulak, c'est le Kriboulak... »

— Et c'est quoi ça ?

— Un longue histoire, coupe Garrec. Mais s'il est vivant c'est qu'on a un mort inconnu sur le dos. Et qu'est-ce que vous foutiez dans les couloirs à quatre heures du mat' ?

— J'avais peur, tiens ! Vous m'annoncez que six personnes ont été bousillées dans mon établissement et que le tueur court toujours, ça me cause des suées, des hémicrânes, des insomnies pour tout dire, c'est pas étonnant vous me direz, mais quand même, ça me tarabuste, j'ai le cœur qui s'emballe, je crains pour ma santé, les cachetons j'en peux plus, je deviens zinzin, je peux pas dormir alors je décide d'aller faire une ronde, de protéger mes clients, ça paraît logique, faut faire tourner les affaires, vous savez ce que c'est, et voilà que cet olibrius me tombe dessus à l'improviste, j'ai eu tellement la trouille que sans vous je l'aurais savaté, faut me comprendre, moi je pensais que stocker des fonctionnaires dépressifs ce serait pépère comme boulot, résultat les cadavres s'amoncellent, on se croirait à Bagdad, j'ai pas de formation pour ça puis j'ai pas une gueule d'Iranien, hein, bon, non mais c'est vrai, j'ai rien contre les Iraniens mais bon, hein, on les connaît...

— Chef, Bagdad, c'est en Irak, non ? murmure Ghislain.

— Monsieur, le directeur, reprenez-vous. Nous allons faire la lumière sur cette affaire, soyez en sûr. Ramenez Pélouchal à sa chambre : quoi qu'il ait vu ou fait, il est trop sous le choc pour nous dire quoi que ce soit pour l'instant. Ensuite, vous nous laisserez consulter les dossiers de toutes les personnes résidant ou travaillant ici, et vous nous sortirez ceux de tous vos « clients » depuis l'ouverture de la clinique.

— Depuis mars 1988 ?

— C'est ça. On va tout reprendre à zéro, quelque chose a dû nous échapper.

— La journée va être longue, chef.

— Surtout pour vous, Ghislain. J'ai eu le sommeil paradoxal perturbé, j'vous préviens qu'à deux heures tapantes j'irais faire une sieste, et n'en profitez pas pour mater Derrick en lousdé pendant ce temps.

17h12, zoo « Sim » à Meaux. Devant la cage en verre des boas afghans, Géraldine et J.R., duo improvisé formé pour l'occasion, font la connaissance de Sylvaine Petipois, la

quadragénaire sous médocs directrice de l'établissement. Elle les a avertis dans l'après-midi d'un « vol ignoble » commis dans son zoo : soucieuse de mieux connaître Jean-Rémi, dont le simple nom suscite bien des médisances suspicieuses autour de la machine à café du commissariat, Géraldine a décidé de faire équipe avec lui pour cette fois.

— Commissaire Garrec, inspecteur Tribouillard, ravie de vous rencontrer madame Petipois. Qu'en est-il de cette sombre histoire de vol ?

— Une histoire horrible, oui, infiniment dégueulasse ! Ca me fout des nausées depuis une semaine !

— Le vol remonte à sept jours ? demande J.R. d'un air ténébreux.

— Huit pour être précis, dans la nuit du 8 au 9. Un acte odieux, criminel, je m'en bouffe les ongles au sang, vous savez ! dit-elle en exhibant ses doigts grignotés.

— Calmez-vous, madame. Expliquez-nous tout.

— Bah c'est facile, c'est à cause des kodkods.

— Des koalas ?! rectifie J.R.

— Non, des kodkods. C'est des tout petits chats qu'on trouve dans les buissons au Chili. On avait les trois seuls spécimens d'Europe centrale, la fierté du zoo, le mois dernier on a encore eu des félinophiles allemands et suédois qui sont venus les admirer. Et dans la nuit du 8, donc, on nous les a piqués lâchement, et on a aussi embarqué une chouette laineuse, deux girafons, une grosse tortue polaire, un canard de Mongolie et deux psittaciformes à pattes zygodactyles.

— Hein ?

— Des perroquets à la con, quoi ! J'm'en fous des perroquets, j'ai toujours détesté ça ! C'est pour les kodkods que ça me chagrine, ils valent trois plaques chacun !

— Vous en faites pas, madame, on va les retrouver. Mais pourquoi ne pas avoir contacté la police plus tôt ?

— A cause des kodkods.

— Vous êtes sûre qu'ils n'ont pas aussi volés des koalas ? insiste J.R.

— Non ! J'aurais préféré, remarquez ! Si je vous ai pas appelés, c'est parce que j'attendais la demande de rançon. L'année dernière, on nous a volé un bébé puma bolivien : trois jours après, on nous a demandé trente mille balles sinon ils le tuaient, vidéo de menace à l'appui. On a obéi sans appeler les flics, on a filé le fric et le bébé puma est revenu.

— Il va bien ?

— Hélas non, on l'a fait piquer y'a deux mois, il a à moitié bouffé un gamin cancéreux qui rêvait de voir un puma, celui-là il l'a vu de près au moins, enfin bon, on a un procès au cul quand même. Mais pour les kodkods que dalle, pas de demande de rançon, alors j'ai décidé de vous appeler. Ce sera facile, je connais déjà le coupable.

— Ah bon ?

— Oui, c'est Scropetto Machagasse, un Sicilien de Marseille qui travaille ici depuis deux ans, son boulot c'est de nettoyer les cages des fauves, c'est dangereux mais il touche une assez grosse prime de risque comme ça, je m'occupe aussi de la comptabilité et croyez bien que ça nous ponctionne ce genre de prudence.

— Qu'est-ce qui vous fait penser que c'est lui ?

— Le bon sens. Ca fait huit jours qu'il vient plus bosser, depuis le vol en fait. Avouez que c'est louche. Il a dû se tirer dans le Sud. Il répond pas au téléphone et chez lui tout est fermé.

— Donnez-nous quand même l'adresse, on va aller y faire un saut, dit Géraldine sans paraître convaincue.

— Tout ce que vous voulez, mais je vous supplie à genoux, sauvez mes kodkods ! implore Petipois, passablement azimuthée, en un début de sanglots.

Quelques minutes plus tard, au moment de remonter dans la voiture, J.R., côté passager, pose soudain la main sur le bras de Garrec fille, comme pour l'avertir d'un danger.

— J'ignore pourquoi, Géraldine, mais je vois un koala.

— Pardon, Jean-Rémi ?

— Un gros koala. Je l'ai vu en rêve de manière très nette. Croyez-moi, commissaire, tôt ou tard un koala se dressera face à nous, dit-il d'un ton lugubre en attachant sa ceinture.

17h28, devant le 4, Allée des Branquignols. Géraldine se gare en un créneau parfait devant la maison aux volets clos. Elle frappe sans succès à la porte pendant que J.R. fait le tour. Personne ne répond. Elle rejoint Tribouillard qui regarde d'un œil mauvais la porte de derrière.

— Je sais que c'est contre la procédure, J.R., mais il faudrait peut-être que l'on essaye de rentrer pour voir si...

— Je ne crois pas que ce soit une bonne idée, Géraldine. Cet endroit renferme un grand danger. Nous ferions mieux de retourner au commissariat.

— Et de laisser tomber l'enquête ? Pas question, la vie de trois kotkots est en jeu. Défoncez cette porte, on dira que c'était ouvert quand on est arrivé.

— Bien. Mais restez derrière moi et sortez votre arme au cas où.

D'un coup de pied puissant, J.R. enfonce la porte : il tombe nez à nez avec un koala obèse, ce qui ne semble guère le surprendre.

— Vous voyez, je vous avais bien dit qu'on trouverait un koala.

— Bien joué, J.R., vous avez le nez creux. Mais pas de danger en vue, dit Géraldine en rangeant son arme.

— Dieu soit loué, vous êtes enfin venus ! Alléluia !

Géraldine et Tribouillard lèvent les yeux : malgré l'obscurité, ils voient un type à la gueule de déterré et aux habits déchirés assis sur un placard, sa tête touchant le plafond, un sachet en plastique dans la main.

— Qui que vous soyez, sortez-moi de là ! Je deviens barjo ! Ca fait une semaine que je bouffe que des biscuits au rutabaga, j'en ai ma claque !

— Qu'est-ce que vous faites là ?!

— Je me protège de Baloo, quelle question !

— Baloo, c'est le koala ? demande J.R.

— Non, lui c'est Godzilla. Baloo, c'est le tigre.

— Le tigre ?

La confirmation est rapide : un félidé albinos de deux mètres de long bondit sur Tribouillard qui a tout juste le temps de se jeter au sol pour l'éviter. La bête fend l'air de ses griffes, sous le regard terrorisé du type du placard : Géraldine court, prend appui sur la table basse et saute derrière le canapé.

— Géraldine, ça va ?

— Bougez pas, J.R., je vais l'abattre.

— Surtout pas ! Laissez-moi faire.

Tribouillard se lève et s'approche de l'animal au pelage immaculé qui le toise sans l'attaquer. J.R. extrait une poignée de poussière de sa poche et la lui souffle au visage : dans les trois secondes, le tigre blanc s'effondre sur place, figé comme un vulgaire félin empaillé.

Géraldine sort de sa cachette encore tremblante.

— Qu'est-ce que vous lui avez fait ?

— Je lui ai envoyé de la poudre de défense de narval dans les narines : pris en infusion, ça soigne les rhumatismes, guérit de la rougeole, fait repousser les cheveux et diminue l'effet de serre. Et jeté dans la tronche, ça paralyse.

— Efficace, votre poudre de narvalo. Et vous en avez toujours sur vous ?

— Je pressentais un danger, j'avais pris mes précautions.

— Tant mieux. (En se tournant vers le type au placard :) J'imagine que c'est vous, Scropetto ?

— Non, moi c'est Jean-Louis.

— Ah. Descendez quand même de là, on a à vous parler.

19h12, dans la chambre de Scropetto Machagasse. Géraldine et J.R retournent chaque centimètre carré de la pièce depuis près d'une heure, à la recherche d'un indice les menant à l'assassin supposé du malheureux Scropetto.

Une fois remis de ses émotions, Jean-Louis leur a raconté toute l'histoire : il y a huit jours, Scropetto et lui — ils sont coloc — ont volé les animaux au zoo pour les revendre à un type rencontré par le premier dans un bar un soir de déroute de l'Olympique de Marseille en Ligue des Champions. Scropetto devait faire la livraison dans la journée : dans les heures qui ont suivi, la chaîne de Baloo, son tigre albinos de compagnie — les volets sont toujours fermés car la bête ne supporte pas la lumière —, s'est cassée par mégarde. Sans son maître, l'animal est devenu dingue : Jean-Louis s'est réfugié en haut d'un placard contenant la bouffe de Godzilla — des biscuits diététiques au rutabaga et au chicon — et a survécu ainsi une semaine, le tigre menaçant de le déchiqueter à chacune de ses tentatives de fuite. Scropetto n'étant jamais revenu, Jean-Louis suppose que le mec à qui il a livré les animaux l'a descendu pour éviter de le payer, d'où la recherche acharnée de son adresse par les deux officiers.

— Godzilla, c'est un drôle de nom pour un koala, vous trouvez pas ?

— Vous savez, Géraldine, j'ai vu bien des choses étranges dans ma vie, et le règne animal ne me surprend plus. Vous saviez qu'un tapir peut ingurgiter en une journée le double de son poids en feuilles de chou ?

— Non, c'est surprenant, effectivement. Remarquez, une fois j'ai bien coincé un Kazakh qui avait avalé un micro-ondes entier, pièce par pièce. Ca lui avait pris une semaine. Et je vous dis pas le temps que ça lui a mis pour le faire ressortir.

— C'est pas à Esbly que sont partis Garrec et Palardoux ?

— Si, pourquoi ?

— J’ai trouvé une adresse du même endroit.

— Faites voir.

Géraldine jète un œil à la feuille, qui se révèle être un bout de serviette en papier tachée de graisse d’un mauvais snack-bar. On peut y lire : « Eugène Pétouchal, Château de la Ripaille, Esbly ».

20h34, aux « Lilas Mauves ». Dans la salle de jeux, Garrec, Ghislain et Guitou digèrent tranquillement en entamant une quatrième partie de belote corse sur une table envahie de haricots. Le lieutenant en profite pour faire le bilan de la journée écoulée.

— Pour mémoire, Ghislain, rappelez-moi le résultat de vos trente-quatre interrogatoires du jour. Et gardez les yeux sur votre jeu, j’aime pas les tricheurs.

— D’après les personnes interrogées, Gonzague leur vend à presque tous des plantes médicinales à des prix prohibitifs. Une prof de math m’a dit que ses tarifs avaient augmenté de trente-cinq pour-cent ces six derniers mois. Personne connaissait vraiment Pétouchal. Sa seule visite était le marquis. Il a toujours pas dit un mot et il a pas voulu manger. Margouling a appelé : l’un des cadavres remonte à deux mois, soit au début des enlèvements, le dernier d’une semaine. Vu que c’est pas Pétouchal, on sait pas du tout qui ça peut être. Et j’ai parlé à un type qui dit être le fils caché de Fabrice — vous savez « La classe » sur la 3 et « La valise » sur R .T.L.

— Il ferait mieux de rester caché alors. On a drôlement progressé aujourd’hui ; on attaquera les dossiers des vingt dernières années demain. Bon, je mise dix haricots rouges et trois haricots blancs, puis j’attaque à Cœur et je gicle deux Valets. Ghislain ?

— Je suis en misant tous mes haricots.

— Guitou ?

— Je contre avec du Trèfle. Brehan de Pique par la Dame. Je défaisse mes deux atouts. Ca me fait trois huit. Je fais tapis avec une main de Carreau. Je crois que j’ai gagné, dit-il en raflant tous les haricots de Palardoux qui l’a mauvaise.

— Bravo Guitou, vous êtes un as. Heureusement qu’on n’a pas joué de pognon, Ghislain, vous y auriez laissé votre paye !

— Je me sens pas bien, chef, je crois que j’ai forcé sur les crevettes au guacamole. Continuez sans moi, je vais aux waters.

— Vous défilez pas, Ghislain, y’a une revanche ! (Il quitte la table précipitamment.) Guitou, on s’en refait une ?

— Volontiers, lieutenant.

— Vous mélangez ?

— Euh, sans vouloir me mêler de ce qui me regarde pas, lieutenant, j'ai peut-être un renseignement pour votre enquête.

— J'vous écoute.

— J'ai déjà entendu parler du Kriboulak.

— Vous avez lu le poème ?

— Non, c'est Pétouchal, il en parlait à son frère.

— Il a un frère ?

— Ben oui, le marquis.

— Ripaille ?

— Ben oui. Même qu'il engueulait salement Pétouchal, dans les toilettes, y'a de ça deux semaines peut-être. J'ai tout entendu, j'étais de corvée de récurage, mais je crois qu'ils savaient pas que j'étais là. Le marquis lui disait qu'il lui en fallait d'autres pour créer le Kriboulak.

— D'autres quoi ?

— Je sais pas, il l'a pas dit.

— J'ai compris. C'est le marquis qui les a tués. Il avait besoin d'une autre victime mais Pétouchal voulait pas. Il l'a kidnappé et l'autre s'est enfui. (Garrec réfléchit un instant.) Mais bien sûr ! Chikun-Gunya a compris lui aussi : il lui a pas filé de poème, il l'a menacé de le dénoncer. C'est pour ça que Ripaille nous a mis sur sa piste. Merci Guitou, vous nous sauvez la mise. On a du boulot, va falloir vous trouver quelqu'un d'autre pour jouer.

— Bof. J'vais plutôt regarder « Grey's Anatomy ».

Après avoir quitté le bon Guitou, Garrec ne tarde pas à tomber sur Palardoux, de retour des toilettes un peu barbouillé, à qui elle lance un triomphal :

— Ghislain, j'ai résolu l'affaire, c'est Ripaille le coupable !

— Chef, chef, ma mère a disparu, elle est plus dans sa chambre !

— Calmez-vous, Ghislain, tout va bien pour elle. Elle est dans celle du poète.

— Chikun-Gunya ? Mais elle m'a dit qu'elle était malade, une intoxication aux salsifis.

— Je sais, c'était une ruse. Elle voulait être tranquille avec son Martiniquais.

Au même moment, Gonzague Chikun-Gunya, débraillé et apparemment sonné, apparaît à l'autre bout du couloir. Ghislain se précipite vers lui :

— Où est ma mère ?

— Je, je sais pas. Elle est partie.

— Pas de blague, Chikun-Gunya ! prévient Garrec. On sait tout pour Ripaille, tu ferais mieux de parler illico !

— D'accord. C'est lui qui a amené les corps dans la cabane, je l'ai vu un soir que je cueillais des herbes. J'ai voulu le faire chanter mais il est passé par ma fenêtre pendant que je lisais du Lamartine à Jacqueline. Il m'a assommé avec sa canne. Je crois qu'il l'a enlevée.

— Sale ordure ! s'énerve Palardoux en l'attrapant par le col.

— Holà, Ghislain, pas de bavure ! Appelez des renforts et on va direct au château.

21h12, château de la Ripaille. Garrec et Palardoux, passé en second cette fois, rentrent dans la propriété après une rapide escalade. Pas de chien. Tout est désert. Ils remarquent une brouette, sans doute utilisée par le marquis pour transporter les cadavres à la cabane et ramener la mère de Palardoux dans son fief.

— Chef, on fait quoi ?

— Un barbecue, c'est la saison.

— Hein ?!

— Mais non, Ghislain, on va arrêter Ripaille, qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse ? Par contre son château est foutrement grand, vaut mieux qu'on reste ensemble si on veut pas se paumer.

— Ok.

Ils entrent dans la bâtisse sans problème, la serrure de la porte principale semblant avoir été explosée à l'arme à feu. A l'intérieur, une semi-obscurité se dessine, les ombres des deux flics, en passant à proximité des candélabres aux bougies presque fondues, jettent des ratures inquiétantes sur les murs de pierres humides.

— Ce me fout les foies, chef, on attend pas les renforts ?

— Et votre mère ?

— Vous avez raison. J vais passer devant, y'a pas de temps à perdre.

Palardoux ouvrant la marche, ils s'enfoncent dans les couloirs lugubres du château : au fur et à mesure de leur avancée, des plumes et des poils jonchent le sol, un air froid les assaille

et les regards immobiles de portraits effrayants suspendus aux murs les escortent. Ils errent là depuis une dizaine de minutes quand une voix les surprend :

— Mains en l'air !

— Géraldine ?!

Garrec se retourne : il s'agit bien de sa fille, accompagnée de Jean-Rémi Tribouillard.

— C'est vous les renforts ? demande Palardoux. Vous avez fait vite !

— Euh, non. On est là pour une histoire de vol dans un zoo.

— Et possiblement de meurtre, complète J.R. On recherche Eugène Pétouchal.

— C'est le marquis. Le frère de ton prof de philo.

— J'avais compris.

— Bon, on arrête de discuter là, y'a ma mère qu'est en danger, j'vous signale !
s'impatiente Ghislain à juste titre.

— C'est vrai, il a un otage. En route.

Le groupe n'a pas fait cent mètres qu'une fameuse cacophonie leur parvient : sans qu'ils aient le temps de battre en retraite, une animalerie démente déboule dans le couloir.

— A terre, tout le monde ! hurle Garrec mère.

Pendant qu'ils s'aplatissent sur les dalles froides, un déluge d'ailes et de jacassement remplit le couloir : aras, perroquets, mésanges, aigles, buses et flamands roses s'échappent en piaillant, se cognent aux parois et les griffent au passage.

Se relevant en premier sous une pluie de plumes multicolores, Palardoux fait face à un gigantesque monstre de cauchemar : sa tête est celle d'un poulpe au bec de canard et aux défenses de morse, surmontée de bois de cerf et de deux pieds fraîchement tranchés ; son corps est recouvert d'une trentaine de peaux d'animaux divers en patchwork — cougar, gorille, yack, lion, chihuahua —, de ses côtes partent huit bras humains, dans son dos se dressent deux paires d'ailes de cygnes drapées de peau humaine, l'une de ses mains est une patte d'ours, l'autre possède dix doigts en cobras, ses jambes sont en corps de girafons et ses pieds emmitouflés dans des pantoufles en kodkods. Comble de l'horreur, il porte une chouette laineuse en guise de cache-sexe et un perroquet à tête de rat sur chaque épaule.

— Gare au Kriboulak ! beugle le monstre d'une voix rauque.

— Chef !

— Reculez, Ghislain ! s'exclame Garrec.

Palardoux est projeté contre le mur par la créature ; J.R. tente de s'interposer à son tour mais un coup de patte d'ours au sommet du crâne le laisse sur le carreau. Géraldine sort

son arme et tire sur le Kriboulak : la balle paraît ricocher sur le monstre qui prend la fuite. Tribouillard se relève comme un somnambule : le regard vide, il se prend la tête entre les mains et se met à chanter du Tino Rossi à tue-tête :

— Mexico, Mexiiiiiiiiiiiiiii...

— Qu'est-ce qui lui prend, chef ? demande Ghislain, recroquevillé par terre.

— C'est sa balle dans la tête qui a dû se déplacer, explique Garrec mère, il fait ça à chaque fois, ça va lui passer. Trouvez plutôt votre mère, moi je m'occupe de Ripaille.

— Je viens avec toi, dit Géraldine.

— Reste derrière alors.

Alors que Palardoux vole au secours de sa vieille, la Garrec Family se lance à la poursuite de Ripaille. De chaque côté, les couloirs moites se succèdent : Ghislain entend des hurlement d'animaux enfermés, les deux Garrec les cris à peine moins flippant de la bête mythologique. Palardoux parvient finalement dans un labo baignant dans une lumière verdâtre ; Chantal et Géraldine arrivent elles dans un cul-de-sac. Quand elles se retournent, le Kriboulak déploie ses ailes en peau de fonctionnaires et tombe du plafond pour leur barrer la route. A dix mètres d'elles, il avance lentement : dans un même réflexe, la mère et la fille sortent leur arme et l'arrosent copieusement, sans savoir que leurs balles ricochent toutes sur la grande carapace de tortue laineuse se trouvant sous les peaux de bête.

Quand se dissipe la fumée des coups de feu, le Kriboulak avance toujours.

— Géraldine, tu te rappelles le coup du soutif ?

— Quoi ?

— Le truc pour étrangler les alligators qu'on avait vu au cinéma dans Crocodile Dundee II quand t'avais douze ans !

— Ah oui ! Et alors ?

— Enlève ton soutif et étrangle ce foutu Ripaille avec, je le ferai bien moi-même mais j'ai pétié le mien hier. J vais attirer son attention.

— Gare au Kriboulak ! brame le monstre polymorphe.

— Arrêtez, Ripaille ! Vous n'êtes pas le Kriboulak, vous êtes le frère d'Adolphe Pétouchal, le prof de philo dépressif. Vous n'êtes pas un monstre légendaire. Vous êtes un vieux beau, une pauvre tache, un guignol à côté de ses pompes.

— Pardon ?

— Eh oui, Ripaille, vous êtes gâteaux, voilà tout. Vous nous faites une crise de sénilité aiguë, c'est pas plus compliqué. Enlevez votre costume grotesque, on dirait le méchant d'une comédie musicale de Kamel Ouali !

— Comment osez-vous ? Je suis la créature parfaite, le monstre le plus terrible qui soit ! Je suis le sommet du règne animal, le zénith de la Création ! Je suis un dieu !

— Vous êtes surtout ridicule ! Vous faites rire les moineaux et chanter les écureuils ! Allez, mon vieux, cessez vos enfantillages et la justice sera clémente avec vous.

Contre toute attente, le Kriboulak enlève sa tête de poulpe avec sa patte d'ours et sa main en serpents : le marquis de la Ripaille, penaud, se penche vers Garrec et pleurniche sur son épaule. Au bout du couloir apparaissent J.R. et Ghislain, avec sa mère claudicante qu'il aide à marcher ; à côté de Garrec, sa fille la regarde éberluée, son soutien-gorge à la main.

— J'étais prête à le faire, je te jure, j'allais l'étrangler.

— Aucune chance, Géraldine. C'est une technique qui demande beaucoup d'entraînement.

22h38, château de la Ripaille. Pendant que la police investit le « château de la Mort », selon l'expression du journal local le lendemain, Garrec et compagnie goûtent à un repos bien mérité. Les services vétérinaires, qui embarquent les multiples animaux dénutris retrouvés dans les geôles du domaine, ont été mis à contribution pour maîtriser le marquis en plein délire schizophrène : la fléchette tranquillisante reçue dans sa cuisse gauche devrait le faire pioncer au moins trois semaines. Toujours sur les lieux, J.R., Géraldine, Chantal et Ghislain sont assis sur le canapé du salon, encore sous le choc.

— Vous en faites pas, Ghislain, votre mère va bien, l'ambulance a déjà dû l'emmener à l'hosto.

— Avec deux pieds en moins, quand même ! Ce marquis était un fou furieux ! Trancher les pieds de ma maman pour se les foutre sur son masque stupide et lui greffer à la place un pied de bouc et une patte de canard, faut être sacrément atteint pour faire ça !

— Restez positif : le pied de bouc l'aidera pour les randonnées pédestres et la patte de canard pour la plongée sous-marine, elle s'en sort pas si mal.

— Cet endroit sent la mort lente, observe Tribouillard, des effluves de haine et de démence remontent jusqu'à mes narines...

— Avec ça, on n'a toujours pas bouffé.

— C'est pas le moment, tempère Géraldine.

— Et pourquoi pas ? On pourrait grailler sur place, au château de la Ripaille, ça serait raccord. Puis j'ai tellement les crocs que je boufferais même un kodkod, avec une bonne sauce au vin ça doit être délicieux !

— Dites pas ça, chef, ça me fait de la peine pour les deux qui ont fini en chaussons. Vous croyez que je peux garder celui qui a survécu ? Il est si mignon, et puis ma maman m'a jamais autorisé à avoir un animal domestique à la maison.

— Pas question que vous adoptiez un kodkod ! Ca va nous saloper tout l'intérieur de la Coccinelle sur le chemin du retour ! En plus je doute que ça soit du goût de Marmelade.

— Je suis un homme adulte et émancipé, j'ai pas besoin de son autorisation.

— De toute façon ce kodkod n'est pas abandonné, remarque Géraldine, il a une propriétaire qui attend leur retour avec impatience. Oubliez ça, Palardoux !

— Bon, c'est pas tout ça, mais on se le fait ce gueuleton ? réclame Garrec.

Une heure plus tard, une livraison d'huîtres et de vin blanc commandée au petit resto du village est arrivée : les discussions vont bon train au cours du festin.

— Bon boulot lieutenant, et vous aussi inspecteur, se félicite Géraldine. J'avoue que je m'étais débarrassée de vous en vous envoyant ici, mais votre binôme fonctionne à merveille finalement, la prochaine affaire importante est pour vous.

— Merci, « chef », répondent Garrec et Palardoux.

— Nous aussi on forme un binôme efficace, Géraldine, dit J.R., il faut qu'on se rôde un peu mais c'est normal, si tu savais le mal qu'on a eu à s'accorder avec ta mère au départ !

— Ca m'étonne pas, c'est une forte tête, mais elle résout les affaires, c'est l'essentiel.

— N'exagérez pas, j'ai fait mon job, c'est tout!

— Allez, maman, fais pas ta modeste, surtout qu'il est de plus en plus question que tu sois décorée par Jean-François Copé.

— Cet espèce de choux farci ? Reprends des huîtres au lieu de dire des conneries et explique-moi comment vous avez fait le lien entre votre affaire et la nôtre.

— Scropetto Machagasse.

— Qui ?

— Scropetto Machagasse : c'est lui qui nous a permis de faire le lien.

— On devrait le remercier alors ce Scorbuto Pastagas, dit Garrec.

— Ca va être dur, il est mort et ses restes sont mêlés à un cou de girafe et à des pieds de bouc.

— C'est notre sixième victime, celle qu'on n'avait pas réussi à identifier ?

— Exact, Palardoux, vous avez l'esprit vif quand vous voulez, dit J.R. en avalant la dernière de sa deuxième douzaine d'huîtres.

— Ce type travaillait au zoo et il a kidnappé des animaux pour les revendre, une sordide histoire de bar après un match de foot, de tigre échappé, je vous passe les détails.

— Oui, et même qu'on s'est retrouvé nez à nez avec Godzilla.

— C'est encore son problème à la tête ou les huîtres étaient pas fraîches ?

— Non, c'est vrai, Godzilla c'est un koala, il est pas méchant mais il est gros. On a trouvé l'adresse du château chez lui et le nom de famille de mon prof de philo : c'est là que j'ai eu l'intuition que le marquis était son frère et que les deux affaires étaient liées. Et vous, comment vous avez réussi à assembler toutes les pièces du puzzle ?

— Guitou, la belote corse, la photo sur le guéridon et le bouquin de Grizaille, bref une longue histoire, je t'expliquerai tout demain.

— Vous savez que le mythe du Kriboulak repose sur des faits réels vécus par Grizaille et on retrouve ce concept du monstre parfait constitué d'animaux et d'êtres humains dans la plupart des civilisations amérindiennes et africaines. Marie-Emilienne n'était pas qu'une poétesse géniale annonçant le surréalisme, c'était une mystique au sens fort du terme et la société ne lui a pas pardonné, d'ailleurs elle est morte à l'asile. J'ai un projet de biographie sur elle mais j'ai pas encore trouvé d'éditeur intéressé.

— Super, J.R., dit Garrec, tandis que Ghislain picore une crevette dans l'assiette de Géraldine. Pour en revenir à l'affaire, ton ancien prof est indemne mais la complicité de meurtre lui pend au nez : il a rabattu des proies pour son frère, en faisant venir ici des patients sous cachetons des « Lilas Mauves » pour assouvir les délires du marquis. Quand il lui a demandé un autre corps, Pétouchal a refusé : Ripaille l'a kidnappé pour le découper en rondelles mais le vieux s'est barré et son frangin a pété les plombs. Gonzague le faisait chanter, donc il a enlevé sa copine, votre mère, Ghislain, histoire de le calmer. Le sextuple homicide de base, quoi. Le seul truc qui me chiffonne, c'est qu'on n'a pas retrouvé les têtes des victimes.

La musique de Rabbi Jacob retentit : c'est le portable de Ghislain.

— Oui, maman, je vais bien, c'est plutôt moi qui devrais te poser la question. Quoi ? Ca va pas la tête ? T'es folle ? Oui, je sais que t'es majeure et que tu fais ce que tu veux, mais

tu devrais prendre le temps de réfléchir : tu as été kidnappée par un Kriboulak fou, séquestrée dans la même cage que des animaux dangereux et on t'a greffé une patte de canard. Bon, on en parlera demain, bonne nuit. (Il raccroche :) C'était ma mère. Elle se tire à la Réunion avec son Franky Vincent de pacotille qui se prend pour Aimé Césaire.

— Elle a trouvé un poste d'enseignante ?

— Non, il l'a convaincue de laisser tomber l'Education Nationale. Ils veulent créer une station de ski à Saint-Denis de la Réunion : il paraît que tout le monde en rêve là-bas, ça serait une sorte de Center Parc, un genre de bulle avec un micro-climat. Les Réunionnais pourraient faire de la luge et manger de la fondue savoyarde. Une idée de merde, à mon avis.

— Vous êtes sûr que vous voulez pas une crevette, Ghislain ?

— Non. J'veux adopter un kodkod.

— Allez plutôt voir dans le frigo si y'a pas une bonne bouteille au lieu de divaguer !

Ghislain s'exécute mollement : il ouvre le réfrigérateur et blêmit en voyant une série de bocaux parfaitement alignés.

— Désolé chef, y'a rien à boire. Par contre j'ai retrouvé les têtes.

ÉPISODE 5 : DIDIER WAMPAS EST LE ROI

Jeudi 26 septembre, 22h43, Zénith de Meaux, concert des Wampas. Une foule de déglinguos disparates et de zozos divers quitte la salle après la représentation furibarde des célèbres punks sans chiens. Dans le lot, un couple aux anges se fraie un passage : il s'agit de Ghislain Palardoux et de Marmelade, sa fiancée.

— J'ai une surprise pour toi, Marmelade : j'ai des pass V.I.P. pour aller en coulisses.

— Comment t'as fait ?

— Tu connais Claude, l'ancienne catcheuse transsexuelle qui bosse au commissariat ?

Elle est la nièce par alliance du gérant du Zénith alors comme elle me devait un service depuis que je l'ai aidée à enlever son tatouage de Chuck Norris en frottant son dos avec de la sciure, elle m'a eu deux pass.

— Trop bien, Ghislain !

Dans les coulisses, les membres du groupe décompressent quand Ghislain et Marmelade font irruption. Boa vert autour du cou, chemise léopard et chapeau à paillettes élimé, le leader Didier Wampas, en sueur après s'être jeté six fois dans la foule en moins d'une heure, les regarde avec circonspection :

— Salut, monsieur Didier, on adore ce que vous faites.

— C'est cool. Et qu'est-ce que vous pensez des dernières chansons ?

— Ma préférée c'est « Chirac en prison » dit Ghislain, enthousiaste.

— Vous pourriez me faire un autographe ? demande timidement Marmelade.

— Oui bien sûr, vous avez un C.D. ou vous voulez une photo ?

— J'ai amené une culotte : si vous pouviez la signer ça serait très gentil, j'espère que ça résistera au lavage.

— Marmelade ! T'exagères, bégaye Ghislain, gêné.

Tandis que sa fiancée sort une culotte Petit Bateau de son sac à main, Ghislain prend son courage à deux mains et annonce à Didier Wampas, comme s'il s'agissait de son père :

— On va se marier.

— Ah. Félicitations alors.

— Oui, merci, c'est gentil, et au fait est-ce que vous accepteriez de venir chanter deux ou trois chansons à notre mariage, ou même juste une, ça nous ferait tellement plaisir, je me doute que vous êtes très occupé mais vous pourriez juste passer vite fait, après la pièce-montée peut-être ?

— Euh, j’sais pas, à vrai dire, on n’a pas l’habitude de faire ce genre de concert privé, bon, une fois on a bien fait un medley pour un comité d’entreprise de chez Panzani, mais on a quand même eu des spaghettis à l’œil pendant un an...

— Vous savez, y a pas de honte à chanter dans un mariage, y a plein de stars qui le font, j’l’ai lu dans Voici, même Céline Dion, Mariah Carey et George Moustaki quand il est bourré, puis on vous paiera, en spaghettis ou en coquillettes, comme vous voulez, insiste Marmelade.

— C’est pas la question.

Prêt à tout pour que la cérémonie soit réussie, Ghislain se met à genoux :

— Pitié, monsieur Didier, c’est ça ou alors mon beau-père et son cousin vont encore nous chanter du Tino Rossi a capella. (Silence.) Peut-être qu’on peut s’arranger si vous avez des pv, je suis inspecteur de police au commissariat de Meaux, dit Ghislain en sortant pompeusement sa carte.

A cet instant, Didier Wampas change d’attitude :

— Asseyez-vous, je vous en prie, Marmelade et vous c’est quoi votre prénom ?

— Ghislain, Ghislain Palardoux.

— Bon, je vais jouer franc jeu avec vous : je suis harcelé, j’ai reçu des menaces, j’ai peur pour ma vie et celle de mes proches. Surtout pour la mienne en fait. Bref, si vous m’aidez, je viens chanter gratos à votre mariage.

— D’accord, ça marche, racontez-moi tout, jubile Ghislain en sortant son calepin.

Vendredi 27 septembre, 9h34, commissariat de Meaux. Ghislain arrive au commissariat, un sac plastique à la main, quand il est pris à partie par Putois :

— Alors Palardoux, ta maman t’as préparé ton repas de midi ? Ah non, désolé, j’avais oublié que ta vieille est internée. Fais gaffe, c’est génétique ces trucs-là.

— Bonjour, Sylvain, je vais très bien merci, c’est gentil de t’inquiéter pour moi, mais c’est plutôt toi qui devrais faire attention.

— Qu’est ce que tu veux dire ? Vas-y, parle.

— Je veux dire que je suis au courant de pas mal de trucs sur toi, des histoires un peu louches qui te sont arrivées, puis il paraît que ta mutation à Meaux n’est pas que la conséquence de ton amour immodéré du Brie...

— T’insinues quoi, gamin ?!

J.R. arrive juste à temps pour séparer les deux hommes qui commençaient à s'avancer l'un vers l'autre d'un air belliqueux.

— Oh, oh, les mecs, calme, on est gardiens de la paix avant tout, on doit montrer l'exemple, on n'est pas là pour se battre, au moins tant qu'on est à jeun.

— Où est Garrec ? J'ai à lui parler, demande Palardoux.

— En interrogatoire avec un dénommé Steeve Chaussette. Putain ça c'est un nom de nazebroque ou j'y connais rien.

— Une affaire importante ?

— Je veux mon neveu : une sordide histoire d'infirmier organisant des corridas avec des handicapés moteur dans le sous-sol de l'hosto. On l'a choppé au quatrième mort : ce con avait dit au toubib que les traces de piques sur les corps c'était des piqûres de gros moustiques. Et on a retrouvé sa muleta, découpée dans une vieille robe rouge de sa mère. Y'a tellement de preuves contre lui que ça gâche le plaisir.

Garrec déboule dans le hall, les yeux cernés, la démarche mal assurée et la main droite bandée :

— Un café, pitié, Mahmoud, un café, j'en peux plus de ce dégénéré : depuis cinq heures du mat' je le cuisine, il a enfin craché le morceau. Putois, emmenez-le en cellule et méfiez-vous, il mord, le salopard, heureusement que j'suis à jour de mes vaccins. Ah, salut, Ghislain, alors c'était comment ce concert des Tapas ? Marmelade était contente ?

— Oui, chef, c'était super, justement c'est à propos de Monsieur Wampas, il a reçu des menaces et il veut que j'enquête personnellement sur l'affaire.

— Il a qu'à venir ici porter plainte et on verra après, dit Garrec froidement.

— Il va passer dans la matinée, mais j'ai déjà les pièces à conviction, chef.

— Qu'est-ce que c'est qu'ça ? dit Garrec en ouvrant le sac en plastique que lui tend son collègue.

— Un mini cercueil en papier mâché, un squelette en pâte à sel et un corbeau mort éviscéré.

— En général quand ils sont éviscérés, c'est qu'ils sont morts, raille Putois.

— Notre homme est un adepte des loisirs créatifs on dirait...

— Didier vous expliquera tout mais je dois vous dire qu'y a une liste de villes et de dates correspondant à leur concert : je crains que ça cache un truc, il faudrait faire des vérifications dans le fichier des affaires non résolues.

— Vous vous croyez dans « Cold Case » ou quoi ? J’ressemble à cette sainte nitouche de Lily Rush peut-être ?

9h56, Garrec a fait une recherche dans l’ordinateur et annonce le verdict à Ghislain :

— Merde, Palardoux, vous aviez raison : il y a eu un meurtre dans chacune des six villes figurant sur la liste, et à chaque fois ça s’est passé dans les alentours de la salle où les Wampas donnaient un concert le jour-même. Le premier de la liste c’était le 22/08 : Marie-Amélie Krazuky, 29 ans, petite-fille du célèbre syndicaliste à casquette des années 80, élue au conseil municipal de Neuilly, on l’a retrouvée derrière la salle de spectacle Georges Marchais, étouffée avec du Yop vanille et des cacahuètes grillées.

— Et on a conclu quoi ?

— On a opté pour la piste du crime politique, faute de mieux. Aucun témoin, aucun indice, aucun suspect. Deuxième victime : le 26/08, Jeannine Piedplat, 57 ans, bouchère en pré-retraite du côté de Sète, en vacance chez son ex-belle-sœur, elle s’est étranglée en avalant une fausse mouche dans un magasin de farces et attrapes. Le rapport du médecin légiste indique « crise cardiaque ».

— C’est drôle, ça me rappelle quelque chose.

— Quoi ?

— J’sais pas, ce truc d’avalier une mouche, mais oui, ça me revient ! J’ai avalé une mouche en roulant sur mon vélo, j’ai avalé une mouche, je dois être un peu idiot.

— C’est quoi ces conneries ?

— Une chanson des Wampas, dans l’avant-avant-dernier album « Kiss ».

— Tu m’en diras tant ! La victime suivante s’appelait Alain-Maurice Risoli, je sais ce que vous allez dire Palardoux, oui en effet, il était de la famille de Philippe. Il s’agit du demi-frère bègue franco-finlandais de l’ex-star télé connue pour son fameux lancer de micro.

— Quand j’allais chez mémé Chouchen, on regardait tout le temps le « Juste prix », paix à son âme.

— Votre grand-mère est morte, Ghislain ? Pourquoi vous m’avez rien dit ? dit Chantal, soudain émue, posant la main sur l’épaule de son coéquipier,.

— Ma grand-mère va très bien, je disais « paix à son âme » pour le Juste prix.

— Vous m’avez fait peur. Bon, je continue : ce type avait 48 ans, il était représentant en lingerie très grande taille et accessoirement sosie quasi-officiel de Didier Wampas, le seul connu à ce jour.

— Et il a été tué comment celui-là ?

— On s'est acharné sur lui à coup de vélo et on a abandonné son cadavre dans un parking de Gennevilliers, à deux cents mètres du concert des Wampas le 29/08.

— De quelle couleur le vélo, chef ?

— Mauve, selon le rapport.

— Vous êtes sûre qu'il était pas plutôt violet ?

— Violet, mauve, j'en sais rien moi, y a écrit mauve dans le rapport. Pourquoi, ça change quelque chose ?

— Et comment ! Ca change tout : le « Vélo violet » est une chanson des Wampas de 2003. Le coupable est forcément un fan du groupe et il va s'attaquer à Didier, vous savez comme ce type qui a tué Lennon. On doit faire vite et empêcher le meurtrier d'agir, Didier Wampas sera bel et bien vivant pour venir chanter à mon mariage, foi de Palardoux.

— Vous voulez quand même que je vous parle des autres meurtres ou c'est pas la peine ?

— Si, si, chef, allez-y.

— Le 02/09, à Pontault-Combault, Johnny Fistule, 16 ans, apprenti charcutier, éventré à l'aide de son propre couteau alors qu'il s'entraînait pour le concours de meilleur ouvrier de France dans le garage familial, ligoté à l'aide de chapelets de saucisses. Ensuite, le 12/09 une femme de 43 ans a été retrouvée morte dans les chiottes d'un Mac Do à Gonfreville-Lorchet, une croix gammée dessinée sur le ventre. L'affaire a été étouffée, pour éviter toute dérive de la presse et des hommes politiques, on a hésité à retenir le mobile d'antisémitisme, la victime étant une Chintok adoptée par des Basques.

— L'apprenti charcutier, ça me dit quelque chose, mais j'avoue que sur la croix gammée, je sèche : je vais me replonger dans les albums des Wampas, la solution se trouve peut-être dans les paroles des chansons.

— Ah et j'oubliais, avant-hier, on a retrouvé Bernard Poulailier, retraité poignardé devant une synagogue. On a d'abord opté pour la piste antisémite, mais il s'est révélé, après enquête, que Poulailier n'était pas juif : il passait juste devant la synagogue parce que c'était le plus court chemin pour aller au PMU.

— Il faisait quoi ce Bernard Poulailier avant d'être à la retraite ?

— CRS, pourquoi ?

— Il y a des CRS devant la synagogue, il y a des CRS...

— Qu'est-ce qui vous prend, Ghislain ? Vous sniffez de la colle ?

— Non, c'est encore une chanson des Wampas. On tient le bon bout, chef, j'appelle tout de suite Marmelade pour qu'elle me ramène tous leurs albums.

— Eh ben, on va s'amuser.

— C'est pas votre genre de musique chef ?

— Détrompez-vous Ghislain : figurez-vous que j'étais au premier rang pour les voir à la fête de l'Huma en 83.

— C'est pas vrai ?

— A vous, j'peux le dire : j'étais punk à l'époque, en dehors du boulot, bien sûr, quand j'étais à l'école de police, j'ai même eu un groupe avec J.R.

— J'ai du mal à vous imaginer en chanteuse punk, et puis avec J.R., alors là, ça m'en bouche un coin.

— Vous savez, à l'époque J.R. c'était un subtil mélange d'Aldo Macione et de Jon Bon Jovi.

— Chef, j'veux pas être méchant mais j'vois pas bien comment un mélange aussi subtil soit-il entre Aldo Macione et Bon Jovi pourrait faire quelque chose de bien.

— Vous manquez d'imagination Palardoux.

Géraldine fait une entrée en trombe dans le bureau de sa mère :

— Ghislain, vous n'étiez pas au concert des Wampas, hier ?

— Si, pourquoi ? Vous vouliez que j'vous ramène un tee-shirt ? J'ai hésité à vous en prendre un mais j'étais pas sûr pour la taille.

— On parlera de mes mensurations plus tard, si ça vous gêne pas. On vient de découvrir le cadavre d'un adolescent dans les coulisses de la salle de concert, j'ai mis Putois et Bidoux sur l'affaire mais on va avoir besoin de votre déposition en tant que témoin.

— Donnez-moi l'affaire, s'il vous plaît : hier, monsieur Wampas m'a dit qu'il était menacé et m'a confié des pièces à convictions, ce meurtre est le septième d'une longue liste et il sera la huitième victime si on ne fait rien.

— Bon, d'accord, Garrec et vous êtes officiellement sur l'affaire, j'vais mettre Bidoux et Putois sur les disparus du supermarché. Dépêchez-vous, y a le principal témoin qui vous attend sur place, c'est la femme de ménage qui a trouvé le corps ce matin.

10h38, dans les coulisses du Zénith de Meaux. A peine arrivés sur place, Garrec et Palardoux écoutent attentivement les premières conclusions d'Hervé Bidoux après que celui-ci ait pris une gorgée à sa thermos de pastis :

— La victime s'appelle Jean-Michel Tordut, il était venu seul en train depuis Pontoise pour le concert. Impossible de savoir pourquoi il est chaussé de ces ridicules bottes rouges : j'ai appelé ses parents, ils disent qu'elles sont pas à lui mais il est possible qu'il ait mené une double vie.

— C'est quoi ce walkman qu'il a sur les oreilles, je croyais que les jeunes ne juraient plus que par le MP3 ? demande Garrec, étonnée.

— Pas à lui non plus, en fait, il semble que ce soit l'arme du crime.

— Comment c'est possible ?

— On lui a explosé les tympans en lui faisant écouter le best of de Toto et il en est mort.

— Triste fin, commente Palardoux, pensif.

— Et la femme de ménage, elle est où ? s'inquiète Garrec auprès de Sylvain Putois, occupé à finir les restes de la corbeille de fruits laissée la veille par les Wampas.

— Elle nettoie les chiottes, elle voulait pas perdre de temps à vous attendre.

— Vous croyez qu'elle est pas trop sous le choc, qu'on peut l'interroger tout de suite ?

— Elle a l'air d'en avoir strictement rien à foutre, si vous voulez mon avis, dit Putois en croquant dans une pomme verte.

— Par contre, bon courage pour l'interrogatoire, je sais pas d'où elle sort mais elle parle pas français en tout cas, les prévient Bidoux devant un Putois ricaneur.

— Ca te fait marrer ? dit sèchement Garrec en l'attrapant par le col de sa chemise.

— Vous comprendrez quand vous la verrez, dit Sylvain en se dégageant. Allez, on y va, Hervé, on a les disparus du supermarché à retrouver. Huit clients envolés en trois semaines, ils ont pas pu les cacher sous les yaourts et la mortadelle vinaigrée.

— Les gars, au fait, c'est quel supermarché ? demande Palardoux, inquiet.

— Celui de ce gros con de Michel-Henri Leblair.

— Ouf, c'est bon, Marmelade va toujours qu'à Champoux.

Une fois que les deux agents sont partis, Garrec dit à son comparse :

— Quel petit connard ce Putois, j'suis sûre qu'il cherche à nous mettre des bâtons dans les roues, va falloir faire gaffe, Ghislain. Bon, vous croyez qu'elle est dans les toilettes hommes ou femmes ?

— Hommes, j'vous parie dix sacs. C'est toujours les chiottes des mecs les plus dégueues, c'est une règle universelle.

— Vous avez raison, de toute façon j'ai juré que je ne parierai plus avec vous depuis que vous m'avez raflé cinq cents euros aux Jeux Paralympiques.

— On n'a pas idée aussi de parier sur Jean-Paul Biniou, c'était le seul nageur qui avait pas de bras, il a coulé à pic comme un âne mort au fond d'un lac !

— Si j'avais pas bu les cinq punchs concoctés par Claude, j'aurais jamais parié.

Ils ouvrent la porte des toilettes pour hommes et découvrent une femme corpulente d'une quarantaine d'années, vêtue d'un improbable ciré jaune et de bottes en caoutchouc, qui lave à grandes eaux les urinoirs sans même tourner la tête.

— Bonjour, madame. Lieutenant Garrec, inspecteur Palardoux. On a des questions à vous poser à propos du macchabée aux écouteurs.

— Moi, pas savoir, moi pas français.

— Vous parlez quelle langue ?

— Aucune, moi pas de langue, pas de pays, moi juste France ménage.

— Vous l'avez trouvé comment le gosse ?

— Moi venir ménage, lui mort pas bougé, c'est tout, chez moi, morts tous les jours, moi habituée, plus important nettoyer wc sales, moins sales que concert Trust mais sales quand même.

— Il faudrait que vous veniez au commissariat faire une déposition.

— Non, non, moi jamais commissariat, moi rester là.

— Ecoutez, il faut venir avec nous, on vous fera pas de mal.

— Moi jamais retourner dans mon pays, plutôt mort pas bougé, dit la femme de ménage avant de prendre la fuite, entravée dans sa course par son sceau à moitié plein.

10h57, en voiture, sur le chemin entre la salle de spectacle et le commissariat :

— Ca c'est la meilleure : elle s'est tirée, on n'aura pas sa déposition et même si on la retrouve on sait pas dans quelle langue lui parler. Il va bien se foutre de nous, le Putois.

— Moi je parierai pour le Portugal.

— Arrêtez avec vos paris, Ghislain. Puis vous savez que toutes les femmes de ménages sont pas portugaises, et inversement ?

— C'est pas ça, chef, c'est les cirés jaunes : quand je suis allé en colo au sud de Lisbonne en 94, ils avaient tous des cirés jaunes.

— C'était la mousson ?

— Quoi ?

— Non, rien laissez tomber. En plus elle a parlé de morts : ça fait un moment que j'ai pas vu les infos, mais y a pas de guerre au Portugal que je sache.

— Non, c'est vrai, reconnaît Ghislain, penaud.

— Pour moi, elle vient de Yougoslavie ou de Bosnie, un truc comme ça, elle ressemble à une gitane dans un film de Kusturica.

— Je me demandais, chef, pour vous ça serait quoi la pire façon de mourir ?

— En regardant un film de Kusturica. Non, je réfléchis et je vous dis ça d'ici ce soir.

11h11. De retour au commissariat, Géraldine a du nouveau sur l'enquête :

— Y a eu un appel : une certaine Denise qui a dit, je cite (elle prend un post-it et lit :) Didier sera le prochain, c'est pas ce que je voulais mais il me laisse pas le choix.

— Et vous avez pu localiser l'appel ?

— Vous croyez qu'on est le FBI, Ghislain ? se moque Chantal.

— Dès que Wampas arrive, le lieutenant Garrec l'interroge sur cette Denise, dit Géraldine. Vous, faites autre chose pendant ce temps, il vous a parlé hier, il vaut mieux qu'il est affaire à quelqu'un de neutre.

— J'vais chercher des indices dans les chansons.

— Oui, vous n'avez qu'à faire ça. Mais écoutez la musique avec un casque sinon la secrétaire va chanter à tue-tête comme une perdrix hystérique.

11h32, Didier vient en personne pour porter plainte — sans boa, léopard ni paillette ; il se retrouve dans le bureau de Garrec pendant que Ghislain écoute « Twist à Chicoutimi » assis sur la lunette des toilettes, pour déranger personne.

— Wampas, va falloir vous mettre à table, attaque Chantal d'entrée.

— Attendez, pourquoi vous me parlez comme ça ? Je suis la victime dans cette affaire et on dirait que vous me suspectez de je sais pas quoi. En plus je viens juste de me réveiller alors soyez sympa.

— J'ai une foutue tronche à être sympa ? J'suis pas vot' pote, Wampas ! Finie la gaudriole : y a un gosse qu'a été assassiné, on rigole plus, là.

— Un gosse assassiné ? Qui ? Quand ? Comment ?

— Jean-Michel Tordut, dans la nuit après votre concert, dans les coulisses, avec un best of de Toto. Quant au coupable, on hésite encore entre le colonel Moutarde et Mademoiselle Rose.

— C'est quoi ce délire ? Vous êtes soûle ou quoi ?

— Attention, Wampas, t'as intérêt à te tenir à carreaux, outrage à agent ça va chercher loin, et quand on est connu ça peut vite faire la une de la presse à scandales. On est habitué aux mecs du show-biz qui se croient tout permis : demande à tes amis du groupe Troyens comment ça s'est passé la dernière fois qu'on les a ramassés pour conduite en état d'ivresse et abus de substance illicite ! A mon avis, ils ont dû annuler leurs concerts pendant un bon bout de temps, ils avaient déjà du mal à tenir debout alors pour galoper sur scène et sauter partout comme des kangourous épileptiques devant des gamins défoncés comme eux...

— A vrai dire, on n'est pas potes avec Troyens, on trouve que c'est des ringards à dreadlocks aussi naïfs que des premières communiantes du temps de ma grand-mère, et surtout ils font des chansons de merde, des gamins de quatrième techno ferait mieux, en plus le chanteur chante encore plus faux que moi. Sauf que lui, il fait pas exprès.

— Plutôt que de faire l'andouillette vous auriez mieux fait de vous trouver un vrai boulot, je sais pas, comme bosser à la RATP.

— Je bosse à la RATP.

— Ben vous devriez pas, c'est un boulot de chiottes ! Vous êtes vraiment une tache, Wampas ! Allez, on n'a pas de temps à perdre : dites-moi tout ou vous ferez votre prochain concert à l'ombre.

— Je suis menacé depuis deux mois : coups de téléphone, lettres, et les trucs que j'ai confiés à Ghislain.

— Les horreurs en pâtes à sel ?

— Ouais, c'est vrai que c'est moche, mais c'est plutôt flippant quand on les reçoit.

— Et les lettres, vous en avez fait quoi ?

— J'les ai jetées.

— Mais vous êtes con ou quoi ? C'était des pièces à conviction.

— Je pouvais pas savoir, j'ai pas pris ça au sérieux, je pensais qu'elle se calmerait si je lui répondais pas.

— C'est une femme ?

— Oui, une certaine Denise.

— Et elle disait quoi, ces lettres ?

— Les premières c'était des banales lettres de fan, à la quatrième elle disait qu'elle était folle de moi, que j'allais arrêter la musique et qu'elle quitterait son mari et ses trois gosses pour venir me rejoindre, à la sixième elle a commencé à dire qu'elle aurait ma peau.

— Et vous en avez reçu combien au juste ?

— Trente-deux.

— Vous les avez toutes détruites ?

— Oui, sauf la dernière, celle avec la liste de dates de concerts que j'ai donnée à Ghislain. Je venais de la recevoir le matin même.

— Vous n'avez jamais eu l'idée d'appeler la police ?

— C'est à dire que j'ai pas que des bons souvenirs avec les flics, si vous voyez ce que je veux dire.

— On va quand même vous mettre sous protection, j'ai pas envie que y'en ait un huitième qui se fasse dessouder. Faut qu'on interroge les autres membres du groupe, votre producteur et tout le staff technique.

— Ok, j'vais les appeler pour qu'ils viennent tous de suite. Par contre notre producteur est obligé de passer aujourd'hui ?

— Pourquoi ? Il est retenu à l'étranger ? Ou en otage ? Ou en otage à l'étranger ?

— Non, il est à Passy mais il sort plus de chez lui depuis deux mois. Son visage a doublé de volume à cause d'un lifting qui a mal tourné.

— Ecoute-moi bien, Wampas : on n'a pas que ça à foutre d'attendre que tes potes dégonflent, qu'il se pointe avant ce soir ou je le traîne jusqu'ici par la peau du derche.

13h23, toujours dans son bureau, Garrec finit son café pendant que Ghislain sort d'un tupperware rose un amas de pains de mie et de produits verdâtres.

— Alors Ghislain, il est bon votre sandwich végétarien ? Franchement, ça vaut pas un bon vieux jambon-beurre-cornichon-salade-gruyère ?

— C'est Marmelade qui m'oblige : elle dit que manger végétarien au moins une fois par semaine c'est bon pour la santé.

— Pitié, me dites pas qu'au mariage vous allez nous refiler ces saloperies de trucs au soja ou de la macrobiotique ? Sinon j'vous préviens, pas question que je me pointe !

— Vous inquiétez pas, c'est les parents de Marmelade qui s'en chargent et ils ont choisi un traiteur hyper traditionnel : y aura du foie gras, du caviar, des fruits de mer, du

magret de canard, des pommes de terre à la périgourdine, du fromage, de la salade, une omelette norvégienne et bien sûr, clou du spectacle, la pièce-montée.

— Quelle mémoire ! Vous connaissez le menu par cœur ?

— C'est que ça fait deux semaines qu'elle me prend la tête avec le menu et les vieilles cousines à inviter, alors à force...

— Revenons à nos moutons, Ghislain. C'est le flou total dans l'enquête, musicos et staff technique, walou, personne ne sait rien, Wampas leur avait même pas parlé des lettres pour pas les inquiéter. Reste à voir leur prod', espérons que ça sera plus concluant.

— Attendez chef, je vais mettre leur dernier album comme ça on sera dans l'ambiance, dit Ghislain en mettant un cd sur la platine de la vieille chaîne hi-fi de sa supérieure. La solution est dans les paroles. C'est forcément un fan de Manu Chao, c'est leur plus gros tube.

— A mon avis, les fans de Manu Chao sont des pacifistes végétaliens altermondialistes qui élèvent des hamsters et refusent de se raser, pas vraiment le portrait robot de notre serial killer.

— Et Denise ? Vous croyez qu'une fan des Wampas aurait tué tous ces gens ?

— Je sais pas Ghislain, tout ce que j'ai appris dans ma carrière de flic, ces vingt-quatre dernières piges c'est qu'il faut toujours se méfier des apparences.

— C'est pas la devise de Columbo ?

— C'est trop évident cette histoire, les lettres, le coup de téléphone, c'est peut-être une fausse piste pour nous égarer. Au fait, j'ai réfléchi à votre question : la pire façon de mourir ça serait une intoxication alimentaire après avoir bouffé chez l'Italien alors que je suis officiellement au régime. Et vous ?

— J'ai bien réfléchi mais je vois pas pire que le best of de Toto. A part peut-être le best of de Scorpion.

17h08. Durant toute l'après-midi, les chansons des Wampas ont tourné à fond les ballons dans le commissariat. Palardoux prend des notes, la secrétaire Marie Poincaré chante à tue-tête comme une perdrix hystérique et Mahmoud fait la gueule parce qu'il préfère Booba.

— Et est-ce que demain je pourrais amener mes cd de « Planète rap » ?

— Bien sûr, si la clé d'une enquête atroce est dans une chanson d'un de ces ringards à casquette et breloques à dix plaques qui chantent avec des chamallows plein la bouche, répond Garrec en s'allumant une clope.

— Ca veut dire non ? demande Mahmoud après un long silence.

18h45, arrivée dans le commissariat d'Ernesto Cigarillo, producteur des Wampas, lunettes noires sur une tête semblable à un potiron, costard blanc cassé, chemise en soie achetée moitié prix et mocassins chourés à un vide-greniers. A peine entré, il jète ses clés au visage de Jean-Gilbert :

— Tiens petit, va me la garer à l'ombre et t'auras un pourboire ! dit-il en désignant sa décapotable rouge vif à crédit empruntée à son frère dentiste à Tourcoing.

Le standardiste lâche ses Barbies et s'exécute en trotinant. Après un aiguillage approprié, Cigarillo atterrit dans le bureau de Garrec ; Palardoux est quelque part, mais pas là.

— Bonjour monsieur Cigarillo, je vous remercie d'avoir daigné vous déplacer malgré votre.... état, qui à l'air, comment, un peu préoccupant.

— Vous inquiétez pas pour moi, j'ai déjà porté plainte contre ce fils de pute qui m'a défiguré. Même s'il s'est tiré en Argentine avec la fille de Demis Roussos, il va cracher au bassinnet, c'est moi qui vous le dit : moi et maître Collard on va le dépouiller, ce trouduc.

— Est-ce que vous connaissez des ennemis aux Wampas ? Ou des gens qui voudraient vous attaquer à travers eux ? Vous êtes leur producteur, vous avez des intérêts communs.

— Ecoutez, sans vous offenser, on voit tout de suite que vous connaissez rien au showbiz : les intérêts des artistes et ceux des producteurs sont à l'opposé les uns des autres.

— Je ne suis pas sûr de vous suivre.

— Les artistes pensent qu'à leur indépendance, leur liberté artistique, que des conneries dans ce goût-là, heureusement que y'a bibi derrière, un œil sur les chiffres de ventes et un autre sur le thermomètre, parce que quand y fait trop chaud, j'ai ma moumoute qui se décolle, sinon il serait tous au RMI, croyez-moi.

— D'accord, mais je...

— Tenez, prenons un exemple, je sais pas moi : le chanteur d'un groupe connu meurt, illico ça relance les ventes, surtout si c'est une histoire glauque genre suicide à la pétoire, ou mieux une histoire mystérieuse avec des ovnis et tout le baratin, ça fait du buzz, de la pub gratis, là c'est le disque d'or assuré, croyez-moi, surtout si on a de bons réseaux dans les médias pour faire monter la sauce, sans compter qu'on en profite pour faire un best of et un live, vous pigez l'ironie de sortir un live d'un type qui est mort, un double dvd collector même, et si on se démerde bien on peut espérer la reprise d'un single par ces cons de la Star'Ac avec des photos du mort derrière sur un écran géant. Vous avez vu le blé qu'ils se sont faits quand leur mucomachin a cassé sa pipe, là, le petit Grégory ?

— Votre plan marketing est au point on dirait. Vous avez déjà dû affronter le décès d'un des artistes que vous produisez ?

— Non, pas encore, ils sont trop jeunes et en parfaite santé, mais on sait jamais, un bon cancer foudroyant ça peut mettre du beurre dans les épinards. Faut être prêt à parer à toute éventualité, et moi je suis prêt, j'ai suivi un stage à L.A, « comment faire fructifier l'œuvre d'un artiste mort », y avait Yoko Ono, Courtney Love, la mère de Jeff Buckley, et même le frère de Richard Gotainer, j'ai pas compris ce qu'il foutait là puisque Richard Gotainer est vivant il me semble, à moins que je le confonde avec un autre...

— Il voulait sûrement parer à toute éventualité.

— Bon, vous avez d'autres questions à me poser ou je peux rentrer chez moi, j'vais rater les infos régionales.

— Vous pouvez disposer, on vous contactera si on a besoin de précisions, de votre côté n'hésitez pas à nous appeler si quelque chose vous paraît important pour l'enquête, ou si vous en savez plus pour Richard Gotainer.

Samedi 28 septembre, 7h55, commissariat de Meaux. Mahmoud enlève le casque de son MP3 en voyant Garrec arriver dans le hall :

— Lieutenant, y a du neuf dans l'enquête sur les Wampas, m'sieur Didier a laissé un message : il a dit (il déchiffre son écriture illisible sur un post-it), euh, je cite (sourire de contentement de Mahmoud en prononçant ces deux mots), j'ai eu des problèmes avec un collègue de la RATP qui s'appelle Gilles Froidure, il bosse dans le RER, il avait menacé de me tuer il y a un an, vous devriez peut-être l'interroger.

— Merci Mahmoud, mais qu'est-ce que vous foutez là, vous dormez ici maintenant ?

— Madame Géraldine a dit que je pouvais occuper le logement de fonction vide pour quelques jours, le temps qu'on me rétablisse l'eau et l'électricité.

— Elle a jamais voulu y habiter, elle dit que ça sent le moisi et la pisse de chat.

— Au moins je peux jouer à la PSP, c'est le plus important.

— Si vous le dites. Bon, j'vais trouver ce Froidure. Normalement Ghislain a pris son week-end pour préparer ses noces, vous êtes invité d'ailleurs, mais je suis sûre qu'il va passer pour voir où en est l'enquête alors dites-lui de m'attendre dans mon bureau.

— Y'aurais quoi à bouffer au mariage ? Des trucs hallal ?

— Je sais pas, amenez un couscous au cas où. Puis dites à votre père de venir, ça me fera plaisir de le voir.

Avec anorak et écharpe, Ghislain rentre dans le commissariat :

— C'est quoi cette tenue, vous partez chasser le phoque en Laponie ?

— Non, chef, c'est Marmelade qui veut pas que je prenne froid. Je suis venu voir si ça progressait l'enquête sur Monsieur Didier.

— Et pas qu'un peu : un suspect nous attend bien au chaud dans le RER. Et enlevez votre anorak avant qu'on y aille, on va croire que vous cachez des ceintures d'explosifs.

8h58, ligne B du RER. Après s'être renseignés auprès de la RATP et de ses collègues croisés en chemin, Garrec et Palardoux retrouvent Gilles Froidure, contrôleur chauve en uniforme en train de lire l'*Equipe* sur un banc bousillé de la station Mouss Diouf contre lequel est appuyé un clodo endormi.

— C'est vous, Gilles Froidure ? lance Garrec en sortant sa plaque.

— Qu'est-ce que vous me voulez ?

— Lieutenant Garrec, inspecteur Palardoux. On a des questions à vous poser.

— Faites vite, là c'est ma pause.

— A neuf heures du mat' ? Bon, allons à l'essentiel : qu'est-ce que vous avez contre Didier Wampas, Froidure ?

— C'que j'ai contre lui ? Il a chié dans ma casquette de contrôleur à trois reprises, voilà ce que j'ai ! Chapeau, monsieur, chapeau ! Vous voyez le genre d'humour, tout dans la finesse ! Le Woody Allen de la RATP ! Et ça vend des disques soi-disant ! Un imposteur, voilà ce que c'est, une infâme ordure doublée d'un fieffé dégueulasse !

— Pourquoi il a fait ça ?

— Rapport à mes études, tiens ! Je suis diplômé de la faculté d'études scatologiques de Strasbourg, avec mention bien en plus ! Il a trouvé l'intitulé de ma thèse sur Internet y'a deux ans et depuis c'est allusion sur allusion, blague à la con sur blague à la con !

— Et c'était quoi le titre ?

— Conséquences de l'effet de serre en milieu rural sur l'impériosité défécatoire et la compétence sphinctérienne. Sous-titré : de l'approche socio-écologique du potentiel excrémenteux.

— Avouez que vous l'avez un peu cherché quand même. Mais c'est pas pour ça qu'on vient vous voir. Il a reçu des menaces de mort et on pense que ça vient de vous.

— Moi ? Impossible ! C'est vrai qu'une fois je me suis emporté en disant que je souhaitais le voir mourir étouffé dans la fosse sceptique d'un zoo, mais c'était sous le coup de la colère, mes mots ont dépassé ma parole.

— On lui a aussi envoyé des figurines en pâte à sel. Enfin j'espère que c'est de la pâte à sel. Avouez si c'est vous, de toute façon on trouvera vos empreintes ! Me la faites pas, Engelure, je sens bien que vous êtes pas net ! Il s'est moqué de votre thèse alors vous vous servez de ses chansons pour lui chier dans les bottes !

— Ses chansons ? Quelles chansons ? J'ai jamais écouté un seul album de ce pourri !

— Vous conduisez bien une Fiat Panda rose, celle dans laquelle vous avez été verbalisé pour excès de vitesse en juin dernier ? demande Ghislain.

— Oui, c'est celle de ma femme, enfin, de mon ex-femme, elle me l'a filée au moment du divorce après l'avoir repeinte pour m'emmerder. Mais je vois pas le rapport avec ce gros con de Wampas, de toute façon j'y suis pour rien dans cette histoire !

— J crois qu'il dit vrai, chef, en passant devant la Panda tout à l'heure j'ai vu un cd de Michel Sardouille sur la banquette arrière. Le rock, c'est pas son truc à mon avis.

— Mouais. Si on l'innocente avec ça, ce sera bien la première fois que Sardouille aura servi à quelque chose. Qu'est-ce qui y'a, Ghislain, vous avez besoin de vous soulager ? dit-elle à Palardoux qui n'a de cesse de lui tapoter puérilement l'épaule.

— Non, chef, c'est pas ça. Est-ce que c'est normal que ce clochard qui fait semblant de dormir nous enregistre avec un magnétophone ?

— Quoi ?! Relève-toi, journaliste à la manque

— Me faites pas de mal, j'ai ma carte de presse, se défend le type en se redressant. Eh, mais c'est mes deux flics préférés, Garrec et Palardoux ! (Le petit homme rondouillard enlève sa fausse barbe, sa perruque rasta et laisse tomber ses loques sous lesquelles on aperçoit une très moche veste olive :) Ca y est, vous me remettez ? Amédée Paimpol, du « Billet Doubs »² !

— Oh non, pas vous, Paimpol, soupire Garrec.

— Qu'est-ce que vous faites ici, Amédée ? demande Ghislain comme s'il revoyait un vieil ami.

— Une longue histoire. Tout a commencé en janvier, après l'affaire des petits chanteurs que vous avez si brillamment élucidée. J'ai pondu des articles pour la PQR, puis j'ai

² Voir Episode 0, *Sale temps pour les têtards*.

démissionné pour écrire un livre sur cette enquête, « Les Anges de la Mort », ça claque comme titre, non ?

— On dirait un bouquin de Grangé.

— A qui le dites vous, cet enfoiré m'a fait un procès pour plagiat, comme quoi c'était le titre d'une de ses nouvelles écrite en juin 1992, qu'est-ce que ça peut me foutre, j'ai une gueule à lire du Grangé, moi ?

— Vous avez pas une gueule à grand-chose, Paimpol.

— Vous parlez de nous dans votre livre ? s'inquiète Ghislain.

— J'ai un peu changé cette partie de l'histoire, pour que ce soit plus attractif pour le lecteur. J'ai remplacé Garrec par une blonde pulpeuse et vous, Palardoux, par un grand balèze taciturne, comme ça Jean Réno pourra reprendre le rôle si y'a une adaptation au cinéma. Vous savez que c'est prévu, j'en ai écoulé plus de huit cents, je vais peut-être vendre les droits à...

— On s'en carre, Paimpol ! Ca nous dit pas pourquoi vous êtes là !

— Oui, j'y viens. Le livre a tellement cartonné que j'ai reçu le prix Pulitzer franco-comtois des mains du grand Philippe Labro, et là, je me suis dit qu'il était temps que je monte à Paris pour percer dans le journalisme d'investigation. J'ai pris mon courage à deux mains, j'ai fait ma valise, j'ai ouvert le congélateur et j'ai fait la bise à mon père avant de...

— Pourquoi le congélateur ?

— Ben parce que mon père est dedans, il est mort en 83 mais ma mère l'a fait cryogéniser entre les truites et les cuissots de chevreuil, comme ça on pourra le ressusciter quand la médecine aura fait assez de progrès, en plus il sera frais comme un gardon.

— De mieux en mieux, persifle Garrec.

— Après je suis venu en région parisienne, où j'ai trouvé un job dans un magazine people gratuit imprimé sur papier recyclé. C'est pas vraiment ce que j'espérais, alors le week-end je ressorts mon matériel pour écouter les appels de la police. C'est comme ça que j'ai choppé celui de Didier Wampas au commissariat de Meaux, je suis venu ici direct pour voir si c'était le mec du RER le tueur punk fou...

— Vous vous plantez, Paimpol, Froidure n'a refroidi personne !

— Excellent jeu de mot, je peux le reprendre pour mon papier ?

— J'vais vous le faire bouffer, moi, votre papier !

— Dites, lieutenant, ça vous gêne si je vous suis jusqu'au dénouement de l'enquête, je serai aussi discret qu'une puce sur un chihuahua.

— Très bonne métaphore, Paimpol : voilà ce que vous êtes, un parasite ! Froidure, appelez la sécurité : cet homme est un dangereux chercheur atomiste impliqué dans une cellule terroriste dormante, il voulait sûrement faire péter tout le réseau RER avec une charge électromagnétique de dernière génération. Venez, Ghislain, on a du boulot.

Alors que le duo s'éloigne, Amédée Paimpol les supplie :

— Me laissez pas là, j'vais passer tout le week-end en garde-à-vue à cause de vous !

— Ta gueule, Ben Laden ! beugle Froidure en lui filant un coup sur le crâne.

10h17, commissariat de Meaux. Pendant que Bidoux et Putois sont dans les toilettes en train de se partager les deux kilos cinq de beuh récupérés la veille chez un vieux dealer sourdingue, Jean-Gilbert écoute une conversation téléphonique en voyant arriver Géraldine :

— Oui, madame. D'accord, madame. On vous envoie quelqu'un. Sans problème. Au revoir madame, dit-il en raccrochant.

— C'était qui, Jean-Gilbert ?

— Une personne du troisième âge qui a surpris un récidiviste chez elle. Ca fait quatre fois en un mois qu'il s'introduit chez elle pour poser son cul sur sa commode.

— Pardon ?

— Ben il rentre par la fenêtre, il se désape puis il...

— Oui, j'ai compris. Et alors, c'est une commode Louis XV ?

— Non, une commode en bois.

— Il a volé ou détérioré quelque chose ?

— Non plus. Il pose son cul et c'est tout.

— Ce n'est pas de notre ressort, Jean-Gilbert. Dites-lui de passer un coup de chiffon et de fermer ses fenêtres, nous on a une urgence. Appelez Garrec et Palardoux, le guitariste des Wampas a disparu et on a une demande de rançon sur les bras.

14h58, Meaux, place de la Soupière. Son boa autour du cou, Didier Wampas, seul, tient fébrilement un sac de sport bourré de billets. Il est relié par micro à Géraldine et J.R., planqués dans la fausse fourgonnette d'un primeur itinérant à cent mètres de là, alors que Garrec et Palardoux, en civil, font semblant de déambuler en amoureux dans une petite rue parallèle.

— C'est louche cette histoire, Ghislain. Vous avez lu le mot qu'on a trouvé chez le guitariste comme moi : « Didier, je les fait pour nous, viens seul avec ton boa place de la

Soupière avec ~~deux-cens-mille-franc~~ trente mille euros. Denise. » Non seulement le kidnapeur est illettré mais ça pue l'arnaque, non ?

— Et si c'était le guitariste qui s'était enlevé lui-même, pour se faire du fric ? dit Palardoux. Raton Pipouille, c'est bizarre comme nom, même pour un punk né dans le Calvados.

— C'est possible. En tout cas on n'aurait jamais dû foutre de vrais billets dans ce sac, je le sens pas du tout ce coup-là. Et pourquoi fixer la remise de la rançon ici, ça a rapport avec une chanson des Wampas ?

— Possible, y'a un Castorama juste en face, c'est un de leurs titres.

— Et puis pourquoi y'a personne, la place est complètement déserte ?

— Je crois que...

A quinze heures pile, un léger tremblement de terre se fait ressentir : cinquante Blacks maigrichons avec des dossards du Kenya déboulent place de la Soupière en dodelinant de la tête, sous le regard médusé de Didier Wampas.

— C'est quoi ce merdier ? demande Chantal.

— Le marathon de Meaux, chef, mais ça rappelle aussi la chanson « Comme un Kenyan », j'allais justement vous dire que...

— C'est pour faire diversion, on peut plus protéger Wampas ! Géraldine, J.R., intervenez ! crie Garrec dans son micro.

Quand les deux flics sortent de leur camionnette pourrie, une trentaine de blaireaux traînant leur laisse passent devant eux en galopant ; au même instant, une foule de jeunes branleurs lisant le *Télégramme de Brest* s'amasse autour de Didier qui braille dans son micro :

— Putain, c'est un mauvais trip ! Sortez-moi de là ! Au secours !

Garrec et Palardoux essaient de s'approcher tant bien que mal quand, comble de l'horreur, cent vingt décibels de Genesis jaillissent d'une caisse garée devant le Castorama.

— C'est quoi ça encore ?

— Ca a rapport avec une autre chanson des Wampas, chef, pareil que pour les blaireaux et le *Télégramme*, ça commence à devenir inquiétant !

Les jeunes sont dissimulés derrière leur journal, Géraldine et J.R. courent vers Didier, Garrec et Palardoux en font de même. De ce tumulte émerge alors une mélodie plaintive qui glace l'oreille du chanteur des Wampas : « Ne me quitte pas » à la flûte du pan.

— Chef, regardez, c'est ce Péruvien qui joue, comme dans leur chanson ! dit Ghislain en pointant du doigt un petit type en poncho pas du tout basané qui souffle maladroitement dans l'instrument, les yeux fermés, en tenant un clébard en laisse.

— Encore ?! Mais c'est pas possible, ce type a chanté plus de conneries que n'en a jamais pensé Plastic Bertrand ! Et c'est quoi le titre ?

— « Bang ! Bang ! Bang ! ».

— Merde ! Wampas, couchez-vous !

Etouffé par Genesis, l'ordre ne parvient pas à Didier. En face de lui, un *Télégramme de Brest* s'abaisse : il n'a le temps de voir qu'une boule de barbe à papa cachant un visage d'où éclatent trois détonations. Didier Wampas tombe à la renverse, trois balles dans le buffet ; le tueur lâche son flingue enfoui dans la barbe à papa et, en short et dossard, se fond dans le peloton de blanc-becs unisexes du marathon qui passe à présent. Les coups de feu font détalier les lecteurs en déroute ; Garrec essaie de poursuivre le tireur mais il disparaît dans la masse sans qu'elle ait pu voir si c'était un homme ou une femme. Géraldine et J.R. arrivent sur les lieux quand un scooter les double à toute berzingue, conducteur et passager en casques et blousons noirs : le second tend la main et attrape le sac de billets avant que le scooter ne s'échappe par les petites rues désertes de Meaux.

— Fais chier ! hurle Garrec au milieu de la place jonchée de *Télégramme de Brest*.

Palardoux est lui au chevet de Didier Wampas, couché sur la chaussée :

— Rock'n roll forever, murmure le chanteur avant de s'évanouir.

17h52, hôpital Raymond Domenech, devant lequel attendent deux journalistes et trois curieux ayant appris à la radio locale l'hospitalisation d'un chanteur dont ils n'avaient jamais entendu parler. Garrec et Palardoux, dépités, sont dans le couloir pendant que Didier Wampas gît sur son lit comme une vieille huître sans coquille.

— On s'est bien fait posséder, Ghislain. Non seulement on a perdu le fric, on n'a pas eu le tueur, Wampas est à l'hosto et y'a même pas eu d'enlèvement ! On a retrouvé Raton Pipouille ligoté et bâillonné dans sa cave, en slip, attachée à la chaudière, un vrai sauna, il a même perdu trois kilos. Cette histoire de rapt, c'était qu'un leurre : depuis le début, cette Denise voulait juste descendre Didier !

— Et se faire du pognon, rajoute Ghislain. Mais maintenant on sait qu'ils sont plusieurs : au moins un tireur, plus les deux qui étaient sur le scooter, c'est un gang organisé.

— Je comprend de moins en moins où cette affaire va nous mener. On n'a pas la moindre piste pour faire sortir le loup du bois.

— Vous parlez du tueur ?

— Non, du fameux loup-garou mangeur d'hommes du bois de Boulogne, on va faire une battue demain matin.

— C'est vrai ? Je peux venir ?

— Laissez tomber, Ghislain. Et dire que malgré tout ce bordel on n'a aucun indice.

— Et les blaireaux ?

— Volés la veille dans trois animaleries.

— Les types qui lisaient le *Télégramme de Brest* ?

— Une rumeur sur Internet, qui disait que y'aurait un concert sauvage de Calogero place de la Soupière à quinze heures, en arrivant ils ont juste trouvé une pile de journaux gratuits, il les ont lus pour patienter.

— Et Genesis à fond ?

— Le lecteur cd d'une voiture volée, pas d'empreinte sur l'album.

— Et sur le flingue et le bâtonnet de la barbe à papa ?

— Rien non plus, le tueur a dû utiliser la bonne vieille technique du vernis à ongles sur le bout des doigts...

— Le Péruvien qui jouait de la flûte de pan, il a bien dû voir quelque chose quand même ?

— Géraldine s'occupe de lui mais il est aveugle. On est au point mort.

— Merde, c'était un coup vachement bien préparé. Elle est forte, cette Denise.

— Restez là, Ghislain, j'ai besoin d'un remontant, je vais voir si on peut me faire une piqûre de sodium ou me servir une double vodka dans cet hosto moisi.

18h01, commissariat de Meaux. Géraldine interroge leur unique suspect à qui l'on a enlevé son costume de musicien des Andes.

— On reprend depuis le début. Nom, prénom, âge et profession.

— Langouste, Mitard, c'est un prénom slave, cherchez pas, quarante-quatre ans, vendeur de synthétiseurs haut de gamme au « Total Synthé » de la rue Brochette. On a des clients huppés, vous savez, Jean-François Copé vient que chez nous. Avant j'étais accordeur de pianos mais plus personne en a de nos jours, faut s'adapter.

— Vous êtes aveugle de naissance ou après un accident ?

— Mais je suis pas aveugle, moi.

— Quoi ? Et les yeux fermés, la canne blanche et le chien, c'est pour faire hype ?

— Choix idéologique, commissaire. J'ai pas ouvert les yeux depuis quatorze ans.

— Hein ?! Vous êtes dingue ou quoi ?

— Non, j'en avais marre, c'est tout. Ca faisait cinq ans que j'étais dans cette ville merdique où tout est moche, j'avais déjà deux gosses vilains comme des poux et ma femme enlaidissait chaque jour un peu plus. Puis je supportais plus de me voir dans la glace, je m'étiolais à vue d'œil, commissaire. Un soir j'ai regardé une émission de Jacques Pradel où un nain qui faisait du breakdance cherchait sa mère qui l'avait abandonné dans un cirque, pour moi ç'a été la goutte d'eau : j'ai fermé les yeux en jurant de plus jamais les rouvrir.

— Vous m'avez pas dit que vous aviez cinq enfants tout à l'heure ?

— Si, si, depuis j'en ai eu trois autres, je les ai jamais vus d'ailleurs, puis j'ai pas envie de les voir. J'imagine qu'ils sont aussi répugnants que les autres, la génétique ça trompe pas.

— C'aurait pas été plus facile de divorcer et de partir dans une autre ville ?

— Bof, c'est dans les films que ça se passe comme ça, une fois qu'on est dans un trou pareil on s'en sort plus, c'est comme gravir l'Everest en partant d'en dessous du niveau de la mer, et quand on a les yeux fermés en plus c'est pas possible.

— Sûrement. Revenons à l'enquête monsieur Langouste : qu'est-ce que vous faisiez place de la Soupière cette après-midi ?

— Ben je promenais Jojo, mon fox-terrier, il est croisé loutre, vous savez. En fait je me suis fait arnaquer, un type me l'a vendu l'année dernière en me disant que c'était une hyène hirsute, une hyène tu parles, cette pauvre bête est tellement pacifique qu'elle se fait tabasser par un lapin du quartier, faut avouer qu'il est sacrément gros, mais quand même...

— Pourquoi vous jouiez de la flûte de pan tout à l'heure, et très mal d'ailleurs ?

— Quelqu'un est venu me voir et m'a filé un billet de cinquante euros pour que je mette la veste, le chapeau et que je joue « Ne me quitte pas » à quinze heures tapantes. C'était une bonne affaire.

— Cette personne, c'était un homme ou une femme ?

— Dur à dire, c'était une drôle de voix, peut-être un transsexuel ou un castrat. En tout cas il a dit qu'il s'appelait Jean-Luc Le Ténia.

— Ca doit être dans une chanson des Wampas, j'imagine. C'est tout, vous pouvez partir. Mais vous êtes sûr que c'est pas un peu exagéré de ne plus vouloir jamais rien voir ?

— C'est même pas suffisant ! Mes gosses sont trop cons, j'en ai un qui rêve de faire de la télé, il dit qu'il est pote avec le petit-fils d'Arlette Chabot. Cet imbécile est complètement ignare, il est persuadé que Flaubert est un espoir des Girondins de Bordeaux et que la malaria est une danse à la mode ! Je devrais me colmater les oreilles avec du plâtre, comme ça j'entendrais moins de conneries !

18h26, à l'hôpital. Adossée à un mur, Garrec boit un café quand elle voit passer en courant un mec avec une branche. Elle interpelle le premier docteur qu'elle voit :

— Pardon, toubib, mais pourquoi y'a un type qui se balade dans les couloirs en tenant un bâton tordu ?

— Colique phrétique. Il fait ses besoins partout où y'a une nappe d'eau souterraine.

— Et ça marche ?

— A la campagne peut-être, mais en ville il va aux toilettes, comme tout le monde. Il doit détecter la plomberie.

— C'est bizarre comme maladie.

— Les experts croient que c'est physiologique. Moins je pense que c'est génétique. Et ma femme de ménage dit que c'est pas de pot.

— Et celui qui se tient le bide, là, c'est intestinal ?

— Oh que non. Mégalosplénie. Hypertrophie évolutive de la rate. En gros il a un organe interne en forme d'éponge qui gonfle comme une baudruche à vue de scanner, il se le tient en bandoulière sinon ça lui pèse sur la vessie.

— Fascinant. Et vous comptez l'opérer ?

— Si j'étais chirurgien.

— Vous êtes docteur ?

— Non, malade.

— Pourquoi vous êtes en blouse alors ?

— Prestige de l'uniforme. Je suis là parce que j'ai choppé le typhus en bouffant des blattes pour jouer à Koh-Lanta avec mon fils.

— Sale histoire.

— Surtout pour lui, il en est mort. Et vous ? Me dites pas, pâlotte comme vous êtes, je dirais cancer de la vésicule biliaire.

— J’suis flic, espèce de charlot, dit Garrec, vexée, en laissant voir son flingue. Tire-toi ou j’vais t’envoyer rejoindre ton gniard et ses blattes.

Elle retourne devant la chambre de Wampas où elle retrouve Palardoux, soucieux, qui observe avec insistance un grand type à quelques mètres d’eux.

— Chef, vous avez vu ce mec gaulé comme une armoire en chêne là-bas ?

— On dirait le foutu Alain Bernard. Avec cette grosse tête de cheval peroxydé posée sur le corps d’une lanceuse de poids est-allemande, je crois bien que c’est lui.

— Chouette, j’vais lui demander un autographe pour ma collec !

Palardoux approche du colossal homard mutant tenant une poche en plastique :

— Bonjour Monsieur Bernard, je suis votre plus grand fan, j’ai tous vos albums...

— Vous êtes journaliste sportif ?

— Non.

— Journaliste politique ? People ? Au chômage ? A mi-temps ?

— Non, non, rien de tout ça.

— Ca va alors. Faut que je passe incognito, personne sait que je suis là.

— Vous en faites pas, moi je suis pas journaliste, je suis policier.

Livide, Alain Bernard jète sa poche si loin et si fort qu’elle s’encastre dans le mur du fond du couloir à quinze mètres de là.

— J’ai pas de produits dopants sur moi, monsieur l’agent, rien du tout, je suis propre, je suis propre j’vous dis, laissez-moi ! hurle le nageur en pleine crise de démence.

— Et mon autographe ? demande Ghislain alors que le bougre s’échappe en passant à travers un mur qu’il démoli au passage.

La gueule toujours aussi bouffie sous ses énormes lunettes noires, le producteur Ernesto Cigarillo, l’air réjoui, entre dans l’hôpital et retrouve Garrec :

— Alors, elle a remercié son boucher la rock star ?

— Quoi ?

— Wampas, il a claqué ou c’est en cours ?

— Il est pas au top actuellement, on dirait que ça vous réjouit plus qu’autre chose.

— Et comment ! J’ai lancé la production du best of, je suis en train de négocier pour une émission spéciale en prime time sur W9, j’vais lancer leur dernier clip posthume sur Youtube et j’ai déjà une interview prévue pour Télé Deux Semaines ! Le phénomène Wampas

est en marche, ça va booster les ventes comme jamais : quinze ans que je produis ce toc, maintenant qu'il est entre quatre planches je vais peut-être enfin engranger des bénéfices !

— Contente que ça vous fasse plaisir. (Garrec tend l'oreille.) C'est quoi ce bruit ?

Le lieutenant ouvre la porte du placard adjacent : à l'intérieur se trouve Paimpol, affublé d'une fausse moustache, en blouse blanche au milieu des serpillières.

— Hum, je suis le docteur, euh, Trafalgar, le docteur Trafalgar, voilà, vous me surprenez en fâcheuse posture avec une infirmière...

— Lâchez ce balai-brosse et arrêtez votre baratin, Paimpol ! Les flics vous ont laissé repartir ?

— Oui, dit-il en sortant du placard à balais, je leur ai filé en échange des photos de Loana que j'ai prises la semaine dernière à une soirée mousse, de toute façon le journal les a refusées, même pour eux c'était trop trash.

— Comment vous avez fait pour entrer ?

— J'avais aussi fait des photos d'Eve Angéli à la même soirée, je les ai données aux deux types de la sécurité. Bon, dit-il en attrapant son appareil photo, je peux voir Wampas sur son lit de mort maintenant ?

— Certainement pas.

— S'il vous plaît, laissez-le faire, intervient Cigarillo, je me porte garant, ça nous fera une super pub. Shootez le cadavre avec le boa autour du cou pour la rock'n roll attitude.

— Bougez pas tous les deux, personne rentrera dans cette chambre !

— Regardez, chef, s'immisce Ghislain, Monsieur Wampas a de la visite.

— Froidure ? s'étonne Garrec en voyant le contrôleur un bouquet de pivoines à la main.

— J'ai eu comme des remords depuis votre visite, lieutenant. J'ai apporté des fleurs pour ce pauvre Didier, j'aimerais qu'on enterre la hache de guerre.

— Pour le moment c'est lui qu'on risque d'enterrer. Allez, finies les visites, tout le monde dehors, on dégage, du vent. Pas vous, Ghislain, vous pouvez revenir ! Et vous en faites pas pour Wampas, bande de chacals, d'ici trois jours il sera sur pieds !

Mardi 1^{er} octobre, 16h29, cimetière de Meaux. Garrec, Géraldine, Palardoux, Marmelade, Froidure, Cigarillo, le guitariste Raton Pipouille, les autres membres du groupe, des anonymes et les quelques personnes de sa famille auxquelles il ne devait pas d'argent sont

présents pour l'enterrement de Didier Wampas. La cérémonie est menée par un curé en blouson noir avec la barbe et les cheveux longs, le père Rillette Tricard.

— Ben dis donc, c'est triste quand même, dit Palardoux. Ca va, Marmelade ?

— Oui, répond-elle entre deux sanglots, c'est juste qu'il pourra pas venir à notre mariage, tout est fichu...

— C'était un pourri mais finir comme ça c'est moche, déclare sobrement Froidure.

— Je l'aimais bien même s'il me devait du fric, enchaîne Pipouille.

— C'était un bon gars, confirme Cigarillo. Un peu con mais pas méchant.

— Il aurait plus manqué qu'il morde, rajoute Garrec. En tout cas ça va faire une belle oraison funèbre, tout le monde a un petit truc sympa à dire sur lui visiblement...

— Chef, vous pensez qu'elle va venir, Denise ?

— Ca se peut, Ghislain. Gardez les yeux ouverts, on sait jamais, rétorque Garrec en scrutant la petite assemblée en noir.

Le curé s'avance et prend la parole :

— Mes enfants, bonjour, nous sommes réunis aujourd'hui pour célébrer notre ami, notre frère, Didier, que nous chérissions tant, bla bla bla bla bla, vous connaissez le topo, c'est toujours pareil aux enterrements. Et maintenant, pour toi Didier mon poto, place au rock ! (Le père Tricard sort une guitare électrique de sa soutane et envoie un énorme riff, le son sortant des enceintes posées sur les pierres tombales de part et d'autre du cercueil de Didier manquant de réveiller les morts.) Tous en chœur, mes enfants : Didier Wampas est le roi ! Didier Wampas est le roi ! Didier Wampas est le roi !

— Non, il n'a pas peur des skinheads grecs ! se met à hurler Didier, boa vert autour du cou, chemise léopard ouverte et chapeau à paillettes, en sortant de son cercueil.

— Didier ?! éructe un type strict à lunettes qui manque de s'étouffer en le voyant.

— Sacapatoun ?! Qu'est-ce tu fous là ? lui répond le chanteur pas tout à fait mort.

— « Denise », vous êtes fait ! crie Garrec en le pointant du doigt.

Se sentant pris au piège, Sacapatoun s'enfuit à toute allure alors que Didier Wampas reprend de plus belle son célèbre refrain.

— Vous avez vu, chef, Didier est pas mort en fait !

— Oui, j'étais au courant, Ghislain ! Rattrapez cette baltringue qui se carapate, c'est lui le tueur !

— Hein ?! Ok, chef !

— Fais attention, Ghislain ! Cours pas si vite, tu vas te blesser !

N'écoutant que son courage, Palardoux se jète à la poursuite du suspect sous les mises en garde réitérées de sa fiancée, Sacapatoun zigzaguant entre les stèles tel un croque-mort ivre. Dans sa course effrénée, il manque de tomber dans une fosse fraîchement creusée, tout comme Ghislain qui échappe de peu à la chute : alors que la sortie est en vue, Sacapatoun se prend sans crier gare un grand coup de pelle en pleine tronche — de la part de Garrec qui avait fait le tour pour le prendre à revers. Ghislain a tout juste le temps de se baisser que l'infâme serial killer bascule sur lui et s'écrase au fond du trou.

— Ca va, Ghislain ? demande Garrec en l'aidant à se relever.

— Oui, mais j'ai pas tout compris. Vous saviez que Didier était vivant ?

— Eh oui, ça faisait partie de mon plan diabolique pour forcer le tueur à montrer sa bobine. Je sais, c'est un peu extrême, mais on n'avait pas l'ombre d'une piste. Je vous ai rien dit pour pas éventer le secret, vous comprenez.

— Je suis bien content que Didier soit en vie, c'est vraiment une horreur quand le père de Marmelade chante du Tino Rossi. Et c'est qui lui ? dit-il en désignant le type groggy allongé dans la fosse.

— Aucune idée. Wampas le connaît apparemment, on va tirer ça au clair une fois au commissariat.

Au moment où le père Tricard et Didier arrêtent de chanter pour fêter sa résurrection (sans cryogénie), on entend nettement des pleurnichements soutenus.

— Chef, y'a quelqu'un qui est en train de chialer là-bas ou je rêve ?

— Cherchez pas, Ghislain, c'est Cigarillo qui pleure la mort de son besf of posthume.

20h30, bar-restaurant « Chez Bébert », anciennement « Chez Dédé ». Pour fêter le succès de l'enquête, Ghislain, Marmelade, Géraldine et Chantal dînent dans le resto repris par l'ex-commissaire Hubert Royco.

— Allez, tournée d'omelettes à la courge pour tout le monde, c'est moi qui invite, ça fait plaisir de vous voir tous réunis.

— Chef, enfin j'veux dire Hubert, j'pensais à un truc pour la déco : ça serait peut être bien de mettre la tête de sanglier au mur, au-dessus du bar.

— Vous savez, Palourde, au niveau de la déco, j'ai pas trop mon mot à dire, c'est le domaine de ma femme : on est comme qui dirait des associés, chacun a son domaine, moi la cuisine et l'accueil des clients, elle la déco et la compta. Bon, il arrive votre chanteur ?

— Il avait un concert à Brie-comte-Robert, répond Ghislain, il devrait plus tarder. Chantal, j'aurais voulu savoir quelque chose.

— Demandez.

— J'veus ai trouvée dur avec Didier durant l'enquête, vous avez un truc contre lui ?

— Mais non, c'est juste que les Wampas ça me rappelle une période sombre de ma vie : c'est au fameux concert de la fête de l'Huma de 83 que mon copain de l'époque m'a largué et que j'ai décidé de partir en Italie. Si j'étais pas allée là-bas, j'aurais pas rencontré ce salaud de Rital et j'aurais pu continuer mes études : j'avais le projet d'étudier une race d'oiseau en voie d'extinction au sud de la Nouvelle Calédonie, maintenant elle n'existe plus.

La porte s'ouvre alors sur le chanteur tant attendu, qui lance un tonitruant :

— Didier Wampas

Tous les convives atablés se lèvent de leur chaise et reprennent à l'unisson :

— est le roi !

— Salut les amis, alors ça va les futurs mariés, ça avance les préparatifs ? Prévoyez un morceau de la pièce-montée pour moi.

— C'est vrai vous allez pouvoir venir ? s'enthousiasme Marmelade.

— Oui, je serai tout seul, mes musicos ont des trucs à faire ce jour-là mais à moi tout seul j'assure le spectacle, non ?

— Oh, oui, sans problème.

— Je tiens à m'excuser particulièrement auprès de vous Marmelade, je vous entendais pleurer quand j'étais dans mon cercueil et ça m'a fait mal au cœur.

— Non, c'est pas grave, monsieur Didier, je comprends, c'était pour l'enquête et on a été tellement content quand on a vu que vous étiez vivant, pas vrai Ghislain ?

— J'ai cru que j'allais m'évanouir en vous voyant sortir de votre trou mais après on était content, c'est sûr. Bon, je vous en ai un peu voulu, Chantal de pas m'avoir prévenu que ce n'était qu'une mise en scène, mais...

— On n'était que trois dans le coup : Didier, moi et madame la commissaire, il fallait que le coupable vous croie mort, Didier, sans quoi il se serait jamais montré. Dire que jusqu'à la fin, j'étais persuadée que c'était une femme, il avait dû maquiller sa voix quand il a appelé. En tout cas, heureusement que Ghislain est fan des Wampas, c'est lui qui a reconnu toutes les allusions aux textes de vos chansons.

— Vous avez tous fait un boulot formidable : sans vous, ce malade m'aurait buté, c'est sûr. Et quelle bonne idée de me mettre un gilet pare-balles pour la remise de rançon, tout le

monde pensait que je m'étais pris trois balles dans le bide, après c'était facile de me faire passer pour mort. Et au fait, vous savez qui a pris le fric de la rançon finalement ? s'inquiète Didier.

— Malheureusement non, Sacapatoun continue à nier mais il est possible qu'il ait un complice, on cherche toujours.

— C'est con, ça faisait un petit paquet quand même et puis c'est l'argent du contribuable.

— Sacapatoun était vraiment un de vos amis ? demande Géraldine.

— Oui, un super poto même, mais c'était y a longtemps. Si j'ai bien compris, il a voulu me faire peur avec ses menaces pour que je quitte le groupe et qu'il me remplace, comme à nos débuts où on chantait ensemble, puis comme il a vu que j'avais peur de rien, il a voulu me liquider. Il dit que je lui ai tout pris, que c'est lui qui a inventé le rock'n roll.

— Et vous avez pas peur qu'il vous attaque en justice pour récupérer une partie des droits d'auteurs ?

— Vous inquiétez pas pour ça, Marmelade. Mon beauf est avocat et en plus le seul truc que j'ai dû piquer à ce type c'est « ouah ouh ! ».

— Quand je pense que ce minable a quand même tué sept personnes, reprend Garrec, tout ça parce qu'il a préféré être assureur à Sochaux que rester dans son groupe de rock de lycée ! A quoi ça tient la vie ?

— Ouais, c'est dommage, « Les chiens écrasés » ça marchait fort à l'époque au bahut.

— Vous saviez que Chantal était chanteuse dans un groupe de Punk monsieur Wampas? se hasarde Géraldine.

— Ca m'étonne pas : j'ai tout de suite vu que vous étiez une sacrée bonne femme, lieutenant, avec du caractère et tout, j'vous imagine très bien en punkette, j'aimerais bien voir des photos si vous en avez.

A ces mots, Chantal rougit et tourne légèrement la tête :

— J'les ai pas sur moi, mais je vous les montrerais un jour si ça vous amuse : c'était à un tremplin rock où on était arrivé deuxième, à l'époque j'étais blonde peroxydée et je mettais des épingles à nourrice sur mon perfecto.

— Wah ! dit Ghislain, éberlué par ces révélations.

— J'ai changé de look en rentrant à l'école de police mais j'ai continué à chanter dans mon groupe jusqu'en 86. En 85, j'ai même failli faire un album : un producteur voyait en moi la future Blondie française, ça s'est pas fait parce que je l'ai serré pour trafic de cocaïne.

— Vous vous appeliez comment ?

— Les « Tout Pourris ».

— Pas mal comme nom. Allez, ce soir on oublie tout et on s’amuse, j’ai commencé à écrire une chanson sur vous, je vous la chanterai au dessert, j’ai ma gratte dans la camionnette.

21h, dans les vestiaires du commissariat de Meaux presque désert, Bidoux et Putois font des messes basses autour d’un sac de sport plein de fric :

— Sylvain, pas d’entourloupe : on avait dit moitié/moitié.

— Attends, Bidoux : qui a eu l’idée ?

— Toi.

— Qui conduisait le scooter ?

— Toi.

— On est d’accord. Dernière question : qui risque le plus si on se fait prendre ?

— Toi, je suppose.

— Donc je crois que je mérite bien soixante pour-cent du magot, pas toi ?

— C’est quand même moi qui ai réussi à faire dire à Jean-Gilbert un maximum de détails sur la remise de la rançon.

— C’est pas un argument, il est tellement con que t’as pas eu beaucoup de mal à le faire parler. Je reconnais que c’était une bonne idée de lui refiler la « Barbie en cloque » de ta fille, d’ailleurs on devrait peut-être se procurer tout un stock de poupées au cas où on aurait besoin de son aide à nouveau.

Les deux affidés se répartissent les liasses, Hervé recompte sa part d’un air renfrogné.

— Fais pas la gueule, Bidoux : tu sais tout ce que tu vas pouvoir faire avec ce blé ?

— Je vais retaper ma palombière, m’acheter une canne à pêche de pro avec un moulinet en aluminium et ouvrir un livret A pour mon gosse, enfin le gosse de ma femme, c’est pas ma femme en fait, on n’est pas mariés mais je vis chez elle, c’est compliqué...

— T’as des ambitions de gagne-petit, Bidoux ! Moi je vois plus grand, beaucoup plus grand : je vais réinvestir ce pognon dans un coup qui va nous rapporter bien plus.

— Dis-moi : tu veux faire quoi ?

— J’t’en parlerais en temps et en heure mais il nous faut un troisième : tu crois que Mahmoud voudrait en être ?

— Je sais pas, faut voir : il dit à tout le monde qu'il veut rentrer dans la police mais à moi il a confié qu'il avait d'autres projets.

— Ah ouais, quel genre ?

— Il veut monter son entreprise mais il a pas de capital et les banques se bousculent pas au portillon pour prêter du fric à un maghrébin R.M. Iste de banlieue qui a fait de la taule.

— Et c'est quoi son projet ?

— Vendre des arbres désodorisants pour voiture en forme de main de Fatma, y a un marché immense, il se voit déjà exporter vers tout le Maghreb et dans les pays du Golfe.

22h 45, Royco se mêlent aux convives pour grignoter un bout.

— Alors, elle était pas bonne mon omelette à la courge ? Je compte sur vous pour me ramener de la clientèle du commissariat, depuis que Dédé a fermé, ils sont tous partis chez l'Italien, il faut qu'ils reviennent ici : je fais trente pour-cent sur présentation de la carte de police et dix de plus sur les sandwiches « spécial garde-à-vue ». A partir du mois prochain y aura soirée karaoké tous les vendredis et je suis en négociation avec Claude pour un spectacle travesti une fois par mois le samedi.

23h22, Didier attrape sa guitare et monte sur la table :

— Je vous fais le refrain, ça donne un truc comme ça : « Putain, c'est super le commissariat, plus jamais je mangerai de nuggets de poulet, non, non, plus jamais, j'ai encore rêvé de Jean-François Copé, en short au commissariat, oh non plus jamais ça, ouh ouh ouah ».

1h32, Ghislain, bourré comme les autres, attrape Royco par la manche :

— Allez, Hubert, maintenant on veut l'imitation de Julio Iglesias, s'il vous plaît.

— Oh oui, Hu-bert, Hu-bert, Hu-bert, réclame tout le monde.

— Bon, d'accord, fait Royco en prenant une courge comme faux micro. Hum, hum.

Vous les femmes...

ÉPISE 6 : PAS DE MARIAGE ET UN ENTERREMENT

Samedi 1^{er} octobre, 14h52, quelque part sur la mer Méditerranée au large de la Corse. A bord d'un yacht grand luxe, ancienne propriété de Saddam Hussein rachetée pour une bouchée de pain au lendemain de sa pendaison, Jean-François Copé, en short et polo Armani, appelle son ami Christian Clavier occupé à bronzer en slip de bain Calvin Klein et à boire des margaritas en galante compagnie à l'autre bout du bateau :

— Chris, viens m'aider, je crois qu'j'ai attrapé un énorme truc, c'est hyper lourd, ça doit faire au moins quatre-vingts kilos.

— Fais gaffe, c'est sûrement Roseline Bachelot !

Au même moment, à plusieurs centaines de kilomètres de là, dans les jardins de la mairie de Meaux. Répartie autour d'une immense table blanche, une assemblée hétéroclite grignote des petits fours en attendant la pièce montée, point d'orgue du mariage de l'inspecteur Ghislain Palardoux et de Marmelade Pendwick. Ses parents, un vieux beau sur le retour et une petite femme à l'air sec engoncée dans ce qui ressemble à des vêtements pour chien devisent en sirotant du champagne tiède :

— Quel dommage que J.-F. ne soit pas là, il nous aurait joué une chanson de Duran Duran au synthé, il était vraiment bon à l'époque, tu sais.

— Il a pas pu se libérer, c'est un homme très pris, il a trois boulots plus deux fictifs, il avait un séminaire de travail avec son groupe Génération France mais il a envoyé une gigantesque corbeille de fruits et il a promis de venir au baptême du premier enfant, le plus tard possible j'espère. Je suis pas pressé d'être grand-père, d'ailleurs je peux PAS être grand-père, j'ai même pas un cheveu blanc, personne n'y croirait.

— C'est vrai John Peter, tu fais tellement jeune que ça en devient insultant pour les autres. Mais dis-moi, qui est cette vieille arabe en djellaba qui bave dans son fauteuil roulant ?

— C'est l'arrière-grand-mère d'un collègue de Ghislain : un certain Ramamoud qui est stagiaire au commissariat, je crois, il nous même apporté du couscous maison.

— Oh, comme c'est folklorique !

Non loin des parents de la mariée, Ghislain est sur les nerfs en dépit du fait qu'il vive « le plus beau jour de sa vie » selon sa mère et Natacha Amal³ :

³ N. AMAL, *La joie unique du mariage*, Plon, Paris, 2007.

— Maman, s'il te plaît, pour la dernière fois, arrête de me filmer, ça me fait mal à la tête quand on me regarde, filme quelqu'un d'autre, je sais pas, Marmelade, ses parents, n'importe qui.

— Mais je m'en fous des autres, t'es mon seul fils et tu te maries, c'est toi que je veux sur le film. J'ai acheté ce caméscope exprès alors laisse-moi faire ce que je veux, pour une fois que j'ai le droit de sortir.

— C'est un peu gênant d'être filmé raide bourré en train de se goinfrer d'omelette norvégienne, figure-toi. Et puis combien t'as pris de médocs ? Tu trembles tellement que ton film aura l'air d'un truc expérimental d'art contemporain ! Et tu ferais mieux de rester assise, j'ai peur que tu tombes avec tes chaussures orthopédiques !

— Me parle pas de ça, Ghislain, tu sais que je suis déjà trois psychothérapies, avoir un pied de bouc et une patte de canard⁴ est une épreuve que je ne souhaite à personne ! Sauf peut-être à Jean Tibéri, mais c'est parce que je l'aime vraiment pas.

Cinq minutes plus tard, Palardoux est pris d'une brusque envie de chantilly :

— Dis Marm', c'est quand qu'elle arrive la pièce montée ?

— D'un instant à l'autre, cher mari : ma mère est partie voir.

— Dis, y a des jumeaux dans ta famille ?

— Non, pourquoi : tu veux des jumeaux ?

— Pas du tout, c'est juste que je me demandais qui étaient ces jumeaux là-bas, dit-il en montrant quelqu'un à l'autre bout de la table.

— C'est l'oncle Philibert, mais il a aucun jumeau, si tu le vois en double, c'est que t'es complètement bourré.

— Ah, ben j'préfère ça, dit-il en luttant contre la nausée et en poussant son assiette d'omelette norvégienne d'un air dégoûté. C'est qui ce grand black à l'air méchant à côté de Chantal ?

— Le fils Mugabe, un ami de papa, tu sais avant d'être préfet, il a été diplomate dans plusieurs pays d'Afrique et d'Amérique latine. D'ailleurs, la grande maigre, avec le chignon, à la droite de papa, c'est la petite-fille de Pinochet.

— Les mauvaises langues disent même que c'est la fille de ton père, c'est-à-dire ta demi-sœur, Marmelade.

⁴ Voir Episode 4, *Gare au Kriboulak*.

— Tatie, ferme-la, tu sais bien que papa a toujours dit qu'il était ok pour le test de paternité, c'est elle qui a pas voulu, c'est bien la preuve que papa n'est pas son père. Il n'a qu'une seule fille adorée et c'est moi.

— Si j'étais toi, j'en serais pas si sûre : dans les milieux autorisés, son nom circule comme géniteur potentiel du mioche de Rachida Dati.

Un vieil homme, la moitié gauche du visage protégée d'une coque en ferraille et la moitié droite de sa chemise recouverte de décorations militaires, se lève de table et s'approche avec solennité de Palardoux :

— Je me présente, colonel Chabichou. Alors, mon garçon, c'est vous le marié ?

— A c'qui paraît.

— Dites-moi : avez-vous fait votre service au moins ?

— Mon service de quoi ? De table ?

— Votre service militaire, jeune homme : suis-je assez clair ou vous foutez-vous ouvertement de ma gueule ?

— Non, ça n'existait plus à mon époque.

— Et bien c'est fort dommage, mon p'tit bonhomme, ça t'aurait appris un peu la vie : moi, j'ai fait la guerre d'Algérie, mon père avait fait la Seconde Guerre Mondiale, mon grand-père la Première Guerre Mondiale et heureusement j'ai un petit-fils qui fait honneur au nom des Chabichou et qui est actuellement en Irak.

— Ah ? C'est bien, félicitations, bravo, merci, je veux dire merci pour la Mère Patrie et que Dieu vous garde, monsieur.

— Vous êtes tous pareils, les jeunes : des dégénérés qui ne pensent qu'à forniquer ou à se trémousser comme Shakira plutôt qu'à travailler et à donner leur vie pour leur pays. Incapable !

— Bonne après-midi à vous monsieur, j'espère que vous avez encore faim : la pièce montée va arriver d'un instant à l'autre. Marm', tu crois qu'il m'a craché dessus intentionnellement ou que c'est juste un postillon un peu plus gros que les autres ?

— Je préfère penser qu'c'est un postillon mais j'en mettrais pas ma main à couper.

Chantal Garrec se rapproche des mariés pour échapper à la compagnie pesante de ses voisins de table :

— Putain, je sais pas qui a fait le plan de table, mais merci bien : je suis coincée entre le fils Mugabe et un type qui dit être Marc Veyrat mais qui lui ressemble pas du tout, à part le

chapeau. En plus il connaît que dalle en plantes aromatiques : il confond le romarin avec Romorantin et la colocation avec la coloquinte.

— C'est son sosie officiel pourtant, Marc Veyrot, et y a aussi Joël Robuchie, le sosie de Robuchon : c'est une idée de mon père, les vrais demandaient trop cher mais il voulait quand même que ça en jète.

— Vous avez une drôle de famille, Marmelade, bon en tout cas qui que soit ce type, il a autant de conversation qu'une plante en pot. Ca va Palardoux ? Vous avez pas l'air bien.

— Je crois que j'ai un peu trop bu, mais après tout on se marie qu'une fois, non ?

— Si on s'en tient aux statistiques, c'est pas tout à fait vrai, mais bon, dit Garrec alors que Marmelade la foudroie du regard.

— Pourquoi Mémé Chouchen est pas à côté de moi ? Il faut que je la surveille, sinon elle risque d'avaler son dentier.

— Vous inquiétez pas pour Mémé Chouchen, Ghislain, j'ai gardé un œil sur elle : elle a rien avalé d'autre que des tonnes de bouffe. Elle mange pas chez elle ou quoi ? Bon, j'vous quitte les tourtereaux, y a le faux Marc Veyrat qui est en train de boire dans mon verre de Banga.

Une femme blonde boudinée dans une robe jaune à volants s'adresse aux mariés :

— Et vous allez où en lune de miel ?

— On ne fait pas de lune de miel, pas pour l'instant, je peux pas m'absenter comme ça du commissariat, ils ont besoin de moi, je commence à devenir indispensable là-bas.

— On partira à Noël, sûrement aux Antilles, au soleil, s'enthousiasme Marmelade.

— Oui, on verra, peut-être, t'emballe pas tant que rien n'est décidé, Marm'.

Une fois la curieuse partie :

— Dis, c'est qui cette vielle mégère ?

— J'sais pas, j'croyais qu'elle était de ta famille à toi.

— Quatre-vingt-dix pour-cent des invités sont de ton côté, si t'avais pas remarqué.

— C'est un reproche ?

— Mais non, mais non, calme-toi.

— Mais je suis très calme, dit Marmelade d'un ton cassant que son mari n'est plus en état de relever.

Ghislain, au bord du coma éthylique — lui qui ne boit jamais —, entend des bribes de conversations qu'il ne comprend qu'à moitié et auxquelles il n'essaie même pas de répondre :

— Vous avez lu le dernier Marc Lévy ? Moi, j'trouve que c'est pas si mal que ça : c'est de la littérature populaire. Il en faut pour tous les goûts, et, entre nous, tout le monde n'est pas équipé pour lire Joyce ou Proust, même si certains profs de banlieue gauchistes veulent nous faire croire le contraire. Qui a vu le film de Cantet avec Bégaudeau ? Pathétique, non ? Pas tant le film que la méthode éducative dont il fait l'apologie.

— Quelle est cette vieille arabe avec un fichu sur la tête qui bave dans son assiette ?

— Putain mais qui est-ce qui a invité cette tanche de Bernard Montiel ?

— Il a dû s'incruster, ce pique-assiette, il est pas sur la liste en tout cas. Il paraît qu'il a fait pareil au mariage du petit Sarko et de la fille Darty.

— Quel est ce drôle d'animal ? On dirait un yorkshire qui aurait avalé un porc-épic !

— Ca s'appelle un tapinos : c'est un mélange de tapir et de tamanoir albinos.

— Vous devriez poser votre caméra, madame, vous tremblez comme une feuille, vous allez finir par la lâcher dans les restes de votre omelette norvégienne, ça serait dommage.

— Maman, c'est où les w.-c. ? J'dois faire la grosse commission, ça urge.

— Ces mariages, c'est toujours un vrai calvaire : un défilé d'abrutis contents d'eux-mêmes qui font semblant de s'intéresser aux mariés, alors qu'ils s'en foutent pas mal, j'parie même que la majorité espère bien qu'ça finira en divorce, comme pour eux, y a pas de raison. Je jure sur l'honneur que c'est le dernier mariage auquel j'assiste de ma vie.

— J'ai un doute, Pierre Martinet me soutient qu'il est le vrai Pierre Martinet : il m'a fait le coup de sa réplique dans la pub « Le traiteur intraitable » et c'était vachement ressemblant. Merde, je sais plus quoi penser : qui sont les vrais ? qui sont les faux ?

— Ghislain, ça va, t'es tout blanc ?

Un cri retentit : il résonne dans tous les recoins du parc en faisant sursauter les convives imbibés. Isalina, la cuisinière/femme de ménage/bonne à tout faire des Pendwick surgit de la cuisine, les bras au ciel :

— Y a un docteur ici ? J'crois que Madame est morte, oh, c'est trop horrible !

Devant une Géraldine dépassée par les événements, Chantal Garrec, pratiquement sobre — elle se réservait pour le champagne —, prend les choses en main : elle est la première sur les lieux et confirme le décès de Madame Pendwick qu'elle découvre la tête enfoncée jusqu'au cou dans le troisième étage de la pièce montée. Au passage, elle interprète comme symbole d'un présage funeste le couple en sucre censé représenté Marmelade et Ghislain brisé en deux, laissant chacun des deux époux gisant sur le sol de la cuisine à deux mètres de distance et regardant dans des directions opposées.

Arpentant le parc à la recherche de Tchang Margouling, elle le trouve finalement en train de draguer Clémentine, la cousine catho fondamentaliste de Marmelade sur un banc à l'écart, près de la mare aux poissons rouges :

— Tu vois, moi j'trouve que Sœur Emmanuelle elle a la classe, elle a une façon digne de porter sa misère, un peu comme le Clochard dans « La Belle et le Clochard »...

— Eh Margouling, finis les batifolages sous les pins parasols ! La maîtresse de maison a passé l'arme à gauche et on a besoin de toi pour faire les premières constatations

— Quoi ? Tatie Geneviève ? Elle est morte, vous êtes sûre ?

— Oh oui mademoiselle, aussi sûre que Margouling est en ménage avec une Viêt sans papiers et père de trois gosses. Pardon, il vous avait pas dit ?

— Euh, à plus tard Clémence...

— Clémentine.

— Oui, c'est ça, à plus tard Clémentine, le devoir m'appelle.

En traversant le parc de la mairie au pas de charge devant des convives affolés l'expert en médecine légale lance à Chantal :

— T'es vraiment une sacrée enfoirée, Garrec.

— Pourquoi, t'en doutais ?

Pendant qu'il examine le corps et établit un périmètre de sécurité autour de la cuisine, sa collègue, forçant la voix pour se faire entendre au milieu du brouhaha, fait une déclaration depuis les marches du perron :

— C'est Chantal qui vous parle, du calme. Désolée de gâcher la fête mais Madame Pendwick est décédée : la thèse de l'accident n'est pas à écarter mais nous privilégions celle du crime. Par conséquent vous comprendrez que la fête est finie et que vous devez tous rester là pour collaborer avec nous afin de résoudre cette affaire au plus vite. Merci. N'attendez pas la pièce montée au fait, c'est devenu une pièce à conviction.

Le colonel, quelque peu désorienté — trop de vin blanc ? un début d'Alzheimer ? — se met à applaudir frénétiquement comme au bon vieux temps de l'Algérie Française. Les autres convives, stupéfiés, semblent hésiter entre les pleurs, les cris et une deuxième part d'omelette norvégienne.

15h20, salle de réunion de la mairie. Tout le commissariat est réuni pour un briefing : J.R et Géraldine qui n'ont pas bu une goutte d'alcool ; Bidoux et Putois qui ont l'air ravis de la situation ; Margouling qui cherche Clémentine des yeux par la fenêtre ; Mahmoud, qui a

emmené son arrière-grand-mère ; Claude qui a troqué sa tenue de catch contre une robe rose à frou-frou et un collier de chien qui met en valeur sa pomme d'Adam ; Jean-Gilbert et sa Barbie Mariée comme de bien entendu ; Marie, la secrétaire avec son magnétophone qui dépasse de la poche de sa veste ; et Ghislain, qui s'est soulagé l'estomac en chemin en vomissant dans le bac de géraniums de l'entrée.

— Mahmoud, nom de Dieu, qu'est-ce que vous foutez ici avec votre ancêtre ? demande Garrec.

— Mes parents m'ont dit de l'emmener pour lui changer les idées, c'était l'anniversaire de leurs vingt ans de mariage, ils sont partis en week-end gastronomique halal à Vesoul.

— Et vous croyez que c'est une saine distraction pour une personne de son âge les macchabées plongés dans la chantilly ?

— De toute façon elle entend qu'un mot sur trois et elle en comprend qu'un sur deux...

— Ca fait un sur huit ! dit Palardoux en gloussant.

La porte s'ouvre brusquement, laissant voir un Royco surexcité :

— Je me joins à vous si ça vous dérange pas Géraldine, je sais qu'officiellement je fais plus partie de la police, mais je peux peut-être vous être utile, j'ai laissé derrière moi toutes ces histoires d'oiseaux sectaires⁵, la justice m'a blanchi d'ailleurs, et puis je vous avoue que vous m'avez tous manqués. Même vous, Palourde.

— Vous aussi vous nous avez manqué : Géraldine est sympa mais je vous préférerais, avec votre tête de sanglier et vos ailes de colibri.

— Pauvre Ghislain : la douleur lui fait perdre la raison.

— Il est surtout bourré comme un coing, oui : Ghislain, allez vous allonger sur le divan dans le bureau de cette bouse consensuelle de Copé et laissez-nous travailler.

— Oui, chef, répond Palardoux qui part en s'appuyant aux murs.

— Bon, enchaîne Géraldine, il faut qu'on s'organise. Margouling a été incapable de déterminer la cause de la mort de Madame Pendwick, ce qui ne va pas faciliter notre travail bien que l'homicide soit probable. Le coupable est donc parmi les invités. J.R et moi, on interroge la femme de ménage qui a trouvé le corps, maman tu t'occupes du mari de Madame Pendwick, Bidoux et Putois, vous allez recenser tous les invités présents : pièces d'identité, lien avec la victime et vous notez le nom de ceux qui vous ont l'air suspects, on les

⁵ Voir Episode 1, *La secte du Colibri Bleu*.

interrogera après. Et récupérez tous les portables au passage. Mahmoud et Claude, vous devez empêcher quiconque de sortir du parc, par la force s'il le faut. Maîtrisez-vous quand même, Claude, on n'est pas à une exhibition de free-fight à Bercy. Marie et Jean-Gilbert vous allez jouer le rôle de cellule psychologique, pour une fois qu'on avait besoin de Sylvette, son agoraphobie a bon dos. Voilà : tout le monde sait ce qu'il a à faire alors au boulot !

— Et moi, je fais quoi ? s'inquiète Royco.

— Vous supervisez l'ensemble des opérations, en vérifiant que chacun fait bien son boulot et que c'est pas trop la pagaille.

— C'est parce que je suis arabe et que j'ai mis un costume que vous me désignez pour faire le vigile ? se plaint Mahmoud, qui avait emprunté pour l'occasion le costard rouge de son frère Bilal en stage au Promo Coco. C'est du racisme, ça. Et pourquoi est-ce que je pourrais pas avoir le rôle du psychologue, moi aussi ?

— Depuis quand on discute les ordres, Mahmoud ? répond Géraldine en s'efforçant de prendre un ton autoritaire qui ne semble pas impressionner l'intéressé.

Son arrière-grand-mère l'engueule en arabe et il s'excuse platement auprès de Géraldine de l'avoir offensée, se proposant même de lui faire du tajine pour son anniversaire.

15h28, Chantal commence à cuisiner le mari de la victime dans un bureau inondé de portraits de Chirac, Juppé, Raffarin, Villepin, Sarkozy et Copé, celui de son secrétaire, assistant personnel et conseiller en communication Jean-Jacques Piquette :

— Alors, vous êtes Monsieur John Peter Pendwick, né le 23/04/56 à Londres, d'après votre carte d'identité ?

— Oui, je confirme toutes ces informations même si à chaque fois que je montre mon passeport on croit qu'il y a une erreur et qu'un de ces tâcherons de l'administration a confondu 56 avec 66. Surtout les femmes je dois dire.

— Tant mieux pour vous, mais essayez de répondre par oui ou par non aux questions simples, sinon on va pas s'en sortir.

— Bien sûr, excusez-moi mais j'ai toujours tendance à être très bavard avec les jolies femmes, dès que je suis troublé, je parle, je parle et on peut plus m'arrêter.

— Depuis combien d'années étiez-vous marié ?

— Vingt-six ans : on s'est marié en 1982, elle était jeune, belle et aimable à l'époque. Les temps changent, comme dirait l'autre.

— Vous voulez dire que vous ne vous entendiez plus ?

— Non, c'est pas ça, comprenez-moi, je voudrais pas salir sa mémoire, mais disons qu'on s'entendait comme peuvent s'entendre un type dynamique et fringant comme moi et une femme vieillissante et tyrannique comme elle. Vous êtes mariée, inspecteur ?

— Lieutenant. J'ai été mariée y'a longtemps et on ne m'y reprendra plus.

— Vous savez ce qu'on dit : il ne faut jamais dire jamais. Vous pourriez rencontrer un jeune quinquagénaire cultivé et de bon niveau social, éploré suite à son veuvage mais prêt à reconstruire sa vie avec une femme ayant la petite quarantaine, intelligente, sensuelle et indépendante au fort caractère.

— Apparemment votre petite annonce est déjà prête, y aura sûrement des candidates. Quant à moi je déteste les gros connards arrogants ayant un début de calvitie, surtout s'ils sont de droite.

— Je vois, vous êtes lesbienne, y paraît que ça arrive souvent aux femmes divorcées à l'approche de la cinquantaine.

— Vous allez la fermer un peu, espèce de minable : je suis pas une de vos pauvres secrétaires sous-payées fan d'Anna Gavalda, alors vous avez intérêt à coopérer.

— Je suis préfet et vous êtes flic, je suis pas censé être votre supérieur ?

— Entre un suspect et un lieutenant de police, le rapport de force s'inverse.

— Je ne suis pas sûr d'avoir bien compris : vous n'insinuez quand même pas que j'aurais pu tuer ma femme ?

— Pas du tout, elle a dû se suicider par désespoir de vous voir perdre tous vos tifs.

Au même moment, dans le bureau d'en face, Géraldine et J.R. interrogent Isalina :

— Puisque je vous dis que j'ai rien remarqué de spécial, Madame était très gentille, facile à vivre, tout le monde l'aimait bien, personne lui en voulait, surtout pas moi : elle et son mari m'ont aidée pour avoir mes papiers, vous savez. Grâce à eux, ma petite sœur aussi elle est venue en France, elle travaille chez le frère de Madame, je la vois pas souvent parce qu'elle a beaucoup de travail et ils veulent pas qu'elle sorte, ils disent que Paris c'est trop dangereux pour elle et qu'elle est plus en sécurité à la maison à nettoyer le sol.

— Racontez-nous comment vous l'avez trouvée.

— Je suis venue chercher la pièce montée parce que Monsieur me l'avait demandé et j'ai ouvert la porte de la cuisine et y avait Madame la tête dans le gâteau, alors je suis sortie, j'ai demandé si y avait un médecin mais y en avait pas et c'est tout.

— Nous voilà bien avancé, commente Géraldine.

— Pardon madame, mais y avait-il dans la cuisine un fourmilier au moment des faits ? demande J.R. d'un air grave.

— Des fourmis je sais pas, par contre j'ai vu un cafard dans un coin. Si c'est ma sœur qui avait fait le ménage, ça se serait passé autrement. La journée avait mal commencé de toute façon.

— Pourquoi donc ?

— Ben, c'est que je suis au chômage maintenant.

9h02, le même jour, résidence des Pendwick où John Peter et sa femme petit-déjeunent dans leur salon immense.

— Je comprends pas que Marmelade se soit amourachée de ce pauvre type, un vrai péquenaud, tu sais qu'il est breton ? Je parie qu'il vient d'une lignée où tout le monde se mariait entre cousins, et je te parle pas de la tronche des mômes.

— Tu vois pas que ça peut servir d'avoir des relations dans la police ? On sait jamais ce à quoi on peut être confronté : de nos jours tout le monde porte plainte contre n'importe qui, à tout bout de champ, comme en Amérique.

— Tu dis ça pour la plainte déposée par ta secrétaire pour harcèlement sexuel ?

— C'est pas loyal de ta part de remettre ça sur le tapis : tu sais bien que Sandrine était perturbée suite à l'amputation de son bras droit, on le serait à moins, elle a retiré sa plainte une fois qu'elle a retrouvé ses esprits. Entre nous, si y en a un des deux qui pouvait porter plainte pour harcèlement c'était plutôt moi : une vraie allumeuse cette fille, tu verrais comment elle s'habille pour venir au bureau, merde, on est une préfecture ou un bar à putes ?

— Toujours aussi distingué, John Peter, essaie au moins de te tenir un peu pendant le mariage, histoire de ne pas faire honte à ta fille.

— Je m'entends très bien avec ma fille, moi, et si quelqu'un lui fait honte c'est toi il me semble.

— Si tu comptes encore me raconter son anniversaire d'il y a trois ans où j'ai malencontreusement embrassé son ex, je te préviens que je vais prendre mon petit déj' à la cuisine et tu trouveras quelqu'un d'autre pour faire ton nœud de cravate.

— Mais non, ma chérie, on se taquine, c'est de bonne guerre. J'y pense : on fait quoi pour Isalina ? C'est forcément elle qui a piqué tous les cintres de ma penderie, y a qu'elle qui s'occupe de mon linge. Elle doit s'en servir pour faire des jouets à ses gamins déshérités.

— On la vire, c'est pas la première fois, elle se croit tout permis cette bouffeuse de fajitas : la semaine dernière une éponge, cette semaine quatre cintres et demain ? Non, c'est l'escalade là, je vais pas me laisser dévaliser par cette va-nu-pieds.

— Mais tu sais qu'une autre on sera obligé de la déclarer, avec les trente-cinq heures la couverture maladie, les congés payés, j'en passe et des meilleures.

— Et si on l'échangeait contre sa sœur, celle qui travaille chez mon frère ? Elle a l'air plus docile et elle parle pas un mot de français, c'est un avantage. Puis je crois qu'elle a des notions de plomberie.

La femme de ménage entre dans la cuisine avec le café :

— Isalina, vous soutenez que vous n'avez pas volé les cintres de Monsieur ?

— Non, j'ai rien volé du tout.

— Vous niez aussi pour l'éponge gratounette de la semaine dernière ?

— Oui, Madame.

— Vous êtes virée ma petite, estimez-vous heureuse qu'on vous renvoie pas illico dans votre pays de crève-la-faim.

— Ou même qu'on vous balance pas sur le trottoir, à la merci du premier maquereau qui passe, renchérit John Peter. Vous allez chez mon beau-frère, on vous échange avec votre sœur, en espérant qu'elle sera plus raisonnable.

— Un petit conseil : évitez les jupes, même s'il est tétraplégique le jeune Hector est en pleine puberté et les choses du sexe le travaillent tellement qu'un accident est vite arrivé...

— Madame, s'il vous plaît, j'ai rien volé, je veux rester ici.

— Trop tard, notre décision est prise : aujourd'hui, vous servez le repas de mariage, demain vous lavez tout et après vous dégagez.

Une fois qu'Isalina a rejoint sa chambre sous les combles, John Peter s'éclipse dans son bureau et revient dans la cuisine avec une rose qu'il accroche habilement au décolleté de sa femme déjà habillée, coiffée et maquillée pour le mariage :

— Pour me faire pardonner ma conduite de tout à l'heure. De toute façon t'étais pas censée savoir que ce prof à la retraite qui portait une moumoute était l'ex de ta fille.

— Elle a toujours eu un goût exécrable, je sais pas de qui elle tient ça.

— Moi je le trouve sympa ce Ghislain, un peu plouc peut-être, mais il est jeune encore, tu verras que si on s'y prend bien il sera bientôt plus Pendwick que nous.

Redescendue pour nettoyer le bidet de la buanderie, Isalina assiste à la scène par hasard sans en tirer un quelconque enseignement.

15h39, mairie de Meaux. Mahmoud laisse Claude régler son compte au colonel qui prétend qu'on l'attend sur le champ de bataille — même s'il ne sait plus lequel —, et retrouve Géraldine dans la salle de réception :

— J'sais plus quoi faire, les gens veulent partir, on a du mal à les retenir, ça vire à l'émeute, Claude a été obligée de faire une prise de catch à Omar Harfouch, il dit qu'il a un rendez-vous urgent au Hilton avec Bruce Springsteen. C'est un acteur ça, Bruce Springsteen ? Il faisait pas le méchant dans le deuxième « Die Hard » ?

— Il est dans quel état ?

— Bah, ça va pas fort, ça fait au moins dix ans qu'il a pas fait de film...

— Pas Springsteen, Harfouch. Y a besoin d'appeler une ambulance ?

— Non, je crois que ça va aller, on l'a confié à Jean-Gilbert, c'est bien lui qui fait le psychologue ? Marie était occupée à enregistrer des trucs sur son magnéto. Et depuis quand elle a le droit de faire les interrogatoires ? Si elle le fait, moi aussi je veux le faire.

— Calmez-vous, Mahmoud, j'ai jamais dit à Marie d'interroger qui que ce soit et je ne sais pas ce qu'elle fait avec un magnéto. Bon, si Harfouch est vivant, c'est l'essentiel mais dites à Claude d'y aller mollo, elle se rend pas compte de sa force, je la couvre de mon mieux à chaque fois mais les frais de dentiste commence à alourdir notre budget.

16h27, la situation n'a pas évolué à la mairie, si ce n'est que les invités décuvent ou s'impatientent et que les interrogatoires ne donnent rien. Mahmoud, qui a fait tomber son costard bordeaux, vient voir Géraldine dans les jardins.

— Euh, vous avez dit que personne devait sortir mais est-ce qu'on peut laisser entrer quelqu'un ?

— J'en sais rien, Mahmoud : qui veut rentrer ? C'est déjà la presse à scandale ?

— Non, c'est un type avec un chapeau de cow-boy à paillettes et une guitare électrique, il dit qu'il vient chanter pour les mariés.

Entre-temps, Didier Wampas a réussi à déjouer la surveillance de Claude et s'est introduit dans le parc, il rentre dans les locaux de la mairie et frappe à la première porte. Par chance, c'est le bureau ringardos de Copé dans lequel Ghislain somnole à même la moquette :

— Oh, monsieur Wampas, comment allez-vous depuis votre enterrement ?

— Moi, ça baigne, mais c'est quoi ce bordel dehors ? Quelqu'un est mort ou quoi ? Je croyais que c'était votre mariage, je me suis trompé de date ou...

— Non, non, monsieur Didier, c'est bien notre mariage mais ma belle-mère vient de se faire assassiner alors on a un peu changé le programme, vous voyez, je suis pas certain que les gens soient dans de bonnes dispositions pour le petit concert.

— D'accord, euh, reposez-vous, vous avez l'air sacrément fatigué, vous devriez prendre un café, un guronzan et quatre aspirine et tenez, je vous ai apporté des tapas, hier on était à une soirée bodega et j'ai pensé à vous. Bon, j'y vais, félicitations pour le mariage et toutes mes condoléances pour vot' belle-mère, encore que c'est peut-être pas une si mauvaise nouvelle que ça, la mienne a pris sa carte à l'UMP, vous voyez le genre. Bon, bref, à la revoyure inspecteur.

Tandis que Didier Wampas s'enfuit en courant du parc de la mairie, Ghislain se met à chanter à tue-tête « Didier Wampas est le roi ! » avant de s'écrouler sur le canapé en cuir véritable de cette vieille poire molle de Copé.

16h53, dans les couloirs de la mairie, Géraldine croise Ghislain errant comme une âme en peine à la recherche des toilettes :

— Alors Ghislain, ça va mieux ? Vous vous êtes reposé ?

— Plus ou moins, j'ai un peu fouiné, c'est comme qui dirait une déformation professionnelle. Y a des trucs répugnants dans le quatrième tiroir du bureau de Copé, je sais que son père était proctologue mais une enfance douloureuse n'explique pas tout.

— N'en dite pas plus. Il faut que vous alliez convaincre Marmelade de répondre à nos questions, elle est dehors, on n'a pas voulu la bousculer tout de suite, on sait qu'elle est sous le choc, mais là on doit l'interroger. Au fait, les toilettes, c'est la première à gauche.

Cinq minutes éprouvantes plus tard, Ghislain retrouve sa femme en train de parler à Claude sur un banc du parc.

— Alors, c'est l'histoire d'un transsexuel qui, non, non, Claude, je parle pas de toi, c'est juste une super blague que m'avait raconté mon cousin au catéchisme...

— Marmelade, s'il te plaît, calme-toi.

— Tu sais bien que ça m'énerve encore plus quand tu me dis de me calmer.

— Ils vont devoir t'interroger, il va falloir que tu leur dises tout ce que tu sais pour que ce cauchemar se termine et qu'on puisse rentrer chez nous.

— Le cauchemar se terminera jamais, Ghislain : la pièce montée est foutue.

— Je sais, c'est pas ce que je voulais dire. Ton père et Isalina ont déjà été entendus, c'est à toi, maintenant. J'ai demandé à ce que ça soit Géraldine qui s'en charge, elle te bousculera pas autant que Chantal.

— C'est quoi ce chapeau ridicule que t'as sur la tête, tu crois que c'est le moment ?

— Désolé, mais c'est sentimental : un souvenir de Didier Wampas, au fait, si t'as un creux il nous a laissé des tapas.

17h01, l'interrogatoire de Marmelade se déroule dans une petite pièce au second étage, à l'écart du remue-ménage du parc et du rez-de-chaussée, en présence de son mari :

— Géraldine, vous connaissez celle de la pute qui dit à son mac...

— Désolé, chef, à chaque fois qu'elle subit un choc psychologique, elle raconte des histoires de cul, le psy dit qu'il faut la laisser faire mais c'est vrai que c'est plutôt gênant dans certaines circonstances.

— Bon, Marmelade, je sais que vous êtes sous le choc, alors on va faire vite, juste deux ou trois questions : la dernière fois que vous avez vu votre mère, elle a dit quelque chose ?

— Je vais voir si la pièce montée arrive. Et aussi que ce mariage était naze et que papa avait raison quand il disait que Ghislain était un con.

— Ils ont dit ça ? se vexe Palardoux.

— A quelle heure ? reprend Géraldine.

— J'ai regardé ma montre juste avant et il était 14h57, je suis formelle et je crois que ma montre est à l'heure, je me cale sur le J.T. de Laurent Delahousse.

— Etait-elle malade ? Fatiguée ? Cardiaque ? Des antécédents quelconques ?

— Non, y a une tendance aux varices chez les femmes de la famille mais à part ça...

— Avait-elle des ennemis ?

— Pas du tout, c'était une femme exemplaire à tous points de vue : elle allait à la messe tous les dimanches, elle s'habillait en Dior, lisait Télérama et participait chaque année au Téléthon.

— En effet, une femme exemplaire, répète Géraldine sceptique. Vous êtes sûre ? Aucun conflit avec personne ? Les gens font souvent des histoires aux braves gens, surtout aux personnes bien comme votre mère, par jalousie.

— Maintenant que vous me le dites, je me souviens que je l'ai vue se disputer avec une femme hystérique juste après la cérémonie religieuse dans le parc, j'ai eu un peu honte,

pas autant que quand elle a embrassé Jean-François à mon anniversaire mais presque, elle était énervée, ça devait être la conséquence de l'électrochoc...

Marmelade devient blême, tremblante, vacille puis s'évanouit. Ghislain reste à son chevet pendant que Géraldine appelle une ambulance. Quand elle arrive devant les grilles, toutes sirènes hurlantes, un vent de panique se lève parmi les invités plus ou moins éplorés éparpillés sur les pelouses de la mairie. Les rumeurs les plus invraisemblables se mettent à circuler: on aurait retrouvé John Peter suicidé la tête dans le seau à champagne, Marmelade serait morte à l'hôpital, Ghislain serait en coma éthylique, quelqu'un aurait jeté la vieille arabe en fauteuil depuis une fenêtre du deuxième étage, c'est Didier Wampas qui aurait tué Geneviève Pendwick mais grâce à ses liens avec un ministre en vue il ne sera pas inquiété. D'autres envisagent de simuler un arrêt cardiaque pour se carapater à leur tour ou médisent sur les tristes événements de la matinée.

Le même jour, 10h10, salle des mariages de la mairie de Meaux. Alors que les témoins (Chantal pour Ghislain, Clémentine pour Marmelade) signent le registre, une femme à peine reconnaissable derrière son énorme chapeau et sa voilette entre en trombe en gesticulant et en prononçant des mots incompréhensibles. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, un garde du corps de John Peter se saisit de son tazer et tire sur la bougresse.

— Arrêtez, bande de gougnaftiers, vous venez d'envoyer cinquante mille volts sur ma femme, en plus elle fait de l'hydrophilie, vous voulez l'électrocuter ou quoi ?

— Pardon, Monsieur, je l'avais pas reconnu et elle est arrivée comme une folle, on aurait dit Geneviève de Fontenay sous acides, j'ai cru qu'elle allait vous attaquer, comme la fille du mois dernier, la pu...

— C'est bon, c'est bon, Robert, j'accepte vos excuses, dit John Peter en aidant sa femme à se relever.

Une fois celle-ci assise en tremblotant, le père de la mariée murmure à son homme de main :

— Au moins ça l'a calmé votre tazer, je me demande même si je devrais pas en prendre un pour la maison.

17h22, Garrec essaie de remonter le moral de Palardoux, prostré sur une chaise près de la table déserte et non débarrassée du banquet tombé à l'eau :

— Faut voir le côté positif des choses, Ghislain : bien sûr, le mariage est foiré, c'est ballot, mais au moins tout le monde est déjà là pour l'enterrement, y a pas besoin d'appeler pour annoncer la mauvaise nouvelle, et puis avec un peu de chance le traiteur aura pitié et vous fera une ristourne, la bouffe est pas perdue, ça fera un buffet de deuil parfait.

— Vous avez raison, chef. Mais j'aurais dû accompagner Marm' dans l'ambulance, je suis un mari indigne.

— Mais non, vous êtes un mari bourré, c'est tout. Et vous êtes plus utile ici pour enquêter une fois que l'alcool se sera dissipé qu'à lui tenir la main en pleurnichant. Y a rien de grave, c'est le stress, elle a eu un léger évanouissement et on a préféré l'évacuer.

— Comme à Koh-Lanta.

— Elle a fait de l'hypoglycémie, une perf' et elle sautera de nouveau comme un cabri votre Marmelade. D'ailleurs ses parents étaient bourrés eux aussi quand il l'ont appelée comme ça, Marmelade, c'est pas un nom que je sache ?

— J crois qu'ils sont anglais du côté de son père, c'est pour ça.

— Ah oui, alors tout s'explique, le père de ma fille c'est un rital, j'aurai du l'appeler Ravioli vous croyez ?

— Cannelloni c'est plus joli, j'trouve.

— N'importe quoi. En tout cas cette affaire est pas très nette, pour moi c'est un règlement de comptes entre notables ou la vengeance d'une des maîtresses du mari, j'ai passé deux heures à interroger les suspects bidons que m'ont refourgués Bidoux et Putois et j'ai pas d'autres pistes à part ce John Peter qui est une belle ordure, il a même dragué la témoin de Marmelade, sa cousine Clémentine qui porte un tee-shirt des J.M.J.

— Elle se fringue toujours comme un vieux sac, Clémentine, on dirait Ingrid Bétancourt à la sortie de la jungle.

— Bref, tout ça pour dire que j'ai pas confiance en lui.

— Et Lustucru, vous trouvez pas que ça sonne mieux que Géraldine comme prénom ?

Au même moment, J.R et cette dernière arrivent aux côtés de Miroslav, le D.J. bosniaque, du mariage, qui classent ses vinyles d'Abba par ordre alphabétique décroissant :

— Depuis votre estrade là-haut, vous devez voir beaucoup de choses, non ?

— Oui, pas mal de trucs, comme à toutes les cérémonies, je fais les bar-mitsva aussi : qui fricote avec qui, qui s'emmerde quand son voisin lui parle, qui balance la bouffe au chat, qui fait les poches des invités ivres, j'en passe et des meilleures.

— Et concernant Madame Pendwick ?

— Attendez, je réfléchis : elle était assise en bout de table, entre son mari et un chef cuisinier, je sais plus lequel...

— Un vrai ou un sosie ?

— Un sosie, je crois, vous savez, celui avec les gros yeux de lapin empaillé qui fait une émission sur la trois depuis dix ans et qu'a jamais réussi à lire son prompteur...

— Robuchon ?

— Voilà, le sosie de Robuchon

J.R. regarde la photocopie du plan de table et jète un œil sur les notes prises sur son calepin :

— Robuchie, Joël, cinquante-six ans, sosie à l'occasion mais son vrai métier c'est représentant en sanibroyeurs pour une grande firme allemande.

— Va falloir qu'on lui parle. Et l'auriez-vous vu se disputer avec une femme ce matin ?

— Qui ? Robuchie ?

— Non, Madame Pendwick.

— Oui, oui, maintenant que vous me le dites, je m'en souviens, d'ailleurs j'ai reconnu l'autre femme : c'était Huguette Fripon, une veuve en série, le mois dernier j'ai animé son quatrième mariage, c'est Madame Pendwick qui l'avait organisé, c'est son job, elle organise des mariages, vous devez le savoir, je suppose.

— Euh, oui, oui, bien sûr qu'on le sait, répond Géraldine, gênée.

— Je peux partir ?

— Attendez, jeune homme : avez-vous remarqué la présence d'un fourmilier, d'un castor ou d'un numbat ?

— Euh, non. Je peux y aller maintenant ? J'ai un cocktail à animer au Paquebot du Front National, des Chinois l'ont racheté et ils veulent que je leur fasse un méga-remix de l'intégrale de Richard Clayderman.

— Allez avec les autres dans le parc, personne ne part d'ici avant qu'on ait un coupable.

— Mais c'est chiant ça, en plus demain j'ai un autre mariage, moi, le cousin d'Arthur et je peux vous dire que ça rapporte plus qu'ici, je peux pas annuler, il a payé d'avance.

— Ecoutez, j'en sais rien, débrouillez-vous !

— Je sais : j’vais appeler mon beau-frère Emir, il me remplacera au pied levé et ils verront même pas la différence.

— Ben voilà, vous avez qu’à faire ça.

Une fois Miroslav parti dans le parc, Géraldine s’adresse à son partenaire :

— J.R., c’est quoi cette histoire de fourmilier ? Je croyais que vous étiez sobre ?

— Une vision. Et pour la victime organisatrice de mariage, comment ça se fait que personne nous l’ait dit ?

— Elle faisait peut-être ça au noir.

17h35, le duo tente de confirmer cette information auprès de John Peter :

— Du travail au black ? Mais non, disons qu’elle faisait ça pour s’occuper un peu, histoire de pas dire qu’elle foutait rien hormis dépenser mon fric et papoter avec ses copines. C’était plus un loisir qu’un boulot, je l’ai laissé faire, elle faisait pas de mal, et à l’occasion ça mettait du caviar sur les toasts.

— Bravo, Monsieur le Préfet, vous qui êtes censé incarner l’ordre, la loi, la justice, vous vous êtes rendu coupable d’un délit grave en cautionnant l’activité non déclarée de votre femme. J’espère que vous avez rien d’autre à vous reprocher, on va devoir fouiller dans votre vie, autant nous dire la vérité maintenant, ça fera gagner du temps à tout le monde, je crois que les invités ont hâte de rentrer chez eux.

— Mais j’ai rien à dire de plus, si vous voulez la liste de mes crimes et délits, la voilà : ma femme bossait au noir, notre femme de ménage est sans-papiers, j’ai été inculpé pour fausses factures mais on n’a rien pu prouver, quant à mon affaire de harcèlement sexuel avec ma secrétaire, l’affaire a été classée, Sandrine était sous le choc d’avoir perdu son bras droit à une fête foraine.

— Où ça ? demande J.R. en attrapant son calepin.

— A Walliby, une sortie avec des gosses leucémiques pour faire remonter ma côte de popularité. Le manège s’est écroulé, un des gniards a été écrasé comme une crêpe. On va pas chialer non plus, les médecins lui donnaient plus que six mois à vivre.

— Quelqu’un avait-il des raisons d’en vouloir à votre femme ? dit Géraldine pour revenir à l’enquête.

— A part notre voleuse de femme de ménage, Isalina, je ne vois pas. Geneviève lui a annoncé ce matin même qu’on se séparait d’elle à cause de ses dérobades répétées et elle ne

l'a pas bien pris du tout : c'est un mobile, non ? Ces gens-là sont capables de tout, vous savez, oui, vous devez le savoir, vous en voyez tous les jours...

On frappe à la porte, c'est Chantal Garrec qui entraîne sa fille dans le couloir :

— Ca commence à sentir mauvais, Géraldine : on a un nouveau cadavre sur les bras. On vient de trouver le corps de Robuchie dans un appartement de fonction inoccupé à l'étage.

— Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

— On sait pas encore, Margouling doit s'en occuper, le pauvre, il commence à se dire qu'il arrivera jamais à conclure avec Clémentine.

— De toute façon, si j'ai bien compris elle est fan de sœur Emmanuelle et lui c'est plutôt Emmanuelle, le film qui l'intéresse. Je finis avec le père, occupe-toi de Robuchie avec Palardoux s'il a déçu.

— Il a eu comme un coup de mou, je crois qu'il est retourné dans le bureau de Copé.

— Là où il a trouvé des choses plus ou moins compromettantes ?

— Compromettantes ? Sur qui ?

— Ecoute, j'en sais rien, tu lui demanderas quand tu le verras.

Pendant ce temps, J.R. en revient à sa marotte avec John Peter :

— A tout hasard, vous n'auriez pas croisé un rat marsupial, un tapir ou un diable de Tasmanie ?

— Pas à ma connaissance.

— Dommage. Et Huguette Fripon, ça vous dit quelque chose ?

— La veuve du sénateur ? Evidemment, elle s'est disputée avec Geneviève tout à l'heure, elle prétendait qu'elle l'avait escroquée pour l'organisation de son mariage, c'était pas bien méchant, je lui ai filé discrètement deux cents euros en liquide pour qu'elle se calme et ç'a été réglé.

— Il faudrait qu'on lui parle pour avoir confirmation.

— Hélas, je crains qu'elle ne soit plus là. Elle est partie dès que je lui ai donné son pognon, après l'épouvantable scandale qu'elle a provoqué.

11h22, dans le jardin de la mairie où tout a été organisé dans les règles du bon goût, à grand renfort de dentelles blanches et de bouquets de roses en veux-tu en voilà. Ghislain et Marmelade font face à Monseigneur de la Brindille, dont la passion pour les Marlboro Light vient de plomber passablement la si romantique cérémonie des vœux :

— Eurgh, eurgh, eurgh, pardon, j'avais un chat dans la gorge, décidément, on en était où, ah oui, si quelqu'un est opposé à cette union, qu'il parle maintenant ou se taise à jamais.

— J'ai une réclamation à faire ! s'exclame Geneviève Pendwick, qui essaie de se lever du banc alors que son mari la retient fermement par le bras.

Elle y parvient finalement, les regards tournés vers elle, et l'évêque lui demande :

— Oui, Madame, eurf, eurf, pardon, vous, eurf, eurf, excusez-moi, vous voulez dire quelque chose ?

— Mon futur gendre est un dépravé, Monsieur le curé. Ils consultent des sites pornographiques sur son ordinateur portable.

— C'est pas ce que tu crois, Marm', se défend Ghislain alors qu'elle le fusille du regard, j'ai cliqué sur une pub pour des photos olé-olé de Valérie Maurice sans faire exprès, ta mère est arrivée et elle a cru que...

— Madame, eurgh, eurf, eurf, vous être contre ce mariage ?

— Non. C'était juste pour que tout le monde sache que mon futur gendre est un obsédé.

Elle se rassoit, un ange passe et la cérémonie reprend comme si de rien n'était. Quelques minutes plus tard, alors que les mariés sont acclamés et bombardés de riz basmati, une dispute éclate entre Geneviève Pendwick et Huguette Fripon :

— Espèce de vieille sorcière, vous m'avez escroqué, d'abord j'ai pas eu mon orchestre mais un espèce de clodo qui passait que du Richard Clayderman...

— Vous vouliez quoi ? L'orchestre philharmonique de Berlin ? On les aurait mis où, d'abord ? Miroslav est un D.J. reconnu, on se l'arrache dans les milieux branchés, bon surtout en Roumanie je vous l'accorde, mais ça ne préjuge en rien de ses qualités. Et vous aviez plutôt l'air contente de ses services à ce qu'on m'a dit, à moins que vous ne vouliez d'autres services qui ne sont pas fournis par la maison ...

— Qu'est-ce que vous insinuez ?

— C'est parce qu'il a refusé vos avances que vous vous sentez flouée ? J'organise des mariages, j'ai pas d'agence d'escort-boy !

— Salope.

— Poufiasse.

Ce dernier mot met le feu aux poudres : Huguette s'empare du portable de la mère de Marmelade et le jète dans la fontaine. Geneviève Pendwick plonge dans l'eau et, pour ne pas

perdre la face devant les invités médusés, se la joue carrément Dolce Vita en criant « Marcello ! ».

— Ca, c'est une femme, s'exclame le colonel Chabichou, admiratif, tiraillé entre l'envie d'aller la rejoindre dans la fontaine et la peur de voir sa prothèse faciale rouiller.

Espérant étouffer l'affaire, John-Peter se faufile à la hauteur d'Huguette et lui glisse deux billets de cent euros dans la main en lui suggérant à l'oreille de dégager sans attendre.

17h50, Garrec espionne de l'autre côté de la porte du bureau. Elle entend Ghislain se passer de la musique à la chaîne stéréo de Copé en chantant tout seul :

— La notte, la notte ...

Connaissant la susceptibilité masculine en ce domaine, elle hésite à frapper, de peur de le mettre mal à l'aise d'avoir été pris en flagrant délit de chanter faux.

17h55, Garrec est toujours derrière la porte, assise par terre, dos au mur, elle n'a plus besoin de coller son oreille à la serrure pour l'entendre car il chante de plus en plus fort :

— Week-end à Rome, tous les deux sans personne...

18h02, n'y tenant plus, elle entre sans sommation et découvre Ghislain en fâcheuse posture, en train de danser un slow langoureux avec un coussin surmonté du chapeau de cowboy à paillettes oublié par Didier Wampas dans sa fuite, chantant à tue-tête :

— Je rêve d'un duel au soleil...

— Excusez-moi de vous déranger, j'aurais rien à personne de cette scène pathétique mais j'ai à vous parler et j'en peux plus d'Etienne Daho, je savais pas qu vous étiez fan.

— J'suis pas fan, c'est juste qu'à chaque fois que je suis déprimé, je chante du Daho. Par chance j'ai trouvé un best of dédicacé dans un tiroir, comme y a aussi une chaîne, j'ai pas pu résister.

— Vous vous sentez mieux ?

— Oui, puis faut que je retrouve le meurtrier de ma belle-mère, c'est une question d'honneur.

— Je ne vous savais pas de mentalité corse, Ghislain, mais vous devriez prendre un guronzan avant de...

— Ah, c'est marrant ça, vous êtes la deuxième personne à me le dire aujourd'hui.

— Oui, en effet, c'est désopilant. Pour le moment on a un deuxième cadavre sur les bras, celui de Robuchon ou de Robuchie, je sais plus. J'ai besoin de vous sur ce coup-là.

— D'accord. Mais je peux écouter la fin de la chanson avant ?

18h05, Garrec et Palardoux arrivent dans la chambre à l'étage où gît le corps du gros Robuchie. L'ambiance morbide n'a en rien refroidi la libido de Margouling, assis sur un coin de lit depuis dix minutes à envoyer des S.M.S. cochons à Clémentine — sans savoir que son portable a été réquisitionné comme ceux de tous les invités, pour le plus grand plaisir de Putois et Bidoux qui lui répondent par de copieuses obscénités.

— Margouling, causes de la mort ? lance Garrec.

— Je sais pas, j'ai pas regardé. J'vous attendais pour commencer, fait-il en rangeant son téléphone.

— Bravo pour votre zèle, ça fait plaisir à voir. Et pour la première victime, vous avez avancé ?

— J'ai dû transporter le corps dans le living room pour l'examiner, l'ampoule de la cuisine était grillée. Après observation et analyse, je peux dire qu'il y a eu électrocution, point d'entrée au niveau des doigts, mais je doute que ce soit la cause de la mort. Un coup a été porté au niveau du crâne, non mortel également. Faudrait que je lui découpe le lard pour en savoir plus.

— Vous parlez de ma belle-mère, là ? s'offusque Ghislain. Eh, il a bougé, Robuchon, je suis sûr qu'il a bougé !

— Vous avez repris du champagne ? demande Garrec.

— Non, j'vous assure, regardez ! dit Palardoux en pointant le sosie du doigt.

Le mort se lève au ralenti comme dans un film de Roméro, les yeux entrouverts, et retombe lourdement sur le lit en murmurant « et bon appétit, bien sûr » d'une voix d'outre-tombe.

— C'est quoi, cette embrouille ? demande Margouling.

— C'est vous le toubib, examinez-le !

L'expert s'avance doucement, méfiant, et pose deux doigts sur son cou.

— Fausse alerte, il est bien en vie, mais il a le pouls d'une pieuvre morte, il s'est défoncé aux antidépresseurs ou quoi ?

— C'est pas tous les jours facile d'être le sosie d'une star du show-biz...

— J'ai peut-être une autre explication, chef, en fait Robuchie était assis à côté de Geneviève qui était elle-même assise à côté de moi et...

— Qu'est-ce que vous avez fait, Ghislain ?

— J'y suis pour rien, laissez-moi vous expliquer.

13h42, pendant le repas de mariage. Les nouveaux mariés affamés engouffrent tout ce qui se présente à portée de leurs fourchettes, en discutant entre deux bouchées :

— Je sais pas où est Mémé Chouchen, tu la vois ? C'est exprès pour elle que j'ai fait faire cette sauce aux choux, j'espère qu'il lui est rien arrivé, le mois dernier elle a fait une glissade sur du Desktop et depuis elle a du mal à marcher avec sa hanche en plastique...

— Ghis', tu le connais celui-là ? demande Marmelade en désignant de la tête un type qui porte un coucou en bois sur l'épaule comme un pirate un perroquet.

— C'est mon cousin Virgile, il est ébéniste au chômage. Il a une maison toute en bois, avec des meubles en bois et une télé en bois avec des petits personnages en bois dedans. Comme il a pas d'amis, il s'en est fabriqué en taille réelle.

— En bois, j'imagine.

— Comment t'as deviné ?

— Une intuition. J'espère que y'aura pas d'incendie chez lui, tout va cramer en cinq minutes sinon.

— C'est arrivé l'année dernière, ses copains lui avaient préparé un anniversaire surprise et ils ont fait tomber une bougie.

— Et alors ?

— Ben ils sont tous morts, c'est pour ça qu'il a plus d'amis, conclut Ghislain alors que Virgile amène sa cuillère de sauce aux choux au bec du petit pivert en bois sortant de sa pendule en sonnante.

A côtés des mariés, Geneviève Pendwick fait des pieds et des mains pour faire parvenir à tous ses cartes de visite d'organisatrice de mariage, dont elle s'est bourré les poches pour en refiler à chacun des deux cent cinquante-quatre invités. Elle se retourne soudain vers Palardoux pour l'apostropher :

— Eh, Ghislain, sans rancune pour tout à l'heure, quand j'ai parlé de vos penchants pervers devant le curé.

— Pas de problème, Madame Pendwick, je suis sûr que vous avez voulu bien faire, c'est par inadvertance que vous avez gâché la cérémonie...

— Quoi ? Marmelade, tu as vu comment il m'a agressée ! On n'est pas au commissariat, mon petit, alors parlez-moi sur un autre ton !

— Arrête, maman, c'est pas le moment de se disputer le jour de notre mariage...

— Tu as raison, ma chérie. Je vais aller me refaire une beauté, je te laisse avec ton vicieux de mari, fait Geneviève d'un ton méprisant avant de s'éclipser.

— Désolé, Ghis', elle en rate pas une en ce moment, je crois que c'est le stress, les mariages à organiser, tout ça... J'aurais préféré qu'elle soit un peu plus calme, comme mon père, même s'il a passé son temps à faire du gringue à une vieille à tête de mouton.

— C'était la demi-sœur de ma mère, Josiane. Tu sais qu'elle est de la famille d'Ingrid Chauvin ?

— Pas possible ?

— Si, si, même qu'elle a toujours des photos d'elle avec Bruno Madinier dédicacées dans son sac, elle en donne à tout le monde à chaque fois, ma mère en a tellement qu'elle a tapissé ses waters avec. Mais t'en fais pas pour ta mère, elle va nous laisser tranquilles, je pense, dit Ghislain en mettant une fine poudre blanche dans le verre de Geneviève.

Il s'agit des médicaments de sa mère, piqués dans son sac à main un quart d'heure avant, écrasés en douce avec ses chaussures dans le but de plonger sa belle-doche dans une légère somnolence jusqu'à la fin de la journée. Pendant ce temps, Geneviève Pendwick se verse un double cognac dans la cuisine vide.

— Pff, quel tocard ce Ghislain, rabâche-t-elle toute seule. Et dire que mes petits-enfants vont s'appeler Pendwick-Palardoux, c'était bien mieux Poulard-Pendwick...

La mère de la mariée, cédant à une poussée de haine préméditée, sort de son sac un sachet de boules puantes acheté la veille dont elle truffe sans vergogne la pièce montée.

— J'ai toujours dit que ce mariage sentait pas bon ! glousse-t-elle fière de son forfait.

Alors qu'elle revient au grand salon, elle surprend Massimo Gargia en train de faire des avances à l'arrière-grand-mère de Mahmoud, persuadé qu'il s'agit d'une princesse arabe du Bahreïn possédant l'équivalent de la superficie de l'Ile-de-France en puits de pétrole.

— En fait, on voulait faire venir Antoine, c'est un ami de papa, ils ont fait leur service militaire ensemble à Châteauroux, mais il voulait nous faire acheter des lunettes pour chaque invité, deux cent cinquante-quatre paires, t'imagines, c'était pas possible, alors... Ah, maman, ça va mieux ?

— Oui, ma chérie, répond Geneviève le sourire aux lèvres, ça va beaucoup mieux.

Elle ne manque pas de remarquer que Ghislain fixe son verre en suant, pour une raison qu'elle ne s'explique pas ; par prudence, elle profite qu'il ait le dos tourné pour échanger le verre avec celui de son voisin de droite, Joël Robuchie, qui l'avale d'un trait après s'être esclaffé de la bonne blague que vient de lui souffler Marc Veyrot.

18h58, dans le canapé moelleux d'une salle annexe de la mairie, celle que Jean-François Copé utilise pour recevoir ses maîtresses ou des seconds couteaux comme Alain Madelin, J.R. et Ghislain se tiennent par les épaules en braillant du Tino Rossi :

— La belle de Cadix a des yeux de vautour, la belle de Cadix...

— J.R., vous êtes sûr des paroles ?

— Laissez-moi chanter, y'a que ça qui me calme quand j'ai une crise, répond Jean-Rémi en se tenant la tête à deux mains.

— C'est pas de bol que vous ayez glissé sur ce bout d'omelette norvégienne, j'ai tout vu, vous êtes tombé en plein sur l'occiput, ça a remué le plomb que vous avez dans le crâne, faut faire attention aux chutes, je vois moi, ma Mémé Chouchen, ben elle a ripé sur du Desktop et...

— Arrêtez, je vous en supplie, j'ai la cafetière qui va exploser ! hurle J.R. en mordant les coussins de rage, comme le fait parfois Alain Madelin dans ses mauvais jours.

— Vous avez raison, je ferai mieux de me taire, je suis encore plus saoul que tout à l'heure. J'ai fait que des conneries aujourd'hui : je me suis marié, j'ai laissé ma femme seule à l'hosto et j'ai fait foirer l'enquête en empoisonnant le sosie de Joël Robuchon. Médocs plus pinard, ce con a failli y rester, Chantal veut plus que j'aide, il paraît que y'a conflit d'intérêt...

— C'est un fameux trois-mâts haut comme un barbot, hissez haut, Santiago...

— C'est de Tino Rossi, ça ? J.R., regardez à la fenêtre, là ! C'est mon père ! Papa ! hurle Ghislain en se précipitant à la fenêtre où il n'y a plus personne. C'était lui, sûr !

— Vous êtes ivre, rétorque J.R.

— Mais non, ça fait dix-sept ans qu'il a disparu, il a été enlevé par des extraterrestres sur la route de Ris-Orangis un soir de gala, je sais ce que je dis, j'ai des preuves !

— Vous êtes ivre et dingue, mon pauvre vieux. Aidez-moi plutôt à retrouver les paroles, je cale au deuxième couplet.

19h04, quelque part dans les couloirs de la mairie. Géraldine et Chantal font équipe ensemble désormais ; depuis la mise en stand-by de J.R. et Ghislain et le rapatriement

sanitaire de Joël Robuchie — Marc Veyrot l'a accompagné dans l'ambulance, il semblerait qu'il soit venu en couple —, l'enquête piétine. A court d'idées, les deux Garrec se dirigent vers la pièce contenant les manteaux des invités où Bidoux et Putois sont censés inspecter tout ce qui a été filmé sur les caméscopes et les portables au cours de la journée.

— On dirait un film expérimental d'art contemporain, non ?

— Rien de tout ça, bande de buses, c'est le film de la mère de Palardoux, tranche Garrec en entrant dans la salle.

— La folle, celle qu'est sous médocs ?

— C'est pas le moment de la ramener Putois, tance Géraldine, on a un meurtre à élucider. Vous avez vu des choses intéressantes ?

— Quelques couples illégitimes. Y'a des scènes croustillantes de temps en temps.

— Vous vous ferez une compilation une autre fois. A part ça ?

— Des jeunes qui ont fait du *happy slapping*, ils se sont filmés en train de flanquer des gifles à Bernard Montiel.

— On l'envoie à Vidéo Gag ?

— Vous y mettez pas, Bidoux !

— Bon, les comiques, ça commence à bien faire ! s'énerve Chantal Garrec. J'vais en prendre un pour cogner sur l'autre, ça va vite être fait.

En désespoir de cause, Géraldine se rappelle l'idée fixe de J.R. :

— Pas de vidéo montrant une sorte de fourmilier ?

— Un quoi ? demande Sylvain Putois.

— Un gros chien poilu avec une gueule en forme d'aspirateur, répond Garrec mère.

— Ah oui, j'ai ça en stock, dit Hervé Bidoux en attrapant un caméscope dernier cri. Y'a presque pas d'images du mariage, mais on entend une femme qui parle à l'espèce de bête immonde en laisse qu'elle filme.

— C'est de ça dont J.R. devait parler ! A qui appartient le caméscope ?

— J'vais vous dire ça, Sylvain a collé un post-it avec le nom de la personne dessus... Voilà, c'est Mirbane Niclotreps.

— Vous êtes sûr ? demande Chantal. C'est pas plutôt Putois qui écrit comme un chat sauvage ? Putois, qu'est-ce que vous avez griffonné sur ce foutu papelard ?

— Madame Michofrez. C'est vrai qu'elle trimballait une sale bête, je crois qu'elle s'appelait Edmonde. La femme, pas la bête. Ou peut-être que la bête s'appelait aussi Edmonde mais ce serait pas très pratique, j'imagine.

— Merci Putois, ça nous fait un début de piste.

— Ah, commissaire, vous pensez que je peux reprendre mon cadeau, demande Bidoux, ils vont sûrement annuler le mariage vu les circonstances, comme ça je pourrais refourguer le toaster en céramique que j'ai acheté dans une brocante à ma sœur, c'est son anniversaire la semaine prochaine.

19h18, Géraldine et Chantal ont mis la main sur Edmonde Michofrez, en pleurs près des bégonias où a vomi Palardoux.

— Vous connaissiez bien Madame Pendwick, ç'a dû être un choc pour vous, dit Géraldine pour compatir.

— Bof, j'la connaissais un peu, c'est tout, on est inscrite au même club de tir.

— Pourquoi vous pleurez comme ça alors ?

— A cause de Kiki, mon tapinos, dit Madame Michofrez en brandissant le tupperware isotherme dans lequel gît sobrement l'abject animal.

— Vous pensez que Kiki aurait pu tuer Geneviève Pendwick ? hasarde Géraldine.

— Mais non, c'est une très gentille bête le tapinos, mon frère me l'a ramené d'Afrique du Sud, il était diplomate là-bas pendant l'Apartheid, figurez-vous que c'est bien plus facile à amadouer qu'un poisson d'eau douce, je sais de quoi je parle mon mari était truiticulteur avant de se lancer dans le trafic d'armes au Sénégal, le, le commerce extérieur avec l'Afrique noire je voulais dire, le développement durable, l'aide humanitaire, ce genre de choses, je...

— Calmez-vous, je suis pas le juge Halphen, répond Chantal Garrec. C'qui m'intéresse c'est ce qui est arrivé à votre bestiole.

— Ca j'en sais rien, il a dû avaler un truc pas frais, la cuisine était déplorable. Vous saviez que c'était même pas le vrai Robuchon qui a fait la carte ?

— Hélas oui, Madame, les drames s'accroissent aujourd'hui. Est-ce que notre expert pourrait autopsier Kiki dans le cadre de l'enquête ?

— Ca veut dire quoi ? Vous allez pas lui faire de mal ?

— Non, il est mort. On va le découper pour voir l'état de ses tripes.

— Quoi ? Jamais de la vie ! répond Edmonde en refermant le couvercle rose du petit cercueil en plastique.

20h04, la situation devient intenable à la mairie, les services de police chargés d'en garder les issues étant rentrés chez eux. John Peter, devançant une cohorte d'invités mécontents, réclame ses effets personnels auprès de Bidoux et Putois.

— Impossible de vous rendre votre téléphone, Monsieur, les ordres sont les ordres. J'vous rappelle que y'a eu un meurtre ici, c'est pas rien.

— Je suis bien placé pour le savoir, c'est ma femme qui est morte ! Vous nous faites perdre notre temps, tout bien réfléchi c'est sûrement un suicide, elle était contre ce mariage, on l'a vu pendant la cérémonie, non, vraiment, il faut qu'on s'en aille d'ici maintenant !

— Oui, j'ai mon Kiki à enterrer ! glapit Madame Michofrez.

— Et moi j'aimerais rentrer chez moi, se plaint Bernard Montiel, le visage tuméfié.

— Ce connard de Montiel a raison ! gueule Miroslav le D.J. Laissez nous partir !

— Vive la France Libre ! rajoute le colonel Chabichou.

Une masse hargneuse d'individus menace d'emporter les deux agents : pour éviter de décéder dans l'exercice de ses fonctions, Putois tente de les raisonner.

— Je comprends votre impatience mais ce sera bientôt fini, encore un peu de... Eh, lâchez ma jambe tout de suite ! Au secours ! Bidoux !

Alors que les invités agrippent Sylvain Putois comme des zombies un vivant pour le bouffer dans un film de Roméro, Hervé Bidoux fait diversion en attrapant le carton contenant tous les portables et caméscopes et en les jetant dans la mêlée. Une émeute se crée instantanément, chacun essayant de récupérer ce qui lui appartient ou de carotter du matériel haut de gamme. Les coups pleuvent, la cohue devient générale : Bidoux et Putois se cachent sous la table ; Claude et Royco frappent au hasard comme à leurs plus belles heures pour ramener le calme ; Mahmoud récupère quatre caméscopes Samsung quasi neufs ; Massimo Gargia se sert de son arrière-grand-mère en fauteuil comme bélier pour gagner la sortie ; Géraldine dit à tout le monde en vain d'arrêter ; J.R. se roule par terre de douleur ; Ghislain se jète dans la bagarre pour retrouver sa mère et Mémé Chouchen ; le tupperware du tapinos est projeté dans les airs ; une nuée de photos d'Ingrid Chauvin et de Bruno Madinier au Mont Saint-Michel couvre le sol ; trois coups de feu éclatent pour mettre un terme à l'échauffourée.

— DU CALME ! hurle Chantal Garrec, le pistolet encore fumant pointé au plafond. Personne ne sort tant que l'affaire n'est pas résolue, c'est clair ?

— C'est moi qui l'aie tué, j'avoue tout ! dit alors Isalina en pleurs.

14h57, dans le salon de la mairie de Meaux. Geneviève se fait de plus en plus chier à côté de Ghislain ivre qui parle trop fort et de Joël Robuchie dont les paupières tombent peu à peu. Elle profite de l'inattention de son gendre pour piquer son portable dans la poche de sa veste, le sien ayant été bousillé par Huguette Fripon, et se tourne vers sa fille :

— Ma chérie, je vais voir si la pièce montée arrive, ça va être le point d'orgue de ce mariage complètement tarte. Au fait ton père avait raison, ton Ghislain est une vraie truffe.

Arrivée dans la cuisine, Geneviève s'aperçoit que le portable de Palardoux n'a plus de batterie : elle sort la sienne de son sac, espérant recharger rapidement le téléphone pour appeler son frère Didier et lui apprendre l'échange de femmes de ménage. Au moment où ses doigts sont les plus proche de la prise, l'électricité emmagasinée par la décharge de tazer, stockée dans sa peau en raison de son hydrophilie aiguë, rejaillit et provoque un court-circuit. Geneviève tressaute et se relève, sonnée, quand Isalina ouvre brusquement la porte de la cuisine qu'elle se prend en pleine tronche : elle titube sous le choc et termine la tête la première dans le gâteau des mariés, hoquetant puis ne bougeant plus.

— Madame, pardon, je suis désolée, je vous avais pas vue, s'excuse la femme de ménage. Oh non, c'est une catastrophe, la pièce montée est foutue. Je vais tout nettoyer, vous en faites pas, par contre va falloir trouver un autre gâteau, j'ai une cousine qui connaît un type qui fait des pâtisseries turques à mi-temps, il pourrait peut-être nous dépanner, bien sûr on est le week-end, il demandera plus cher que si c'était en semaine mais... Madame ? Madame ?

Voyant sa patronne sans réaction, Isalina pose la main sur sa gorge pour voir si elle respire encore. Un cri retentit : il résonne dans tous les recoins du parc en faisant sursauter les convives imbibés. Isalina, la cuisinière/femme de ménage/bonne à tout faire des Pendwick surgit de la cuisine, les bras au ciel :

— Y a un docteur ici ? J crois que Madame est morte, oh, c'est trop horrible !

20h12, Garrec passe les menottes à Isalina pour homicide involontaire sous les applaudissements de l'assemblée qui se réjouit de pouvoir enfin se tirer.

— Vous devriez avoir honte, Isalina, vous avez tué ma pauvre femme ! gémit John Peter en essayant de pleurnicher.

— Vous auriez dû vous dénoncer plus tôt, ajoute Géraldine, le fait que vous n'ayez pas signalé l'accident risque de jouer en votre défaveur...

— Mais j'ai eu peur ! Je voulais pas finir à laver les chiottes en prison ! Puis je l'ai à peine touché, on meurt pas en se prenant un coup de porte !

— L'enquête le déterminera, dit Chantal en accompagnant la meurtrière présumée jusqu'à la sortie. Eh, nettoyez-moi ça, j'ai failli me casser la gueule !

Le lieutenant a en effet manqué de glisser dans une flaque d'eau brune : elle provient d'un vase renversé, duquel sortent des roses noires et racornies et une d'un rouge éclatant comportant encore des traces de chantilly.

— Isalina, c'est quoi cette fleur ?

— Ah, c'est celle que portait Madame.

— Et qu'est-ce qu'elle fout là ?

— C'est Monsieur qui la lui a donnée ce matin, il l'a enlevée de sa robe après l'accident et il l'a mise là, j'étais pas très loin mais je crois qu'il m'a pas vue.

— Vous n'avez pas tué Geneviève, Isalina ! On l'a assassinée en mettant cette fleur empoisonnée en contact avec sa peau, c'est ça qui a fait crever les autres roses et le tapinos qui a bu dans la flaque. (Garrec se retourne et voit John Peter en train de filer en douce.) Ghislain, c'est votre beau-père le coupable, attrapez-le !

— Ca peut pas attendre, chef, faut que j'aide Mémé Chouchen à retrouver son dentier, elle l'a perdu dans la bousculade et...

— Ghislain !

— O, ok !

Alors que John Peter, découvert, se barre en bousculant les invités interdits, Palardoux, titubant sous l'effet de l'alcool, se lance à sa poursuite en zigzaguant. Une course hésitante le conduit à se vautrer lamentablement et à basculer par dessus la table du salon en emportant avec lui la nappe et une dizaine d'assiettes sales. L'assassin machiavélique n'est plus loin de la sortie quand se dresse face à lui le colonel Chabichou.

— Halte là, jeune homme.

— Dégage, le vioc ! beugle John Peter en lui lançant un crochet du droit à la mâchoire.

Un son métallique résonne et le père de la mariée tombe par terre en hurlant comme un Irakien venant de sauter sur une mine. Il agite frénétiquement sa main endolorie qui vient de s'écraser contre la plaque d'acier couvrant la moitié de la face du colonel. Garrec arrive aussitôt pour lui passer les menottes.

— Je suis innocent, mon avocat le prouvera ! se défend John Peter.

— T'as raison, ducon ! T'expliquera ça à tes compagnons de cellule !

— Tous des trouducus ces jeunes, conclut le colonel en caressant sa prothèse intacte.

Lundi 3 octobre, 9h01. Sourire jusqu'aux oreilles, John Peter Pendwick sort du commissariat de Meaux en compagnie de son avocat, Maître Gropourit, après une garde à vue éprouvante où il n'a rien avoué. A quelques mètres de là, Garrec passe ses nerfs en assénant de violent coups de pied à la porte du vestiaire :

— C'est pas possible ! On avait tout pour le coincer, ce salopard !

— Arrêtez, chef, vous allez casser la porte et abîmer vos bottillons, déjà que la commissaire va pas être très contente de...

— La ferme, Ghislain ! Cet abruti congénital est dehors à cause de nous, on a paumé notre seule pièce à conviction, la fleur empoisonnée ! On la ramène avant-hier soir et aujourd'hui elle est plus là, c'est incompréhensible. C'est sûr qu'il a tué sa femme, il était l'unique bénéficiaire de son assurance-vie, la zigouiller pendant le mariage c'était le plan parfait, tout le monde pouvait témoigner qu'il était en train de manger au moment du meurtre. Margouling a confirmé que l'empoisonnement était bien la cause de la mort, Madame Pendwick ayant apparemment ingéré des boules puantes qui auraient accéléré le processus, je sais pas pourquoi ni comment d'ailleurs mais c'est pas le problème. Sans cette rose en plastoc, on n'a rien pour l'inculper. Putain de fleur de merde !

— Ca m'ennuie autant que vous, chef, mais on était tous tellement bourrés qu'on a dû la mettre par erreur dans un thermos de sauce aux choux, on finira bien par la retrouver...

— Garrec, Palardoux ! Venez tout de suite ! crie Géraldine de l'autre côté de la porte.

Les deux officiers s'exécutent : ils découvrent alors la commissaire à côté du bureau de Palardoux, une corbeille à la main, au fond de laquelle se trouvent des restes effilés de pétale de rose, comme si l'on avait passé la pièce-clé du dossier dans la bruyante machine dont on se sert pour détruire les vieux papiers inutiles.

— Palardoux, vous avez détruit la preuve incriminant votre beau-père pour le faire libérer ? C'est inadmissible !

— Mais non, je sais pas ce qui...

— Je l'ai obligé à le faire, dit Garrec en regardant sa fille dans les yeux.

— Quoi ? font simultanément Géraldine et Ghislain.

Planqués derrière un mur depuis lequel ils n'ont rien manqué de la scène, Bidoux et Putois font un check du poing pour s'auto-congratuler.

ÉPISODE 7 : LA BÊTE DU GÉVAUDOUILLE

Lundi 3 octobre, 19h45, quelque part sur une route départementale en direction du Perche, Garrec et Palardoux roulent poussivement dans leur Coccinelle fatiguée.

— Vous avez déconné à plein tube, Ghislain ! Heureusement que je vous ai couvert pour éviter votre renvoi. Détruire une preuve, c'était de la folie !

— Mais c'est pas moi, chef, je le jure ! C'est un coup monté !

— Par qui ?

— Bidoux.

— Non, il est con comme un recalé au concours de C.R.S., je pencherais plutôt pour Putois, d'autant qu'on sait rien de lui.

— J'ai entendu dire qu'il était parti de Strasbourg à cause d'une histoire de paris truqués dans des courses de toucans.

— Des courses de toucans ? Comment c'est possible ?

— Je sais pas, c'est Mahmoud qui m'a dit ça.

— Il s'est foutu de votre gueule, Ghislain ! En tout cas faudra qu'on tire ça au clair quand on reviendra au commissariat, après notre semaine de mise à pied sans solde...

— Encore pardon, chef, j voulais pas vous mêler à ça.

— C'est mon taf de vous couvrir, je suis votre supérieure, ce que vous faites est de ma responsabilité. N'en parlons plus, on est « en vacances » pour le moment, c'est le principal.

— Je crois que ça va me faire du bien de m'éloigner du commissariat, de Meaux...

— Et surtout de Marmelade, Ghislain, soyez honnête avec vous-même.

— Je lui ai même pas dit où j'allais. Quelqu'un sait au commissariat qu'on part en vacances ensemble ? Ca va jaser, c'est sûr.

— Si vous saviez ce que me fous de ce que les gens peuvent dire sur moi, Ghislain. Mon taux élevé de résolution d'affaires ne m'a pas apporté que des amis, les gens sont jaloux et quoi de plus simple que de faire courir des rumeurs dans les couloirs des commissariats et des préfectures ?

— Certaines rumeurs vous ont causé du tort, chef ?

— J'ai eu droit à tous les contrôles : contrôles fiscaux, on disait que j'avais touché cinq millions de pot-de-vin de Copé pour fermer les yeux sur une affaire de call-girls, contrôles d'urine, on me croyait héroïnomane sous prétexte que j'étais chanteuse punk, contrôles de la vue, on disait que j'étais aveugle de l'œil droit et qu'il était criminel de me

laisser porter une arme, j'en passe et des meilleures : on a dit que je couchais avec Royco, que j'avais blanchi de l'argent sale au Canada, que je sortais avec un mafieux. Bon, ça c'était vrai, mais je le savais pas à l'époque.

— Elle roule pas mal finalement cette Coccinelle, elle va pas vite mais pour une fois on a le temps, on est en vacances.

— De toute façon, on n'avait pas trop le choix, c'était la Coccinelle ou le taxi du père de Mahmoud. Ma bagnole est chez le garagiste depuis quinze jours, il croit que j'y connais rien et il essaie de m'arnaquer, mais il sait pas à qui il a affaire : je vais pas payer trois cents euros pour un malheureux joint de culasse.

— Changez de garagiste.

— Le problème c'est qu'il l'a changé son foutu joint de culasse, du coup il veut pas me rendre ma voiture tant que je paie pas, ce fieffé connard a même embauché un vigile pour pas que je vienne la reprendre pendant la nuit.

— Et sinon vous le connaissez bien ce gîte ?

— Les Verts Pâturages ? Oui, ça fait longtemps que je suis pas venue, mais y a une dizaine d'années, on y allait souvent avec Max.

— Au fait qu'est-ce qu'il devient ? Vous le revoyez ?

— De temps en temps, à l'occasion, pour aller au resto, il m'appelle presque tous les jours et j'accepte de le voir qu'en fin de mois quand j'ai plus rien à bouffer dans mon frigo, c'est un peu nul de ma part, non ?

— Je sais pas Chantal, je me permettrais pas de vous donner des conseils en matière de relations sentimentales, je vous rappelle que je me suis marié avant-hier, que ma femme me déteste et menace de demander l'annulation du mariage et le remboursement des frais de traiteur. En tout cas, c'est vrai que vous devriez pas rester seule...

— Vous n'allez pas vous y mettre vous aussi ! Géraldine menace déjà de mettre mon profil sur un site de rencontre sur Internet.

— Et pourquoi pas ?

— Parce que j'ai pas de temps à perdre, j'ai un boulot moi, et puis

— Mais Max ... vous tenez à lui quand même ?

— Ah, tiens, voilà le panneau, là à gauche « Le Gévaudouille », on est presque arrivé, ça doit être la première à droite maintenant.

— Gîte « Caramba ! », c'est là, vous êtes sûre ?

— Y a dû avoir un changement de proprio, apparemment ils ont fait quelques modifications, dit Chantal en découvrant le drapeau du Mexique à l'envers flottant à toutes les fenêtres des chambres du premier étage.

— Vous croyez qu'au Mexique ils ont des façades peintes de ce jaune pisseux ?

— Ils ont du les repeindre au guacamole. J'espère que vous n'aller pas trop m'en vouloir de vous avoir incité à venir ici, Ghislain, on dirait que ça a beaucoup changé.

— Vous aviez pas dit qu'y aurait personne à cette saison, qu'y aurait même sûrement que nous ?

— C'est ce que je pensais mais à voir le nombre de voitures et de camionnettes sur le parking, on dirait que j'me suis foutue le doigt dans l'œil jusqu'au coude.

19h53, commissariat de Meaux. Bidoux et Putois se débrouillent pour être seuls avec Mahmoud en le prenant à part dans les vestiaires :

— Alors, mec, tu fais quoi ce soir ? Tu veux pas venir boire un pot avec nous, on a besoin de te parler d'un truc.

— J'peux pas, c'est le Ramadan, mon arrière-grand-mère prépare plein de bonnes choses à manger alors je suis pressé de rentrer chez moi, mais si vous voulez je vous invite.

— Non, c'est gentil mais on voudrait pas déranger, dit Putois, contrarié.

— Pas du tout, ça se fait beaucoup pendant le Ramadan d'inviter des gens, même non musulmans, pour partager le repas.

— Sylvain, si Mahmoud dit qu'ça dérange pas, on peut y aller, le couscous qu'avait fait son arrière-grand-mère au mariage de Palardoux était délicieux, rien à voir avec ces saloperies en conserve.

— J'vous attends à la voiture alors, dépêchez-vous, je crève la dalle.

— T'as une voiture, toi ?

— Non, c'est mon père qui me ramène dans son taxi.

— Ok, on prend nos affaires et on arrive, répond Bidoux, enthousiaste.

Une fois Mahmoud sorti, Putois jète un regard accusateur à son collègue :

— T'es pas bien Bidoux, à cause de toi on va se taper tout le trajet avec son vieux et un repas à n'en plus finir avec toute sa famille, ils ont pas intérêt à faire leurs prières à la con, sinon j'me casse.

— Mais tu voulais qu'on sympathise avec lui, qu'on le mette en confiance, alors j'ai cru que c'était l'occasion...

— Bidoux, je te rappelle le plan : on doit convaincre ce petit branleur d'Arabe drogué égorgé de moutons de marcher avec nous dans nos arnaques, or en plein Ramadan et devant sa petite famille, c'est pas l'idéal, si tu vois c'que j'veux dire ?

— Ouais, c'est vrai, t'as raison, j'y avais pas pensé.

— C'est bien pour ça que c'est moi le cerveau de l'équipe, crétin.

— Sylvain, arrête, tu sais que j'aime pas quand tu m'appelles comme ça.

19h56, Garrec et Palardoux entrent dans le gîte aux couleurs immondes, où ils sont accueillis par une vieille femme trop maquillée coiffée d'un sombrero :

— Dolly Bergognoux, enchantée los amigos, vous avez réservé ?

— Moi oui, mais pas lui, vous allez bien lui trouver une place ?

— Je crains que ça ne soit difficile : on a eu le congrès annuel des représentants en touillettes qui sont arrivés sans réservation et j'ai plus une chambre de libre.

— Filez-lui un sac de couchage, il peut dormir dans la mienne, ça me dérange pas.

— Attendez, j'ai une meilleure idée : il y a une chambre double où il reste un lit, si ça vous dérange pas de dormir avec une jeune femme de vingt ans très belle et célibataire, en plus elle a pas l'air idiote. Et les idiots, je peux vous dire que ça me connaît : j'ai longtemps travaillé dans la musique, j'ai produit les plus grands et les plus cons, vous connaissez Jean-Pierre François ?

Devant la mine dégoûtée affichée par Garrec, Dolly bat en retraite, espérant que les représentants en touillettes soient plus impressionnables.

— D'accord, pas de problème, je me dévoue, c'est quelle chambre ? demande un Ghislain pour qui Marmelade n'est soudain plus qu'un vieux souvenir.

Un jeune homme basané, tatoué, percé, épilé, vêtu du plus mauvais goût — tee-shirt rose moulant, pantalon en cuir dans lequel il a du mal à marcher — vient à leur rencontre :

— Dolly, y a quoi à bouffer ? Tes représentants à la mord moi le nœud s'impatientent, ils en sont au troisième apéro, j'espère que tu les factures en supplément.

— Dis au moins bonjour à nos hôtes, Bryan.

— Salut, dit-il en tendant mollement la main aux deux policiers.

— Enchantés de vous rencontrer, vous devez être le fils de Dolly, je suppose ?

— Non, c'est pas ma vieille, mais vous êtes pas la première à nous faire le coup : c'est mon agent et accessoirement ma femme aussi, enfin quand elle est d'accord, c'est à dire pas tous les jours. Et vous, vous vous tapez ce jeunot ?

— Non, non, pas du tout, quelle idée ! dit Ghislain, extrêmement gêné.

— Un agent ? Vous chantez ou vous êtes acteur ? dit Chantal, qui n'en a strictement rien à foutre, dans le seul but de retrouver un peu de contenance.

— Strip-teaseur, madame, tu veux toucher ?

— Non, non, merci, c'est gentil mais sans façon.

22h45, au gîte « Caramba ! ». Après une soirée éprouvante à subir le récit de la rencontre de Bryan, de son vrai nom Tarmouz Sakhet, lycéen ambitieux mais cancre invétéré, avec Dolly Bergognoux, de son vrai prénom Ginette, retraitée de soixante-douze ans, sur M.S.N. par un beau soir d'hiver 2006, et à écouter le best of de Michel Sardouille en boucle à la demande insistante des représentants en touillettes, nos deux officiers de police exténués sont sur le point d'aller se coucher dans leurs chambres respectives.

— Ghislain, qu'est-ce que vous en dites si on partait demain ?

— Je sais pas, chef, vous avez réservé pour la semaine, mais ce serait sûrement mieux, Dolly me fait penser à une sorcière et Tarmouz à un G.I. Joe, je me sens pas très rassuré...

L'orage éclate soudain, la pluie tambourine aux fenêtres, le vent siffle dans la cheminée : la porte s'entrouvre brusquement, un éclair s'engouffre dans la maison, se reflétant dans l'œil torve de Dolly Bergognoux en faisant sursauter Palardoux. Un homme apparaît dans l'entrebâillement de la porte en chêne ; il est en sang, blessé au visage, ses vêtements en lambeaux, et a d'énormes traces de griffures sur les jambes, les bras et le dos.

— Eh ben, gringo, vous avez raté vot' créneau ? ricane Dolly en ajustant son sombrero.

— Au secours, aidez-moi, répond l'homme en tremblant, j'ai été attaqué par la Bête.

— Oh non, pas encore ! soupire Bryan alors que sa femme lui écrase la santiag pour lui signifier qu'il ferait mieux de fermer sa gueule.

— Y'a une bête enragée dans la région ? demande Jean-Phi, VRP de la touillette.

— Mais non, répond Dolly, ça doit être un cinglé qui se fait passer pour un chien-loup, y'a eu cent trente-sept mort en huit ans mais c'est surtout des brebis, des cochons et des touristes.

Alors que la panique se répand parmi les clients du gîte, à savoir les représentants en touillettes, Dora, la jeune femme mystérieuse, Mike, un jeune folkeux néo-hippie en manque d'inspiration, Gunther et Rita, deux touristes hollandais ressemblant étrangement à Véronique

et Davina, et Raymond et Lucienne, un couple de quatre-vingt-sept ans en lune de miel, Garrec prend les choses en main :

— Du calme, nous sommes de la police, on se charge de tout, allez vous coucher, on assure votre sécurité.

Une fois que tout le monde a regagné sa chambre, Ghislain se confie à sa supérieure :

— Chef, faites quelque chose, j'veux pas dormir dans la même chambre que cette fille, Dora, elle me fait peur, on dirait qu'elle a un truc à se reprocher, elle évite de parler d'elle, elle répond à côté quand on lui pose une question un peu personnelle et je trouve qu'elle a une drôle de façon de manier son couteau. On dirait qu'elle est en cavale.

— Ghislain, vous êtes parano, et un brin machiste en prime : c'est pas parce que Dora l'exploratrice n'est pas attirée par vous qu'elle est forcément une meurtrière en cavale.

— Pitié, chef, en plus j'ai mal au ventre : le chili ça me réussit pas.

— Bon, j'veis voir ce qu'on peut faire : vous n'allez pas dormir par terre alors que dans sa chambre y a un lit vide, faudrait convaincre la fille d'échanger sa chambre avec la mienne, comme ça on aurait deux lits. On verra ça après si ça vous gêne pas trop, en attendant on reprend du service, Ghislain, les vacances auront été de courte durée mais on a une enquête à mener sur un serial killer rural, notre spécialité.

— Ah bon, vous aviez pas dit que tout le monde devait aller se coucher ?

— Pas vous, Ghislain, vous avez choisi la police et c'est un sacerdoce, c'est vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept, si vous vouliez trimer vingt-huit heures par semaine, fallait être prof d'E.P.S. ou toiletteur pour chiens.

23h04, dans le salon du gîte. Ayant quelque peu repris ses esprits, nettoyé ses plaies à la tequila et s'étant changé en mettant le costume de cow-boy de Bryan, le jeune homme qui se prétend victime de la « Bête » est interrogé par Garrec et Palardoux, alors que Dolly et Tarmouz les espionnent, cachés dans l'escalier.

— Expliquez-nous 1) qui vous êtes et 2) ce qui vous est arrivé, demande Ghislain, dans un étrange accès nocturne de professionnalisme.

— Je m'appelle Ugolin Tuyau, je suis agriculteur bio, je me suis installé dans le village il y a un an, j'ai des moutons, des vaches et je cultive des légumes. Les affaires marchent bien, enfin marchaient, parce que maintenant que j'ai trente-deux moutons en moins à cause de la Bête, ça va aller beaucoup moins bien, forcément, même si ça fera plaisir à certains...

— Comment ça ? Soyez clair : vous avez des ennemis ?

— Oui, environ six cent dix-huit, le nombre d'habitants : à part Mustapha, tout le monde me déteste ici.

— Et on peut savoir pourquoi ? Qu'est-ce que vous leur avait fait ?

— Rien, on n'a pas la même vision du monde, c'est tout, et puis la jalousie, je suppose, parce que les paysans ont du mal à joindre les deux bouts et que moi j'écoule facilement ma marchandise et à très bon prix grâce à l'A.M.A.P.

— Et ce Mustapha, c'est qui ? On peut le trouver où ?

— C'est un marocain qui a repris le bistrot du village il y a six mois, on a tout de suite sympathisé, c'est un type bien, dommage que je sois le seul à le savoir : son bistrot est presque toujours vide, ses seuls clients c'est un Martiniquais qui vient d'arriver dans le coin et moi, il est pas sûr de passer l'hiver, il est au bord de la faillite.

— Et comment ça se fait ? Les gens boivent pas ici ou quoi ?

— Oh, non, croyez pas ça, c'est plutôt un genre de boycott ignoble parce que Mustapha est étranger, et même doublement étranger, pas né au village et même pas né dans le pays. Ils préfèrent se réunir dans leur local à bouillasse.

— Pardon ?

— Vous connaissez pas la bouillasse ? Ah, oui, c'est vrai, vous êtes étrangers, vous aussi. C'est un jeu traditionnel, une sorte de pétanque locale si vous voulez, sauf que seuls les hommes ivres de plus de soixante ans ont le droit de jouer.

— Très démocratique comme jeu !

— Ca vous montre bien la mentalité des gens du coin : si vous voulez être intégré à la communauté, vous avez intérêt à un être un blanc, vieux, paysan, hétéro, de droite, catholique, abonné au « Chasseur français » et fan de Pernaut.

— Jean-Pierre ? demande Ghislain pour être précis.

— Bah, celui qui présente le journal des campagnes à treize heures, quoi.

— Et vous croyez que ce sont les joueurs de paillasse qui vous ont attaqué ?

— J'ai pas dit que j'avais été attaqué par un homme, j'ai dit que c'était la Bête.

— Quelle bête ?

— Celle qui a bouffé mes moutons, pardi.

— D'autres éleveurs ont subi ses attaques ?

— Pas récemment, non. Mais je crois que d'autres jeunes agriculteurs comme moi ont été attaqués par le passé, ça fait un moment que la créature rôde, à ce qu'on dit au village...

— Et à quoi elle ressemblait cette bête ?

— C'est difficile à dire...une sorte de bébé ours...mais très méchant...et qui marchait sur ses pattes de derrière en parlant dans une drôle de langue, un mélange de patois et d'argot.

— Et il vous a dit quoi ce bébé ours ?

— Je sais pas j'ai pas compris, je parle pas le patois ours.

— Je vois... Vous fumez de l'herbe ?

23h39, parking désert du commissariat de Meaux. Un engin motorisé vient de se garer ; le conducteur enlève son casque, et l'on reconnaît alors Mahmoud aux manettes de la pétoire chourée quand il avait quinze ans.

— Lâche-moi Bidoux, on est arrivé.

Hervé descend du scooter de Mahmoud en gesticulant comme un possédé.

— Hervé, qu'est-ce que tu fous ? Puis enlève ton casque, tu vas l'abîmer.

— J'peux pas, il est coincé, quelle idée aussi de me donner celui de ta petite sœur !

— C'est le seul que j'avais. Tu sais combien ça coûte un casque ?

— Si tu marches avec nous, crois-moi, tu pourras t'en acheter un paquet, des en or et en caviar même si tu veux. Bon, tu crois que Sylvain va mettre longtemps à arriver ?

— J'en sais rien, s'il avait accepté de prendre la vieille mobylette de mon père, il serait arrivé plus vite qu'en métro. Il serait pas un peu snob, ce Putois ?

— Non, faut pas dire ça : il a été traumatisé depuis que sa grand-mère est morte dans un accident de vélo, ça lui a donné la phobie des deux roues. Ah, ben tiens, justement, le voilà.

Sylvain Putois arrive à pied, fringant, un sac de sport en bandoulière :

— Super idée, Bidoux, dit-il en tapotant sur son casque, au moins t'auras pas besoin de cagoule. Attrape, fait-il en lançant une rouge et jaune à Mahmoud récupérée en tabassant un supporter du RC Lens la semaine précédente. Allez, à l'attaque : je m'occupe de récupérer le fric et vous prenez la schnouf. Il faut d'abord neutraliser le système de surveillance, j'en fais mon affaire. Mahmoud, tu fais quoi à quatre pattes ?

— Je fais ma prière parce que je pense que c'est un peu haram ce qu'on va faire mais c'est pour la bonne cause. Quand j'aurais l'argent je créerais mon entreprise pour vendre des

mains de Fatma et avec les bénéf je donnerai une super aumône à la mosquée, peut-être même que je pourrais payer le pèlerinage à mes parents.

— Ouais, t'as raison, c'est ce que je vais faire moi aussi. Bidoux, qu'est-ce t'as à gigoter ? Ouvre la visière de ton casque, on comprend pas quand tu jactes !

— Je disais que moi je vais m'acheter un camping-car avec des jantes alu et...

— On s'en fout, coupe Putois en mettant sa cagoule et en lui claquant sa visière sur le bec. Vous bougez qu'à mon signal, ok ?

Longeant le mur pour profiter de l'angle mort, le lieutenant ripoux prend appui sur le muret pour débrancher le fil de la caméra et fait un signe de la main à ses affidés. Après un crochetage de la porte de derrière du commissariat, ils rentrent dans les locaux où l'on stocke provisoirement le matériel saisi avant de le faire parvenir au central. Putois part récupérer l'argent sale d'un côté, Bidoux et Mahmoud, encasqué et encagoulé, se chargeant de faire sauter les scellés pour récupérer des paquets de cocaïne. Au bout de quelques minutes, Putois retrouve ses compères d'un air triomphant :

— Alors, ça avance ? Moi j'ai fini.

— Sylvain, t'es sûr que c'est une bonne idée, ils vont s'apercevoir de ce qu'on a piqué, on va se faire chopper, je vais retourner en prison, je pourrais pas me marier avec ma cousine Fatma, elle va terminer avec mon grand-oncle Raoul qui...

— T'as un oncle qui s'appelle Raoul ? demande Bidoux, étonné.

— Bah oui, Raoul Antiguel, ma grande-tante Zerba l'a épousé en croyant qu'il était plongeur sous-marin dans les îles mais en fait il faisait la vaisselle dans un restaurant antillais alors elle a divorcé, et c'est la honte sur notre famille depuis, alors il faut qu'il se remarie avec une autre femme de la famille, pour le moment y'a que ma cousine Fatma de libre et de majeure, mais elle elle veut pas, elle s'est présentée deux fois à la Star'Ac et elle a un diplôme d'esthéticienne, des rêves de grandeur, quoi...

— Tout se passera bien, le rassure Putois, à propos du fric que je viens de prendre c'est moi qui ai fait le rapport dans l'après-midi, j'ai truqué les chiffres exprès, et pour la dope, elle sera détruite demain, Jean-Gilbert me l'a dit contre des accessoires de pique-nique miniatures pour ses Barbies.

— Ben justement, ils verront que y'a plus rien !

— Mais non, ils vont seulement détruire de la farine sans le savoir, répond Putois en sortant de son sac des sachets de Maïzena identiques à ceux de coke. Faites l'échange sans

vous gourer, d'ailleurs c'est toi qui va le faire Mahmoud, Bidoux est bourré et moi je suis myope.

— Je suis pas bourré !

— Et pourquoi t'arrives pas enlever ton casque, crétin ?!

— Je pourrais si je voulais, rétorque Hervé Bidoux vexé comme un pou.

Mardi 4 octobre, 10h13, lieu-dit « Le Gévaudouille », bar « Chez Mustapha ». Garrec et Palardoux entrent dans le bistro quasi désert où un Noir de dos, un béret sur sa coupe afro, lit d'un air pénétré le papier qu'il tient à bout de bras devant un Arabe amaigri.

— Et dans la forêt bariolée où rutilent les sauterelles pourpres s'agitent dans une sauvage parade les castors virulents, les loutres hystériques et les blaireaux belliqueux pendant que Jean-Pierre se trémousse au son du biniou, comme un gentil minou. Point final.

— Génial, c'était génial, fait Mustapha, le patron, en applaudissant. Mais c'est qui Jean-Pierre ?

— Jean-Pierre Coffe, Jean-Pierre Pernaut, Jean-Pierre Perret, peu importe, Jean-Pierre, c'est toi, c'est moi, c'est nous, c'est l'allégorie de l'homme libre face à la nature dans sa splendeur farouche qui...

— Chikun-Gunya, t'es un homme mort ! hurle Palardoux en se jetant sur le poète martiniquais en pleine explication de texte.

Il s'agit en effet de Gonzague Chikun-Gunya⁶, l'artiste des DOM-TOM un peu dealer un peu escroc un peu nazebroque : Garrec sépare les deux zouaves en train de se rouler par terre de peur que Ghislain ne commette une bavure.

— Suffit ! Palardoux, qu'est-ce qui vous prend ?

— C'qui me prend ?! Cet empaffé a arnaqué ma mère, voilà ce qui me prend ! Il devait ouvrir avec elle un chalet montagnard à Saint-Denis de la Réunion, résultat il la laisse à Melun dans un hôtel Ibis même plus aux normes en lui taxant cinquante euros pour acheter des clopes sans filtre et il redonne plus jamais signe de vie ! Du coup ma mère est retournée aux Lilas Mauves en prenant le double de médocs, elle est sortie que pour mon mariage et je suis pas sûr que c'ait amélioré son état !

— Félicitations pour votre mariage, inspecteur.

⁶ Voir Episode 4, *Gare au Kriboulak*.

— Ta gueule, Césaire ! répond Garrec en attrapant Chikun-Gunya par le paletot. On aurait dû te coffrer pour obstruction à la justice dans l'affaire Ripaille, t'as eu du bol figure-toi. Y'a encore eu du rififi dans la région, t'es un aimant à crime, dis-moi !

— J'y suis pour rien, je le jure, je passe mon temps ici à boire de la gnole de pissenlit et à composer, demandez à Mustapha (celui-ci acquiesce). Je suis occupé à écrire une comédie musicale sur les animaux des bois, j'ai déjà eu l'accord verbal de Christian Morin pour jouer le rôle de l'écureuil mélomane, vous voyez que les mauvais coups c'est derrière moi maintenant.

— Admettons. Assis-toi, on va discuter. Patron, deux cafés et deux croissants s'il vous plaît.

— Ca fait plaisir de voir des nouvelles têtes, dit Mustapha, enfin de voir des têtes tout court, à part Ugolin j'ai aucun client. Le pauvre, il me fait mal au cœur à se forcer à boire café sur café et à prendre deux repas du jour le midi pour me faire plaisir. Et puis heureusement que j'ai ce poète extraordinaire pour faire un peu de chiffre d'affaires.

— J'écris mieux quand je suis ivre, confirme Chikun-Gunya.

— On s'en était rendu compte, raille Ghislain.

— Vous savez sûrement que votre ami Ugolin a été attaqué hier, par une soi-disant Bête. Vous y croyez ?

— Ah, ça c'est le sheitan, îblis, le démon si vous préférez, mais moi j'y crois pas trop, la preuve je mange des côtes de porc une fois par semaine parce que c'est moins cher.

— Selon vous il a été agressé par qui alors ?

— J'en sais rien, ça manque pas de gens méchants au village, y a les bons français qui jouent à la bouillasse, le gang des Requins blancs qui terrorise les villageois avec leurs mobylettes trafiquées, et puis y a J.R., bien sûr.

— J.R. ?

— Jean-Paul Pithiviers, le patron de Miraflex : tous les gens du village qui sont pas fonctionnaires ou paysans bossent chez Miraflex. C'est comme J.R. dans « Dallas », sauf qu'il s'appelle Jean-Paul.

— Ca fait J.P.P., les initiales, note Palardoux.

— Vous voyez ce que je veux dire, reprend Mustapha, vous avez vu « Dallas » ?

— Oui, y a longtemps, vous pourriez développer un peu ?

— Ben c'est l'histoire d'un type très méchant qui a déjà plein de dattiers et qui veut avoir le contrôle de tous les dattiers de la région, il s'entend pas avec son frère Bobby qui est

très gentil et puis il est marié avec une femme, la chouma, elle lui met la honte à manger du saucisson et à boire de l'alcool de canne, elle est tout le temps raide et puis...

— Je comprends rien à ce que vous chantez, vous parlez de quoi ?

— De « Dallas », vous m'avez dit de développer, moi c'est la version arabe que j'ai vue, je sais pas si ça change beaucoup par rapport à...

— Non, je voulais que vous développiez sur votre J.R. de Miraplex.

— Ouh la, j'en ai déjà trop dit, j'ai assez de problème comme ça avec tout le monde, je veux pas en rajouter. Si vous voulez en savoir plus, allez demander à ceux qui jouent à la bouillasse.

— On les trouve où ?

— Sur le terrain de bouillasse ou dans leur bistrot clandestin, derrière l'école primaire, vous pouvez pas la louper, elle est sur la place, en face de la mairie.

— Merci monsieur Mustapha, on repassera peut-être à l'occasion. Je vous laisse payer, Ghislain, j'ai pas de liquide sur moi.

— On t'a à l'œil, Chikun-Gunya, lâche Palardoux en attendant que Mustapha lui rende la monnaie sur son billet de dix euros.

10h47, local des joueurs de bouillasse. En voyant arriver Garrec et Palardoux, tout le monde essaie de planquer les bouteilles de pastis et autres boissons hautement alcoolisées, dont l'ingestion à haute dose a causé pas moins de douze accidents de bouillasse pour le premier semestre 2008.

— Excusez-nous de vous déranger, messieurs, mais on est de la police, lieutenant Garrec, inspecteur Palardoux, on a quelques questions à vous poser.

— Enchanté, René Barbouze, je suis le président du Bouillasse Club Bicentenaire de Gévaudouille.

— Ca fait B.C.B.G., les initiales, remarque Palardoux.

— Si c'est à propos de l'incident avec les gamins de l'école, on y est pour rien.

— Quel incident ?

— Le terrain de bouillasse est là depuis toujours, c'est le sport principal de la région, mon arrière-grand-père y jouait déjà à la fin du XIX siècle, l'école a été construite bien longtemps après, c'est nous qu'on a la priorité.

— La priorité ? Comment ça ?

— La semaine dernière, sur le coup des quatre heures, pendant la récréation des gosses, on faisait une triplète, c'était la belle, y avait une pression énorme, Jacky a pas senti sa force et en voulant faire un carreau il a envoyé valdinguer la boule par-dessus le grillage.

— Rassurez-nous, y a pas eu de blessés ?

— Ben c'est-à-dire, étant donné qu'une boule de bouillasse pèse quatre fois le poids d'une boule de pétanque ordinaire et que le Jacky il a failli être champion de lancer de poids en 1956, les parents devraient s'estimer heureux que leur gamine soit encore en vie. Je veux dire, faut être optimiste, elle pourra peut-être remarcher un jour avec deux cannes et des prothèses, et puis même si elle reste dans un fauteuil, y a plein de boulots qu'une bonne femme peut faire assise, couturière, écosseuse de haricots ou secrétaire par exemple.

— On n'est pas en charge de cette affaire, on est là pour l'agression de monsieur Ugolin Tuyau.

— Ce con-là, il a été agressé ? Vous voulez dire, sexuellement ?

— Non, pas sexuellement, il a été frappé, griffé...

— Et vous croyez qu'on a des griffes, nous ? Même si Jacky peut être hargneux quand on est à court de pastis, on n'est pas des sauvages.

— Bon, on réquisitionne ce local pour faire les interrogatoires : vous n'avez qu'à jouer à la bouillasse devant, on viendra vous chercher un par un.

— Et qu'y en ait pas un qui s'avise de se faire la malle, renchérit Palardoux, d'un air presque menaçant.

10h59, local à bouillasse. Monsieur René, soixante-sept ans, sandales, short rouge, marcel trop petit et casquette Fort Boyard, est le premier à être interrogé :

— J'suis au courant de rien pour Ugolin, ni sur la disparition de ses bêtes, ni sur son agression, rien du tout. Je nourris mon bétail, je cultive mes terres, je bois un coup et je joue à la bouillasse avec les copains, c'est pas un crime que je sache.

— Comment vous savez qu'il a eu des bêtes tuées, on vous l'a pas dit ? demande Ghislain, perspicace.

— Il est venu ici faire un scandale avec son Arabe, ils disaient qu'ils savaient que c'était nous, qu'ils auraient notre peau si on allait pas se dénoncer de nous-mêmes aux gendarmes.

— Pourquoi vous les acceptez pas Mustapha et Ugolin ?

— C'est eux qui restent à l'écart, c'est pas nous qui les excluons, faut pas confondre, et puis ils sont pas comme nous, ils aiment pas la vie d'ici.

— Et pour Gonzague ? demande Ghislain.

— Le bougnoule ? Ca fait une semaine qu'il est arrivé, personne comprend rien à ce qu'il raconte, faut dire qu'il carbure à l'alcool de pissenlit, moi je m'en sers pour nettoyer le moteur de mon tracteur, ça décape cette cochonneté...

— Sans doute. Lui non plus n'est pas sensible au Gévaudouille way of life ?

— Bah, c'est un négro, il préfère sûrement jouer du tam-tam que chasser le faisan, c'est qu'on a nos traditions ici. Tiens, j'y pense : demain, y a la grande fête de la Saint Bouzigues, venez, vous verrez ce que c'est la vie à la campagne, on sait s'amuser nous, on n'est pas comme les Parisiens, toujours pressés avec leur balai dans le cul.

— Et ça consiste en quoi la fête de la Saint Bouzigues ?

— On tue le cochon pendant le concours, on mange les pâtés et les saucissons qu'on a faits avec le cochon de l'année dernière et on crache pas sur un bon coup de rouge.

— Y a vraiment un saint qui s'appelle Bouzigues ? interroge Palardoux, incrédule, en essayant de se souvenir de ses cours de catéchisme.

— Je veux, qu'il existe : c'est le saint patron des mangeurs de sauciflards. Y'a ses reliques à l'église du Cochonnou, à côté de la colline, à l'endroit même où il a multiplié les saucissons le 5 octobre 1348 pour nourrir tous les pauvres pendant la Grande Peste. Vous savez qu'on a un de ces objets sacrés ici, c'est l'emblème du club, dit-il en pointant du doigt l'ignoble tranche de mortadelle violette exposée sous cadre au mur d'en face. Tout est bon dans le cochon, on fait même de l'eau-de-vie de saucisse, y'a une dégustation pendant la fête. Et puis demain y'a aussi l'élection de la Reine de la Cochonnaille, ça sera peut-être vous cette année, qui sait, dit-il en se tournant vers Garrec avec un sourire lubrique.

— J'suis pas certaine qu'une femme qui n'est pas du village puisse être la Reine de la Cochonnaille, monsieur René, mais merci pour le compliment.

— Et toi, fiston, t'as pas l'air bien solide mais si tu veux, tu pourras nous aider à maintenir la bête, faut au moins quatre gars, voire plus : j'parle du cochon, hein, pas de la Reine de la Cochonnaille.

13h34, après une série d'interrogatoires improductifs, au cours duquel Jacky a failli agresser Palardoux qui a eu l'impudence de demander si l'eau-de-vie de saucisse à cent quinze degrés n'était pas dangereuse pour la santé, et un plat du jour chez Mustapha, le duo

regagne le gîte à pied pour digérer. Sur le chemin du retour, Ghislain confie à sa supérieure les détails émouvants de son enfance campagnarde :

— J’ai toujours vécu à la campagne : j’avais des lapins, des chiens, des chats, des cochons d’Inde, une tortue, quand j’avais quatorze ans j’ai même eu jusqu’à trente-deux libellules apprivoisées, et je peux vous dire que c’est pas facile à apprivoiser une libellule.

— J’m’en doute.

— Et vous, chef, vous êtes née où ?

— J’suis une parigotte pur jus, moi : ma grand-mère a bien connu Céline, elle avait une épicerie dans le quartier où il habitait. Rassurez-moi, Ghislain, vous avez lu Céline ?

— Euh... non.

— Vous avez une maîtrise de Lettres et vous avez pas lu Céline ? Si j’m’écoutais, j’irai botter le cul à cette fumiste de Valérie Péresse. Et c’était sur quoi votre mémoire de maîtrise, si c’est pas indiscret ?

— « Les scènes d’action dans le nouveau roman ».

— Ah, je vois.

— J’avais besoin de temps pour m’entraîner au ping-pong, d’ailleurs j’ai été jusqu’en demi-finale du championnat inter-universitaire.

— Alors ça excuse tout.

14h18, sur la place du village. Forcés de quitter le gîte par Dolly, la Eddie Barclay locale, qui passait en boucle le cd deux titres de son mari Bryan à l’époque où il faisait partie d’un boys band dont il était le seul membre, Garrec et Palardoux sont sur la piste du redouté gang des Requins Blancs. A peine arrivés, un cri de guerre retentit :

— Je suis le maître du monde ! hurle un jeune trouduc à crête faisant de la mobylette trafiquée sans les mains avec un bandeau sur les yeux.

— Au nom de la loi, arrêtez-vous ! dit Ghislain sans résultat, l’énergumène allant tout droit s’encastrent dans la vitrine du boucher-confiseur.

Sur les lieux du drame, Garrec se saisit du responsable en présence du propriétaire en blouse ensanglantée, Romichal Gagra.

— Il a dévasté mon stock de sucettes au salami, ce saligaud !

— Très belle allitération, dit Ghislain.

— Quoi ? Vous m’insultez ?!

— Pas du tout, je disais juste que...

— Il disait rien, coupe Garrec. Monsieur, j’imagine que vous portez plainte contre ce jeune vandale. Au fait, Rémy Julienne, c’est quoi ton blaze ?

— Jérémy Trichon, murmure le cascadeur fou ouvert à l’arcade.

— C’est le fils de Marcel, un de mes meilleurs clients. Je veux bien pas porter plainte, s’il me rachète mes sucettes au salami et mes carambars à l’andouillette.

— Oui, oui, pas de problème, répond le gosse tout penaud.

— Bon, voilà une affaire réglée. Tu fais partie des Requins Blancs ?

— Comment vous savez ?

— T’occupe. Tu vas nous présenter le reste de ta bande de brindezingues, ça me tarde de voir la tronche des squales.

14h32, QG des Requins Blancs, une maison abandonnée par des gitans semi-sédentaires partis aux Sainte-Marie-de-la-Mer pendant la saison basse. Six gamins de douze à quinze ans boivent des bières sans alcool à l’arrivée des deux agents escortant le fils Trichon tout ecchymosé.

— Jérém’, qu’est-ce qui t’es arrivé ?

— Une galère avec la mob’, laisse tomber. Y’a les keufs qui veulent vous parler.

— Ok, pas de souci, moi c’est Belphégor, je vous écoute, fait un blondinet à costard marron style Edouard Balladur.

— C’est toi le chef, apparemment, même si t’as plutôt une dégaine de poisson d’eau douce, attaque Garrec d’emblée.

— Votre mouvement, ça a un rapport avec un Ku Klux Klan juniors, demande Palardoux, parce que les Requins Blancs, c’est ambigu comme nom, vous trouvez pas ?

— Rien à voir, y’a même le fils de Mustapha, Khalid, qui va bientôt nous rejoindre, il passe son initiation en ce moment. On voulait juste un truc impressionnant pour notre nom.

— Et vous faites quoi dans le genre « impressionnant » ?

— De la mob’ les yeux fermés, des concours de coca-menthos, faut en avaler le plus possible et après ça fait mal au ventre, de la chasse aux taupes et de la sérigraphie, on fabrique nous-mêmes nos raclettes pour l’encrage. La fureur de vivre, quoi.

— Fascinant, Belphégor. Et attaquer Ugolin Tuyau à la nuit tombée en vous déguisant en bêtes féroces, c’est dans vos cordes ?

— Certainement pas, s’offusque le jeune ringard. Cette histoire de Bête n’est qu’une croyance puérule colportée par des villageois avinés.

— Et le J.P.P. de chez Miraflex, il est pas un peu louche ? demande Palardoux.

— Allons, il s'agit de mon père, le leader charismatique de cette communauté, répond Belphégor en époussetant sa veste miteuse. Il est le phare rayonnant du capitalisme salvateur qui irradie de sa bonté toute la région, le bourg entier vous le dira.

— Evidemment, soupire Garrec qui en a déjà marre de ce coin de chiotte. Faites gaffe avec vos pétrolettes et cassez vos tirelires, les poiscailles, parce que votre copain a promis d'acheter six cent cinquante sucettes au salami et trois cents merdes à l'andouillette.

20h14, chez Mustapha. Alors que Gonzague comate à la table du fond un verre d'alcool de pissenlit à la main, Garrec et Palardoux discutent avec le patron autour d'une béchamel d'artichauts du feu de Dieu :

— C'est quand même pas de chance que le maire soit absent, se plaint Ghislain, impossible de consulter les archives à propos de la Bête sans son accord.

— Il est parti au ski, c'est moins cher pendant la saison basse, explique Mustapha. Mais je suis pas sûr que vous ayez trouvé quoi que ce soit, il paraît qu'il détruit les éléments compromettants au fur et à mesure...

— Vous voulez dire qu'Eugène Murène, maire MODEM de Gévaudouille, veut noyer le poisson ? C'est grave comme affaire y'a eu des morts à ce que j'ai entendu dire, et pas que des animaux !

— Et si c'était un prétexte, chef, une fausse Bête derrière laquelle se cacherait un tueur fou ? On a pu nous mentir, faut pas que ce qu'on nous ait dit vous induise en erreur.

— C'est mal me connaître, Ghislain, moi les filous, les saladiers, les baltringues, j'les renifle, j'les débusque, c'est l'expérience qui parle, vous pouvez me croire. Y'a anguille, sans jeu de mot, et je compte bien trouver laquelle.

Sur ces bonnes paroles, René Barbouze déboule en nage dans le bar-restaurant où il s'était pourtant juré de ne jamais mettre les pieds :

— La Bête a attaqué notre local, on a besoin de votre aide ! Pas de la tienne, Mokhtar, de celle des flics je voulais dire. Dépêchez-vous !

20h18, local à bouillasse. Spectacle de désolation : l'endroit est sens dessus dessous, René presque en larmes et Jacky, à genoux et les bras en croix, beugle tel un cochon à l'approche de la Saint Bouzigues au milieu des bris de verre :

— Noooooon ! Pas l'eau-de-vie de saucisse !

— Allez, Jacky, remets-toi, on en fera d'autre...

— Pas de la aussi bonne ! dit-il en se relevant. René, file-moi le fusil ! J'vais la trouver moi-même cette foutue bête, elle aurait pas dû s'attaquer à notre gnole, c'est sacré !

— Calmez-vous Monsieur Jacky, tempère Garrec. A part les bouteilles, y'a autre chose de détérioré ?

— Pire que ça, commissaire, on nous a volé l'emblème du club, la mortadelle de Saint Bouzigues, une véritable pièce de musée !

— Volé, vous dites ? Monsieur René, restez ici et retenez votre collègue avant qu'il ne commette l'irréparable, dans son état il ne différencierait pas une bête de petite taille d'un enfant normalement constitué.

20h25, QG des Requins Blancs. Occupé à regarder le journal de Laurence Ferrari pour voir ce qu'il advient du cours de la Bourse, Belphégor Pithiviers ne semble pas remarquer l'entrée des deux policiers qui surprennent trois jeunes mangeant un sandwich cachant quelque chose à la va-vite sous une couverture.

— Alors, les Dents de la Mer, on a les crocs ?

— Baisse de 3% de Miraplex Corporation, c'est vraiment pas de pot, par contre on pourrait peut-être en profiter pour racheter Slipadul, ils ont complètement dévissé à la fermeture, faut que j'appelle...

— ...personne ! finit Garrec en attrapant le portable du requin en chef. Alors, Khalil (elle se tourne vers le jeune beur apeuré), ça se passe bien cette initiation ?

— Oui, M'dame.

— Par hasard, on t'aurait pas demandé de ramener un certain objet pour faire tes preuves, comme une vieille tranche dégueulasse de sauciflard sous verre ?

— Non, non, je vois pas ce que vous voulez dire...

— Et ça, c'est quoi ? dit Palardoux en enlevant la couverture d'un coup sec, dévoilant le vénérable trophée des joueurs de bouillasse.

— Attendez, j'vais vous expliquer, c'est Belphégor qui m'a dit de...

— Ghislain, j'ai la triste impression que ces ratés du gangstérisme nous font perdre notre temps. Allez restituer la sainte mortadelle aux boulistes, moi je raccompagne ce petit requin crétin à son père. Quant à toi, Belphégor, tu peux appeler ton vieux et lui dire que ça va douiller sévère pour la destruction du local : l'alcool de saucisse, ça n'a pas de prix.

20h32, Meaux, quelque part en centre-ville. Dans la voiture de Sylvain Putois au volant se tassent Hervé Bidoux, Mahmoud et des cageots de fruits divers.

— Fini de rigoler, Mahmoud ! peste Putois en grillant un feu rouge. Ca fait une heure qu'on t'envoie racketter tous les épiciers arabes de la ville et tu nous ramènes que des dattes et des oranges amères ! Tu m'a pris pour Enrico Macias ?

— C'est pas ça, Sylvain, mais je suis pas un voyou, moi, j'ai pas l'habitude de...

— Et nous, on est des pourris peut-être ? renchérit Bidoux. Faut que t'y mettes un peu du tiens si tu veux faire partie de la bande.

— Mais je croyais qu'on avait assez de blé comme ça.

— Y'en a jamais assez, reprend Putois. Je prépare un très gros coup pour bientôt, avec un peu d'investissement y'a beaucoup d'oseille à se faire, et t'auras ta part si tu nous aides maintenant. Bon, j'en ai ma claque moi, on en fait un dernier et on se casse.

La voiture s'arrête devant la dernière épicerie encore ouverte, Putois jetant un regard sévère à Bidoux qui tend une batte de base-ball à Mahmoud.

— A toi de jouer, gamin !

— Attendez, je crois pas que je puisse faire ça...

— Prends le volant, on va y aller nous-mêmes. Passe devant, Hervé.

Les deux malfaisants entrent dans l'épicerie orientale où le vieux gérant s'apprêtant à fermer boutique reste comme stupéfait à la vue de leurs équipements sportifs.

— Crache la thune, Hassan Cehef, ou on va te payer un aller simple pour l'hosto en tarif tibias pétés ! braille Putois comme l'animal.

— J'vous préviens, j'vais appeler les flics !

— C'est nous les flics, pauv' naze ! rétorque Bidoux en écrasant un service à thé d'un coup de batte.

— On est là pour te protéger, enchaîne son collègue. Soit tu raques et il t'arrivera rien, soit tu raques pas et t'es pas à l'abri d'un coup du sort. Démonstration !

Bidoux envoie valdinguer trois plats à tajine finement décorés qui se brisent par terre.

— C'est bon, c'est bon, j'ai compris, dit l'homme effrayé qui se penche derrière son comptoir. Tenez, c'est tout ce que j'ai.

— Trois cents euros ? fait Putois d'un air dédaigneux en comptant les biftons qu'il fourre dans ses poches. Ca ira pour cette fois. A la semaine prochaine, Hassan.

— Moi c'est Mounir.

— Ta gueule ! rugit Bidoux en esquinant un bac surgelé de nuggets halal.

Une poignée de secondes plus tard, la voiture conduite par Mahmoud tout tremblotant part en trombe, alors que caché dans la ruelle d'en face un homme en blouson noir prend encore quelques clichés de la scène qu'il vient d'immortaliser sur son jetable.

Mercredi 5 octobre, 10h35, lieu-dit « Le Gévaudouille », usine Miraplex. Après une nuit difficile au gîte, Ghislain n'ayant pas fermé l'œil de la nuit à cause de Dora qui le terrorise et Chantal dormant dans la chambre jouxtant celle des vieux en lune de miel ayant visiblement un bon pharmacien, Garrec et Palardoux mettent les pieds dans la seule usine du coin, dont ils ne connaissent même pas l'activité principale. Une nuée de types en blouse bleue accomplit des actions indéfinissables sur des pièces métalliques naviguant par un lavis de tapis roulants avant de finir dans de grands containers de plomb en fusion.

— Pardon, Monsieur, mais ça consiste en quoi votre taf ? demande Garrec à un gros barbu à la blouse ouverte qui passe un coup de spray sur chaque élément de métal.

— Moi je décontamine tout ce qu'est contaminé, parce que j'suis décontamineur. Norbert Croquette, quinze ans de boutique au compteur. Et vous, vous êtes qui ?

— Lieutenant Garrec, inspecteur Palardoux. On enquête sur Monsieur Pithiviers.

— Ah, J.R. ! C'est pas le type aimable, mais il paye dans les temps, c'est le principal.

— Et vous décontaminez quoi au juste ? demande Ghislain. Vous devriez pas avoir des protections spéciales, des gants ou un masque ?

— J'décontamine c'qu'est contaminé, j'vous dis ! Puis les masques et les gants j'dois les payer de ma poche, j'préfère économiser pour m'acheter un écran plasma, c'est mieux pour voir les films.

— Vous êtes cinéphile ?

— Spécialiste en western, j'ai vu tous ceux qui existent, j'les connais par cœur.

— Vraiment ?

— Tenez, regardez. (Il se redresse, rentre le bide, regarde à gauche et à droite et mime un tir à la fronde.) Alors, vous avez reconnu ?

— Euh, non.

— Je vous faisais le Comanche qui tire une flèche sur John Wayne à la douzième minute de la *Prisonnière du Désert*. Un acteur exceptionnel, Chamachouk Gamack, un vrai indien. Son heure de gloire. Il meurt à la treizième minute, il se prend une balle dans le buffet. Il apparaît aussi dans *Le Train sifflera trois fois*. Il tire une flèche puis il se prend une balle

dans le buffet. On le voit également dans *Fort Alamo*. Il tire une flèche puis il se prend une balle dans le buffet. Et dans *Rio Grande*. Il tire une flèche puis il...

— ...se prend une balle dans le buffet, oui, on sait.

— Vous l'avez vu ?

— Non, mais c'est pas le sujet. Il est où votre J.R. ?

— A cette heure-là, il fait sa tournée d'exception.

— D'inspection, reprend Palardoux.

— Inspection de quoi, vous êtes flics ?

— Oui, on vous a dit que...

— Bon, ça suffit, j'ai du boulot, moi. Tenez, le voilà le grand patron.

Garrec et Palardoux voient alors apparaître un type avançant au ralenti dans une énorme combinaison de cosmonaute en latex jaune le recouvrant entièrement.

— Monsieur Pithiviers ? demande Garrec.

— Lui-même, qui le demande ? répond-il à travers une petite grille filtrant l'air qui amplifie sa voix.

— Police, on a quelques questions à vous poser.

— Bien, veuillez me suivre, je vous prie.

10h44, dans le bureau de Jean-Paul Pithiviers. Assis dans son fauteuil rembourré, le chef d'entreprise débarrassé de sa tenue de protection invite les deux officiers à s'asseoir.

— Lieutenant Garrec, inspecteur Palardoux, quel bon vent vous amène ?

— Vous connaissez nos noms ?

— Vous êtes dans un petit village, tout se sait très vite. Vous courez après les fantômes à ce que j'ai entendu, des genres de Ghost Bastard en uniforme...

— Pardon ?

— Vous cherchez bien cette Bête qui n'a jamais existé, non ?

— C'est vrai, mais j'ai de bonnes raisons de penser qu'il ne s'agit pas d'un mythe. Les gens ne se sont pas agressés eux-mêmes.

— Et pourquoi pas ? Les assurances, ça paie bien, vous savez.

— Et l'agression d'Ugolin Tuyau, c'est du flan ?

— Un pauvre bougre pris à la gorge par les taxes européennes, il a joué son va-tout en profitant de votre crédulité...

— Je crois plutôt que c'est vous qui lui en voulez, bluffe Garrec.

— C'est vrai que j'ai eu des différends avec Monsieur Tuyau, mais cette triste affaire n'a rien à voir avec le léger conflit qui nous oppose...

— Quel conflit ?

— Il prétend que les émanations de l'usine perturbent le développement de ses poussins et la transhumance des moutons. Des affabulations de paysan au bout du rouleau. Cet homme est un profiteur et un opportuniste, vous savez.

— Au fait, vous êtes dans quelle branche exactement ? demande Ghislain.

— Traitement des déchets, recyclage industriel, de l'assainissement de matériaux privés essentiellement. Tout est aux normes bien entendu, je suis très strict sur ce point.

— Vos produits sont dangereux, non ? Pourquoi vous étiez le seul à avoir une espèce de scaphandre tout à l'heure ?

— La législation rend obligatoire le port de la combinaison pour les employés, et je suis le seul ici. Les autres sont tous stagiaires, je les paye au SMIC pour quarante-huit heures de travail hebdomadaire.

— C'est de l'exploitation !

— Non, du développement durable, je reçois des aides du ministère. De plus je connais très bien le filleul de Bernard Kouchner. Puis pour toucher autant d'argent, vous savez combien de centaines de kilos de fromages de chèvre ils devraient vendre dans leurs fermes pourries ces bouseux ?

— Nous allons vous laisser, Monsieur Pithiviers. Au fait, pour votre fils...

— Artibelphe ?

— Celui qui se prend pour Belphégor, oui, vous avez intérêt à rembourser tout ce que son gang de bas-de-plafond a détruit, sinon les joueurs de bouillasse vont se mettre en grève, et ça représente bien les trois-quarts de votre personnel.

14h59, sur la place du village. Tout le monde s'est réuni pour la fête de la Saint Bouzigues : les cotillons et les bouteilles d'alcool de saucisse sont de sortie, avec d'un côté une demi-douzaine de types postés autour d'un enclos et de l'autre le public qui n'attend que la dégustation. Dans le lot, Garrec et Palardoux demeurent perplexes :

— Rappelez-moi pourquoi on est venu, Ghislain.

— Pour trouver des preuves, non ? Mais je sais plus des preuves de quoi. Dommage que Mustapha ait pas pu venir, il est exclu de la fête en tant que double étranger.

— Figurez-vous que je l’envie en ce moment. Merde, ça commence.

Juché sur un ballot de paille, René Barbouze empoigne un vieux micro à fil :

— Je déclare ouverte la fête de la Saint Bouzigues ! Nous allons commencer par le concours de mise à mort de cochons, où nos jurés trancheront dans le vif ! La notation se fera comme d’habitude sur quatre critères, de 1 à 100 : souplesse du geste, qualité de la découpe, hurlement de l’animal et projections de sang. Le membre d’honneur du jury est cette année un natif du village, le célèbre acteur-interprète (il regarde sa fiche), euh, voilà, Ludovic Tourte !

— Elle sort d’où, cette endive ? demande Garrec alors que la star, visiblement gênée, se lève pour saluer la foule qui l’applaudit mollement.

— Un recalé de la Nouvelle Star, souffle Ghislain, je crois qu’il a joué aussi dans un épisode de Navarro, il donnait la réplique à un ancien 2Be3, je le sais parce que quand je suis chez ma Mémé Chouchen on rate jamais un épisode.

— Pendant que le concours commence, reprend René, nous allons initier les enfants et les nouveaux venus à l’eau-de-vie de saucisse ! Et après, ce sera le moment que vous attendez tous : l’élection de la Reine de la Cochonnaille ! dit-il en montrant les cinq filles souriantes déguisées en cochons qui se tiennent sur l’estrade proche.

Alors que la boucherie commence à gauche, une cuite mémorable s’annonce à droite, un moustachu sapé mi-évêque mi-drag queen attrapant des gens du public pour les emmener à une table en chêne où a lieu la dégustation de l’alcool distillé à cent quinze degrés.

— Y’en aura pour tout le monde, les petits comme les grands, c’est bon pour les enfants en bas âge et les seniors, ça fait pousser les dents et ça renforce le calcium, dit l’homme en invitant les spectateurs à le suivre. (Il s’arrête devant Palardoux :) Monsieur, vous êtes nouveau je crois, venez avec moi, vous allez voir, c’est délicieux.

— Qui êtes-vous ?

— Le Grand Initiateur à la Gnole Nouvelle, quelle question !

— Ca fait G.I.G.N., les initiales, observe Ghislain en se laissant conduire jusqu’à la table où l’homme lui verse un grand verre d’un liquide douteux.

— Allez, cul-sec ! C’est la tradition !

— Bon, si c’est la tradition, consent l’inspecteur en avalant le breuvage.

La suite est à l’aune de cette éprouvante expérience : la vision de Palardoux se trouble, ses doigts de pied le démangent, il a l’impression que ses cheveux sont en train de fondre et il entend vociférer la foule en délire. Regardant à gauche, il discerne un bain de sang, un homme avec un couteau et Ludovic Tourte qui inscrit à la craie un flamboyant 98/100 sur sa petite

ardoise. Il voit alors nettement un nouveau concurrent qui arrive avec une hache et un cochon à deux têtes en laisse ; dans l'assemblée, les commentaires fusent :

— C'est de la triche, il va gueuler deux fois plus fort !

— Mais ça fera deux fois plus de pâté de tête !

— Ghislain, vous m'entendez, vous avez pas l'air bien ?

— Si, si, chef, ça va, mais j'ai la langue qui se décolle, les pattes qui rétrécissent et les doigts qui tombent, je crois que je suis en train de me transformer en homard.

Alors que Palardoux qui ne contrôle plus ses gestes est sur le point d'ingurgiter un second verre du formidable tord-boyaux, des cris féminins se font entendre : l'inspecteur se retourne et voit les Reines de la Cochonnailles en déroute, leur estrade renversée par une meute furibarde couvrant la place d'un nuage de poussière. Les hurlements redoublent d'intensité, le public s'enfuit et Ludovic Tourte a peur : Ghislain aperçoit un gigantesque chien à huit ou douze pattes peut-être, un petit ours très véloce et toutes sortes de monstres agressifs dignes de la progéniture du Kriboulak. La phrase « Ca fera un super poème ! », prononcée avec l'accent martiniquais, lui semble jaillir de la foule.

— On est attaqué, Ghislain ! Y'a pas une Bête mais au moins dix ! Planquez-vous !

On entend un grand chambardement et des coups de feu qui ne font qu'accroître la panique. Après une minute trente de chaos environ, le silence revient et la poussière se dissipe : la place est vide, le cochon à deux têtes a disparu, l'alcool de saucisse, mélangé au sang du concours porcin, forme un coulis rose dans lequel baignent les costumes abandonnés par les miss locales, Ghislain s'est évanoui, René Barbouze est cramponné à son micro sur son ballot de paille et Ludovic Tourte serre dans ses bras un jeune porcelet.

— Super fête, la Saint Bouzigues, dit Garrec en rangeant son arme.

17h15, commissariat de Meaux. Rentrant discrètement dans les toilettes, Sylvain Putois rejoint Hervé Bidoux, collé à la glace pour essayer de s'arracher les poils de nez.

— Bidoux, vérifie qu' y'a personne au lieu de faire le mariol.

L'officier s'exécute en regardant rapidement sous les portes ; voyant qu'ils sont seuls, il se retourne vers son collègue et mentor.

— C'est bon, on est peinars. Pourquoi tu voulais me voir ?

— On a commis une boulette avant-hier, quand on a piqué le fric et la dope.

— Ce péquenaud de Mahmoud s'est trompé, il a embarqué la Maïzena ?

— Non, on a oublié de rebrancher la caméra en partant. En la mettant H.S. une demi-heure, ça pouvait passer pour une défaillance du matériel, mais là c'est louche. Jean-Gilbert s'en est aperçu ce matin et il a fait un rapport, c'est pas bon pour nous, mon petit Bidoux.

— Merde. On fait quoi alors ?

— On se met d'accord sur nos versions. On n'a rien vu ni entendu, au moment des faits on était chacun chez soi à regarder « Faites entrer l'accusé » avec nos femmes.

— J'suis pas marié. En concubinat, pour ainsi dire, mais techniquement...

— On s'en fout, c'est pas le problème ! Dis n'importe quoi tant que ça passe pour un alibi crédible.

— Ok. Faudra que je fasse passer le message à Mahmoud.

— Surtout pas, c'est notre solution de secours. Si les choses tournent vraiment mal et qu'on est au pied du mur, on lui met tout sur le dos. Compris ?

— Oui, oui, si tu veux on fait comme ça.

— Bien sûr qu'on fait comme ça, c'est moi le chef, qu'est-ce tu croyais ? A partir de maintenant on reparle plus jamais de cette histoire, il s'agirait pas de se faire prendre. Je sors tout de suite, toi attends dix minutes et tire la châsse avant de partir, si on te demande pourquoi t'as été si long dis que t'as la gastro.

— Mais j'ai pas la gastro.

— La ferme, crétin ! s'exaspère Putois avant de s'en aller.

Cinq minutes plus tard, Bidoux sort à son tour sans tirer la châsse. Jusque-là accroupie sur la troisième lunette pour que l'on ne voie pas ses jambes, la secrétaire Marie Poincaré appuie sur la touche « Stop » de son magnétophone et quitte la pièce en souriant.

19h38, au gîte « Caramba ! » . Ghislain, de retour du boucher-confiseur qui lui a fait un prix sur les chewing-gum de tripes, s'essuie brièvement les pieds sur le tapis en forme de drapeau mexicain et s'empresse d'aller à la chambre de Garrec. Il la retrouve allongée sur le lit, la tête à l'envers et un joint dans la bouche. A côté d'elle, Mike le folkeux tapote sur sa guitare d'un air contrarié :

— Merde, j'me rappelle plus le troisième accord de « Stairway to Heaven », c'est un sol dièse ou un do majeur ?

— Bof, on s'en fout, rejoue du Yves Duteil, c'était sympa tout à l'heure... Elle est cool ta gratte, j'en jouais moi aussi à une époque, avant ma période punk j'ai eu une période

folk, je me coiffais comme Joan Baez et j'écrivais des chansons politiques contre Pinochet et Giscard.

— Chef, qu'est-ce que vous faites avec ce hippie ? s'indigne Palardoux.

— Et, mec, t'en veux ? fait Mike en lui tendant son pétard.

— Certainement pas ! Chantal, vous avez pris de la drogue ?

— Qu'est-ce que vous pouvez être coincé, Ghislain ! On est en vacances, non ? J'essaie de me détendre, figurez-vous, et c'est pas évident.

— On a une enquête, j'vous rappelle !

— Oh non, Ghislain, on n'est pas véto ni artistes de cirque, les bêtes furieuses c'est pas notre came. Vous avez vu ce qui c'est passé cet après-midi ? On aurait dit des fauves détruisant une maquette de festival de la merguez !

— Ecoutez-moi, j'ai du nouveau pour notre affaire : en sortant de chez le boucher, on m'a filé un tuyau à propos d'Ugolin.

— Ugolin Tuyau ? dit Chantal en éclatant de rire tout comme le folkeux.

— C'est sérieux, un chasseur m'a juré qu'un pote à lui avait touché cinq cents euros pour égorger ses moutons et terroriser l'agriculteur en se cachant sous une peau d'ours.

— Et qui l'a payé ?

— Le J.R. de Miraflex, parce qu'Ugolin rassemble des éléments pour porter plainte contre lui et le traîner en justice, à propos des pollutions de son usine. Il pourrait mettre la clé sous la porte avec ce scandale, alors il a essayé de lui faire peur.

— Ghislain, vous avez repris de l'eau-de-vie de saucisse ou quoi ?

21h54, au gîte. Dolly, Bryan, Dora, Mike, Raymond, Lucienne — les jeunes mariés octogénaires —, Gunther, Rita — les deux Hollandais —, Jean-Phi, Garrec et Palardoux achèvent leur chipolatas flambées à l'armagnac en goûtant une étrange liqueur de bougie, soi-disant spécialité mexicaine pour le jour de la Fête des Morts.

— C'était une chic soirée, dit Jean-Phi, V.R.P. de la touillette, en finissant son verre. Quel dommage que les autres vendeurs aient préféré partir à cause de cette histoire de monstre sanguinaire...

— J'ai entendu dire que c'était un loup-garou, dit Raymond en gobant un toast au guacamole.

— C'est toi, mon loup-garou ! fait Lucienne en souriant de tout son dentier.

— Alors, Laura, ça vous a plu ce repas mexicain ? demande Ghislain à sa voisine.

— Oui, c'était très bon.

— Ah, ah, vous êtes fait ! claironne Palardoux. Je vous ai appelé Laura et vous n'avez pas tiqué, alors que votre nom est censé être Dora ! Avouez-le, vous n'êtes pas celle que vous voulez faire croire que vous n'êtes pas en réalité !

— On n'a rien compris à votre phrase, Ghislain, fait remarquer à juste titre Garrec en se resserrant un peu de liqueur de bougie.

— Même si sa maîtrise du Français est approximative, il a raison, admet Dora. Je m'appelle Frédégonde de la Renardière, je suis agent infiltré pour le fisc. Véronique et Davina, va falloir payer vos dettes maintenant ! dit-elle en désignant les deux Hollandais.

— Je t'avais bien dit que c'était foireux comme déguisement, s'énerve Véronique/Gunther en arrachant sa fausse barbe.

— T'avais mieux comme idée, connasse ? réplique Davina/Rita en retirant sa perruque.

— Les masques tombent, on dirait ! se réjouit Palardoux.

— Lucienne, je ne suis pas ton mari, Raymond est mort dans les Ardennes pendant la Seconde Guerre Mondiale. Je suis Jeannot, ton voisin, j'ai profité du fait que t'as Alzheimer et que le toubib m'a filé ces petites pilules bleues...

— Hein ? Mais je suis où, là ? Puis vous êtes qui, vous ?

— Je vends pas de touillettes, reconnaît Jean-Phi, c'est qu'une couverture, je suis un criminel de guerre philippin qui a fait de la chirurgie esthétique.

— Et moi je sais pas jouer de la guitare, concède Mike la tête basse.

— J'avoue, j'ai jamais été productrice de Jean-Pierre François ! sanglote Dolly. J'ai dit ça pour que tu t'intéresses à moi, Tarmouz !

— Quoi ? C'est pas possible ! Mais c'était quoi ton boulot alors ?

— J'ai passé trente-cinq ans à emballer des pets-de-nonne à Montélimar, je me suis fait virer y'a deux ans, je suis désolée, j'ai voulu...

L'orage éclate soudain, la pluie tambourine aux fenêtres, le vent siffle dans la cheminée : la porte s'entrouvre brusquement, un éclair s'engouffre dans la maison, se reflétant dans l'œil torve de Dolly Bergougnot en faisant sursauter Palardoux. Mais cette fois, personne n'apparaît dans l'entrebâillement de la porte en chêne.

— Fausse alerte, reprenez votre psychodrame, dit Garrec en se levant de table.

A peine a-t-elle approché de la porte qu'un frisson d'horreur la saisit : la meute de l'après-midi fonce sur le gîte telle une comète de poils mouillés et de crocs luisants.

— Bougez-vous, c'est la guerre ! prévient Garrec en refermant la porte.

Un premier impact agite les drapeaux du frontispice : à l'intérieur, la résistance s'organise, Ghislain et Tarmouz déplaçant la table pour bloquer la porte. Les murs tremblent de plus belle, un atroce concert de grognements sauvages couvrant le bruit du tonnerre.

— C'est quoi ce bordel ? gémit Dolly inquiète pour son établissement. Tout va s'effondrer si ça continue !

— Calmez-vous, c'est pas le 11 septembre, répond Jean-Phi en s'allumant une clope. J'ai vu des trucs bien pire que ça à Rangoon pendant les émeutes de 1995...

— Et vos émeutiers, ils avaient des gueules d'ours à six pattes ? demande Garrec. Aidez-nous à bloquer les issues par tous les moyens au lieu de délirer !

Rien ne semble pouvoir arrêter la fureur de la Bête et de sa meute : en désespoir de cause, Garrec propose de recourir à l'impensable :

— Jetez la bouffe mexicaine par les fenêtres ! Si ça les calme pas, ça les tuera peut-être !

— Vous critiquez ma cuisine ?

— Mais non, Dolly, c'est un cas de force majeure, discutez pas !

La mort dans l'âme, la gérante se résout à opter pour une vaisselle express, vidant les assiettes par la fenêtre du rez-de-chaussée : quelques secondes plus tard, le silence retombe, l'orage s'étant également arrêté.

— On peut sortir de la cave, Raymond, le bombardement est fini, dit Lucienne en prenant Ghislain par le bras.

Jeudi 6 octobre, 13h32, lieu-dit « Le Gévaudouille », chez Mustapha. Gonzague Chikun-Gunya se lève de son siège d'un air théâtral et fait mine de partir :

— C'en est trop, lieutenant Garrec, je pars ! Je ne peux pas vous laisser dire que René Char est un trou-du-cul !

— Mais c'est pas ce que j'ai dit, je pense seulement que c'est un auteur un peu surfait, voilà tout.

— Allez, le poète, reste, j'ai fait du poulet au gingembre, dit Mustapha d'un ton mielleux de peur de perdre l'un de ses rares clients.

— Mais qu'il se casse, cet imposteur, râle Ghislain entre deux bouchées. Ce mec est autant poète qu'Emile Louis gogo-danceuse.

— Détrompez-vous, Ghislain, j'ai entendu dire qu'il avait des notions en lap dancing.

— Le truc avec la barre ? Vous êtes sûre ? En tout cas t'es qu'un mauvais, Chikun-Gunya, la scène trois du deuxième acte que tu nous as jouée tout à l'heure était à chier, quand le hibou atrabilaire conspue le mauvais temps en jouant du ukulélé...

— C'est une chouette acariâtre qui houspille le ciel soufiteux en jouant du banjo, espèce de philistin ! Si tu ne respecte pas l'écrivain, respecte au moins le texte !

— Quel texte ? On dirait un poème de CE2 pour la fête des Pères !

— Moi j'ai trouvé ça bien, dit timidement Ugolin Tuyau en reprenant du poulet.

— Etant donné qu'on repart cet aprèm, on pourrait profiter d'un dernier repas tranquille ? demande Garrec en haussant la voix.

Sur ces bonnes paroles, René Barbouze déboule en nage dans le bar-restaurant où il s'était pourtant juré de ne jamais (re)mettre les pieds :

— La Bête a kidnappé Jacky, on a besoin de votre aide ! Pas de la vôtre, les bamboulas, de celle des flics je voulais dire. Dépêchez-vous !

— On mange, René, ça peut pas attendre ?

— Il est parti en forêt ce matin chercher des champignons pour parfumer l'eau-de-vie de saucisse, et depuis pas de nouvelles ! Jamais il aurait raté l'apéro, foi de bouliste ! Tout le club de bouillasse est sur le coup, on va organiser une battue, venez avec nous.

— La vie d'un homme est en jeu, dit Mustapha en attrapant sa carabine. Je vais avec les joueurs de nouillasse.

— Moi aussi, dit Tuyau qui a de toute façon fini de manger.

— Bon, Ghislain, je crois que le devoir nous appelle.

— Je vais rester là pour garder la boutique et finir le poulet, ce serait dommage de gâcher, se dévoue Gonzague en s'envoyant une rasade d'alcool de pissenlit.

14h48, forêt du Gévaudouille. Une battue de grande ampleur est organisée, mêlant les gens du village, les boulistes, le gang des Requins Blancs en quête de sensations fortes et les hommes de main de J.R. ; Garrec, Palardoux et Tuyau font eux bande à part.

— Chef, vous êtes sûrs que c'est prudent d'y aller seuls ?

— J'ai bien réfléchi, Ghislain, et cette affaire me semble limpide : d'après vous, pourquoi J.R. recherche la Bête alors qu'il nous a dit qu'elle n'existait pas ?

— Aucune idée.

— Parce qu'il sait bien que la Bête n'y est pour rien. C'est lui qui vous a agressé, Ugolin, pour que vous retiriez votre plainte avant d'aller au procès. Jacky était sûrement dans

le coup, il a voulu le faire chanter et il l'a buté ici-même, dans les bois. Et maintenant que tout le monde s'inquiète pour lui, il en fait autant pour pas qu'on le suspecte. CQFD.

— Mais pour les autres agressions, et la meute qui nous a attaqués ?

— Bah, des chiens errants que l'eau-de-vie de saucisse aura rendu agressifs.

— J'ai vu un loup à huit pattes pendant la fête, je suis pas fou !

— Vous étiez ivre, Ghislain. Vous m'avez même dit après que René avait été élu Reine de la Cochonnaille.

— Non, ça c'est un rêve que j'ai fait et c'était très flippant. C'est quoi cette cabane ? dit-il en montrant une baraque tout en rondins à moitié cachée par la végétation.

— J'en sais foutre rien, répond Ugolin, c'est la première fois que je la vois. Vous croyez que c'est le repaire de la Bête ?

— Et qu'elle est en train de manger des pâtes en regardant Barnaby en pantoufles ? Vous avez une drôle de vision d'une bête féroce, Tuyau ! dit Garrec en sortant son arme par précaution.

La bande approche de la maisonnette, dont Garrec ouvre la porte d'un coup sec :

— Pognes en l'air ! dit-elle en distinguant deux silhouettes dans la pénombre.

Ghislain trouve l'interrupteur : ils constatent alors que Jacky et une femme visiblement barbue dansent un slow langoureux sur du Serge Lama.

— Monsieur Jacky, on peut savoir à quoi vous jouez ?

— Ben, je danse avec ma fiancée, ça se voit pas ?

— Si, si. Madame, vous êtes ?

— Gladiole Bigoudi, bûcheronne free-lance.

— Vous êtes nouvelle, je vous ai jamais vue au village ? demande Ugolin.

— Ca fait vingt-cinq ans que je vis ici, depuis que je me suis échappée d'un cirque itinérant, mais je sors jamais de la forêt. Et puis y'a mon Jacky qui me rend visite...

— Je viens tous les jours depuis vingt piges, je dis que je vais aux champignons, même quand c'est pas la saison.

— Votre histoire est passionnante, Monsieur Jacky, mais on a déployé des moyens considérables pour vous retrouver. Prévenez la prochaine fois, ça évitera les malentendus.

Dix minutes plus tard, Garrec, Palardoux et Tuyau sont sur le chemin du retour :

— Du coup, toute votre théorie tombe à l'eau, chef. Personne n'a tué Jacky, donc J.R. est peut-être innocent pour le reste.

— J'ai pas envie de discuter, Ghislain, ces vacances m'ont épuisée, Meaux me manque et j'ai les mollets irrités par les ronces. Vivement qu'on sorte de cette foutue verdure !

— C'était une femme à barbe, dit Ugolin qui est un peu long à la détente. J'en n'avais jamais vue en vrai.

— Ben comme ça ça vous fera une expérience ! maugrée Garrec en écrasant une souche d'arbre.

Contre toute attente, le sol se dérobe alors sous ses pieds, une crevasse se formant sur deux mètres de distance qui les aspire tous les trois : en un fracas épouvantable, ils s'écrasent quatre mètres plus bas en entraînant une pluie de terre et de poussière noire.

— Qui c'est qui m'a foutu des charlots pareils, vous venez de niquer mon plafond ! s'insurge une petite voix en colère.

Quand Garrec se relève, elle est dans un intérieur souterrain cossu, avec électricité et chauffage central ; devant elle se trouve un nain en tongs avec un bol de corn flakes à la main, debout sur son fauteuil depuis lequel il regardait « Le Renard ».

— C'est lui, crie Ugolin, c'est la Bête qui m'a agressé, le petit ours qui parlait patois !

— C'est qui ce con ? demande le nain.

— Attendez, reprenons les choses dans l'ordre : vous êtes qui ?

— Le propriétaire, quelle question ! Vous avez bousillé ma baraque, en presque vingt-cinq ans j'ai jamais vu ça !

— Vous êtes arrivé avec le cirque itinérant, je présume.

— Ma parole, vous êtes flics ou quoi ?

— Effectivement, lieutenant Garrec et voici mon... Eh, où elle va, la chiure ?

Le nain se carapate à quatre pattes comme un petit ours, passant entre les jambes de Palardoux encore sous le choc. Garrec le poursuit et arrive dans un espèce de chenil mal éclairé ; le nain ouvre la plus grande cage et beugle :

— Attaque, Nabuchodonosor, attaque !

L'énorme chien-loup à six pattes renifle et s'écroule comme une masse.

— Putain de clebs, il a encore dû se saouler à l'alcool de pissenlit ! Espèce de sale monstre alcool ! s'énerve le nain en refermant la cage.

— C'est l'animal qui nous a attaqués à la fête ! dit Ghislain en rejoignant sa supérieure. Je croyais qu'il avait plus de pattes que ça. Eh, mais c'est le cochon à deux têtes !

— Bah oui, c'est pour ça qu'on est venu jusqu'au village, avoue le nain avec résignation. On n'allait pas laisser tuer un compatriote.

Alors que les deux agents reviennent avec le nain menotté dans le salon, Ugolin Tuyau sort de la buanderie adjacente en compagnie d'une vingtaine de gamins difformes habillés avec des tee-shirt P.M.U. trop grands et des casquettes Ricard.

— On dirait les enfants de la forêt dans « Robin des bois », dit Palardoux.

— Moi ça me fait plutôt penser à un reportage d'Envoyé Spécial sur les dégâts de Tchernobyl, objecte Garrec.

— Merde, vous avez trouvé mes résidus de bidet, soupire le nain dépité.

Vendredi 7 octobre, 17h26, quelque part sur une route départementale en direction de Meaux, Garrec et Palardoux roulent poussivement dans leur Coccinelle fatiguée, avec comme invité surprise un nain hirsute dénommé Hector Troufignon menotté à l'arrière.

De son nom de scène Cador Pingoo, celui-ci leur a permis de démêler le sac de nœuds de l'affaire dite du Gévaudouille. Suite à une déception sentimentale, Troufignon a quitté le Cirque Babouche en 1983 en tuant un bébé ours dont il a pris la peau pour vivre incognito en ermite, aménageant sa maison en volant des draps, des lampes et des grille-pain au village, puis il a découvert que le recyclage d'éléments radioactifs chez Miraplex entraînait des malformations sur les animaux et les enfants, il est alors devenu au fil des ans le chef d'une meute de bêtes difformes et a recueilli les bébés anormaux que les villageois du Gévaudouille abandonnaient en forêt en les prenant pour des êtres démoniaques, il y a huit ans il a pris sous son aile un chien-loup à sept pattes particulièrement agressif qui en a perdu une dans un piège, l'animal échappant parfois à son contrôle en trucidant des bêtes ou des touristes du gîte « Caramba ! », attiré par l'odeur du guacamole. Après les découvertes prodigieuses de Garrec et Palardoux, le nid de Troufignon a été racheté par le maire Eugène Murène pour une bouchée de pain dès son retour de vacances afin d'en faire un site touristique sous le nom de « Grotte de la Mort », le chien-loup et les autres bêtes ont été euthanasiés et les enfants difformes rendus à leur parents légitimes qui ont caché leur joie. Reste encore à coincer Jean-Paul Pithiviers, à la fois pour pollution industrielle et l'agression d'Ugolin Tuyau.

— Vous reconnaissez que ce sont les hommes de J.R. qui ont attaqué Tuyau ? demande Garrec à Hector Troufignon tout en conduisant.

— Mais oui, moi j'ai juste essayé de lui piquer son falzar pour m'en faire une descente de lit. Dites, vous allez pas me foutre en zonzon quand même, y'a aucune loi qui interdit de vivre sous terre et de sortir que la nuit déguisé avec une peau d'ours ?

— On n'est pas chez Michou, rase-mottes, tes escapades nocturnes avec des peaux de bêtes, on s'en carre ! Le problème c'est qu'en vingt-cinq berges t'as accumulé les chefs d'inculpation : vols, rapt d'enfants, séquestration, possession d'animaux dangereux non tatoués, actes de barbarie sur ovins, morsures et agressions, sans parler de ta maison souterraine bâtie sans permis de construire. Pour le coup tu vas être à l'ombre, et crois-moi personne va te déranger avant un moment.

— Attendez, les amis, on peut s'arranger, je vous aide à faire tomber J.R. et vous m'oubliez, ça paraît équitable ?

— T'es drôle pour un nabot, mais c'est pas ça qui va te sauver.

— Chef, on a bien trouvé un stage pour Mahmoud alors que c'était un délinquant multirécidiviste consommateur de haschich, lui il se drogue pas...

— En fait j'avais quelques plantations au deuxième sous-sol mais j'ai pas eu le temps de vous faire visiter.

— Vous êtes vraiment irrécupérable.

— Eh, je blaguais, vous m'avez pas cru quand même ! Allez, soyez sympa, je pourrais vous rendre service de mille manières, je suis devenu un redoutable prédateur, je peux arrêter n'importe quel gangster à la seule force de mes canines.

— Dites, Ghislain, on pourrait s'en servir comme taupe, il a des prédispositions, non ?

— Pff, vous êtes relous, les poulets, dit Troufignon en enlevant les menottes trop grandes pour lui.

ÉPISODE 8 : ARRÊTE TON CHAR, BEN-HUR

Lundi 10 octobre, 9h01, commissariat de Meaux. Chantal Garrec croise son coéquipier Ghislain Palardoux sur le parking :

— Vous avez une petite mine, Ghislain, vous avez fait la fiesta hier soir ou quoi ?

— Moi non, mais mon ami Paulo qui m'héberge, c'est un sacré fêtard : jusqu'à cinq heures du matin l'appart' était plein de mecs bourrés qui beuglaient des chansons paillardes et qui arrêtaient pas de m'appeler le petit bonhomme en mousse.

— Et vous pouvez pas loger ailleurs, dans un endroit plus calme ? J'ai besoin que vous soyez frais et dispo, moi : hors de question que notre mirifique taux de résolution d'affaires diminue d'un centième à cause de Paulo, votre ami débile.

— Vous savez, faut pas se fier aux apparences, ce type est loin d'être bête : il a fini premier de Sciences Po, c'est après que ça a dégénéré. Il a foiré deux fois le concours d'entrée à l'E.N.A. et sa copine l'a obligé à trouver du boulot, alors il est devenu équipier chez Mac Do. Remarquez il a été employé du mois quatorze semaines d'affilées, un record national à ce qui paraît. En récompense, il espérait avoir des stock-options mais au final il a juste gagné son poids en frites. C'est le geste qui compte comme on dit.

— Si vous voulez vous pouvez vous installer chez moi, je veux dire, quelque temps, jusqu'à ce que ça soit réglé entre Marmelade et vous.

— Mais y a pas déjà le nain chez vous ?

— Si, mais il prend pas beaucoup de place, c'est l'avantage, par contre qu'est-ce qu'il a pu bouffer en un week-end, c'est à se demander où il fout tout ça...

— Il est pas avec vous ?

— Merde, j'l'ai oublié dans le coffre, dit-elle en se retournant vers sa voiture d'où s'échappent des cris étouffés.

Garrec ouvre le coffre et Hector Troufignon, dit « La Hyène », en sort.

— A quoi vous jouez bordel, j'ai failli étouffer putain, je suffoque, j'ai des vapeurs, poussez-vous, laissez-moi respirer, je suis tout estourbi...

— Désolé Hector, mais je vous avais oublié, je sais pas où j'ai la tête aujourd'hui. Puis c'est votre faute, fallait vous asseoir côté passager.

— La place du mort ? Très peu pour moi ! Je préfère le coffre.

— Vous avez pu récupérer votre voiture, chef, comment vous avez fait ?

— Très simple : j'y suis allée la nuit avec une barre de fer et j'ai assommé le gorille chargé de la surveiller, comme vous le voyez ce sagouin avait carrément emménagé dedans et j'ai pas eu le temps de déménager ses saloperies avant de me tirer.

Ghislain se penche à la portière et constate qu'il y a là un amas de paquets de chips éventrés, de canettes de bière, de cartons de pizzas, de magazines de tuning, un radiocassette, une glacière « spécial chasse, pêche, nature et traditions » ultra perfectionnée — avec décapsuleur et ouvre-boîtes intégrés — et, plus étonnant, un parpaing lesté d'une corde.

— C'est pour ça que j'ai dû mettre Hector dans le coffre. Sans rancune, mon vieux ?

— J'en ai vu d'autres, poupée. Mais c'est drôlement sympa de m'avoir trouvé ce job au commissariat, pour le reste je vais me débrouiller, y a un cousin à moi qui squatte dans un funérarium désaffecté, j vais l'appeler pour savoir si y aurait pas une petite place pour moi. Y en aura sûrement, des places se libèrent régulièrement, vous n'imaginez pas le taux de surmortalité chez les nains S.D.F. à Paris.

— Vous voyez bien, Ghislain, la place est libre : réfléchissez-y.

Dans le hall du commissariat, Géraldine attend ses troupes de pied ferme :

— Géraldine, je te présente Hector, dont je t'ai parlé au téléphone, t'es d'accord pour qu'il bosse avec nous, « des taupes, on n'en a jamais assez » comme dit le proverbe policier.

— Bonjour Hector, enchantée. Ma mère a été un peu vite en besogne en vous engageant pratiquement dans mon dos, je ne sais même pas qui vous êtes, quelles sont vos compétences...

— Tu veux quoi, Géraldine ? Son C.V. ? Il en a pas : il vivait depuis des lustres comme un sauvageon dans un immonde sous-sol en cohabitant avec des bêtes répugnantes, sans vouloir vous offenser Troufignon, mais jusqu'à la semaine dernière votre meilleur ami était un chien-loup à six pattes.

— C'est surprenant, en effet. Bon, on va voir ce qu'on peut faire de vous. Les autres : voilà ce que j'ai prévu pour aujourd'hui. Garrec et Palardoux, vous allez faire un tour en banlieue, on nous a signalé un vol de chaussures à la mosquée.

— Un vol de chaussures ? Tu te fous de nous ? On vient d'empêcher une catastrophe écologique majeure, pendant notre temps libre en plus, et pour nous remercier tu nous envoies sur un détournement de godasses ?

— D'abord, j'ai pas à vous remercier, vous avez fait votre boulot, c'est tout. Ensuite, vous ne devez votre présence ici qu'à la mise sur écoute de votre ex-futur beau-père, Ghislain, Monsieur Pendwick ayant avoué le meurtre de sa femme à sa maîtresse. S'il s'en était tiré

grâce à la preuve que vous avez détruite⁷, ça aurait chauffé pour vous deux. Puis y a pas de petites affaires, faut qu'on montre aux délinquants qu'il n'y a pas de zone de non-droit : on nous appelle pour un vol de chaussures, on y va. En plus c'est dans une mosquée, si on laisse courir on va encore nous reprocher d'être racistes, islamophobes, j'en passe et des meilleures. Autre chose, tant que j'y pense : y aura du bœuf-carotte à midi. Une enquête interne a été ouverte pour trouver qui a volé les deux kilos de coke qu'on a saisis la semaine dernière : si quelqu'un sait quelque chose, il faut cracher le morceau ce matin, certains ici ont déjà eu maille à partir avec la justice et cette affaire pourrait avoir des conséquences dramatiques pour vous. Et pour moi par la même occasion, ce qui est encore pire.

9h06, Garrec tombe sur le stagiaire Mahmoud sortant des toilettes :

— Alors Mahmoud, vous m'avez fait un petit rapport sur ce qui s'est passé pendant que j'étais pas là, comme je vous l'avais demandé ?

— Euh, à vrai dire il s'est rien passé, j'ai rien remarqué de spécial, non, rien du tout, en plus j'ai plus d'encre dans mon imprimante.

— Pardon mais ça sent un peu l'excuse à deux balles : vous connaissez pas les clés U.S.B. ? Et cette schnouf qui a disparu, c'était l'opération du Saint-Esprit, le Grand Dabe qui s'en fout plein les narines ? J'espère que vous êtes pas mêlé à ça, de près ou de loin. J'ai promis de vous aider pour entrer dans la police, Mahmoud, et je tiendrai parole, mais il faut pas me décevoir, sinon je peux être votre pire ennemie.

— C'est quoi ce nain ? C'est votre chouchou, c'est ça ?

— Mais, non, c'est mon esclave sexuel.

— Quoi ?

— Je blague, Mahmoud. Ca finit quand le Ramadan ? J'ai l'impression que votre humour est proportionnel à votre taux de glycémie et en ce moment il est pas au plus haut pendant vos heures de boulot.

9h08, parking du commissariat. Les deux policiers, prêts à partir en mission dans les quartiers chauds, hésitent sur le choix du véhicule :

— On n'a qu'à prendre la Coccinelle, Ghislain, qu'est-ce que vous en pensez ? J'vais pas prendre le risque de voir ma bagnole partir en fumée, j'ai eu assez de mal à la récupérer.

⁷ Voir Episode 6, *Pas de mariage et un enterrement*.

— Comme vous voulez, chef, mais ils vont pas se foutre de nous si on arrive en Coccinelle ? Je veux dire, moi, j'l'adore cette Coccinelle, elle a même quelque chose...d'humain je trouve, mais elle est un peu folklorique, j'aimerais pas qu'on se moque d'elle.

— Ecoutez, Ghislain tant de sollicitude pour ce tas de ferraille, c'est très touchant, mais faudrait pas exagérer. J'vous rappelle qu'on est flics, autrement dit on est pas là pour se faire aimer, cela dit si vous voulez enfilez un sweet à capuche, un baggy et une casquette, c'est vous qui voyez, mais là c'est la bagnole qui aura honte de vous.

9h23, cité des « Bois jolis ». La Coccinelle fait une entrée fracassante sous les huées de quatre ou cinq glandeurs et quelques jets de pierre mollassons :

— C'est l'Intifada ou quoi ?

— Vous exagérez toujours tout, Ghislain : c'est juste des gosses qui s'amuse à lancer des cailloux sur une caisse un peu zarbi, y a pas d'mal, soyez cool pour une fois.

— Ca, des cailloux ? On dirait des œufs d'autruche oui, ou même de dinosaures. En plus, je suis cool, oui, je suis très souvent cool, je suis même connu pour ça. Les gens disent : « Ghislain ? Le mec super cool ? ».

— Palardoux, vous vivez dans le déni.

Ils ont à peine le temps de se garer que l'imam les accueille à bras ouverts :

— Imam Abdelkader, bienvenue à la cité des « Bois jolis », ça fait plaisir de vous voir.

— Mais nous aussi ça nous fait très plaisir, la police est partout, monsieur l'imam, on est toujours là pour faire régner l'ordre, dit Ghislain, récitant sa leçon.

— Oui, enfin, la dernière fois qu'on vous a vu c'était y a trois ans pour une rafle de sans-papiers, je vous ai moi-même appelés plusieurs fois pour des vols, des bagarres et des vitres cassées et vous êtes jamais venus.

— Euh, oui, c'est vrai, mais on a beaucoup de travail, on est débordé.

— On travaille même pendant nos R.T.T. : on vient, ma collègue et moi, d'empêcher une catastrophe écologique nationale, disons régionale, enfin départementale en tout cas, vous avez pas vu notre photo en une du « Choc de Meaux » ?

— Ghislain, n'embêtez pas monsieur Abdelkader avec ces histoires. On a une affaire à résoudre : dites-nous tout, c'était quoi comme chaussures ?

— Des fausses Adidas, blanche et bleue, du quarante-cinq et demi, un peu usées, avec une éraflure à la chaussure droite à cause des coups de pied que Rachid a donné à son fils qui

avait menacé le facteur avec une kalachnikov, dit-il en lisant les notes prises sur un petit carnet noir.

— Ca s'est passé quand ?

— Hier, pendant le prêche. A la fin de la prière, Rachid il criait qu'il retrouvait plus ses chaussures : au début on croyait que c'était une blague, vous savez madame il est un peu blagueur Rachid, mais c'était vrai, on a cherché partout, on n'a rien trouvé et il a dû rentrer en chaussettes jusqu'à chez lui, heureusement il habite le bâtiment juste à côté, t'imagines, madame s'il avait dû prendre le métro en chaussettes (rires), ah, moi aussi j'suis un peu blagueur.

— Vous avez une idée de qui a pu faire le coup ?

— Vous savez depuis qu'y a ce réalisateur de malheur, tout va mal ici : tout le monde veut faire le cinéma, même les filles sérieuses traînent dans le coin en mini-jupe et maquillées comme des voitures volées, les garçons ils font des acrobaties en scooter pour être dans le film. J'ai honte de vous le dire, Abdullilah, mais même ma Fatima elle « a pété un plomb », comme disent les jeunes : le réalisateur lui a proposé un rôle et ça lui a tourné la tête, elle parle plus que de Georges Clowni, qu'est-ce qu'il a de plus que moi ce George le clown, je vous le demande, madame le commissaire ?

— Lieutenant, je suis le lieutenant Garrec, le commissaire Garrec c'est ma fille, faut pas confondre.

— Excuse madame, je sais ce que c'est, moi aussi j'ai des problèmes avec mes enfants, qu'est-ce qu'j'ai fait au Très-Haut pour mériter ça ? J'suis un bon musulman, madame, j'te jure.

— Je n'en doute pas monsieur Abdelkader.

9h45, M.J.C. de la cité des « Bois jolis », encombrée de câbles multicolores, de caisses, d'équipements, de moniteurs et d'accessoires divers entre lesquels zigzague une foule hétéroclite. Garrec et Palardoux se tâtent dans ce fameux bordel :

— Vous croyez que c'est lequel le réalisateur ? Le grand avec le maillot de foot collector France 98 ?

— Non, chef, celui-là c'est le balayeur.

— J'aurai dû m'en douter, il avait pas le profil de l'emploi.

— Quoique, tous les réalisateurs sont pas bien habillés : regardez Jean-Pierre Mocky.

— Oui, Jean-Pierre Mocky, d'accord, mais ce type représente qui à part lui-même ?

— Mémé Chouchen, elle est fan de Mocky, il est venu manger chez elle pendant qu'il tournait un film dans le coin, il paraîtrait qu'elle aurait eu une relation avec lui, en tout cas ce qui est sûr c'est qu'elle lui a fait sa fameuse recette du pot-au-feu à cinq viandes...

— Bon, Ghislain, j'adore parler avec vous cinéphilie, gastronomie et sexualité de votre aïeule mais pour l'instant je crois qu'on tient notre homme.

A l'autre bout de la pièce dans laquelle des techniciens, maquilleuses et costumières s'affairent, un homme en ray-ban, vêtu d'un costard blanc et portant un petit bouc ridicule, hurle à gorge déployée sur une de ses assistantes depuis une chaise à son nom :

— Putain, t'es vraiment une merde, Sophie, ton maquillage sur Nadia c'est n'importe quoi : j'avais dit léger le maquillage, on dirait qu'elle a un œil au beurre noir, tu vas m'obliger à changer mon plan de tournage, il va falloir qu'on tourne en premier la scène où elle se fait tabasser par son frère. Et toi, Driss, sur ton C.V. y avait marqué que t'avais fait une école de cascade aux States, tu t'es foutu de ma gueule ou quoi, je parie que t'es incapable de faire la roue, même une petite roulade de merde, vas-y, fais une roulade ! (Le jeune homme s'exécute.) Et en plus il le fait, ce con ! Vous êtes tous des merdes et vous le savez !

— Excusez-nous, mais on est de la police et on voudrait vous interroger suite à un vol.

— Ah ? Vous vous êtes enfin décidé à vous bouger le cul : j'en ai marre qu'on me pique mes affaires, j'aurai dû me méfier, on me l'avait dit de pas venir ici, qu'on me volerait mon matos, qu'on brûlerait ma caisse, qu'on me tuerait peut-être. Mais qu'est-ce que je pouvais faire d'autre ? J'ai tout essayé pour financer mon péplum : la demande d'avance sur recettes du C.N.C., toutes les aides possibles, rien, j'ai rien eu, pas un foutu kopeck, même pas une aide du fonds pour la création de Michel-Edouard Leclerc. Y a que la M.J.C. de Meaux qui m'a prêté ses locaux, de l'argent et qui m'a même trouvé des acteurs et des figurants dans la cité. Et encore, c'est parce que mon vieux a ses entrées au conseil municipal, sinon j'aurais pu me gratter. La plupart des gens qui bossent sur le film, je les paie pas, ils font ça comme travail d'intérêt général, mais quand même... Quand ils ont volé des canettes de bière, j'ai rien dit, quand ils ont volé le scooter de la script, j'ai rien dit, on est bien assuré puis c'était pas le mien, mais là faut pas déconner, une caméra, c'est sacré, merde.

— Y a un malentendu : on vient pour un vol de chaussures à la mosquée.

— Vous vous foutez de moi ? Vous me raccrochez au nez quand j'appelle pour des vols de dizaines de milliers d'euros et pour un vol de shoes merdiques à la mosquée, vous rappliquer ventre à terre. Vous êtes des vendus à l'axe du Mal ou quoi ?

— Vous allez baisser d'un ton avec nous, jeune homme, on n'est pas vos larbins, nous, monsieur comment d'abord ?

— Hitchcok, Mike Hitchcok. Je suis le petit-fils de l'autre, vous savez celui qui a fait « Psychose », « Les Oiseaux », « E.T. », tout ça.

— Oui, on voit bien merci, mais sans remettre en cause votre lien de parenté avec l'homme à la bedaine légendaire, votre pseudo qui impressionne les stagiaires on s'en tape. C'est quoi votre vrai blaze ?

— Je vous demande d'être discret, si ça se sait ça pourrait me faire du tort.

— Pourquoi, vous êtes l'arrière-petit-neveu de Pétain ou de Dalida ? demande Ghislain tout émoustillé par les descendants de célébrités.

— Pire que ça, dit le réalisateur mégaloman d'un air sombre.

Il sort son portefeuille de la poche arrière de son jean et montre aux policiers médusés sa carte d'identité : Mickaël Navet, tel est son nom.

10h09, dans la cité. En sortant du local de la M.J.C., Garrec et Palardoux croisent trois vieilles dames qui ont l'air de comploter malgré leur air inoffensif et leurs paniers à provisions d'où dépassent ostensiblement poireaux, fanes de carottes et feuilles de choux.

— Ca va, mesdames ? N'ayez pas peur, on est de la police.

— Merci, jeune homme, c'est bien gentil à vous de vous inquiéter de vieilles comme nous, on n'est plus bonnes à rien vous savez.

— Dis pas ça, Odette, on a encore la couture.

— Oui, t'as raison, Gertrude, et le bridge aussi.

— Et vous madame, qu'est-ce que vous pensez de votre vie ? demande Garrec à l'intention de la troisième vieille qui n'a pas dit un mot et qui s'accroche en tremblant à son sac à main en peau de lapin.

— Oh, elle ? Elle parle pas français, et de toute façon, je doute qu'elle pense quelque chose, dit la prénommée Odette en faisant un clin d'œil à Gertrude.

— Et elle vient de quel pays ?

— On sait pas, on n'a jamais réussi à savoir : on a cru qu'elle était palestinienne parce qu'elle se couche par terre dès qu'elle voit un juif orthodoxe mais en fait on n'en sait rien, on l'appelle « Roupie » parce qu'elle a toujours quelques roupies dans la poche : elle essaie de les refourguer aux commerçants du quartier, des fois ça marche.

— On va vous laisser notre carte, mesdames, si vous savez quoi que ce soit sur les vols à la mosquée ou sur le tournage du film, n'hésitez pas à nous appeler.

— D'accord, mais nous on n'est au courant de rien, on sort peu, on reste entre nous.

— On sait jamais : les murs sont épais comme du papier à cigarette ici et puis le tournage se passe dans la cour, vous devez avoir une vue imprenable.

— Vous savez on est toutes à moitié sourdes et on laisse les volets fermés la journée depuis qu'une brique a cassé un carreau de ma fenêtre et rendu mon Mimile paralytique et incontinent.

10h45, caves du bâtiment C. Les deux officiers luttent dans la pénombre contre le foutoir ambiant à la recherche des chaussures de la discorde :

— Chef, ce vol, vous pensez que c'est un coup du gang de espadrilles, ceux qui piquaient les godasses à Paris Plage ?

— Rien n'est moins sûr, Ghislain, je vous rappelle que nous sommes en milieu musulman, rien à voir a priori avec les jeux de plage. Putain, quel enfer ce trou, c'est quoi tous ces trucs pourris ?

— Je dirai que ça ressemble à un tas de carcasses de chats qui marineraient dans du jus de tomate, mais quelque chose me dit que ça doit pas être ça.

— C'est tellement moche qu'on se croirait dans un film américain de Mathieu Kassovitz.

— Et ça, chef ? Me dites pas que c'est ce que je pense ?

— Je crains que si, malheureusement. (Silence.) Rappelez-moi de faire une demande de combinaison à Géraldine pour la prochaine fois qu'on visite des caves de cité.

— Y a des chaussures, là, vous croyez qu'elles sont dedans les baskets de Rachid ?

— D'où elle sort cette montagne de grolles ? On se croirait un jour de soldes à la Halle aux chaussures avant l'ouverture des portes.

Trente minutes plus tard, Garrec et Palardoux sont toujours dans la même cave, assis par terre en tailleur, à la recherche de fausses Adidas blanches et bleues dont l'une éraflée.

— Ghislain, je sais que vous êtes un garçon sérieux et ordonné, mais c'est pas la peine de ranger les chaussures par paires, sinon on s'en sortira pas.

— D'accord, chef, je vais essayer mais c'est plus fort que moi : j'ai tendance à tout ranger par paires : chaussures, chaussettes, stylos billes, ça m'est venu enfant, c'est une sorte de T.O.C. si on veut.

— Je me demande comment vous avez fait pour pas échouer aux tests psychologiques du concours de police. Vous étiez particulièrement en forme ce jour-là ou vous avez fait du gringue à la psy ?

Une larme coule dans la pile de tongs que Palardoux écarte de la montagne à trier.

— Excusez-moi, Ghislain, c'était de l'humour, je sais, des fois je vais un peu loin, même Max me le dit.

Trop content de changer de sujet, Ghislain saisit agilement cette perche tendue :

— Alors, vous en êtes où avec Max ?

— En ce moment, je le trouve vachement lourdingue, il veut qu'on se marie, il parle même d'avoir un gosse, j'ai beau lui expliquer que par bonheur je suis trop vieille pour être en cloque, il a réponse à tout : on n'a qu'à adopter qu'il dit. Vous me voyez, moi, traînant un petit Indien dans une poussette ? J'suis pas Angelina Jolie et puis je bosse, j'ai pas qu'ça à faire que de m'occuper d'un gniard, alors monsieur s' imagine déjà en père au foyer, je vous jure Ghislain, je suis à deux doigts de regretter d'avoir remis le couvert avec Max.

— Peut-être qu'on devrait jamais remettre le couvert avec les exs.

— C'est fini avec Marmelade alors ?

— Je sais pas encore. Vous croyez que ça serait une faute professionnelle si je prenais cette paire de charentaises : elles seront comme neuves une fois nettoyées ?

— Comme vous voulez Ghislain, en tout cas moi je serais vous, je me méfierais, c'est un coup à chopper une maladie du panard. J'ai lu un livre sur ça une fois : les panaris, les cors, c'est une horreur, on croirait pas mais y en a qui ont Tchernobyl dans leurs godasses !

17h22, toujours dans la cité. Quelque part dans une cave quelconque de n'importe quel bâtiment, Garrec et Palardoux, qui n'ont grignoté depuis le matin que les restes de sandwiches donnés au centre Sonacotra le plus proche, traquent encore l'objet du scandale, refusant de réintégrer le commissariat sans avoir élucidé une affaire de vol de pompes :

— On se croirait le matin de Pâques quand ma mère cachait des œufs dans le jardin, elle savait plus où elle les avait cachés et comme à l'époque je refusais de mettre des lunettes, chaque année, je retrouvais des œufs de l'année d'avant, une fois j'en ai trouvé qui était périmé depuis dix ans.

— Sauf que là les cloches nous ont laissé que de l'herbe rance : comme quoi, on devrait venir plus souvent, y a toujours quelque chose à trouver dans ces caves, on a au moins quarante sachets là, non ?

— A propos, vous avez une idée de qui a piqué la coke au commissariat ? Vous pensez que ça peut être Putois ? Ca serait pas prudent de sa part, il a déjà dû avoir des problèmes à Strasbourg si on l'a muté.

— « Ripoux un jour, ripoux toujours », proverbe de flic. En tout cas, ça m'embêterait si ça devait causer l'éviction de Géraldine. Vous savez Ghislain, j'crois que c'est une fille compétente finalement, et je dis pas ça parce que c'est la mienne, de fille.

— Chef, vous avez rien entendu ?

— Non, pourquoi ? Vous avez entendu quelque chose ?

— Si je vous dis quoi, vous allez dire que je psychote.

— Mais non, Ghislain, vous êtes névrosé, pas encore psychotique.

— Des cris d'animaux, je dirais un mouton.

— C'est notre petite escapade à la campagne qui vous a marqué à ce point ? Vous auriez peut-être dû rester, j'crois qu'aviez une fameuse touche avec la femme à barbe.

Un bêlement de mouton se fait alors clairement entendre, au grand étonnement de Garrec qui, par réflexe professionnel, sort illico son flingue. Egalement par réflexe professionnel, Ghislain se planque derrière sa supérieure, plus à même que lui de gérer les situations de crise. Après avoir traversé quatre caves, communiquant entre elles par de minuscules portes vermoulues, ils voient de la lumière filtrant sous la cinquième porte.

— Chef, c'est pas des rires qu'on entend ? Des rires de types bourrés, comme dans une troisième mi-temps de rugby ?

— La finesse de votre ouïe est remarquable, Ghislain.

— Oh, c'est normal, j'ai l'oreille absolue.

— Vous avez l'oreille absolue et vous êtes fan d'Etienne Daho ? Vous me surprendrez toujours. Bon, vous êtes prêt ?

— Je, oui, enfin...

— Go !

L'expérimentée lieutenant ouvre brusquement la porte, derrière laquelle se cache un tableau des plus stupéfiants. Garrec et Palardoux balayent la salle du regard : au premier plan, des hommes barbus en djellaba jouent au poker, d'autres essaient d'arnaquer ceux venus du bled au bonneteau, au second des quinquagénaires ivres finissent leur bière à la menthe en gueulant sur les canassons du Quinté + à la télé, au fond des strip-teaseuses voilées ou en burka dansent sur du Cheb Mami tandis qu'un combat de moutons dégénère sur leur gauche.

— Tu l'as drogué ce mouton, c'est pas possible, se plaint un type, on dirait qu'il attend que ça que l'autre le tue : ma parole, c'est un mouton du Hamas, il est suicidaire ou quoi ?

— Allez, s'te plaît, fais-moi crédit, j'ai que ça sur moi, supplie un autre à l'imam Abdelkader.

— Non, j't'ai déjà dit, Nadir, la maison fait pas crédit et je prends pas les dirhams, ça vaut rien les dirhams, c'est de la merde, en plus c'est des faux, je le vois d'ici.

Vraisemblablement dopé, le mouton le plus fort saute par-dessus la clôture et s'échappe, refusant ainsi le sacrifice de son collègue d'infortune :

— Rattrapez-le ! crie Abdelkader en attrapant une chaise pour assommer l'animal.

— Laissez ce mouton tranquille ! ordonne Garrec. Puis c'est quoi ce dawa ?

— Bah, c'est les loisirs des bons musulmans, on fait pas de mal, répond l'imam pas plus dérangé que ça par la présence des policiers dans un lieu de débauche non déclaré en sous-préfecture. De toute façon les moutons on va les tuer pour l'Aïd, ils peuvent bien combattre un peu avant, non ? C'est comme les Basques avec les corridas, c'est pareil, sauf qu'on n'a pas d'arène ni de déguisement. Et le poker, pourquoi ça serait interdit, les juifs ils y jouent tout le temps et on leur dit jamais rien, regarde Patrick Bruel, madame.

— S'il vous plaît, arrêtez de m'appeler madame, on se croirait à la Sécu.

— Comment j't'appelle alors, madame ?

— M'appellez pas, contentez-vous de répondre à mes questions, ça suffira.

— Et les filles sont toutes vierges, madame, garantie sur certificat du médecin. Majeures et vaccinées, Abdullilah. Par contre, c'est vrai, on n'a pas trop de licence et la bière fermentée à la menthe c'est interdit depuis les accords d'Oslo, il paraît qu'à haute dose ça rend aveugle, mais je jure que Hassim était déjà myope avant de venir ici.

— Je rêve, Ghislain, ne me dites pas qu'on vient de trouver par hasard un tripot/bordel/club de strip-tease/local de combats illégaux dans l'arrière-salle d'une mosquée ?

— Chef, on se croirait dans un Mocky, vous trouvez pas ?

18h35, dans la cité. Appelés en renforts, Putois et Bidoux finissent d'embarquer tout ce petit monde au commissariat, la mosquée étant provisoirement fermée sous les hourrah de l'équipe de tournage et les protestations des habitants. A l'écart, Ghislain croit apercevoir Putois discuter avec une des vieilles dames rencontrées plus tôt ; il lui semble même qu'il lui glisse un mot, mais pense que c'est la faim qui lui cause des hallucinations.

19h07, 54 avenue Georges Marchais, résidence Pied-de-Porc. Après être revenus au commissariat et avoir déposé Hector dans son squat pour nains du 18^e arrondissement, Garrec et Palardoux arrivent chez Paulo pour récupérer les affaires de l'inspecteur. C'est encore la fête chez ce bon Paulo, tous les prétextes étant bons, comme Garrec s'en rend vite compte :

— Vous fêter quoi au juste ?

— La guérison du cancer des testicules de mon chien Basile. C'est vous la call-girl ? Je sais qu'on a pris le forfait « spécial crise » pour les petits budgets, mais bon...

— J'ai l'air d'une call-girl, morveux ? T'étais pas né que j'étais reçue première du concours de l'école de police !

— J'ai jamais aimé les flics, mais les femmes flics c'est pire que tout.

— Pauvre type !

Ghislain récupère ses quelques pulls, jeans et tee-shirts, sans oublier toute sa collection de slips (une couleur pour chaque jour) et ses CD d' Etienne Daho.

Il s'en faut de peu que Garrec et Paulo n'en viennent aux mains, ils quittent l'appartement précipitamment et, arrivé sur le parking, Ghislain doit récupérer ses chaussettes que son ami a jetées par la fenêtre du troisième étage :

— Vous voyez que ça sert de les ranger par paires ! dit-il à sa supérieure.

19h22, quartier de la Marmotte, en face de la place de la Sapinette. Quand la voiture de Garrec s'engage dans le parking privé d'un immeuble grand standing, Ghislain réalise qu'il ne connaît rien de la vie du lieutenant en dehors du boulot. Le parking est plein de Rolls-royce et de Bentley de collection ; Garrec klaxonne violemment une femme en vison et lunettes de soleil qui n'arrive pas à faire un créneau, puis murmure à Ghislain :

— Quelle vieille rombière ! Elle a rien à foutre de ses journées, elle aurait au moins pu apprendre à conduire, cette connasse, ou alors qu'elle se paye un chauffeur !

— Dis donc, chef, c'est vachement luxueux chez vous, j'suis impressionné.

— Faut pas Ghislain, tous ces bourges vont aux chiottes comme vous et moi : peut-être un peu moins c'est vrai, le manque de générosité ça a tendance à constiper.

Dans le hall, Garrec est alpaguée par la concierge :

— Bonjour madame Chantal, vous savez c'est pas que j'aime pas les fleurs, mais il a quand même envoyé trente-quatre bouquets, votre ami, j'ai plus de place dans ma loge, si vous pouviez les monter chez vous, le p'tit jeune homme va vous aider, hein.

— Oui, bien sûr, fait Palardoux un peu vexé d'être traité de gamin.

La concierge, rongée par la curiosité, dit à l'oreille de Chantal :

— J'espère que j'ai pas fait de gaffe au moins ?

— Mais non, madame Rosa, c'est mon collègue que je dépanne pour quelques jours, c'est pas mon nouvel amant : vous pourrez dormir sans somnifères, on va pas s'envoyer en l'air toute la nuit et crier comme des animaux en rut.

— Ah ?! dit la concierge gênée, alors que Ghislain attend sa collègue devant l'ascenseur avec trois bouquets dans les bras en faisant semblant de n'avoir rien entendu.

L'ascenseur s'ouvre directement sur l'appartement de Garrec qui laisse Ghislain baba.

— Installez-vous, j'écoute mes messages et je vous sers un verre. Vous voulez quoi ?

— Banga cassis, si vous avez. Chef, c'est vraiment la classe votre appartement, dit-il en contemplant les œuvres d'art contemporain, le canapé en cuir et l'écran géant.

— Putain, trente-six messages ! Ce con de Max s'est lâché, il a saturé mon répondeur avec ces conneries.

— Chef, j'suis pas à mon aise, j'veux pas vous déranger.

— Mais vous me dérangez pas puisque c'est moi qui aie insisté pour que vous veniez et puis interdiction formelle de m'appeler chef, ici c'est Chantal.

— D'accord, mais avec toutes les fleurs qu'il vous a envoyées et les messages, je comprendrais que vous vouliez voir Max ce soir. J'peux aller manger à l'extérieur et revenir assez tard, j'ai vu un Flunch à deux cents mètres en venant...

— C'est très gentil à vous Ghislain, mais on va dîner ici tranquillement tous les trois, j'ai tout ce qu'il faut dans le frigo.

— Max vient alors ?

— Non. Il commence à me gonfler sérieusement s'il croit qu'il va m'acheter avec des pivoines et des messages mielleux, il regarde trop de comédies sentimentales américaines, sans déconner. C'est J.R. qui vient dîner ce soir, comme tous les lundis, enfin quand on fait pas d'heures sup et que ses maux de tête le lui permettent.

— Ah bon ? Je savais pas.

— C'est un rituel qu'on a mis en place quand on était à l'école de police : j'veux dire on était un super binôme sur les enquêtes, on s'payait des bonnes tranches de rigolade, ça a d'ailleurs fait foirer quelques planques. On est sortis ensemble trois semaines et

puis j'l'ai plus ou moins jeté dans les bras de Sylvette. Excusez-moi, Ghislain j'vous assomme avec mes confidences et mes vieux souvenirs.

— Chef, euh, Chantal, j'veux pas être indiscret mais comment ça se fait que vous habitiez ici ?

— Vous croyiez que j'habitais où ? Dans un immeuble plein de putes et de camés ?

— Non, mais l'appart' doit bien faire deux cents mètres carrés et c'est dans un quartier chic, vous devez pas avoir beaucoup de flics comme voisins ?

— Non, c'est des traders, des avocats célèbres, un jour j'ai croisé Papon dans l'escalier, il allait voir Vergès qui habite au sixième. J'ai hérité de la fortune d'une tante millionnaire il y a une vingtaine d'années, j'ai réfléchi à ce que je pouvais en faire, par principe j'suis contre l'épargne, les voyages je déteste ça, j'ai aucun goût de luxe à la con genre yacht ou Rollex. Alors, j'me suis dit : « ma petite Chantal, tu vois assez de trucs sordides pendant tes heures de boulot, fais-toi plaisir avec un chouette loft, grand, lumineux et dans un coin sympa ». C'est là qu'a grandi Géraldine, vous voyez elle a pas été malheureuse.

L'interphone retentit, interrompant ses révélations biographiques :

— Chantal c'est moi.

— Entre J.R., prend une brassée de bouquets chez Rosa tant que tu y es, j't'envoie Ghislain pour t'aider.

19h46, résidence Marc Chagall, appartement de Garrec. J.R. a ramené le « Choc de Meaux » dans lequel Paimpol a écrit un article sur le film en tournage : « Gigantesque péplum à Meaux. La cité des Bois Jolis est en ébullition ».

— Navet, j'te jure, ce type porte bien son nom, écoutez ça, Paimpol a découvert qu'il avait fait des films porno avec des obèses et qu'il vendait les DVD sur Internet à des prix exorbitants. A la question : « avez-vous des projets ? », il répond : « je suis en négociation avec les frères Wachowski, mais pour l'instant c'est en stand-by parce qu'on hésite entre Nicole Kidman et Corinne Touzet pour le rôle principal ». En fait il a juste envoyé un scénario de deux pages et demie par mail à Corinne Touzet et elle lui a jamais répondu.

— Finalement, il est pas si mauvais journaliste ce Paimpol !

— En tout cas, il a pas l'air au courant pour le tripot derrière la mosquée.

— Te réjouis pas trop vite : ça sera sûrement dans celui de demain.

22h43, sur place. Après un copieux repas (huîtres, saumon, foie gras, canard à l'orange, purée de trois légumes et sorbet au citron accompagné de tarte aux myrtilles), Jean-Rémi persuade Chantal et Ghislain de faire une séance de spiritisme. Lumières éteintes, leurs visages illuminés par les bougies d'un chandelier en argent, leurs mains jointes au-dessus d'un verre en cristal, J.R. appelle l'esprit de la tante millionnaire de Chantal.

— Par les pouvoirs de Tamoul le grand chaman de Bornéo qui m'a tout appris, j'implore les forces du cosmos : Tata Bibine...

— C'est Bobine, Tata Bobine, rectifie Chantal, on l'appelait comme ça parce qu'elle avait une drôle de tronche.

— Pardon, Tata Bobine, si tu nous entends, je te somme de nous envoyer une étincelle, un signe, un geste...

— C'est pas les paroles d'une chanson de Johnny ?

— La ferme, Ghislain.

— Tata Bobine, exécute-toi ! Yallah ! hurle J.R. en gloussant comme un dindon.

Tout à coup, un verre bouge, J.R. se tient la tête et les yeux de Ghislain se révulsent : une voix de vieille femme sort de sa bouche pour déclamer des inepties à propos d'Hector Troufignon, les bougies s'éteignent et Palardoux tombe dans les pommes.

22h56, Ghislain reprend conscience, allongé sur le canapé en cuir, avec Chantal et J.R. inquiets au-dessus de lui :

— Eh, ben, vous nous avez foutu une de ses trouilles, j'étais sur le point d'appeler le S.A.M.U. et J.R. allait appeler un exorciste travaillant à domicile trouvé sur Internet.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Vous avez été possédé par l'esprit de ma tante. Elle a réclamé la présence d'Hector, ce qui paraît logique, j'veus ai pas dit mais elle était naine, c'est grâce à cette particularité qu'elle a fait fortune. Après avoir été exploitée par un immonde voyou, elle a fondé son cirque, le cirque Gulliver, avec ses propres nains, y avait aussi des animaux miniatures, ça faisait un tabac dans les années vingt au Canada. Juste avant que vous tourniez de l'œil, elle a proféré des menaces à votre encontre, elle a dit que c'est à cause de vous qu'Hector était parti. Faut pas contrarier un esprit aussi puissant d'après J.R., je crois qu'on va devoir aller le rechercher.

23h02, cité des « Bois Jolis ». Bidoux et Putois, en parka et bonnet dans la vieille Volvo du premier, se chauffent les mains avec l'allume-cigare défectueux.

— Sylvain, pourquoi est-ce qu'on est revenu ici, t'as oublié un truc à la mosquée ?

— Pas du tout, mon petit Bidoux, on n'est pas là pour coffrer des Arabes dégénérés qui font de la corrida avec des moutons. On est là pour le business. Tu sais pourquoi on a tiré le fric de la rançon de Wampas⁸ y'a deux semaines ?

— Parce que tu m'as dit de le faire.

— Et tu sais pourquoi on a fait accuser Palardoux dans l'affaire du mariage⁹ ?

— Ben parce que c'était ton idée.

— Et le vol de cocaïne et de blé au commissariat¹⁰, tu percutes ?

— Je sais pas, c'était ton plan.

— J'veais t'expliquer, Bidoux. Avec la thune de Wampas j'ai acheté de la coke, mais comme y'en avait pas assez on a tapé dans les réserves au commissariat, maintenant on a de quoi voir venir. On est prêt à se lancer, mais avant faut se débarrasser de Garrec, elle est dangereuse, cette vipère. C'est pour ça que j'ai incriminé ce naze de Palardoux, parce que s'il tombe, elle tombe aussi. Tu piges ?

— Pas vraiment, Sylvain.

— Fais-moi confiance, mon petit Bidoux, on a fait le plus dur, maintenant pour nous c'est du biscuit, du gâteau, du mille-feuille...

— De la chouquette.

— Si tu veux. En tout cas on va se faire un max de pognon, de la fraîche à plus savoir qu'en faire, notre trafic va bientôt couvrir toute l'Ile-de-France, on sera les big boss, les rois du pétrole, tu pourras changer de tire, de gueule et même de femme si tu veux !

— J'aimerais bien mais c'est elle qui veut pas.

— Ta gueule, Bidoux ! Tony Montana, ça va être de la gnognotte comparé à nous !

— C'est le type qui tient le resto italien en face du commissariat ?

— Mais non, crétin, c'est dans Scarface ! Laisse tomber, j'en ai pour un quart d'heure maximum, tu te fais discret et tu m'attends. (Putois sort de la voiture avec un sac de sport à la main.) Et mets pas la radio, ça va attirer les jeunes et les moustiques !

⁸ Voir Episode 5, *Didier Wampas est le roi*.

⁹ Voir Episode 6, *Pas de mariage et un enterrement*.

¹⁰ Voir Episode 7, *La Bête du Gévaudouille*.

A cent mètres de là dans sa merco de fonction, un homme en costard noir photographie au téléobjectif les deux zouaves pour ne rien perdre de leur mauvais coup.

23h19, quelque part dans le 18^e arrondissement. Dans la voiture de Garrec, les trois flics errent à la recherche du squat d'Hector.

— Ghislain, arrêtez de trembler comme ça, on dirait le pape dans ses derniers jours.

— Telle la vieille naine, son esprit aussi était puissant, commente J.R.

— J'ai peur, chef, Tata Bibine va m'attaquer, je la vois dans la vitre, elle a le regard mauvais et les chicots en avant, je crois qu'elle va me mordre.

— Mais, non, Jean-Rémi la laissera pas faire, vous inquiétez pas.

— J'ai toujours des pattes de castor sur moi pour chasser les démons, dit J.R. en brandissant un ignoble colifichet ou s'alignent des tas de poils griffus.

— Vous pensez que je vais mourir, chef ?

— C'est probable, Ghislain, mais pas dans l'immédiat, vous allez au moins passer l'hiver. Allez, faites pas cette gueule, dès qu'Hector sera à la maison, elle vous acceptera.

Mardi 11 octobre, 9h12, commissariat de Meaux. Devant ses hommes, Géraldine avale son troisième café bouillant avant d'entamer l'inévitable briefing du matin :

— Y a eu un drame sur le tournage, tôt ce matin, un mort : Garrec et Palardoux vous connaissez le terrain, vous vous en chargez, vous avez besoin de quelqu'un en plus ?

— On prendrait bien Mahmoud, dit Garrec. On va devoir interroger tout le monde et il pourrait nous faciliter la tâche avec les jeunes à capuche.

— Ce n'est pas dans ses prérogatives : Mahmoud n'est qu'un stagiaire R.M.Iste, en réinsertion, il n'est pas censé aller sur le terrain.

— C'est pas comme ça qu'on va le réinsérer : il sera mieux sur le terrain, et puis il arrête pas de dire qu'il se sent l'étoffe d'un flic, on va voir s'il est à la hauteur.

— Suffit, lieutenant ! C'est moi qui commande : Mahmoud reste ici, il a beaucoup de choses à faire, comme s'occuper du café.

— C'est pas moi qui devais faire ça ? demande Hector Troufignon, à peine plus grand qu'un bureau, ce qui explique que personne ne l'avait vu.

— Débrouillez-vous, sans que ça tourne au pugilat entre minorités visibles. Garrec, Palardoux, partez immédiatement, vous avez du pain sur la planche.

9h34, cité des « Bois Jolis ». Garrec et Palardoux arrivent à la M.J.C. où Mickaël Navet est dans tous ses états, l'équipe du film essayant en vain de le consoler :

— Un macchabée, maintenant, de mieux en mieux, je sens que je vais me tirer d'ici, ça va pas faire un pli ! C'est trop con, on devait passer à l'émission de Courbet demain.

— Calme-toi, Mike, ça va aller, on va se serrer les coudes et on va le faire ce péplum, pour Nordine, c'est ce qu'il aurait voulu, « Show must go on » comme disait le mime Marceau.

— T'es gentille Sophie, mais tu sais je crois qu'il faut être honnête, Nordine s'en battait la race du film, tout ce qu'il aimait dans la vie c'était les hamburgers, les films de baston, de l'herbe pas trop coupée et une pute de temps en temps.

— T'exagère, Mike, c'était un cœur pur, Nordine, tu le connaissais pas comme moi je le connaissais.

— Ah, c'est ça alors, t'as couché avec lui, j'en étais sûr, t'es vraiment une salope !

— Monsieur Navet, on doit vous interroger sur la mort de cet acteur, dit Garrec.

— Il était surtout plombier avant d'être acteur.

— Qu'est-ce qui s'est passé exactement ? demande Palardoux.

— C'était sur le coup des cinq heures du mat', on allait tourner la course de chars, on tourne tôt parce qu'après sept heures, la cour est envahie de gosses qui vont à l'école, de vieille avec leurs courses, et surtout y a des bruits de scooter et des scooters dans un péplum ça fait « anachronique », c'est comme ça qu'on dit Sophie ? On dirait pas mais elle a fait des études de Lettres, cette tache, elle connaît plein de mots.

— Va te faire foutre, Mike, t'es qu'un raté, j'me casse, trouve-toi une autre maquilleuse. Il se fera jamais ton film de merde, à côté de toi, Luc Besson c'est Orson Welles.

— Là elle est un peu dure, si je puis me permettre, intervient Ghislain.

— Merci, monsieur Palardoux, on vous a déjà dit que vous devriez faire du cinéma ?

— Non, j'veux dire, Luc Besson a pas fait que des daubes : Marmelade était fan du « Grand Bleu », elle m'a forcé à le voir vingt-deux fois le premier mois de notre rencontre, elle disait que c'était un test pour savoir si on était vraiment fait l'un pour l'autre.

— Elle est décédée ?

— Non, non, bien sûr que non, elle est vivante mais on est provisoirement séparés.

— Toutes mes condoléances, enfin je veux dire désolé.

— Entre nous, Ghislain, je trouve que vous avez déjà du mérite d'avoir tenu si longtemps, cette fille vous méritait pas.

— Chef, pourquoi vous dites ça ?

— Excusez-moi, Ghislain, ça doit être l'hypoglycémie, j'ai pris qu'un café ce matin.

— Putain, quelle idée pourrie de faire ce film, pleurniche Navet, j'aurais mieux fait de tourner mon court-métrage sur le camp de Guantanamo...

— Je savais pas que vous étiez engagé politiquement, dit Garrec, admirative.

— Non, rien de politique, la chatte de mon frère a eu des petits, je voulais me servir de la portée pour faire une reconstitution de Guantanamo avec des chats, la totale, chaînes, cagoules, tenues oranges, sévices corporels, torture de la baignoire et Coran interdit. Un projet béton, mais j'ai eu ces cons de la S.P.A. au cul et mon frère les a mis par erreur dans la machine à laver, ça a tout foutu à l'eau.

— Effectivement. Mais revenons-en à notre cadavre de plombier au cœur pur.

— Nordine arrêtait pas de dire qu'il avait froid en toge et en sandalettes, alors on l'a laissé mettre son anorak et son keffieh pour les répétitions. Quand le char a démarré, son keffieh s'est pris dans la roue arrière du char et on n'a rien pu faire, il a été traîné sur cent mètres au moins. Bien sûr, on a tout de suite appelé les secours, mais ils ont cru qu'on blaguait quand on leur a dit qu'on était sur le tournage d'un péplum aux Bois Jolis, on a appelé quatre fois avant qu'ils viennent, du coup ils ont pas pu le sauver, il est mort dans l'ambulance.

— Il va nous falloir la liste de tous les gens qui étaient là au moment du drame, même les figurants, on doit les interroger pour voir si leurs versions corroborent la vôtre.

— Bien sûr qu'elles vont corroborer, pourquoi elles corroboreraient pas ?

9h43, scène du crime. Dans la cour encerclée de bandeaux jaunes de protection comme dans un thriller américain, Garrec et Palardoux contemplent la traînée de sang, le keffieh mortel et ce qu'il reste du char, mélange de caddie kitté, de poubelle sur roues et de bois peint. Un peu plus loin, un homme à la carrure impressionnante donne des carottes à manger au cheval minuscule qui conduisait l'attelage.

— Chef, c'est qui ce monstre, on dirait qu'il a deux Chabal et trois Stallone à l'intérieur ? demande Palardoux pendant qu'ils s'approchent de lui.

— Tenez-vous à carreaux, Ghislain, on a déjà eu un mort, j'ai pas envie que la matinée tourne à la boucherie. (A hauteur de l'individu :) Bonjour, monsieur, police, qui êtes-vous ?

— Moi c'est Pioupiou, fait le type d'une voix douce en se retournant après avoir glissé le dernier bout de carotte dans la gueule de l'animal. Mon vrai nom c'est Michel Pilou-Pilou,

mais mon petit frère Gérard qui est trisomique m'a toujours appelé Pioupiou, alors c'est resté. C'est comme un surnom, en fait.

— Qu'est-ce que vous faites ici ?

— Je cherche du boulot, je suis jockey au chômage, tous les chevaux sur lesquels je suis monté sont morts. Non, je plaisante, je suis chargé de la sécurité sur le tournage pour rendre service à Mike, je l'ai rencontré au festival de Luchon quand j'étais garde du corps de Jean-Charles Trouabal, il sortait avec une actrice à l'époque, Véronique Cageot, je crois...

— Y'a eu des problèmes ici ces derniers jours ?

— Non, pas vraiment, je désamorce les conflits, je fais deux mètres vingt pour cent cinquante kilos, ça fait réfléchir les belliqueux...

— Entre les vols et cet « accident », vous pensez qu'on cherche à saboter le film ? fait Palardoux en essayant de se remémorer la filmographie de Véronique Cageot.

— Non, les vols c'est sûrement des gosses, comme pour les godasses de la mosquée, puis là c'est la faute à pas de chance. Pour moi c'est à cause de Pastille, notre poney afghan.

— Vous l'avez fait venir de Kaboul ? dit Ghislain en essayant de se remémorer la chanson pourrie de Renaud.

— Non, il vient d'ici mais il fume du shit, c'est pour ça qu'il court pas droit, à mon avis c'est ce qui a causé l'accident. Mike a fait des recherches, vous savez, ben les chevaux pour les courses de chars à Rome ils étaient tout petits, comme des poneys. C'est pour ça qu'il en voulait un. C'est dommage qu'on en ait pas deux pour faire une vraie course, mais le cousin de Mike, Cyril, il a fait des stages en infographie, par ordinateur il va nous multiplier les poneys, on aura l'impression d'un vrai péplum !

— Sûrement, monsieur Pioupiou. Il y avait quelqu'un d'autre au moment de la scène ?

— Oui, Nassima, c'est elle qui donnait le départ en lâchant un mouchoir blanc. Comme l'accessoiriste avait oublié le mouchoir, Nordine a prêté son slip. Vous vous rendez compte qu'il est mort sans son slip pour l'amour du Septième Art ? s'emporte Pilou-Pilou en versant une larmichette. Il avait un grand cœur, Nordine.

9h59, appartement 123, bâtiment E. Dans une chambre d'adolescente où les posters géants de Tarik Ramadan côtoient ceux de Justin Timberlake, Garrec et Palardoux interrogent Nassima, figurante de seize ans :

— Je suis en C.A.P. coiffure mais c'est pour faire plaisir à mes parents, moi je veux faire carrière au cinéma, de préférence à Hollywood. Ou sinon à Bollywood.

— Alors vous commencez par Joliswood, faut un début à tout !

La blague de Ghislain, qu'il croyait pourtant spirituelle, ne fait pas rire la jeune fille, peut-être à cause d'un faible niveau d'Anglais, pense-t-il pour se rassurer.

— Vous connaissiez bien Nordine ? demande Garrec pour recentrer le débat.

— Pas trop, il était très mystérieux. Puis c'était pas mon genre, moi je kiffe surtout les rabbins, j'en ai rencontré deux après avoir tchaté avec eux sur le forum « Synagogue et Plan cul » mais ils étaient mariés et ils avaient trois enfants chacun. Par contre pour Nordine j'ai tenu son slip ce matin, pour la scène du départ de la course.

— Vous avez remarqué quelque chose d'étrange ?

— Il était brodé à son nom.

— Pardon ?

— Le slip était brodé à son nom, comme si c'était un aristocratique.

— Un aristocrate, corrige Ghislain.

— Non, je disais quelque chose d'étrange pendant la scène, reprend Garrec. Quelque chose qui expliquerait ce tragique accident.

— Je crois pas, fait Nassima en enroulant une mèche de cheveux autour de son index. Avant qu'on tourne y'a bien eu une dispute entre Mike et les figurants amputés. Je crois que c'était les membres du Club des Culs-de-jatte de Romorantin, Mike les avait embauchés à mi-temps pour jouer les conducteurs de chars, c'était pratique puisqu'on voyait pas leurs jambes. Ils se sont bagarrés à propos d'un vol de prothèse motorisée ou un truc comme ça, une histoire de prototype hispanique ou israélien en fibre de carbonara...

— Des témoins pourraient le confirmer ?

— Tous les membres de l'équipe. Même que les culs-de-jatte disaient que c'était la faute de Nordine, qu'il était antiseptique avec sa serviette de Ben Laden sur la tête et que c'était lui qui avait piqué leur prothèse pour fabriquer une bombe avec.

— Ghislain, je sens qu'on est parti pour interroger un paquet d'handicapés et de déglingos, soupire Garrec face au poster de Tarik Ramadan.

14h12, commissariat de Meaux. Alors que les rumeurs les plus folles courent à propos des bœufs-carottes devant arriver au commissariat, Jean-Gilbert, Marie et Claude partagent leurs appréhensions à l'accueil pour le moment désert.

— Moi j'ai entendu dire que c'était un Noir et un Blanc avec des costumes tip-top et de gros pistolets...

— Vous confondez avec « Men in Black », Jigé, dit Marie en souriant. J’espère que ça va bien se passer et qu’ils seront pas trop méchants, je suis un peu stressée quand même.

— Faut pas, ma petite, rétorque Claude en tordant une agrafeuse à mains nues pour se faire les muscles. On n’a rien à se reprocher, alors si ces zozos de l’I.G.S. viennent nous chercher des poux, moi je vais les savater, les cogner bien salement, les piétiner comme du raisin trop mûr, leur coller des bourre-pifs en veux-tu en voilà...

— Pas de violence, Madame Claude, vous savez que le blâme vous pend au nez, c’est Madame Géraldine qui l’a dit au commissaire-divisionnaire la dernière fois, j’écoutais pas aux portes mais j’ai entendu quand même par hasard que je passais près de son bureau.

— Une vraie commère, notre Jigé ! s’amuse Marie en farfouillant quelque chose à l’intérieur de sa veste.

La porte du commissariat claque soudain en faisant entrer une fine poussière automnale : un air entêtant d’harmonica résonne alors que deux silhouettes apparaissent.

— Putain de flûte de pan, ces Péruviens m’ont bien arnaqué ! beugle un rouquin en cuissardes avec des rouflaquettes, une grande balafre sur la joue et un chapeau usé sur ses cheveux en pétard, en jetant l’harmonica par terre.

Le mix parfait entre Indiana Jones et un escroc irlandais sur le retour est accompagné d’un grand type tout sec, guindé et d’un certain âge, portant un nœud papillon bleu en velours, un monocle et un complet gris datant approximativement de l’entre-deux-guerres.

— Messieurs-dames, bonjour, je me présente, Eutrope Bédeau, Inspection Générale des Services, dit le vieil homme en ajustant son monocle. Et voici mon confrère et néanmoins ami Jacky Bagouse, homme d’une rare compétence mais peu mélomane, comme vous avez pu vous en rendre compte. De jeunes gueux basanés lui ont vendu cet instrument de malheur à un feu rouge et il est depuis incapable d’en tirer une sonorité convenable. Une profonde désillusion, vous en conviendrez avec moi.

— Eh, mais t’as tout un stock de Barbies en réserve ! s’exclame Bagouse en voyant les poupées de Jean-Gilbert. Dis-moi, mon vieux, t’es pédé comme un phoque ou quoi ?

— Mais je...

— Monsieur, excusez le langage outrancier de mon coadjuteur. Sa remarque n’était cependant pas infondée, en conséquence de quoi je me trouve dans l’obligation de vous demander si vous êtes de la jaquette.

— Pas du tout, se défend Jean-Gilbert, je suis un collectionneur, c’est tout !

— Collectionneur compulsif, susceptible, n'assume pas son homosexualité, ce sera noté dans le dossier, répond sobrement Eutrope Bédeau. Bien. Et vous, mademoiselle, puis-je vous demander votre patronyme et votre fonction au sein de cet établissement ?

— Marie Poincaré, secrétaire. Vous souhaitez m'interroger ?

— Ben mon pote, elle est directe, celle-là ! jubile Jacky en lançant des regards en coin à son collègue. On pourrait se voir pour un entretien seul à seul, chez moi par exemple...

— Monsieur Bagouse, un peu de professionnalisme, je vous prie.

— T'as raison, mon pote, je m'égare, fait-il en tapotant l'épaule de Bédeau. Et vous, c'est quoi votre nom ?

— Je m'appelle Claude, je travaille ici depuis quelques mois.

— Vous êtes de quelle origine ?

— Je viens de la Martinique.

— Pourquoi vous en êtes partie ? Problèmes relationnels ? Affaires compromettantes ? Magouilles ? Délit d'initié ? Mise au vert ? Complexe d'Œdipe ? Changement d'identité ?

— Plutôt changement de sexe, répond Claude en clouant le bec de Bagouse.

— Regarde-moi ça, mon pote, reprend-il en montrant du doigt Mahmoud et Hector non loin de là. Un Arabe et un nain, c'est plus un commissariat, c'est la cour des miracles !

— Quel diantre de spectacle, Monsieur Bagouse ! Quelqu'un aurait-il l'extrême amabilité de m'éclairer sur ce qui se trame en ce lieu de perdition ? Qui est l'agent assermenté responsable de ce charivari ?

— Je crains que ce ne soit moi, répond Géraldine en approchant des deux hommes.

— Pas mal, la pépée, glisse Bagouse à son collègue en lui donnant des coups de coude répétés qui ne le font nullement réagir.

— Commissaire Garrec, inspecteurs Bagouse et Bédeau, je suppose.

— Salut poupée, dit le rouquin en relevant son chapeau.

— Mes hommages, mademoiselle, répond Eutrope en exécutant un baisemain.

— Messieurs, veuillez me suivre, s'il vous plaît.

Alors qu'ils rentrent dans le bureau du commissaire, Marie et Claude se regardent avec appréhension, Jean-Gilbert en flageolant encore sur ses cannes. Pendant ce temps, Bidoux et Putois sont en pleine entrevue secrète dans les toilettes :

— Sylvain, j'aurais besoin d'une avance pour faire réparer ma voiture...

— Pas question, Bidoux ! C'est de ta faute si tu t'es fait caillasser ta Volvo pendant que j'étais parti régler notre affaire ! Je t'avais dit de pas allumer la radio. Puis quelle idée d'écouter du Carla Bruni, faut pas t'étonner si ça a rendu dingues les jeunes de la cité !

— C'est pas de ma faute, j'ai fait une fausse manip' avec l'allume-cigare, et comme j'étais sur la fréquence de « Radio Suicide Assisté », ça s'est lancé direct... La chanson était pas très gaie, c'est vrai, mais de là à m'exploser la calandre et toutes les vitres à coups de pierres, ça me paraît disproportionné...

La porte des toilettes s'ouvre : c'est Mahmoud qui vient prendre part à la réunion.

— Alors Sylvain, pourquoi tu voulais me voir ?

— Pour t'annoncer que tout est finalisé, Garrec et Palardoux ne seront bientôt plus qu'un mauvais souvenir. L'opération « Tempête de neige » peut commencer !

— C'est un nom de code pour notre trafic de cocaïne, explique Bidoux.

— La ferme, crétin ! Si on donne un nom de code, c'est justement pour pas dire ce que c'est réellement !

— Attends, Sylvain, t'as fais quoi pour Chantal et Ghislain ?

— T'occupe, c'est mon affaire.

— Je sais pas si c'est très prudent, en plus les bœufs-carottes viennent d'arriver...

— C'est pas un problème, ils peuvent rien contre nous, fanfaronne Putois, sûr de lui. Par contre il va falloir que je m'absente d'ici dans une heure, c'est indispensable pour la suite des opérations. Faut que vous me couvriez pendant ce temps.

— Comment ? demande Hervé Bidoux sans même chercher à savoir pourquoi.

— Mahmoud, tu vas dire à la patronne que tu te sens mal et que tu rentres chez toi. Bidoux, tu vas dire que t'as des indics à aller cuisiner. Tu prends la voiture de fonction et tu vas faire un tour pour que le plus de monde possible te voie. Mahmoud, tu prends mon imper et mes lunettes, tu poses ton cul sur le siège passager et tu baisses bien la tête pour te faire passer pour moi ni vu ni connu. Vous avez compris ?

— Pas trop, avoue Bidoux.

— T'en fais pas, je lui réexpliquerais, dit Mahmoud en mettant dans sa poche la deuxième paire de lunettes de Putois.

L'oreille collée à la porte de son bureau se trouvant près des toilettes, la psychologue Sylvette Boléro a tout entendu mais n'en est pas très sûre, un peu hagarde après avoir pris du L.S.D. décuplant ses capacités auditives pour atténuer sa peur des bœufs-carottes.

14h36, cité des « Bois Jolis », bâtiment B, quelque part entre le cinquième et le sixième étage. Les agents Garrec et Palardoux, exténués, montent les marches au ralenti.

— Putain d'ascenseur en panne ! maugrée Garrec qui en a plein les pattes.

— C'est sûr que c'est pas comme chez vous, chef, dit Palardoux en nage. A propos, va falloir qu'on fixe des règles pour la cohabitation avec Hector. Je veux bien que le fantôme de votre Tatie Bibine réclame sa présence, mais il est très méchant, ce matin il m'a mordu pour finir mon bol de corn flakes, j'ai encore la marque sur le bras.

— Les seules personnes avec qui il a vécu sont des gosses difformes déscolarisés et des créatures des bois, ayez un peu d'indulgence, Ghislain. Puis ça me fait plaisir que y'ait quelqu'un d'assez petit pour utiliser mon bidet, même si ça me rappelle l'Homme au bidet¹¹, mais c'est une autre histoire...

— Chef, vous pensez pas qu'on ferait mieux de rentrer au commissariat, tous ces interrogatoires m'ont épuisé, puis ça fait deux jours qu'on mange des restes de poulet au curry à midi, ça me pèse sur l'estomac.

— On se rattrapera ce soir, Ghislain, j'ai commandé du chevreuil chez le traiteur, histoire de rappeler à Hector sa vie dans la forêt. C'est vrai qu'écouter les lamentations de ces vingt-deux culs-de-jatte n'a pas fait avancer des masses l'enquête, mais il nous reste plus qu'à voir un figurant, le dénommé Zoubir, et on aura les dépositions de toute l'équipe de tournage.

Le sixième étage est proche quand un vol de colombes et deux lapins de Garenne passent en sens inverse devant Garrec et Palardoux.

— Chef, des bêtes nous attaquent, j'ai peur !

— Du calme, Ghislain. Planquez quand même vos miches au cas où, les locataires organisent peut-être une chasse à courre dans l'immeuble.

En lieu et place d'une bande de chasseurs urbains fous, ils ne voient débouler qu'un zigomar longiligne en haut-de-forme tenant une petite valise.

— Vous avez vu Janis et John ?

— Le film à chier de Benchetrit ? demande Palardoux.

— Non, mes deux lapins. Je les utilise pour mes démonstrations.

— Ils sont descendus en même temps que les volatiles, répond Garrec.

— Raah, ils ont encore suivi les colombes ! C'est chaque fois pareil : ces lapinots sont tellement cons qu'ils se prennent pour des oiseaux, dès que l'hiver approche ils suivent les colombes en pensant aller dans l'hémisphère sud.

¹¹ Voir Episode 3, *L'Homme au bidet*.

— Ca doit être ennuyeux.

— A qui le dites-vous ! La dernière fois les oiseaux ont survolé un lac, quinze de mes lapereaux sont morts noyés. Une tragédie.

— Tout ça est bien triste, mais vous êtes qui ?

— Tataouine Clébard, représentant en accessoires de magie à mi-temps.

— Oh, j'adore la magie ! s'écrie Ghislain. J'ai pratiqué à une époque, j'ai même failli devenir professionnel !

— Vous avez peut-être besoin d'un chapeau à double fond, d'une baguette magique, d'animaux lyophilisés, d'épées à lame rétractable ou d'une fausse femme coupée en deux ?

— Pas pour le moment, tranche Garrec en tempérant le bel enthousiasme de son collègue. On cherche Zoubir Mouchette, vous savez où il crèche ?

— Au sixième, troisième à gauche, il a pas voulu m'ouvrir. Ni pour mon matériel de magie ni pour mon questionnaire, c'est mon autre boulot, je fais les deux à la fois pour gagner du temps. Je suis obligé, j'ai perdu tout le fric que j'avais depuis ma conversion à l'Islam.

— Vous avez claqué tout votre compte en banque en djellabas ?

— Non, un escroc m'a dépouillé, je l'avais rencontré à la mosquée du coin, il m'a pigeonné avec une histoire de pèlerinage bidon à la Mecque. Je lui ai filé vingt mille euros pour un trajet en car avec des grabataires cathos, au final on est allé visiter l'église merdique d'un village du Gard qui s'appelait « Lamaïque ». L'entube, quoi.

— Vous vous êtes bien fait rouler, observe Ghislain.

— J'ai essayé de me renflouer avec mes spectacles de magie, mais je suis interdit d'exercer en France depuis que j'ai empalé une assistante. Il paraît que la moelle osseuse est touchée, elle passe ses journées en fauteuil mais je crois qu'elle simule pour toucher l'Allocation Adulte Handicapé. Résultat, je me retrouve à faire du porte-à-porte à quarante-trois balais pour payer les dommages et intérêts. Dites, vous avez bien cinq minutes pour répondre à mon enquête sur la religion en France, c'est pour le bimensuel « La mosquée pratique » ?

— Absolument pas, nous...

— Parfait, ce sera pas long, vous en faites pas. Bon, on commence. Question un : Vous êtes... 1) vivant, 2) mort, 3) ne se prononce pas ?

— C'est quoi ces conneries ? On n'a pas de temps à perdre !

— Ok, ok, je mets « ne se prononce pas ». Question deux : Vous priez... 1) cinq fois par jour, 2) jamais entre les repas, 3) uniquement les jours fériés.

— On n'a mangé que du poulet au curry à midi, délire Palardoux en entendant le mot « repas ». Et y'avait pratiquement pas de poulet.

— Ca suffit, on a autre chose à foutre que répondre à ce clown. Ramenez-vous Ghislain, y'a encore un interrogatoire à mener.

— Attendez, dit Tataouine Clébard en agitant sa valise alors qu'ils sont déjà partis. Question trois : Pour vous, la religion... 1) ça peut pas faire de mal, 2) c'est pas fait pour les chiens, 3) vaut mieux ça que de se casser une jambe ?

14h50, sixième étage, troisième à gauche. Garrec tape à la porte de Zoubir Mouchette, figurant absentéiste du fameux péplum de Meaux :

— Barrez-vous, j'en ai rien à branler de vos tours de magie, si vous venez encore m'emmerder je vous casse la gueule et je bouffe vos lapins ! hurle-t-on derrière la porte.

— Police, ouvrez, dit Garrec. Dépêchez-vous où j'explose la serrure.

— Je peux pas vous ouvrir, je...je suis nu.

— Je devrais supporter le choc, Apollon, ouvrez quand même.

— Je suis malade aussi. Malade et contagieux. J'ai la grippe aviaire.

— Ben vous mettez la main devant la bouche avant d'éternuer. Arrêtez de faire l'andouille et ouvrez maintenant !

Face au ton péremptoire du lieutenant Garrec, Zoubir s'exécute et ouvre la porte. Les deux flics entrent dans l'appartement dans lequel règne un bordel monstrueux, une odeur d'encens allumé à la va-vite ne masquant que difficilement celle de stupéfiants.

— Vous avez l'air en parfaite santé, note Garrec. Puis vous êtes pas nu.

— Je me suis rhabillé avant d'ouvrir. Vous venez pour quoi ?

— Contrôle de routine. Vous savez que y'a eu un mort sur le tournage ce matin ?

— Je l'aimais bien, Nordine, il me prêtait de l'herbe de temps en temps... De l'herbe de Provence, hein, pour mes recettes, je fais des recettes moi, de la cuisine pour les amis.

— Par « recette », vous voulez dire autre chose que du space cake ?

— Monsieur Zoubir, c'est par où les toilettes ? demande Ghislain, les intestins visiblement torturés par le curry.

— Au fond à droite. Si y'a plus de papier, faites avec les magazines. Ceux de la pile de gauche, j'veux dire. Bon, on en était où ?

— A vos talents de cuistot. Vous me paraissez pas très net, Mouchette, je crois que...

— Chef, venez voir !

Souffrant d'une difficulté chronique à différencier la gauche de la droite, Palardoux a ouvert la mauvaise porte et s'est retrouvé dans ce qui tient lieu de cuisine à Zoubir : c'est un débarras de produits audio, hi-fi, ménager, parmi lesquels se distinguent des packs de bière, un scooter désossé et une caméra à pied, soit ce qui a été volé sur le tournage.

— Je crois que j'ai trouvé notre voleur, avec un peu de chance y doit avoir les chaussures musulmanes et la prothèse juive quelque part, peut-être derrière les magnétoscopes, ça date ce matos, ma Mémé Chouchen en avait un y'a longtemps...

— Et ben, Monsieur Zoubir, vous allez nous faire une belle tambouille avec tout ça !

Le sang dudit Zoubir ne fait qu'un tour : il empoigne Ghislain comme un vulgaire sac poubelle et le balance la tête la première dans le vide-ordures, Garrec sort son arme mais se prend un coup de grille-pain en pleine face avant de connaître le même sort.

15h10, quelque part entre le troisième et la quatrième étage. Garrec et Palardoux, passablement ecchymosés, rampent dans les conduits d'aération à la recherche d'une issue. Hors d'usage, le vide-ordures de Zoubir Mouchette donnait en réalité sur les conduits serpentant entre les appartements dans lesquels ils sont maintenant prisonniers.

— Vous auriez pas pu ouvrir la bonne porte, Ghislain !

— Mais j'ai résolu l'enquête, chef !

— Qu'une partie, et la plus insignifiante. Vous n'avez même pas trouvé les pompes de ce farceur de Rachid. Et pour la mort de Nordine, walou.

— C'est peut-être un accident. Apparemment le poney était aussi défoncé que lui, rien n'était aux normes de sécurité et les secours ont mis des plombes à venir.

— Admettons. N'empêche qu'on a failli se faire tuer avec vos pitreries. Fais chier, les portables captent pas ici ! Je peux vous dire qu'une fois qu'on sera sortis, ce salopard de Zoubir va se prendre un mandat d'arrêt au cul !

— Chef, j'entends une voix de femme âgée de petite taille, je crois que c'est votre tata qui veut encore me faire la peau !

— Mais non, on doit être au-dessus d'un appartement. Ca vient de la grille là-bas, avancez un peu, on va peut-être pouvoir sortir.

Ghislain distingue en contrebas les trois vieilles dames aperçues la veille avec leurs courses, qui discutent autour d'une table dans une cuisine enfumée. Gertrude fume le cigare en haussant la voix entre deux bouffées, Odette gardant la tête basse et Roupie caressant Mimile, le chien paralytique et incontinent de Gertrude posé sur la chaise d'à côté.

— Putain Odette, tu nous as foutues dans la merde jusqu'au cou, qu'est-ce qui t'as pris de voler ces baskets, on avait respecté le plan à la lettre et tu fous tout en l'air au dernier moment, des godasses on t'en achètera des centaines, les mêmes que Rachida Dati si tu veux, en plus ces croques immondes c'est du quarante-cinq et tu fais du trente-quatre et demi !

— C'est pas pour moi, c'est pour mon petit-fils...

— Ta gueule, Odette ! Il a douze ans, ton Jean-Luc !

— Oui, mais il a des grands pieds, comme sa mère.

— Et la prothèse en fer, c'était pour le grand-père de Robocop ? Te fous pas de moi ou ça va chier, j'vais t'éclater la gueule à coups de théière si tu me prends pour une conne !

— Calme-toi, Gertrude, elle est klepto, c'est pas de sa faute, elle pique n'importe quoi.

— On t'as pas sonné, Roupie ! Mettons les choses au clair : notre business est en développement, on n'a pas droit à l'erreur. Moi, je m'occupe de la coke, je suis sur un gros coup ; Odette, elle chapeaute les viocs de son club de couture pour son réseau de vol à la tire ; et toi, on la voit venir quand l'oseille de tes putes roumaines et de tes mengaves amputés ?

— Bah, c'est qu'une question de temps, ça se met en place, tu sais comment c'est...

— Pas de ça avec moi, Roupie, ou ça va être ta fête à toi aussi ! menace Gertrude en posant la mitrailleuse qu'elle gardait sur ses genoux sur la table. Dans moins d'un an on sera les reines de la cité : tous ces petits branleurs qui se prennent pour des cailleras parce qu'ils ont tiré six mois de taule pour avoir dealé leurs pauvres barrettes, on les tient par les couilles ! Ca fait cinquante ans qu'on vit ici, on connaît tout sur tout le monde, les petits secrets, les points faibles, on est intouchables, insoupçonnables, invincibles ! On en finit dans l'heure avec ces deux poulets comme prévu et basta ! Kapish ?

A ce moment critique, la poussière contenue dans le conduit provoque chez Ghislain une soudaine quinte de toux qui attire l'attention de Gertrude.

— Qui va là ? hurle-t-elle en pointant la mitraillette sur la grille.

— Inspecteur Palardoux, vous êtes en état d'arrestation !

— Vingt-deux v'là les flics, on se disperse ! ordonne Gertrude en envoyant avec son uzi une rafale sur le mur et la grille d'aération.

Quand Garrec et Palardoux, indemnes, repousse la grille pour atterrir dans la planque du « gang du troisième âge », selon la formule d'Amédée Paimpol dans le « Choc de Meaux » du lendemain, l'appartement est vide.

— Putain, Ghislain, c'était ces vieilles raclures qui avaient tout manigancé ! Elles ont pas pu aller bien loin, on va les rattraper !

— Y'en a une qui possède de l'armement lourd, chef, j'appelle des renforts ?

— Pas le temps, je m'occupe d'elle, vous prenez les deux autres.

Les deux policiers dévalent les escaliers et se séparent au niveau du rez-de-chaussée, Palardoux partant vers le bâtiment A et Garrec vers le C. Au bout de quelques minutes, l'inspecteur aperçoit Odette s'affairant sur les boîtes aux lettres au mépris de sa fuite.

— Arrêtez, Odette, c'est fini pour vous !

— Un instant s'il vous plaît, j'essaye d'attraper le Pif Gadget du mois d'octobre, y'a un gosse du septième qui est abonné, je lui carotte tous les mois, c'est une sorte de tradition.

— Vous devriez avoir honte, madame ! dit-il, outré, en lui passant les menottes.

Ghislain s'apprête à poursuivre Roupie quand il la voit s'approcher lentement, en boitant, comme si elle le faisait sous la contrainte ; quand elle est à deux mètres, il comprend que dans son dos c'est Hector Troufignon, dit « La Hyène », qui la force à avancer.

— Cette bête féroce m'a déchiqueté le mollet, inspecteur, arrêtez-la immédiatement !

— Ce n'est rien, madame, cet homme fait partie de la police, répond Palardoux. C'est sûrement un malentendu, n'est-ce pas, monsieur Troufignon ?

— Pas du tout, cette mégère voulait se barrer, j'l'ai choppé à la patte et elle s'est viande dans l'escalier. C'est comme ça que je faisais pour attraper les bébés cerfs.

— La loi de la jungle. Sinon, on peut savoir ce que vous foutez là, Hector ?

— Bah, le commissariat ça m'étouffe, je suis un nain d'extérieur, moi. Puis Mahmoud il fait que m'embêter, il me traite de rase-mottes et il me flanque des calottes toute la journée. Il m'a quasiment obligé à vous rejoindre, je sais pas pourquoi d'ailleurs. Il m'a dit qu'il en avait marre de me voir et que ce serait mieux si je protégeais vos arrières. J'ai piqué une mobylette sur le parking d'en face et me voilà. Sensas, non ?

— C'est vrai que vous vous en êtes pas si mal sorti, vous avez coincé cette vieille folle, sans vouloir vous offenser, madame. Vous avez vu Garrec au passage ?

— Elle poursuivait une autre momie qui cavalait drôlement. Filez-moi vos menottes de secours que je les passe à ma vieille, j'ai toujours rêvé de faire ça !

15h26, bâtiment C, deuxième étage. Sur les traces de Gertrude qui a pris une bonne avance, Garrec la voit s'enfoncer dans un corridor et emprunter une porte métallique. Quand elle l'imite, un spectacle grandiose d'angoisse s'offre à elle : elle débouche dans une salle immense, très lumineuse, aux grandes baies vitrées, dans laquelle une cinquantaine de grands-mères toutes identiques se balancent en rythme sur des fauteuils à bascule en faisant du tricot

tels des automates de série dans un musée de l'artisanat du XIXe siècle. Avançant avec prudence, Garrec sait que la suspecte, invisible parmi elles, est toute proche :

— Gertrude, rendez-vous, vous n'avez aucune chance de vous en tirer. Vous nous avez bien roulés dans la farine, mais maintenant c'est cuit pour vous.

— Crève, Garrec, dit alors une voix de fausset.

Au même instant, trois balles tirées d'un pistolet automatique fauchent Chantal Garrec qui s'effondre sur le sol inondé de lumière, sans que cela ne fasse réagir les paisibles grands-mères endormies. Le mouvement grinçant et régulier des rocking-chairs dans la clarté aveuglante est la dernière image conservée par Garrec avant qu'elle ne s'évanouisse, alors que Palardoux et Troufignon sont en route avec des renforts et que deux vieilles et non une s'enfuient par la sortie de secours.

Seize heures et vingt-trois minutes plus tôt, mardi 11 octobre, 23h03, cité des « Bois Jolis », bâtiment B. Sylvain Putois, son sac de sport en bandoulière, frappe à une porte du troisième étage en imitant le rythme de la Macarena en guise de code secret.

— T'as trois minutes de retard, dit Gertrude Michaud en enlevant le loquet à sa porte.

— Commence pas à chipoter, j'ai fait comme j'ai pu. J'peux entrer ?

La vieille femme en chaussons consent à lui ouvrir, Sylvain Putois la suivant jusqu'à la cuisine. Pendant qu'elle se prend un cigare cubain importé illégalement sans lui en proposer, le flic ripoux s'assoit sur une chaise après avoir manqué d'écraser Mimile, le chien-tronc de compagnie posé sur celle d'à côté.

— Parlons peu, parlons bien, Putois. T'as le pognon ?

— Bien sûr. (Il met le sac plein de billets sur la table et l'ouvre pour le lui prouver.) Y'a assez pour acheter de grosses quantités de cocaïne et en refiler dans toute la banlieue parisienne, et même un peu plus que prévu parce qu'on a un os : faut que tu m'aides à dézinguer deux gêneurs.

— Ouh là, Putois, je suis une vieille bonne femme, moi, c'est pas de mon âge.

— Pas à moi, la Mère Michaud ! J'ai bouclé ton petit-fils Ricky y'a deux mois, il m'a dit que c'était toi qui lui avais refilé la poudre : je pensais que c'était des cracks mais je me suis renseigné discrètement sur ton compte, et il se trouve qu'ici c'est toi le Parrain, ou plutôt la marraine. T'es même une sacrée ordure, c'est pour ça que je veux qu'on marche ensemble.

— Depuis que t'as laissé sortir Ricky, il a tellement peur qu'il sort plus de sa chambre et qu'il passe son temps à écouter de la musique. Ce petit merdeux a gardé son Ipod pendant

six jours non-stop sur les oreilles, au final les écouteurs se sont fondus aux cartilages, les toubibs disent qu'on pourra plus jamais les lui enlever. Tu te rends compte que le seul truc qu'il entendra de toute sa vie c'est la musique qu'il avait téléchargée ?

— Je savais pas. Désolé.

— Le sois pas, c'est là que ça devient drôle. Cet abruti venait juste d'acheter son bastringue et la seule chose qu'il avait dessus c'était le single de cette pouffiasse de Cindy Sanders. T'imagines la torture ? dit Gertrude en partant d'un fou rire. Tu trouves pas ça hilarant ?

— Si, si, mais disons que c'est pas pour ça que je suis venu. Au fait, t'y es pour rien dans cette histoire de vol de chaussures et de mosquée/tripot ?

— Affirmatif. Pure coïncidence, ça devra pas nous faire de tort. Et le film qu'ils sont en train de tourner ça joue pour nous, ça va nous permettre d'infiltrer le show-biz en leurs refourguant des échantillons gratuits.

— Bonne idée. Pour en revenir à nos moutons, ce serait plutôt des poulets : j'aurais besoin de toi pour descendre Chantal Garrec et Palardoux, son coéquipier, les deux flics qui enquêtent sur la mosquée. Ils pourraient nous mettre des bâtons dans les roues, surtout elle. Faut faire ça dans la cité, pour détourner les soupçons.

— Pas de problème, Putois. On va la rôtir gentiment, ta petite volaille.

— Je préfère que ce soit moi qui appuie sur la gâchette, histoire d'être sûr qu'on les loupe pas. J'ai tout prévu : demain entre quinze et seize, je vais me déguiser en gentille grand-mère pour squatter la réunion du club de tricot. Tu t'y prends comme tu veux mais tu me les y emmène dans les temps et je m'occupe du reste, ok ?

— C'est comme si c'était fait. Je sais pas ce que t'as contre ces deux salopiaux, mais demain ils vont partir en fumée, dit la démoniaque septuagénaire en rejetant celle de son cigare de contrebande tout en caressant son chien Mimile.

ÉPISODE 9 : L'IMPITOYABLE VENGEANCE DU RATON LAVEUR

Dimanche 2 novembre, 15h22, hôpital Raymond Domenech. Ghislain Palardoux, la gueule enfarinée, entre dans la chambre de Garrec avec un magnifique bouquet de fleurs :

— Bonjour, chef, ça va ? D'attaque pour sortir ? Hector est resté à l'appart pour nous préparer un civet de ragondin, sa spécialité, je parie que vous avez la dalle.

— Tout sera meilleur que ce qu'on nous donne ici : on dirait du vomi de phoque après une marée noire mélangé à de la pâtée pour chiens cancéreux. Trois semaines que je suis là, j'en ai ma claque : j'espère qu'on va avoir une bonne affaire à se mettre sous la dent.

— Vous croyez que c'est raisonnable de reprendre le boulot si tôt ? Vous avez quand même pris trois balles, une dans l'épaule, une qui vous a pété la troisième côte et une à...

— ...deux centimètres du poumon, oui, je suis au courant, vous êtes mon toubib ou quoi ? Cette vieille salope de Gertrude a fini par avouer au fait ?

— Toujours pas, depuis qu'on l'a choppée déguisée en paralytique aveugle dans un car partant pour Saint Jacques de Compostelle, elle reste muette. Mais j'ai le témoignage de deux mamies de la cité qui disent que c'est pas elle qui a tiré, elles parlent d'une autre vieille bizarre qu'elles avaient jamais vue. J'ai interrogé tout le monde mais on est au point mort.

— Et moi je pète le feu ! dit Garrec en se levant avec une légère grimace difficilement masquée. Hors de question que je passe un jour de plus ici : dès demain, j'suis de retour.

— Bon, faut que j'vous dise quelque chose : j'ai pris une semaine de congé et...

— Encore ! Vous devenez feignasse ou quoi ?

— Euh, non, c'est pas ça, c'est, enfin, pour raisons personnelles comme on dit.

— C'est-à-dire ? Pas de secret entre nous, Ghislain : du moment que ça affecte votre boulot, ça me regarde.

— C'est Marmelade : elle m'a posé un ultimatum, je dois choisir entre elle et le métier de flic. C'est un peu de votre faute, elle a vu ce qui vous est arrivé et elle a peur pour moi. Soit je trouve un métier moins dangereux pour la tranquilliser elle et nos futurs enfants, les marmots Marmelade comme je dis pour l'énerver, et je peux retourner vivre avec elle dès lundi prochain, soit je choisis la police et je dois avoir dégagé mes affaires de chez elle dans la semaine, on annule le mariage et elle veut plus jamais me voir, même en peinture. Géraldine m'a donné jusqu'à vendredi pour envisager une reconversion. J'ai déjà eu une proposition d'un de mes oncles : vous pensez que je ferais un bon vendeur de tire-bouchons ?

Garrec lance son bouquet de fleurs à la tête de Ghislain d'un geste rageur, preuve qu'elle a retrouvé toutes ses facultés :

— Reconversion, mon cul ! J't'en foutrais des tire-bouchons ! Putain, Ghislain, vous avez rien dans l'calcif ou quoi ? Vous et moi, on est pareil, on appartient à la même race : des aventuriers, on a besoin d'action, on est animé par un idéal de justice. Vous voulez quoi, nom de Dieu ? Devenir conseiller A.N.P.E., acheter un pavillon à crédit à Corbeilles Essonne en attendant de crever d'un cancer de la prostate ? Secouez-vous, mon vieux, je dis ça pour votre bien : cette gamine est en train de vous bouffer le ciboulot, je vous reconnais plus depuis quelque temps.

— Comme j'hésitais pour les tire-bouchons, j'ai demandé son avis à J.R. : il a eu beau utiliser les tarots, le pendule, la boule de cristal, faire mon thème astrologique et lire l'avenir dans mes poils de torse, tout ce qu'il a trouvé à me dire c'est d'aller dans un centre d'orientation, il a dit que la solution était là-bas, qu'il le voyait clairement.

— Et vous y êtes allé ?

— Oui, j'ai parlé à une dame très gentille, je lui ai expliqué ma situation et elle m'a dit que ça tombait bien parce que toute la semaine elle organise une formation pour les gens comme moi qui cherchent à se reconvertir, je me suis inscrit, ça commence demain. Je me verrais bien assistant social, j'ai vu tous les épisodes de « Pause Café » ou alors instit, j'aurai une moto comme Gérard Klein. Mais flic c'est bien aussi, Pierre Mondy il a la classe dans les Cordier, et il a jamais pris de balle que je sache.

— S'il avait pu s'en foutre une dans la cafetière, ça lui aurait évité de tourner dans autant de merdes ! Ghislain, quels que soient les risques, vous êtes fait pour être flic et rien d'autre, j'avoue que la première fois qu'je vous ai vu j'en ai douté mais maintenant, après tout ce qu'on a vécu, j'en suis sûr : dans quelques années vous serez un cadon de la police, croyez-moi, et vous me connaissez, j'suis plutôt avare en compliments.

Ghislain rougit et s'empare du sac de Chantal :

— Bon, on y va ?

— Avec plaisir, tirons-nous vite fait de ce mouvoir à la gloire du plus mauvais entraîneur de toute l'histoire du foot.

Avant de partir, Garrec, descendue dans le hall, donne un violent coup de pied dans les parties du Footix géant en peluche trônant près de l'accueil en signe de représailles pour ces trois semaines pourries passées à l'hôpital.

15h36, dans la Coccinelle que Ghislain a récupérée pour le week-end.

— Chef, qu'est-ce que vous avez pensé de moi la première fois que vous m'avez vu ?

— Honnêtement ?

— Oui, allez-y, je peux tout entendre.

— A vrai dire, je me suis d'abord demandé si vous étiez contagieux et si y avait pas de risque à vous serrer la main.

— C'est bien légitime, j'avais une super crise d'eczéma.

— En plus vous aviez cette horrible cravate à rayures verte et bleue, on aurait dit celle du Patrick Topaloff de la grande époque.

— C'est ma mère qui m'avait obligé : elle disait qu'il faut toujours être présentable pour son premier jour de travail, elle était un peu démodée, cette cravate, c'est vrai, mais c'était celle de mon père et elle disait que ça me porterait sûrement bonheur.

— Votre père ? Celui qui a été enlevé par les extraterrestres ?

— Plaisantez pas avec ça chef, vous savez que c'est douloureux pour moi, et ça le restera tant que j'aurai pas fait toute la lumière sur cette affaire. J'ai des preuves irréfutables, c'est un coup des aliens d'Alpha du Centaure, les mêmes qui ont ionisé Patrick de Dieuleveult en 1992 au Mozambique...

— Mais oui Ghislain, je sais, la vérité est ailleurs, je comprends. Changeons de sujet : ça a été avec Hector ?

— Disons qu'heureusement que l'appart est grand et qu'il écoute son death metal au casque, parce que sinon j'entendrais rien au dernier album d'Etienne Daho. En fait le vrai problème, c'est la bouffe : il me tape pour finir les pots de confiture, il mange la viande crue, me mord quand je me resserts de tartiflette et une de vos voisines, la duchesse de Chatterton, dit qu'il a bouffé son chat, elle l'a vu recracher la queue et sa petite clochette en argent. Puis je crois qu'il est somnambule, il se relève la nuit et fait des trucs bizarres.

— Du genre ?

— Vous verrez bien.

— J'tiens à vous dire que vous pouvez rester chez moi autant de temps que vous voulez, faut pas que la question du logement influence votre choix pour Marmelade.

— Vous insinuez que je veux rester avec Marm' uniquement pour crécher à l'œil dans un appart de cinq cents mètres carrés près des Champs-Élysées que son père lui a eu pour presque rien grâce à ses relations occultes avec le Ministère du Logement ?

— Ça serait humain.

— J’suis pas un profiteur, moi, j’ai ma dignité : j’irai dormir dans le squat des nains s’il le faut mais il sera pas dit que je profite de Marmelade.

— Ghislain, montez pas sur vos grands chevaux : ce que j’essayais de vous dire c’est que j’aimerais bien un peu de compagnie après mes trois semaines ici, et puis au moins vous, vous avez de la discussion, parce qu’à part les derniers rebondissements d’« Amour, gloire et beauté », les problèmes de digestion et le prix des concessions dans les cimetières, on a beau dire mais les vieux à l’hosto ça a pas beaucoup de centres d’intérêt.

— Dans ce cas j’accepte de rester encore un peu, enfin, au moins jusqu’à lundi.

— Et Hector ? Il s’est bien intégré au commissariat ?

— Ah, ça on peut le dire, il est un peu notre mascotte, tout le monde l’aime et il en profite le saligaud : je l’ai surpris en train de draguer Sylvette alors qu’il sort déjà avec Marie.

— C’est vrai qu’il a du temps à rattraper, après toutes ces années dans son terrier, la lumière du jour, la ville, les femmes, ça doit lui faire tourner la tête à notre nain, il va falloir prendre soin de lui, Ghislain, pour la mémoire de ma grand-tante.

— A propos, vous devriez penser à faire exorciser l’appart, hier j’ai entendu des bruits étranges, comme si une vieille naine sadique torturait les âmes damnées de personnes de taille normale. J’crois qu’votre aïeule veut plus se tirer d’chez vous tellement elle est bien.

— Et alors ? Vous pensez pas qu’on peut tous cohabiter en harmonie, une flic au top un peu revêche, un jeune inspecteur paumé, un nain priapique fan d’AC/DC et l’esprit pervers d’une tante difforme ?

— Vous seriez pas encore sous l’effet des sédatifs ? Au fait, je vais acheter des places pour aller voir Gérard Majax, j’en prends une pour vous aussi ?

— Gérard Majax ? Rassurez-moi, Ghislain, on n’est pas dans une faille spatio-temporelle ? On est bien en France en 2008 ?

— Oui, oui, le 2 novembre. C’est le grand retour de Gérard Majax aux Théâtres des Deux Mulets, le 31 décembre, je raterai ça pour rien au monde, ça va être un super réveillon. J’vous avais pas dit que quand j’étais petit je rêvais d’être magicien ?

— Comme projet de reconversion, j’dois dire que ça en jète.

— J’avais même commencé une formation quand j’avais onze ans, une colo magie pendant un mois à Paimpol, après j’ai fait un stage en Belgique chez Francis Paracétamol, un grand, il a appris le métier à Sylvain Mirouf, vous savez ? Un jour, je vous montrerai tous les tours que je connais, chef, ça vous laissera stupéfaite.

— Vous, vous devez être fan d’« Harry Potter », non ?

— Comment vous avez deviné ?

— Une intuition.

Lundi 3 novembre, 9h21, place Marcel Copé. Un barouf de tous les diables règne sur place : voitures et camionnettes de flics, ambulances, pompiers, brigade d'intervention encagoulée, sirènes, gyrophares et périmètre de sécurité trônent autour de la banque de la « Société Régionale ». Garrec arrive en Coccinelle, rejoignant Géraldine et J.R. :

— Maman, qu'est-ce que tu fais là ? Je croyais qu'on était d'accord pour que tu reprennes le boulot que le mois prochain ?

— J'ai jamais dit que j'étais d'accord, et puis tu crois pas que j'allais louper une prise d'otages, y en a maximum une tous les quatre ans, comme pour les J.O.

— Comment t'as su ?

— Jean-Gilbert a craché le morceau en voyant la Barbie infirmière que j'ai piqué à une gosse en phase terminale à l'hosto. On a quoi exactement ? J'ai pas bien compris, j'ai dû mal entendre mais je crois qu'il a parlé d'une histoire de castor.

— Affirmatif, dit J.R. en attrapant son carnet. Les témoins disent avoir vu un homme déguisé en castor entrer dans l'établissement y'a une demi-heure avec un grand sac de sport. Ils parlent d'un dos brun, d'un ventre gris clair, de bandes noires se croisant entre des yeux sombres, de moustaches blanches et d'une queue avec des anneaux noirs : tout ça me fait dire qu'il s'agit d'un raton laveur et non d'un castor. L'alerte a été donnée rapidement, on a tout fait boucler. Il retiendrait une quinzaine de personnes en otage, mais il a aucun moyen de sortir. On attend le négociateur.

— Michel Faisan ? Il risque pas de venir, il était à trois chambres de la mienne la semaine dernière, une histoire de caillot dans la cervelle. Merde, on dirait qu'y a du mouvement à l'intérieur, derrière le panneau « Gardez confiance » ! Où est le mégaphone ?

— On n'en a pas : on nous l'a piqué pendant la soirée merguez, j'ai fait une demande pour en avoir un autre y a deux semaines mais tu sais comment c'est, l'administration...

— Bon, heureusement que j'suis là, j'ai la voix qui porte. MONSIEUR LE RATON, IL NE VOUS SERA FAIT AUCUN MAL MAIS NE COMMETEZ PAS D'IMPRUDENCE, LAISSEZ SORTIR LES OTAGES UN PAR UN DANS LE CALME.

Après ces sages paroles du lieutenant Garrec, la porte de la banque s'ouvre lentement.

— Regardez, quelqu'un sort, dit Géraldine en faisant signe à la brigade d'intervention de se tenir prête. C'est lui, c'est le Raton Laveur ! Dégommez-le aux tibias !

— Stop ! dit Garrec en faisant de grands gestes. Y'a quelque chose de pas net !

En effet, au premier bougre déguisé en raton laveur s'ajoute un deuxième tout tremblant, et bientôt un troisième et un quatrième, les mains, ou plutôt les pattes en l'air.

— Ils sont plusieurs ? demande J.R.

— Non, répond Garrec, le salaud, il les a tous déguisés en mammifères carnivores de la famille des procyonidés pour qu'on le reconnaisse pas, comme dans « Inside Man ».

— Y'a des ratons laveurs dans « Inside Man » ?

— Non, mais c'est le même principe. On a affaire à un raton laveur cinéphile.

— Bon, on fait quoi ? Les mecs de la brigade d'intervention s'impatientent, il faut qu'ils shootent sur quelqu'un sinon ils vont nous faire une crise.

— Qu'ils tirent sur celui-là, dit Garrec en pointant un énorme raton laveur du doigt, ça doit être le braqueur qui a planqué le butin dans son costume.

Géraldine donne un ordre par talkie-walkie et une balle, tirée par un sniper placé dans l'immeuble d'en face, traverse le périmètre de sécurité où se débattent maintenant dans la plus grande confusion une vingtaine de ratons laveurs terrorisés. Le plus gros d'entre eux s'effondre, touché à la patte antérieure. Vêtu du dernier gilet pare-balles non troué, J.R. s'approche de lui et enlève son masque : il voit alors le visage rougeaud et suffoquant d'un homme goitreux bâillonné avec du ruban adhésif qu'il arrache d'un coup sec.

— Ouah ! Putain, ça fait mal ! Pourquoi vous m'avez tiré dessus, bande de cons ? éructe un obèse en nage deuxième cuistot dans un restaurant naturiste qui était venu retirer tout son fric de la banque à cause de la crise.

— C'est pas lui ! s'écrie Jean-Rémi à l'intention de Géraldine, le coup de feu ayant provoqué la panique des ratons laveurs qui s'enfuient en fendant la foule de badauds, sautant par-dessus les capots de voitures ou en se cachant derrière les pompiers.

— Là-bas ! s'exclame Garrec.

Elle sort son arme mais n'ose pas ouvrir le feu : à trente mètres de la banque, elle a tout juste le temps de voir un raton laveur de corpulence normale au cul imposant rembourré de billets qui lui fait un bras d'honneur avec sa patte avant de se tirer dans une Fiat Panda.

9h25, Centre d'Orientation Sœur Emmanuelle de Meaux, récemment renommé suite au décès de cette vieille crevure. Ghislain, arrivé en avance, attend devant la porte avec les autres personnes participant à « la formation pour la reconversion professionnelle », dicit le dépliant kitsh que chacun tient dans la main. En voyant une grosse à béquilles, un S.D.F.

accompagné de ses deux chiens et une géante moustachue en jogging rose bonbon, il se demande un instant ce qu'il fait là. Soudain, un type à peu près normal lui adresse la parole :

— Salut, Ghis' qu'est-ce que tu fous là, je croyais que t'étais flic, j'ai même vu ta photo dans le journal avec ta coéquipière à propos d'une histoire de catastrophe industrielle, elle est pas mal gaulée pour son âge d'ailleurs !

— On se connaît ?

— Ghis' tu me fais marcher ?! T'étais mon meilleur ami au collège, on a fait les quatre cents coups ensemble : Stéphane, tu te souviens de moi quand même ?

— Ecoutez, je connais au moins une douzaine de Stéphane et surtout si j'avais fait les quatre cents coups, ou ne serait-ce même que les cent ou les deux cents coups, je m'en souviendrais.

C'est alors que Palardoux entend une conversation entre deux conseillères d'orientation sur le parking :

— Ah, ma pauvre, t'as tes cas soc' pour toute la semaine, je te plains, moi je crois que je vais me faire une matinée sudoku et une aprèm' Guillaume Musso.

A ces mots, il est sur le point de faire demi-tour et de retourner à l'appartement de Garrec, mais il est assailli de visions : Marmelade lui souriant en faisant une tarte aux pommes, leurs marmots Marmelade blonds aux yeux bleus jouant sur la pelouse de leur petit pavillon, lui caressant leur labrador Bébert, en hommage au commissaire Royco.

« Pour nous, je vais le faire » pense-t-il en s'engouffrant dans la salle surchauffée, récupérant in extremis la dernière chaise en plastique entre la grosse et le clodo. La conseillère est une femme d'une quarantaine d'années, borgne mais portant des lunettes vert fluo comme pour détourner l'attention de son œil absent.

— Vous connaissez tous de nombreux cas de reconversions réussies : Arthur, Mareva Galanter, Carla Bruni, Erwan Monthéour, Liane Foly...

— Ghis', c'est qui Erwan Montétour ? demande Stéphane le pseudo ami d'enfance.

— Tais-toi, j'écoute.

— Mais il y en a d'autres, reprend la conseillère, des moins connus bien sûr. Monsieur Gadget était prof de fac quand il a été viré pour harcèlement sexuel, ça a fini en non-lieu mais là n'est pas la question, il cherchait un créneau porteur, on l'a orienté vers un C.A.P. Plombier. Aujourd'hui il a son entreprise, il gagne plus que quand il était prof et je vous garantis qu'il a plus d'amis qu'avant, tout le monde le réclame. Dans la vie de tous les jours, l'ami plombier est bien plus utile que l'ami connaissant par cœur les poésies complètes de

Jean-Paul Eluard. Depuis qu'y a la crise, les rois du monde c'est plus les banquiers, c'est les plombiers, pensez-y. Ca intéresse quelqu'un ? Non, personne, ben vous avez tort.

12h50, centre d'orientation. Ghislain, qui a décidé de rester sur place pendant la pause-déjeuner afin de feuilleter la documentation concernant les métiers, appelle Garrec en la croyant chez elle ; sans réponse, il lui envoie une demi-douzaine de messages :

« TrouV métié : prof 2 franC »

« MiE : danseur 2 salon »

« Toiléteur Kn1 ? »

« Pourkwa pa réparateur 2 flipR ? »

« Post 2 tSteur 2 yaourt a mitan a Clichy »

« Envi detre métre-nageur, sé pa naG, tro tar pour aprendre ? »

13h54, place Marcel Copé, jonchée de dix-huit déguisements de raton laveur. Alors que les otages ont été évacués vers des cellules d'aide psychologique spécialisées dans le déguisement forcé d'êtres humains en bêtes à poils, Géraldine est retournée au commissariat et a laissé l'affaire à sa mère et Jean-Rémi. Ils ont établi leur Q.G. dans le kiosque à journaux inutilisé depuis dix ans, en face de la banque. Entre deux observations, Garrec épluche ses derniers S.M.S. avec consternation :

— Regarde-moi ça J.R. : ce pauvre Ghislain veut tester des yaourts, n'importe quoi. Pourquoi tu lui as pas dit de rester dans la police quand il t'a demandé ton avis ?

— J'aime pas mentir, Chantal : j'ai vu le Centre d'Orientation, c'est tout, mais très nettement, je suis sûr que la réponse qu'il cherche est là-bas. Putain, faut rien laisser ici, j'ai posé mon cookie deux secondes et un rat l'a bouffé. Au fait, on mange chez toi ce soir ?

— Comme d'hab', par contre y aura Ghislain et Hector, ça te gêne pas ?

— Non, il est plutôt cool, Hector, mais il va briser des cœurs au commissariat, tu sais qu'il a fait des avances à Claude ? Elle lui a fait une prise de catch, le coup du marteau pilon, interdit depuis 1988 en compétition, il s'est explosé la tronche, ça a pas fait un pli.

— Dommage, ça aurait fait un beau couple ! Revenons à l'enquête : les otages ont pu te dire ce qui c'était passé ?

— Vaguement, dit J.R. en consultant ses notes. Un type avec un sac est rentré dans la banque déguisé en raton laveur, a dit à tout le monde que c'était un braquage, qu'il avait des explosifs plein son costume et qu'il allait tout faire sauter s'ils n'obéissaient pas.

Apparemment il avait un détonateur à la main, sûrement un faux, mais on l'a pas retrouvé. Il a sorti des costumes de raton de son sac, a bâillonné tout le monde et les a obligés à les mettre. Il a dit que si quelqu'un enlevait sa tête de raton laveur, il déclenchait l'explosion. Ensuite il a foutu les liasses de billets et le sac dans son déguisement, il a fait sortir les otages et il est parti en dernier. C'est tout.

— Des infos récupérables sur notre homme ?

— A part qu'il avait une voix agressive, rien. Mais j'pensais à un truc, vu qu'on n'a presque aucun indice à part les déguisements, on devrait partir de là : les magasins qui vendent des costumes, ça doit pas courir les rues.

— Tu crois que ce type est assez con pour acheter dix-neuf déguisements dans un magasin de Meaux et penser qu'on le retrouvera pas ? A mon avis, c'est un professionnel qui essaie de nous attirer sur une fausse piste : il a piqué cinquante mille euros, une broutille par les temps qui courent, mais sans se servir d'arme et sans se faire chopper...

— C'est vrai que le seul blessé, c'est celui sur lequel on a tiré... Le type a dit qu'il allait porter plainte d'ailleurs. Pour les magasins de déguisements, on peut quand même tenter le coup, après tout, si ce mec est assez dingue pour se balader en raton laveur...

— Méfie-toi, J.R., ce voleur est sûrement moins dingo qu'on ne le croit.

14h28, magasin « Caméléon », 12 rue de la Tourte. Garrec et J.R. entrent dans une vieille boutique bordélique, la seule à vendre des costumes d'animaux exotiques dans le coin d'après leurs informations.

— Regarde, il est pas mal celui-là, ça t'irait bien non, en Fée Clochette ?

— Non mais tu m'as bien regardé, Jean-Rémi, j'ai une foutue dégaine de fée à la mord moi le nœud peut-être ?

— Bonjour, je peux vous aider, vous cherchez un déguisement ? dit un minuscule vieillard semblable à un lutin qu'ils n'avaient pas entendu arriver. A quelle occasion ? Soirée mousse, réunion d'entreprise, bar-mitsva, club S.M. ? On fait une promo pour les couples : si vous achetez Peter Pan et la Fée Clochette, je vous fais 30 % sur les deux costumes.

— Nous ne sommes pas un couple, Monsieur. Police, lieutenant Garrec, inspecteur Tribouillard, on aurait quelques questions à vous poser.

— Excusez-moi, vous aviez l'air tellement intéressés que j'ai cru...

— On enquête sur un homme qui a acheté dix-neuf déguisements de raton laveur, ça vous dit quelque chose ?

— Non, pas vraiment, mais il est possible que ce soit ma fille qui ait pris la commande, je bosse ici qu'un jour sur deux, le reste du temps je m'entraîne pour les Championnats de France senior de lancer de meubles.

— Pardon ?

— Je suis inscrit en catégorie « table basse » chez les soixante-dix ans et plus. Le lancer de meubles, c'est de famille : mon grand-père Oscar Capout lançait des vaisseliers pendant les foires, mon père Gédéon Capout balançait des étagères pour les réunions de famille et moi, Domino Capout, je propulse des tables basses à quinze mètres !

— Fascinant. On peut en revenir à nos ratons ?

— Oui. Vos dix-neuf déguisements, c'était pour une circonstance... particulière ? Soirée étudiante, mariage costumé, enterrement de vie de jeune fille ?

— Enterrement tout court, répond Garrec, c'est plus festif de porter le deuil en bêtes à fourrure qu'en noir.

— Comment ça ?

— Je déconnais, c'était pour une prise d'otages.

— Y a pas eu de morts au moins ?

— Non, mais il ne faut pas sous-estimer le traumatisme psychologique d'avoir été déguisé en mammifère, chez les plus fragiles ça va laisser des traces, c'est sûr.

— Bah, je suis pas responsable de ce que les gens font avec les déguisements, moi.

— Bien sûr, reprend J.R., on ne vous accuse pas de quoi que ce soit, on voudrait juste un nom, voire une description physique si possible.

Pendant que l'homme regarde dans son fichier clients, J.R. fait le tour du magasin ; en voulant examiner un masque de George Bush, il fait tomber un pétard de démonstration.

— Que personne ne bouge ! hurle Garrec en sortant son arme.

— Du calme, c'était qu'un pétard.

— J.R., viens ici, t'es pire qu'un gosse ma parole, tu vas me faire regretter Ghislain.

A cet instant, elle sent son téléphone vibrer et décroche :

— Chef, c'est moi, je mange pas avec vous ce soir, j'ai invité la conseillère d'orientation à dîner.

— Eh ben, au moins vous perdez pas de temps : Marmelade c'est déjà du passé alors ?

— Non, c'est pas ce que vous croyez, c'est strictement professionnel. Je crois que je vais devenir conseiller d'orientation, je lui demanderai plus d'infos pendant le repas.

— Tu m'en diras tant.

— Non, j'vous jure, en plus elle est borgne : elle a un bandeau sur l'œil comme le général Aussarès, ça me fait un peu peur.

— Vous êtes un grand garçon, Ghislain, vous faites ce que vous voulez, mais pitié, la ramenez pas à la maison : j'suis pas d'humeur à faire une reconstitution de la guerre d'Algérie et à vous voir imiter De Gaulle pour ses beaux yeux, ou plutôt pour son bel œil.

Elle coupe court à la communication et le vieux Capout annonce le verdict :

— Sur l'année écoulée, j'ai qu'un seul costume de raton laveur vendu, waterproof, doublure rembourrée, intérieur en peau de chamois. C'est un très bon client, il collectionne les déguisements, avec une préférence pour les animaux, mais il crache pas sur les séries limitées comme Fantômette ou Margaret Thatcher.

— Des informations sur votre aficionado ?

— Il paie toujours en liquide, pas de numéro de téléphone ni d'adresse.

— Bon. Et il ressemble à quoi l'homme invisible ?

— A un yack.

— Quoi ?

— La dernière fois, il avait un costume de yack, acheté ici d'ailleurs. Il vient toujours avec un déguisement différent, j'ai jamais vu son visage.

— Vous connaissez son blaze au moins ?

— Alfred Topinambour, mais ça me paraît louche comme nom.

— Peut-être un pseudonyme, note J.R. sur son calepin.

— Il vient tous les mardis après-midi vers 14h45, je le sais parce qu'y a jamais personne à cette heure-là et que c'est la fin de l'émission de Delarue. Vous savez le commerce des déguisements c'est plus ce que c'était, on subit de plein fouet la concurrence d'Internet, et les gens ont plus envie de s'amuser. La dernière fois que j'ai vu plus de deux clients dans la même journée, c'était pour la coupe du monde 98 : j'ai vendu cinquante-six costumes de Footix, les gens ont pas peur du ridicule quand même.

— Me parlez pas de cet ignoble poulet, dit Garrec en pensant à la mascotte de l'hosto.

— Et les farces et attrapes, ça marche plus ? demande J.R., peiné.

— Oh, mon pauv'monsieur si vous saviez : les pétards c'est fini, les gosses d'aujourd'hui préfèrent faire eux-mêmes leur bombe artisanale. Parlons pas des araignées en plastique, c'est démodé, maintenant les gosses font le jeu du foulard pour se faire peur.

— On reviendra demain vers 14h40, prévient Garrec, on jouera aux clients et le moment venu on arrêtera le yack/raton laveur sans accroc.

— Pas de problème. Sinon, vous êtes sûre que vous voulez pas la Fée Clochette ?

21h23, restaurant « La jonque chinoise ». Le visage de Palardoux émerge difficilement au milieu des bambous tandis que la conseillère borgne s’emmêle les baguettes d’émotion, sensible au charme tout en subtilité de l’inspecteur.

— Quel hasard quand même, je veux dire, vous vous appelez Ghislain et moi je m’appelle Ghislaine, y avait quoi, une chance sur mille ou deux mille peut-être ?

— J’sais pas moi et les statistiques ça fait deux, d’ailleurs je voulais vous demander...

— Oui ? Allez-y, Ghislain, demandez-moi tout ce que vous voulez.

— Y a pas des maths au concours de conseiller d’orientation ?

— Non, répond-elle, déçue par la question.

21h25, résidence « Marc Chagall », appartement de Garrec. Chantal et Hector dévorent le ragoût de mouton préparé par ce dernier pendant que J.R. se lance dans une tirade sibylline dont il a le secret.

— En fin de compte, la passion est le refoulement du biologique, mais que va-t-elle nous apporter ? Pour moi, tout au plus un soubassement.

— J’ai rien capté à ce que tu viens de dire, J.R.

— C’est vrai, on entrave que pouic à ce que tu jactes, le grand manitou, raille Troufignon tout en s’empiffrant de ragoût.

— Hector, vous êtes un chef, dit Garrec pour changer de sujet. Ca vous dirait pas de devenir cuistot ? Je crois que Royco cherche quelqu’un.

— Non, j’suis comme un coq en pattes au commissariat : y a pas grand-chose à faire, Jean-Gilbert a une petite télé qu’il me laisse regarder et puis y a Marie. Et Sylvette. Et...

— Croyez-moi, Hector, on devrait jamais mélanger boulot et histoire d’amour, ça apporte que des emmerdes, dit Chantal en faisant un clin d’œil à J.R.

21h28, kebab « Chez Mouloud », 4 allée Khaled Khelkal. En compagnie de Putois et Mahmoud, Hervé Bidoux s’extasie devant son plat de boulettes :

— J’apprécie de plus en plus la bouffe de bougnouls mais c’est pas donné, puis ma femme, enfin c’est pas vraiment ma femme, la femme chez qui je vis en ce moment disons,

ben elle aime pas ça. Faudrait que je me trouve une Arabe pour me faire la cuisine : t'aurais pas une frangine ou une cousine à marier, Mahmoud ?

— Ca dépend combien tu payes.

— Si tu veux te faire de l'oseille, conseille Putois, tu ferais mieux de t'associer avec nous plutôt que d'essayer de vendre ta pauvre cousine du bled à ce connaud de Bidoux.

— Faut voir : c'est pour quoi faire cette fois ?

— T'as pas besoin de connaître les détails, mais en deux mots je vais organiser un vaste trafic de drogue pour approvisionner Meaux et les alentours. Y a eu un blème avec mon plan précédent, ma dealeuse s'est fait serrer alors je reprends les choses en main.

— Quel genre de drogue ?

— Disons entre le chocolat noir à 70% et le tranxène.

— Ca va se vendre, ça ? demande Bidoux en finissant son plat.

— Je blaguais, crétin !

— Non, sérieusement : je veux savoir avant de m'engager.

— Ben, un peu de tout quoi, on serait une sorte de grossiste ambulante où chacun pourra trouver son bonheur.

— De l'herbe ?

— Shit, coke, héro, crack, L.S.D., G.H.B., B.T.S., I.U.T., tout ce qui se fume, se sniffe ou se prend en intraveineuse.

— Non, je marche pas dans ces combines, s'insurge Mahmoud, y a des limites. L'herbe, oui, mais le reste non. Les drogues dures ça rend les mecs barges, j'avais un cousin toxico qui était tellement en manque qu'il s'est shooté à la tisane, directement à la seringue. O.D. de thé au jasmin, il est mort en moins de dix minutes.

— La drogue, ça tue, commente Bidoux.

— Pas plus que les accidents domestiques, minimise Putois, c'est pas pour autant qu'on arrête de vendre des cuisines tout équipé. On fait pas d'omelette sans casser des œufs, faut faire des sacrifices.

— Non, désolé, je vous suis pas.

— Et si t'étais directeur adjoint de la branche beuh, qu'est-ce t'en dis ? T'auras qu'à faire comme si t'étais pas au courant du reste.

— Mais je suis au courant du reste.

— Déconne pas, Mahmoud, maintenant t'en sais trop, si t'es pas avec nous, t'es contre nous, dit Putois d'un air menaçant.

— Et pour ta cousine du bled, ça me coûterait combien ? demande Bidoux qui n'a rien écouté à la conversation.

Mardi 4 novembre, 9h02, Centre d'Orientation Sœur Emmanuelle. Garrec et J.R. arrivent sur les lieux en Coccinelle, les participants à la formation attendant devant la porte — seul Palardoux manque à l'appel.

— Putain, J.R., Ghislain est dans la mouise jusqu'au cou ! Sa conseillère d'orientation, Ghislaine Calmos, s'est fait trucider et il dînait avec elle hier soir, il est sûrement la dernière personne qui l'ait vu en vie !

— T'as pu lui parler ?

— Non, pas depuis qu'elle est morte.

— A Ghislain, je voulais dire.

— Quand je suis partie il dormait encore, il doit être au courant de rien, j'ai essayé de l'appeler mais il répond pas.

— Tu crois qu'il a quelque chose à se reprocher ? Il est peut-être en cavale.

— Mais non, il est rentré hier peu après ton départ en disant que le repas s'était bien passé et qu'il avait envie de dormir, il est parti se coucher sans même vouloir faire un Cluedo avec Hector et moi. Va falloir qu'on interroge les cassos, je te laisse t'en occuper, la grande moustachue en jogging me fait trop peur.

Sortant de la Coccinelle, J.R. part à la pêche aux infos alors que Garrec va à l'intérieur pour voir le corps. Le centre est fermé à clé, elle sonne et une quinquagénaire lui ouvre :

— Enfin, vous voilà ! Entrez vite, c'est horrible, horrible, terrible même, bonjour, je suis Patricia Tachonne, une collègue de Ghislaine, sa meilleure amie depuis quinze ans, on faisait du rafting ensemble pendant les vacances, vous en avez déjà fait, pardon, je sais plus ce que je dis, je suis sous le choc, c'est terrible, terrible, horrible, même, qui va s'occuper de son chien Dudule maintenant ?, enfin, c'est comme ça, vous voulez la voir, d'accord, mais faut que je vous dise quelque chose avant, (elle murmure) je sais qui est le coupable.

— Madame Tachonne, reprenez vos esprits et gardez votre sang-froid. Racontez-moi d'abord comment vous avez trouvé le corps avant de lancer des accusations.

— Je suis arrivée à neuf heures moins dix, la voiture de Ghislaine était sur le parking, la Peugeot vert métallisé avec le phare avant cassé, elle avait cogné un sanglier en revenant

d'une randonnée pédestre à la campagne, j'ai tout de suite su qu'il y avait un truc bizarre parce que la première qui arrive ouvre les volets et là tout était fermé, j'ai essayé d'entrer mais la porte était fermée aussi alors je me suis servie de ma clé pour entrer, et puis là ça a été terrible, je l'ai tout de suite vue, par terre, en plein milieu, dans une mare de sang, horrible, horrible, j'ai touché à rien, je vous ai appelée, j'ai vomi trois fois et vous êtes arrivée.

— Vous êtes sûre que c'est elle ? demande Garrec en regardant le corps. Parce que là y a plus de tête, apparemment.

— Oh oui, j'avais vu moi aussi, mais c'est Ghislaine, pas de doute, je l'ai reconnu à ses mollets musclés, c'était une sportive. Qu'est-ce qui lui est arrivée, vous croyez que c'est possible que ce soit une implosion spontanée de la cervelle, des fois elle réfléchissait trop ?

— Ca m'étonnerait, dit Garrec en s'accroupissant près du cadavre. J'ai suivi une formation en déminage, et là ça m'a tout l'air d'être une explosion à la grisou-dynamite, on sent nettement l'odeur. Selon moi, on lui a mis un bâton bourré de nitro entre les dents et on a allumé la mèche, mais l'épicentre de l'explosion a l'air de se trouver à un niveau plus élevé que la bouche...

— Vous saviez qu'elle était borgne ?

— Ah oui, Aussarès.

— Quoi ?

— Non, rien. Vous savez comment ça lui était arrivé ?

— Son ex, un S.D.F. héroïnomane, il lui a arraché l'œil droit dans une crise de manque, elle l'avait rencontré ici d'ailleurs.

— Ca explique tout, on lui a foutu la dynamite dans son œil manquant. On l'a mise en orbite, pour ainsi dire.

— Mon dieu, c'est horrible, horrible...

— Parlez-moi de vos soupçons quant à l'identité du tueur.

— Le jeune type avec qui elle est sortie hier, il avait l'air gentil, pourtant ça s'est mal fini. Mais je lui avais dit, j'étais sûr que c'était un serial killer.

— C'est-à-dire ? Vous êtes au courant de faits précis concernant cette soirée ?

— Oui, elle m'a envoyé des S.M.S.

— Je peux les voir ?

Garrec découvre alors quatre messages compromettants pour Ghislain : le premier à 19h34 (« Par o rSto, tenVré sms + tar »), le deuxième à 20h31 (« rSto sympa, tip mignon mé 1 peu con »), le troisième à 21h43 (« il é relou, + 1Trécé par job ke par moi »), le dernier à

22h45 (« vrai con, fan étiN dao, a partaG la note, rentre seul ché moi, jamé sortir avec Ksos. Bone nui »).

— Et qu'est-ce que ça prouve selon vous, à part qu'elle s'est fait jeter et que l'orthographe n'était pas son fort, que votre « serial killer » a des goûts musicaux de chiotte et des fins de mois difficiles ?

— Ce mec est un dangereux psychopathe, je l'ai vu tout de suite dans ses yeux que c'était un pervers, je parie qu'il a suivi Ghislaine dans la rue et qu'il l'a tué.

— On ne voit pas d'autres coups sur le corps, et au vu des projections elle a forcément été tuée ici. Je crois que vous faites fausse route madame Tachonne, mais réfléchissez, vous ne lui connaissez pas d'ennemis ?

— Tous les gens qui passent par ici, tiens ! Y'a que des paumés et des pervers qui viennent là, comme son junkie et le serial killer d'hier ! Non, vraiment, on n'est pas en sécurité, moi-même j'ai peur et pourtant je suis ceinture orange de ju-jitsu, vous connaissez, c'est japonais, comme du yoga en plus agressif, non, bon, tant pis, si vous voulez je peux vous trouver les noms des cassos dans nos fichiers, y'a que de ça, ça n'en finit pas, pire que des lapins ou de la vermine, y'en a de plus en plus, on s'en sort pas, vous savez...

— Voilà, occupez-vous de ça, dit Garrec pour ne plus l'avoir dans les pattes.

9h32, dans une voiture de fonction en direction du Centre d'orientation Sœur Emmanuelle. Tout fiérot, Hervé Bidoux met le gyrophare alors que Putois est au volant.

— Mon petit Bidoux, c'est trop beau ! Palardoux accusé de meurtre, la commissaire qui retire l'affaire à sa mère pour conflit d'intérêt et qui nous laisse nous en charger, c'est un cadeau du ciel ! Il va en prendre pour perpète, ce con !

— Et si c'est pas lui ?

— Ce sera lui si on le décide ! Ce coup-ci on va le mettre K.O. le Palardoux, après ce sera le tour du Garrec, elle a déjà eu chaud la dernière fois, bientôt on aura le commissariat entier sous notre contrôle, même Géraldine nous mangera dans la main ! Et si elle résiste, tant pis pour elle, on aura sa peau.

— Sylvain, des fois tu me fais peur.

— Ca m'étonne pas de toi, t'es qu'une poule mouillée, mais j'ai besoin d'un bras droit. Toi dans ton genre tu serais plutôt une prothèse de mauvaise qualité, mais mieux vaut une prothèse même en mousse que pas de bras du tout.

— Pas de bras, pas de chocolat ! s'enthousiasme Bidoux qui n'a jamais compris ce que voulait dire cette expression. Merde, ça me donne faim : on peut pas s'arrêter au Super U pour prendre du Milka lait-noisette ?

— Putain, Bidoux, y a qu'la bouffe qui t'intéresse.

— Attends, tu m'as traité de prothèse en mousse, faut que je compense en mangeant.

9h40, dans une salle annexe du centre aux affiches prônant la réinsertion d'ex-taulards sur lesquelles on peut voir de gros tatoués faire une mise en plis ou peindre des santons. Palardoux, mal à l'aise, les traits tirés, est questionné par ces collègues malintentionnés :

— Alors, mon vieux, on s'attaque aux conseillères d'orientation sans défense maintenant ? Et à l'explosif lourd, qui plus est !

— Tu voulais la sauter ou la faire sauter ? dit Bidoux en ricanant de son jeu de mot.

— Mais non, on est juste allé dîner.

— Tu sais que Landru aussi dînait avec ses victimes, tu sais comment ça finissait ?

— Je suis rentré avant vingt-trois heures, on s'est quitté devant le resto, elle a dit qu'elle rentrait chez elle à pied, je sais pas ce qui lui est arrivée après, c'est tout.

— T'as des témoins ?

— J'ai payé avec ma carte bleue, ça doit laisser des traces, y a l'heure sur le ticket.

— D'accord, admettons que tu puisses prouver que t'es sorti du resto avec la fille un peu avant vingt-trois heures, qu'est-ce qui prouve que tu l'as pas suivie pour la zigouiller peinarde, ou que t'as changé d'avis plus tard dans la soirée, tu t'es senti seul et tu t'es pointé chez elle pour lui exploser la tronche ?

— Je sais même pas où elle habite et je vois pas où j'aurais trouvé de la dynamite à cette heure-là.

— Joue pas au con avec nous, s'énervé Putois.

— Ouais, on gagne toujours à ce petit jeu, renchérit Bidoux.

— Vous pouvez demander à Chantal, elle vous confirmera que je suis rentré vers les onze heures et que je suis allé me coucher direct.

— Parce que tu vis à la colle avec Garrec maintenant ? s'étonne Bidoux.

— J'te l'avais dis Hervé, c'était louche leur histoire de vacances dans un gîte à la cambrousse, j'étais sûr qu'y avait anguille sous roche. Je crois qu'on va te mettre au frais pour vingt-quatre heures, ça te fera pas de mal.

— Non, les gars, déconnez pas : on est mardi.

— Et alors ?

— J’vais rater « Les Experts : Miami » et Hector devait faire des croque-monsieur.

— Me dis pas que vous vivez à trois avec ce nain vicieux ?

— Actuellement on cohabite mais ça ne préjuge en rien de notre type de relation.

— Parle en français s’tu plaît.

— Excuse, Bidoux, j’avais oublié que t’étais limite analphabète.

— Retiens-moi, Sylvain où je lui pète la gueule à coup de chaise à cette petite fiote !

— Laisse, Hervé, tu vois pas qu’il te nargue ce petit trouduc, il serait trop content qu’on le tabasse, comme ça il pourrait aller chialer sur l’épaule des Garrec mère et fille.

12h34, commissariat de Meaux. Ghislain est enfermé dans une cellule mais a droit à un traitement de faveur, Garrec venant manger avec lui :

— Alors, Ghislain, vous tenez le coup ? Goûtez-moi ça : une blanquette de veau que Royco a fait spécialement pour vous. Et si ça vous dit, j’irais vous chercher une part de tarte au citron tout à l’heure.

— Merci, chef, répond Palardoux en posant le sachet de cacahuètes chocolatées acheté avant sa mise au trou. Vous croyez que je vais m’en sortir ?

— Mais oui, ils ont rien contre vous : vous avez juste eu la malchance de dîner avec une femme qui s’est fait dézinguer dans les heures qui ont suivi, c’est vrai que c’est ballot, mais bon, sans preuves contre vous, vous serez bientôt libre...

— Il paraît qu’y a une conseillère qui m’accuse.

— La Tachonne ? Elle vous en veut parce que vous avait jeté sa copine, elle dit que vous avez une gueule de pervers pour vous faire du tort. Mais qui croirait une vieille fille sous médocs qui passe ses journées à lire du Guillaume Musso et à faire des grilles de sudoku ?

— Et dire que j’voulais être conseiller moi aussi, ça m’a vacciné la mort de cette pauvre Ghislaine, je croyais que flic c’était dangereux comme boulot, mais là, finir la figure émietée à l’explosif, merci bien...

— Vous avez besoin de quelque chose ? Magazines ? Livres ? Rubik’s cube ?

— Je veux bien une radio pour écouter Nostalgie.

— J’vous amène ça tout de suite mais interdiction d’écouter Christophe Maé, ça vous fait chialer comme une madeleine à chaque fois. Et pas d’Etienne Daho non plus après le repas, vous savez bien que ça vous donne des problèmes de digestion.

— J’ai pas très faim de toute façon, je crois plutôt que je vais faire une sieste.

— Bon. Et mangez au moins vos M&M's, vous allez tomber d'inanition.

— Oui, chef, dit Ghislain en ayant l'impression d'entendre Mémé Chouchen.

14h44, magasin « Caméléon », 12 rue de la Tourte. Garrec et J.R. flânent dans la vieille boutique bordélique quand ils entendent un bruit sourd.

— C'était quoi, une explosion ?

— Ca venait de l'arrière-boutique, couvre-moi, J.R., je vais voir ce que c'était.

Garrec s'avance lentement, l'arme au poing, quand résonne un second fracas : elle déboule dans l'arrière-salle et braque ipso facto Domino Capout, vieillard maigrichon flottant dans un débardeur turquoise qui sautille sur place. A une dizaine de mètres gisent des restes éclatés de mobilier en un amas de bois vermoulu.

— Putain, qu'est-ce que vous foutez ?!

— Je m'entraîne, tiens, fait le gérant en commençant des assouplissements. Je suis à la deuxième phase de ma préparation, la première c'était avec des poufs, là je jète des tables de chevet puis la semaine prochaine je vais passer à l'épreuve reine, le lancer de tables basses !

— C'est très intéressant, mais je vous rappelle qu'on a une enquête et...

La petite clochette signalant l'arrivée d'un client retentit.

— Ca doit être lui ! s'énerve Garrec. A votre poste, dépêchez-vous !

Capout met son programme de remise en forme entre parenthèse et revient en boutique, où il tombe nez à nez avec l'imposteur millionnaire Bernard-Henri Lévy.

— Bonjour monsieur, je me rends à un dîner philosophique costumé chez la famille Enthoven, comme d'habitude le père sera en Jean-Paul Sartre et le fils en Simone de Beauvoir, moi je vais les surprendre, je serais en Père Noël, et pour Arielle je voudrais un déguisement de cervidés, si possible un renne ou un élan, avec des bois en résine et un museau en latex, j'ai vu dans une brochure qu'un modèle venait tout juste de sortir en Finlande, j'aimerais savoir si vous pouviez l'importer pour moi, naturellement tous les frais seront à ma charge et...

— Lève les pognes, BHL ! tonne Garrec, surgissant de l'arrière-boutique, en le visant avec son arme de service.

— Mais, je...

— Essaie pas de t'enfuir, rajoute J.R. en le serrant par derrière.

— Vous m'arrêtez pour quoi ? Avoir écrit des bouquins de merde ?

— Arrête ton délire, Topinambour, enlève ce masque ridicule tout de suite, ça me fout la gerbe ! dit Garrec en lui tirant sur la peau du visage.

— Aïe ! Vous êtes cinglés, ma parole ! Vous allez encore m'entarter, c'est ça ! C'est une honte, mes avocats vous contacteront ! vocifère Bernard-Henri avant de prendre la fuite.

— Je crois qu'on a commis une boulette, reconnaît J.R.

— Désolé de vous avoir fait perdre un client, monsieur Capout.

— Bof, je déteste les coureurs cyclistes, de toute façon. Hé, voilà monsieur Topinambour ! dit-il en pointant du doigt l'ours polaire qui vient tout juste d'entrer.

14h50, dans l'arrière-boutique. Assis sur un pouf d'entraînement de Capout, Alfred Topinambour, ayant consenti à enlever sa gueule d'ours, montre son visage allongé de vieux héron à Garrec et J.R., remontés comme des coucous.

— Commençons par le commencement. Topinambour, c'est votre vrai nom ?

— Oui et non, je m'appelle Alfred Patate, mais j'ai changé de patronyme à vingt et un ans, je trouvais que Topinambour c'était plus joli.

— Sûrement. Vous êtes au courant pour le casse de la « Société Régionale » hier, avec les déguisements de raton laveur ?

— Bien sûr, j'ai trouvé ça étonnant, enfin, imaginatif, quoi. Toutes les gens déguisés sont comme des frères pour moi.

— Alors comme ça t'es le frangin d'un braqueur de banque, Patate ? T'aggrave ton cas, déjà que c'est toi le dernier péquin à avoir acheté un costume du même genre !

— Ca ne prouve rien. N'importe qui peut fabriquer soi-même ses propres costumes, on trouve très facilement les patrons sur Internet. Puis pour la banque, ça pouvait pas être moi, je sors jamais le lundi. Ni les autres jours, d'ailleurs. Je ne m'absente de chez moi que le mardi entre 14h40 et 16h10.

— Et pourquoi ?

— A cause de la guerre, pardi.

— Quelle guerre ?

— Mais toutes ! La première guerre du Golfe a commencé un lundi, la Seconde Guerre Mondiale un mercredi, la guerre des Salsifis un jeudi, la guerre des Deux Roses un vendredi, la guerre des Trois Saucisses un samedi et la guerre du Feu un dimanche ! C'est pas flagrant, comme preuves, ça !

— Pardon, mais je ne suis pas sûre de vous suivre...

— J'ai épluché toutes les sources historiques et je suis formel : dans toute l'histoire de l'humanité, pas une seule guerre n'a débuté un mardi ! Par conséquent, le seul jour où il est prudent de sortir de chez soi, c'est le mardi. Le reste du temps je regarde la télé dans ma cave remplie de réserves de nouilles et de Beaujolais.

— Et pour l'horaire, vous avez aussi une explication scientifique ?

— Ca c'est rapport au programme télé, à 14h40 c'est la fin des « Feux de l'Amour » et à 16h10 y'a « Rick Hunter » qui commence sur TMC.

— Une dernière question : pourquoi les déguisements ? demande Garrec, consternée, en voyant bien que ce zouave ne les mènerait nulle part.

— C'est pour échapper à une ex, une Juive que j'ai accueillie dans ma cave pendant l'Occupation. Depuis la Libération, elle veut que je reconnaisse ses deux gosses et que je lui verse une pension, faut pas pousser : je veux bien dépanner de temps en temps, c'est pas pour autant que je vais cracher du pognon à vie !

— C'est bien légitime, observe Jean-Rémi. Mais les déguisements d'animaux, c'était nécessaire, une fausse barbe n'aurait pas suffi ?

— Je suis un amoureux des bêtes, que voulez-vous. Même si ça m'attire parfois des ennuis : pas plus tard que le mois dernier, j'étais déguisé en bébé rhinocéros, ben dans la rue y'a un Chinois qui s'est jeté sur moi avec un canif pour découper ma corne en plastique ! Il paraît que c'est aphrodisiaque.

— Le plastique ? demande J.R. en s'apprêtant à le noter sur son carnet.

— Non, la corne de rhinocéros.

— Ah, soupire-t-il, déçu.

15h56, commissariat de Meaux. Suivant les instructions de Garrec, Jean-Gilbert rend visite à Ghislain comme toutes les heures pour voir si tout va bien.

— Sous couvert d'anonymat, un centenaire déclare : « J'ai bien connu Sœur Emmanuelle, eh ben je peux vous certifier que dans sa jeunesse c'était une grosse salope, voire une sacrée pute ». Je veux bien que ce soit le grand dossier du « Choc de Meaux » d'hier, mais il y va fort, quand même, ce Paimpol !

— Si vous voulez, je vous amènerai celui d'aujourd'hui dès que j'aurais fini de le lire, dit Jean-Gilbert. Il est drôlement bien ce journal, on apprend des tas de choses, par exemple vous saviez que l'Abbé Pierre rackettait les Compagnons d'Emmaüs pour se payer ses fix ?

— J'en avais entendu parler, un indic m'avait donné des détails troublants... Sinon, ils en sont où Bidoux et Putois ?

— Partis regarder le tiercé, je crois.

— Hein ?! Et l'enquête sur la mort de Ghislaine, ils ont avancé ?

— Pas vraiment. D'ailleurs je suis pas certain qu'ils soient très motivés, ils ont encore interrogé personne et ramené aucun élément, ils ont passé la matinée à jouer au pendu.

— Les salopards, ils veulent me faire porter le chapeau ! Ca se passera pas comme ça : dès que je serais sorti, je mènerais l'enquête moi-même pour trouver la vérité !

— Vous parlez comme David Duchovny dans X-Files, s'exclame Jean-Gilbert, impressionné.

— Et Chantal, ça va ? Elle est sur quelle affaire ?

— La banque attaquée par l'homme déguisé en raton laveur.

— C'est surprenant, remarque Ghislain en gobant son dernier M&M's.

Mercredi 5 novembre, 10h10, avenue Raymond Dutilleul. Les services de police sont au taquet : pour la deuxième fois en trois jours, record d'Ile-de-France, une prise d'otage est en cours dans une banque de Meaux, en l'occurrence au « Crédit Dijonnais ». Géraldine, cette fois avec un mégaphone récupéré à la salle des fêtes, est sur le coup, épaulée par Garrec et J.R. qui viennent d'arriver et par une fine équipe de snipers ayant déjà un procès au cul.

— MONSIEUR LE RATON, RELACHEZ LES OTAGES, LA PLUPART ONT DE L'ARTHROSE ET DES PROBLEMES CARDIAQUES, ON EST DANS UN QUARTIER DE VIEUX ICI, VOUS NE VOULEZ PAS AVOIR DES MORTS DE GRABATAIRES SUR LA CONSCIENCE ? Merde, ça marche ce truc au moins, j'ai pas l'impression...

— Géraldine, c'est quoi ce délire ? Le raton laveur est de retour ?!

— D'après les témoins, ça ne fait pas de doute : la même histoire qu'avant-hier, un type déguisé avec un sac de sport est rentré dans la banque, un guichetier a dû réussir à donner l'alerte, en tout cas depuis qu'on est là personne n'est sorti.

— L'enfoiré ! Il s' imagine peut-être nous pigeonner deux fois de la même manière ?

— Quelqu'un a-t-il parlé d'une attaque de jeunes chiens ? s'enquit J.R.

— Non, mais je vois pas le rapport, répond Géraldine.

— En me réveillant ce matin, j'ai pensé à une meute de chiots attaquant une boulangerie en Côte-d'Ivoire.

— Jean-Rémi, vous avez pris vos plantes de shaman avant de venir ?

— Non, non, c'était une vision prémonitoire, j'en suis sûr, les initiales le prouvent : banque, boulangerie, ça commence par un B, et Crédit Dijonnais, Côte-d'Ivoire, C et D tous les deux, CQFD.

— Ok pour B, C et D, dit Garrec, mais le A ça correspond à quoi ?

— Attention ! hurle Géraldine en lui donnant par la même la réponse.

La porte de la banque vient de s'ouvrir, les tireurs embusqués sont sur les dents : alors que tout le monde s'attend à voir sortir des rats laveurs, ce sont bien ces immondes rongeurs qui apparaissent — mais des vrais. Environ trois cents petits mammifères paniqués s'échappent de l'établissement sous les regards médusés des agents de police.

— Voilà la meute de chiots ! s'écrie J.R. en vérifiant sa vision.

— Il a fait diversion avec des animaux pendant qu'il se tirait avec la caisse, comme dans *l'Ultime Razzia* ! peste Garrec. Faut qu'on intervienne !

— Planquez-vous ! ordonne Géraldine en se cachant derrière une calandre.

Une nuée de rats en déroute bondit en effet sur les capots et les toits des voitures de police, couvrant momentanément le ciel de Meaux d'un épais brouillard de poils hirsutes et de cris stridents de rongeurs apeurés. Dans le doute, et pour améliorer leurs statistiques en ball-trap, les snipers se mettent à tirer dans le tas pour en descendre le plus possible.

— Trop de rats laveurs tue le raton laveur, constate à juste titre Garrec, assise contre la jante avant de la Coccinelle la tête entre les mains.

10h15, commissariat de Meaux. A l'accueil, Jean-Gilbert attrape une boîte à chaussures contenant les effets personnels de Ghislain, de nouveau libre.

— Lacets, portables, ceinture, dépliant de Gérard Majax, portefeuille, trousseau de clés et ce qui ressemble à une figurine en métal peint de Charly Oleg, tout y est.

— C'est pas Charly Oleg, c'est Francis Paracétamol, mon maître en magie, c'est mon porte-bonheur depuis que j'ai quinze ans ! s'offusque Palardoux en récupérant ses affaires. Où sont ma plaque et mon arme de service ?

— Ouh là, ça c'est pas de mon ressort, Ghislain, se défend Jean-Gilbert. C'est madame Géraldine qui les a confisqués, rapport à votre implication dans l'« affaire de la femme sans tête », c'est Paimpol qui l'appelle comme ça dans le « Choc de Meaux » d'aujourd'hui. Vous êtes mis à pied jusqu'à la fin de l'enquête, mais vous inquiétez pas, vous serez réintégré dès que toute la lumière sera faite.

— J’y compte bien, Jigé, je ne laisserai pas le nom des Palardoux être traîné dans la boue par ce boulet de Bidoux ! Chantal est pas là, elle avait dit qu’elle m’attendrait à ma sortie ?

— Une affaire urgente, elle a dû partir. Je crois qu’elle a pris la Coccinelle.

— Bon, j’veais devoir rentrer en bus alors. J’ai même pas de monnaie en plus, je demanderais une pièce à un clochard en route. Et c’était quoi cette « affaire urgente » ?

— Une nouvelle banque attaquée par le Raton Laveur.

— C’est étonnant, cette histoire, dit Ghislain, perplexe, en remettant ses lacets.

13h04, quelque part sous terre, entre le quartier de la Moumoute et le square Michel Charras. Garrec et J.R., penchés en avant, progressent flingues et lampes torches à la main dans un tunnel exigu donnant sur la succursale braquée du « Crédit Dijonnais ».

— Il nous aura bien chié dans les bottes, ce Raton Laveur ! fulmine Garrec. C’est plein de boue et de poils, il est forcément passé par-là, ce sagouin !

— Faut avouer qu’il est drôlement fort : on l’attendait devant la banque, il est passé par en dessous. C’a dû lui prendre des semaines pour creuser un truc pareil, on a déjà fait une vingtaine de mètres, peut-être qu’ils étaient plusieurs...

— Rien ne tient la route dans cette affaire : pourquoi se faire remarquer en nous envoyant des rats laveurs à la gueule, qu’il a bien dû s’emmerder à faire passer par ici soit dit en passant, alors qu’il aurait pu se tirer tranquille par le tunnel sans faire de vagues ? Et quel intérêt de braquer la première banque de manière si risquée alors qu’il avait déjà fait le souterrain pour attaquer celle-là ? Ca n’a pas de sens !

— Peut-être qu’il veut se faire remarquer ?

— Un exhibitionniste déguisé ? On aura tout vu ! Ah, ça y est, je vois le bout du tunnel, façon de parler.

Garrec s’accroupit pour sauter en contrebas sur le sol visqueux des égouts ; J.R. l’imite et s’entaille le pantalon sur un fragment métallique émergeant de l’entrée du souterrain.

— Foutus égouts, ça me rappelle de mauvais souvenirs¹² ! râle Garrec.

— Regarde, Chantal, le Raton Laveur a perdu un morceau de déguisement, dit J.R. en montrant la fine bande de tissu arrachée au même endroit.

¹² Voir Episode 3, *L’Homme au bidet*.

— Ah ah, ce con nous a laissé un souvenir ! fanfaronne Garrec en ramassant un papier non loin de là. Cet imbécile de Raton a dû déchirer la poche de son costume en partant précipitamment et a oublié ça dans sa fuite.

— C'est quoi ?

— Aucune idée. On dirait un reçu ou une note. C'est complètement effacé, ça a trempé dans la flotte et la terre. Derrière y'a un truc écrit à l'encre bleue, encore plus illisible. (Elle sort de sa veste un sachet en plastique et met la pièce à conviction à l'intérieur.) Je vais l'amener à Margouling à tout hasard, cette crapule obsédée touche sa bille en nouvelles technologies, il pourra peut-être en tirer quelque chose.

— Faut l'espérer, parce que pour le moment on est marron. Les types de la S.P.A. vont porter plainte pour les rats laveurs que la brigade d'intervention a massacrés, en plus ils ont déféqué de trouille sur toutes les bagnoles, les rats laveurs, pas les types de la S.P.A., les témoins en savent encore moins que la première fois et le directeur de la banque est en dépression avancée, le Raton a tiré quatre-vingt mille euros.

— Une goutte d'eau pour un banquier.

— Pas vraiment, c'était l'argent de son propre coffre, il comptait s'en servir pour financer son changement de sexe.

— Les temps sont durs pour tout le monde, philosophe sobrement Garrec.

15h36, impasse du Cormoran. Garés un peu plus loin, Bidoux et Putois, un sac à la main, attendent près d'une benne à ordures, en face de l'école primaire Lolo Ferrari.

— Sylvain, t'es sûr que c'est une bonne idée de poireauter ici, on pourrait nous voir, et pendant nos heures de boulot en plus...

— C'est moi le cerveau, que je sache, alors laisse-moi faire ! Avec la vieille Gertrude, ça a merdé, elle est au gnouf pour un moment, faut qu'on trouve quelqu'un d'autre pour vendre la came, d'autant que la thune que j'avais laissée à la vieille est paumée, Palardoux l'a envoyé sous scellé au Central.

— T'as perdu l'argent ! Comment je vais faire pour acheter la cousine de Mahmoud ?

— Fais pas chier, Bidoux, j'ai la situation en main, j'te dis.

— Sylvain, c'est toi qui a tiré sur Garrec pendant qu'on te couvrait avec l'Arabe ?

— Elle a eu du bol, cette raclure ! Mais t'en fais pas, mon petit Bidoux, personne le saura, j'ai été très prudent, tous les éléments compromettants ont été détruits. Ah, voilà notre contact, laisse-moi parler et fais pas le con.

En face, un petit gamin black en baggy à la coupe afro des plus développées s'avance vers eux en se dandinant comme un jeune marsouin sur la banquise.

— Yo, les mecs, ça gaze ? fait le gosse en checkant avec Putois.

— Le Chacalou, le fils de ce chacal de Momo, ça me fait plaisir de te voir ! Ton père va bien, toujours au vert ?

— Toujours, il se planque comme t'as dit, tu lui as sauvé la mise en le couvrant, il t'oubliera pas.

— Oh, c'était trois fois rien, on peut s'arranger entre honnêtes gens, puis si je devais coffrer tous les trafiquants d'organes que je rencontre...

— Quoi ? manque de s'étouffer Bidoux.

— Bon, c'est le moment de me renvoyer l'ascenseur, le Chacalou, dit Sylvain comme si de rien n'était. Je compte me lancer dans le trafic à grande échelle, mais j'ai besoin d'avoir des gars sûrs pour écouler ma marchandise. T'es partant ?

— Bien sûr que oui. T'as quoi à me proposer ?

— Un petit stock de blanche pour commencer, dit Putois en lui tendant le sac. 2/3, 1/3 sur les bénéfices, on est d'accord ?

— Pas de souci. J vais commencer à refourguer ça devant les maternelles et les écoles primaires, je coupe avec du sucre glace, les gamins sont habitués au goût, et je donne une blague Carambar avec chaque dose.

— T'es un malin, toi ! rigole Putois alors que Bidoux n'en mène par large. Bon, on fait comme ça et on se revoit la semaine prochaine ?

— Ca roule, mon pote, fait le Chacalou en checkant avec eux. A plus, les keufs.

Le dealer en couche-culotte part comme il était arrivé, sous l'œil dépité d'Hervé Bidoux qui regrette de plus en plus de s'être laissé embarquer dans ce guépier.

— On n'avait pas parlé de ça, Sylvain, vendre de la drogue à des enfants, ça craint !

— Je sais ce que tu penses, répond Putois, et je comprends tes doutes, mais les temps ont changé : de nos jours, les gosses ont vachement de blé, tu sais.

23h32, quartier de la Moussette. Un étrange ninja vêtu de noir et d'une cagoule verte se glisse dans une ruelle, prend appui sur des poubelles, se casse la gueule, monte à l'échelle de secours, écrase la queue d'un chat qui l'attaque, s'en débarrasse, ouvre en grand une fenêtre mal refermée du deuxième et rentre dans l'appartement. A l'intérieur, l'homme allume une lampe torche et enlève sa cagoule qui a failli l'étouffer.

— Putain, fait chaud là-dedans ! dit Ghislain en fourrant la cagoule dans sa poche, peu habitué à ce genre d'opération commando.

Après avoir erré toute la journée dans les rues de Meaux et dépensé l'argent donné par des clodos faisant la manche pour jouer au flipper, il a obtenu l'adresse de Ghislaine Calmos en s'introduisant subrepticement dans le centre d'orientation. Fort de cette information, il a décidé d'aller fouiller son appart pour en savoir plus sur elle, mettre la main sur le tueur et du même coup s'innocenter.

« Mon petit Ghislain, se dit-il en pensées, où est-ce que tu mettrais des papiers importants, des reconnaissances de dettes, des menaces de mort ? Dans ton bureau, bien sûr. » Aiguillé par cette brillante réflexion, il trouve le bureau de Ghislaine, enlève les tiroirs et commence à tout éplucher. Il trouve sans s'y attarder d'innombrables poèmes d'un S.D.F. héroïnomane, puis, au fond du dernier tiroir, un acte du tribunal déclarant irrecevable la plainte d'un dénommé O. Pardon demandant cent mille euros à Ghislaine pour mise en danger de la vie d'autrui, non-assistance à personne en danger et tentative d'homicide involontaire. Alors qu'il pense tenir une piste, un grognement se fait entendre : il braque sa lampe torche droit devant et éclaire la face écumante de Dudule, le pinscher de combat que la conseillère d'orientation avait acheté pour se protéger de son ex toxico.

— A l'aide ! hurle stupidement Ghislain quand la bête se jète sur lui.

Il se baisse, rampe sous le bureau et prend la fuite jusqu'au salon, poursuivi par le chien fou n'ayant plus mangé depuis mardi matin. Dans un réflexe de survie, Ghislain attrape un pain de plusieurs jours posé sur la table, dur comme une batte : au moment où le pinscher lui saute à la gorge, il frappe un home-run avec le clebs qui s'envole à travers la fenêtre ouverte. Après cet épisode épique, il glisse le papier compromettant dans sa poche, remet sa cagoule et repart par la fenêtre en craignant que Dudule ne l'ait attendu en bas pour se venger.

Jeudi 6 novembre, 4h32 du matin, appartement de Garrec. Chantal se réveille en entendant un grand bruit, elle pense à des voleurs et sort son arme de dessous son oreiller. Le bruit devient un bourdon continu, elle entend de la musique, imagine un concert improvisé sous sa fenêtre, se dit qu'elle doit rêver. Sur le point de se recoucher, elle se croit tombée dans une faille spatio-temporelle quand elle entend distinctement la voix d'Adamo.

« C'est sûrement un horrible cauchemar », pense-t-elle en souriant de faire des rêves aussi glauques. Soudain, un doute l'assaille : elle se rappelle que Ghislain a ramené ses CD et qu'il en avait un d'Adamo — elle s'était d'ailleurs moquée de lui en disant qu'il l'avait piqué

à Pépé Chouchen, et Ghislain avait répondu d'un air sombre qu'il n'y avait pas de Pépé Chouchen, puisque, selon la légende familiale, son grand-père était un Allemand de la Gestapo devenu trapéziste en Uruguay. Résolue à en avoir le cœur net, elle est confrontée à une vision d'horreur en arrivant dans le salon : Troufignon, complètement nu, danse un slow langoureux avec la lampe en forme de poire jadis offerte par Max sur un vieux tube d'Adamo mis à fond sur sa chaîne stéréo. Détail qui a son importance, la porte est ouverte, des plumes jonchent le salon et il lui semble voir une patte de volatile sortir de la bouche du nain.

— Hector, vous allez bien ? dit Garrec, pas très réveillée, sans qu'il lui réponde.

Alors qu'elle se remémore les avertissements de Ghislain à propos des crises de somnambulisme de leur nouveau colocataire, elle sursaute en voyant sur le seuil une vieille femme à la peau tirée avec des bigoudis sur la tête.

— Il a défoncé ma porte pour bouffer mon Jojo, ce sauvage ! hurle le sosie de Nadine de Rothschild au réveil. Un perroquet de concours d'une valeur inestimable !

— Mais non, c'est sûrement un malentendu, dit Garrec pour la calmer sans trop y croire. Troufignon, réveillez-vous ! somme-t-elle le nain somnambule en lui fracassant l'abjecte lampe sur la tête.

10h49, dans les rues de Meaux. Sans raison apparente, des dizaines de rats laveurs géants s'ébattent gaiement dans la ville alors que des fourgons de police, toutes sirènes hurlantes, les traquent inlassablement. On aperçoit un raton tazé à la patte ramper dans le caniveau ; à quelques rues de là, deux autres bêtes se flanquent des coups de pattes pour se planquer dans le même arbre ; plus loin, une femme d'un certain âge voit son déguisement arracher par deux flics alors qu'un troisième lui caresse les côtes à la matraque.

Au cœur de ce tumulte, le commissariat de Meaux est en ébullition :

— Madame Géraldine, ça n'arrête pas les coups de fils, les Rats Laveurs surgissent de partout ! se plaint Jean-Gilbert, dépassé au standard. On fait quoi ?

— Notre boulot, Jigé ! Trouble à l'ordre public, on les coince tous et on avise après.

— On en a déjà quinze au frais, dit Garrec son café entre les mains, on va devoir les entasser à dix par cellule ! Ca peut pas tous être des complices de notre braqueur, un truc a dû nous échapper.

— J'ai trouvé ! s'exclame J.R. en entrant triomphalement dans le commissariat, la main sur le paletot d'un Raton Laveur sans masque. Ce type a reçu comme tous les autres un colis avec un costume ce matin, dedans y'avait aussi ce mot : « Si vous portez ce déguisement

dans la rue pendant au moins trois heures aujourd'hui, vous recevrez demain un chèque de trois cents euros à votre nom. Signé : le Raton Laveur ». Etonnant, non ?

— C'est surtout malin de sa part ! dit Garrec en posant son gobelet. Je sais pas combien il a envoyé de déguisements mais ce tordu se la joue « V pour Vendetta », il veut passer inaperçu en ville et nous empêcher de lui mettre la main dessus !

— On est mal, dit Géraldine en engloutissant d'un trait le café de sa mère. Si seulement on savait où le chercher...

— 64 rue Pépito Salace, s'exclame Tchang Margouling en entrant triomphalement dans le commissariat, un papelard ensaché à la main. C'était un saltimbanque malgache de l'entre-deux-guerres, réputé pour sa danse du ventre et ses numéros de monocycle. C'est tombé en désuétude, le monocycle, c'est dommage, moi j'aimais bien...

— Accouche, Margouling ! le presse Garrec. D'où tu tiens ça ?

— J'ai pas dormi de la nuit, j'ai fait toutes sortes d'analyses sur votre papier des égouts en regardant les rediffusions de « Très Chasse » à la télé, c'était intéressant, y avait un reportage sur le tir à la bécasse dans le pays du Parpaillou, un sur la chasse à la cigogne en Lozère, un autre sur...

— Active ou je te descends ! dit Garrec en faisant mine d'attraper son arme.

— Ok, ça va, c'était une note de pressing pour un costume 50% acrylique, y avait une adresse écrite au stylo au dos, pour la livraison sûrement, au 64 rue Pépito Salace comme je vous l'ai dit en arrivant, vous voyez que c'était pas la peine de s'énerver, j'ai donné l'info principale en premier pour vous faire gagner du temps, inutile de monter sur vos grands chevaux.

Au moment où l'expert asiatique arrive enfin au bout de sa phrase, Garrec et J.R. sont déjà partis en trombe vers la Coccinelle pour coincer le coupable à domicile.

11h12, 64 rue Pépito Salace. La Coccinelle se gare devant un vieil immeuble délabré, Garrec et J.R. ayant à peine le temps d'observer les lieux que Palardoux leur tombe dessus.

— Oh, ça me fait plaisir de revoir la Coccinelle. Et vous aussi, chef. Puis même vous, Jean-Rémi.

— Qu'est-ce que vous glandez là, Ghislain ? J'veus ai appelé en vain depuis hier, vous faites le mort ou quoi ? Et vous êtes pas rentré cette nuit, vous étiez chez Marmelade ?

— Non, j'ai eu une nuit difficile, j'ai préféré aller à l'hôtel, d'ailleurs j'ai dormi comme un loir, si la femme de ménage m'avait pas réveillé à coups de balai je dormirais

encore. Je sais peut-être qui a tué Ghislaine Calmos : un certain O. Pardon a porté plainte contre elle sans succès y'a deux ans, il réclamait cent mille euros de dommage et intérêt, c'est un bon mobile, non ?

— Ca ne nous dit pas ce que vous foutez devant la planque du Raton Laveur.

— Ben c'est là qu'il habite, Pardon.

— Ne vous excusez pas. Aussi étonnant que cela puisse paraître, il semblerait que le coupable soit le même dans ces deux affaires. Je passe devant, J.R. tu me couvres. Ghislain, restez derrière.

Les trois flics pénètrent dans le bâtiment : c'est un endroit sombre et très humide, où pousse une végétation touffue, odorante, qui n'est pas sans rappeler par ses mares et ses branchages denses l'habitat naturel du raton laveur. Leurs yeux se faisant à l'obscurité, ils remarquent que les parois sont un véritable gruyère, un réseau complexe et peu sécurisé de galeries, de tuyaux, de tunnels et de cordes à nœuds reliant les divers appartements insalubres sur huit étages. Venant sans doute du dernier, une cascade d'eau croupie dégringole jusqu'au rez-de-chaussée en une très approximative reconstitution des chutes du Niagara.

— Cet endroit est fascinant, dit J.R. en prenant rapidement quelques notes.

— Chef, je peux vous poser une question qui me turlupine depuis longtemps ?

— Allez-y, Ghislain.

— Est-ce que l'animal de Candy, Capucin, c'est un raton laveur ? Ca peut pas être un écureuil, une loutre ça m'étonnerait.

— Et si c'était un capucin, tout simplement ? propose J.R.

— C'est pas une fleur ?

— Non, la fleur c'est la capucine, le capucin c'est un petit singe.

— Un singe ? Je crois pas. C'est peut-être une belette. Ou une marmotte coupée de singe. Ou un panda anorexique. Ou un singe anorexique coupé de belette. Ou un...

— Ghislain, vous comptez nous emmerder longtemps avec ça ? coupe Garrec. On n'en a rien à battre du singe de Candy !

— Je pensais que ça pourrait faire avancer l'enquête...

— Ben vous vous êtes gourré, ça fait rien avancer du tout ! Bon, vaut mieux qu'on se sépare si on veut avoir une chance de coincer ce zozo.

A ces mots, une ombre apparaît près d'une zone marécageuse : l'homme se retourne, Garrec distinguant nettement le déguisement tant redouté.

— Rends-toi, le Raton Laveur, t'es fini ! dit-elle en sortant son arme.

— Attrape-moi si tu peux ! répond le gangster costumé et cinéphile.

Avec une vélocité surprenante, l'homme s'enfuit en plongeant dans un tuyau : la bande se lance à sa poursuite, mais il a déjà grimpé à la corde pour gagner l'étage supérieur. Garrec hésite à tirer, de peur d'effondrer le plafond en sale état. Ghislain essaie d'imiter le fuyard mais, les bras en guimauve, se retrouve bloqué à mi-corde.

— Au secours, je suis coincé !

— On viendra vous chercher plus tard, dit J.R. en courant vers les escaliers.

S'ensuit un épuisant jeu du chat et de la souris entre le bandit sportif et les deux policiers, le Raton Laveur passant deux fois sous Palardoux toujours immobilisé sur sa corde. On entend des sirènes : Géraldine a envoyé des renforts, l'immeuble est encerclé mais l'homme ne s'avoue pas vaincu. Alors que J.R. est perdu entre les étages, Garrec, après s'être cachée derrière une sorte de termitière, est sur les talons de l'insaisissable criminel revenu au rez-de-chaussée. Elle l'a dans sa ligne de mire quand il stoppe subitement sa course. A quelques mètres de l'entrée, le Raton Laveur se tient debout, immobile. Tombée durant sa fuite, la tête de Procyonidé gît derrière lui : quand Garrec approche, elle constate qu'il se regarde dans une flaque d'eau frémissante qui déforme son visage déjà atrocement déformé.

— Je me rends, dit-il très doucement. S'il vous plaît, remettez le haut de mon costume avant de sortir, je ne veux pas qu'on me voit comme ça.

Garrec s'exécute, rejointe par J.R. et Palardoux, complètement essoufflés.

— En route, monsieur le Raton, dit-elle en passant les menottes à ses grosses pattes poilues.

20h38, au restaurant « Le Joyeux Poulet », anciennement bar « Chez Dédé ».

— Ce soir c'est poulet-frites pour tout le monde et c'est moi qui régale !

— Je crois que je vous préfère en restaurateur qu'en commissaire finalement.

— Et vous Ghislain, j'espère que vous avez réalisé que vous êtes fait pour être flic quoi qu'il arrive.

— Oui, chef, euh Robert, je suis sûr que d'une chose c'est que cette histoire de reconversion, c'était vraiment des conneries.

— A qui le dites vous, pourtant elle était pas méchante cette Confiture.

— Marmelade, elle s'appelle Marmelade.

— Oui, Marmelade, c'est pas le nom snob pour confiture ? Bon en tout cas, faut pas vous inquiéter, vous êtes jeune, pas mal de votre personne, vous resterez pas seul longtemps.

— Merci, c'est gentil, mais je crois que je vais rester célibataire un moment, histoire de faire le point avec moi-même et m'investir à fond dans le boulot.

— Vous avez raison Ghislain, mais vous pouvez quand même regarder, elles sont pas belles mes poulettes ?

En effet, les deux serveuses sont déguisées en poule.

— Ma femme va se joindre à nous : tiens la voilà, la reine du poulet rôti.

— Pourquoi vous êtes pas en poule, madame Royco ? demande Ghislain.

— Robert m'en a assez fait voir quand il était flic, c'est pas maintenant qu'il a raccroché qu'il va m'obliger à me déguiser en vieille poularde à mon âge.

— Tu sais bien que c'est les vieilles poules qui ont la chair la plus succulente, voyons.

— Robert, arrêtes de dire des bêtises devant tes collègues.

— C'est plus mes collègues, c'est mes amis maintenant.

— Finalement c'était pas une mauvaise expérience d'être mis en garde à vue, de passer de l'autre côté en quelque sorte. Vous devriez tous le faire.

— Vous avez quand même eu un traitement de faveur, Palardoux, tempère Géraldine.

— Ah bon ? Les vrais détenus ont pas droit à la blanquette de Robert, à la radio et à la P.S.P ?

— Votre naïveté est touchante, Ghislain.

— Par contre, du coup, j'avoue que j'ai pas tout suivi à l'histoire : le raton laveur a aussi tué Ghislaine ? Pourquoi ? Elle adorait les animaux : elle avait un chien et même le furet adopté de son ex, l'héroïnomane qui l'avait éborgné.

— En effet, elle avait le cœur sur la main, pour ce que ça lui a rapporté !

— Dîtes pas ça, chef, déjà que je culpabilise.

— En quoi vous seriez coupable de quoi que ce soit ?

— Si j'avais fini la nuit avec elle, elle serait peut-être encore vivante.

— Ecoutez Ghislain, vous n'allez pas coucher avec toutes les femmes seules pour les empêcher de mourir ?

— Quoi que, ça peut être un bon plan !

— J.R, ça m'étonne pas de toi.

— Alors Chantal : qu'est-ce que le raton avait contre cette pauvre Ghislaine ?

— Le vrai nom du raton laveur, c'est O Pardon.

— C'est quoi ce nom ?

— Il semblerait que le jour où son père l’a déclaré à la mairie, y avait un pot pour un départ à la retraite : ses parents voulaient l’appeler Olivier mais un employé bourré a eu la flemme d’écrire le prénom, il s’est contenté de l’initiale et après y avait plus aucun recours.

— C’est original comme nom : O !

— Et O c’est la classe.

— Bon, ça me dit pas pourquoi il en voulait à Ghislaine !

— J’y viens, ce type travaillait dans un vidéo-club ayant fait faillite, il est passé par le centre d’orientation, c’est là qu’il a rencontré votre conseillère : elle lui a donné un costume de raton laveur pour animer des après-midi dans un centre aéré. Et là, les choses ont mal tourné : un gamin hyperactif l’a défiguré avec de l’acide, il est devenu fou, il a développé une peur viscérale des enfants.

— C’était pas la faute de Ghislaine s’il s’était fait attaquer par un gosse.

— Je suis bien d’accord avec vous Ghislain, mais lui ne l’entendait pas de cette oreille : les parents du gosse ont fait marcher leur assurance et n’ont pas été plus inquiétés que ça, Pardon a perdu son procès contre Ghislaine mais il voulait qu’elle paye quand même, d’une manière ou d’une autre. Il l’a suivie pendant des mois et a profité de votre dîner foireux pour s’occuper d’elle : il lui a injecté un puissant anesthésiant pendant qu’elle rentrait chez elle, ensuite tout coule de source : il l’amène au centre d’orientation et lui fait sauter la tête.

— Et le fric ?

— Dans les deux casses, il a piqué 130 000 euros, il en demandait 100 000 de dommages et intérêts, les 30 000 restants ont été postés en chèques (300 x 100) aux cent personnes auxquelles il a envoyé un costume de raton laveur.

— Reste un mystère : comment il s’est procuré tous ces costumes ?

— Très simple : il les avait fait fabriquer par des Coréennes sans papiers au black.

— Et les 300 ratons laveurs du 2^e casse ?

— Il les a volés dans trois zoos spécialisés au Luxembourg le mois précédent.

— Ghis’ : tu voudras que je vienne avec toi récupérer tes affaires chez ton ex ?

— C’est sympa de ta part J.R. mais je vais pas t’imposer ce spectacle : elle risque de raconter des blagues salaces et de balancer mes cds et mes livres par la fenêtre.

— Bon, comme tu veux, mais sache qu’on est tous là pour te soutenir, t’es pas seul.

— Y a un truc qui me perturbe quand même : est-ce que quelqu’un sait quelle bestiole c’était l’animal de Candy ?

ÉPISODE 10 : PAS DE BRAS, PAS DE CHOCOLAT

Mercredi 19 novembre, 9h08, sur l'autoroute A 436 entre Meaux et Paris.

— A l'aide, à l'aide, s'il vous plaît, je suis Jennifer de la Star'ac, c'est moi qui chantais « Au soleil », « Ma révolution », plein de trucs super, aidez-moi, je vous en prie !

Celle qui beugle de façon si pathétique en ce froid matin de novembre est bien la célèbre chanteuse — quasi-méconnaissable : amputée des deux jambes au-dessus des genoux, elle traîne lamentablement ses moignons sur l'asphalte au milieu des hérissons écrasés, des chats écrasés, des chiens écrasés et d'autres trucs également écrasés. A cent mètres de là, deux zouaves discutaillent dans leur fourgonnette municipale :

— Norbert, c'est quoi ce truc là-bas, c'est un animal ?

— J'en sais rien, y a du brouillard, on dirait un épagneul qui se serait fait renverser par une bagnole, arrête-toi, je descends voir. Je te parie dix sacs que c'est un épagneul.

— Marché conclu.

Un des deux hommes descend du véhicule d'entretien des autoroutes et s'approche de l'objet du pari : déçu qu'il ne s'agisse pas d'un épagneul, il fait demi-tour vers la voiture, puis pris de remords, retourne vers la chose et la porte dans ses bras jusqu'au fourgon.

— Putain, Norbert, t'as gagné, c'était pas un épagneul.

— Vous m'avez prise pour un chien ? gémit Jennifer entre deux sanglots.

— Pas un chien, un épagneul : rien à voir. L'épagneul est le meilleur chien de chasse pour le petit gibier et je sais de quoi je parle : j'ai été élu chasseur de bécasses de l'année 2006 en région parisienne par un échantillon représentatif de semi-professionnels.

— Mais je suis un être humain, pas un chien !

— Vous devriez être flattée : quitte à être prise pour un chien, autant qu'ça soit un épagneul.

— T'as raison, Simon, et puis arrêtez vos jérémiades, vous, ou on vous ramène là où on vous a trouvé, déjà que vous allez nous saloper l'intérieur du van ! Vous savez quelle est la durée de vie d'un être vivant sur la bande d'arrêt d'urgence ? Vous pourriez tomber sur des gens bien moins gentils que nous, ah ça oui, y en a, c'est moi qui vous l'dis.

— Emmenez-moi à l'hôpital, je suis blessée !

— Vous croyez qu'il est nécessaire ? J'veux dire, on a du boulot, nous, puis on est payé à l'heure, en plus cet aprem' on a la visite médicale...

— Ouais, et moi je dois aller chercher ma belle-mère à l'aéroport à dix-sept heures tapantes. La dernière fois je l'ai oublié, elle a attendu une demi-journée avec des sans-papiers, ils lui avaient appris à jouer du djembé et elle était défoncée quand je suis allé la récupérer, je te dis pas le savon que m'a passé ma femme.

— Excusez-moi mais on m'a coupé les deux jambes au-dessus du genou, j'suis pas médecin mais je pense que c'est une bonne raison d'aller aux urgences, dit posément la chanteuse à pisseuses avant de tomber dans les pommes.

— Elle est dans les vapes, cette conne. Fouille son sac.

— Quoi ? Bon, ok. (Norbert s'exécute et découvre un stock de photos dédicacées de la geignarde, destinés à des gosses atteints de mucoviscidose qu'elle devait aller voir à l'hosto pour leur ôter toute envie de vivre.) Putain, c'est Jennifer de la Star'ac, la gamine, franchement, je l'avais pas reconnue.

— Faut dire qu'elle est salement amochée.

— Je prends les photos, ça peut se revendre, mon cousin Mathieu, tu sais le prêtre défroqué, il est fan de cette tache. Dis, tu crois qu'elle accepterait de faire un concert privé pour ma belle-mère ?

— Attend, j'ai mieux : si on demandait une rançon ?

— A qui ?

— J'en sais rien moi, à sa famille, à son producteur, y'a bien des nazes qui voudront la récupérer, j'imagine.

— Non, écoute, c'est une super idée mais j'étais en liberté surveillée jusqu'au mois dernier, les mauvais coups c'est derrière moi, je veux plus d'histoire. On va gentiment l'emmener aux urgences à Meaux et c'est tout.

— Dégonflé ! (Silence.) Et t'as intérêt à me filer mes dix sacs !

9h15, au commissariat. Depuis son bureau, Sylvette Boléro anime la thérapie de groupe réunissant tout le personnel du commissariat, organisée en catastrophe par Géraldine suite aux événements récents — à savoir le vol de drogue à l'intérieur des locaux et l'échec dans l'enquête sur la tentative d'attentat dans le métro l'avant-veille :

— Comme vous le savez, nous avons tous connu des moments difficiles ces derniers temps, on n'a pas été assez solidaires, on ne s'est pas assez fait confiance, on s'est même mis à se méfier les uns les autres, à se soupçonner.

— Arrête tes salades, Sylvette : la coke s'est quand même pas envolée toute seule et c'est pas parce que les bœufs-carottes se sont tirés sans inquiéter personne que ça veut dire que le ou les coupables ne sont pas parmi nous.

— Chantal, s'il te plaît, tu vas pas commencer avec ton mauvais esprit.

— Laisse-la parler, ma puce, dit Hector en posant la main sur le genou de Sylvette.

— Hé, tu fais quoi ? s'insurge Marie.

— Je discute, poupée.

— On dirait plutôt que tu la pelotes.

— Calmez-vous, Marie, dit Bidoux en mettant la main sur son épaule.

— Touche pas ma meuf ! s'insurge le nain en montant sur sa chaise.

— La ferme, rase-mottes ! répond Putois en se levant à son tour.

— On se reprend, tempère Géraldine. Tout le monde se rassoit et on discute gentiment, pas d'incartade.

— C'est lui l'incartade ! peste Putois en désignant le sympathique pygmée. Y'a des branches pourries dans ce commissariat, faut les couper net !

— Le seul pourri ici c'est toi ! dit Ghislain en sortant de sa réserve légendaire. Vous avez voulu me faire tomber toi et ce gros con de Bidoux !

— Je suis pas gros, s'insurge celui-ci, j'ai les os épais c'est tout.

— Et ta connerie aussi, elle est épaisse ! rajoute Garrec.

— Oh, la ramène pas, toi, fait Putois en laissant entrevoir son arme de fonction, ou j'vais te calmer fissa !

— Les armes ça me fait peur, dit Jean-Gilbert, je crois que je vais plutôt aller finir mon sudoku...

— Assieds-toi, Jigé, conseille Jean-Rémi, j'ai un mauvais pressentiment.

— N'importe nawak, cette thérapie, dit Mahmoud en s'allumant une clope.

— Y'a des ondes négatives ici, remarque Claude, ça me donne envie de cogner sur quelqu'un.

— Pourquoi tu me regardes ? s'offusque Hector.

— Bon, j'en ai ma claque, je me tire, dit Garrec.

— Certainement pas, répond sa fille, personne s'en va. On sait tous que t'as des problèmes avec Max mais on n'a pas à en faire les frais.

— Je crois pas que ça te regarde.

— N’empêche, vous devriez l’épouser, chef, rajoute Palardoux. C’est un chic type, Max, il arrête pas de vous envoyer des fleurs.

— Il les pique dans les cimetières ! J’vais pas me marier avec un pilleur de tombes quand même ! Ca suffit, faites-la si vous voulez votre thérapie à la con mais sans moi, dit-elle avant de sortir du bureau de Sylvette en claquant bruyamment la porte.

On entend une détonation sourde, les murs et le plafond tremblent, les vitres sont soufflées, Garrec tombe à la renverse : une explosion vient d’avoir lieu dans la salle principale du commissariat. Sylvette sort la première du bureau, paniquée :

— Un attentat terroriste, vite appelez les pompiers, Jean-François Copé, faites quelque chose, putain de merde, j’veux pas crever ici, par pitié, j’ai même pas eu le temps de faire mon testament. Chantal, t’es témoin : je donne rien à ma sœur Pierrette, surtout pas la Mercedes neuve, j’préfère encore la donner au Secours Catholique.

— Du calme, Sylvette, tout va bien, dit Garrec en se relevant, y a pas de blessés, que des dégâts matériels, rien de grave.

— Oh, toi Chantal, tu ferais mieux de la fermer.

— Sylvette, je sais pas si c’est ta ménopause précoce qui te rend agressive mais tu devrais te faire soigner, ça nous ferait des vacances. Merde, c’est quoi ce truc ?

Un bout de plastique rond à moitié fondu auquel est collée une mèche de cheveu blond, maculé de ce qui semble être des paillettes, gît aux pieds de Garrec. Sylvette semble reconnaître l’objet :

— C’est la tête de Barbie « Star d’Hollywood », Jigé va être dans tous ses états, il l’avait payé trois mille euros sur E-Bay la semaine dernière.

— Y a pire comme fin, : elle aurait pu finir droguée, prostituée et pleine de botox.

14h34, hôpital Raymond Domenech. A peine sortie du coma, Jennifer est assaillie de questions par les infirmières et les internes :

— Et Mario, c’est vrai qu’il est devenu proxénète en Belgique ?

— Et Jean-Pascal, il paraît qu’il a monté une entreprise de conserve de cassoulet à Castelnaudary ? Vous pourriez m’en avoir une dédicacée pour Noël ?

— Jessica est vraiment rentrée dans la secte du Colibri Bleu¹³ ? C’est triste quand même, elle chantait bien.

— Vous croyez que Nikos peut être le père du gosse de Dati ?

¹³ Voir Episode 1, *La secte du Colibri bleu*.

— Et Carine ? Ma sœur m'a dit qu'elle en était réduite à se déguiser en Nicoletta pour se faire embaucher comme animatrice dans les Super U.

Informés de l'agression, Garrec et Palardoux, venus pour l'interroger, se heurtent au refus de l'équipe médicale (que le producteur de Jennifer a grassement rétribuée) :

— Tiens, qu'est-ce que vous foutez là, Cigarillo ?

— Je suis le producteur de Jennifer et entre nous, à moi le jackpot, je dois dire que ce qui m'arrive est inespéré !

— Votre chanteuse, elle misait quand même pas mal sur son physique, non : avec deux jambes en moins vous croyez que les gamines continueront à s'identifier à elle ?

— Et qu'elle fera toujours fantasmer les pré-ado ? renchérit Palardoux, ancien pré-ado.

— J'ai eu du pif, ça fait que deux semaines que je suis son producteur, celui d'avant va s'en mordre les doigts.

— Mais elle va mieux ? Vous croyez qu'elle va pouvoir continuer sa carrière avec des prothèses ? s'inquiète Ghislain qui n'ose avouer à sa supérieure qu'il n'avait pas raté un seul prime et même une seule quotidienne de la Star'ac saison 1 et qu'il s'était ruiné en S.M.S. pour sauver Jennifer.

— Mieux que ça : quand elle s'est réveillée, elle a dit qu'elle avait vu Sœur Emmanuelle dans le long tunnel blanc : elle lui aurait dit de changer de vie pour se consacrer aux lépreux. Ca m'a donné une super idée : l'organisation d'une grande émission une semaine avant Noël, avec tous les anciens de la Star'ac, Jen en direct de Calcutta et les autres en plateau à Paris qui reprendront les chansons de ses albums. Ca sera à la fois un hommage à Sœur Emmanuelle, un soutien à Jen dans sa nouvelle vie, une récolte de fonds pour les lépreux avec l'élection de Miss Lèpre grâce à un numéro surtaxé et accessoirement une tentative pour relancer la Star'ac qui devrait ravir TF1. Bien sûr, on sort sa bio chez Michel Laffont dans une semaine ou deux, pas plus, j'ai déjà un titre accrocheur : « Yallah ou Comment Sœur Emmanuelle a changé ma vie », et on met dans les bacs un DVD best of avec des extraits de concerts et ses prestations à la Star'ac. L'idéal serait de s'associer avec la famille de Grégory Lemarchal pour avoir leurs duos et des images inédites de lui, peut-être avec des tuyaux dans le pif pour émouvoir, contre un pourcentage ça devrait être jouable. A moi les pépettes !

— Vous êtes rapide à réagir, ça pourrait presque faire de vous un suspect, Cigarillo, dit Garrec, sans que son interlocuteur paraisse l'entendre, perdu dans ses délires mégalo.

— Je vise ni plus ni moins que de dépasser les Ch'tis en nombre de DVD vendus avant Noël !

— Vous visez haut ! s'exclame Ghislain, admiratif.

— Faut toujours viser haut dans la vie, mon p'tit gars. Tous les gamins voudront le DVD de Jen sous le sapin et les parents pourront pas refuser puisque le fric est pour l'assoc' de Sœur Emmanuelle : en refusant ils contribueraient à la mort d'un petit lépreux, peut-être même de deux. C'est du tout cuit, ses jambes en moins ça va me faire des couilles en or !

— C'est peu orthodoxe comme méthode mais j'avoue que ça paraît efficace.

— Chantage affectif : numéro 1 en terme d'efficacité, la meilleure stratégie marketing et de loin. J'avoue que le coup de se revendiquer de Sœur Emmanuelle avec cette histoire de N.D.E. à la mords-moi le nœud, c'est extra, même moi j'aurais jamais eu une aussi bonne idée, comme quoi, des fois il faut faire confiance aux artistes, même quand ils sont cons.

— J'vous reconnais bien là, Cigarillo. Vous auriez pas une idée de qui lui aurait découpé les pattes pour faire son intéressant, par hasard ?

— Y a bien un type qui arrête pas de lui envoyer des bouquets, des chocolats et des lettres de cul, je crois même qu'il l'a demandée en mariage.

A ces mots, Ghislain ne peut s'empêcher de jeter un regard vers Garrec en pensant à Max, et celle-ci s'en rend compte.

— Je sais ce que vous pensez, Palardoux, alors fermez-la.

— J'ai rien dit, chef.

— Je lis dans vos pensées. Cigarillo, dites-nous en plus sur ce mec : vous croyez qu'il est dangereux ?

— J'sais pas : jusqu'à maintenant j'étais persuadé que c'était juste un pauvre type, mais vous devriez peut-être l'interroger.

— On peut le trouver où ? Vous avez ses coordonnées ?

— On a tout : adresse, portable, fixe, mail, surnom sur M.S.N., et surtout son numéro de carte bleue pour lui facturer toutes les conneries collector qu'il achète par correspondance

14h48, commissariat de Meaux. Gilles Froidure¹⁴ entre dans le commissariat en partie détruit, où des fils électriques pendent un peu partout, du plâtre tombant des murs et des bureaux et chaises endommagés gisant dans un coin car inutilisables :

— Eh oh, y a quelqu'un ici ? Putain, c'est quoi ce bordel ? On se croirait à Beyrouth.

¹⁴ Voir Episode 5, *Didier Wampas est le roi*.

L'accueil est désert jusqu'à ce que la tête de Jigé, hagard, émerge de l'accueil :

— Excusez-moi, monsieur, mais je suis occupé à faire une cérémonie d'enterrement.

— Enterrement ? Qui est mort ? Qu'est-ce qui s'est passé ? C'est encore une bombe c'est ça, comme celle que j'ai trouvée à temps dans le métro avant-hier ?

— Y a pas eu de morts, du moins pas concernant des êtres humains vivants. L'enterrement c'est pour mes Barbies, vous savez c'est pas évident de garder un côté solennel quand on est assis sur un cageot récupéré à la cantine, et puis les bacs à fleurs c'est pas très respectueux comme lieu d'ensevelissement des corps.

— Vous êtes sûr que vous bossez ici ?

— Oui, pourquoi ?

— J'sais pas, vous m'avez pas l'air net, c'est tout.

— C'est drôle vous êtes pas le premier à me dire ça. Qu'est-ce que vous voulez au fait ? Parce que si vous voulez rien, vous n'avez rien à faire ici et j'appelle la police.

— Je viens faire une déposition sur ma découverte de la bombe du métro : je dois voir Monsieur Jean-Rémi Tribouillard. Eh, mais c'est ce bon vieil enfoiré de Rigobert ! Qu'est-ce que tu fous là, vieille branche ? Terminée l'excrémentologie ? T'étais pourtant un des meilleurs à la fac de Strasbourg, bon t'étais pas non plus le dernier pour faire la nouba, c'est sûr ! Ah, c'était le bon temps.

— Vous devez faire erreur, dit Jean-Gilbert, c'est l'inspecteur Sylvain Putois.

— Ca me ferait bien chier !

— Venez par ici, Monsieur, dit Putois d'un air mauvais.

Le ripou emmène Froidure à l'écart et l'attrape par la veste :

— Ici, y a plus de Rigobert qui tienne, ok ? Je déconne pas et toi non plus t'as pas intérêt à déconner sinon il pourrait t'arriver des bricoles, mon vieux.

L'autre s'en va discrètement, sans même avoir rencontré Tribouillard qui l'attendait dans son bureau. A peine Froidure sorti, quelqu'un pousse la porte du commissariat : il est vêtu d'une doudoune dorée, d'un bonnet rouge et de gants de ski, si bien que Jigé, encore dérangé dans sa cérémonie, ne le reconnaît pas tout de suite :

— Encore quelqu'un ! Merde, vous pouvez pas me foutre la paix cinq minutes, vous voyez pas qu'on enterre quelqu'un ici ?

— Quoi ? Qui ? Qu'est-ce qui s'est passé ? On enterre qui ? Chantal ?

— Mais non, mes Barbies. C'est vous, Max, je vous avais pas reconnu avec tout votre attirail : vous êtes sur le départ pour le Groenland ou quoi ?

— Je suis en planque Jigé : mes fringues spécial grand froid que j'ai ramenées du Canada me sont bien utiles dans ces cas-là.

— Vous devez faire un boulot passionnant, Max, je vous envie.

— Croyez pas ça, Jigé : je suis actuellement en train de filer un type que sa femme soupçonne de la tromper avec une girafe du zoo.

— Quelle imagination elles ont ces bonnes femmes !

— Le pire, c'est que c'est vrai : j'ai des photos compromettantes, et si c'était pas contraire à la déontologie, je les mettrais bien sur Internet en accès payant, avec tous les détraqués qui pullulent, je me ferais un paquet de fric. Vous voulez les voir ?

— Non, merci. Par contre, vous avez regardé pour ce que vous savez ?

— Barbie et sa moto-neige ? Faut que je l'importe depuis le Québec, j'ai pas eu le temps, Jigé, on verra plus tard.

— J'suis prêt à mettre le paquet niveau prix, vous savez.

— Je sais. Mais expliquez-moi ce qui s'est passé ici.

— Une explosion, on n'en sait pas plus pour l'instant, c'est J.R. qui enquête sur l'affaire.

— Et Chantal, elle est où ? Elle répond pas sur son portable.

— A l'hôpital.

— Où ? Qu'est-ce qu'elle a ? Elle est blessée ?

— Hôpital Raymond Domenech.

Avant qu'il ait eu le temps de lui expliquer que Garrec n'était pas blessée, Max est déjà parti en courant, remonté en voiture et a mis les gaz direction l'hosto. Quelques minutes plus tard, il croise Garrec et Palardoux sur le parking de l'hôpital :

— Chantal, t'es vivante, Dieu soit loué !

— Max, qu'est-ce que tu fous ici ? C'est quoi ces fringues ? C'est pas carnaval ni le premier avril pourtant ? Super, ton bonnet, c'est en hommage à Cousteau ?

S'ensuit une scène gênante et pathétique pendant laquelle Garrec rit aux éclats — contre-coup du choc de l'explosion du matin ou réaction logique à l'accoutrement de Max ? — alors que ce dernier pleure comme une madeleine, assis par terre en plein milieu du parking devant des gens se demandant quelle maladie incurable on vient de lui trouver.

— Max, relève-toi ou ils vont t'emmener au troisième étage.

— C'est quoi le troisième étage ?

— Urgences psychiatriques.

15h43, 12, résidence Steevy Boulet. Après avoir sonné pendant cinq minutes, Garrec s'impatiente :

— Monsieur Mathias de La Huche ? Il faut ouvrir, c'est la police. (Pas de réponse.)
On va devoir défoncer la porte, Ghislain.

— Je crois qu'ça va pas être possible, chef, je suis très fragile de l'épaule, c'est congénital, Mémé Chouchen, elle c'est pire : elle grince comme Robocop quand le temps est à la pluie et en Bretagne il pleut souvent.

A cet instant, la porte s'ouvre sur un intérieur coquet, plein de napperons et de chiens en faïence — « un vrai appartement de vieille fille », pense Ghislain. L'homme qui a ouvert la porte a quarante-cinq piges, les yeux bouffis et le nez rouge d'avoir trop pleuré, il arbore un tee-shirt Jennifer dédicacé et même une petite barrette en strass « Jen » — « peut-être qu'il est aussi fan de Julien Doré », s'imagine Palardoux pour se rassurer.

— Excusez-moi mais je suis dans tous mes états, j'ai appris pour Jen.

— Comment vous êtes au courant ? Les médias n'ont pas été prévenus et c'est arrivé y'a à peine six heures !

— J'ai vu des photos terribles sur le net.

— C'est pas vrai ! Ca doit être Cigarillo, son producteur. On peut jeter un œil.

Sur le site officiel de Jennifer, on la voit sur son lit d'hôpital, encore dans le coltar, en plan large, le corps sur les draps pour mettre en évidence ses deux jambes coupées, avec une photo encadrée de Sœur Emmanuelle à sa droite et une de Grégory Lemarchal à sa gauche. Un bandeau déroulant annonce déjà l'émission spéciale du 3 décembre, exactement dans les termes que Cigarillo leur a exposés une heure plus tôt.

— « Envoyez vos dons à l'adresse suivante », c'est pas vrai, il a déjà créé un compte postal pour récupérer l'oseille, quel chacal !

— Si ça peut aider les lépreux, je vais faire un don, promet de La Huche.

— Moi aussi, dit Palardoux.

— Vous êtes trop crédule mon pauvre Ghislain.

— J'ai d'abord cru à un canular, mais vous vous devez savoir la vérité, c'est même votre job, non ? Je vous en prie, dites-moi que c'est un horrible photo-montage !

— Malheureusement Monsieur de la Huche, on revient de l'hosto et on peut vous garantir qu'elle est bien dans cet état : finies les minijupes. Je sais qu'ça va être difficile mais on a quelques questions à vous poser.

— Vous me soupçonnez pas de lui avoir fait ça au moins ? J'aurais donné ma vie pour elle, moi !

— Monsieur de la Huche, depuis quand êtes vous fan de Jennifer ? demande Ghislain.

— Depuis le début, dès que je l'ai vu à la télé, enfin, moi je suis persuadé de l'avoir déjà vu avant mais personne veut me croire.

— Soyez précis Monsieur de la Huche.

— Eh ben, je suis sûr qu'on s'était déjà rencontrés avant, ailleurs, dans un autre contexte, dans une autre dimension.

— Je vois, dit Garrec d'un air circonspect. Je crois qu'j'vais vous le laisser, Ghislain, c'est vous le spécialiste des dimensions parallèles.

Garrec fait le tour de l'appartement pendant que son collègue s'assoit sur le canapé à fleurs roses du salon pour explorer toutes les dimensions de de la Huche : il y a des posters géants de Jennifer dans toutes les pièces, y compris les toilettes. Après une fouille des tiroirs, placards et du contenu de son ordinateur portable, elle en conclut qu'elle a affaire à un nazebroque inoffensif. C'est ce qu'elle dit un peu plus tard à Ghislain dans la Coccinelle roulant vers le commissariat :

— C'est pas lui, j'en suis certaine, ce mec doit être infoutu de découper un poulet, j'le vois pas sectionner l'objet de ses fantasmes depuis sept ans au-dessus des genoux. Et vous ?

— Moi non plus je sais pas couper le poulet, mais je m'en fous parce que j'achète jamais de poulet entier, j'achète que les cuisses, celles du Père Dodu sont succulentes, vous devriez essayer, chef.

— C'est ça, je vais me mettre au Père Dodu, mais en attendant, concentrez-vous : je voulais dire « et vous, vous pensez quoi de ce type ? »

— Oh, il est persuadé d'avoir été marié avec Jen dans une vie antérieure. Le coup classique : ils se seraient rencontrés à la cour de Louis XIV, tous les deux jeunes et beaux, bon, ils puaien un peu mais c'était l'époque, et hop, coup de foudre, mariage et tutti frutti.

— C'est drôle tous ces gens qui se découvrent des vies antérieures géniales : personne ne se souvient avoir été garagiste obèse et collabo ayant pris son pied en tondant des femmes à la Libération !

— En tout cas, dans sa vie présente, c'est pas reluisant : sa femme l'a quitté à la fin de la Star'ac 1 quand Jennifer a gagné.

— Pour quel motif ?

— Elle aimait pas Jennifer, elle disait que ça empiétait sur leur vie de couple.

— Ah bon, elle l'a juste quitté pour ça ?

— J'allais oublier : il a laissé leur gosse d'un an se noyer dans la baignoire, il attendait la coupure pub pour aller jeter un coup d'œil dans la salle de bain, il pouvait pas y aller avant parce qu'y avait le duo de Jen avec Serge Lama. Je crois que sa femme n'a pas été sensible à cet argument.

— Tu m'étonnes !

19h23, dans le commissariat presque désert. Putois s'entretient avec Bidoux et Mahmoud, à voix basse, se méfiant de la femme de ménage pakistanaise occupée à essayer d'effacer les traces de l'explosion du matin :

— On doit faire le point, j'ai des trucs à vous dire. Venez dans mon bureau, on sera mieux pour parler. (A la femme de ménage :) Vous nettoierez plus tard, Fatima.

— A 20h, j'arrête, si votre bureau est pas propre vous aurez qu'à le nettoyer vous-même. Et je m'appelle Naïma, connard, marmonne-t-elle tandis que Putois s'éloigne.

A l'abri des oreilles indiscretes, Sylvain leur fait un aveu terrible :

— L'explosion c'était moi, je sais j'ai merdouillé.

— Tu m'avais pas dit que tu voulais faire sauter le commissariat, si tu m'l'avais dit, j't'aurais pas suivi, c'est trop dangereux !

— T'es con Bidoux ou quoi ? C'est accidentel : je voulais piquer du G.H.B. et en fait c'était pas du G.H.B. mais un truc explosif. De toute façon, par chance y a pas eu de morts, c'est l'essentiel. Mahmoud, on a besoin de savoir si on peut compter sur toi, maintenant, les choses sérieuses vont commencer, on n'a plus droit à l'erreur.

— Non.

— Quoi, non ?

— Non, c'est clair, non.

— Je crois que malheureusement tu comprends pas bien les tenants et les aboutissants de l'histoire : soit tu es notre associé et tu te fais un max de blé en un temps record, soit...

— Soit quoi ? J'opte pour la deuxième solution.

— Soit tu vas avoir des problèmes, tu prends des risques pour ton intégrité physique et celle de tes proches.

— Vous me menacez, c'est ça ?

— Tu vois que tu comprends quand tu veux.

— Hervé, dis quelque chose : on est pote, tu peux pas cautionner ça ?

— Ecoute Mahmoud, ça m'embêterait de faire du mal à ton arrière-mémé qui fait des super boulettes, mais le business, c'est le business, la vie est dure pour tout le monde, surtout depuis la crise.

— On sait où t'habites, on connaît la plaque du taxi de ton vieux, puis un incendie est vite arrivé dans ces vieux appartements, vous pourriez tous griller, y compris ton petit frère de cinq ans, sa chaise sera vide le lendemain à la maternelle, ce serait malheureux.

— Et y a pas de troisième voie, un truc gagnant-gagnant ?

— Y a bien une possibilité : tu te tires d'ici, on te revoit plus jamais et tu dis rien à personne.

— Ca serait mieux.

— Mais attention, ça serait une sorte de liberté surveillée. Si on apprend que t'en as parlé à quelqu'un : couic (il accompagne ce bruit en passant son pouce sur sa gorge). T'as une semaine pour dégager : je serais toi, je me tirerais au Maroc, mais tu vas où tu veux.

Jeudi 20 novembre, 10h34. Dans son bureau, Garrec mère, emmitouflée dans son manteau, essaie de se réchauffer avec un troisième café :

— Quand est-ce qu'on va réparer ces foutues fenêtres ? Ca sert à rien de monter le chauffage à fond, ce qui faut c'est faire venir quelqu'un pour les changer.

— Mémé Chouchen, elle connaît un super vitrier, si vous voulez.

— Bien sûr Ghislain, votre vitrier va venir de Paimpol pour nous changer une vitre, ça va pas bien ?

— J'suis un peu à la ramasse en ce moment, je crois que c'est le choc de la séparation avec Marmelade.

— Oui et vous avez quand même subi un mariage, la mort de votre belle-mère, la mise en examen de votre beau-père, le meurtre de votre conseillère d'orientation, une garde à vue, une annulation de mariage pour incompatibilité d'humeur et un déménagement chez votre supérieure qui vit avec un nain, sans parler de votre possession par l'esprit de ma tante : c'est beaucoup en un mois et demi, c'est normal que vous soyez un peu à l'ouest.

Ils sont interrompus par Géraldine qui entre sans frapper :

— Il vient d'y avoir une explosion à la Poste, pendant l'heure de pointe en plus.

— Combien de victimes ? Des blessés ? Des morts ? demande Hector qui somnolait dans un coin, soudain excité par l'odeur du sang,

— Deux morts dont un chien et trois blessés.

— C'est qui les morts ?

— Une vieille en déambulateur qui a pas eu le temps d'aller jusqu'à la sortie. A vrai dire, elle a juste eu le temps de pisser dans ses couches avant de faire une crise cardiaque.

— Et le chien ? Il est mort comment ? s'inquiète Hector, encore nostalgique de sa vie avec les bêtes¹⁵.

— Ecrasé par la vieille dans sa chute.

— J'espère au moins que c'était son chien : ça sera moins dur pour la famille.

— Non, c'était pas son chien. On s'en fout du chien. Je me demande pourquoi je répons à vos questions idiotes.

— Mais parce que vous êtes gentille mademoiselle Géraldine, dit Hector avec un sourire se voulant angélique mais se révélant plutôt effrayant.

— Hector, je vous ai pas déjà dit de m'appeler commissaire Garrec ?

— Si, mais j'ai dû oublier.

— Ghislain, maman : vous y allez, je continue de travailler avec J.R. sur l'attentat manqué du métro. Essayez de savoir si ça a un rapport.

— Ca a forcément un rapport, dit Hector.

— « Méfiez-vous des évidences » : proverbe de flic à retenir, Troufignon.

— Au fait, Géraldine, vous avez une piste pour la bombe du métro ?

— Oui, Ghislain : on a analysé les matériaux utilisés et il semblerait qu'il y ait du désherbant, ce qui nous oriente sur la piste d'un jardinier municipal, seul adhérent de la ville au N.P.A., qu'on a déjà pris la main dans le sac en train de faire exploser des massifs de pétunias devant la mairie.

— Ca a fait des dégâts ?

— Tu parles, que dalle : une petite motte de terre sur les jantes de la Mercedes de Copé, en plus c'est lui qui a dû nettoyer, il l'avait mauvaise.

¹⁵ Voir Episode 7, *La bête du Gévaudouille*.

11h03, parking de la Poste de Meaux.

— Vous êtes sûr qu'y a pas de risque qu'on nous plastique la Coccinelle, chef ? J'ai peur avec toutes ces explosions.

— Va falloir arrêter avec cette voiture, Ghislain ou je vais me fâcher : vous avez une relation louche avec cette Coccinelle, vous devriez peut-être consulter Sylvette.

— C'est parce qu'un de mes films préférés c'est « Christine ».

— Tiens ça faisait longtemps qu'on avait pas parlé cinoche : vous êtes allé voir « Mesrine » ?

— Non, mais Mémé Chouchen a toujours prétendu qu'elle avait été retenue en otage par Mesrine, j'ai jamais pu savoir si c'était vrai, elle est un peu mytho, surtout quand elle abuse de l'alcool de poireau. En tout cas, ce qui est certain c'est qu'elle a mangé du pot-au-feu avec Carlos, on a des photos.

— Votre mémé a bouffé avec un terroriste ?

— Non, avec le chanteur, j'ai même un autographe, vous savez : tirelipompom sur le

— Oui, oui, je vois.

Une fois entrés, ils interrogent le guichetier qui, c'est étonnant, n'a pas de bras :

— Alors, vous êtes ?

— Didier Cabillaud, employé à la Poste depuis douze ans, trois mois et six jours.

— C'est précis.

— On est précis à la Poste, contrairement à ce qu'on croit.

— On ne doute pas de la qualité de vos services, Monsieur Merlu, euh Cabillaud.

— Et avant, vous faisiez quoi ?

— J'ai été bûcheron pendant dix ans, deux mois et quatre jours.

— C'est drôle, ça me rappelle un film.

— Ghislain, arrêtez avec vos films, un peu de concentration s'il vous plaît.

— Oui, s'il vous plaît, renchérit le Cabillaud manchot.

— Ah, je vois, c'est ça, vos bras : un accident du travail.

— Pas du tout, c'est un accident de quad un soir de biture après la troisième mi-temps.

— Vous étiez rugbyman ?

— Non, j'ai fait que les troisièmes mi-temps.

11h28, au commissariat, Géraldine interroge le jardinier Pierre Crésus :

— Veuillez décliner vos noms, âges, profession (en disant cette phrase, Géraldine se souvient du feuilleton « Tribunal » à cause duquel elle s'était inscrite en première année de droit).

— Pierre Crésus, cinquante-trois ans, jardinier municipal, enfin avant que je me fasse virer hier à cause de l'histoire de la bombe dans les pétunias : c'est une décision politique, je m'insurge, d'ailleurs j'ai le soutien de José Bové, je fais de la désobéissance civile.

— Ah oui ? Contre quoi vous vous révoltez ?

— Contre l'Etat, mademoiselle, contre Sarkozy et sa clique de gugusses, et surtout contre cette grosse patate bouillie de Jean-François Copé ! Vous savez qu'il veut être président en 2017 ? Plutôt crever que de voir ça ! Je suis entré en résistance, c'est pour ça que j'ai pris ma carte au N.P.A. d'Olivier Besancenot.

— Le facteur attardé qui passe ses dimanches chez Drucker ? Vous êtes un sacré rebelle, Monsieur Crésus.

— Oh je sais mon nom vous fait rire, vous le montrez pas mais je le sais : un anti-capitaliste qui s'appelle Crésus, qu'est-ce que c'est drôle, on se marre, hein.

— Calmez-vous et expliquez-moi en quoi c'est de la désobéissance civile de faire péter les pétunias ?

— Ma femme Eliane est secrétaire de mairie et on lui a baissé de soixante-dix pour-cent son budget photocopie, c'est une honte ! Du coup, elle est obligée de ramener les documents à la maison pour les photocopier. La meilleure, c'est qu'on l'a accusé de faire de l'espionnage pour un maire P.S. d'une ville du département dont je préfère taire le nom pour ne pas m'exposer à des représailles.

— Je vois. Et vous en avez mis ailleurs, des bombes ?

— C'était pas une bombe, une bombinette tout au plus, j'suis pas un terroriste, moi.

— Pour le métro, c'est pas vous alors ?

— Bien sûr que non, j'le prends jamais d'ailleurs.

— Et le commissariat non plus ?

— Mais non, j'ai rien à voir avec ça : si j'avais su, je m'en serai tenu à l'idée d'Eliane, j'aurais eu moins de soucis.

— Et c'était quoi le plan d'Eliane ?

— La bonne vieille lettre anonyme. Avec du sucre glace pour faire croire à de l'anthrax, une poupée vaudou et un pigeon mort par-dessus le marché, histoire de les faire

baliser. C'est une machiavélique, ma Eliane, elle est secrétaire mais faut pas croire, elle a des idées démoniaques quand elle veut...

— Vous auriez dû suivre votre génie du mal, ça nous aurait fait gagner du temps.

— Je peux y aller ?

— Oui. Mais restez à bonne distance des pétunias à l'avenir.

14h25, au commissariat. Assis sur des cartons devant un bureau fait de palettes entassées, Garrec et J.R. discutent de l'affaire de l'attentat à la Poste :

— Tu sais, Chantal, j'ai l'impression que nous traversons une sale période : crise économique, crise financière, crise sociale, crise de foie pour certains, épidémie de grippe et maintenant des attaques terroristes, tout ça ne me dit rien qui vaille.

— Tu dramatises, J.R., y'a un côté positif, ça nous fait du boulot, avec toutes les attaques à main armée de petits commerces à cause de la crise, on a de quoi faire...

— C'est bien plus grave que ça : nous sommes au bord de l'Apocalypse. Dans son ouvrage majeur, *La fin du monde c'est pour quand ?*, Ritonton Téflouze dit expressément que ce jour funeste sera précédé, je cite de mémoire, « du partage du corps de la drôlesse, du divertissement des cadavres et de la dissolution d'un nourrisson dans l'air ». Tu saisis ?

— Pas vraiment.

— Affaire Michette Lapoupe, à Limoges, la semaine dernière. Une femme sans histoire disparaît, ses amis disent qu'elle était sérieuse, qu'elle avait la tête sur les épaules...

— ...et on la retrouve décapitée et débitée en douze tronçons, façon bûche de Noël prédécoupée pour familles nombreuses, oui j'm'en souviens. Et alors ?

— C'est le « partage du corps de la drôlesse », tiens. Ensuite, y'a trois jours, affaire du cimetière Jean-Claude Brialy de Villejuif, profané à base de graffitis.

— Des inscriptions antisémites ?

— Pas vraiment, on a taggé uniquement des chiffres en laissant des blancs de temps à autre, d'après les experts il semblerait qu'on est voulu faire une grille de sudoku géante.

— « Le divertissement des cadavres ». L'enquête a donné quoi ?

— Rien du tout. Y'a de gros effectifs sur le coup, il reste bien une cinquantaine de stèles sans numéros, c'est un sacré challenge mais d'ici la fin de la semaine je pense qu'ils devraient avoir fini la grille. Mais le pire, c'était hier soir : t'as vu l'alerte enlèvement sur toutes les chaînes pour l'histoire du bébé kidnappé ?

— M'en parle pas, ça m'a gâché la rediffusion des *Tontons Flingueurs* leur putain de bandeau rouge, rien que pour ça j'espère qu'on retrouvera ce foutu gniard empalé sur un cure-dent comme une vulgaire saucisse cocktail.

— Plaisante pas avec ça, Chantal, c'est le dernier élément de la prophétie : dans les vingt-quatre heures, le Diable va venir ici et nous emporter tous ! clame J.R., lugubre, en pointant la porte du doigt.

Celle-ci claque aussitôt : à défaut du Malin, c'est Ghislain qui apparaît, les bras encombrés de quatre tabourets bancals.

— C'est bon, chef, le commissaire, enfin, Royco, a bien voulu nous prêter des sièges en attendant, il a dit que c'est ça la solidarité entre poulets.

— Super, dit-elle en prenant un tabouret, maintenant qu'on a de quoi s'asseoir décemment, on va pouvoir travailler. Ghislain, une piste dans l'affaire Jessica ?

— Jennifer.

— Oui, la courte-sur-pattes, celle qui mettra plus jamais que des shorts, vous voyez de qui je veux parler.

— Pas grand-chose, elle a seulement dit qu'elle revenait d'une animation pour un goûter d'anniversaire mardi après-midi quand elle a ressenti une brûlure à la cuisse en pleine rue.

— On a dû la droguer avec une seringue.

— Après, le trou noir. Elle a aussi parlé d'une histoire d'épagneuls mais j'ai pas tout compris.

— Bon. J.R., t'as vu les éléments qu'on a ramenés de la Poste ?

— Faut que Margouling les analyse, on devrait en savoir plus demain.

— Ca va pas être évidemment de bosser dans ces conditions, en plus pour Jennifer on n'a pas d'éléments et pas de témoins.

— Et on n'a même pas retrouvé ses pattes, précise Palardoux.

— Quelqu'un a une idée de ce qu'on pourrait faire ?

— Un mini-golf, propose Ghislain.

— Une fondue savoyarde, tente J.R.

— Dans le cadre de l'enquête, je voulais dire !

— Ah, soupirent les deux flics.

Vendredi 21 novembre, 00h54, quelque part dans un champ de maïs O.G.M. à proximité de Meaux. Une bande de gougnaftiers en cagoule, armés de toutes sortes d'instruments tranchants, découpent les plants à qui mieux-mieux en lousdé. Un grand type en blouson de cuir aborde tout à trac son compagnon de sabotage :

— Alors comme ça, t'es écolo, tu veux sauver la planète ?

— Bah, j'm'en fous un peu pour tout dire, laisser un monde meilleur à nos enfants, j'm'en tape, j'ai pas d'enfants.

— Moi non plus. J'peux pas en avoir, mes spermatozoïdes sont aussi véloces que Paul-Loup Sulitzer, une histoire d'intoxication aux pesticides il paraît.

— En fait c'est la première fois que je viens, je pensais que ce serait un bon endroit pour draguer des meufs.

— T'aurais dû aller en boîte.

— Ils me laissent jamais rentrer, ici au moins on accepte tout le monde. Comme en prison. J'ai un peu peur qu'on se fasse chopper.

— T'en fais pas, c'est peinard, les flics dorment ou sont aux putes à cette heure-là. Par contre tu vas être déçu, y'a pas des masses de filles ici...

— Ah bon ?

— D'après toi, quel genre de femme saine d'esprit aurait envie de crapahuter dans la cambrousse à une heure du mat' pour couper du maïs au sécateur ?

— J'avais pas pensé à ça...

Un type hébété apparaît derrière un plant de maïs en braillant comme s'il était bourré :

— Regardez, c'est très simple, vous prenez cette carte et vous la mettez comme ceci, au hasard dans le paquet, je mélange et ensuite il suffit de...

— C'est qui ce con ?

— Je suis Gérard Majax, le plus grand magicien de tous les temps ! dit le type avant de s'étaler par terre.

— Regarde, il pisse le sang ! Merde, on lui a coupé les bras !

— Tu crois qu'il va réussir à la retrouver, sa carte ?

02h16, appartement de Garrec. Alors qu'un vacarme insoutenable résonne dans toute la rue, Ghislain tambourine à la porte de sa supérieure :

— Chef, enfin, Chantal, je crois que y'a un problème, là... Chef ? Chantal, vous êtes là ?

La porte s'ouvre brusquement, montrant Chantal Garrec hirsute et furax dans un vieux tee-shirt trop grand.

— C'est quoi ce merdier ? On dirait du Julio Iglesias à fond, c'est ce foutu nain qui fait des siennes, j'avais mis mes boules kiès en nylon bituminé pour être tranquille !

— Non, c'est pas Hector, enfin si, il a une crise de somnambulisme en ce moment mais il fait pas de mal, il est en train de monter une béchamel devant une rediffusion de « Plus belle la vie ».

— Qu'est-ce qui se passe alors ?

— Jean-François a révélé à Sabrina que sa sœur qu'elle croyait morte était en fait sa mère qui avait disparu avec l'oncle de Patrice, qui n'est autre que l'ex de sa meilleure amie Cynthia, la fille de Jean-François, sa fille adoptive en fait parce que...

— Non, qu'est-ce qui se passe pour ce bordel ?

— Ben c'est pour ça que je venais vous chercher, c'est Max qui vous réclame, il est en bas et je crois qu'il est un peu ivre.

Toujours furibarde, Garrec ouvre la fenêtre et voit sur le trottoir Max déguisé en mariachi, gelé sous son sombrero, qui joue horriblement du banjo en éructant des espagnolades près d'un feu de camp qu'il a fait pour se réchauffer en enflammant une poubelle.

— Chantal, Chantal, yo soy tu amadrillo, armanillo, euh, hermadino, non merde, comment on dit « amoureux », en espagnol...

— Arrête ça tout de suite, Max, tu vas finir au poste ! Rentre chez toi, tu vas attraper une pneumonie !

— Mais t'es la femme de ma vie, Chantal, je veux chanter toute la nuit pour toi !

— Ca ça m'étonnerait ! hurle un chauve baraqué sortant sur son balcon au deuxième étage de l'immeuble voisin. Si tu l'ouvres encore, j'attrape ma carabine et je t'abats comme un faisan !

— Du calme, Monsieur, tout va bien, je suis de la police, il va arrêter...

— Volare, oh ooh oh oh, cantare, se met à vociférer Desjardins de plus belle.

— Ca suffit, j'vais me l'faire ce con ! dit le type en rentrant chez lui.

— Planque-toi, Max !

L'homme revient et vise Max, qui, de peur, se jète dans la poubelle enflammée pour se protéger en abandonnant banjo et sombrero dans la panique.

— Le spectacle est terminé, dit Garrec, consternée, en refermant la fenêtre.

9h47, hôpital Raymond Domenech. Dans la chambre occupée jusqu'à la veille par Jennifer, partie contre l'avis des médecins en tournée promo organisée par Ernesto Cigarillo, Garrec et Palardoux font face à Gérard Majax, assis sur son lit, joyeux et sans bras, battant de petits tas de cartes entre ses doigts de pied.

— Et alors, hop, voilà, l'as de pique réapparaît ! C'était bien votre carte, non ?

— C'était presque ça, dit Ghislain d'un air gêné, j'avais choisi le huit de carreau.

— Ok, pas de problème, je le savais de toute façon, j'avais vous faire autre tour, vous allez voir, ça va être tip-top ! s'enthousiasme Majax qui, maîtrisant mal la force de ses orteils, envoie valdinguer toutes les cartes autour du lit.

— Ecoutez, Monsieur Majax, dit Garrec, visiblement vous n'êtes pas au mieux, mais on a besoin de votre déposition, on a déjà eu un cas de star du show-biz mutilée par un malade et on voudrait pas que ça se reproduise.

— Mutilé, moi ? Mais non, je vais très bien, je pète la forme, ah ah, j'ai jamais été aussi bien, cette salope de Mireille va regretter de m'avoir largué pour partir avec le petit Mirouf, c'est moi qui vous le dit ! J'ai un show prévu pour le réveillon, ben j'peux vous dire que ça va être extra !

— Vous maintenez vos représentations exceptionnelles aux théâtres des Deux Mulets ? s'enquit Palardoux plongé dans une inexprimable angoisse.

— Bien sûr, mon bonhomme, ça roule !

— Revenez à la raison, Majax ! s'énerve Garrec. Vous n'avez plus de bras, comment vous comptez faire vos tours de cartes ?

— Mon lapin Jojo m'assistera ! C'est un super lapin, il est extraordinaire, tenez, il est tellement bien que j'aurais dû me marier avec lui, sûr que Jojo il se serait pas tiré avec cette sale merde de Mirouf !

— Vous voulez vous marier avec un lapin ? répète Garrec, abasourdie. Infirmière, on a un problème, le vieux Majax est complètement raide !

Un quart d'heure plus tard, Palardoux retrouve Garrec en train de fumer une clope devant l'hôpital :

— Alors, Ghislain, vous en avez appris de belles sur l'autre tocard défoncé ?

— Vous auriez dû rester, chef, c'était juste un problème de dosage de sa morphine, une fois qu'il a retrouvé ses esprits il est devenu tout à fait cohérent. Sauf pour ses spectacles, il maintient qu'il peut se produire uniquement avec les pieds mais j'en doute, je crois que mon réveillon du 31 est à l'eau...

— Sinon, on avait une enquête, je crois ?

— Oui, chef, pardon, je m'égare, mais ça fait quelque chose de voir son idole sans bras vous agripper avec les pieds en vous suppliant de lui amener son lapin pour qu'ils puissent commencer à répéter. Hier, il a fait une animation/dégustation de mortadelle au Promo Coco parce que les réservations pour son spectacle vont pas fort, avant son accident il en avait que trois dont deux que j'ai achetées, il a été payé en primeurs et pommes de terre, au moment où il allait les charger dans son coffre, pof, une piqûre derrière le genou et puis plus rien.

— Comme pour la nouille sans pattes de Cigarillo, note Garrec.

— Il faisait nuit quand il s'est réveillé dans un champ de maïs, il a aussi parlé d'une histoire de spermatozoïde avec un sécateur mais j'ai pas tout suivi. En tout cas, il nie avoir coupé les plants d'O.G.M., même avec les pieds. Des faucheurs volontaires ont dû faire le coup, le trouver dans cet état, passer un appel anonyme aux urgences et se tirer en vitesse. Vous pensez qu'ils auraient pu le confondre avec un épi de maïs et lui couper les bras ?

— Oh non, Ghislain, croyez-moi, le type qui lui a fait ça s'était déjà exercé sur Jennifer. On a un psychopathe salement tordu sur les bras, sans jeu de mot.

— Il pourrait s'en prendre à d'autres ?

— Peut-être bien, Ghislain. Si ça se trouve il commencera par Jamel, au moins avec lui la moitié du boulot est déjà faite.

— Paimpol va écrire de chouettes articles avec tout ça, observe Palardoux, pensif.

10h08, commissariat de Meaux. Dans les vestiaires, Mahmoud, remonté comme un coucou maghrébin, prend Bidoux et Putois à partie :

— Putain, les gars, c'est quoi ce délire ? Qu'est-ce que vous foutiez chez moi hier soir quand je suis rentré ?

— On venait voir ta petite famille, dit Putois d'un ton faussement mielleux. On aidait le petit Jean-Mouloud à faire ses devoirs...

— Mon frère s'appelle Jean-Michel, c'est pour qu'il puisse mieux s'intégrer. A quoi vous jouez tous les deux ?

— On te met en garde, mon pote, dit Bidoux en lui tapant sur la poitrine de l'index. Faut pas que tu fasses le mariol, Mahmoud : si t'es réglo, tout se passera bien, on se repointera chez toi que pour les étrennes. Sinon...

— Sinon quoi ?

— Sinon Jean-Mimi on en fait de la purée de petit beur ! menace Putois. Alors t'as intérêt à bien te la fermer à propos de nous trois, tu piges ? D'ailleurs le mieux pour tout le monde, comme on te l'a déjà dit, ce serait que tu te casses fissa : tu repars au Maroc ce week-end faire des balades à dos d'âne et manger de la harissa, et de notre côté, on laisse ta famille peinard. C'est honnête comme marché, non ?

— Ouais, ça se voit que t'as besoin de vacances, renchérit son acolyte.

La voix aiguë de Géraldine retentit de l'autre côté de la porte :

— Mahmoud ! Dans mon bureau immédiatement !

— Ben qu'est-ce qu'il attend, le gentil chienchien à sa mémère ? raille Bidoux.

— On reparlera de ça plus tard, dit Mahmoud avant de sortir.

Dans le bureau du commissaire l'attendent Géraldine, Garrec et J.R., observant les pièces à conviction sous plastique étalées sur le bureau.

— Bien. Mahmoud, asseyez-vous, J.R. a quelque chose à vous dire.

— Margouling a étudié les éléments retrouvés dans l'explosion du commissariat et dans celle qui a eu lieu à la Poste, puis il les a comparés à ceux composant la bombe du métro. Ses résultats sont formels : même engin pour le métro et la Poste, à base de produits chimiques sûrement mélangés par un professionnel, mais rien à voir avec le matos qui a servi à détruire nos locaux. Il pense que ça pourrait être des explosifs liquides instables (Jean-Rémi prend son calepin), il a dit des mots compliqués comme « exothermiques » et « trinitrotoluène » et rajouté qu'on en avait rentré au stock la semaine dernière.

— Conclusion ? demande Géraldine.

— On nous a piqué les explosifs dans le dépôt pour les cacher ici, la différence de température a activé le mélange et tout a sauté.

— Quel rapport avec Mahmoud ? dit Garrec, agacée.

— Je ne veux pas accuser sans preuve, mais il est le seul dans ce commissariat à avoir un casier et nous avons eu plusieurs vols ces temps-ci...

— Qu'est-ce vous voulez que je foute avec des explosifs ? Faire péter des cathédres de la S.N.C.F. ?

— Ecoute, Géraldine, je connais bien Mahmoud, c'est un brave gars, je me porte garante pour lui. A mon avis, le coupable est plutôt à chercher du côté du couple infernal, Bidoux et Putois...

— Lieutenant, ce sont des accusations graves ! s'insurge Géraldine. Si Mahmoud a quelque chose à voir avec ces vols, de près ou de loin, il vaut mieux qu'il le dise maintenant.

— J'ai rien fait, se défend Mahmoud. D'ailleurs vous avez rien contre moi, mais bien sûr, quand on n'a pas de preuve, on accuse le rebeu de service...

— Arrêtez, Mahmoud, vous êtes un peu bronzé, c'est tout. Et je ne vous accuse pas, je vous demande seulement des explications.

— Ma seule explication, c'est qu'on s'en prend toujours aux plus faibles ! Si ça se trouve, c'est votre nain play-boy qui a fait le coup, mais bien sûr, les nains, on les protège, on les chouchoute, ils ont les syndicats et les francs-maçons derrière eux, alors que les Arabes, walou !

Excédé, Mahmoud s'en va en claquant la porte.

— Ma pauvre Géraldine, t'es à côté de la plaque ! dit Garrec en claquant la porte à son tour.

— Sinon, vous savez ce que ça veut dire, « exothermique » ? demande J.R. en relisant ses notes.

Samedi 22 novembre, 5h32, appartement de Garrec. A peu près comme la veille, Ghislain tambourine à la porte de sa supérieure :

— Chef, enfin, Chantal, réveillez-vous, faut que je vous parle, c'est urgent, ouvrez-moi... Chef ! Chef !

La porte s'ouvre brusquement, montrant Chantal Garrec hirsute et furax dans un vieux tee-shirt trop grand.

— Putain Ghislain vous vous foutez de moi, vous allez me faire le coup tous les jours ? Si c'est Hector, je m'en fous, et si c'est Max, je m'en fous encore plus, je lui ai dit que je voulais plus le voir pour le moment.

— Non, non, c'est pas ça, j'ai une piste pour l'affaire Jennifer/Majax, une piste béton même, j'y ai réfléchi toute la nuit, ça me rongait de savoir en liberté l'ordure qui a amputé mon maître à penser...

— Jennifer ?

— Non, Gérard Majax. J'vous jure, c'est sérieux, venez, faut que vous voyiez ça.

Alors que Garrec suit son collègue en s'apercevant qu'il porte aux pieds des chaussons « Teletubbies », un paysage de désolation l'attend dans le salon.

— Pourquoi y'a des bouts d'assiettes partout ? Vous avez joué au ball-trap ou quoi ? Et qu'est-ce que fout Hector à poncer le plat du gratin à courgettes ?

— Ah, ça c'est parce que j'ai trouvé le moyen de contrôler son somnambulisme, il suffit de lui mettre un objet dans les mains et il l'utilise mécaniquement, je lui ai donné les assiettes sales pour qu'il les lave, bon, au début il a cru que c'était des frisbees et il les a lancés contre les murs, mais avec le plat il a compris, et il fait vachement bien la vaisselle pour un ancien sauvage...

— Vous m'avez réveillée pour voir ce prodige, Ghislain ? Vous voulez que je vous lance contre les murs vous aussi ?

— Non, c'est sur l'ordinateur, regardez : j'ai fait des recherches poussées sur Jennifer et Gérard Majax et il se trouve qu'ils ont tous les deux un fan-club à Meaux.

— Et alors, qu'est-ce que vous voulez que ça me foute ?

— Attendez, ce qui est stupéfiant c'est que c'est la même personne qui dirige les deux fans-clubs, une dénommée Paulette Marteau, y'a même une adresse et sa photo.

— J'en suis ravie, mais j'ai pas l'impression que ça nous aide des masses. Vous croyez qu'un type serait assez barge pour avoir estropié deux cadors de la télévision française dans l'unique but de faire chier une bouseuse qui les adorait ? Ca tient pas la route.

— Pourquoi pas ? On a vu des trucs plus dingues que ça : qui aurait cru que le petit Grégory n'avait pas été assassiné, mais qu'il avait simplement eu un accident de plongée malheureux en voulant battre le record du monde d'apnée en eau douce ?

— Hein ? Vous êtes stone comme Majax ?

— Non, je l'ai lu sur un site tout à l'heure.

— Faut pas croire tout ce que vous voyez sur le web, Ghislain, comme dit le proverbe policier, « Internet, c'est pas très net »...

— Le proverbe, c'est pas « Un proxénète, c'est pas très net » ?

— Si, mais on l'a modernisé.

11h10, 3 allée du Fil Dentaire. Garrec et Palardoux, suivant l'adresse du site, ont pris sur leur week-end pour se lancer sur cette piste improbable.

— Vous êtes têtu comme une mule, Ghislain, ça aurait pas pu attendre lundi pour vérifier votre géniale intuition ?

— On fait d'une pierre deux coups, chef, si on était resté à l'appart' ça aurait tourné au carnage : Hector refuse d'écouter son Black Sabbath au casque, vous pour le raisonner vous seriez mis à le cogner avec un objet contondant, il vous aurait mordu, vous auriez pu

chopper une maladie et ça aurait chagriné l'esprit de votre vieille tante, alors vous voyez, valait mieux qu'on parte...

— Ouais, si vous le dites. (Garrec tape à la porte, sans résultat.) Madame Marteau, vous êtes là ? Y'a quelqu'un ?

— Vous énervez pas, y'a personne, dit une voix fluette derrière la haie.

Garrec et Palardoux regardent à leur droite et voient une petite femme presque entièrement cachée par la clôture qui les épie depuis son jardin.

— Police, Madame, vous êtes ?

— A la retraite, mais avant j'étais meneuse de revue en Afrique coloniale.

— Non, votre identité je voulais dire.

— Ah. Je m'appelle Strychnine Casher.

— Comment vous savez que Marteau n'est pas chez elle ?

— Parce que je l'ai vue partir tout à l'heure avec son attirail, dans son espèce de camping-car, on aurait dit qu'elle partait pour une opération commando.

— Pardon Madame Casher, mais vous êtes à jeun ? demande Palardoux.

— Toujours quand je fais de l'exercice.

— Vous faites du yoga ?

— Non, je jongle avec des tronçonneuses, dit-elle en brandissant deux scies à moteur portatives, je veux être au point pour l'élection de Super Mamie.

— Dites, c'est pas risqué, à votre âge ?

— Mais non, qu'est-ce que vous dites ! C'est plutôt la Marteau qui aurait dû faire attention !

— Pardon ?

— La voisine que vous recherchez, la Marteau, ben elle a pas de mains. Rien jusqu'aux poignets. Des moignons. Elle m'a dit une fois qu'elle avait été prof de chimie, je sais pas si c'est une expérience qui a mal tourné mais c'est bizarre, croyez-moi...

— Merci pour ces renseignements, Madame, et bonne chance pour votre concours. Vous avez entendu, Ghislain ? Cette fille n'a pas de pognes !

— Ca doit être moins facile pour jongler avec des tronçonneuses.

— J'vous parle pas de ça mais de l'enquête ! Venez avec moi au commissariat, faut qu'on vérifie un truc.

11h33, commissariat de Meaux. Dans les locaux peu animés, Mahmoud et Sylvette taillent le bout de gras autour de cappuccinos ramenés de chez l'Italien d'en face :

— Mais non, Mahmoud, personne vous en veut ici, tenez, moi, je suis pour la diversité, c'est dans l'ère du temps, regardez les Américains, ils ont élu un intello black maigrichon, bon, nous comme président on a un nabot surexcité semi-débile, c'est autre chose, mais ça prouve que tout le monde peut réussir, c'est un beau message de tolérance.

— Les nains, c'est des privilégiés, dit Mahmoud avec rancœur.

— M'en parlez pas, j'en ai un à la maison et c'est une plaie, dit Garrec en entrant dans le commissariat. Alors, Sylvette, vous faites une séance privée pour notre repris de justice ?

— On discute, c'est tout.

— Lieutenant, je pourrais vous parler ? demande Mahmoud d'un air grave.

— Oui, bien sûr, tout à l'heure si vous voulez, là je dois voir quelque chose. Je crois que y'a un lien entre les dernières affaires : vous trouvez pas ça étrange que dans la même semaine on tombe sur une chanteuse sans jambes, un mec sans bras à la Poste, un magicien sur le retour amputé de la même manière et une fille aux mains coupées ?

— C'est vrai, c'est troublant, admet Ghislain, question mutilés de guerre on explose nos quotas, mais c'est une question de cycle, c'est peut-être une coïncidence...

— C'est plus qu'une coïncidence, quelque chose a dû nous échapper.

— Ca me rappelle des clients que j'ai vus, enfin, à titre privé, en dehors du boulot.

— Au black, vous voulez dire ? demande Mahmoud.

— Oui, au black, dit Sylvette en finissant son cappuccino, bon, c'était y'a un an à peu près, j'ai fait une thérapie de couple pour un type sans bras et sa femme avec des moignons, comme je pouvais pas leur serrer la main je leur faisais la bise, on était devenus assez proches.

— Leur blaze ?

— Monsieur et Madame Colin, je crois.

— C'était pas Cabillaud ?

— Si, c'est ça, Cabillaud !

— La femme est pas chez elle, tu sais où on peut la trouver ?

— Non, mais je soigne une amie à elle, Marie-Myriam Potiron. J'peux vous donner son adresse si vous voulez, elle saura peut-être.

11h48, 15 rue Jackie Chan, à côté de la place du Surimi et de l'avenue des Bridés. Garrec et Palardoux frappent à l'appartement du rez-de-chaussée. Après un certain temps, une femme avec une béquille vissée sous l'aisselle gauche leur ouvre la porte.

— Madame Potiron ?

— C'est moi-même.

— Lieutenant Garrec, inspecteur Palardoux. On voudrait vous parler de Paulette Marteau, vous avez cinq minutes.

— Euh oui, entrez, mais nous sommes en pleine réunion de l'A.F.V.D.L.T.M.

— C'est quoi comme genre d'assoc' ? demande Ghislain qui, en entrant dans l'appartement, voit une demi-douzaine de femmes en fauteuils roulants ou avec des prothèses apparentes manger des tartelettes au citron autour d'une table en formica.

— L'Association des Femmes Victimes de Dani Lary et de ses Tours de Merde, répond Marie-Myriam Potiron d'une voix pleine de ressentiment. Avec ses conneries j'ai été coupé en deux dans le sens de la longueur, j'ai un bras, un poumon, une hanche et une jambe en plastique à cause de lui !

— Il est maboul ce mec-là ! dit une grande gigue à chignon. En voulant faire des numéros de plus en plus spectaculaires, il m'a tranché les deux bras au niveau du coude, c'était son fameux tour de la scie-sauteuse infernale, il était le seul à le faire en Europe, mais ce que je savais pas c'est que le type qui était le seul à le faire avant lui il a fini entre quatre planches segmenté en petits bouts, idem pour son assistante, vous voyez le genre.

— Et moi, j'ai eu les tibias labourés par une tondeuse ! se plaint une autre dans un fauteuil. C'est un dingo de première, un vrai danger, il a une formation de boucher/charcutier, mais ça, personne n'en parle !

— A moi, il m'avait dit que c'était sans danger, ajoute une petite blonde ayant un couteau-suisse en mode décapsuleur à la place de la main droite.

— Dani Lary, c'est un gros con, conclut la dernière assistante du magicien préféré de Patrick Sébastien, en bout de table et bandée presque de la tête aux pieds.

— Nous ne sommes pas là pour faire le procès de ce clown, dit Garrec pour recentrer le débat. On cherche Madame Marteau, une amputée des deux mains mariée avec un type sans bras qui travaille à la Poste.

— Divorcée, lieutenant, précisé Marie-Myriam. Ils s'étaient rencontrés au cours d'une thérapie de groupe pour mutilés, c'est là où je l'avais connue d'ailleurs, elle s'était fait exploser les mains pendant un cours de chimie avec ses Terminale S, un p'tit con de stagiaire

avait interverti deux étiquettes par erreur, la faute à pas de chance. Ils s'entendaient plus depuis des mois, ils ont fini par divorcer mais Paulette en avait gros sur la patate.

— Une prof de chimie, reprend Garrec. Elle aurait très bien pu fabriquer des bombes.

— A condition d'être habile de ses pieds, fait remarquer Ghislain.

— Ah ça elle l'était, c'est même elle qui a fabriqué les tartelettes ! dit Marie-Myriam alors que Ghislain, qui en a déjà englouti la moitié d'une, hésite à la terminer.

— Vous l'avez trouvée louche ces derniers temps ?

— Ca c'est sûr, depuis que son Cabillaud voulait se remarier, elle filait un mauvais coton, elle l'a supplié d'arrêter mais il voulait rien savoir, résultat elle claquait tout le fric versé par l'Education Nationale suite à son procès en bière et en shit, ça allait pas fort...

— Le mariage, c'est pour quand ?

— Ben, attendez, pour aujourd'hui je crois.

— Merde, Ghislain, je comprends tout ! Nos deux affaires, c'est une dispute conjugale qui s'est envenimée : pour lui faire renoncer à son second mariage, Paulette a voulu faire exploser la ligne de métro que son mari prend pour aller bosser, en représailles il a amoché Jennifer dont elle était fan, du coup elle a bousillé son bureau de Poste et lui par vengeance il a massacré Majax, sa deuxième vedette préférée !

— L'amour rend aveugle, philosophe Palardoux. Et quand on a perdu l'usage de ses mains, c'est pas évident de retrouver son chemin, surtout si on n'a pas de chien.

— Vous faites des aphorismes rimés maintenant ? Madame Potiron, ce mariage il a lieu où ?

— Ben, à l'église, j'imagine...

— Venez, Ghislain, faut qu'on empêche un nouveau drame.

— Attendez, inspecteur, dit Marie-Myriam, vous n'avez pas fini votre tartelette !

12h08, commissariat de Meaux. Alors que pratiquement tout le monde est parti, Mahmoud, mélancolique, ferme son casier pour la dernière fois. Il attrape une enveloppe de papier kraft qu'il glisse dans celui de Garrec, range sa P.S.P. dans son sac Abibas et s'apprête à quitter le commissariat quand Maximilien Desjardins débarque en trombe :

— Salut Miloud, Chantal est là, je suis passé chez elle mais son nain m'a dit qu'elle était partie bosser, je voulais l'attendre là-bas mais ce con a commencé à me grignoter les panards à travers mes mocassins à glands, un vrai barjot, alors je suis venu ici, elle est dans son bureau ?

— Non, en mission, elle a appelé y'a pas deux minutes pour avoir des renforts à l'église, une menace sérieuse d'attentat apparemment, tous ceux qu'étaient pas partis bouffer sont allés sur place.

— Ok, j'veais aller l'aider moi aussi, merci Miloud, t'es un frère, dit Max avant de disparaître au pas de course.

— Moi c'est Mahmoud, soupire l'ancien vendeur de hasch en quittant le commissariat.

12h10, église Sainte Chiassou de Meaux. Garant en six-quatre-deux la Coccinelle parmi l'amas de voitures se trouvant devant la vénérable pagode, Garrec et Palardoux bondissent hors de leur véhicule et foncent à l'intérieur où une scène étrange les attend : deux curés, le funkier père Rillette Tricard¹⁶ et le cancer de la gorge ambulancier monseigneur de la Brindille¹⁷ s'attrapent par le col devant les mariés.

— T'es qu'un has-been, Brindille ! Même Ratzinger il a plus de groove que toi !

— Tricard, tu vas trop loin, eurf, eurf, nul ne peut insulter le Saint Père ! Et puis t'as rien à faire ici, c'est mon mariage, alors maintenant, eurf, eurf, eurghhh, eurghhhh...

— Un chat dans la gorge, mon vieux ? C'est ta mauvaise conscience qui te démange ? Je suis désolé mais y'a un roulement, cette semaine c'est moi qui fait les mariages et toi les enterrements, tu le sais très bien, puis je suis sûr qu'ils ont envie d'un mariage rock'n roll ces deux-là, avec toi même les mariages ressemblent à des enterrements !

— On se calme, police ! dit Garrec en montrant son insigne. Désolé d'interrompre la cérémonie, Monsieur Cabillaud, mais on cherche votre femme, vous l'avez vue ?

— Non, répond le marié sans bras, mais je...

— Nous vous soupçonnons d'avoir découpé en rondelles deux ringards du P.A.F. et d'avoir laissé votre femme commettre des attentats, alors dites-nous tout ce que vous savez !

— Que personne ne bouge où je fais tout sauter ! hurle Paulette Marteau, jusque-là dissimulée derrière un pilier, qui lève la jambe au-dessus de sa tête en signe de menace, un détonateur entre les doigts de pied. J'ai truffé l'église de vingt kilos de T.N.T.

— Quoi, la télé numérique ? demande Ghislain.

— Non, l'explosif ! Si vous bougez un cil on nous retrouve tous en bouillie jusqu'à Rueil-Malmaison, compris ?

La panique gagne l'assemblée ; Cabillaud essaie d'amadouer la forcenée.

¹⁶ Voir Episode 5, *Didier Wampas est le roi*.

¹⁷ Voir Episode 6, *Pas de mariage et un enterrement*.

— Paulette, tu es très en beauté aujourd’hui...

— Didier, c’est qui cette tarée ? demande sa future femme, Jody Bilouche.

— Ta gueule, morue ! éructe Paulette. Jetez vos armes, les flics, ou ça va chier !

Garrec et Palardoux obéissent. A l’extérieur, le bruit des sirènes se fait entendre.

— C’est fini, Madame Marteau, tente de la raisonner Ghislain, l’église est encerclée et on sait que c’est vous qui avez posé les autres bombes, rendez-vous...

— Jamais ! Mon Didier a voulu épouser sa greluche alors qu’on est fait l’un pour l’autre, c’est de sa faute ! Puis vous avez vu ce qu’il a fait à Jennifer et Gérard Majax ? Il les a cisailés net, il a de la force dans les pieds ce salopard, faut dire qu’il était marathonnier dans sa jeunesse.

— Je suis d’accord avec vous, Paulette, dit Garrec en s’approchant doucement d’elle. Il n’y a rien de plus important que de réunir les gens qui s’aiment, les gens comme vous, comme Didier, tout va tellement vite aujourd’hui, on peut perdre sa maison, ses économies ou ses deux mains en une fraction de seconde, alors à quoi bon se faire la guerre, à moins de faire du rap ça sert à rien d’avoir la haine de nos jours, je sais que vous vouliez faire de mal à personne, tout ça c’est qu’un malentendu, vous voulez seulement être avec Didier comme Angelina veut être avec Brad ou Charly avec Lulu, tout peut s’arranger, vous allez retrouver Didier, votre âme sœur, vous vivrez heureux et vous aurez beaucoup d’enfants, mais posez d’abord ce détonateur, vous vous sentirez mieux après.

— Vous avez raison, dit Paulette Marteau en le lui donnant.

— C’est trop beau ce que vous avez dit sur Charly et Lulu, chef, sanglote Palardoux en reniflant, vous m’avez ouvert les yeux, je crois que je vais rappeler Marmelade.

— Rillette, dans mes bras ! dit monseigneur de la Brindille en enlaçant le curé avec qui il entretient une liaison secrète depuis dix ans façon Brokeback Mountain.

— Paulette, j’ai été stupide, pardonne-moi, c’est toi que je veux épouser, enfin ré-épouser, reconnaît Cabillaud en se dandinant vers elle, c’est-à-dire en courant sans bras.

— Mais enfin, Didier ? soupire la mariée.

— Jody, je t’aime ! avoue Marco, son témoin et meilleur ami depuis quinze ans, en l’embrassant fougusement.

Alors qu’un vent d’amour fou souffle dans la vieille église puant le rance, Max, ayant franchi le périmètre de sécurité au péril de sa vie, se rue sur Garrec en criant :

— Chantal, je suis venu te sauver !

— Max, qu’es-ce tu...

Le lieutenant n'a pas le temps de finir sa phrase que le foireux détective l'a déjà plaquée au sol : sous le regard embué de larmes de Ghislain, il la serre contre lui de toutes ses forces comme un gamin attardé son doudou.

— Max, qu'est-ce tu fais là ?

— Ben t'étais en danger, j'ai voulu te sauver la vie !

— Je maîtrise parfaitement la situation, lâche-moi ! dit Garrec en se dégageant.

En voulant la retenir, Max attrape la main tenant le détonateur, sur lequel il appuie par mégarde : un sifflement strident résonne alors dans la nef.

— Putain, qu'est-ce t'as foutu, Max ?!

— Tout va péter dans les trente secondes, dit Paulette paniquée, barrez-vous !

Filmée par un cinéaste amateur passionné de vieilles pierres, la suite fait dès treize heures l'ouverture du journal de Claire Chazal : les familles qui sortent de l'église en hurlant devant des flics interloqués, une policière qui gesticule pour leur dire de partir, un type sans bras qui se dandine avec une fille sans mains sur le dos puis une énorme détonation, le bâtiment implosant comme un fruit pourri passé au micro-ondes. Après un long tremblement de l'image et un « Putain, la vache ! » du vidéaste du dimanche, la scène se termine par un gros plan sur deux curés serrés l'un contre l'autre, leurs soutanes en lambeaux.

— Pour un mariage rock'n roll, c'était un mariage rock'n roll, commente Garrec, à plat ventre, couverte de débris et de poussière grise comme un pompier en bas du World Trade Center le 11 septembre.

Lundi 24 novembre, 22h11, appartement de Garrec. Chantal, Ghislain, J.R. et Troufignon entament la tarte aux groseilles préparée par le nain gastronome.

— Vous m'en direz des nouvelles ! s'exclame Hector en servant ses collègues.

— C'est quoi les petits trucs qui craquent sous la dent ? demande Palardoux.

— Ma fierté : fourrage surprise à la sauce de blatte en sirop. C'est délicieux et plein de vitamines.

— Sûrement, fait Garrec en reposant sa part. Au fait, Hector, je compte sur vous pour nous rencarder dans les prochains jours sur ce qui se passe au commissariat.

— Pourquoi ? Vous partez en vacances ?

— Vous êtes con ou quoi ? Ca fait dix fois que je vous explique qu'on a été mis à pied avec Ghislain suite à l'explosion de leur moustier à la noix !

— Géraldine était très en colère, dit J.R. en prenant discrètement la part de Garrec.

— J'ai lu dans le « Choc de Meaux » qu'on allait construire à la place un centre de remise en forme pour traders dépressifs, dit Ghislain, c'était un projet qu'avait Copé depuis longtemps, en fait on lui a rendu service en faisant sauter toutes ces vieilles pierres...

— On n'a rien fait sauter du tout ! C'est ce nazebroque de Max qui nous a foutu les deux pieds dans la caille, mais bien sûr il s'en tape, il est pas flic, lui, c'est qu'un privé merdique à peine bon à photographeur Daniel Ducruet au Bois de Boulogne !

— Vous êtes dure, chef. Daniel Ducruet a fait une belle carrière de véliplanchiste avant d'être happé par les sirènes rutilantes du show-bizness...

— La ferme, Ghislain, je suis déjà assez énervée comme ça ! On résout une enquête difficile, on coince deux dingos de la pire espèce et v'là notre promotion !

— J'ai entendu dire que le Cabillaud et la Marteau allaient se marier en prison, dit Troufignon en s'enfilant une moitié de tarte à lui tout seul. Sinon je vous ai pas dit que Mahmoud est pas venu aujourd'hui ? Il paraît même qu'il a quitté le pays.

— Comment ça ?

— Il est parti, c'est tout, explique J.R. Son casier a été vidé comme l'appartement de fonction et il a laissé un message à Géraldine sur son répondeur. Il a dit qu'il retournait au Maroc pour raisons personnelles ou un truc comme ça.

— Rien de plus ?

— Il a piqué des gobelets en plastique et une plante en pot.

— C'est bizarre qu'il m'ait rien dit, remarque Garrec, je m'entendais bien avec lui. C'était un gentil délinquant. Il a dû se passer quelque chose pour qu'il s'en aille si vite, sans même nous dire au revoir...

— Dites, chef, ça en est où le projet de Paimpol pour adapter son bouquin en film¹⁸ ?

— Il a appelé tout à l'heure, le tournage doit commencer dans la semaine mais c'est Navet¹⁹ le réal. En plus il nous veut comme consultants exclusifs sur le tournage, puisque c'est quand même nous qui avons mené la véritable enquête²⁰.

— C'est génial ! Faut absolument qu'on le fasse, en plus ça tombe bien, on a du temps libre en ce moment !

— Rêvez pas trop, Ghislain, ce film se fera jamais à mon avis. Et même s'il le tourne, ce sera une grosse daube, vaut mieux qu'on ne soit pas mêlé à ça.

¹⁸ Voir Episode 5, *Didier Wampas est le roi*.

¹⁹ Voir Episode 8, *Arrête ton char, Ben-Hur*.

²⁰ Voir Episode 0, *Sale temps pour les têtards*.

— Mais chef...

— Palardoux, m'obligez pas à prendre des sanctions ! Si vous me reparlez de cette histoire, je vous force à finir la sauce de blatte d'Hector, il en a mis des litres en bocaux.

— C'est que j'ai toujours rêvé de faire du cinoche, moi. Regardez (il plaque ses cheveux en arrière avec la main), vous trouvez pas que j'ai un petit air d'Al Pacino ?

— Arrêtez, Ghislain, vous vous enfoncez.

ÉPISODE 11 : GARREC ET PALARDOUX FONT LEUR CINÉMA

(Première Partie)

Lundi 8 décembre, 11h11, école Notre-Dame de la Charité. Un chant religieux d'enfants remixé version tecktonik résonne derrière la façade : sur le seuil, le lieutenant Chantal Garrec et l'inspecteur Palardoux semblent nerveux.

— On dirait des choristes.

— Ah bon, je n'entends rien.

— Ça c'est sûr, avec votre casquette de trappeur sur les oreilles. On n'est pas chez les Ch'tis, Ghislain, la température est tout à fait normale ici.

— Je sais, chef, mais j'étais en camping dans le sud-ouest ce week-end et il faisait frisquet, c'est un souvenir de ma grand-mère.

— Taisez-vous s'il vous plaît, je frappe.

Après trois coups brefs, la porte s'ouvre sur un curé indien..

— Salut, euh, j'veux dire bonjour.

— Coupé ! braille Mickaël Navet depuis sa chaise de réalisateur. Putain, Vikash, t'es con ou quoi : respecte le texte, merde, c'est « bonjour », pas « salut », on n'est pas au Club Med ici. Je te file un petit rôle facile et tu réussis quand même à faire merder la scène ! J'comprends mieux pourquoi t'étais toujours sur le banc quand tu jouais au foot, là au moins tu pouvais pas bousiller le match !

Un peu à l'écart des acteurs, Garrec et Palardoux observent la scène d'un air dégoûté :

— Ils ont changé notre dialogue, non ?

— Faut coller à la mode, Ghislain : une référence par film aux Ch'tis, aux Choristes et à Camping, c'est dans les contrats maintenant.

— Et pourquoi on a supprimé Mémé Chouchen ?

— Vous vexez pas, Ghislain, mais le producteur Didier Glaviot m'a expliqué que ça faisait mauvais genre de dire que votre ancêtre siffle de la gnole comme si c'était du thé vert... Sinon Berléand en Balbuzard, c'est pas mal, mais le reste du casting est assez pathétique, vous trouvez pas, vous qui êtes cinéphile ?

— J'aime bien l'Indien du PSG, Dhorasoo, qui fait un cureton, puis un « curé au curry », je trouve ça plutôt cool. En tout cas, j'aurai vraiment préféré Guillaume Canet pour mon rôle, il est plus ressemblant que ce type-là, le bodybuildé, comment il s'appelle ?

— Philippe Racklet, un débutant dans le métier. Il a commencé dans une pub pour du fromage, il rêvait d'être une star de cinéma d'action mais pour l'instant il n'a été que la doublure cascade d'Yves Montand dans un téléfilm sur Yves Rénier, ou l'inverse.

— Le ringard.

— Ca aurait pu être pire : à un moment il était question de Frédéric Diefenthal, le tocard qui joue uniquement les flics ténébreux pour la télé.

— Ah, non, là j'aurai mis mon veto, y a des limites à pas dépasser, j'ai ma dignité.

— Mais qui vous a dit que vous ressembliez à Guillaume Canet ?

— Marm', pourquoi ?

— Elle se foutait vraiment de vous cette fille.

— Et vous, vous pensez quoi de l'actrice qui joue votre rôle ?

— Samantha Poilopé ? C'est peut-être moins pire que Véronique Genest ou Corinne Touzet, mais c'est pas top : elle me ressemble pas du tout et surtout elle joue comme un pied.

— C'est normal, elle est mannequin de pied.

— Elle doit être plus expressive avec ses pieds qu'avec le reste de son corps, dommage que mon personnage garde ses chaussures pendant tout le film.

— N'en soyez pas si sûre, chef, j'ai entendu dire que Navet prenait pas mal de liberté avec le livre de Paimpol, « Les Anges de la Mort ».

— Vous l'avez lu ?

— Non, mais je l'ai offert à ma Mémé Chouchen, elle était tellement contente que son petit-fils devienne un personnage de roman, je lui ai même dédié.

— Vous passez pour un neuneu à la ramasse dans ce bouquin, Ghislain, et moi c'est pas mieux : je jure comme une poissonnière et je vous traite comme de la merde.

— Faut pas se formaliser, c'est de la fiction, l'écrivain a tous les droits.

— Vous rigolez, Paimpol est un écrivain de seconde zone, il est infoutu d'écrire son blaze sans faire de faute d'orthographe ! Il est tout juste bon à traiter la rubrique des chiens écrasés dans un journal gratos qui ne sert qu'à recueillir des épluchures de poireaux.

— Il en a quand même vendu huit cents, sans soutien médiatique, c'est pas mal.

— Sa famille a dû en acheter la moitié ! Puis quand j'ai accepté d'être consultante sur le film, c'était encore Chabrol qui devait réaliser, après il a vendu les droits à Ontoniente, qui les a revendus à Mocky, qui les a cédés à Navet en échange du paiement de sa dernière facture de charbon. Après le fiasco de son péplum, j'avoue que je m'attends au pire. Pas vous ?

— J'en sais rien, on aura peut-être une bonne surprise, il paraît qu'il va sortir en DVD le making of de son tournage désastreux, comme Terry Gilliam avec son « Don Quichotte », il a quand même eu des vols, des morts et un combat de vieux à prothèses²¹, avant le grand final, l'explosion du groupe électrogène qui a brûlé tout son matériel.

— Je pensais pas que c'était si long : ça fait déjà une semaine qu'on est là et j'ai l'impression qu'il a tourné que dalle.

— Faut dire que ce type a la poisse : il arrête pas de pleuvoir, y a des fuites dans le toit, la caméra qui déraile, sans parler de l'épidémie de gastro qui a touché les seconds rôles et du casting revu à la baisse : au départ c'était Catherine Deneuve qui devait reprendre votre rôle, la classe.

— Tu parles ! Elle a vingt piges de plus que moi et elle est beaucoup trop grosse. Après ils ont pensé à Alice Taglioni mais c'était avant qu'on ne diagnostique sa tumeur cérébrale, depuis elle arrête pas de bouffer, elle a pris soixante kilos en trois mois. Et y'a pas que le casting qui a été revu à la baisse, le budget a été divisé par dix et Navet s'est déjà endetté pour les cinquante prochaines années. Sinon le décor est pas mal, cette école catholique ressemble à celle de Charquemont, non ?

— Avant qu'elle soit déclarée insalubre elle devait être encore plus ressemblante. C'est pas un rat qui grignote les fils électriques là-bas ? Tiens, j'aperçois Sophie, la maquilleuse²², elle a du mérite d'avoir remis ça, vu comment Navet traite son équipe.

Une grande gigue trop maquillée approche soudain du lieutenant :

— Enchantée madame Garrec, je suis vous, enfin, non je suis pas vous, bien sûr, même si je pense qu'on est jumelles cosmiques, on a le même signe astrologique et la même pointure, ça ne trompe pas, puis c'est moi qui joue votre rôle alors c'est un peu pareil. Vous avez vu la scène ? Vous en pensez quoi ?

— J'ai pas l'impression d'être aussi vulgaire.

— Vous savez, on se voit jamais comme on aimerait se voir en vrai, enfin comme on est vraiment, en vrai, dans la réalité : par exemple, moi, quand on me dit que je suis belle, j'ai du mal à y croire pourtant c'est sûrement vrai. Qu'en pensez-vous, monsieur Palardoux ?

— Je sais pas, j'ai pas vu vos pieds.

— Non, je voulais dire du film.

— C'est un peu tôt pour juger, disons que c'est prometteur.

²¹ Voir Episode 8, *Arrête ton char*, *Ben-Hur*.

²² Idem.

— Vous avez trouvé le mot juste, j’aurai pas dit mieux, c’est comme si vous aviez lu dans mes pensées et su mieux que moi ce que je voulais dire avant que je le dise si j’avais parlé avant vous. On a une connexion psychique impressionnante, croyez-moi, c’est très rare entre deux êtres humains, surtout de sexes différents. Vous êtes célibataire ?

— Oui, dès que l’annulation de mon mariage sera officiellement prononcée.

— On devrait se voir un de ces soirs, tenez, mon portable.

— Non merci, j’en ai déjà un.

— Non, mon numéro de portable, je voulais dire.

— Ah, dit Ghislain en mettant dans sa poche la carte imprimée par l’agent de Poilopié.

Une fois Samantha hors de portée de voix, Garrec ne peut s’empêcher de donner son point de vue sur cette idylle naissante :

— Vous êtes pitoyable : c’était pas la peine de vous débarrasser de Marmelade si c’est pour tomber dans les griffes de la première Paris Hilton locale venue. Je sais que vous avez la cervelle ramolli avec l’herbe que vous fumez, mais là vous roulez sur la jante, faites attention parce que « quand on roule sur la jante, tôt ou tard on finit dans le fossé », proverbe de flics.

— Pas toujours : l’été dernier, sur le parking du Super U de Gonfreville-Lorchet, pendant un rassemblement de tuning, un gars a roulé sur la jante pendant trois minutes et il est pas tombé dans le fossé. C’est bien la preuve qu’on peut rouler sur la jante, il suffit d’être prudent c’est tout. Vous seriez pas un peu rabat-joie, chef ? Voire un peu jalouse ?

— On va arrêter là, avant que cette conversation ne parte complètement en vrille.

— N’empêche, vous êtes une rabat-joie, Chantal.

— Et vous un futur junkie, Ghislain ! Avouez-le, vous avez fumé ce matin !

— A peine, juste quelques tafs, histoire d’être détendu.

— Détendu ? Vous êtes flic, nom de Dieu. J’espère que votre trip Doc Gynéco va pas s’éterniser, j’vous aimais mieux avant. J’vous préviens : libre à vous de consommer des substances illicites mais ni chez moi, ni dans ma bagnole.

— Relax, Chantal, vous êtes trop tendue : vous voulez pas que je vous fasse un massage. Hier on est allé dans un salon de massage thaï avec Max et ...

— J’veux rien savoir de vos soirées de débauche avec Max dans les bas-fonds de Meaux. Et vous pourriez au moins vous raser, vous ressemblez chaque jour un peu plus à Stéphane Guillon et c’est pas un compliment.

— Max est vraiment un type super, j’aurai pas cru mais on a plein de points communs.

— Vous commencez à me courir, Ghislain, je vais regretter d'avoir pris quinze jours de disponibilité pour être sur cette daube.

— On n'a pas trop eu le choix, avec l'explosion de l'église Sainte-Chiassou on s'est retrouvé dans le collimateur de la sous-préfecture, Géraldine a préféré nous mettre sur la touche, ce tournage tombe bien finalement.

— Enfin, espérons qu'il ne se passe rien d'intéressant au commissariat, ça me ferait bien chier de rater une super affaire pour ce sous-téléfilm de France 3.

11h24, commissariat de Meaux. Toute l'équipe est à cran, réunie dans le bureau de Géraldine pour tenter de résoudre une super affaire.

— Oh, il est beau ce calendrier de l'Avent, c'est pour moi ?

— Hector, c'est sérieux : ce calendrier et les santons qui sont dedans sont les seules pièces à conviction qu'on a pour le Tueur de l'Avent.

— Désolé, mademoiselle Géraldine, mais avec Noël j'ai tendance à être surexcité.

— Je croyais que c'était dans votre nature d'être surexcité.

— Vous, vous avez de la répartie, j'adore les femmes qui ont de la répartie. Si vous voulez vous et moi on pourrait...

— Et Marie ?

— La mère du petit Jésus ? Vous savez, j'suis pas vraiment chrétien : ce que j'aime surtout à Noël c'est recevoir des cadeaux et m'en foutre plein la lampe.

— Non, je voulais dire Marie, la fille brune avec des lunettes avec qui vous sortez.

— Oh, cette Marie-là ? C'est fini, on a rompu hier, elle m'a fait une scène parce que je me suis coupé les ongles des pieds au resto. J'suis libre comme l'air, j'vais pouvoir faire la bamboula avec Max et Ghis' : à moi tous les lieux interlopes du « Meaux by night ».

— Et vous allez déménager quand ?

— Rien ne presse : je suis bien chez votre mère, on se fait des soirées foot peinarde avec Max et Ghis', ça donne bien sur le maxi écran plat, je sais pas comment j'ai pu m'en passer si longtemps, c'est indispensable quand on y pense.

Alors que l'enquête avance à grands pas, J.R. entre dans le bureau avec une valisette :

— T'as quoi là-dedans, Jean-Rémi ?

— Ma boule.

— Ta boule ? J'croyais que tu l'avais perdu depuis un moment ! raille Troufignon.

— Quoi ?

— Non, rien. C'est quoi ton truc ?

— Ma boule de cristal : je dois toujours la transporter dans cette valisette, dans son écrin, sur une peau d'un chamois égorgé le soir du solstice d'été face à Stonehenge, c'est pour la protéger, sinon elle se charge en énergie négative et je capte que les chaînes régionales.

— Tu crois vraiment que ça peut être utile ?

— Franchement, on n'a rien à perdre, on piétine depuis une semaine, Garrec est pas là et on n'a pas le moindre indice. Allons-y, dit-il en se concentrant sur l'infâme babiole. Je vois, je vois...hum, c'est drôle, je vois Putois.

— Sylvain Putois ? demande Géraldine.

— Ou Putois Putois, le boys band gay ? renchérit Hector.

— Sylvain, dit J.R., le regard absorbé par sa boule de cristal.

— Tu vois rien sur le Tueur de l'Avent ?

— Non, c'est flou. Par contre je vois un homme, la cinquantaine, la peau sombre.

— Un négro ou un bougnoul ? demande Hector.

— Je dirais plutôt un Italien, un voleur en cavale.

— Papa ! s'exclame Géraldine. Mais qu'est-ce qu'il fait ?

— Il va venir ici.

— C'est pas possible, je l'ai pas vu depuis vingt ans ! J.R., votre boule est zinzin, arrêtez votre cinéma. On est au point mort, et tout ça ne nous dit pas pourquoi le tueur a refroidi une personne tous les jours depuis le premier décembre et plus rien depuis le 6.

— C'était qui déjà qu'il devait buter ?

— Passez-moi les santons, Hector, derrière vous.

— On dirait plutôt des fèves, non ?

— Là n'est pas la question : c'est un pompier et une infirmière, apparemment, conclut Géraldine en examinant les deux figurines en porcelaine.

— D'abord, on n'est pas certain qu'il n'a pas tué depuis deux jours : c'est pas parce qu'on n'a pas trouvé de corps qu'il n'a pas agi, relativise J.R.

— On ne nous a pas signalé de disparition de pompier ou d'infirmière dans le coin.

— Ca met parfois du temps avant que les gens s'inquiètent de l'absence de quelqu'un : mon oncle Henri a disparu en mai 96 et ma tante Adèle l'a signalé à la police qu'en novembre 2007, dit J.R.

— Et elle s'est pas fait de souci avant ?

— Elle a dit aux collègues des mœurs que c'était parce que y'avait plus de fric sur son compte : en attendant elle l'a vidé jusqu'à l'os pour mener la belle vie aux quatre coins du monde avec Ricardao, son jeune amant brésilien qui faisait des pubs pour des slips.

— Comme Yannick Noah ? demande Hector, captivé par ce roman familial.

— Tout ça est fort intéressant, coupe Géraldine, mais je crains que cela ne nous mène pas bien loin. Récapitulons : le 30 novembre on reçoit par la poste le calendrier de l'Avent, Margouling n'y trouve aucun indice, le 1^{er} décembre on retrouve le cadavre d'un footballeur, le 2 celui d'un boulanger, le 3 d'un boucher, le 4 d'un chirurgien, le 5 d'un curé et enfin le 6 d'un ouvrier du bâtiment. Première question : quel point commun entre les victimes ?

— A part que c'est des métiers faciles à faire en santon, je vois pas.

— Merci de votre aide Hector mais on n'avait pas dit que vous deviez faire du rangement, du nettoyage et du tri sélectif aujourd'hui ?

— J'en ai marre d'être le larbin, on m'a embauché pour faire la taupe et je me tape toutes les corvées depuis que Mahmoud est parti !

— Ah, il est plus là ?

— Vous vivez dans un autre monde, J.R., dit Géraldine en rangeant le calendrier, ça fait plus de quinze jours qu'il est pas venu, sans rien dire, il m'a juste laissé un message vaguement mélodramatique sur mon répondeur, on aurait dit Francis Huster dans « Zodiaque », mais il n'a pas dit où il allait ni pourquoi.

— Dites, mademoiselle Géraldine, ça vous dérangerait si j'allais rejoindre Garrec et Palardoux sur leur film ?

— Ca c'est la meilleure, tous mes agents veulent se faire la belle ! On doit être irréprochable depuis le désastre de la dernière enquête, on a réduit une église en miette, depuis j'ai mes supérieurs, l'évêché et Christine Boutin sur leur dos ! Quand je pense que ma mère et Ghislain se la coulent douce sur leur tournage, j' préférerais être à leur place !

11h43, tournage du film « Bienvenue chez les p'tits ». Sur leurs chaises réservées, Garrec et Palardoux devisent discrètement.

— Il craint pas un peu le titre du film ?

— Je sais, Ghislain, mais c'est une idée de Didier Glaviot, il pense qu'avec un titre pareil il aura facilement un prime time sur NRJ12. Pour parler d'autre chose, j'espère que vous avez tapé le 3637 ce week-end ?

— 3637 ?

— Oui, me dites pas que vous failli à tous vos devoirs et que vous avez oublié de filer du fric au Téléthon ?

— Plutôt crever que de leur donner un centime : avec leur air de pas y toucher ces petits connards de myopathes ont ruiné ma grand-mère.

— Mémé Chouchen ?

— Oui, comment vous connaissez son nom ? J'vous en ai déjà parlé ?

— Non, seulement trois fois par jour.

— C'est que je l'aime bien ma mémé.

— C'est bien légitime, Ghislain. Alors qu'est-ce qui lui est arrivé à Mémé Chouchen ?

— Elle est interdit bancaire et on risque de l'expulser de sa maison parce qu'elle a donné trente mille balles au Téléthon.

— Dis donc, elle est pétée de thune votre vieille !

— Non, justement : le truc c'est qu'elle est pas encore passée à l'euro, à vrai dire si elle comptait en nouveau franc ça irait encore mais elle parle en ancien franc. Bref, je sais pas comment elle a fait ses comptes, toujours est-il qu'elle voulait leur filer trois cents francs aux handicapés et à la place ils ont gagné le gros lot : trente mille euros. Le pire, c'est que si elle meurt avant d'avoir remboursé la banque, c'est ma mère et moi qui allons devoir raquer, alors les myopathes, merci bien. En plus je viens de créer un fonds de soutien pour Gérard Majax, d'ailleurs si vous aviez quelques euros...

— Fermez tous bien vos gueules de cons ! hurle Navet à l'intention du chef op', du preneur de son, de ses assistants, des cameramen, des maquilleuses et des accessoiristes qui pullulent sur le plateau. On tourne : silence, action !

La scène reprend là où Dhorasoo avait merdé, même si Philippe Raklet et Samantha Poilopié ne sont plus très raccord niveau maquillage.

— Bonjour, bienvenue à...

— Bonjour monsieur, laissez-moi me présenter, lieutenant Garrec, et voici l'inspecteur Palardoux. Où est le « corpse » ? dit Samantha en prononçant la moindre lettre du texte.

— Veuillez me suivre, je vous prie.

Le curé indien ressemblant étrangement à un footballeur à la retraite leur ouvre le chemin à travers une allée carrelée.

— Ou cela s'est-il passé ?

— Dans le réfectoire. C'est là. (Il fait tourner une énorme clef dans la serrure et s'y reprend à deux fois pour ouvrir la porte.) Bougez pas, j'appelle Monsieur le responsable, euh, le directeur, celui qui est responsable en fait.

Dhorasoo part penaud après avoir encore chié sa réplique, Navet étant trop occupé à son plan séquence pour y prendre garde : il réalise un plan circulaire digne de « Taxi Driver », filmant les murs ornés de crucifix, d'un portrait de Sœur Emmanuelle et de l'affiche du concert spécial « Jennifer et les lépreux de Calcutta » en vertu d'un accord marketing passé avec Ernesto Cigarillo. La caméra zoome enfin sur un enfant très bien habillé gisant dans une mare de sirop de cerise.

— Ça va, Palardoux, vous êtes tout bleu ?

— Oui, chef, mais je crois que je vais... (gros plan sur lui tandis qu'il vomit)

— Lieutenant Garrec !

Les deux officiers se retournent : un grand barbu presque chauve les toise, guindé comme le principal dans « Les Choristes », ce qui est normal puisqu'il s'agit de Berléand.

— Je suis Emile Balbuzard, le directeur.

— Quand l'avez-vous découvert ?

— Ce matin. Ce sont ses camarades de la chorale qui ont trouvé Barthélemy. Votre collègue, ça va ? dit-il en improvisant.

— Euh, oui, ça va bien, répond Samantha gênée.

— Je suis au top, dit Philippe Raklet en faisant quelques pompes sur une main pour le prouver en souriant à la caméra.

— Quel acte ignoble, reprend Berléand en revenant au texte. C'est l'œuvre des adeptes de Satan qui grouillent au village, c'est exactement comme la dernière fois. (Silence.) Exactement pareil. (Silence.) C'est comme la dernière fois.

— Putain, qu'est-ce qu'elle fout cette conne de Samantha, peste Navet, c'est à elle de parler maintenant !

— Attends, Mike, on dirait que ce gosse est vraiment...mort.

— Coupez, coupez ! T'as niqué mon plan séquence, connasse ! Bien sûr qu'il a l'air mort le gosse, il joue un gosse mort, tu piges ? Et arrête de glousser comme un dindon, Racklet, qu'est-ce qui te prend ?

— Désolé, Mike, c'est nerveux.

Navet s'approche de l'acteur jouant l'enfant mort :

— Bravo gamin, toi t'es un bon, tu joues le mort à la perfection, et quand on sait faire le mort on sait tout faire au cinoche. Sophie, je te félicite, ton maquillage est parfait : le mioche a l'air d'être refroidi depuis au moins douze heures.

La maquilleuse diplômée de Lettres s'avance lentement, horrifiée :

— Mais il est pas venu au maquillage ce matin, c'est le seul qui manquait.

Navet se baisse et lui prend le pouls.

— Il est mort. (Instant de réflexion.) Fait chier, j'en ai marre de cette vie de merde ! je peux pas faire un film sans qu'il y ait des macchabées ! J'en ai plein le cul, le tournage va être arrêté, le producteur va se tirer, tout est à l'eau : je suis bon pour retourner bosser au Jardiland de mon père. Merde ! Merde ! Ma carrière internationale est morte, je rencontrerai jamais Nicole Kidman ! Enfoiré de gosse ! hurle le réalisateur en balançant son script sur le cadavre.

— T'énerve pas, Mike, on va trouver une solution.

— Ah ouais, et tu comptes faire quoi ? Le ressusciter en le faisant sécher puis en le passant en micro-ondes avec un peu d'eau ? Tant pis, on tourne quand même la scène, avant que les flics reviennent, ils sont où d'ailleurs ?

— Partis chercher des sandwiches et l'« Equipe ».

11h55, Garrec et Palardoux reviennent sans se presser de la boulangerie la plus éloignée possible du plateau, bonne excuse pour ne pas avoir à supporter Navet :

— Si seulement il pouvait se passer un truc, je sais pas moi, n'importe quoi mais un peu d'action.

— Vous espérez pas un meurtre quand même, chef ?

— Pourquoi pas ?

— Vous êtes vraiment trop accro à votre boulot, vous devriez lâcher prise.

— Je lâcherai prise à la retraite.

— Vous ferez quoi ? Randonnée ? Bridge ? Crochet ?

— Plutôt crever, Ghislain. Non, je compte bien reprendre mes études d'ornithologie et pourquoi pas après partir en Afrique étudier les espèces menacées.

— Vous parlez d'un lâcher prise !

Aussitôt revenus sur les lieux du tournage, ils surprennent une scène étrange : Navet qui s'active pour filmer avec trois caméras pendant qu'un acteur de huit ans est allongé au sol, alors que le reste de l'équipe, à dix mètres de distance, semble le fuir comme la peste.

— Plus personne peut le sentir, notre Navet ?

— Chef, c'est drôle : le gosse se relève pas alors qu'il est passé à la scène suivante.

— Encore un qui fait du zèle : sa mère lui aura dit « tu te relèves pas tant qu'on te le dit pas » et le gosse va rester là à faire le mort toute la journée si personne lui dit rien.

Garrec s'approche du corps de l'enfant et lui flanque des coups de pied :

— Allez, gamin, debout maintenant !

Le gosse ne bouge pas ; le lieutenant s'accroupit, prend son pouls et s'empare d'autorité du haut-parleur de Navet :

— Arrêtez tout ! On a un mort, ceci est une scène de crime, ne touchez plus à rien. Le tournage est provisoirement interrompu, je vous demande de ne pas céder à la panique et de ne pas quitter les lieux, on va devoir vous interroger pour savoir ce que vous avez vu.

— Garrec, vous êtes consultante, pas coréalisatrice ! s'énerve Navet. On tourne jusqu'à treize heures, c'est le planning.

— Vous êtes complètement inconscient ou quoi ? L'encéphalogramme de ce gamin doit être aussi plat que celui de Franck Ribéry, vous aviez pas vu qu'il était mort ?

— Ribéry ?

— Non, le gamin.

— Euh, plus ou moins.

— Plus ou moins ? Vous vous foutez de moi ?

— On s'est dit que vu son état, ça changeait rien pour lui qu'on tourne la scène et moi ça m'arrangeait bien, on est hyper en retard sur le plan de tournage.

— Vous êtes vraiment un minable, Navet, je confisque tout ce que vous avez tourné depuis ce matin comme pièces à conviction et vous êtes pas prêt de reprendre le tournage, j'espère que vous êtes bien assuré.

— C'est Sophie qui devait s'en charger. Sophie, rassure-moi, on est bien assuré ?

— Quand je t'ai montré le contrat t'as dit, je cite de mémoire, « qu'on allait pas gaspiller deux mille euros pour engraisser tous ces porcs d'assureurs », et que statistiquement il arriverait rien sur ce tournage, vu toutes les merdes que y'avait eu pour ton dernier film.

— Et toi, t'as rien dit ? Tu me laisses faire des conneries énormes et tu fais rien ? Tu me sers à quoi alors ? T'es vraiment qu'une bonne à rien : j'aurais dû te laisser dans ta banlieue pourrie à essayer de faire lire Chrétien de Troyes à des racailles illettrées.

12h43, lieux du tournage. Dans une petite voiturette blanche et verte « China Express », Margouling arrive pour examiner le corps et faire des prélèvements :

— Salut, les amis, alors on s’amuse bien ? Moi, j’en ai marre, ça n’arrête pas au commissariat, c’est le septième cadavre en huit jours, j’ai dû reporter deux de mes combats de coqs de Noël.

— Des coqs de Noël ? répète Ghislain.

— C’est comme des coqs normaux sauf qu’ils ont un bonnet rouge en laine, et s’ils gagnent ceux qui ont parié sur eux ont droit à un petit cadeau. Je suis commerçant, c’est mon plus client pour les fêtes.

— Et votre caisse à savon, elle est made in China ? demande Garrec.

— Non, c’est le taxi de mon père, je lui ai emprunté pour livrer des poules de combat à des amateurs de sport extrême entre midi et deux, mais vous m’avez appelé alors j’ai fait un crochet pour vous rendre service, c’est mon côté bon samaritain.

— Et c’est quoi c’est six morts en huit jours, Margouling ?

— J’peux pas en parler, secret professionnel.

— J’espère que leur entourage leur avait pas déjà acheté de cadeaux, remarque Palardoux, parce que dans certains magasins, ils les reprennent pas : l’an dernier Mémé Chouchen s’est retrouvée avec trois services à fondue sur les bras suite à la mort de ses meilleures copines une semaine avant Noël dans un accident de car qui rentrait de Lourdes.

— Ghislain ?

— Oui ?

— Fermez-la un peu.

— D’accord, chef.

— On est de la maison, Margouling, vous pouvez bien nous dire quel genre de meurtres vous avez eu ? demande Garrec, pleine de curiosité.

— Un truc de dingue : on l’appelle « le Tueur de l’Avent » parce qu’il nous a envoyé un calendrier de l’Avent avec ses prochaines victimes en santons à la place des chocolats. On a retrouvé les six premiers cadavres mais depuis deux jours y a plus rien alors on sait plus sur quel pied danser, nous on s’attendait à trouver l’infirmière et le pompier ad patres, puis rien, que dalle.

— Qui est sur cette affaire ?

— Plus ou moins tout le monde, c’est une grosse enquête.

— On devrait peut-être revenir vous aider, de toute façon le tournage va être annulé.

— Mademoiselle Géraldine voudra jamais, dit Margouling en mettant ses prélèvements de sang, de tissus et de peau incrustée sous les ongles dans des sachets plastifiés. Ah, j’oubliais : y a autre chose qui va vous intéresser, Raymond Toulard²³ a été libéré pour vice de forme.

— Le pourri ! s’exclame Ghislain.

— Tout va à vau-l’eau au commissariat quand on n’est pas là : c’est décidé, on rentre. Je vais dire à Navet qu’on part, il devrait pas faire d’histoire.

Deux minutes plus tard :

— Vous êtes barges ou quoi ? Pas question que je vous laisse vous tirer, vous êtes mes consultants, vous m’appartenez pendant encore une semaine !

— Ca va pas bien mon vieux, on vous appartient pas, faut arrêter la mégalo.

Le réalisateur en perdition se met à genoux et s’accroche à la patte de Garrec :

— Pitié, me laissez pas seul, je crains pour mon intégrité physique, c’est à moi qu’on en veut, on sabote mon film, on tue mes acteurs, je serai la prochaine victime, j’en suis sûr, aidez-moi, par pitié !

— Navet, reprenez-vous, on dirait un militant P.S motion Valérie Bègue un soir d’élection du premier secrétaire.

14h10, dans la Coccinelle en route pour le commissariat, Ghislain lit la une du « Choc de Meaux » à sa collègue qui conduit pied au plancher :

— Ecoutez ça, chef : « Les animateurs de France 2 donnent de leur personne pour combattre la maladie : Laurent Delahousse se prostitue pour le Téléthon sur le parking de France Télévisions. Il aurait récolté plus de trois mille euros en une nuit mais est apparu très fatigué au journal de treize heures le lendemain. »

— Quel torchon ce journal : sous prétexte que c’est gratuit ils se sentent autorisés à écrire n’importe quoi. Si j’étais Laurent Delahousse, je porterais plainte.

— Moi, je trouve que c’est plutôt flatteur pour lui : trois mille euros, c’est pas mal.

— Après conseiller d’orientation, vous voulez devenir gigolo maintenant, Palardoux ?

— J’ai pas dit ça, mais c’est vrai qu’ça fait réfléchir. Enfin, tout le monde n’a pas la même réussite, écoutez la suite : « Malgré sa bonne volonté, David Pujadas n’a quant à lui récolté que deux euros de la part d’un SDF saoul qui n’a pas pu aller au bout de son acte ».

— Ca fait de la peine, commente Garrec.

²³ Voir Episode 0, *Sale temps pour les têtards*.

— Et vous, quel est le présentateur télé qui vous fait le plus fantasmer, chef ?

— J’vous ai pas déjà dit que vous rouliez sur la jante, Ghislain ?

— Moi, j’aime bien Nathalie Rihouet, en plus j’trouve qu’elle a un chouette nom, c’est vrai ça sonne bien « Nathalie Rihouet », vous trouvez pas ? J’vous ai déjà dit que Mémé Chouchen envoie des lettres enflammées à Julien Lepers ?

— J’aurais préféré ne jamais l’entendre. Et il répond ?

— Non, il lui a juste envoyé une photo dédicacée en slip et depuis elle dort avec.

— Pitié, Palardoux : épargnez-moi les détails sur la sexualité déviante de votre grand-mère perverse. Et puis, enlevez tout de suite ce C.D. de Francky Vincent. J’aurai jamais cru que j’dirai ça un jour, mais je préfère encore Etienne Daho. (Silence.) Moi, j’aimais bien Mourousi, si vous voulez savoir, mais ça me rajeunit pas.

— Mourou quoi ? Moustaki ? Mouscouri ?

— Laissez tomber.

14h23, commissariat de Meaux. Géraldine a la surprise de voir débarquer ses deux agents préférés en pleine séance de brainstorming :

— Salut la compagnie, on est de retour !

— Alors, ça se passe comment le film ?

— Tu veux dire avant où après qu’on retrouve un acteur de huit ans atrocement mutilé ?

— Avant.

— C’est n’importe quoi : y a pas de budget, la plupart des acteurs sont nuls, y a des rats qui bouffent les fils.

— Vous êtes trop sévère, chef : je trouve que Pamela Poilopié s’en sort pas mal.

— C’est Samantha Poilopié, pas Pamela.

— Oui, Pamela, Samantha : quelle différence ? Je suis sûre qu’elle se formaliserait pas pour si peu.

— Non, c’est sûr qu’elle a pas l’air du genre à se formaliser.

— Quoi ? J’ai bien entendu ? Vous avez prononcé le nom de la grande Poilopié ? exulte Jean-Gilbert. La diva Poilopié, comme on l’appelle dans le milieu ?

— Vous voyez qui c’est, j’croyais qu’elle était connue des seuls fétichistes des pieds ?

— Et ils sont légion, rajoute Ghislain.

— Détrompez-vous : sa carrière ne se limite pas aux pubs pour les déodorants de pieds ou les patchs contre les verrues plantaires, elle a eu une autre vie avant.

— Ah bon ? Et elle faisait quoi ?

— Ambassadrice Barbie pendant dix ans.

— Vous êtes sûr que c'est un vrai job ?

— Le meilleur de tous, elle donnait des galas dans toute la France et même dans les DOM/TOM, puis elle faisait aussi les campagnes de pubs, presse, télé, radio, Internet.

— Impressionnant ! se moque Garrec.

— Si vous voulez, je pourrais vous la faire rencontrer, Jean-Gilbert : elle et moi, on a pas mal accroché et je pense qu'on va se revoir en dehors du tournage, elle m'a donné son numéro de portable.

— La chance, soupire Jigé en serrant très fort sa Barbie présentatrice du journal télé.

— T'aurais vu ça Géraldine : cette poufiasse, qui entre parenthèses est censée jouer mon rôle, elle lui a fait du rentre dedans comme c'est pas permis.

— Vous êtes en train d'insulter Samantha ? s'énerve le standardiste barbiomane.

— Ca va, montez pas sur vos grands chevaux, Jean-Gilbert : ses mots ont dépassé ses paroles, n'est-ce pas maman ?

— Absolument pas : en disant « poufiasse » j'étais en dessous de la réalité. A côté d'elle, Maria Carey, c'est Sarah Bernhardt.

— Vous comprenez rien à rien, répond-il en boudant.

— Au fait, dit Garrec pour changer de sujet, ce serait bien de faire une petite visite à Toulard, tu penses pas, Géraldine ? C'est un drôle de hasard qu'un gosse se fasse trucidé sur le tournage du film inspiré du livre inspiré de son histoire, il a peut-être voulu se venger : ça serait pas le premier à sortir de taule plus dangereux que quand il y était entré.

— Ok, Palardoux et toi vous vous en chargez, mais pas de blague : vous l'interrogez à titre informel, vous n'êtes plus en service jusqu'à la fin de l'année, ordre du commissaire divisionnaire. Et pas question que vous vous mêliez à l'enquête sur le Tueur de l'Avent, on est dessus avec J.R.

— Moi, j'ai des infos sur Toulard, dit Jigé, je sais où il trime.

— Où ?

— Je vous le dis que si vous me promettez des photos exclusives de Samantha. Et pas que de ses pieds.

- Pas de problème, s'engage Palardoux.
- Non, je sais : je vais vous confier des Barbies à faire dédicacer.
- C'est ça, on va pas avoir l'air con à se trimballer votre collection, dit Garrec.
- Mais non, chef, vous inquiétez pas : je m'occupe de tout.
- Je déteste quand vous dites ça, Ghislain.

15h02, resto-route « Bikers et gastronomes ». Alors que Raymond Toulard, un d à Raymond un d à Toulard, nettoie une table avec un torchon plein de cambouis, Garrec et Palardoux l'abordent tout à trac.

— Alors Toulard, on est sorti de taule ?

— J'étais sûr que vous viendriez tôt ou tard. J'ai rien à vous dire, laissez-moi tranquille, je suis un citoyen comme un autre.

— Ca fait quoi de profiter impunément de la lumière du jour quand on a dézingué une demi-douzaine de gosses sans défense ?

— C'est pas ma faute si y a eu vice de procédure quand même. Le greffier de la juge d'instruction s'est planté en tapant le procès-verbal, il a marqué « 2088 » au lieu de « 2008 », mais c'est pas possible comme a dit mon avocat maître Gropourit, parce qu'on peut pas savoir maintenant si je serais accusé de meurtre en 2088, puis je serais très vieux et j'habiterais peut-être sur la Lune ou sur Vénus en 2088, alors non, c'est pas possible...

— Et tu vas nous dire que t'es pour rien dans le meurtre du p'tit sur le tournage du film ? s'énerve Ghislain.

— Quoi ? Quel film ? « Bienvenue chez les Ch'tis » ? J'l'ai même pas vu, qu'est-ce que vous racontez ?

— On te parle du film sur tes exploits de Charquemont : tu vas pas nous faire gober que t'es pas au courant ?

— J'suis pas au courant.

— Ca m'étonne de toi : pour la sortie du livre de Paimpol t'avais trouvé le moyen de donner une interview à Karl Zéro depuis ta cellule, quand même.

— C'est lui qui m'avait obligé, moi je voulais pas ! Puis tout ça c'est fini : je suis un honnête homme, un bon père de famille, un travailleur qui réclame des heures sup, approuve l'action de François Fion et qui est volontaire pour bosser le dimanche, j'ai même donné vingt euros au Téléthon ce week-end, j'sais pas c'qui vous faut de plus.

— T'as un alibi pour ce matin, disons entre six et onze heures ?

— Je commence à 6h15 ici : faut faire le café et les petits déj' pour les routiers et l'aprem' je suis mécano.

— T'es mécano où ?

— Ici, à « Bikers et gastronomes » : c'est le concept, on fait resto et garagiste, même si c'est pas facile, ce matin j'ai servi une tasse d'huile de moteur à un client et rempli un réservoir de Harley avec du décaféiné.

— Vous vous lavez les mains entre les deux au moins ? demande Ghislain.

— J'ai toujours mes lingettes.

— On va vérifier avec ton patron, pour l'alibi pas pour les lingettes, mais t'as pas intérêt à nous balader sinon ça va chauffer pour ton matricule.

— C'est le cas de le dire, pour un mécano, ah ah ah, fait Ghislain en riant bêtement.

— Pardon lieutenant, mais on dirait que votre collègue est défoncé ?

— Pas du tout, il est juste très détendu.

20h54, quelque part dans la forêt, à quelques kilomètres de Meaux. A la lueur de leurs lampes frontales, Putois et Bidoux emmitouflés dans leurs anoraks, écharpes et bonnets — et même moufles vert fluo pour Bidoux — montent un escalier de fortune menant à une palombière dont ils ont la clé.

— Putain, Sylvain, t'exagères à me donner rendez-vous à cette heure-là, il fait un froid de gueux et ma femme, ma concubine plutôt, m'attend pour regarder la télé : y a un super téléfilm sur TF1 avec Jean-Marie Bigard en père Noël de supermarché.

— En effet, c'est tentant, presque autant que de se faire un max de thunes, répond Putois atterré. T'es qu'une triple buse, Bidoux, j'aurais jamais dû m'associer avec toi.

— Sylvain, me parle pas comme ça, s'te plaît, en plus j'ai pas eu le temps de manger mon dessert avant de partir et tu sais bien que ça me rend vulnérable.

— Regarde bien où je planque la came, il se peut que t'aies à venir en récupérer une partie quand je te le dirai. Je te donnerai le signal en t'appelant sur ton portable depuis une cabine et en imitant le hululement du coucou, j'ai un appeau exprès pour ça.

— Et comment je fais pour savoir que c'est toi ? Si je confonds le hululement du coucou avec celui de la grive par exemple ?

— On s'en fout, Bidoux, si un oiseau t'appelle c'est que c'est moi, crétin !

— Tu sais, j’crois que je vais me dégager de l’affaire : tout ça me dépasse, j’suis pas un grand bandit, moi : avant notre, comment, association, j’avais même jamais pris le train sans payer. Je crois qu’au fond j’suis un gentil, c’est tout.

— Déconne pas Hervé, tu sais que t’es mon seul ami : on y est presque, et puis grâce au Chacalou on va élargir considérablement notre zone de chalandise.

— De chalan quoi ?

— C’est un terme technique, réfléchis pas, tu vas te péter un truc. Regarde : derrière les bocaux de tripes je mets les ecstas, sous la troisième latte du plancher je planque la coke, le plus gros morceau, l’herbe elle est dans la vieille glacière, la bleue, pas dans la rouge, hein, dans celle-là y’a que du sauciflard, n’essaie pas de le fumer.

— Je peux prendre une tranche de ce jambon de pays qui pend sous la fenêtre ?

— T’as pas bouffé avant de venir ?

— Si, mais ma femme, enfin la femme avec qui je suis en ménage, elle m’oblige à faire un régime : j’en ai marre des haricots verts nature et des salades de fruits à l’aspartame. Pitié, Sylvain, juste une tranquette, ils verront rien tes potes chasseurs.

— C’est pas mes potes : c’est des gros cons de beaufs à qui je file un pourcentage pour qu’il ferme leur gueule alors si ça te dit tu peux te l’envoyer en entier leur jambonneau, tu peux y aller, je m’en carre.

— Merci, Sylvain, toi au moins t’es un ami. Si je me retenais pas, je t’embrasserais.

— Ben, retiens-toi, Hervé, retiens-toi.

21h12, commissariat de Meaux. Trois policiers, ayant pourtant fini leur service depuis plusieurs heures, reviennent au commissariat en transportant une lourde table du XVIIIe.

— Tu crois que ça valait le coup d’annuler notre repas du lundi pour faire une séance de spiritisme, J.R ? J’avoue que je suis un peu sceptique.

— Comme la fosse ?

— Quoi ?

— Sceptique, comme la fosse, la fosse septique, ah ah ah.

— Ghislain, va vraiment falloir arrêter la fumette : ça vous donne un humour à la Laurent Ruquier, c’est insupportable.

— Pourtant, j’ai pas fumé depuis ce matin, elle devait être vachement forte pour me faire autant d’effet.

— Vous vous fournissez où ? Pas chez Max, j’espère.

— Ben si, pourquoi ?

— L'herbe québécoise, c'est la pire : ils la font pousser sur un terreau fait avec de la merde de yacks, ça concentre les substances actives de la plante.

— Bon, je demande le silence s'il vous plaît, dit Jean-Rémi l'air sévère, je dois me concentrer si je veux entrer en connexion avec les âmes des victimes du Tueur de l'Avent.

Ghislain, Chantal et J.R. s'installent autour de la table apportée par ce dernier :

— Heureusement qu'on n'a croisé personne, on aurait pu penser qu'on avait piqué ce guéridon dans une quincaillerie bobo du quartier.

— Bof, ici plus personne ne s'étonne de rien, surtout depuis que Jigé a installé sa crèche Barbie dans le hall. Le bébé Ken en Jésus, on est à la limite du blasphème, non ?

— Taisez-vous, on va se donner la main et se concentrer très fort sur le Tueur de l'Avent. Chantal, donne-moi la liste des victimes, s'il te plaît.

— Vous êtes sûrs qu'on ferait pas mieux de rentrer à la maison ? J'ai peur d'être possédé par un esprit comme avec votre tante, puis Géraldine nous a interdit de travailler sur cette enquête, si on se dépêche on devrait pouvoir tout comprendre du téléfilm avec Jean-Marie Bigard sur la Une, c'est à peine commencé...

— La ferme, Ghislain ! répondent en chœur Garrec et J.R.

21h28, dans le commissariat. Entré quasiment en transe, Palardoux, les yeux révulsés, entonne doucement une vieille chanson qui résonne dans les locaux vides :

— Elle avait un drapeau américain ...

— C'est quoi ce truc ? Quel rapport avec le Tueur de l'Avent ? demande Garrec.

— Merde, y a eu erreur sur la personne, dit J.R., déçu. J'ai appelé Jérôme Cay, la première victime jouant au Football Club de Meaux et c'est C. Jérôme qu'a rappliqué.

— Casse-toi, C ! fait Garrec en remuant Ghislain comme un prunier.

— Vas-y mollo, Chantal, faut pas contrarier les esprits ou ils peuvent se retourner contre nous. On va lui laisser finir la chanson avant d'arrêter le rituel, on n'arrivera à rien, y'a trop d'ondes négatives ici.

— Tu crois que c'est mieux d'aller regarder Bigard ?

Mardi 9 décembre, 10h34, sur le tournage. Garrec et Palardoux, à leur poste faute de pouvoir enquêter sur Toulard, son avocat ayant menacé le commissariat de poursuites pour harcèlement, doivent faire ce pour quoi on les paye malgré cette tache de Navet.

— Vous avez de la chance de pouvoir continuer votre film alors qu’hier, ici même, un enfant de huit ans s’est éteint, dit Palardoux avec solennité.

— On aurait dit Maître Collard, vous devriez faire du théâtre, c’était saisissant. N’empêche que c’est vrai, Navet : c’est de l’inconscience de vous laisser derrière une caméra.

— J’ai été mis hors de cause par vos collègues du SRPJ : j’suis désolé pour la famille du mioche mais le spectacle continue, c’est la magie de cinéma comme on dit. En plus, vous êtes là, alors on risque rien.

— Vous avez surtout du bol que la mairie subventionne votre téléfilm, ils pouvaient pas se permettre d’interrompre le tournage...

— Bon, allez, ça suffit, tout le monde est prêt ? On ferme son claque-merde, là, pigé ! Ouais, c’est à toi que je parle, Sophie ! Silence, action !

Garrec (Samantha Poilopié) et Palardoux (Phillippe Racklet) entrent dans le bureau de Balbuzard, le directeur de Notre-Dame de la Charité (François Berléand) où vient d’avoir lieu un nouveau meurtre. Celui-ci prend la parole :

— Charles-Xavier, douze ans le mois dernier, on s’était tous cotisés pour lui offrir la panoplie l’Abbé Pierre, il en avait les larmes aux yeux. Regardez-le, le pauvre.

Un enfant est affalé par terre, le crâne enduit de marmelade de groseille près d’un presse-papiers maculé en forme d’angelot.

— Vous avez vu quelqu’un sortir d’ici, monsieur Balbuzard ?

— Bah non, mais je...

— Silence s’il vous plaît, j’entends un bruit suspect. (Silence.) Mike, y’a un problème, Bernard devait tousser et il tousse pas.

— C’est pas grave, Samantha, ce con de Montiel a dû s’endormir, on bouge la caméra 2 et on te filme en contre-plongée, on rajoutera le toussotage en post synchro, vas-y, ouvre le placard.

Samantha s’exécute et hurle presque simultanément : assis dans la penderie, le célèbre ex-animateur de « Vidéo Gag » (à côté duquel Alexandre Delpérier faisait pâle figure, soit dit en passant) gît une fiole de cognac à la main, étranglé avec un fil à couper le beurre.

— Aaah ! Quelle horreur ! Au secours Patriiiiiiiiick ! hurle la Poilopié en appelant son agent occupé à draguer un jeune perchiste.

— Sainte Mère de Dieu, je suis maudit ! s’exclame Navet, à genoux, les bras en croix, en prenant le ciel à témoin de la mistouille qui l’accable.

— Il fait bien le mort, Montiel, comme dans l'épisode culte de « Sous le Soleil », commente Palardoux.

— Sauf que dans le scénario, Paimpol ne meurt pas, Ghislain, souvenez-vous, vous y étiez, non ?

A cet instant précis, Amédée Paimpol, promu rédac' chef par intérim du « Choc de Meaux » grâce au scoop sur Laurent Delahousse, surgit d'un coin sombre où il s'était subtilement planqué et mitraille le cadavre de Bernard Montiel avec son appareil numérique bas de gamme. S'ensuit une bagarre générale, d'abord entre Navet et Paimpol, bientôt rejoint par Vikash Dhorasoo, jamais le dernier pour frapper en traître, François Berléand, Samantha Poliopié et même Marie-Lou Berry, qui joue le rôle de Lysanxia après avoir cartonné dans un film merdique où elle maltraitait un chat ; Philippe Raklet, lui, est pris d'une crise de fou rire. Garrec décide d'intervenir pour ramener l'ordre :

— DU CALME, TOUT VA BIEN, BERNARD MONTIEL EST MORT !

— Chef, c'est pas la peine de crier quand vous parlez dans le haut-parleur.

— Vous avez raison, Ghislain, j'espère que j'ai pas brisé des tympans.

— J'irai bien aux urgences pour faire vérifier mes oreilles.

— Vous rigolez ?

— Non, je suis très sensible des oreilles, c'est pour ça que j'ai jamais pu mettre la tête sous l'eau à la piscine, même dans mon bain j'utilise un bonnet, un bonnet de bain, hein, pas un vrai bonnet.

— Tant que vous êtes pas complètement sourdine, je vous garde ici : on a deux cadavres sur les bras maintenant, et Montiel étant un people, même de dernière zone, on va pas pouvoir le cacher longtemps aux médias. Essayez de nous trouver une salle où y a pas trop de rats pour qu'on commence à auditionner ces zozos hystériques.

10h50, dans le local à costumes reconverti en salle d'interrogatoire. Garrec et Palardoux cuisinent François Berléand, qui n'a pas l'air très coopératif :

— Moi, vous savez, je suis au courant de rien, et puis d'ailleurs j'm'en fous : on m'appelle sur mon portable quand tout est prêt pour ma scène, je viens, je joue, je prends l'oseille et je me tire, c'est tout. Montiel, je lui ai jamais adressé la parole, j'étais sûr que c'était un con. Mon seul regret c'est que maintenant qu'il est mort, je pourrais jamais le lui dire en face.

— Merci de votre collaboration, Monsieur Berléand, on vous rappellera si on a besoin de vous.

— Ouais ben, essayez d'éviter parce que pour le boulot, je dois être joignable en permanence : en ce moment je joue en parallèle aux quatre coins de Paris dans cinq films différents dont trois qui sortiront qu'en VHS.

— Vous savez qu'on est passé au DVD, dit Ghislain.

— Et ta sœur, elle bat le beurre ? Trou-du-cul, va !

— Merci monsieur Berléand, apaise Garrec, on évitera de vous appeler trop souvent, envoyez-nous Racklet avant de partir, s'il vous plaît.

— Raquette ? C'est une blague ?

— Philippe Racklet, un des deux rôles principaux.

— C'est le type qui joue mon rôle, dit Ghislain, vexé.

— Ah bon, parce que c'est l'histoire de Trou-du-cul qu'on joue ? J'comprends mieux pourquoi c'est aussi nul.

10h57, au même endroit. Summum du surréalisme, ce brave Philippe Racklet est interrogé par le personnage qu'il incarne :

— Alors, Racklet, la situation te fait marrer on dirait : deux morts, c'est sûr c'est très drôle. T'as intérêt à avoir un alibi pour cette nuit et ce matin parce que t'es le premier suspect, je te préviens. Ah ! Tu rigoles moins là, pas vrai ?

— C'est nerveux : je ris quand je suis stressé, j'ai un certificat du médecin qui le confirme, et pas n'importe quel médecin, Jean-Yves Connard, le docteur des stars.

— Bon, admettons : t'étais où cette nuit au matin ?

— Avec Samantha, chez elle.

— Vous sortez ensemble ?

— Franchement c'est beaucoup dire : disons plutôt qu'hier soir, je l'ai raccompagnée chez elle et de fil en aiguille j'ai passé la nuit là-bas, ça veut pas dire qu'y aura une deuxième ni même une troisième fois, rien m'oblige à la rappeler, je suis un homme libre, enfin, je peux très bien me taper une scripte stagiaire ou la boulangère officielle du film si l'envie me prend, vous voyez ce que je veux dire.

— Pas du tout, répond Palardoux, choqué.

— Vous avez une idée de qui aurait pu tuer Montiel ? demande Garrec.

— Y a bien un type qui lui en voulait parce que c'est lui qui aurait dû avoir le rôle...

— Qui ? Un autre acteur ?

— Non, c'est le preneur de son du film mais il en a marre de prendre le son, maintenant il veut prendre du blé et montrer un peu sa gueule, c'est normal, ça doit pas être marrant d'être toujours du mauvais côté de la caméra.

— Vous avez son nom ?

— Bien sûr : Jérémy Moutarde, un nom pareil ça s'oublie pas, le plus bidonnant c'est qu'il vient de Dijon.

— Entre nous, quand on s'appelle Racklet, on ferait mieux de la mettre en veilleuse question humour patronymique.

11h08, toujours sur place, le tour du preneur de son revanchard est arrivé :

— Alors Moutarde, comme ça on a voulu buter Montiel ? Et le gosse avant, c'était toi aussi, une manœuvre minable pour bousiller le tournage ?

— Si j'avais dû m'en prendre à quelqu'un ça aurait plutôt été à Navet, vous croyez pas ? C'est cet enfoiré qui m'avait promis le rôle de Paimpol y a au moins six mois quand il a décidé de faire le film, il disait qu'on était pote, j'ai même prêté du fric et je l'ai aidé dans son déménagement. Un bel enulé, ce Navet.

— Bravo pour la rime. Mais vous étiez sur le projet depuis le début ?

— Et comment ! C'est moi qui lui ai fait lire le bouquin et qui l'ai convaincu de faire l'adaptation, au début il était pas emballé vous savez, c'est moi qui ai insisté. Pour tout vous dire, il était même question que je sois coproducteur, mais Navet a seulement pris mon fric comme un emprunt à taux 0 puis il a retiré mon nom du contrat, résultat si le film marche je gagne que dalle et s'il marche pas je revois jamais ma thune, alors vous voyez, j'ai aucun intérêt à tout foutre en l'air.

— La moutarde me monte au nez ! dit Ghislain, excédé, en l'empoignant par le col. Parle ou je te fous une dérouillée, morveux !

— Palardoux, qu'est-ce qui vous prend ? demande Garrec, ignorant que Ghislain est parti bédaver en lousdé après l'interrogatoire de Raklet. Lâchez ce pot de moutarde !

— C'est moi que vous traitez de pot ?

— Je me suis mal exprimé, lâchez Moutarde, je veux dire !

— C'est un pourri, y'a que des pourris ici ! Navet aussi c'est un pourri, comme Pierre Arditi ou Jean-Loup Dabadie, tous des pourris, j'vous dis ! Pourris, pourris, pourris !

Sur ce, Ghislain relâche Moutarde et fond en larmes à même le sol.

— Bon, reprenons monsieur Moutarde.

— Vous êtes sûr qu'il va bien ?

— Faites pas attention, c'est une technique américaine d'interrogatoire, mon collègue a fait l'Actor's Studio. Quels étaient vos liens avec feu Bernard Montiel ?

— Le jambon-beurre.

— Hein ?

— Je devais lui livrer ses sandwichs quatre fois par jour à heures fixes, toujours les mêmes, achetés au même endroit, et j'avais pas intérêt à être en retard ni même à ce que le jambon dépasse du sandwich, sinon il me le renvoyait à la gueule et me disait d'aller lui en chercher un autre.

— Mais vous êtes pas preneur de son ?

— Je suis aussi la doublure de Montiel pour les raccords et les scènes de dos, mais concrètement il me prenait pour son larbin et je pouvais rien dire, cet imposteur était le choucho de Mike. Vous saviez qu'il passait son temps à le badigeonner d'autobronzant entre chaque prise pour faire acteur américain ?

Une clameur gronde en provenance du plateau : Garrec ouvre la porte et voit, derrière les grilles de l'école catholique, des milliers, disons des centaines, enfin au moins dix fans de Bernard Montiel, posant des fleurs, des bougies et des peluches sur le trottoir, qui brandissent des pancartes « Bernard Forever » tout en filmant au téléphone portable les lieux du tournage.

— Comment ils ont été prévenus si vite de la mort de Montiel ?

— Quoi, Bernard Montiel est mort ? dit Ghislain, en plein bad trip, avant de pleurer de plus belle.

— Je sais d'où viens la fuite, prétend Moutarde.

— Ah oui, vous êtes devin ?

— Non, je viens de Dijon, pourquoi ?

— Pour rien. Qui a alerté ces péquenards selon vous ?

— La boulangère officielle du film, pardi.

— Pardon ?

— Pardi-pardi, pardon, pardon-pardon, pardi, chante Ghislain sur l'air de « Chapi-Chapo ».

— Pourquoi la boulangère les aurait appelés ? demande Garrec en faisant comme si elle n'avait rien entendu.

— Pour booster son chiffre d'affaires ! Les fans du vieux Montiel, ils vont rester là à pleurer pendant des plombes, en plus c'est bientôt midi, faut bien qu'ils bouffent, elle va se faire un max de pognon ! Et si ça se trouve, c'est même elle qui l'a tué !

— Vous la connaissez ?

— Plutôt, oui, je la vois quatre fois par jour, c'est elle qui prépare les jambons-beurres. Des fois elle me parle mais je lui réponds pas trop, elle est à la limite des critères de la COTOREP.

11h38, au commissariat. En l'absence de Géraldine et J.R., Bidoux et Putois se tournent comme d'habitude les pouces en attendant l'heure du repas.

— J'ai faim, Sylvain, passe-moi la glacière.

— Putain, mais t'es pire qu'un hippopotame, tu passes ton temps à t'empiffrer ! Puis y'a plus rien dans la glacière, j'ai fini le saucisson à l'ail tout à l'heure, j'ai eu un petit creux après avoir rangé un dossier.

— C'était quoi comme dossier ?

— Celui d'une enquête résolue, enfin classée sans suite. Un mauvais concours de circonstance : le Téléthon tombait la veille de l'Aïd cette année, du coup hier un musulman en manque de mouton a kidnappé un myopathe et l'a égorgé dans sa baignoire pour compenser, il a vu sur Internet que la viande d'handicapés c'était hallal.

— Tu l'as arrêté ?

— Non, j'l'ai laissé repartir, si c'est hallal, je pense qu'on n'a rien à dire... Puis ça fait une affaire de bouclée, ça améliorera mes statistiques. Et toi, t'en es où ?

— J'ai pris deux kilos, je commence à avoir des cheveux blancs et je me suis mis à l'ADSL.

— Non, je voulais savoir où t'en étais sur les enquêtes, pas en général.

— Ah. Ben comme d'hab, aucun résultat. D'après les dernières statistiques, j'ai le taux d'élucidation le plus bas d'Ile-de-France, même le plus con des chiens policiers a de meilleurs résultats que moi. J'm'en fous, j'suis payé pareil, puis je préfère crever en me faisant sauter la panse plutôt qu'en me tuant au travail.

— Ca c'est parlé, Bidoux ! J'suis bien d'accord avec toi ! Si on allait prendre l'apéro pour fêter ces belles paroles ?

— C'est pas de refus. Mais Garrec fille, elle va en penser quoi ?

— On s'en fout, elle est pas là, il paraît qu'elle a trouvé un truc dans l'affaire des santons, à mon avis c'est du pipeau. Aujourd'hui non plus on n'a pas trouvé de corps, ça aurait dû être un employé du gaz, si ça se trouve le tueur est parti, ou il est mort.

— Ou il est malade. Ou en prison. Ou bloqué dans un ascenseur. Ou retenu en otage. Ou bourré. Ou endormi. Ou fatigué. Ou en vacances. Ou il regarde le télé-achat. Ou...

— C'est bon, calme-toi, Hervé.

— Désolé, dès que je pense à l'apéro, ça m'excite.

— Prends sur toi, j'aurais besoin de toi cette aprèm, faut qu'on passe à la palombière.

Alors que les deux zouaves quittent le commissariat, Sylvette, qui a tout entendu, prend en note ces dernières informations avec son stylo Gérard Miller.

11h44, 19 rue Natasha Kampush, à quelques encablures de la crèche Marc Dutroux. Géraldine et J.R. ont enfin une piste dans l'affaire du Tueur de l'Avent : après des analyses poussées, et l'introduction de quelques micro-particules de porcelaine à santon dans la toute nouvelle machine à analyse spectrométrique de porcelaine à santons, Margouling a pu déterminer que les figurines du calendrier provenaient de la boutique « A ton santon ! », 19 rue Natasha Kampush, à quelques encablures de la crèche Marc Dutroux.

— Bonjour Monsieur, police, dit Géraldine en entrant au type rondouillard et mal rasé en train d'épousseter des santons de collection au plumeau. C'est vous le gérant ?

— Oui.

— On aurait quelques question à vous poser.

— Oui.

— Vous reconnaissez ceci ? dit-elle en montrant les figurines ensachées envoyées par le tueur.

— Oui.

— Vous pouvez nous dire qui vous les a achetées, s'il vous plaît ?

— Oui.

— Maintenant, si possible ?

— Oui, dit-il en continuant à épousseter la même pièce depuis leur entrée.

— Vous avez tué Kennedy ? demande J.R.

— Oui.

— Et Aroun Tazieff ?

— Nique ta mère.

— Quoi ? Répète un peu !

— Holà, malheureux, n'essayez pas de lui parler ! dit un grand homme tout sec en veston arrivant de l'arrière-boutique. C'est Jean-Philistin, mon neveu, il est complètement débile, il sait dire que « oui » et « nique ta mère », vous voyez le niveau.

— Comme un rappeur, observe J.R.

— A peu près. Et encore y'a du progrès, avant il parlait pas, il pétait. Mais il savait exprimer une quinzaine de notions avec ses gaz, c'est le même niveau d'expression qu'un éléphant adulte et l'odeur est identique. Je me présente, Emmanuel Paléologue, je suis le gérant du magasin. Y'a un jeu de mot, vous avez vu, « A ton santon ! », comme « A ta santé ! ». Marrant, non ? Sinon, vous aviez besoin de quelque chose ?

— De renseignements, dit Géraldine en montrant les pièces à conviction. On pense que ces objets liés à une affaire criminelle viennent de chez vous, vous confirmez ?

— Certainement, fait Paléologue en mettant ses lunettes, je reconnais bien le footballeur et le curé, je les ai fait moi-même en m'inspirant d'un article du « Choc de Meaux » qui révélait la passion torride entre Jérôme Rothen et Monseigneur Lustucru.

— Lustiger, corrige J.R.

— C'est ce que j'ai dit. Je peux vous vendre des santons de policiers, si vous voulez, j'en ai même fait un de Roger Hanin, une édition limitée, profitez-en.

— Une autre fois, merci. Vous pouvez nous dire qui vous les a commandés ?

— Bien sûr, j'ai un système informatique dernier cri, c'est Jean-Philistin qui l'a installé, c'est un mordu de la souris, mais le gouvernement lui a interdit de toucher de nouveau à un ordinateur depuis qu'il a piraté sans faire exprès le site du ministère. Il a réussi à avoir accès à des dossiers classés secret défense : tenez, par exemple, vous saviez que François Fion a un budget slip annuel de trois cent mille euros ?

— Je l'apprends, avoue J.R., stupéfait.

— Et pour nos santons ?

— Ceux de Roger Hanin ? Il doit m'en rester une dizaine, je peux les customiser, vous avez le choix entre le style Navarro et le style Iroquois... Vous avez compris le jeu de mot ? Navajo, Iroquois ?

— Les santons de l'enquête, reprend Géraldine, fatiguée par cet olibrius.

— Ah oui, un instant, voilà : mais bien sûr, je m'en souviens maintenant, c'est monsieur Jean-François qui me les a achetés !

— Jean-Pierre François ? demande J.R.

— Non, Jean-François Copé, il est venu les chercher y'a deux semaines, c'était la première fois que je le voyais au magasin, un type gentil, plus gros qu'à la télé, mais gentil quand même, il a rien dit quand Jean-Philistin lui a pété dessus.

— Et il en a acheté combien ?

— Trente et un en tout, que du sur-mesure, j'en avais eu pour trois jours à les peindre.

— Merde. Vous êtes sûr que c'était bien lui ?

— Bah oui, je le connais quand même, c'est mon neveu, puis j'vois pas qui d'autre pourrait péter sur Jean-François Copé, faut être un peu débile pour faire ça...

— Non, Copé, vous êtes sûr que c'était lui ?

— Certain.

— Merci pour tout. Au revoir, monsieur Paléologue.

— Au revoir, messieurs-dames.

— Nique ta mère, conclut Jean-Philistin en agitant son plumeau.

12h26, avenue de la Piquette. Garrec et Palardoux, ayant quitté les abords du plateau où une chapelle ardente a été édiflée à la va-vite, se dirigent vers la boutique de la boulangère machiavélique, aux dires de Jérémy Moutarde.

— Ca va mieux depuis tout à l'heure, Ghislain ?

— Oui, chef, merci, c'est cette herbe à la bouse de yacks, ça me fait de drôles d'effets.

— Vous allez manger un bout, ça va vous requinquer. Et ça nous permettra de vérifier la théorie du colonel Moutarde.

— Chef, vous pensez que c'est Toulard qui a saigné Montiel comme un jeune cochon de lait ?

— Peu probable, on l'aurait sûrement vu sur le plateau à un moment ou à un autre, il est pas du genre discret, l'animal.

— A propos de Toulard, qui joue son rôle dans le film ?

— Laurent Ournac.

— Qui ça ?

— Un gros pas drôle. Au début ils voulaient Thierry Frémont mais il prend trop cher, après ils ont pensé à Hondelatte mais depuis le bide de son émission aussi culturelle qu'un

Centre Leclerc il sort plus de chez lui où il relit l'intégrale de Marc Lévy en huit volumes, résultat on se retrouve avec le gros Ournac pour jouer Toulard.

— Il est pas trop jeune ?

— Le gros fait toujours plus vieux que son âge.

— Proverbe de flic ?

— Non, proverbe de manager de gros, c'est son agent qui le dit. Bon, on y est, voilà la boulangerie : rappelez-vous, Ghislain, on vient prendre de quoi bouffer mais il faut aussi qu'on en apprenne plus sur cette boulangère, même si je pense que ce pauvre Moutarde en tient une couche.

— Une couche de quoi ?

— Fermez-la et entrez.

Garrec et Palardoux pénètrent dans la boulangerie où se pressent les fans éplorés de Montiel pour grignoter un bout de pain, l'affluence semblant confirmer les paroles de Moutarde. En voyant à la caisse une femme à l'oreille tordue avec un œil plus petit que l'autre, Garrec songe aux critères de la COTOREP et aux informations à obtenir.

— Bonjour madame, dit Ghislain, un sandwich jambon-beurre, s'il vous plaît, avec beaucoup de jambon et un supplément de beurre.

— D'accord, un instant je vous prie. (Elle attrape une masse informe de pain mou.) Ça fera quatre euros cinquante, monsieur.

— Vous pouvez payer, chef, j'ai pas de monnaie ?

— Vous abusez Palardoux, tenez madame, dit-elle en lui tendant un billet de cinq. Les affaires marchent bien, on dirait ?

— Ca va, on n'a pas à se plaindre, puis entre nous la mort de Delpérier c'est un peu notre cadeau de Noël en avance, ça se bouscule depuis tout à l'heure.

— C'est Montiel, madame, mais peu importe. Il paraît que c'est vous qui fournissiez le film en sandwiches ?

— Et en fraises tagada, Monsieur Hitchcock en est très friand, comme l'était son père, du reste, le grand réalisateur, dit la boulangère en donnant le jambon-beurre et la monnaie à Garrec. Ça met un peu de beurre dans les épinards ce tournage, comme on dit, parce qu'avec la crise ça va pas fort, pour toutes nos matières premières on est obligé de racheter les produits périmés des supermarchés pour faire des économies.

— Ecoutez madame, nous sommes de la police, nous enquêtons sur la mort de Bernard Montiel. C'est vous la propriétaire ?

— Non, moi je travaille à la caisse, faut pas que je bouge trop, j'ai une rotule à l'envers, ça me rend instable même sur les courtes distances. La patronne, c'est madame Chatoune.

— Chatoune ? répète Garrec.

— Oui, Géranium.

— Géranium ? répète Ghislain, à qui ce prénom rappelle celui de Marmelade en raison de l'excellente confiture de géranium que préparait jadis Mémé Chouchen,

— Et elle où votre Géranium Chatoune ? Faut qu'on lui parle.

— Je vais l'appeler : Madame Chatoune ! Madame Chatoune !

— J'en ai marre des interrogatoires ! tempête soudain Palardoux. On s'en fout de cette conne, comme on s'en fout de Moutarde, de Ketchup et de Mayonnaise ! Et on s'en fout encore plus de Montiel, c'est Berléand qui a raison, ça devait être un gros con en plus ! Donnez-moi mon sandwich que je puisse me casser ! dit-il en gesticulant tel Sarkozy dansant la chenille.

— Pas de geste brusque, Ghislain, tout va bien se passer.

— Mon sandwich, j'ai dit ! Et dépêchez-vous, sinon j'hésiterais pas à faire usage de mon arme!

— Arrêtez de faire l'enfant, vous savez bien qu'on nous les a prises quand on a été mis à pied.

— Méfiez-vous, je suis quand même dangereux, je peux vous envoyer une chouquette en pleine face si vous me poussez à bout ! menace-t-il en attrapant un gâteau.

— Tenez, Ghislain, votre jambon-beurre.

— Merci, dit-il d'un ton sec avant de claquer la porte.

— Qu'est-ce qui lui arrive ? demande Géranium Chatoune qui vient d'arriver pour assister à cette triste scène.

— Une crise d'adolescence tardive, dit Garrec en haussant les épaules.

20h24, strip-club « Les miches au chaud », 12 rue Jacques Derrida. Dans une salle surchauffée passant à fond « Début de Soirée », Garrec zigzague comme un taureau furieux entre les types en sueur habillés comme dans les années quatre-vingts pendant que des Zaïroises callipyges sans papiers ondulent sur le dance floor. Elle s'arrête brusquement, surprenant Ghislain affalé sur une banquettes devant un spectacle ressemblant fort peu à la messe du Jour de l'An :

— Palardoux, c'est quoi cette dégaine, vous avez une araignée dans la tourte ou quoi ?
L'inspecteur s'est en effet rasé le crâne et porte un tee-shirt « Fuck la police ».

— Je prends du bon temps, Chantal, c'est tout. Puis y'a du beau monde ici, figurez-vous que tout à l'heure j'ai croisé Jean-François Copé dans les chiottes.

— Et alors ?

— Il en a une toute petite.

— Mais putain, j'ai passé l'après-midi à vous chercher, Ghislain, arrêtez vos conneries ! Si un de mes informateurs m'avait pas prévenue, le petit Gervais Dudule dont la sœur Makumba bosse ici, j'vous aurais jamais retrouvé. Qu'est-ce que vous foutez ?

— Hé hé, ça se voit, non ? Je me rince l'œil, comme tout le monde. Et cette mignonne est tout à fait à mon goût...

— La grande qui danse au milieu ? Vous êtes miro ou quoi, même depuis l'autre bout de la salle ça se voit que c'est un homme ! Et très mal maquillé en plus.

— N'importe quoi.

— Vous filez un mauvais coton, Ghislain, vous me faites peur, reprenez-vous. Pourquoi vous êtes parti en laissant tomber l'enquête ?

— Je laisse tout tomber, Chantal, j'en ai ma claque, je suis bon qu'à fumer de la bouse de yacks. Je ferai mieux d'arrêter ce boulot, j'suis un mauvais de toute manière, pas autant que Bidoux mais un mauvais quand même, puis sans Marmelade la vie est trop moche, on dirait un film de Bernard Werber.

— Et vous comptez faire quoi ?

— De l'haltérophilie. Je me suis inscrit dans un club cette aprèm, après que je me sois fait épiler le torse. D'après le gérant, si je bosse bien mes pecs et mes dorsaux, d'ici deux ans je passe semi-professionnel, je pourrais faire des galas d'exhibitionnisme.

— Vous délirez.

— Pas du tout, je me suis même fait un tatouage de sportif mélancolique, regardez, dit-il en relevant la manche de son tee-shirt pour montrer son « Mémé Chouchen » avec un cœur percé d'une flèche sur le biceps droit. C'est la seule femme qui m'a jamais abandonné, marmonne-t-il en pleurnichant.

— Eh, Ghis', tiens, ta margarita ! dit Maxime Desjardins, la gueule enfarinée, en ramenant deux verres du bar. Salut Chantal, ça va ?

— Non, tête de nœud ! C'est toi qui l'a entraîné ici ? Tu vois pas qu'il va pas bien, il est encore plus à la ramasse que Christophe Lambert dans Highlander IV ! Allez, Ghislain,

venez, on nous attend sur le tournage, y'a une scène en nocturne et j'ai peur que le tueur en profite pour frapper à nouveau.

Garrec attrape Palardoux par le bras et l'aide à marcher jusqu'à la sortie, sous le regard éméché de Max qui en siffle de dépit les deux margaritas à la paille. Une fois à l'air libre, Ghislain se ressaisit tant bien que mal :

— Merci, chef, ça va aller. J'peux vous poser une question ?

— Allez-y.

— La sœur de votre indic, elle s'appelle vraiment Makumba ?

— Rien n'est moins sûr, mon pauvre Ghislain.

21h08, sortie de Meaux. Sur un tronçon de route coupée à la circulation pour les trois prochaines heures, Mike Navet a installé toute la logistique permettant de filmer la scène d'action la plus trépidante du film : la course en mobylette de Garrec et Palardoux pour rejoindre l'école Notre-Dame, à la fin du téléfilm. Dirigeant caméras et éclairages avec de grands gestes, Navet surprend l'arrivée des deux agents :

— Putain, qu'est-ce que vous glandez, ça fait des plombes qu'on vous attend !

— Un léger contre-temps, dit Garrec en lançant un regard en coin à Ghislain. Puis on savait pas que la route était fermée pour le tournage, on a dû faire deux bornes à pattes.

— Vous êtes là, c'est l'essentiel. Qu'est-ce qui vous est arrivé, Firmin, vos cheveux ont pris feu par accident et on a dû vous tondre ?

— Moi c'est Ghislain, et je me suis coupé les cheveux, c'est tout, même si j'ai déjà entendu parler d'une affaire de combustion capillaire spontanée, mais je crois que la communauté scientifique était divisée à ce sujet...

— Oui, c'est ça, ta gueule, bon ce soir on tourne la scène de la mobylette, après on retournera en studio pour faire celle du bus qui arrive avant dans le script. Vous me suivez ?

— Pas trop, répond Ghislain, encore sous l'effet de l'alcool et des drogues douces.

— Vous allez voir, c'est très simple. Un jeune arrive à mobylette, Samantha le savate façon kung-fu, ça fait trois mois qu'elle suit des cours avec Pascal Gentil, elle pique la mob, Raklet monte à l'arrière et ils partent en trombe, là un copain du jeune super vénère arrive sur une autre mob rouge avec des grosses flammes dessinées dessus, j'ai fait les dessins moi-même, course poursuite, bagarre à coups de chaînes, tirs de carabine, finalement Samantha s'accroche au guidon, Raklet se penche à la renverse en se calant les panards sous ses aisselles

et la tête à quelques centimètres de la chaussée tire sur le copain du jeune super vénère, la balle rentre dans le réservoir et la mob explose. Dément, non ?

— Ca s'est pas vraiment passé comme ça en vrai, note Garrec. On n'était même pas poursuivi.

— Je sais, je sais, j'ai musclé cette partie du scénario, c'est la scène clé du film.

— C'est pas dangereux pour Raklet ? demande Ghislain, soucieux de la santé de son alter ego cinématographique.

— Mais non, on est assuré, et s'il meurt ça fera du buzz, on parlera du « tournage de la mort » ou un truc dans le genre, la mort de Montiel est tombée à pic en fait, depuis ce matin on parle plus que de mon film sur les forums Internet, j'ai même monté un teaser exclusif dans l'après-midi avec les meilleurs scènes de Montiel au ralenti, il va devenir le Heath Ledger français !

— Bon, on tourne ? demande Garrec qui regrette déjà d'être venue.

Pendant que Navet met tout en place pour le début de la scène, après avoir donné deux ecstas à Philippe Raklet pour le détendre avant sa prestation à haut risque, Garrec et Palardoux inspectent les lieux à la lampe torche. Soudain, tapi dans les fourrés, la trogne de Raymond Toulard apparaît en pleine lumière :

— Toulard ! s'écrie Garrec. On savait bien que c'était vous !

— Laissez-moi, vieille sorcière !

Le suspect encore en tablier s'enfuit, Garrec fait le geste de sortir son arme mais se rappelle qu'elle ne l'a plus : le gros Toulard saute sur une mini moto noire peinturlurée avec des croix gammées rouges à l'envers et se tire à toute berzingue, laissant flotter au vent un petit drapeau à l'effigie de Jorg Haider attaché à l'arrière.

Au même moment, sur le parking du resto-route « Bikers et gastronomes ». Un nain au crâne rasé en blouson noir frappe de rage dans un réverbère :

— Putain de merde, qui m'a piqué ma bécane ?

Pendant ce temps, Garrec ne s'en laisse pas compter et attrape la mobylette de rechange du tournage au nez du second assistant de Navet :

— Mais madame, qu'est-ce que...

— Dégage, pine d'huître ! dit Garrec en enfourchant la pétoire. Montez, Ghislain !

La mobylette s'élance à la poursuite de Toulard alors que dans l'autre sens la fausse Garrec et le faux Ghislain démarrent à leur tour sous la caméra de Navet.

— Je suis innocent ! hurle Toulard à l'adresse de ses poursuivants.

— C'est pour ça que vous fuyez ! lui répond Garrec.

Toulard accélère sur la mini-moto au moteur débridé, à tel point qu'il déboule en centre-ville de Meaux, la mobylette toujours à ses trousses.

— Chef, on va avoir un accident ! Puis j'crois que je vais vomir !

— Sautez, Ghislain, vous me ralentissez de toute façon !

— Mais j'ai peur !

— Bougez !

Palardoux obéit et bondit tel un chat bourré dans une benne à ordures, à l'instant précis où à quelques kilomètres de là Philippe Raklet, dans un faux mouvement, chute par accident de la mobylette en ayant confondu les oreilles de Samantha et ses aisselles. Garrec, plus légère, est maintenant au coude à coude avec le cuistot fou :

— Toulard, arrêtez-vous !

— Jamais de la vie, je retournerai pas au taule, et j'ai rien fait d'abord !

Au croisement de la rue Joey Starr et de l'avenue Tom Sawyer, Toulard et Garrec roulent à fond quand un trente-deux tonnes s'engage en leur barrant la route. Ne voyant pas d'autre moyen de l'éviter, Toulard prend appui sur la planche oblique reliant la chaussée à une remorque garée à côté et se propulse dans les airs en un saut impressionnant. Il quitte son engin est passe en vol plané par-dessus le camion contre lequel s'explose la mini-moto — sur le tournage, le cascadeur de la seconde mobylette saute en pleine course et Navet appuie lui-même sur le bouton déclenchant sa mise à feu, la bécane explosant à son tour avec de jolies étincelles à soixante images/seconde. Garrec s'en sort mieux que le repris de justice : elle saute de sa mob et atterrit dans les bras du conducteur de moto-crottes arrivant en sens inverse. A cet instant, une autre explosion retentit : elle voit alors toutes sortes de fusées incendiaires jaillir en pétaradant du camion en feu transportant des farces et attrapes :

— C'est ce qu'on appelle un final en feu d'artifice, dit-elle encore essoufflée.

21h32, au commissariat. Géraldine est revenue chercher son portable oublié au bureau quand elle entend des bruits suspects en provenance des vestiaires. Elle entre l'arme au poing et tombe nez à nez avec un quadragénaire de type méditerranéen aux cheveux mi-longs

gominés un peu grisonnants, inspectant le casier ouvert de Garrec avec un gros sac de sport en bandoulière.

— Papa ?! dit-elle sous le choc en imitant la chanson pourrie de Christophe Maé.

ÉPISODE 12 : GARREC ET PALARDOUX FONT LEUR CINÉMA

(Deuxième Partie)

Résumé de l'épisode précédent : Garrec et Palardoux sont consultants sur un film à chier où un enfant est retrouvé mort. Raymond Toulard, libéré en dépit du bon sens en raison d'un dysfonctionnement administratif, est suspecté. Il s'en branle. Ghislain aussi qui fume comme un pompier toxico. Au commissariat, ça chie des bulles : un tueur au calendrier de l'Avent leur en fait baver des ronds de citron. Soudain, Bernard Montiel meurt. Les gens sont dépités. Une boulangère vend un sandwich pourri pour quatre euros cinquante. François Fion mettrait des slips en or massif. Toulard est repéré par Garrec et Palardoux sur le tournage. Une course poursuite s'engage. Ghislain finit la gueule dans les poubelles. Toulard a un accident spectaculaire. Garrec termine sur une moto-crottes. Pendant ce temps, Géraldine surprend son père dans les vestiaires du commissariat. C'est à peu près tout.

Mardi 9 décembre, 21h32, au commissariat. Géraldine voit son père pour la première fois depuis vingt ans.

— Papa ?!

— Holà, non, pas du tout, je suis, euh, le vigile.

— Y'a pas de vigile.

— Non mais le nouveau vigile, celui qui vient d'arriver, décision préfectorale, le plan Vigie Pirate, vous savez ce que c'est, avec les fêtes qui approchent...

— Papa, tu mens très mal pour un escroc international.

— Bon, Géraldine, ça me fait plaisir que tu m'aies reconnu, admet le gominé. Ca fait une paye qu'on s'était pas vu, t'as bien grandi, tu fais, comment dire, plus femme qu'avant.

— C'est normal, j'ai vingt-trois ans maintenant. Vingt ans de plus que la dernière fois.

— Oui, oui, c'est ça, mais t'as l'air en forme, dis-moi, on dirait que t'as bien réussi, ça m'étonne pas, t'es une fille intelligente, tu dois tenir ça de ta mère.

— Excuses-moi de te demander ça mais qu'est-ce que tu fous là ?

— Rassure-toi : personne m'a vu, j'ai neutralisé les caméras de surveillance. T'as eu mes lettres ? Pourquoi tu m'as jamais répondu ?

— Tes lettres ? Quelles lettres ?

— Celles que je t'ai envoyées dans ma cavale, où je portais des chaînes en or, avec une fausse barbe et des lunettes de soleil, que je nageais dans l'argent sale et que je sirotais

des cocktails avec Alfred Sirven. (Silence.) Ta mère a dû les intercepter, elle a toujours été jalouse de mon succès.

— Ton succès ? Tu fais des casses, papa ! 1988, la BNP de Vesoul, 1990, deux bijouteries à Tourcoing, 1991, trois banques en une semaine à Charleroi, 1993, une charcuterie à Dusseldorf...

— C'était un soir où j'étais bourré mais je lis pas l'allemand, j'ai confondu avec une banque.

— 1993, la banque postale de Rimini, 1995, la galerie du « Carlton » de Prague dévalisée en pleine nuit, arrestation, mai 1996, fuite de la prison de Catane en montgolfière, juin 1997, attaque d'un camion de la Brink's avec des fruits et légumes, les transporteurs ont cru que c'était des grenades maquillées, ils ont eu la trouille de leur vie, 1998, quatre bijouteries de Varsovie ratiboisées en te faisant passer pour Luciano Pavarotti, octobre 1999...

— Tu connais mon casier par cœur ou quoi ?

— Evidemment, c'était mes seuls souvenirs de toi. Y'a pas de quoi être fier.

— Je vois que ta mère t'a montée contre moi mais sache qu'elle avait ses torts elle aussi, elle était jamais là, puis tout le temps en train de me faire la morale.

— C'est un peu logique : elle était flic et toi t'étais un mec entretenu qui glande toute la journée, même pas capable de garder sa fille, jusqu'à ce que tu te lances dans le grand banditisme ! Tu crois pas qu'elle pouvait cautionner ça quand même ?

— C'est ce qu'elle t'as dit ?

— Ben oui, t'as une autre version peut-être ? C'était de l'humanitaire ?

— Attends, j'ai toujours subvenu à vos besoins, je veux ai envoyé la moitié de l'argent de mes casses tous les mois.

— Maman aurait jamais accepté !

— Tu parles ! Et pourtant elle m'a jamais laissé te voir sous prétexte que j'étais dangereux, elle voulait même pas que je te parle au téléphone, finalement j'ai arrêté d'appeler, elle traçait mes appels pour me retrouver et me foutre en taule.

— C'est faux ! T'es qu'un voyou minable ! Roberto Vapero, dit « le Vaporetto », celui qui efface toutes ses traces ! T'es recherché par Interpol, je devrais donner l'alerte et te faire coffrer !

— Attends, j'ai essayé de trouver un boulot normal, honnête quoi, mais Chantal me décourageait tout le temps dans mes démarches comme la formation de torero, l'ouverture

d'un gîte découverte à côté d'AZF, la fondation d'une chaîne de restaurant échangiste hallal en Turquie et plein d'autres trucs ! Alors tu vois, c'est pas ma faute.

— Ca, c'est la meilleure ! T'as qu'à dire que c'est à cause d'elle si t'as braqué des bijouteries dans toute l'Europe tant que tu y es ?

— Y a un peu de ça, c'est vrai.

— En attendant qu'est-ce tu fais ici, à fouiller dans son casier ?

— Je cherchais, euh, des souvenirs, une photo, voir si elle a changé, si elle a pas trop grossi. Ecoute, Géraldine, là je suis un peu pressé, j'ai une soirée fondue chez Popeck, mais je te rappelle sans faute pour le Réveillon, ok ?

— Attends, faut qu'on discute pa...

Géraldine n'a pas fini sa phrase que le Vaporetto s'est fait la malle, son sac de sport sous le bras.

Mercredi 10 décembre, 9h48, dans la Coccinelle. Après le fiasco de la veille, Garrec et Palardoux sont en route pour les studios du tournage, en périphérie de la ville.

— Quelle soirée, chef ! Il paraît que l'explosion du camion de feux d'artifice s'est vue jusqu' à la capitale !

— Vous parlez d'un spectacle, le GIGN est arrivé avant l'ambulance pour Toulard, ils ont cru à une attaque terroriste.

— Espérons qu'il va se remettre avant la fin de la semaine : faut qu'on l'interroge au plus vite, mais de toute façon pour moi, ça fait aucun doute qu'il est coupable, on l'a pratiquement pris sur le fait.

— Vous allez un peu vite en besogne, Ghislain : il était dans les parages c'est tout, et puis y a eu aucun mort sur le tournage pendant qu'il y était que je sache. Bon, j'espère que vous êtes d'attaque parce qu'aujourd'hui ça risque de chauffer pour nous : ma fille nous avait dit de pas nous mêler à l'enquête pendant notre mise à pied et on a envoyé un suspect à l'hosto, ça pourrait mériter des poursuites.

— Vous êtes sûre ? Mais pourquoi elle nous a pas interrogés sur les causes de l'accident hier ?

— Je sais pas, elle avait l'air bizarre au téléphone, elle m'a juste dit qu'on verrait ça plus tard. Elle a à peine demandé si j'étais pas blessée.

— Et pour moi ?

— Elle a rien dit, je crois qu'elle s'en tape.

Le portable de Garrec vibre dans sa poche, elle prend l'appel au volant, écoute sans mot dire et raccroche.

— Raymond Domenech vient d'appeler.

— Qu'est-ce qu'il voulait, ce pauv'type ?

— Non, pas l'entraîneur, l'hôpital. Mauvaise nouvelle : Toulard a clamsé.

— Zut.

— Zut ? Merde alors ! enrage Garrec. On est marrons, Ghislain : ce connard a emporté son secret dans sa tombe, on saura jamais si c'était lui.

— La mini-moto, y a rien de plus traître, ma mère m'a toujours dit que c'était vachement dangereux comme moyen de transport. Quand j'avais huit ans, je me suis échappé du jardin et on m'a retrouvé sur la nationale avec ma mini-moto : je m'étais mis en tête de rallier le Paris-Dakar. Heureusement que j'ai croisé les gendarmes qui ont ramené chez moi, ils m'ont trouvé trop jeune pour un participant homologué.

— Eh ben, on peut dire que vous étiez ambitieux à l'époque !

— A propos d'ambition, chef, c'est le grand jour aujourd'hui : je joue la scène dans le car, vous vous souvenez ?

— Et comment, je raterais ça pour rien au monde, Palardoux : vous allez être crédible en chauffeur de bus, vous qui avez déjà du mal à manœuvrer une trottinette !

10h02, dans les studios vétustes de la Plaine de la Betterave. Mickaël Navet reprend le tournage de son film, sans se soucier plus que ça des morts des derniers jours, soit un enfant, Bernard Montiel et Raymond Toulard, ce qu'il ignore pour le dernier.

— Allez, on se dépêche, vite, vite, Sophie, Samantha, Racklet, enlève ton attelle, j'suis sûr que t'as pas mal, t'es tombé de la mobylette à même pas soixante-dix, le poulet qui fait le chauffeur, il est où, cet enfoiré ?

— Je suis là, dit Ghislain en levant le doigt comme en CE1.

— Et les figurants, ils sont où, ces bons à rien ? Ils faut des gens dans ce car, c'est des vieilles qui vont à un loto, putain, on a des vieilles en réserve, j'espère, Mouloud, c'est toi qui t'occupes des figurants ?

— Euh oui, en principe c'est moi.

— Et alors : il est où le troupeau de vieilles surexcitées par le gain d'un petit veau ?

— Elle se sont décommandées, soi-disant pour une réunion bas à varices, je crois qu'elles ont eu peur avec tous ces morts sur le tournage, faut les comprendre, et puis beaucoup d'entre d'elles étaient fans de Montiel alors elles sont un peu sous le choc.

— Ah les vieilles carnes ! Me planter comme ça, moi, le grand Mickaël Hitchcock !

— Tout le monde sait que vous vous appelez Navet, dit Garrec, ça sert à rien de vous faire appeler Hitchcock, et puis y a pas à avoir honte, le navet c'est bon dans la soupe.

— Vous, la fliquette, on vous a pas sonnée : vous êtes pas obligée de rester si ça vous intéresse pas, vous faites la patronne du resto dans la dernière scène et on la tourne pas aujourd'hui de toute façon.

— Je veux voir mon collègue se prendre pour...comment il s'appelle déjà cet acteur insipide qui conduisait un bus en feu dans un film avec Sandra Bullock ?

— Keanu Reeves, répond Palardoux, toujours au taquet quand il s'agit de jouer à « Questions pour un champion », même s'il a été recalé quatorze fois à la sélection à Concarneau au grand désespoir de Mémé Chouchen.

Pendant que tout se met en place, Garrec feuillette le « Choc de Meaux » dans lequel Paimpol s'est laissé aller à un lyrisme de bon aloi : « Montiel monte au ciel en pleine gloire : des milliers de fans en pleurs assaillent le lieu du tournage maudit ». Son attention est retenue par un discret entrefilet en avant-dernière page : « Notre respecté maire surpris en pleine divagation sur la voie publique, tenant des propos obscènes et en possession de douze téléphones portables dont il prétend ignorer les propriétaires : une affaire à suivre. On l'aurait également vu hier faire un scandale au concert de Véronique Sanson à l'Olympia. La chanteuse se serait remise à boire. »

— Bon, le car va arriver d'une seconde à l'autre, prévient Navet. Finalement on tourne à sec, on laisse tomber la pluie, on n'a pas assez de fric pour faire réparer les machines.

— Je prends pas le parapluie alors ?

— Non, Racklet, vous prenez pas le parapluie puisque je vous dis qu'il pleut pas, à moins que vous vouliez avoir l'air d'un pauvre connard complètement débile.

— Putain, c'est ça le car ? demande Ghislain médusé.

— Ben oui, vous croyez quoi ? Le budget est ric-rac alors j'avais pas le choix et encore je peux remercier Mouloud qui a fait jouer ses relations au Maroc pour récupérer gratos un car maghrébin qui devait aller à la casse. Je crois qu'il a servi pour une tentative d'attentat kamikaze sur l'ambassade française à Rabat, ça lui donne un cachet supplémentaire.

— Et il roule au moins ?

— On s'en branle qu'il roule ou pas, c'est du cinoche, vous êtes au courant qu'E.T. c'était pas un vrai extra-terrestre ? On reste à l'arrêt et on tourne sur fond vert, après on trouvera un gars qui bidouille en informatique pour nous mettre un paysage et de la flotte derrière. Allez, vos gueules, bande de merdes : silence, action !

Garrec Poilopié et Palardoux Raklet attendent devant un panneau rouillé.

— Sur celle-là je suis avec Dany Boon, il est super sympa, en plus j'ai adoré son film, ma mémé aussi a adoré, tout le monde a adoré...

— Ghislain ?

— Oui ?

— Moi aussi j'ai beaucoup d'estime pour Dany Boon, mais si vous sortez encore une photo de ce porte-monnaie, je vais devenir dingue. Ghislain, passez-moi le pébroc.

— Coupé ! hurle Navet. Samantha, il pleut pas, il a pas de parapluie sur lui, t'es conne ou quoi ?

— Ah : pébroc ça veut dire parapluie, j'avais pas compris, désolée.

— Bon, on reprend : silence, action !

— Ils ont dit qu'il passait quand, le car ?

— Dans la journée.

— Si seulement on ne s'était pas fait détruire la voiture par des extrémistes fascistes.

— C'était pas méchant, ils voulaient juste s'amuser.

— Vous êtes fou ou quoi ? C'est une honte de s'attaquer à la propriété de l'Etat et aux valeurs de la République, c'est pire que de siffler la Marseillaise !

— Vous pensez qu'on va finir à la circulation, chef ?

— Rendez-moi un service, Ghislain : plus un mot jusqu'à ce que le car arrive.

Après un léger déplacement de caméras, les techniciens les plus costauds de Navet poussent hors champ l'antiquité sur roues ; lorsqu'ils arrêtent, la tête de Ghislain au volant heurte le pare-brise. Garrec Poilopié et Palardoux Raklet entrent dans le car sous le regard inquisiteur de Ghislain et des quelques figurantes récupérées in extremis dans la rue au retour du marché.

— Pas les photos !

— Dommage, c'était la communion de ma cousine, j'étais déguisé en Johnny Hallyday. (Très long silence.) J'enverrais pas mes gosses dans cette école, dit Raklet en oubliant la moitié du texte.

— Ils prennent pas n'importe qui ici. (Silence encore plus long.)

— Oh, chef ?

— Attendez, je réfléchis. (Samantha compulse ses fiches où on lui a écrit ses répliques.) J'sais qui va être la prochaine victime : on y retourne !

La Poilopié se dirige vers le chauffeur, l'authentique Ghislain Palardoux avec une fausse moustache pour l'occasion :

— Arrêtez, on descend là !

— Quoi ?

— Police ! (Samantha montre un insigne un peu toc.) Arrêtez, j'vous dis !

— Pas question, j'dois êt' à Morteau à huit heures et demie, euh, neuf heures moins l'quart, neuf heures et demie, enfin ce soir, y'a un loto et un p'tit veau à gagner.

Elle lui sourit de toutes ses dents récemment détartrées :

— Monsieur, s'il vous plaît...

— Bon, c'est bien pour vous faire plaisir.

— Coupé ! braille Mike. C'était à chier, on la garde !

— Merde, c'est quoi ce type au fond du car ? dit Ghislain en voyant un homme affalé sur son siège, vers lequel il s'avance en poussant les vieilles figurantes. Laissez passer, j'suis pas conducteur de car en vrai, j'suis flic.

— C'est ça et moi j'suis Rama Yade, dit une mama africaine obèse en faisant barrage de son corps. Et n'en profitez pas pour me peloter, ajoute-t-elle pendant que Ghislain passe de profil à côté d'elle.

— Chef, on a un macchabée ! affirme Ghislain après avoir examiné le corps du type.

— Dégagez les viocs, dit Garrec pour faire de la place. Allez, tout le monde descend. Mais non, pas vous, Palardoux, restez là.

Le car se vide et les deux policiers observent le cadavre :

— On dirait un facteur. Ou un type déguisé en facteur. Il amenait peut-être des factures et un mec à sec l'a mal pris ?

— Et qu'est-ce qu'il fout là d'après vous ? Non, y'a autre chose.

— C'est quoi ça ? dit Ghislain en voyant dépassé un truc de sa veste.

— Vous voyez bien qu'c'est un calendrier, Palardoux. y a rien d'étonnant, c'est l'époque où les facteurs se font de l'oseille en revendant ses cochonnetés.

— C'est bizarre, c'est pas un calendrier de 2009 mais de 2005.

— Merde. Vous captez, Ghislain ?

— Non, j'ai aucun réseau.

— Pour le macchab ! Toulard était innocent depuis le début, cette pauvre tranche est morte pour rien. On a affaire au Tueur au Calendrier.

— Quoi ? Le Tueur au Calendrier ?

— Hélas oui, celui-là même qui nous a échappé un 24 décembre après une poursuite d'anthologie. Vous vous en souvenez ? C'était notre première enquête ensemble.

— Et comment qu'j'm'en souviens ! Mais j'croyais qu'il était mort ?

— Alors c'est un tueur zombie.

— Ca existe ? J'en avais entendu parler mais j'étais pas sûr...

— Mais non, ça veut dire qu'il est encore en vie ! C'est vrai qu' on n'a jamais retrouvé le corps et vous savez c'que dit le proverbe flic : « Pas de corps, pas de mort ».

— Il est beau ce calendrier : ceux avec les petits chats, ça a toujours été mes préférés.

— Je reconnais bien là votre anti-conformisme, Palardoux.

24 décembre 2005, 10h25, commissariat de Meaux. Plus jeune de trois ans, Garrec est dans le bureau de Royco qui, à l'époque, semblait déjà au bout du rouleau :

— Bon, Garrec, j'vais pas y aller par quatre chemins : faut vous bouger le cul et vous remuer les méninges, ou l'inverse peu importe, démerdez-vous comme vous voulez mais je veux voir le Tueur au Calendrier sous les verrous avant la fin de l'année.

— Vous avez peur qu'il récidive et vous avez raison, commissaire, voilà ma théorie : tous les meurtres depuis le début de l'année n'étaient qu'un échauffement.

— Un échauffement ?

— Oui, le boulanger à la Chandeleur, le chocolatier à Pâques, le musicos à la Fête de la Musique, le pompier au 14 juillet et l'enfant déguisé pour Halloween, tous égorgés : c'était juste une manière de nous prévenir, un teaser de sa grande œuvre à venir en quelque sorte. A tous les coups, il va s'en prendre aux Pères Noël pour les fêtes. D'ailleurs sur ce point, Sylvette est d'accord avec moi.

— Sylvette ? C'est qui ?

— Notre profileuse depuis dix ans, commissaire.

— Ah oui, Boléro, la doc des mabouls. Bon, moi j’pensais surtout aux statistiques : ça ferait chouette sur mon bilan de résoudre cette affaire avant le 31, c’est tout.

— On a aucun indice jusqu’ici, c’est un type prudent, sûrement psychorigide avec son obsession pour les dates. On pense qu’il a peut-être une malformation à la main ou que c’est un droitier qui tue de la main gauche, parce que les coups portés sur les victimes sont très irréguliers. Et Sylvette a dressé son portrait psychologique, vous en pensez quoi ?

— Oh, moi, vous savez, la psychologie, c’est pas mon truc, sauf la psychologie sanglière, là je suis un cadavre.

— La quoi ?

— La psychologie sanglière : on croit qu’c’est simple la chasse, mais non, pour attraper le sanglier il faut connaître ses motivations, savoir comment il va réagir dans chaque situation, surtout la femelle qui est si imprévisible.

— Sûrement. Mais pour revenir à l’enquête, j’ai l’impression que J.R. nous a pas mal plombés depuis le début.

— Je sais il a des méthodes, comment dire, alternatives.

— Vous avez le sens de l’euphémisme : hier il m’a obligé à prendre douze expresso chez le Rital d’en face pour lire le marc de café. Vous savez comme il les fait serrés ses cafés ? Résultat : tout c’qu’il a vu dans son marc, c’est vous déguisé en oiseau bleu, un type avec des pantoufles en petits chats chiliens, un péplum dans les rues de Meaux et moi sur le tournage d’un film en 2008, n’importe quoi !

— C’est quoi, cette histoire d’oiseau bleu ? dit Royco, inquiet.

— Je sais pas, des conneries. En tout cas j’avais les mains qui tremblaient tellement que j’ai pas pu conduire de la journée. J’veux un autre coéquipier, n’importe qui sauf J.R.

A ce moment-là, on frappe à la porte.

— J’crois que c’est votre n’importe qui qui arrive, dit le commissaire.

— Quoi ?

— Entrez !

Le jeune homme qui pousse maladroitement la porte et entre dans le bureau est de taille moyenne, mince, les cheveux châtain clair très fins ayant tendance à boucler, avec des yeux verts tirant sur le gris ; il porte une vieille cravate en nylon ayant appartenu à son père et a les mains et les poignets rougis par une allergie psycho-somatique.

— Ghislain Palourde, je suppose ? Salut, mon bonhomme !

— Oui, euh, enchanté, c’est bien moi, sauf que c’est Palardoux, Ghislain Palardoux.

— C'est vrai que vous avez pas l'air d'être un dur, grogne Garrec.

— Pardon ?

— Palourde, je me réjouis que vous soyez muté ici, vous verrez, c'est une ville super Meaux, et les forêts des environs regorgent de sangliers dodus. Je vous cache pas qu'il va falloir vous mettre dans le bain rapidement : on a un serial killer sur les bras. Je vous présente le lieutenant Chantal Garrec, votre nouvelle coéquipière à partir de maintenant.

— Un serial killer ? dit Ghislain impressionné, tout en tendant une main molle et moite au lieutenant.

— Royco, j'veux pas d'un bleu, c'est une affaire trop importante ! répond Garrec sans la lui serrer.

— Je suis sorti troisième de ma promo. (Silence.) Quatrième en fait, mais le troisième s'est désisté. Et puis j'ai fait des stages aussi.

— Vous appelez ça un renfort ?

— Garrec, j'ai personne d'autre alors me faite pas chier ! Vous pouvez disposer !

Garrec s'en va en claquant la porte et Royco dit à Ghislain :

— Mon petit Palourde, cette flic est la meilleure mais c'est une tête brûlée, et vous vous êtes une crème : essayez de ne pas devenir une crème brûlée à son contact.

— Merci du conseil, commissaire.

14h23, dans la 205 bleue de fonction en route vers la galerie marchande de Meaux. Garrec, au volant, n'est pas ravie de cette « aide » imprévue :

— Vous devriez rouler moins vite, la route est verglacée, dit Ghislain en s'accrochant à son siège et en remettant en place sa fausse barbe et son bonnet.

— Commencez pas à faire la chochette, Palourde !

— C'est Palardoux, Ghislain Palardoux.

— Ouais, c'est ça. Et vous avez quel âge d'abord ? demande Garrec sans ralentir.

— Vingt-quatre ans.

— Merde, presque comme ma fille.

— Vous avez une fille ?

— Ca vous pose un problème ?

— Non, j'aime bien les filles, enfin pas la vôtre en particulier...

— Ma fille est pas assez bien pour vous, c'est ça ?

— Non, j'ai pas dit ça, je la connais pas, elle fait quoi comme métier ?

— J'en sais rien, la dernière fois que je l'ai vu elle voulait s'inscrire en droit, mais c'était y a trois ans. (Silence.) Vous devriez vous couper les cheveux, Palourde : vous ressemblez plus à Péruvien chantant dans le métro plus qu'à un flic.

Ghislain, vexé comme un pou, ne dit rien.

— J'vous dis ça pour vous aider : si vous êtes pas à la hauteur, essayez au moins d'en avoir l'air, des fois ça marche.

— Je veux pas avoir l'air, je veux ETRE à la hauteur et je sais que je PEUX.

— On verra ça. Ca vous dérange pas de vous déguiser en père Noël ?

— Non, ce sera une sorte de bizutage, faut en passer par là, je suppose.

— Si vous discutez pas mes ordres, tout se passera bien. Et qui sait, peut-être qu'en fait vous êtes plus futé qu'vous en avez l'air ?

— Je sais pas trop comment je dois le prendre.

— C'était un compliment : au commissariat on a trop de gros bras et pas assez de cervelle, avec vous ça va rééquilibrer les forces.

— On dirait pas comme ça mais j'ai les muscles très développés : pour mon déménagement j'ai monté tout seul mon clic-clac au quatrième étage sans ascenseur.

— Impressionnant, Palourde, impressionnant.

16h32, supermarché « Promo Coco » de Meaux. Ghislain, déguisé depuis des plombs en Père Noël, sert d'appât au serial killer en tentant de poser pour des photos avec des enfants, mais les gosses ne se bousculent pas au portillon. Garrec, déambulant sur le parking en toute discrétion, le rejoint devant le flop manifeste de leur technique de leurre.

— Mettez-y un peu de bonne volonté, putain : le costume ne fait pas tout, il faut que vous fassiez un peu semblant d'être un Père Noël sinon les chiards vont pas venir.

— Les enfants sont pas des demeurés, ils y croient pas au vieux à la barbe et à la hotte avec ses rennes. Moi, j'y ai jamais cru, je faisais semblant pour faire plaisir à ma mère et puis à douze ans, on a eu une conversation sérieuse, j'lui ai dit : « Maman, faut arrêter maintenant, je sais que le père Noël existe pas ». Elle a pleuré toute la journée en mangeant des madeleines aux œufs et en regardant ses films de Louis de Funès. A propos, vous avez vu « Le gendarme à New York » ?

— La ferme, Palardoux ! Je suis persuadée que le tueur va frapper aujourd'hui et que sa cible sera un ou plusieurs Pères Noël ! A choisir, j'préfèrerai que ça soit vous.

— Merci, c'est agréable.

— Vous inquiétez pas, vous risquez rien, j'vous protégerai, regardez (elle relève son pull et lui montre son arme).

— Maman, maman, la dame elle a un pistolet, j'ai peur ! braille un gamin en montrant Garrec du doigt. Et puis c'est pas le vrai père Noël, sa barbe est fausse et il est trop maigre.

— Venez, Palardoux, on change de secteur avant que y'ait un attroupement, dit Garrec en voyant arriver les vigiles alors qu'ils opèrent sans autorisation.

— Oh oh, le père Noël doit s'en aller, les enfants, soyez sages sinon vous n'aurez pas de cadeaux ce soir. Ou des cadeaux tout cassés et tout pourris. Et empêchez vos parents de prendre le volant s'ils ont trop bu.

— Allez, père Noël, on fera de la prévention routière plus tard, on est attendus par nos rennes, dit Garrec pendant que les gorilles parlent au talkie-walkie.

— T'es qui toi ? dit un gamin à Garrec en lui donnant un coup de pied dans le mollet.

— Ouille, petit merdeux, elle est où ta mère que j'l'emmène au poste ? Fais gaffe, j'suis une sorcière en civile.

Le gosse chiale, les vigiles rappellent et les deux policiers quittent le « Promo Coco » bondé au pas de course :

— Chef, pourquoi on court ? On n'a rien fait de mal.

— Pour l'endurance, Palardoux, pour l'endurance.

— J'voudrais bien vous y voir, courir avec cet accoutrement c'est pas évident.

— Bon, d'accord, on ralentit.

— Chef ?

— Quoi ?

— Regardez là-bas, y a un facteur avec des calendriers : j'vais en acheter un pour Mémé Chouchen.

— Qui ça ?

— Ma mémé bretonne, elle est très gentille mais elle force un peu sur la liqueur de poireaux, j'ai une photo d'elle dans mon porte-monnaie, j'peux vous la montrer si vous...

— Vous croyez qu'c'est le moment ? On s'en tape, de votre calendrier.

— Y en a pour deux minutes.

— Bon, dépêchez-vous, j'vous attends dans la bagnole.

Palardoux traverse le parking pour rejoindre la zone pavillonnaire jouxtant le centre commercial où un facteur en tenue vend ses calendriers.

— Bonjour, vous êtes bien facteur ?

— Et vous, vous êtes Père Noël ?

— J’voudrais un calendrier, celui-là avec les petits chatons blancs, ça sera très bien, dit Ghislain en lorgnant sur la sacoche ouverte du facteur.

— Non.

— Quoi, non ? J’suis flic et je veux un calendrier, alors vous allez m’en donner un et vite.

— Vous êtes flic ou père Noël ?

Pendant que Ghislain fouille dans son déguisement à la recherche de sa carte de police, le « facteur » descend rapidement les marches du perron. Par réflexe, le policier-père Noël cherche à le retenir par sa moufle gauche mais écrase un bout de tissu vide, celui-ci semblant amputé du pouce. Le facteur fait un geste brusque pour se dégager et sa sacoche tombe par terre avec un bruit lourd.

— Vous transportez des haltères ou quoi ? dit Ghislain en se penchant pour attraper la sacoche.

— Non, touchez pas, c’est bon ! Merci, je vais me débrouiller.

Le type veut prendre la besace qui lui glisse entre les mains : Palardoux voit alors avec terreur que sous ses trois seuls calendriers de chatons se cache un engin explosif artisanal.

— Au secours, chef, une bombe !

— Merde ! peste l’homme en se barrant sans demander son reste.

En voyant le facteur s’enfuir à vélo, abandonnant sa sacoche sur le perron et laissant son collègue comme deux ronds de flan gesticuler comme un père Noël psychotique, Garrec comprend et arrive à sa hauteur avec la voiture :

— C’est quoi ce binz ? Il est où votre calendrier ? Vous lui avez fait si peur que ça à ce pauvre facteur ? Pourtant ça a l’air de s’estomper vos allergies.

— J’crois qu’c’est pas un facteur en fait, y’a une bombe dans sa sacoche ! dit-il en désignant l’engin posé au sol.

— Une bombe ? Faut évacuer la zone et prévenir les pompiers.

— Super, j’leur demanderai un calendrier.

— Pas le temps, montez ! On a un terroriste à chopper !

Une minute trente plus tard, Garrec a appelé les secours pour la bombe et arrive en pleine rue Denise Fabre, la rue piétonne de Meaux, sur les talons du faux facteur en vélo :

— Vous croyez que c'est qui ce type ? Un islamiste ? Un facteur en colère ?

— Merde, il prend la rue piétonne, on va devoir laisser la bagnole ! Palardoux, vous pourrez courir avec le déguisement ?

— J'veais déjà enlever le bonnet : je sais pas si ça me fera courir plus vite mais au moins j'aurai l'air moins con.

— Allez, on y va !

Les deux flics abandonnent la voiture et se lancent à la poursuite du suspect qui prend de l'avance :

— Demi-tour, demi-tour, y'a une bombe là-bas ! hurle Ghislain aux passants pour les forcer à s'éloigner tout en enlevant son costume encombrant.

— Palardoux, arrêter de vous désaper, vous allez finir à poil !

— Vous allez voir comme je suis véloce sans l'entrave du déguisement, on m'appelle le Zatopek du Finistère. Et puis c'est pas ma faute, c'est vous qui m'avez interdit de garder mon jean et mon sweat dessous, vous disiez qu'ça ferait pas crédible.

— J'pouvais pas savoir que notre séance photo au centre commercial allait se transformer en course poursuite à cause de votre amour des calendriers à chatons.

— Oh, regardez, là, devant la vitrine du magasin de jouets, un traîneau, chiche qu'on le prend, on ira plus vite !

— Palardoux, j'aime votre audace et votre pragmatisme.

Ghislain, en marcel et caleçon bleu ciel, saute à plat ventre dans le traîneau, jète le père Noël automate contre la vitrine et lance un tonitruant :

— Accrochez-vous, Chantal, c'est moi qui conduit !

— Putain, on se croirait dans James Bond !

— Et vous vous êtes ma James Bond girl ?

— Palardoux, pas de familiarité, je vous prie.

— Pardon, chef, c'est la vitesse me grise.

— On est encore à l'arrêt. Allez, poussez ! (Profitant du verglas, le traîneau glisse sur la chaussée pavée à une vitesse rarement atteinte en centre-ville pour un traîneau.) Attention, à la poussette, j'voudrais pas qu'après notre passage la rue piétonne soit jonchée de cadavres !

— J'ai toujours rêvé de passer mon permis traîneau, c'est pas si difficile à manœuvrer en fait. Vous pourriez pas balancer toutes ces boîtes, ça me gêne ?

Garrec s'exécute et des tas d'enfants se jettent sur les faux cadeaux dans le sillage du traîneau qui file désormais à vive allure à cause de la pente.

— C'est pas des cadeaux, les mioches, on est de la police ! dit Garrec en essayant de se tenir debout sur le traîneau.

— Laissez, chef, faut pas casser leurs rêves.

Au bout de la rue Denise Fabre, le facteur tourne à gauche, son vélo dérape à cause d'une plaque de verglas et il continue à pied.

— Freinez, Palardoux, sinon on va foncer dans son vélo !

— Y a pas de freins sur un traîneau, c'est les rennes qui freinent et là on a pas de rennes. J'crois qu'on devrait sauter en marche.

— Ghislain, vous me prenez pour Rémi Julienne ou quoi ?

— A 3 on saute : 1, 2, 3 !

Les deux policiers s'extraient de leur bolide ; rapidement debout, ils aperçoivent la silhouette du facteur sur le pont au-dessus de la Marne.

— Laissez-moi faire, Palardoux, je vais le convaincre de se rendre.

— Ok, chef.

Garrec s'approche de l'homme en rangeant son arme :

— Pas d'imprudence, monsieur. Venez lentement vers moi, sans geste brusque.

L'homme lui adresse un salut théâtral de la main et saute dans la Marne à demi-gelée. Garrec se penche pour voir ce qu'il en est mais un brouillard épais cache la surface de l'eau :

— Merde, merde et re-merde !

— Vous en faites pas, chef, on a fait ce qu'il fallait, dit Ghislain en la rejoignant.

Au même moment, une explosion retentit dans leur dos : ils se retournent et voient de la fumée à deux kilomètres de là, à l'endroit où ils ont laissé la bombe sans surveillance :

— On a peut-être pas tout fait comme il fallait, nuance Palardoux dubitatif.

Mercredi 10 décembre, 10h35, lieux du tournage. Garrec et Palardoux, toujours dans le car, ressortent de cette bouffée de souvenirs.

— Ah c'était le bon temps, chef, on était jeune et insouciant à l'époque, enfin en ce qui me concerne.

— Trêve de nostalgie à deux balles, Ghislain, concentrons-nous plutôt sur notre Tueur au Calendrier revenu d'entre les morts. J'étais certaine qu'il avait dû mourir d'hypothermie, mais j'ai dû sous-estimer les capacités du corps humain.

— Moi j'ai failli attraper une pneumonie ce jour-là.

— Je le sais, j'ai dû me taper de fouiller les décombres de son pavillon sans vous. Un type sans histoire, un certain Théodore Cantacuzène. Toutes les preuves étaient dans la cave : des calendriers par centaines, des coupures de presse sur les meurtres de l'année écoulée et l'arme qui a servi à découper les victimes à la Chandeleur, à Pâques et j'en passe. Aucun doute, c'était bien le Tueur au Calendrier qu'on a arrêté à temps.

— Sans compter son pouce amputé qui expliquait les cicatrices bizarres sur les corps.

— Exact. Par contre on n'a jamais su à quoi il destinait sa bombe. Il avait quand même refroidi un facteur faisant du porte à porte avec ses calendriers rien pour lui piquer ses habits, il comptait sûrement s'introduire dans un endroit protégé avec ce déguisement.

— On devrait consulter les archives de l'affaire, je crois qu'un gosse était mort dans l'explosion de la bombe, ça a peut-être un rapport, et on peut trouver aussi des indices qu'on n'avait pas vus à l'époque.

— Bien vu, l'aveugle, dit Garrec en sortant du car.

14h06, commissariat de Meaux. Garrec et Palardoux entrent sans frapper dans le bureau de Géraldine.

— Ca va ? demande Garrec. T'as pas l'air bien. (Pas de réponse.) Géraldine ?

— Quoi ? Tu me parlais ? Pardon, j'ai pas écouté.

— Je te demandais si t'allais bien, t'as l'air absente, t'as pas de soucis au moins ?

— Non ... enfin pas plus que d'habitude, tu sais la routine, quoi, dit-elle en songeant à la visite de son père qu'elle a gardé secrète.

— J.R. en est où pour le Tueur de l'Avent ?

— Aux toilettes, il a lu quelque part que s'il buvait son café tout en urinant des visions pouvaient survenir. Il y a passé sa matinée et on n'est pas plus avancé.

— Et les autres ?

— Bidoux est pas venu bosser, je sais pas pourquoi mais on voit pas franchement la différence, et Putois est en mission je ne sais où. Des fois, je me demande si c'est vraiment moi la commissaire, beaucoup de choses m'échappent, j'ai l'impression qu'on me dit pas tout.

— Mais non, Géraldine, vous vous en sortez presque aussi bien que Royco.

— Merci, Ghislain, c'est gentil.

— Pour parler de choses sérieuses, on a eu un autre mort sur le tournage, j'ai appelé Margouling pour l'expertise, ce qui nous apprend déjà que Toulard y était pour rien pour le gosse et Montiel.

— J'ai dû avertir les affaires internes pour la poursuite d'hier, l'avocat de Toulard menace de nous poursuivre nous aussi, faut qu'on assure nos arrières.

— On verra ça plus tard. Pour le moment, on est presque sûrs qu'un serial killer disparu depuis trois ans a dessoudé les types sur le tournage. Et c'est sûrement lui le Tueur de l'Avent.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Les meurtres de l'Avent se sont arrêtés quand ont commencé ceux du film : je pense que le tueur veut se venger de Ghislain et moi, ils voulaient qu'on enquête sur l'affaire de l'Avent mais quand il a compris qu'on était plus au commissariat, il s'est renseigné et il a découvert qu'on travaillait comme consultants sur le film, donc il a tué là-bas pour nous provoquer. Il nous a dans sa ligne de mire, c'est sûr.

— Ca reste à voir, dit Géraldine, soucieuse.

Quelqu'un frappe à la porte :

— Entrez !

Claude ouvre la porte avec force et se présente avec à la main un bonnet de Noël à l'envers rempli de billets.

— Excusez-moi de vous déranger mais je fais une collecte pour mon sexe.

— Une collecte de sexes ? demande Palardoux abasourdi.

— Oui, enfin non, une collecte pour mon opération de changement de sexe.

— Bien sûr, Claude, on va participer, répond Garrec en cherchant un billet de vingt euros dans son porte-monnaie. Voilà, un bifton de plus.

— Je me demandais, dit Ghislain en lâchant quarante euros, ils en font quoi après du, enfin de votre, comment, engin, disons, plutôt, euh, de votre matraque ?

— De ma bite, vous voulez dire ?

— Oui, c'est ça.

— Ben, il la jète, que voulez-vous qu'ils en fassent, ils vont pas la mettre avec les autres pour en faire des guirlandes ? A moins qu'ils les recyclent, mais ça m'étonnerait.

— Et Jean-Gilbert, il est où, je l'ai pas vu ? demande Garrec pour changer de sujet.

— Il déprime, il s'est fait arnaquer tout son fric sur le net avec sa manie des Barbies. Ca lui paraissait un bon plan la filière yougo, mais il se doutait pas que les poupées correspondaient aux critères de beauté des pays de l'Est.

— Quoi, elles sont belles les filles de l'Est !

— Alors c'est peut-être pas les modèles le problème mais les gens qui les ont fabriqués. Selon l'enquête qu'a fait Jigé depuis, ses pseudo-Barbies ont été fabriquées par des irradiés de Tchernobyl, du coup ils ont les membres difformes et le travail de précision c'est pas leur fort.

— On peut pas leur jeter la pierre, dit Ghislain, comme toujours compatissant à l'approche de Noël.

— C'est sûr. Jigé est actuellement chez ma tante pour vendre tout ce qu'il a.

— Pourquoi votre tante lui rachèterait quoi que ce soit ?

— Pas ma tante, le mont-de-piété si vous préférez : avec la crise ils font leur beurre, il vient de m'envoyer un S.M.S. pour me dire que ça fait deux heures qu'il fait la queue et qu'il sait pas s'il pourra revenir au commissariat avant ce soir. En attendant si vous voulez vous marrer, jeter un œil sur ses poupées, elles sont hideuses, on dirait Liz Taylor en encore plus vieille et bouffie.

— Quelle horreur ! On devrait les refiler aux enfants pas sages comme punition, après ils fileraient droit. Bon, c'est pas tout ça Géraldine mais on a besoin de faire des recherches dans les archives à propos de notre affaire d'y a trois ans.

— C'est que pendant que vous étiez en train de jouer les acteurs, y a eu du changement ici : j'ai pas compris pourquoi mais Copé en personne m'a appelé la semaine dernière pour dire qu'il avait décidé de stocker les vieux dossiers ailleurs.

— Où ça ?

— Les déménageurs sont venus, ils ont tout pris, ça en faisait des cartons, et ils ont laissé une adresse, attends, je dois l'avoir sur ce bloc-note : « 3 rue Lepic ».

14h20, dans la palombière servant de planque à Bidoux et Putois. Hervé Bidoux, suant dans sa grosse parka argentée (il a toujours cru la blague de Royco selon laquelle seule une parka argentée peut effrayer le sanglier et éviter qu'il n'attaque l'homme), feuillète une pub Leader Price tout en bouffant du sauciflard piqué dans la glacière rouge, ce qui ne l'empêche pas d'être tourmenté par sa conscience.

— Je suis qu'un ripoux, un ripoux, murmure-t-il entre deux bouchées.

Soudain, il sursaute à cause d'un bruit provenant d'une des caches de drogue, sous une latte du plancher : il empoigne sa lampe torche, soulève la latte et la braque sur un petit animal roux aussi effrayé que lui (redoutant sans doute qu'il ne l'attaque à l'aide du sauciflard qu'il tient bêtement au-dessus de sa tête).

— Merde, ces petits connards d'écureuils ont grignoté la dope, Sylvain va pas être content ! Dégage-toi, retourne chez ta mère ! dit Bidoux en donnant un coup de pied à l'animal qui couine avant de s'échapper par la porte entrouverte. Eh, ça me donne une idée : je vais détruire moi-même la drogue et faire croire à Sylvain que c'est les écureuils, après tout ça sera qu'un demi-mensonge, donc une demi-vérité, et puis ça tuera pas de gosses innocents.

Il vide le premier sachet de cocaïne dans un saladier, puis le deuxième, quand il entend des bruits de pas : il éteint sa lampe torche et tente de se cacher sous son duvet à motifs de babas au rhum offert par Yolande, sa marraine moustachue, trente ans auparavant pour sa communion. La porte s'ouvre d'un coup sec :

— Qu'est-ce que tu fous là, Hervé ? dit Putois en tapant dans le duvet. Bobonne t'a foutu dehors ?

— Non, j'ai eu un petit creux, dit-il en sortant la tête. Tu sais, je crois que c'est Mahmoud qui avait raison : j'aurais dû faire comme lui.

— Quoi ? Te tirer au Maroc pour vendre des kebabs aux touristes ?

— Pas forcément ça, non, mais être en accord avec ma conscience.

— Depuis quand t'as une conscience, Bidoux ? Je croyais que t'avais qu'un estomac et peut-être un ou deux autres organes plus ou moins en état de marche mais une conscience ah ça, non, je savais pas ! Arrête tes conneries, je venais planquer le fric gagné par le Chacalou, il fait bien son job lui au moins, je peux te dire qu'il en écoule de la marchandise et au prix fort en plus. (Sylvain voit le saladier plein de coke.) Mais qu'est-ce que c'est ? T'as voulu piquer la drogue ? Pourquoi tu l'as foutu dans un saladier ?

— J voulais pas la piquer, j voulais la détruire, pour pas tuer des innocents.

— Des innocents ? Quels innocents ? Tu te fous de moi ? Ces gosses tueraient ta grand-mère pour avoir une dose !

— Sylvain, c'est fini, j'aurais pas dû m'engager avec toi dans cette histoire, c'est pas mon truc.

— Tu déconnes, gros lard ? Tu crois qu'il s'agit de déclarer forfait pour la triplète dans un championnat de pétanque ou quoi ? T'aurais pas dû me trahir, Bidoux.

Putois sort un flingue de la poche de son manteau et tire à trois reprises sur Bidoux, le laissant pour mort, dans ses plumes (doudoune en plumes d'oie) près de son sauciflard à moitié mangé. L'impitoyable ripoux met drogue et thune dans son sac avant de partir ; bien des heures plus tard, dans la nuit froide et sans lune, l'écureuil maltraité reviendra quant à lui se venger en grignotant le saucisson.

14h26, 3 rue Lepic. Garrec et Palardoux arrivent à l'endroit où sont censées se trouver les archives : il s'agit d'un vieil immeuble délabré peu propice au stockage de dossiers confidentiels.

— Ghislain, on s'est pas gourancé d'adresse ?

— J'crois pas, chef. C'est étrange comme endroit, c'est sûrement des locaux achetés pas cher par la mairie. Ca doit être mieux à l'intérieur.

— Vaut mieux, parce que si c'est pire tout va nous tomber sur la gueule.

Les deux agents entrent dans le bâtiment où une incroyable surprise les attend : les lieux sont sombres, humides, moisissés, dégueulasses, pire encore que l'extérieur. Une voix leur parvient de ces ténèbres inquiétantes :

— Je suis contre les vieux systèmes, c'est hyper important comme attitude, je suis très calme, j'ai beaucoup de sang-froid, je le dis très clairement, j'ai beaucoup d'admiration pour Brice Hortefeux, moi j'aime ce qui est concret, je suis quelqu'un de très pragmatique, de très calme, hyper serein, et je le dis très simplement, le président de la République est exceptionnel, sa maîtrise force l'admiration...

— C'est pas la voix de Copé ? dit Ghislain, terrifié.

Une brusque lumière aveugle les deux flics, quelque chose de froid s'écrase sur leur gorge et un claquement retentit : quand leur vue redevient normale, ils constatent que des colliers de fer pendus au plafond les retiennent attachés par le cou et que Jean-François Copé est en face d'eux derrière un grand projecteur.

— C'est quoi ce bordel ? s'énerve Garrec.

— Du calme, mes poulets, la fête ne fait que commencer, dit Copé, très calme, avec beaucoup de sang-froid.

— Vous êtes le vrai Jean-François Copé ? demande Ghislain.

— Mais non, répond Garrec, cet imbécile porte un masque.

— Vous voulez peut-être que je l'enlève ? dit leur mystérieux interlocuteur.

Il enlève alors lentement son déguisement de latex, dévoilant son vrai visage provoquant chez Palardoux un cri d'horreur qu'il ne peut réprimer : derrière le masque de Jean-François Copé, il y a, comble de l'insoutenable, la gueule de Jean-François Copé.

14h32, au commissariat. Géraldine sort de son bureau toute tourneboulée :

— Votre attention, s'il vous plaît ! Je viens de recevoir un coup de fil de l'hôpital, Hervé a été hospitalisé d'urgence, on vient de lui tirer dessus à trois reprises.

— Chez lui ? demande Marie en arrêtant de se faire les ongles.

— Non, dans une palombière. On aurait également trouvé de la drogue sur place et un reste de saucisson. L'hôpital a été prévenu par un appel anonyme.

— Peut-être le meurtrier qui a eu des remords, propose Claude, jusque-là occupée à recompter sa cagnotte.

— Vous avez une idée de qui a pu faire ça ? demande Géraldine.

— Un putois avec un fusil ! dit fièrement J.R., au sortir des w.-c., en remettant sa braguette.

— Sylvain Putois ? dit Géraldine.

— Ou Norbert Putois, le célèbre architecte ? propose Troufignon.

— Non, un vrai putois, qui tenait un fusil. Mais c'est sûrement une allégorie. Ou une métaphore. Je veux pas accuser sans preuve mais j'ai des doutes sur Sylvain.

Sylvette prend alors la parole :

— Madame Géraldine, je dois vous avouer quelque chose : j'ai entendu plusieurs fois des conversations louches entre Hervé et Sylvain, quand ils allaient aux toilettes à côté de mon bureau. Je croyais qu'ils faisaient des trucs pas très net, mais j'étais pas sûre.

— Si seulement on avait un élément concret, dit Géraldine.

— J'en ai un ! affirme Marie en sortant son magnétophone et une mini-cassette d'un tiroir. Moi aussi je dois vous avouer quelque chose : je ne suis pas la secrétaire nunuche que vous croyez mais une journaliste d'investigation free-lance, j'ai infiltré ce commissariat pour écrire un livre sur les dérives policières en milieu urbain et j'ai pas été déçue ! Ecoutez ça !

Marie appuie sur un bouton et l'on entend distinctement une conversation volée entre les deux collègues : « Pourquoi tu voulais me voir ? / On a commis une boulette avant-hier, quand on a piqué le fric et la dope. / Ce péquenaud de Mahmoud s'est trompé, il a embarqué la Maïzena ? »

— C'est quoi de la Maïzena ? demande Hector.

— On s'en moque de ça, reprend Marie, ce qui est sûr c'est que ces deux pourris ont volé de l'argent et de la drogue au commissariat ! Si c'est pas un scoop béton !

— Je commence à comprendre, dit Géraldine, Bidoux a dû vouloir doubler Putois qui l'a abattu, le règlement de comptes classique entre voyous. Comme Mahmoud était dans le coup, il a préféré se tirer avant que ça ne se termine mal pour lui.

— Euh, si je peux apporter ma pierre à l'édifice, dit Hector en sortant une grande enveloppe de son tee-shirt, j'ai trouvé ça dans les vestiaires tout à l'heure. C'était sous le casier de Garrec, j'l'ai vue en raclant le sol pour récupérer la monnaie que vous faites tomber de vos poches parfois. Comme je sais pas lire je sais pas ce qu'y a marqué, mais vu comment ça sent le shit ça doit être Mahmoud qui l'a écrit.

— Montrez voir, dit Géraldine en prenant l'enveloppe sur laquelle est marquée « Pour le lieutenant ». (Elle l'ouvre et lit rapidement la lettre.) Putain, c'est les confessions de Mahmoud sur tous leurs mauvais coups, il dit que c'était Putois le chef et que c'est même lui qui a tiré sur ma mère dans la cité²⁴ ! Faut absolument qu'on lui mette la main dessus au plus vite, heureusement toutes nos voitures sont tracées par G.P.S., on devrait pouvoir le repérer. J.R., avec moi, on a un Putois à mettre en cage !

Une fois les deux agents partis, Hector se tourne vers Marie :

— Dis, poupée, tu parles de moi dans ton livre ? lui demande-t-il en faisant involontairement son plus horrible sourire.

14h41, 3 rue Lepic, dans l'immeuble de la mort. Garrec et Palardoux, toujours immobilisés par un système ressemblant à celui qu'on utilise pour acheminer la volaille vers des machines d'abattage à la chaîne, supportent depuis dix minutes les propos déçus de Jean-François Copé.

— ...j'étais pas très bon à l'école, enfin si j'étais bon mais pas assez pour mon père, il était très exigeant, c'était un ancien prof d'Histoire à la Sorbonne et...

— Ah ah, vous êtes démasqué ! fanfaronne Ghislain malgré sa position peu reluisante. Le père du vrai Copé est proctologue, vous n'êtes qu'une pâle imitation !

— Ok, vous m'avez percé à jour. Je vais vous révéler mon identité.

— Te fatigue pas, Cantacuzène, on a compris ton petit jeu, dit Garrec tout en essayant en vain de se dégager.

— Bien joué, lieutenant Garrec. Comment vous m'avez reconnu ?

²⁴ Voir Episode 8, *Arrête ton char, Ben-Hur*.

— T'es aussi siphonné que y'a trois ans, et je vois d'ici que ton pouce gauche est en plastique, ducon.

— Vous feriez bien de me parler sur un autre ton, déjà que j'ai quelques griefs à votre rencontre. Vous avez tout fait foirer, la dernière fois, alors que mon plan frisait la perfection. Après notre petite poursuite, j'ai terminé dans une eau à trois degrés, j'ai bien cru que j'allais y rester, si j'avais pas pu m'agripper à la vieille barque oubliée par un pêcheur bourré, je serais mort d'hypothermie. Après la suite a été logique : j'ai mis les voiles, je me suis fait refaire la gueule au Brésil d'après une photo de Copé et j'ai ourdi ma vengeance pendant trois longues années avant de revenir pour vous réduire en copeaux. Le calendrier de l'Avent, les morts sur le film, les archives déplacées ici, c'était moi. La gueule de Copé m'a donné mes entrées partout, même au concert de Véronique Sanson, et j'ai eu qu'à mettre un masque de Berléand pour entrer incognito sur le plateau de tournage. Une fois que je vous aurai tués dans d'atroces souffrances, je l'éliminerais, je prendrais sa place et je deviendrais président en 2017 ! Ca vous la coupe, hein ?

— Bof, fait Garrec, peu impressionnée. Autant les calendriers, les meurtres et la bombe, pourquoi pas, mais là votre histoire avec Copé, c'est du grand n'importe quoi... Et qu'est-ce qu'il vous a fait d'abord, ce pauvre kouglof rance ?

— Tout ! hurle Cantacuzène. C'est le symbole du pouvoir, de l'ordre établi ! C'est lui que je voulais faire sauter en 2005 si votre connard de collègue était pas venu me faire chier avec son calendrier à chatons ! Je serais rentré à la mairie déguisé en facteur et boom !

— Copé était déjà maire de Meaux y'a trois ans ? s'interroge Garrec à voix haute.

— J'en sais rien, répond Palardoux, vous savez, moi, la politique... Par exemple, Delanoë, il est de droite ou de gauche ?

— De gauche.

— Et Giscard ?

— De droite.

— Mais son fils, c'est bien Jacques Delors ?

— Vos gueules ! hurle Théodore Cantacuzène encore plus fort. Fermez-la ! (Silence.) C'est Martine Aubry, la fille de Delors, pauvre tache.

— Elle est de gauche ou de droite ? demande Ghislain.

— C'est toi que je vais buter en premier, le tondu ! s'énerve le psychopathe. C'est à cause de toi que tout a merdé la dernière fois ! J'avais respecté des contraintes chronologiques

et calendaires extrêmement strictes, sans vous deux, tout aurait été parfait ! Vous avez même pas conscience à quel point vous êtes cons !

— Comme la lune, propose Ghislain.

— Quoi ?

— Mémé Chouchen, quand je lui cassais une bouteille de liqueur de poireaux sans faire exprès, elle me disait que j'étais con comme la lune. Je sais pas si ça peut aider, mais ça donne un point de référence...

— Stop ! J'veux plus vous entendre : quand vous allez voir ce qui vous attend, vous en aurez le souffle coupé ! Voici l'ultime engin de mort, la Dati-Machine !

Cantacuzène sort une télécommande de sa poche et actionne d'autres projecteurs : dans le fond de la salle trône une gigantesque machine en fer et PVC couvertes de loupiotes clignotantes, peinte à la va-vite en couleurs flashys, avec au centre un siège et un écran tactile.

— Vous êtes sûr pour le nom ? demande Garrec.

— Moi je trouve ça un peu kitsh, dit Ghislain, on dirait un vieux jeu télé.

— Pas du tout ! se vexe Cantacuzène. Ecoutez un peu avant de critiquer : à tour de rôle, les attaches vous retenant par le cou comme de vulgaires poulets de batterie vont vous emmener jusqu'au siège de torture par un système électrique que j'ai moi-même conçu, enfin je me suis aidé de plans que j'ai récupérés à la mairie mais c'est pas le problème, une fois installé vous n'aurez aucun moyen de fuir, la machine se mettra alors en route en vous posant des questions sur des dates célèbres, si vous répondez mal un système de tuyau vous gavera alors automatiquement de dattes, notez le jeu de mot, et au bout de trois erreurs, la sanction tombera : une lame de quatre mètres sortira de la fente que vous voyez là-bas et vous coupera en deux par le milieu.

— Vous bluffez ! dit Garrec.

— Pas du tout, répond Cantacuzène en appuyant sur un bouton.

Une lame de quatre mètres jaillit alors de la fente, cisaille l'air et se rétracte.

— Je crois qu'il bluffe pas, chef, dit Ghislain en déglutissant.

14h45, dépotoir Jacques Ballutin de Meaux. La voiture de Sylvain Putois s'arrête sur le terrain vague désert, suivie quelques secondes plus tard par une berline noire. Putois l'ignore et déambule parmi les déchets nauséabonds ; derrière lui, l'homme en costume sombre sorti de la berline entreprend une discrète filature. Soudain, alors qu'il se trouve sur

une plate-forme en hauteur près d'un poste de commande, Putois se retourne et s'adresse au type en noir en contrebas.

— Ca va, Jurgen ?

— Bougez pas, Rigobert ! dit-il en sortant son arme. C'est fini pour vous ! Je sais tout ce que vous avez fait, ça fait des mois que je vous suis : les vols, le racket, la drogue, la tentative d'assassinat du lieutenant, j'ai tout vu, tout photographié !

— Vous pouvez rien contre moi, j'suis protégé, vous avez oublié ?

— Plus maintenant : les bœufs-carottes ont fait exprès d'arrêter les poursuites au commissariat parce qu'ils savaient que t'étais responsable et qu'ils avaient trop besoin de toi pour t'envoyer en taule, mais c'est fini ! On a serré le bras droit de Rapaic qui l'a balancé hier, tu ne nous es plus d'aucune utilité ! dit l'agent spécial Jurgen Zip à Putois, qui à ces mots se décompose.

Le nom de Marduk Rapaic, parrain supposé de la mafia albanaise, renvoie Sylvain deux ans en arrière, à l'époque où il était étudiant multi-redoublant à la faculté d'excrémentologie de Strasbourg et où il s'appelait encore Rigobert Flonflon. Après une soirée mousse trop arrosée dans un bar de la vieille ville, il avait terminé dans la ruelle attenante, à vomir : c'est alors qu'il avait vu de ses propres yeux Rapaic buter un mauvais payeur à la tronçonneuse, vêtu d'une blouse en plastique, de gants de cuisine et d'un petit bonnet de bain pour éviter les projections. La police avait tout de suite saisi l'importance de son témoignage : grâce à lui, Rapaic allait être mis sous les verrous. Coincé, le baron de la pègre attendait son procès. Pour éviter que Rigobert ne se fasse descendre, l'agent spécial du programme de protection des témoins Jurgen Zip avait eu une idée de génie : faire entrer Rigobert dans la police sous un faux nom pour le coller en sûreté dans un bureau. C'est là que les choses avaient merdé : Rigobert Flonflon, devenu Sylvain Putois, avait profité de son impunité totale pour s'en mettre plein les fouilles. Face à la colère de ses collègues ignorant la supercherie, il lui avait été nécessaire de se faire la malle : Jurgen l'avait fait muter à Meaux en espérant qu'il allait se calmer. Chargé de le surveiller malgré tout, il n'avait rien raté de ses incartades avec Bidoux et Mahmoud, sans avoir le droit d'intervenir : le témoignage accablant de Nemed Ploukic, l'ancien bras droit de Rapaic, coincé en flag' dans une affaire de trafic d'organes, changeait considérablement la donne.

— Tu m'auras pas, Jurgen, personne pourra m'arrêter !

— Descends, Rigobert, je veux pas te faire de mal, mais tu dois te rendre.

— Ah ouais ? Dis, Jurgen, tu sais que j'ai fait un stage dans une décharge à la fac d'excrémentologie de Strasbourg ?

— Non, et alors ?

— Je sais comment fonctionne une broyeuse géante et t'es dedans en ce moment.

Putois presse alors divers boutons se trouvant sur le poste de commande et la machine se met en marche : Zip est prisonnier d'un réservoir d'acier puant servant à compacter les déchets qui se rétracte progressivement et finit par l'écraser après une salve d'« Au secours ! » assez pathétiques. Putois descend l'escalier métallique en sifflotant et regarde le résultat de l'opération, soit la masse sanglante ressortant d'un énorme tuyau relié à la broyeuse :

— Tu fais moins ton malin, maintenant ! dit Putois à l'adresse de Jurgen Zip devenu un cube de chair rose humide et mou.

14h54, à côté de la Dati-Machine. Garrec et Palardoux, sentant leur fin arriver, essaient de gagner du temps pour embrouiller le terrible Théodore Cantacuzène.

— Dati-Machine, ça fait référence à la ministre incompétente en cloque ? demande Garrec.

— Evidemment, c'est l'outil rêvé pour la réinstauration de la peine de mort, explique le psychopathe. J'ai d'ailleurs envoyé un courrier recommandé au cabinet de Rachida avec les plans de mon invention et les directives pour sa mise en fonctionnement. Mais assez parlé : il est temps de passer à la démonstration. Vous m'en direz des nouvelles !

— Une dernière chose, Cantacuzène, intervient Garrec. Pourquoi des dates ?

— Les fruits ?

— Non, votre obsession pour les calendriers.

— Mon père était prof d'Histoire, il me forçait à apprendre des dates par cœur, mes parents ont divorcé, ma mère a sombré dans la drogue et la prostitution, j'ai jamais revu mon père, j'ai toujours cru qu'il était parti à cause de moi parce que je connaissais pas bien mes dates. Ca vous va comme explication, docteur Freud ?

— Les ficelles sont un peu grosses, remarque Garrec.

— Et pourquoi vous nous en voulez autant ? s'enquit Ghislain.

— Parce que y'a trois ans, vous avez aussi tué mon fils de trois ans avec vos conneries ! Il a sauté dans l'explosion de la bombe qui a pétié devant chez moi par votre faute.

— On croyait que c'était un gosse qui passait dans la rue, dit Garrec, en tout cas c'était pas votre fils.

— Techniquement non, je l'avais kidnappé dans une crèche mais c'était mon fils quand même, si vous l'aviez pas tué ce serait devenu un grand prof d'Histoire !

— Et vous, pourquoi vous êtes pas devenu prof ? demande Garrec.

— Je me suis fait virer de la fac pour une histoire de bouquins que j'avais oublié de rendre mais j'étais innocent ! Fermez-la maintenant, il est temps d'en finir ! dit Cantacuzène en actionnant sa terrible machine.

Au moment où il s'apprête à appuyer sur le bouton envoyant Garrec et Palardoux à une mort certaine, la porte s'ouvre dans un grincement.

— On est sauvé ! s'écrie Ghislain.

— Ca ça m'étonnerait, crétin ! réplique Sylvain Putois en le braquant avec le magnum 357 trouvé dans la voiture de Zip.

— Comment vous nous avez retrouvés ? demande Garrec.

— J'ai mis une balise sous votre immonde Coccinelle, j'attendais le moment propice pour vous dessouder. Au fait c'est moi qui me suis déguisé en petite vieille pour vous tirer dessus aux « Bois jolis ». Vous aurez moins de chance cette fois-ci !

— Attendez, vous êtes qui ? gueule Cantacuzène. Ce sont mes victimes !

— Qu'est-ce qu'il fait là, Copé ? répond Putois, surpris.

— C'est pas le vrai, explique Ghislain. C'est un tueur fou qui veut nous couper en deux comme un Dany Lary chtarbé !

— Désolé monsieur, mais c'est à moi de les tuer, se défend Putois, je les ai vus avant vous.

— Tu parles ! Ca fait trois ans que j'aurais dû me les faire !

— Ah, vous avez la priorité, je le reconnais. Allez, entre tueurs, on peut s'arranger : je prends la mégère et je vous laisse le p'tit tondu, ça marche ?

— Ca me gêne, j'avais tout prévu pour eux deux, dit Cantacuzène tout en réfléchissant. Bon, c'est vrai, c'est surtout lui que j'ai envie de buter.

— Allez, faite un geste, le supplie Putois.

— Ok, ok, je la détache et vous allez la flinguer ailleurs, on bosse ici ! peste Cantacuzène, prenant sur lui pour se résoudre à cette concession.

Alors qu'il détache le collier métallique de Garrec en appuyant sur sa télécommande, un barnum de tous les diables se fait entendre à l'extérieur :

— Bougez-vous, tas de feignasses, flemmards, sacs à merde, bons à rien ! beugle Mickaël Navet en entrant dans l'immeuble décrépit suivi par toute son équipe transportant des caisses, des projecteurs, des caméras et du matériel hi-fi. Eh, les flics, vous êtes déjà là ? Tant mieux, tant mieux, on tourne la scène de la rave-partie cette aprèm, enfin, la soirée gothique, vous savez, allez, tout le monde s'active, on a du pain sur la planche, bande de lavettes !

Une meute de technicien envahit la pièce, tire des câbles et installe le matériel sous les regards médusés de Cantacuzène et Putois.

— Putain, il est vilain comme une blatte ce figurant ! dit Navet en montrant Cantacuzène. On dirait Jean-François Copé en plus moche, c'est dire ! Sophie, va me maquiller cette horreur et insiste bien sur le fond de teint.

La maquilleuse souffre-douleur commence à poudrer le nez du tueur sanguinaire qui ne met pas longtemps avant de perdre son calme :

— Dégage, connasse ! Vous êtes qui, tas de vermines ! Je vous hais, je vous déteste ! Barrez-vous de ma scène de crime !

— Ecoute, coco, j'ai loué la salle pour la journée alors m'emmerde pas, rétorque Navet. Et c'est quoi cette machine ridicule ? Virez-moi cette merde !

Alors que les assistants du Ed Wood français se dirigent vers la Dati-Machine, que Cantacuzène en reste coi et que Putois n'est pas très zen, la porte claque pour la énième fois :

— On sait que t'es là, Putois ! s'exclame Géraldine l'arme au poing avec J.R. sur ses talons. Maman, Ghislain, qu'est-ce que vous faites là ? C'est quoi ces caméras ? Oh, bonjour monsieur Copé, ça me fait plaisir de vous voir.

— C'est lui le tueur ! dit Ghislain toujours attaché. Et Sylvain allait tirer sur Chantal !

Dans la situation d'extrême confusion à laquelle tous sont rendus, Cantacuzène prend la fuite et Putois itou. Le ripoux slalome entre les techniciens quand un projectile d'un poids conséquent s'écrase sur sa tronche et l'assomme net.

— Que mon maître en shamanisme le grand Rakh-Lappuk me pardonne, murmure J.R., les yeux au ciel, après avoir lancé sa précieuse boule de cristal sur le fuyard.

— Arrêtez, Cantacuzène ! hurle Garrec.

Ce dernier n'obéissant pas, le lieutenant saisit le carcan métallique auquel elle était attachée et le propulse le long de sa tringle fixée au plafond : le collier cogne la nuque du tueur, se referme sur sa gorge et l'expédie directement sur le siège de la Dati-Machine qui s'allume automatiquement.

— Libérez-moi !

— On va voir si vous connaissez vos dates, Cantacuzène !

Un jingle électronique retentit et la voix enregistrée du psychopathe sort d'un petit haut-parleur :

« Question numéro 1 : en quelle année Fleming a-t-il inventé la pénicilline ? »

Cantacuzène tape « 1927 » : un tuyau lui rentre dans la bouche et une flopée de dattes lui tombe dans le gosier.

« Question numéro 2 : en quelle année a eu lieu la bataille de Waterloo ? »

Cantacuzène tape « 1814 » : les dattes s'accumulent de manière inquiétante.

« Question numéro 3 : en quelle année Patrick Fiori est-il né ? »

— Merde, merde, merde ! s'écrie Cantacuzène. C'est une question piège, ça !

— Ca fait partie de la culture générale, rectifie Garrec.

Le doigt tremblant, le psychopathe tape « 1972 » : le tuyau se rétracte, Cantacuzène soupire, un cliquetis se fait entendre et une lame de quatre mètres apparaît en une fraction de seconde pour le trancher par le milieu comme un bout de jambon de pays.

— Bad luck, dit Garrec en contemplant les deux moitiés du corps de Cantacuzène, l'une maintenue en l'air par le cou et l'autre reposant dans une mare de sang.

— Vous pourriez me détacher ?

— Attendez, Ghislain, vous voyez pas qu'on est occupé ? répond Géraldine en passant les menottes à Putois.

— Bon, on peut tourner, maintenant ? s'impatiente Mike Navet alors que Philippe Raklet part d'un irrépressible fou rire.

Samedi 13 décembre, 8h45, joaillerie « Barbichouille » de Meaux. Garrec, en plus grande et plus grosse, entre seule et en uniforme dans la boutique de luxe qui ne sera ouverte au public que dans un quart d'heure.

— Bonjour Monsieur, lieutenant Garrec, dit-elle d'une voix hésitante laissant penser qu'elle est sévèrement enroutée en montrant son insigne.

— Bonjour Madame, vous venez pour le transfert, j'imagine ? répond un homme d'aspect très digne avec un nœud papillon. Je suis Edmond Fibrome, le propriétaire de la joaillerie. Je suis enchanté de vous voir, mais je pensais que nous devions transporter les pièces en camion sécurisé jusqu'à l'exposition à 8h50 précises.

— C'est ce que nous allons faire pour le gros de la collection, mais afin de prévenir toute tentative d'effraction je vais acheminer moi-même les diamants avec mon collègue qui attend dans la voiture.

— Bien. Ca me paraît une bonne idée.

Fibrome attrape une mallette en kevlar et y dépose avec beaucoup de soin douze pierres d'une valeur inestimable, les astique avec un mouchoir en soie, ferme la mallette avec double système de verrou et la tend à Garrec.

— Mon assistant Henri Lesturgeon est déjà à l'exposition, dit Fibrome, il procédera lui-même à l'ouverture de la mallette, il est le seul avec moi à connaître le code.

— Je n'en doute pas, répond Garrec avec un sourire.

Alors qu'elle est sur le point de partir, Edmond Fibrome l'interpelle :

— Attendez, lieutenant ! (Garrec se retourne.) Remontrez-moi votre carte et votre insigne, je vous prie. Hum, oui, c'est bon, ce sont bien des vraies, dit-il après une observation prolongée. Désolé de cette précaution, mais imaginez que je donne mes précieux diamants à quelqu'un qui ne serait pas de la police !

— Ce serait regrettable, répond Garrec avant de quitter l'établissement.

Le lieutenant fait une cinquantaine de mètres à pied puis se met au volant d'une caisse pourrie en posant la mallette sur le siège passager. La perruque et le masque sur-mesure fabriqué d'après une photo de Garrec volée dans son casier tombent : il s'agit de Roberto Vapero, dit « le Vaporetto », qui a profité de son passage éclair au commissariat quelques jours plus tôt pour dérober carte, insigne et uniforme en prévision de ce coup audacieux.

— Encore un effort, Lesturgeon, c'est bientôt fini, dit-il à voix haute avant de démarrer à l'adresse de l'assistant de Fibrome, enlevé le matin même à son domicile, ligoté et bâillonné en slip dans le coffre.

Mardi 30 décembre, 18h01, salon d'honneur de la mairie de Meaux. Invités, politicards nazebroques et journalistes de seconde zone ont été conviés à la réception organisée par le maire Jean-François Copé en l'honneur des deux héros de cette fin d'année : la médaille du courage doit en effet être remise au lieutenant Chantal Garrec et à l'inspecteur Ghislain Palardoux pour leur sang-froid dans l'affaire dite « du Faux Copé », serial killer particulièrement retors qui voulait s'en prendre physiquement à ce bon vieux potiron raplapla. Les deux flics sont sur l'estrade, en retrait, pendant que le maire soliloque :

« Je le dis très clairement, la police de Meaux fait un travail tout à fait remarquable, hyper pragmatique, et j'aimerais en profiter pour citer l'« Aigle de Meaux », Jean-Gnafron Bossuet, qui dans ses *Mémoires d'outre-tombe*...

— Ben dis donc, chef, c'est impressionnant, tout ça, souffle Ghislain, dont les cheveux n'ont guère repoussés, à sa supérieure debout à côté de lui.

— Tu parles d'un cirque, on n'a juste fait notre boulot, pas besoin de tous ces salamalecs ! Et Copé est tarte comme c'est pas permis, on dirait un gros champignon poilu.

— Vous exagérez, chef, moi il me fait penser à un porc-épic écrasé. Et puis c'est bien cette cérémonie, c'est gratifiant, on va être décoré, Mémé Chouchen est même venue malgré sa phlébite au mollet et son lumbago...

— Comment elle s'est fait ça ?

— Elle a voulu transporter toute seule son sapin pour le réveillon, et avant elle l'avait coupé elle-même à la hache. Enfin, elle est là, c'est le principal, comme tout le commissariat.

— Pas vraiment, Ghislain. Putois est en taule, Bidoux à l'hosto, Marie a disparu soi-disant pour écrire un livre et on sait pas ce qu'est devenu Mahmoud.

— Puis il manque Géraldine.

— M'en parlez pas, Ghislain, sinon j'vais exploser ! Se faire muter à Prayssas dans le sud-ouest à cause de mon ex-mari, ça me fout les boules ! Ce salopard de Vaporetto s'est fait passer pour moi pour piquer six millions d'euros de diam's, Géraldine aurait pu l'arrêter au commissariat et elle a rien fait ! Si ç'avait été moi, ce sale voleur serait en taule !

— Souriez, chef, y'a Paimpol au premier rang qui nous photographie.

— ...et c'est pourquoi, reprend Copé, je voudrais décorer aujourd'hui deux policiers exceptionnels, Chantal Garrec et Ghislain Palourde, euh, Palardoux !

Les deux agents s'avancent et le maire de Meaux les épingle d'une immonde médaille de général en pré-retraite sous le crépitement des flashes.

— C'est un grand honneur, murmure Ghislain, ému.

— Vous saviez que Macha Mériel a reçu la même ? réplique Garrec.

— Chantal, je serais ravi de mieux vous connaître, dit Copé d'un ton mielleux, nous pourrions discuter en privé au cours de notre petite sauterie...

— Tu m'as prise pour qui, vieux dégoûtant ? s'énerve Garrec en lui mettant un coup de genoux dans les parties.

— Chef, je crois que monsieur Copé pensait pas à mal, il voulait parler de la réception qui va être donnée en notre honneur...

— Ah ? Bah, désolée.

— C'est bon, je vais hyper bien, répond Copé d'une voix aiguë, à genoux, en se tenant l'entrejambes pendant que Paimpol le mitraille avec son flash.

Mercredi 31 décembre, 8h10. Mémé Chouchen, dégustant un petit calva à la terrasse d'un café, lit la une du « Choc de Meaux » où figure la photo prise par Paimpol avec ce titre : « Scandale Copé : deux flics mettent le maire de Meaux sur les rotules ».

— Pff, ç'est pas bientôt fini ces conneries ? soupire-t-elle en sifflant son verre.

FIN DE LA SAISON 1